

THÈSE

pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

par

GASTON-CHARLES BARTHÉLEMY

né le 22 Décembre 1871, à SENONGES (Vosges)

HISTOIRES MÉDICALES EPIZOOTIQUES & AGRICOLES

au pays de Vôge, Lorraine, Alsace

et frontière des Allemagnes

depuis les temps historiques jusque vers la fin du XIX^e Siècle

JURY { *Président* : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs* { M. E. NICOLAS, directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.
 { M. PANISSET, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.

ÉPINAL
IMPRIMERIE LORRAINE
13, RUE DU BOUDIOU 13,

1932

74

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1932

N°

47

THÈSE

pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

par

GASTON-CHARLES BARTHÉLEMY

né le 22 Décembre 1871, à SENONGES (Vosges)

HISTOIRES MÉDICALES EPIZOOTIQUES & AGRICOLES

au pays de Vôge, Lorraine, Alsace
et frontière des Allemagnes

depuis les temps historiques jusque vers la fin du XIX^e Siècle

JURY { *Président* : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs* { M. E. NICOLAS } professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.
 { M. PANISSET }

ÉPINAL

IMPRIMERIE LORRAINE

13, RUE DU BOUDIOU 13,

1932

PERSONNEL ENSEIGNANT

DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire
des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, H. VALLÉE

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

Anatomie descriptive des animaux domestiques.....	MM. BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.....	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, pharmacie.....	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie....	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence.....	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure....	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.....	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies.	PETIT.
Zootecnie et économie rurale.....	DECHAMBRE.
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale.....	} DECHAMBRE. et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale.....	
	VERGE.

PROFESSEUR AGRÉGÉ

M. LESBOUYRIES

CHEFS DE TRAVAUX

MM. MONVOISIN.
VALADE.

MM. MOUSSU (R.)
BRION.

M. GORET.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



INTRODUCTION

Les histoires médicales épizootiques et agricoles au « Pays de Vôge », Lorraine, Alsace et frontière des Allemagnes que nous présentons au lecteur sont le résultat de notes prises depuis près de quarante années au cours de lectures et recherches régionales de ma vie de praticien vétérinaire lorsqu'il me restait encore quelques loisirs.

Je les relate telles qu'elles sont racontées par les chroniqueurs ou les annalistes qui les ont transcrits avec le style et l'orthographe de l'époque, dans le cadre où elles ont évolué, afin d'en saisir exactement la physionomie, la couleur locale.

Quoique plus particulièrement médicales et agronomiques, j'ai pensé qu'il était aussi nécessaire à la compréhension de leur genèse de décrire les milieux et les époques où elles ont apparu pour la compréhension des terrains au milieu desquels elles ont germé.

Ces relations ne traitent des histoires médicales, épizootiques et agronomiques que jusqu'au début ou la moitié du XIX^e siècle et délaissent presque entièrement la période si importante et si riche de découvertes et d'espérances du XIX^e et du XX^e siècle.

Ces essais n'ont pas la prétention de paraître une histoire complète, mais plutôt une manière de chroniques et aperçus médicaux et épizootiques, une véritable arlequinade de recherches anciennes pouvant intéresser aussi bien le public que le spécialiste ou le philosophe qui pourront en tirer les conséquences ou les inconséquences de ces histoires des variations des maladies et épizooties ayant comme contre-partie l'histoire des variations, des thèses et hypothèses concernant leur genèse dans la suite des temps anciens et qui continueront d'ailleurs dans les temps à venir.

Il me semble qu'un tableau d'histoires médicales épizootiques, agronomiques, ne peut être intelligible aujourd'hui que dans le cadre de son époque.

L'histoire doit donc prendre en considération toute l'évolution même sociale et politique, pour arriver à un jugement susceptible de donner l'impression de la vérité.

Et s'il est mentionné dans ce travail des relations d'épidémies telles que la Peste et la Lèpre et des mesures sanitaires prises contre ces fléaux redoutés ; c'est que la défense contre les épizooties et son armement sanitaire, ne peuvent se comprendre que si on a fait une étude de celles prises contre les Pestes humaines.

C'est la raison pour laquelle nous nous sommes souvent étendu sur les conditions sociales des époques où sont contées les apparitions ou explosions de maladies, épidémies, épizooties, lesquelles sont souvent entées sur des périodes de troubles, guerres, famines et misères diverses.

Mon but a été d'apporter des matériaux d'une incontestable authenticité, des faits relatés et racontés simplement, quelquefois naïvement, par ceux qui les ont vus ou vécus, sans chercher la plupart du temps à en donner ou expliquer la nature ou les raisons.

Si au cours de ces pages écrites avec le désir d'évoquer les lumières et les ombres du passé des grandes pestes, épidémies, épizooties et autres calamités qui ont éprouvé le pays de Vôge, Lorraine, Alsace et frontière des Allemagnes et accablé le « pâtre homme de labour », j'ai pu intéresser le lecteur, c'est la seule récompense que je désire de ma modeste œuvre d'essayiste que j'ai longtemps hésité à publier.



Histoires Médicales Epizootiques et Agricoles au pays de Vôge, Lorraine et frontière des Allemagnes depuis les temps historiques, jusque vers la fin du XIX^e Siècle

Environ vers l'an 1500, les archives sont assez remplies de faits intéressant l'étendue du pays de Vôge, mais les époques antérieures, surtout celles courant vers l'an mil, sont pauvres en documents et l'histoire de ces temps nous apparaît seulement par bribes sous la forme de récits contés par des copistes et surtout des moines chroniqueurs.

A la lueur de ces clairières sur les temps anciens, nous avons pu nous convaincre que la famine, les pestes, les maladies d'alimentation sent des fléaux chroniques qui rongent le « pòvre hòme de labeur ». Les annalistes ne s'attardent point à la relation des menus faits quotidiens ; ils sont surtout les reporters des événements qui les ont étonnés, réjouis ou épouvantés. La généralité ne s'occupe guère du peuple, des manants, des serfs ; ce sont les historiens des familles seigneuriales, des dignitaires des monastères, des seigneuries. Mais lorsqu'un fléau s'abat sur tous sans distinction, il semble que la douleur universelle rapproche pour un instant tous ces fragments d'humanité si éloignés les uns des autres, que les grands craignant « l'Ire de Dieu » daignent s'abaisser à prendre en pitié et commisération le troupeau humain frappé de communes misères.

Les maladies d'alimentation font autant de victimes que les guerres, les pestes, les maladies populaires. La Gaule, au temps de Strabon, était encore couverte de forêts et d'eaux stagnantes qui rendait son climat froid et humide. Ce ne fut qu'après des défrichements considérables et vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne que la vigne commence à y prospérer. Les Gaulois du temps de Strabon nourrissaient surtout des moutons et des porcs. « La laine des moutons de la Gaule est rude « mais longue ; la nourriture des Gaulois est du lait et des viandes de « toutes espèces, mais particulièrement de cochon tant frais que salé. « Leurs cochons restent en pleine campagne et l'emportent sur ceux « des autres pays pour la taille, la force et la vitesse ; au point qu'ils « sont aussi à craindre que les loups pour les personnes qui n'ont pas « coutume d'en approcher. *Ils possèdent un si grand nombre de trou-
peaux de moutons et de cochons qu'ils fournissent non seulement
à Rome, mais l'Italie presque toute entière de soie et de porc salé* ».

Dans les Vosges, le cochon était la nourriture principale, il est désigné généralement dans les monastères sous le nom de « Bacon ».

De 850 à l'an 900, les Vosgiens eurent surtout à souffrir de l'invasion des Huns, des Hongres. On désignait ainsi toute une poussée de peuples du Nord-Est se pressant contre les frontières de la Vôge et du

Rhin. Pendant cette longue période, la famine régna à l'état presque continu.

« La seconde année après l'invasion des Huns survint une si grande « famine pour la stérilité des blés et tous autres vivres, que les hommes, « chose horrible, étaient contraints se manger l'un l'autre, et l'année « séquent, les Huns se jetèrent en Allemagne.

« En 1070, une désolante stérilité fut suivie de la famine et de maladies engendrées par une nourriture malsaine. *Le feu sacré devenu « épidémique dans toute la Lorraine attaquait toutes les extrémités, « bras et jambes, ceux qui échappaient à la mort restaient estropiés. Un « froid excessif ajoutait aux horreurs de la famine.*

« Jean de Bayon, dans son *Histoire de Lorraine*, dit que l'hiver fut « si rude que la neige et le froid durèrent sans discontinuer du « 1^{er} novembre au 25 mars et que la Méditerranée fut gelée. Les populations si fanatiques de ces temps furent horrifiées par une tempête « affreuse en Noël de l'an 1080 ; Jean de Bayon assure que la grêle « était si prodigieuse qu'elle demeura quinze jours sur la terre en forme « de cailloux ».

A la désagrégation de l'Empire de Charlemagne, le monde occidental semble retourner à la première barbarie. Les famines, les pestes se succèdent avec le brigandage des hommes armés et des bandes pillardes ; le clergé, les moines, les religieux sont en grande partie aussi dissolus que le reste du peuple. Adalbéron 1^{er} réforme l'abbaye de Saint-Arnould et l'an 942, disent les chroniques de Saint Clément de Metz, du conseil de son clergé et de l'avis de ses frères séculiers, il chassa dudit monastère les chanoines incorrigibles que de religieux avoient dégénérés en séculiers vicieux et y établit une observance très exacte de la vie monastique et de la règle de Saint Benoît, sous la conduite et la direction d'Albert, moine très vertueux et exemplaire de l'abbaye de Gorze qu'il nomma et institua abbé.

Constatons en passant que la grande terreur de l'an mil ne semble pas avoir existé dans ces régions de la Lorraine ; on s'aperçoit en consultant les archives et les chroniqueurs que tout se passe de façon habituelles. Les transactions se font comme si l'on n'attendait pas la fin du monde. Nulle part je n'ai remarqué aucune allusion à cette légende de l'an mil, et pourtant l'historien Emile Gebhart a bien mis en évidence la physionomie de ces temps où les misères, les guerres, les famines, les pestes, les discordes, ont pu faire croire pour certains que la fin des temps approchait.

La querelle des Henrycistes et des Papistes met le pays en « combustion presque continue et ne respirant que rarement entre tant de querelles et de prises d'armes ». Les abbés et les moines ayant petit à petit dégénéré en libertinage parmi les malheurs et les violences de la guerre, vers 1167, le Pape et Frédéric Barberousse causèrent de très grands dommages aux ecclésiastiques outre les courses et pillages de quantités de voleurs qu'au rapport des histoires de Metz vinrent en ce temps se jeter dans le pays, lesquels néanmoins furent chassés par les soins et l'industrie de l'évêque de Metz.

Quelle maladie désignait-on sous le nom de « feu sacré ignis ardens » ? Ce n'était point une maladie spécifique, mais une expression désignant des symptômes se rapportant à la terrible maladie qui désola notre pauvre humanité en France pendant dix-huit siècles et cette affection n'était que la maladie de la faim, la hideuse famine.

Le malheureux atteint par la plus extrême misère se jetait avide-

ment sur des nourritures innommables, des herbes, des racines, des joncs, des feuilles d'arbres, des charognes, des corps morts. Il n'attendait point que les céréales et les fruits murissent. Pressé par la faim, on arrachait, on coupait tout avant maturité. L'ergot dont on ne connaissait point la vénérosité était répandu sur beaucoup de graminées, surtout les années pluvieuses, et les épidémies d'ergotisme étaient calamités courantes.

En 794, en Lorraine et aux pays des Allemagnes, une grande famine survint. Le Synode assemblé à Francfort, l'an 794, sous Charlemagne, publia un capitulaire dans lequel il annonçait qu'on avait trouvé un grand nombre d'épis vides ; que ces épis avaient été dévorés par le diable et que des personnes dignes de foi avaient entendu en l'air plusieurs voix de démons qui déclaraient qu'ils n'avaient mangé la moisson que parce qu'on ne payait pas la dîme aux ecclésiastiques. C'est pourquoi il fut ordonné, sous des peines sévères, que tout le monde paierait à l'avenir.

Les communautés gardaient leurs biens pour empêcher qu'on vint détruire leurs récoltes avant maturité. C'était dès nuit atroces, des bandes de voleurs affamés luttant à coups de pierres, de gourdins, de haches, contre d'autres affamés se défendant de même pour garder leur pitance, heures tragiques où la vie était un éternel combat.

Le mieux pour se faire une idée représentative de ces maladies d'alimentation est de reproduire entièrement les récits de certains historiens qui ont vécu ces temps.

M. Charton, dans une lettre « contenant des choses fort remarquables touchant quelques grains », envoyée à M. Dodart, écrit :

« Le seigle corrompu fait son effet, surtout quand il est nouveau, mais il ne le fait qu'après un long usage. Cet effet de tarir le lait aux femmes, de donner quelquefois des fièvres malignes accompagnées d'assoupissements et de rêveries, d'engendrer la gangrène aux bras et aux jambes qui sont ordinairement corrompues les premières et auxquelles cette maladie s'attache comme le scorbut. Cette corruption est précédée d'un certain engourdissement aux jambes. La douleur y survient avec un peu d'enflure sans inflammation et la peau devient froide et livide. La gangrène commence par le centre de la partie et ne paraît à la peau que longtemps après, en sorte que l'on est souvent obligé d'ouvrir la peau pour reconnaître la gangrène qui est au dessous. Le seul remède à cette gangrène est de couper la partie. Si on ne la coupe, elle devient sèche et maigre, comme si la peau était collée aux os et d'une noirceur épouvantable, sans tomber en pourriture. »

Tandis que les jambes se dessèchent, la gangrène monte aux épaules sans que l'on sache où elle se communique. Il ajoute : *« Les pauvres gens presque seuls sujets à ces maux ».*

M. Tullier père, étant à Sully auprès de feu M. de Sully, ayant appris d'un médecin et d'un chirurgien mandé exprès de Caen, que le seigle cornu était la cause des gangrènes qui étaient alors très fréquentes, voulant connaître si ce grain en était réellement la cause, il en fit donner à plusieurs animaux de basse-cour qui en moururent. On dénommait ainsi sous le nom général de scorbut, d'étranges maladies provenant de la mauvaise alimentation.

M. Poupart décrit aussi les étranges effets du scorbut survenu en 1699.

« La maladie dont je vais parler était pourtant un véritable scorbut, car les malades sentaient comme les scorbutiques ordinaires, des douleurs aux cuisses, au gras des jambes, au ventre, à l'estomac et leurs

membres perdaient le mouvement sans perdre le sentiment. Ils avaient des maux de tête, des convulsions et de si grandes démangeaisons aux gencives que les enfants en emportaient des lambeaux avec les ongles, le sang qui en sortait était aqueux, sale et corrosif, et la puanteur de la bouche insupportable. Ils avaient des taches dures et livides aux cuisses et aux jambes, des hémorragies fréquentes par le nez, par le fondement et une si grande faiblesse des genoux qu'ils ne marchaient qu'en chancelant, voilà ce qu'ils avaient de commun. Voyons présentement ce qu'ils avaient de particulier.

Quand on remuait ces malades, on entendait un petit cliquetis d'os dont M. N... V..., médecin à La Rochelle, a déjà parlé dans son traité de scorbut, mais il a avoué qu'il n'en sait pas encore la véritable raison. La voici, telle que je l'ai trouvée : j'ai remarqué que l'ouverture de tous les cadavres dans lesquels on entendait ce petit bruit, que les épiphyses étaient entièrement séparées des os qui, en froissant les uns contre les autres, causaient ce cliquetis. Nous avons ouvert plusieurs jeunes gens dans lesquels on entendait aussi un petit bruit sourd lorsqu'ils respiraient. Nous avons trouvé dans tous ces corps-là que les cartilages du sternum étaient séparés de la partie osseuse des côtes et comme les cartilages sont d'une substance plus molle que les épiphyses, le bruit que leur froissement causait était moins grand que celui des os qui frottaient contre les épiphyses.

Ceux en qui on entendait ce bruit au temps de la respiration, sont tous morts, à la réserve d'un jeune homme dont les côtes se réunirent apparemment aux cartilages, car l'on n'entendait plus ce bruit après la guérison.

Les os des convalescents sont restés enflés sans leur causer aucune douleur. Ils auront pu diminuer avec le temps, comme il arrive aux enfants noués dont les os dessèchent peu à peu à mesure qu'ils croissent.

Il survint à quelques vieilles gens un si grand saignement par le nez et par la bouche, qu'ils en moururent, n'étant pas possible de l'arrêter parce que la lymphe de ces maladies était si corrosive, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle rongeaient les tuniques des veines.

Tous ces pauvres gens mangeaient en dévorant jusqu'au dernier moment de leur vie et beaucoup, malgré leurs grandes lésions, étaient attaqués de faim canine.

Dans le pays de Cologne, Jean Langer décrit une épidémie analogue ; en Flandre, en 1556, Beaudouin Rouss observa une épidémie scorbutique produite, dit-il, par des pluies continuelles accompagnées d'un vent violent du Sud, et remarqua que les accidents augmentèrent beaucoup en 1562, pendant une saison humide. Il recommanda les herbes amères, le lait, l'absinthe, le cochléaria et la germandrée. Jean Wyer observe fréquemment des taches des cuisses, à la suite d'une disette et d'une mauvaise alimentation. La maladie est générale. Balthazar de Holle recommande contre le scorbut les eaux ferrugineuses. Salomon Alberti remarque surtout avec un soin particulier *les douleurs déchirantes des membres (feu ardent) et le sentiment de constriction que les malades éprouvent dans les mollets*. De même, il assure avoir vu des courbures et des torsions de la colonne vertébrale qu'il met sur le compte du scorbut. Schwenckfeld raconte qu'en 1588 et en 1593, on vit se développer chez les habitants des montagnes de la Silésie une maladie jusqu'alors inconnue dont les principaux symptômes étaient des violentes douleurs et des convulsions des membres. Elle fit périr un grand nombre de personnes qui moururent de la manière la plus misérable. Les

médecins, peu experts, la traitaient par des purgatifs qui ne manquaient jamais de causer la mort des malades. Lorsque je revins de Bâle, dans ma patrie, j'examinai quelle en pouvait être la cause et la trouvai dans un certain poison que renfermait le blé. Une rosée vénéneuse ou une manne de mauvaise nature avait tellement empoisonné le grain que toutes les personnes qui mangeaient du pain préparé avec ces céréales, principalement les vieillards, les individus oisifs, les femmes et les enfants périssaient. Les grains étaient tellement gonflés par cette rosée que bien qu'on les lavât, ils n'en demeuraient pas moins couverts d'un enduit écumeux et la farine elle-même exhalait une odeur très désagréable.

Les vétérinaires d'abattoirs constatent souvent de pareilles lésions bien décrites, particulièrement sur de jeunes porcs rachitiques provenant le plus souvent d'élevages où la nourriture n'est pas suffisante et où les jeunes porcelets n'ont pas assez de parcours et de lumière solaire à leur disposition, et une alimentation déficitaire ou absente de nourritures vitaminées, et souvent du vert au printemps. Ces raisons ne sont cependant pas suffisantes, car dans ces mêmes élevages, l'on voit des sujets ayant subi les mêmes influences de milieu arrivant hâtivement à un embonpoint remarquable et fournir une viande de toute première qualité.

La *convulsion céréale* est en général attribuée à l'ergot, en 1648, 1674, 1675, 1717. On la signale partout, en Lorraine, en France, en Angleterre, Allemagne, Saxe, Holstein, Lusace, Suisse. Le célèbre Georges Wolfgang Wédel fut un des premiers médecins saxons qui l'observèrent et l'attribua au seigle ergoté. De même que tous les autres écrivains de son temps, il peignit les accidents comme étant purement spasmodiques, sans dire un seul mot de la gangrène sèche qui avait toujours été caractéristique en France dans l'ergot. Charles-Nicolas Lang y ajoute la Nielle des blés. Frédéric Hoffmann l'a décrite aussi sans faire mention de la gangrène sèche, seulement il vit quelquefois des pustules et des ulcères naître à la surface des membres. En 1736, la maladie fut parfaitement décrite en Silésie par Jean-Antoine Sernic et par Burghart : fourmillement, douleurs, convulsions dans les membres, chaleur brûlante dans les parties internes, faim canine, illusions des sens et délires. Elle n'était pas contagieuse, la fièvre ne l'accompagnait pas et elle se traînait en longueur. Vers la fin, on voyait apparaître de petites pustules rouges sur les membres qui étaient quelquefois eux-mêmes paralysés. Les deux praticiens l'attribuèrent également au seigle ergoté, car ils virent un chien auquel on en avait fait prendre, tomber dans de violentes convulsions. Linné et Wahlen donnent témoignage que la raphanie se voit dans quelques provinces de la Suède où l'on ne mange pas de pain de seigle. Il assura en outre l'avoir observée épidémiquement avant la récolte.

Nicole de Nancel Noyonnois, médecin audit Tours, écrit en 1581 : « Ceux des villes suivant leurs coutumes faisant leurs provisions d'été pour toute l'année suivante, ayant fait apporter des champs leurs grains, blés, froment, orge, lentilles et autres grains et légumes dans leurs métairies, partie aussi dans les villes laissèrent la part aux metayers et laboureurs lesquels ayant tout mangé durant l'hiver ou au printemps suivant furent contraints sur d'aliments de mauvais suc ; comme tendres arbrisseaux et rejetons d'arbres ou bouts de branches tendres ou o'échalottes et semblables racines et autres racines de plantes et herbes de mauvais suc, mangeaient aussi des herbes sauvages et tout ce qu'ils

pouvaient mieux et le plus abondamment trouver d'aventure, comme presque toutes sortes d'herbes vertes bouillies dont jamais ne mange, en mangeaient à cœur jeun. Dont on aperçut plusieurs d'eux sur la fin du printemps et presque tous sur la fin de l'été infectés d'ulcères de toutes sortes sur la peau, les uns semblaient sauvages, les autres des phlegmons, les autres rampaient en forme de herpès, les autres avaient ressemblances de dartres, gales, rûgues et espèce de lèpre et en ceux-ci les ulcères étendus doucement sur la peau attiraient les mauvaises humeurs du fond des entrailles et du fond du corps, mais advenant à aucun des espèces des carboncles ou de gangrène, avec fissure, avec le temps les ont presque tous emportés et peu de ceux qui étaient ainsi maltraités en sont réchappés. Et pour abrégier, les uns auraient fissures sans ulcères avec flux de ventre, dysenterie, tenesme, urines puantes et qui écorchaient la vessie. Les fissures se terminaient par sueurs puantes ou abcès pourris, autres auroient flegmons ou mouraient de fissures malignes, leur sang était rouge comme feu ou noir, acre, poignant, séreux. Ceux qui devaient mourir avec fissures ne pouvaient dormir ou ne pouvaient recueillir comme ils avaient tels ulcères et inflammations au dehors aussi en avoient au dedans le corps et aux parties nobles. Et qu'avons-nous à faire d'exemples étrangers ? Vu que nous ayons eu depuis les désastres en France soit des villes assiégées, soit parmi tout un peuple des famines si grandes que celles de Numance ou de Sayonte ou de Jérusalem ne les passaient de guère. Vu même que nous avons entendus assurément outre et plus les herbes et racines dont a parlé Galien que les personnes affamées se sont repues de chairs de chiens, chats, chevaux, asnes et autres bêtes immondes ?

Voir et que (chose admirable à nous, chrétiens, plus que jadis aux juifs) quelque mère ou plutôt marâtre, enrageant la faim, aurait coupé la gorge et salé et mangé son propre enfant »

Le feu sacré fut donc la terreur du Moyen-Age et des temps plus contemporains ; pendant la Guerre de Trente Ans, en Lorraine, il est épidémique, il n'y a qu'à lire les hagiographes pour voir paraître comme miracles courants, la guérison du feu sacré ou mal des ardents.

Dans la Vôge, la culture du blé ne s'établit que très tard. La nourriture ordinaire de l'homme de labeur se composait surtout de pain d'avoine, d'orge et de seigle, et l'on peut penser si les épidémies d'ergotisme étaient l'ordinaire des années pluvieuses. *Ce n'est que vers le XVIII^e siècle que la culture du blé s'aventure prudemment sur le grès bigarré dans le ban de Hadol et d'Huriménil.* En 1726, il y a requête du chapitre de Remiremont au bailliage de Vôge, exposant que depuis quelques années les paroissiens de Hadol ont commencé à semer du froment dans quelques petits cantons et même dans des jardins, des chevennières, qu'ayant réussi, ils ont étendu cette culture à la campagne, et que Vuillemin, curé de Hadol, a perçu la totalité de cette dîme dont les deux tiers sont au chapitre de Remiremont qui en demande restitution. Dans la plaine, le blé se cultivait depuis longtemps, il y a eu des magasins de blé importants à Dompierre, Mirecourt, Lamarche et Châtenois. Ces magasins étaient d'ailleurs la cause de bien des tourments pour les cultivateurs. Ils étaient surtout destinés aux provisions de guerre pour la nourriture des gens d'armes et soldats. On recensait couramment les blés et l'on prenait de gré ou de force la plus grande partie de la récolte du paysan pour les magasins à blé, et lorsqu'après cette prise le paysan avait payé le chapitre, ou le seigneur, ou l'abbé, puis le curé,

le décimateur, le paultier, il ne lui restait plus pour vivre qu'une maigre pitance, et la misère était la compagne habituelle de l'homme de la glèbe. Les archives ne sont qu'une longue et lugubre plainte du paysan montant un douloureux calvaire : ce n'est que plaintes et doléances bien basses, bien humbles, bien respectueuses vis-à-vis du chapitre, du seigneur, de l'abbé, du prince, du roi, et l'on se figure ainsi à quelle dose de colère et de misère étaient réduits les paysans pour oser le geste de la Révolution de 89. La peur de la famine était le cauchemar de nos ancêtres, et la fameuse question des blés, l'obsession du gouvernement et des politiques. La conservation des blés en magasins était discutée couramment dans les sociétés savantes de ce temps. Je citerai : « *Les essais sur la conservation des grains et en particulier du froment* », par Du Hamel.

Les habitants des villes, dit-il (ceci s'écrivait en 1744) ne connaissent presque que le pain de froment et les riches souffriroient beaucoup si celui de fine fleur leur manquait ; *mais il y a des provinces entières qui ne vivent que du pain fait avec du seigle, de l'orge et du sarrazin, même dans les années de disette les paysans se trouvent réduits à se nourrir d'avoine et de millet, de pois, de fèves et d'autres légumineuses. L'expérience montre qu'une seule mauvaise récolte fait monter le froment à un prix exhorbitant.* En 1739, un sac de blé tenant trois mines mesures de Pluviers et pesant 240 livres coutait environ 15 livres et après la faible récolte de 1740, la même quantité de bled varie quelquefois d'une façon encore plus sensible. Je me contenterai d'en rapporter un exemple. En 1708, le sac de bled ne se vendait à Pluviers que cinq à six livres, quand on sut que la gelée avait fait périr les bleds en terre la même quantité valait cinquante à soixante livres ».

Dans l'ordonnance du 2 avril 1698, son Altesse constate : « Nous avons rencontré fort peu de bourgs, villes et villages dans lesquels nous avons trouvé grande quantité de maisons ruinées et tombantes par la désertion des habitants. Nous donnons exemptions et franchises pour un an aux étrangers et à ceux qui veulent se marier, trois ans quand on bâtit des maisons et délai de paiement aux communautés ».

Le 8 juillet 1698, un édit rétablit les anciennes louvières dans chaque village. Les loups se sont tellement multipliés qu'il n'y a pas point de villages dans nos états qui ne soient incommodés des ravages et des maux que ces animaux font de toutes parts.

Dans le Mémoire de l'Intendant fait à l'occasion de l'éducation de Monseigneur le Duc de Bourgogne, publié en 1698, on lit : « Les montagnes des Vauges ne produisent que des seigles, des orges, des avoines, du blé noir ou sarrazin. Il n'y croit même de ces grains qu'en très petite quantité, mais en général la terre y est si bien cultivée qu'elle porte tous les ans plus de bled qu'il n'en faut pendant trois ans pour lala nourriture des gens du pays lequel n'est pas beaucoup peuplé par tout l'Etat. Il croit aussi beaucoup de chanvre et des navettes dont on fait de l'huile pour brûler ». Mais il se passait dans les Vauges ce qui se passe en Russie au XX^e siècle dans les terres noires très riches en blé. Le Moujik fait pousser des quantités de blé que la Russie exporte à l'étranger, cela n'empêche pas le pauvre Moujik de mourir de famine et de misère, et cela au XX^e siècle, en pleine paix.

A la séance d'ouverture des Etats de 1614, l'orateur du Tiers expose avec hardiesse et singulière vigueur les souffrances et les misères qu'avaient soufferts le peuple des gentilshommes et des gens de guerre.

« Quant aux nobles, dit-il, aujourd'hui leurs principales actions se

consommement en jeux excessifs, en débauches, en violences publiques, en mépris de la Justice et des juges, oppression des pòvres et désordres...

« Il s'est vu depuis quelque temps une seule compagnie de gens d'armes avoir ravagé quasi la moitié de la France et après avoir tout consommé, s'en retourner chacun en sa maison, enrichi de la substance du peuple sans avoir donné un coup d'épée.....

« Les tigres, les lions et autres bêtes plus farouches que la nature semble avoir produites quand elle étoit en colère contre les hommes, font du bien ou du moins ne font pas de mal à ceux qui les nourrissent.....

« Si votre Majesté n'y pourvoit, ajoute Miron, il est à craindre que le désespoir ne fasse connoître que le soldat n'est autre chose que le paysan portant des armes et que quand le vigneron aura pris l'arquebuse, d'enclume il ne devienne marteau ».

Aux Etats généraux d'Orléans, en 1439, Juvénal des Ursins, évêque de Beauvais, s'écriait :

« Eh Dieu ! les tyrannies qu'a souffertes le pauvre peuple de France par ceux qui le dussent avoir gardé ! On les prend, on les emprisonne, on les met aux fers, en fosse et lieux ords plein de vermine et on les fait mourir de faim... On rôtit les uns, aux autres on arrache les dents, les autres sont battus de gros bâtons et jamais ils ne soient délivrés qu'ils n'aient payés argent plus que leur chérance ne monte. Ils prennent les maris et les pères et les tuent en présence des filles et les emprisonnent et aucunes fois en font à leur plaisir en la présence des maris, pères et frères et s'ils en parlent ils seront battus et aucune fois tués. Prennent les nourrices et laissent les petits enfants qui, faute de nourriture, meurent ; prennent les femmes grosses et les mettent en ceps et là ont leur fruit lequel ils laissent mourir sans baptême et après on jette les femmes et les enfants à la rivière...

« Tous ces délits ont été faits et commis non par les ennemis, mais par aucuns qui se disent au Roi... Et ne deumeurait cheval labourant ni aucune bête, ni de cent personnes une seule ».

Le Bénédictin Dom Roger écrit des mêmes temps : « La France étoit pleine de calamité et de toutes sortes de maux, les champs en friches, la famine partout et l'homme ennemi mortel de l'homme ».

Les paysans, en Lorraine, se soulèvent. Ils proclament une charte en douze articles.

Mézerai dit que de 1528 à 1534, la famine et la peste emportèrent le quart de la population du royaume.

La Bruyère Champin, médecin de François I^{er}, écrit un traité sur l'alimentation (*Dere Cibaria*). « Le peuple, disait-il, ignorait l'usage de la viande, ne tuait pas de porcs, le sel étant trop cher ; se nourrissait de glands, de chataignes, de pommes, de poires cuites ou crues et étoit réduit à garder le pain comme un objet de luxe dont il goûtait le dimanche.

Aux Etats Généraux de 1560, les Cahiers de Doléances disent que les laboureurs se voyant violemment arracher par les exactions le peu qui leur restait pour passer l'hiver, expiraient de douleurs ou après avoir monairé leurs femmes et leurs enfants pour leur éviter les tourments d'une horrible vie, se suicidaient sur leurs cadavres.

« Dieu, dit le pieux bénédictin Dom Roger, visita son peuple ». La peste dura deux années. Le même historien raconte que l'on rencontrait dans les campagnes des mères mortes dont les enfants suçaient la mamelle tarie.

« On put croire, dit Montluc, que l'on touchait à ces temps prédits par Nostradamus, où les enfants montreront à leurs mères par merveilles quand ils verront un homme, tant peu il y en aura s'étant tous entre tués.

En 1576, aux Etats de Blois, Birague, chancelier de France, demande grâce pour les pauvres laboureurs et habitants des champs si maltraités, tant abattus et foulés aux pieds qu'ils n'en peuvent plus.

Dans son cahier de doléances, Paris se plaint « des excès de la gendarmerie et garde du roi, de leurs rançonnements et pilleries ordinaires, inhumanités et cruautés plus que brutales et barbaresques, forcement de femmes et de filles..... lesquelles pilleries et rançonneries, disent au roi les rédacteurs du cahier, sont pratiquées non seulement par votre gendarmerie, mais aussi par aucuns de votre suite et gardes du corps par lesquels les fermes de vos sujets et maisons de pauvres laboureurs sont ordinairement détruites et pillées..... et pillent et rançonnent les pauvres gens du plat pays lequel demeure à présent inhabité en plusieurs endroits sans aucune culture ni labour ».

Pour savoir à quel genre d'excès se livraient les armées pendant les guerres, il faut lire le passage de la Satire Ménippée dans lequel un des héros se vante de ses exploits :

« Je cours, dit-il, la vache et le manant tant que je puis et n'y a paysan, laboureur, marchand autour de moi à dix lieues à la ronde qui ne passe par mes mains et qui ne me paye taille ou rançon. Je sais les inventions pour les amener à raison, je leur donne le frontal des cordes liées en cordelières, je les pends par les aisselles, je leur chauffe les pieds d'une pelle rouge, je les mets aux fers et au ceps, je les enferme en un four, en un coffre percé plein d'eau, je les pends en chapon rôti, je les fouette d'étrivières, je les sale, je les fait jeuner ; bref j'ai mil gentils moyens pour les rendre belitres à jamais eux et toute leur race.

« J'ai bonne épée et bon pistolet et n'y a sergent ni prévôt des maréchaux qui m'osat ajourné. La justice n'est pas faite pour des gentils-hommes comme moi... Je prendrai les poules et les vaches de mon voisin quand il me plaira. Je lèverai ses terres et les enfermerai avec les miennes dans mon enclos et ils n'oseront grommeler ».

Ecoutons Montaigne, auteur de *Essais* :

« Je scai, dit-il, qu'il s'est trouvé de simples paysans s'être laissé griller la plante des pieds, écraser le bout des doigts avec le chien d'un pistolet, pousser les yeux sanglants hors de la tête à force d'avoir le front serré avec une corde avant que de s'estre seulement mettre à rançon. J'en ai vu un laissé pour mort tout nud dans un fossé ayant le col tout meurtri et enflé d'un licol qui y pendait encore duquel on l'avait tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dagues qu'on lui avait donné non pour le tuer, mais pour lui faire de la douleur et de la crainte, qui avoit souffert tout cela et jusques y avoir perdu parole et sentiment, résolu à ce qu'il me dit de mourir mille morts avant que rien promettre. Et si c'était un des plus riches laboureurs de la contrée.....

« Nous avons, dit Montaigne dans un autre passage, non lu mais vu de fraîche mémoire des hommes déchirés par les tourments et par géhenne un corps plein de sentiment, le faire rôti par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux non entre ennemis mais entre voisins et concitoyens et qui pis est, sous le prétexte de piété et de religion ».

Dans les cahiers du Tiers de 1614, on lit : « Ce pauvre peuple qui

n'a pour tout partage que le labeur de la terre, le travail de ses bras et la sueur de son front, accablé de la taille, de l'impôt du sel, doublement retaillé par des recherches impitoyables et barbares de milles partisans ensuite de trois années stériles a été vu manger l'herbe au milieu des prés avec les brutes... »

« Sire, ce ne sont pas des insectes et des vermisseaux qui réclament votre justice et miséricorde, c'est votre peuple, ce sont des créatures raisonnables, ce sont des enfants desquels vous êtes le père, le tuteur, le protecteur. Prêtez votre main favorable pour les relever de l'oppression sous le faix de laquelle ils ploient continuellement.

« Que diriez-vous, Sire, si vous aviez vu dans vos pays de Guyenne et d'Auvergne, les hommes paître l'herbe avec les bêtes ? Sans le labeur du pauvre peuple, que valent à l'Eglise ses dîmes, ses grandes possessions ? A la noblesse leurs belles terres, leurs grands fiefs ? Aux Tiers Etats leurs maisons, leurs rentes et leurs héritages ?

En Lorraine, en 1639, Vincent de Paul vit une si effroyable misère qu'il se trouva, dit son biographe, des mères qui, par une rage de faim, mangèrent leurs propres enfants. Les riches demoiselles, dit le même auteur, étaient sur le point de se prostituer pour éviter la mort. La famine dura dix années. Les paysans dévorèrent d'abord des charognes, puis ils déterrèrent, pour les manger, les cadavres récemment inhumés ; enfin on les vit aller à l'affût pour y prendre et tuer les passants comme on prend des lièvres et pour s'en nourrir. On appelle ces cannibales « lousps de bois », dans la langue du pays « schnapans » d'où est resté le mot « chenapan ». Les mères s'invitaient à d'horribles festins où elles mangeaient leurs enfants morts. Aux environs de Metz, on trouva dans une chaudière trois têtes d'enfants qu'on y avait fait cuire ».

Au village de Hymont, dans les Vosges, deux jeunes filles, l'une de dix-huit ans, l'autre de vingt-deux ans, attiraient les jeunes hommes par de doux propos d'amour et tuaient pour les manger ces jeunes imprudents.

Guy Patin écrit, en 1639 : « La famine, peut s'en fallait, avait exterminé le peuple et l'avait réduit à néant. Il pousse et roule incessamment sa pierre sans avoir jamais une minute de repos. Les maux lui succèdent comme les ondes, les unes sur les autres.

« Le pauvre paysan est en anathème, en exécution, abandonné de tous, opprimé de tous, opprimé par tous. L'Eglise prend sur lui chacun sait comment. Il est indignement traité par aucun de la noblesse. Le soldat impieux le bat, le vole, ne lui laisse que ce qu'il ne peut emporter. Des gens de justice il ne s'en oserait plaindre. Les maltotiers le chargent de fardeaux insupportables. La peste l'a persécuté. Il ne lui reste que le souvenir d'avoir eu la voix pour se plaindre.

« Nous frémissons d'horreur, continue Guy Patin, à l'aspect des misères du pauvre paysan. Nous en avons vu quelques-uns l'année précédente, se précipiter à la mort par désespoir des charges qu'ils ne pouvaient porter. Les autres, couplés au joug comme des bêtes de harnois, labourer la terre, paître l'herbe et vivre de racines ; plusieurs réfugiés en pays étrangers ou provinces voisines pour se soustraire à leurs impôts ; des paroisses complètement abandonnées.

« Pour cela néanmoins, nos tailles n'ont point diminué mais accru jusqu'au point d'avoir tiré la chemise qui restait à couvrir la nudité du corps et empêcher les femmes en plusieurs lieux, par la confusion de leur propre vergogne de se trouver aux églises et parmi les chrétiens ».

Omer Talon, parlant au nom du Parlement de Paris, le 15 janvier 1648, disait auroi et à la reine mère :

« Il y a, Sire, dix ans que la campagne est ruinée, les paysans réduits à coucher sur la paille, leurs meubles vendus pour le paiement des impositions auxquelles ils ne peuvent satisfaire et que pour entretenir le luxe de Paris, des millions d'âmes innocentes sont obligées de vivre de pain de son et d'avoine. Ces malheureux ne possèdent aucun bien en propriété que leurs âmes parce qu'elles n'ont pas pu être vendues à l'encan ».

En 1652, les missionnaires de Saint Vincent de Paul écrivent de la Lorraine au Roi et à la Reine : « La souffrance des pauvres ne se peut exprimer ; si la cruauté des soldats leur a fait chercher le bois, la faim les en a fait sortir.

« La faim est telle que nous voyons des hommes mangeant la terre, broutant l'herbe, arrachant l'écorce des arbres, déchirant les méchants haillons dont ils sont couverts pour les avaler, mais ce que nous n'oserions dire si nous se l'avions vu et qui fait horreur, ils se mangent les bras et les mains et meurent de ce désespoir.

Un curé écrit qu'allant porter le Saint Viatique à un malade, il a trouvé cinq morts sur le chemin et qu'on a trouvé dans le canton une femme morte de faim et son enfant âgé de sept ans, auprès d'elle, qui lui avait mangé la moitié du bras ».

Voici ce qu'on lit en 1669 dans la correspondance administrative des intendants :

« Les pauvres hommes des champs semblent des carcasses déterrées. L'on a trouvé une femme morte de faim ayant son enfant à la mamelle qui la tétait encore après sa mort et qui mourut trois jours après.

« Un misérable homme à qui ses enfants demandaient du pain, les larmes aux yeux, les tua tous trois et ensuite se tua lui-même.

« Enfin la disette et la misère se rendent si universelles qu'on assure que dans les lieux circonvoisins, la moitié des paysans est réduite à paître l'herbe et qu'il y a peu de chemins qui ne soient bordés de corps morts.

« Les paysans sont sans lit, sans habit, sans linge, sans meubles, enfin dénués de tout. Ils sont noirs comme des Mores ; la plupart sont défigurés comme des squelettes. Plusieurs femmes et enfants ont été trouvés morts sur les chemins, dans les blés, la bouche pleine d'herbe.

En Champagne, en Lorraine, Valentin Duval observe le paysan et en fait ce portrait :

« Quant aux habitants, leur figure cadrerait à merveille avec la pauvreté de leurs cabanes. Les haillons dont ils étaient couverts, la pâleur de leur visage, leurs yeux livides et abattus, leur maintien languissant, morne et engourdi, la nudité et la maigreur de quantité d'enfants que la faim desséchait et que je voyais dispersés parmi les haies et les buissons pour y chercher quelques racines qu'ils dévoraient avec avidité, tous ces affreux symptômes d'une calamité publique m'épouvantèrent et me causèrent une sinistre aversion pour cette sinistre contrée.

« Finissons-en avec cette horrible vision et traduisons nos impressions en reconnaissant que la famine était une maladie chronique. On le comprendra facilement lorsque connaissant les charges qui pesaient sur le paysan, nous nous ferons une représentation moyenne de ce que pouvait rapporter la terre en ces temps.

Le communisme rural était la forme habituelle de l'exploitation agricole, les parages occupaient l'étendue du sol environ pour moitié

et sur ces terrains herbeux livrés à la vaine pâture, s'élevait un bétail étique qui était loin de valoir celui d'aujourd'hui.

De plus, les épidémies étaient plus nombreuses et plus meurtrières : premièrement, parce qu'on n'en connaissait point la cause ; deuxièmement, parce que la vaine pâture et les pâtis communaux se prêtaient admirablement à la dissémination de la maladie et aux nombreuses mortalités. Le machinisme agricole était réduit à sa plus simple expression, aussi les terres mal cultivées, mal engraisées, rendaient peu.

Les notes du curé François Jolly, de Damblain, mort le 26 avril 1790, vont nous donner la vraie couleur locale en ce qui concerne les maux et tribulations de son village.

« En 1731, la grande sécheresse a causé en plusieurs endroits une maladie parmi les chevaux et les bestiaux qui leur faisait tomber la langue si l'on n'y remédiait. C'était une pustule sur la langue.

« L'année 1743 a été très sèche dans le printemps et très pluvieuse dans la fenaison. Elle est très remarquable par la mortalité des bestes rouges par une contagion qui a régné dans beaucoup de cantons de la Lorraine et qui a été apportée d'Alsace où toute la Lorraine a été obligée de mener des rations de foin et de paille gratis et de les fournir aux mêmes conditions. Il n'est presque point resté de bœufs ni de vaches à Damblain comme dans beaucoup d'endroits d'alentour. On n'a pu trouver de remède à cette maladie qui était une véritable peste et qui a causé un tort infini à la Lorraine, tant par rapport au labourage que pour le lait, beurre et viande qui sont devenus très rares, surtout au commencement de l'année 1744.

« L'année 1744 a été sèche et abondante, la mortalité des bestes rouges a fait de grands ravages dans presque tous les endroits qui en avaient été garantis en 1743.

« En 1747, dans le Bassigny, disette de blé ; le peuple a été obligé de manger de l'orge ou de l'avoine dès la Saint-Martin et de souffrir beaucoup jusqu'à la moisson de 1747, que Dieu veuille rendre abondante sans quoi on sera bien à plaindre. A la fin de 1749, le blé se vend 9 livres le bichet et il est à craindre qu'il augmente encore. Avant la moisson, le blé était si rare qu'on n'en pouvait plus trouver à acheter, il se vendait jusqu'à 15 livres le bichet, en sorte que si la moisson avait tardé encore 15 jours, il y aurait eu une famine générale. Dieu nous préserve d'une pareille misère.

En 1764, le pain a été publié, mais les impôts n'ont pas diminué. On parle d'un grand changement dans les finances. Il est à souhaiter que ce soit pour le soulagement du peuple ».

Consultons l'état fourni en 1777 par le maire royal et échevins de la ville de Dompaire au sujet du finage des récoltes et de la circonscription de la paroisse. Ce finage, dit le maire, était usagé aux habitants des villages de la Viéville, Naglaincourt, Le Val d'en Bas et Dompaire, il contenait 1.900 jours de terres cultivées chaque année à la charrue et était divisé en deux saisons de chacune 950 jours, l'une était destinée à semer du blé, du seigle, de l'orge chaud et l'autre à semer de l'avoine, de l'orge, des pois, des lentilles et autres menus grains. De toutes ces terres, moitié étaient passablement bonnes et les autres mauvaises, elles étaient cultivées par 27 charrues : 12 à Dompaire, 7 à la Viéville et 8 à Naglaincourt. Pour ensemençer les terres, il fallait 3.126 boisseaux de blés, 40 de seigle, 150 d'orge, 2.565 d'avoine et 135 de pois. Le produit, année moyenne, était de 9.380 boisseaux de blé, 120 de seigle, 300 d'orge, 3.847 d'avoine et 270 de pois. On voit

quel faible rendement donnaient les terres mal cultivées de cette époque : 3 pour 1, 4 pour 1 au plus.

En 1773, il n'y avait encore que 17 jours de vignes et sur lesquels il y en avait 7 qui commençaient seulement à produire, les 10 autres n'étaient plantées que depuis deux ans. Toutes ces vignes ne promettent pas de produire beaucoup, attendu qu'elles avaient été plantées dans des terrains ingrats et qui n'avaient été cultivés à cause de leur stérilité. Elles n'ont rapporté en 1773 que un muid et demi de vin. Les fruits champêtres ont produit 9 muids de cidre. Il y avait cette même année à Dompaire 78 chevaux, 82 bestes à corne et 19 à laine. De toutes les terres qui étaient destinées à être semées d'avoine, il y en avait la plus grande partie qui restaient incultes parce qu'il n'était pas possible de les mettre en culture dans cette saison à cause de la proximité des montagnes et du climat toujours froid, cause qui fait périr ordinairement cette graine dans le temps du germe ou de la maturité, de manière que si elle ne pousse pas au printemps, elle périssait en automne. La paroisse de Dompaire était composée des villages de la Viéville, Naglaincourt, Le Val d'en Bas, Madonne et Lamerey, et des fiefs de Chenimont et de Graincourt.

J'ai pris de préférence le territoire de Dompaire comme exemple parce qu'on peut le compter comme faisant partie au point de vue de la qualité des terres dans la bonne moyenne du département des Vosges. *Ce qui frappe, c'est le peu de bétail que l'on nourrissait et par conséquent, le peu de rendement des terres, non seulement mal cultivées, mais manquant presque totalement d'engrais.* Ajoutez à cela les exactions de toutes sortes, les guerres continuelles, les levées pour gens d'armes et vous vous pénétrerez facilement de cette idée que la misère était la compagne habituelle du paysan.

Vous voyez qu'à cette époque « 1773 » à Dompaire, il n'est point fait mention de la pomme de terre, le pain du pauvre, un des aliments tellement répandu aujourd'hui que la famine semble inadmissible à notre époque, tant que nous serons en paix. *C'est que la pomme de terre a fait son apparition tardivement dans la plaine, alors qu'elle était connue depuis longtemps dans les montagnes des Vosges et surtout dans le ban de Saint-Dié, et son introduction en Lorraine nous vient surtout du pays des Allemagnes.*

Pendant la grande disette de 1709 et 1710, il a été fait des quantités d'édits et d'ordonnances relativement aux aliments et grains de toutes sortes, dans aucune il n'est parlé des pommes de terre. Vu la disette, l'ordonnance du 13 avril 1709 porte défense aux brasseurs d'employer aucuns blés ou orge pour faire de la bière, mais de l'avoine seulement. En 1709, presque partout les habitants des campagnes n'ont mangé que du pain d'orge et d'avoine. « Ordonne aux prévôts et magistrats des bourgs (à l'exception de Lunéville, seul à cause de sa cour), de faire une visite exacte chez tous les brasseurs de leurs ressorts et offices (sans exception aucun des chapitres et maisons religieuses et des Hautes Justices y enclavées) des orges qui s'y trouveront appartenant aux dits brasseurs et de les obliger et contraindre, concurrence seulement des terres qui leur resteront à semer et en les payant sur le pied de 25 francs le resal ».

L'ordonnance du 23 avril 1709 a dit : « La très grande disette des peuples s'accroît de plus en plus, aussi S. A. R. a fait et fait itératives défenses de transporter et conduire hors de ses Etats aucune sorte de grains ni d'en favoriser la sortie par quelle voie et prétexte que ce

soit, à peine de la vie sans rémission et de confiscation des dits grains, voitures et chevaux et amendes de 300 livres ».

Il est réclamé parce que les boulangers, à Nancy, vendent aux soldats du pain blanc contre l'ordonnance à l'exclusion des personnes de qualité et malades.

Le 22 mai 1709, on ordonne aux boulangers qu'il fût fait du pain composé de un tiers de farine de froment et pour les deux autres tiers de farine d'avoine, afin de procurer à ses peuples le moyen de n'en point manquer.

La famine est si grande que vers juin 1709, les habitants coupent les épis avant qu'ils soient mûrs. « Ils seront punis par emprisonnement de leur personne et exposés au carcan en place publique une ou plusieurs fois s'il échet, en cas de récidive, punition par le fouet, marque et bannissement, même de vie si c'est la nuit ».

La faim est plus forte que la loi et les ordonnances. Des bandes de mendiants et d'affamés parcourent les campagnes et s'emparent de tout ce qu'ils peuvent. Les possédants s'organisent pour défendre leurs biens et ce n'est que crimes et meurtres surtout de nuit pour satisfaire à la faim. « S. A. R. enjoint aux bangards de veiller de nuit ainsi qu'il se pratique habituellement, ordinairement dans les vignobles à la conservation des dites moissons et de se munir d'armes à feu, de halberdars et de bâtons ferrés comme ils pourront mieux avec des sifflets pour s'avertir les uns les autres et se soutenir contre la violence qui pourrait leur être faite par les contrevenants ».

Une ordonnance du 27 juin 1709 porte défense de faire des pâtisseries et de nourrir des pigeons. « Ordonnons que les voiliers soient détruits afin de conserver aux hommes une nourriture qu'il faudrait leur ôter pour la donner à des animaux dont on peut aisément se priver dans la conjuncture présente. Défense de vendre des pâtisseries, pas même pour les baptêmes, à la réserve des biscuits qu'ils pourront faire pour les malades seulement, à peine de 50 francs d'amende, d'être leurs fours abattus et interdits de plus faire à l'avenir la profession de pâtissier ».

Les édits et ordonnances se succèdent. Il a fallu faire venir des grains des pays d'Allemagne, à grands frais. L'édit du 15 février 1710 : « Vu les effets de la disette, ordonne S. A. R. de ne faire pendant le carême des assemblées, festins et banquets, à peine de 500 livres d'amende ; enjoint de se conformer à la permission donnée par les les Seigneurs évêques de manger de la chair ».

L'ordonnance du 24 avril 1711 concernant les colombers et voiliers dit « qu'il n'y a presque point de curé, bourgeois, ou habitant un peu aisés qui n'ayent prétendu par différents motifs s'en arroger le privilège. On y met ordre ».

Comme prolongement à la misère, le pauvre redoute la maternité. Les infanticides et pratiques abortives sont choses abominables et courantes ; aussi l'ordonnance du 7 septembre 1711 contre les filles ou veuves ou femmes qui recèlent leur grossesse et accouchement en secret, dit « que toutes filles et femmes veuves lesquelles se seront laissées séduire, rendre enceintes, soient tenues de venir déclarer leur grossesse... et qu'arrivant le temps de leur délivrance, elles se fassent assister des matrones dans leur accouchement et fassent aussi appeler le principal officier de justice en présence duquel et de son greffier ensemble de la matrone et d'autres assistants si aucun y a, elles soient tenues de déclarer par serment dans le détroit et les douleurs de l'en-

fantement celui qui aura été l'auteur de leur grossesse dont sera pareillement dressé acte sur le champ ».

Quand donc la pomme de terre fait-elle son apparition dans les Vosges ? *Les pommes de terre ne servaient pas habituellement aux hommes de nourriture, dans les Vosges, vers 1715, car dans un arrêt de la cour de ce temps, à propos des dixmes pour la pomme de terre, j'ai relevé ces paroles : « Oui, aussi Bourcier de Monthureux pour votre procureur général qui a dit : Quoique cette contestation ne soit née qu'au sujet de la dixme d'un fruit vil et grossier qui semble plutôt destiné à la nourriture des animaux qu'à celle des hommes, cependant cette clause ne laisse pas d'être d'une certaine importance parce que ce fruit étant devenu fort commun dans la Vôge surtout dans les temps malheureux que l'on vient d'essuyer, elle intéresse d'un côté grand nombre de communautez et de l'autre beaucoup de décimateurs...*

Il est vrai que ce fruit qui est connu dans les Vosges depuis environ cinquante ans se plante et se sème vers le mois de mars et d'avril, tantôt dans les potagers ou vergers, tantôt dans les chénevières, quelquefois dans les terres arables au lieu de grains, comme dans les terres de mars, mais plus ordinairement cependant dans les terres de repos ou versaines, selon le terme du pays, en sorte qu'en ce cas cette pomme se sème dans les sillons mêmes qui servent de préparation à la semaille suivante... Le topinambour multiplie infiniment, ils engraisent leurs bestiaux, ils s'en nourrissent eux-mêmes.

Les habitants payeront la dixme pour les terres sujettes à la grosse dixme seulement.

La pomme de terre serait donc apparue dans les Vosges de 1665 à 1675. On eut d'abord grande défiance de ce nouveau légume, on en cultivait si peu que les seigneurs laïques ou ecclésiastiques ne jugèrent pas de faire payer la dixme menue. Puis on voit la culture de la pomme de terre s'étendre peu à peu, puisque vers 1715, de nombreux procès sont engagés entre les communautés et les seigneurs au sujet de la dixme.

En 1704, un extrait du registre du temporal des paroisses du diocèse de Toul dit : « Le patronage de la cure de Chamoray appartient aux dames de Remiremont, ainsi que les deux tiers des grandes et menues dixmes ; la grosse dixme consiste en seigle, avoine, froment, sarrasin, treméal, et orge cultivée à la charrue, la dixme se paie partout au douzième, les menues dixmes consistent en légumes, orge cultivée à la houe, chanvre mâle et femelle sans chenevis, lin, millet, lesquelles dîmes se portent dans les maisons désignées par le décimateur à l'exception du chanvre et du lin que l'on doit dîmer chez le propriétaire, ces menues dîmes se paient au douzième, les cochons de lait et les agneaux se dîment de même à la Saint-Martin, il est dû au décimateur pour un poulain mâle 16 deniers barrois qui font un gros, sur un poulain femelle un petit sol de 12 deniers, sur les veaux et les chevaux un blanc Le curé a opté pour la portion congrue. Il n'est pas parlé encore de la pomme de terre.

En 1716, la cour souveraine de Lorraine rend arrêt sur un procès entre Nicolas Balland, demeurant au Dessus de Brechigrange, le maire habitants et communautez de Granges d'une part ; les dames de Remiremont et le curé de Champ d'autre part, au sujet de la dîme des pommes de terre du ban de Granges, la Cour ordonne le paiement de cette dixme et condamne Balland à l'amende et aux frais.

L'arrêt de la Cour souveraine de Lorraine du 28 juin 1715 condamne les habitants du Val de Saint-Dié à payer la dixme des pommes de terre

plantées dans des terres sujettes à la grosse dîme, celui du 25 mars 1716 décharge de la dîme les habitants pour les pommes de terre qu'ils prendront pendant le cours de l'année pour le defruit journalier de leur ménage avant la récolte générale ; celui du 19 août de la cour souveraine accorde à chaque famille du Val l'exemption de la dîme des pommes de terre pour un jour ou un arpent de leur clos ou jardin. Les procès sont si nombreux que les Chapitres de Remiremont, Saint-Dié, les religieux d'Étival, Senones et Moyenmoutier font une requête à Son Altesse Royale afin qu'elle fasse un règlement général pour la dîme des pommes de terre dans tous ses États.

À partir de 1715, la culture de la pomme de terre s'étend beaucoup. Qu'on en juge par l'extrait du temporal de la subdélégation de Saint-Dié.

Le produit des récoltes de l'année 1753 a été de 1187 reseaux de froment, 70 de méteil, 8.170 de seigle et autres menus grains, 6.577 milliers de foin et regain, 5.070 milliers de paille, 305 mesures de vin, point de fruits, 16.518 reseaux de pommes de terre. La longueur et la rigueur de l'hiver ont été les causes de la médiocrité des récoltes.

La pomme de terre a donc fait son apparition dans les Vosges par le Nord-Est, et vient du pays des Allemagnes, où on la cultivait et mangeait déjà depuis un assez long temps. Les hardis navigateurs suédois, Norvégiens des côtes danoises, irlandaises, d'Ecosse avaient sans doute eu des relations avec les gens du pays d'Amérique qui connaissaient déjà la patate qui s'était introduite en Europe par le Nord, et le R. P. Pierre-François-Xavier de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, relate dans son histoire du Paraguay, qu'en 1541 « la tribu des Guaraïns cultivait la terre et faisait chaque année deux récoltes de maïs. Ils avaient aussi des plantations de manioc dont ils faisaient la cassave, avec cela ils nourrissaient des porcs, des oies, des poules et des perroquets... Un peu plus loin, on trouva des terres où l'on avait semé du maïs et des patates de trois couleurs, jaunes, blanches et rouges ».

Depuis l'apparition de la pomme de terre dans les Vosges, de nombreuses maladies épidémiques ont sévi sur ce tubercule. Des cultivateurs éclairés firent des essais pour étudier les moyens de parer à ces maladies. Les résultats ont été constatés par une commission composée de MM. Pommier, Laurent, maire de Puzieux, Gaulard, ancien professeur d'agriculture à l'École normale... qui se sont transportés à Frenelle où ils ont fait procéder à l'arrachage d'un certain nombre de pieds pris au hasard dans les nouvelles cultures que dans les anciennes.

Il a été reconnu que dans les nouvelles cultures, tous les tubercules étaient sains ; qu'ils avaient acquis une grosseur considérable, tandis que dans les anciennes cultures les produits étaient moins nombreux et moins gros ; que, de plus dans ces dernières, un certain nombre de tubercules offraient le caractère de la maladie plus ou moins prononcé. M. Laurent, avocat à Mirecourt, dit qu'un simple lavage des tubercules a mis un terme au développement de la maladie pendant plusieurs années. Les observations du Sieur Folcher semblent expliquer ce résultat en ce que le lavage aurait suffi pour purger les tubercules non encore attaqués visiblement des effets de la Sanie avant qu'elle eut commencé à les corroder.

Quelles que soient les variétés en plein champ, on devra toujours préférer pour la semence les plus gros tubercules parmi ceux qui ne présenteront aucune trace d'altération. On devra planter ces tubercules entiers, contrairement à l'usage établi trop généralement de les couper

en quartier ou même d'en extraire les yeux seulement ou de ne planter que de petits tubercules. « Aucune de ces considérations n'est encore désapprouvée aujourd'hui ».

C'est dans les rapports concernant cette maladie qui attirait l'attention du monde agricole que l'on trouve l'origine de la Jeuxey ou Jeuchère. M. Didot, cultivateur à Jeuxey, avait amené d'un village des environs de Mirecourt une nouvelle espèce de pommes de terre blanches.

Lorsque de 1848 à 1853, la funeste maladie des pommes de terre atteignit celles du pays, cette variété résista à l'épidémie ; aussi de dix à douze lieues à la ronde s'empressait-on de venir à Jeuxey pour se procurer des sujets de cette espèce à laquelle on avait donné le nom de pommes de terre de Jeuxey, et leur prix était plus élevé que celui de toute autre variété. Mais l'année 1853, par un retour funeste, ces pommes de terre dont très peu étaient gâtées lors de la récolte se sont gâtées dans les caves, à tel point que dans plusieurs villages on a été obligé de les sortir tout à fait pour les nettoyer.

Le sieur Lahache, pharmacien à Bruyères, après beaucoup d'essais, consciencieux et bien dirigés, a fini par penser que le changement de lieu était encore ce qui réussissait le mieux, ce qui est exact et explicable aujourd'hui. En les changeant de lieu, on les porte dans un sol non contaminé et si l'on sème des semences nettes, on a toutes chances de ne pas avoir la maladie, du moins les premières années, sur les tubercules. Le changement de lieu est donc un moyen très recommandé de lutte contre la maladie des pommes de terre, de même que pour les maladies, épidémies et épizooties.

Par décision ministérielle en date du 28 décembre 1854 et 24 février 1855, le sieur Folcher reçut un encouragement de mille francs pour la découverte et l'on faisait circuler dans toutes les communes de France une circulaire au titre pompeux : « La maladie de la pomme de terre paralysée, par un paysan des Vosges ».

Enfin le sieur Baudoin, par le lessivage pratiqué sur les tubercules, arrête les effets du mal sur les tubercules déjà atteints et préserve ceux qui sont restés sains. L'expérience faite par les soins du Comice de Neufchâteau aurait confirmé les faits avancés par l'auteur de ce moyen curatif. Le Ministre lui octroie à titre de récompense, une somme de cinq cents francs, le 16 mai 1855.

La base du traitement Baudoin est le lessivage par le sulfate de cuivre ; l'on sait aujourd'hui toute l'importance des bouillies cupriques pour le traitement de quantités de maladies des plantes et les profits qu'en ont tiré le monde agricole et celui de la spéculation. Bien peu de Vosgiens et bien peu de savants et d'agronomes distingués savent que la découverte appuyée par des expériences concluantes, est due à un obscur cultivateur vosgien. C'est certainement le chaulage du blé qui avait aiguillé M. Baudoin dans la bonne voie du lessivage. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la technique employée par Beaudoin, c'est l'inoculation voulue et cherchée de la maladie et la preuve de sa nature contagieuse. Tout le rapport est à citer et je le transcris intégralement.

Je ne veux pas établir, dit le rapporteur, une théorie ; le doute me reste encore sur le principe du mal qui, selon la manière de voir, prend sa source et son développement dans les humidités, et je ne sais s'il se déclare par la plante ou par la tige.

Quand sur différentes plantations, j'ai remarqué des tiges aériennes

totallement disparues par la pourriture, et trouvé leurs tubercules légèrement atteints du mal.

Quand dans la même plantation à côté de ces plantes, j'ai remarqué le contraire ; des tiges vertes, bien conservées et les tubercules de ces plantes plus ou moins affectées du mal.

Quand avant l'apparition de la maladie qui se déclare par la flétrissure des tiges, et ensuite la tache noire sur la feuille. J'ai trouvé en terre des tubercules parsemés de globules, ressemblant à des ampoules avec un épiderme très mince comme une peau morte, renfermant dans leurs principes une eau très limpide qui, dans une période de dix à douze heures, devient rousse. Ces globules se percent d'eux-mêmes, puis la tache pourrissante est déclarée.

Avec cette eau encore dans sa limpidité, j'ai inoculé des tubercules sains qui, dans l'espace du jour au lendemain, sont devenus visiblement tachés. Comment alors déterminer une opinion formelle ? Différentes personnes prétendent que c'est un affaiblissement de la plante ou une décroissance : c'est possible ; d'autres indiquent la Carie comme cause du mal, que je considère comme carie humide, car, à mon avis, l'humidité est très funeste à la plante et doit l'être davantage encore si elle se trouve affaiblie ou décroissante.

Dans l'un et l'autre cas, le procédé que j'ai employé depuis 1850, peut être avec avantage appliqué. D'abord, il fortifie les tubercules, leur donne plus de consistance. Dans le second cas, il détruit les caries d'une manière surprenante.

C'est par la carie que j'ai commencé à traiter des pommes de terre atteintes du mal. En 1850, 1851, 1852 et 1853, les bons résultats que j'ai obtenus pendant ces quatre années m'ont engagé à communiquer avec certitude et garantie mon procédé à mes collègues du Comice agricole, à la séance du 13 février 1853.

Mais avant de donner connaissance de ce rapport, je crois devoir dire que ce n'est pas le simple hasard qui m'a servi ; j'ai été amené au point où j'en suis par l'emploi d'un chaulage sur le blé dont je donne ci-après connaissance et que je recommande aux agriculteurs.

Depuis que j'ai mis en usage ce chaulage, je ne connais ni carie, ni autres maladies désignées dans le blé. J'emploie toujours les mêmes semences qui sont toujours bons et beaux, et les produits les plus lourds des halles et des marchés où j'ai l'habitude de les vendre. Ils versent moins que les autres, les tiges sont plus pleines et plus fortes ; seulement ils éprouvent un retard à lever de huit à dix jours, parce que le lavage durcit considérablement le grain.

Chaulage du blé

J'opère sur 120 litres de blé et je fais dissoudre dans environ 8 litres d'eau, 1 kg. 500 d'alun, 120 à 130 grammes de sulfate de cuivre, bonne qualité.

Lorsque cette dissolution est en pleine ébullition, on la verse sur le blé que l'on remue à la pelle, assez longtemps pour que tous les grains se trouvent humectés ; lorsqu'il est bien remué, on prend environ un litre de sel de cuisine que l'on répand sur le blé que l'on remue encore, on le tasse et on le couvre bien, il se masse et peut rester ainsi sans inconvénient huit à dix jours sans se faire de mal.

Seulement pour la pomme de terre, j'ai ajouté de la cendre et de la braise.

Rapport fait à la séance du 13 février 1853

Présidence de M. Aymée

J'ai réussi à arrêter la pourriture de la pomme de terre et à la conserver après la récolte. J'espère que tous ceux qui emploient mon procédé obtiendront le même résultat que j'ai obtenu moi-même sur une quantité de 160 litres.

Je dispose un cuvier de manière à pouvoir facilement mettre et ôter à volonté une broche dans le fond.

Je verse dans le cuvier les 160 litres de pommes de terre, sans distinction de pourries, tachées ou intactes. De l'eau pas tout à fait à la hauteur des pommes de terre. J'étends sur les pommes de terre 30 litres de braise, puis sur la braise 30 litres de cendres écrues. Je décante deux ou trois fois.

En outre je fais dissoudre dans environ six litres d'eau, 2 kilogrammes d'alun, 180 à 200 grammes de sulfate de cuivre, que je verse en pleine ébullition après avoir décanté afin que l'eau se trouve à la surface du cuvier ; il faut verser la dissolution par intervalle car, versant le tout, il s'opérerait une forte fermentation qui ferait dépasser le liquide hors du cuvier. Lorsque le liquide est descendu au fond du cuvier, on décante successivement pendant deux jours seulement faisant chauffer les derniers lavages, afin que les pommes de terre se dessèchent plus promptement, lorsqu'elles sont égouttées, il faut les répandre dans un lieu sec où il est facile d'établir un courant d'air, car après quelques jours, si la lessive a été convenablement faite, il s'échappe des pommes de terre une odeur infecte.

L'opération terminée, après un certain laps de temps, il est facile d'observer que les parties aqueuses qui d'abord gâtent le tubercule et ensuite le pourrissent, en sont sorties, que les plaies se sèchent et se cautérisent que la tache reste dans l'état où elle se trouve et ne s'étend plus ; enfin que les pommes de terre entièrement tachées et pourries se carbonisent et deviennent d'une dureté comparable à un marron grillé.

Ces pommes de terre ainsi traitées peuvent se manger et servir de nourriture au bétail sans qu'on ait à craindre le plus léger accident.

En janvier ou février, on remarquera, avec curiosité, lorsque la dessiccation est terminée, les traces sinueuses de la tache ; vides et cautérisées et recouvertes d'une légère peau. Les pommes de terre qui, à la récolte, ont subi cette opération, ont aussi l'avantage de ne point pousser de germes qu'à la plantation, car il est évident que les germes énervent le tubercule qui doit indubitablement perdre de sa vigueur par une végétation prématurée.

Cette opération peut paraître longue ; elle l'est bien moins que dans celle des treillages qu'il faut renouveler deux ou trois fois sans calculer les pertes qui se produisent.

L'heureux résultat que j'ai obtenu contre la carie et la pourriture m'a engagé à faire sur la plante quelques tentatives contre la maladie. J'ai commencé des essais en 1852, plus spécialement en 1853, pour l'année 1854, je n'ai plus rien à en faire qu'à récolter de beaux et bons tubercules, sans taches, sans apparences de taches, de bonne qualité et qui n'ont pas eu besoin, cette année 1854, de lessivage après la récolte. Ce qui fortifie mon opinion, c'est qu'il faut plusieurs années pour obtenir un résultat complet comme je l'ai obtenu moi-même.

Mais ce procédé et son application ne sont pas seuls suffisants ; le mode de plantation, de culture, est au moins aussi essentiel, comme je vais l'expliquer.

Choix des terrains

Pour planter, il faut d'abord faire choix des terrains, les préparer par un labour et un hersage d'automne, sans distinction de positions, soit en plat terrain, soit en pente.

De préférence à tous autres terrains, il faut planter dans les calcaires.

Les procédés de conservation par le chaulage étaient connus de longue date et ces procédés avaient surtout été étudiés dans le but de conserver très longtemps des grains dans les magasins destinés aux armées. Reneaume écrit, le 18 janvier 1707, que l'illustre abbé de Louvois en passant à Sedan y vit un magasin qui était placé dans un souterrain. Ce souterrain était taillé dans le roc et assez humide. Il y avait dedans un tas de blé fort considérable qui y était depuis 110 ans puisqu'on n'était point entré dans cet endroit dont il a fallu démolir la porte qui était murée depuis ce temps.

Ce tas était revêtu d'une croûte dure et de l'épaisseur d'un pied, formée par la germination des grains extérieurs de la superficie. Sous cette croûte se trouva un blé d'un grain assez gros et bon et l'on en fit du pain qui se trouva excellent.

Quoique ce lieu fût humide, l'épaisseur de la croûte était suffisante pour empêcher l'humidité de pénétrer le tas, mais surtout elle défendait de l'approche de l'air qui est le destructeur de toutes choses.

On est si persuadé de l'utilité de cette croûte qu'on se sert en quelques endroits des moyens suivants pour la former, entre autres à Châlons où il y a des greniers publics, dans lesquels on conserve les grains pendant trente ou quarante ans et on le renouvelle ensuite. Voici comment ils s'y prennent. Ils choisissent le blé le plus beau et du meilleur crû qu'il est possible ; après l'avoir travaillé, en font un tas aussi gros que le plancher peut porter, ils mettent ensuite de la chaux vive en poudre très fine, ils en saupoudrent tout le tas également jusqu'à ce qu'il y ait environ trois pouces de hauteur, puis avec des arrosoirs on humecte cette chaux laquelle faisant une forte liaison avec le blé forme une croûte. Les grains de la superficie germent et poussent une tige d'environ un pied et demi de haut à laquelle on ne touche point. L'hiver survient et elle périt et l'on n'y regarde plus que la nécessité ne presse les habitants et alors on ouvre cette croûte et l'on trouve, un pied au-dessous, le grain aussi beau que s'il n'avait que deux ans.

Dans les carrières de Quercy, on enterrait les blés en les recouvrant de menue paille, de chaux en poudre, puis de pelletées de terre. En Hongrie, en Pologne, on laboure dessus les magasins de blés. On a trouvé dans de très vieux magasins des blés bien conservés et dont on avait perdu le souvenir, dans les démolitions de Saint-Quentin et de Montargis. La chaux était la base de la préservation. Les agioteurs cachaient souvent les blés dans des souterrains et lorsqu'ils se trouvaient qu'ils fussent soupçonnés, la peur du lynchage public leur fit souvent jeter ces blés dans les rivières. En 1693, il en fut jeté une quantité prodigieuse dans l'eau à Orléans et dans la plupart des villes qui sont sur les abords de la Loire. Ce que les marchands ne faisaient que de nuit à cause du peuple qui ne pardonne pas volontiers de pareilles fautes. La seule quantité qu'on en perdit par ce moyen aurait empêché le désordre que causait la disette.

Le nouveau, on l'a dit bien des fois, n'est très souvent que du renouveau et j'espère prouver que le phylloxéra a déjà fait, vers le XIV^e siècle, une grande invasion dans les pays occidentaux.

On s'en convaincra en lisant les écrits des annalistes et des chroniqueurs qui parlent continuellement des insectes qui dévoraient les vignes et les faisaient périr. Aux environs de Troyes et en Champagne, il fut fait des processions générales, des exorcismes, des excommunications contre les insectes qui dévoraient les vignes, tout cela en pure perte parce que disaient les prédicateurs, la corruption et la turpitude des temps appelaient grandement l'ire de Dieu sur des pécheurs non repentants et endurcis dans le péché.

Aujourd'hui les engrais azotés et potassiques sont d'un commerce très recherché, on se demande comment les belles expériences de 1707 à 1720, de Lemery, n'eurent pas plus de retentissement.

Dans son second mémoire, Lemery démontre expérimentalement que « les plantes ont un besoin indispensable de salpêtre pour leur végétation ». On jugera donc des bienfaits de la presse par la dissémination de la vulgarisation de faits qui seraient perdus ou ensevelis dans l'oubli.

Une maladie infectieuse et contagieuse qui a régné à l'état épidémique dans les Vosges et la Lorraine jusqu'en 1700, c'est LA LÈPRE.

Certains historiens faisaient remonter l'apparition de la lèpre dans les pays occidentaux vers l'époque des Croisades, d'autres vers l'époque de l'invasion des Arabes ; la lèpre existait dans les Vosges bien avant cette époque. Dans l'histoire des antiquités de la ville et de l'insigne chapitre de Remiremont, M. Valdenaire, prieur d'Hérival, qui écrit en 1579, rapporta que Saint Arnould se comporta si bien en l'évêché de Metz, signamment en déchassant les malins esprits, en guérissant les ladres et en faisant beaucoup d'autres miracles. En l'an 630, Saint Romaric fondait Remiremont et « Saint Romaric voulut approprier en ce saint mont certains logis pour celles qui seraient malades ou infectées de la vie auquel lui-même n'étoit dédaigné de faire service, spécialement les lépreux quoiqu'ils fussent difformes, blaffards, pourris et défigurés tant il étoit humble et miséricordieux. Or pendant qu'il s'occupoit de ce pieux exercice, aucunes filles sacrées de la maison infectée de la lèpre considérant la sainteté de son maistre et nourrisier Saint Romaric prit fortement de l'eau en laquelle il avoit baigné qui sert la foi qu'on a à Dieu touchant les mérites de ces saintes âmes. Il y avoit en ce temps 84 vierges pour le service du temple au saint mont ».

Nous trouvons écrit de ce tuy bon Père Saint Romaric qu'une des sœurs de son monastère laquelle comme elle étoit possédée du diable et grandement vexée fut délivrée tellement de la puissance de cet ennemi que depuis, il n'osa plus approcher.

Un autre advient pareillement d'une jeune fille demourant hors du monastère, laquelle fut totalement guérie par le moyen de Saint Romaric de la lèpre dont elle étoit entachée. Quant aux autres miracles que cet homme de Dieu peut avoir fait en sa vie, il ne s'en trouve pas écrit tant à raison qu'il ne voulait point publier que pour la négligence des escrivains et des écarts et destructions des guerres, meutes, par gens barbares et sarrasins saxons.

Ce fust pire en l'an de grâce 940 auquel les Huns, alors les Hongres et les barbares sanguins, sarasins et les mescréants sortirent de leur pays et entrèrent comme foudre et tempête du costé de l'Occident et du Miéy es pays et terres de Louis le troisième entre les Empereurs et le dernier de la lignée de Charlemagne, ascavoir en la Germanie et Lor-

raine où ils firent des maux et misères innombrables avec toutes sortes de cruautés et tyrannie.

Le Carthulaire de Saint Arnoù fait honorable mention des miracles que Dieu a opérés par ses mérites : « Entre autres d'un aveugle et boiteux qui était nourri dans l'Eglise de saint Arnoù fut guéri par l'intercession de Sainte Hildegarde lorsque son cercueil avec ses cendres et ossements furent transportés ainsi que nous avons dit ci-devant près de l'autel du bienheureux Saint Arnoù du costé du septentrion, les nerfs des pieds de ce pauvre étans soudainement fortifiés en implorant Sainte Hildegarde et la lumière tant désirée rendue aux yeux aveugles à la louange de Dieu et consolation des assistants ».

Signalons que Sainte Hildegarde épousa Charlemagne au Château de Thionville. On y voyait en 1717 le manteau impérial de Charlemagne et quant à Hildegarde, on montre encore dans le trésor de Saint Arnoù son peigne d'ivoire et des pommes et poires de senteur d'une manière exquise en ce temps lesquelles ont conservé jusqu'à présent leur bonne odeur et sont d'un prix inestimable.

A la translation des ossements, on mêle ceux du corps de Rédemptorius, secrétaire d'Etat de l'Empereur Charlemagne dans une caisse de bois avec d'autres. Depuis sa mort, il a fait des grands miracles, délivrant plusieurs du feu sacré, entre lesquels ils spécifient un valdier qui était fort expert en toutes sortes de métaux et fut guéri miraculeusement de cette fâcheuse maladie qui lui avait déjà broyé et consumé quelques membres.

Un capitulaire fait à Compiègne en 757 regarde la lèpre être une cause de divorce, si l'un des deux époux est lépreux, l'autre peut avec le consentement du contaminé, contracter une autre union. Un autre de 789 sépare les lépreux du reste des hommes.

La terreur inspirée par les lépreux s'étendit à leur triste progéniture, leurs enfants n'étoient point baptisés sur les fonts et l'eau qui avoit servi à cette onction étoit jetée dans des endroits retirés, par mesure de police sanitaire.

Les Décrétales de Saint Grégoire permettent au lépreux de se marier s'il trouvait femme consentante au partage horrible de sa vie.

Dans les Basses-Pyrénées, on trouve quelques églises possédant une partie latérale encore appelée porte des cagots et la vieille église St-Goëry d'Epinal a encore sa porte des cagots où passaient les lépreux pour entendre le service divin. *Comme souvenirs les plus récents concernant la lèpre dans les Vosges, n'avons-nous pas à Epinal la fondation des Huraux concernant les lépreux en 1612. Il est donné 12 gros chaque année par le fondateur.*

La lèpre semble pourtant avoir eu une période de recrudescence après les croisades. Ceci s'explique très facilement en ce que de nombreux croisés ont pris la lèpre en Orient et surtout en Syrie et aux environs de Jaffa, Saint-Jean-d'Acre où elle existe à l'état endémique. La contagion sur les nouveaux venus s'annonçait très maligne avec des accidents nombreux pour la plupart inconnus aux habitants des pays où la lèpre règne en permanence et qui peu à peu se sont immunisés de générations en générations, et tout dernièrement encore M. Zambaco, de Constantinople, ancien élève de l'Institut Pasteur démontrait que si la lèpre s'était conservée aux environs de Constantinople, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, elle ne présentait plus les caractères de malignité qu'elle avait autrefois. Sur les côtes de Normandie, de Bretagne, du Finistère, dans les Alpes et les Pyrénées, la

lèpre s'est conservée chez quelques sujets et s'est transmise avec des lésions atteignant les mains, les ongles, les orteils, dont la nature lépreuse ne s'est vraiment diagnostiquée que par des spécialistes. Ces derniers lépreux sont surtout à surveiller en ce qu'ils pourraient devenir le point de départ d'une nouvelle épidémie lépreuse dans les pays occidentaux.

Le goût pour les observations, dit Sprengel, appartient plutôt à l'Occident qu'à l'Orient. Il est encore remarquable que les médecins français et anglais ont, dans le Moyen-Age, décrit bien mieux que les Arabes, la fièvre de l'éruption lépreuse, soit que cette fièvre accompagnait plus fréquemment cette maladie dans l'Occident, soit que les médecins fussent meilleurs observateurs.

Il est probable qu'en Orient où la lèpre marquait les autochtones plutôt d'une manière lente et chronique, la fièvre lépreuse qui coïncidait avec la période d'envahissement chez les Occidentaux, n'attirait que peu l'attention des médecins orientaux ou n'existait pas en général.

Parmi les espèces de lèpre complète, on observait plus fréquemment en Occident le Baras blanc des Arabes et surtout sa dégénération que les médecins arabes ont nommé « *Lepra tyria* ». On l'attribuait à une surabondance de phlègme et il ne paraît pas qu'ils l'aient bien observée. Venait ensuite la lèpre rouge « *Lepra alopecia* », différente de la calvitie et de l'alopecie qui ne paraît appartenir qu'aux pays occidentaux et qui peu à peu est devenu le mal de Rosa des Asturiens et la pellagra de Lombardie.

Gentilis décrit remarquablement la lèpre. Il n'y est fait aucune mention de la lèpre à tumeurs. D'après lui, il y a déjà une grande diminution de la constitution lépreuse. Les accidents observés dans la lèpre deviennent plus légers, dit-il, à mesure qu'on s'approche de l'époque où s'est manifestée la syphilis. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs de ce temps ont cru à la transformation de la constitution lépreuse en constitution syphilitique.

Dans les premières vingt années du siècle où se manifesta la syphilis, sa forme continua de ressembler beaucoup à celle de la lèpre ; les accidents étaient bien plus effrayants et la vie des malades courait de plus grands dangers, lorsque la gonorrhée se fut jointe au mal vénérien. Ulrich de Hutten, l'impétueux défenseur de la réformation, dépeint les symptômes qu'il éprouva sous des couleurs assez frappantes pour que nous puissions, d'après ce tableau, juger du caractère que prenait alors la syphilis. Il était surtout attaqué d'éruptions cutanées, de pustules, de douleurs atroces dans les os, d'exostoses et de caries.

Depuis l'année 1525, cette forme cessa, dit-il, d'être aussi horrible. Alors on vit survenir plus fréquemment et de meilleure heure, la chute des cheveux et la vacillation des dents, suite du marasme causé par la maladie ; cependant des douleurs ostéocopes persistèrent et la gonorrhée devint plus ordinairement avec les symptômes de la syphilis. Nous verrons en effet vers cette époque la syphilis faire son apparition dans les Vosges, et les symptômes y étaient si communs avec ceux de la lèpre, que les médecins déroutés par ce nouveau mal, hésitèrent très souvent dans leur diagnostic, et l'on verra que l'on envoyait souvent aux frais des communautés, les malades à Pont-à-Mousson, siège de l'Université, pour faire le diagnostic. La maladie ne passait pas encore pour infamante. On faisait des quêtes pour les pauvres malades, les chanoines aussi bien que les bourgeois en étaient frappés et du jour où le bruit se répandit que la contagion ne pouvait guère se répandre que

par le coût, il fut défendu sous des peines sévères, de tenir ces propos outrageants pour les prêtres et bourgeois de la ville d'Epinal.

C'est surtout de 1460 à 1630 que l'on trouve dans les archives des faits très circonstanciés touchant la lèpre et les lépreux.

En 1464, la ville d'Epinal verse 4 gros pour un porcelet donné aux ladres de la Magdelaine, ce qui fait supposer qu'il y avait plusieurs lépreux vivant dans cette chapelle. On leur laissait d'ailleurs la liberté de vaquer à une certaine distance de leur borde, dans les bois, pour y cueillir du bois mort et y faire paître des porcs qui servaient à leur nourriture, à condition qu'ils avertissent de leur présence par un cri particulier, « le houlement du laidre ».

Plus tard, on leur attribua à chacun un habit de lépreux et une tarette. Lorsque les médecins et chirurgiens de la ville se reconnaissaient incompetent pour le diagnostic d'un cas embarrassant, on envoyait le suspect à Toul ou Pont-à-Mousson où les célébrités scientifiques du temps leur faisaient subir « les épreuves », de même qu'on faisait subir « les épreuves » aux sorciers ». Il serait curieux de savoir en quoi consistaient ces épreuves.

En l'an 1500, on délivre 5 livres 4 gros pour dépenses « du genre Marquay que fut envoyé à Toul aux épreuves pourtant que on le suspicionnait de laidre dont ne le fut point trouvé et y fut par deux fois ».

Ce n'est pas seulement dans les Vosges, que l'on donnait aux lépreux des porcs qu'ils faisaient paître et engraisaient de glands, de faines et de fruits des forêts, ces coutumes étaient généralement suivies dans toute l'étendue de la France et probablement des pays occidentaux et ne serait-ce point là l'origine d'une appellation d'une maladie des porcs (la cysticercose) que l'on dénomme depuis très longtemps sous le nom de ladrerie.

J'ai relevé que cette maladie est désignée couramment dans les chroniques à partir du septième siècle (je n'en connais point de plus âgées) sous le nom de laidre, lepre. *Croyait-on à cette époque qu'il y avait une analogie entre la ladrerie du porc et la lèpre ? De là les ordonnances et les statuts très anciens qui défendent la vente de porcs, loidre, lepre, ladre...*

En 1518, Jean de Huel va à Toul « avec celles et ceux qui furent visitez questioient suspicionnés de laidrie ». En 1519, Renalt, boulanger, et Claude, charpentier, sont cités à Toul pour cause de ladrerie. Claude n'est pas reconnu atteint de maladie.

La lèpre semble subir vers 1520 une période de recrudescence. On procède à la réédification d'une maison à la Magdelaine et on y loge le fils de Nicolas de Mertz, « bon malade ». L'expression « bon malade » signifiait qu'il n'y avait plus aucun doute sur la nature du mal. En 1529, Jean Saint-Martin et Didier Revaire vont à Toul pour examiner les sept personnes d'Epinal « qui estoient suspicionnées et edcusez de lèpre. Aucune est reconnue atteinte. Près de la chapelle était située la tour des ladres. C'est là qu'ils attendaient la mort civile qui les atteignait pour le reste de leur vie et la cérémonie religieuse qui les retranchait de la vie communale et sociale.

En 1543, la veille de l'Assomption, Barbelaine Poincillet et Jacqueline Braconnier sont visitées pour savoir si elles sont infectées de la maladie de ladre, puis dans les mêmes maisons de la Magdelaine, on fait un manteau de toile à la dite Jacqueline et on lui donne une paire de gants, une tarette et quatre écuilles de bois,

La lèpre s'étend et en 1545, la ville d'Épinal fait l'achat de douze voitures de planches pour faire des loges à Bellefontaine.

Les lépreux devaient être en assez grand nombre car l'on se plaint qu'ils s'approchent trop près des habitants, qu'ils rompent souvent le cercle qui leur est attribué et les gruers se plaignent de ce qu'ils coupent des charretées de bois vert.

1546. — La femme Urbain est conduite à Toul pour les épreuves.

1548. — Le petit Colin conduit à Toul le fils de la Braconnier « suspicionné d'estre bon malade ».

1551. — Visite du fils Closel, bon malade. On lui fait une loge à la Magdelaine. La semaine de la Saint-Georges, il va aux épreuves à Toul.

A cette époque, l'opération de la taille était courante ; il y avait des lithomistes qui parcouraient les villes et les villages, criant leur profession, comme nous voyons encore aujourd'hui en Lorraine les hongreurs signalant leur présence à coups de sifflets réitérés. Cette année, il fut donné 4 livres 7 sols à Maître Jean Allardin « pour avoir thaillier le fils Jehan Ducot de deux pierres ».

1555. — Il est délivré 6 livres à Demengeon Duwal pour dépense faite quand il fut cité pour se rendre à Toul « pour ce qu'il estoit suspicionné de lespre. Duwal et Goëry Michel sont reconnus saint et net de la lèpre ».

1559. — « Les épreuves de la lèpre » sont faites sur deux femmes, les chirurgiens vont prêter serment à Chaumousey.

Les « épreuves de la lèpre » étaient dans la vie sociale d'une importance égale à l'expertise de folie ou d'aliénation mentale, dans le but de faire interner le malade ou le dément. On comprend les précautions qui devaient entourer une aussi grave détermination pour l'individu, aussi les experts devaient-ils aller prêter serment à la suite d'une messe solennelle sur l'évangile ou les reliques. *Pour les épreuves faites à Épinal, les chirurgiens prêtaient serment à l'abbaye de Chaumousey.*

En 1562, Claudette, femme Gallien, du Haut de Chastel, est soupçonnée atteinte de la lèpre, l'épreuve est faite dans la maison de ville par cinq chirurgiens d'Épinal, savoir : Nicolas Bacon, Demange, Didelot, Sesaires Barbier, Goëry Baron et Claude Bacon qui l'ont reconnue atteinte la semaine de la Magdelaine. On a acheté trois aunes de drap gris pour lui faire un manteau.

1564. — Jean Saulnier, maçon, et Andréa Bresson, teinturier, sont reconnus atteints de la lèpre par les chirurgiens d'Épinal et l'on se demande pourquoi l'épreuve eut lieu à minuit.

1569. — Messire Goëry Demange est dans une loge à la Magdelaine, on lui donne une tartelle et le bâton.

1574. — Des chirurgiens visitent la fille Soncquedey et une autre soupçonnées atteintes de lèpre.

1581. — La fille de feu Gaspard Bourguignon est « approuvée comme attachée de lèpre ».

1582. — Il est donné 4 livre 16 gros pour les dépens faits par les chirurgiens d'Épinal en visitant la fille de Didier, boucher, trouvée atteinte de lèpre, on lui donne une paire de gants et une tartelle de bois et on la conduit à la Magdelaine.

1594 — Les conseillers de la Maison de ville font construire une logette pour les lépreux près du portail de l'église et la semaine de la Sainte Marguerite, les chirurgiens reconnaissent que la Raguotte est lépreuse, on lui fait un manteau de drap dit poil de loup à 15 gros

l'aune. Cette malheureuse étant morte avant d'avoir été déjetée, selon la formalité on fait deux habillements à deux pauvres avec le dit drap. 1597. — On reconnaît deux lépreux et on répare la léproserie de la Magdelaine et les maisons de lépreux.

Vers cette époque, les médecins ont très souvent pris la syphilis pour la lèpre. Cette maladie qui semblait nouvelle en Occident fit une irruption si soudaine avec des accidents violents qui la firent confondre avec la lèpre ; beaucoup de lésions syphilitiques avaient l'apparence extérieure de la lèpre et certains auteurs aujourd'hui encore soutiennent la théorie de la constitution lépreuse en constitution syphilitique, comme on disait en ce temps. A Epinal, les relations écrites faisant mention de la vérole pour la première fois, datent de l'année 1500. Il est certain qu'elle devait régner depuis longtemps dans la ville, vu le passage continuuel de troupes promenant avec la guerre la contagion. Les bourgeois d'Epinal n'attribuaient point une idée infamante à ce mal et les vérolés, loin d'être méprisés et honnis comme atteints d'un mal honteux, étaient secourus par les habitants et ces Messieurs de la maison de ville.

Il est donné 25 francs à François Foirresson pour avoir pansé deux pôvres filles affectées de la vérole. Il avait déjà reçu une certaine somme provenant d'une quête faite parmi la ville.

En 1607, la semaine des Fontaines, Jacques Thiéry, François Poirson et Antoine Marc, chirurgiens, visitent deux hommes et une femme qui ont des cicatrices aux jambes, pour tâcher de trouver un remède, ces cicatrices provenant de lésions de vérole.

1610. — La ville donne trois francs à une pauvre fille affligée de la maladie vénérienne; elle est pansée et médicamentée par Jacques Thiéry. Cette même année, les trois chirurgiens reçoivent quatre francs pour avoir visité un bourgeois forain résidant au faubourg de la porte de la Fontaine suspiconné d'être infecté de la maladie vénérienne.

1620. — Pierrot, docteur, Jacques Thiéry et Antoine Marc, chirurgiens, visitent une fille atteinte de la maladie vénérienne ; ils reçoivent chacun un teston.

1626. — Les chirurgiens qui ont visité Nicolas Andrieu, soupçonné atteint de maladie vénérienne, reçoivent 12 francs.

Nous voyons par les dons faits par la ville et les habitants que la syphilis était considérée comme une calamité publique à l'égal de la lèpre et des autres maladies épidémiques et populaires.

Cependant la cause de la contagion syphilitique et la manière habituelle de prendre le mal étaient connus depuis le quinzième siècle et ce n'était mystère pour aucun troupier que les Italiens envoyaient des garces lombardes et napolitaines dans les camps des Français pour leur communiquer cette terrible maladie et décimer nos armées. Les Français employaient les mêmes procédés vis-à-vis de leurs ennemis. L'histoire est contée tout au long par l'historien Pierre Martyr. On chuchotait tout bas en ville la cause de la maladie mais sans oser l'avouer publiquement, parce que Messieurs de la Noblesse et de la Bourgeoisie et de l'Eglise étaient atteints du mal aussi bien que les pauvres gens du faubourg. Il fut même fait défense en plusieurs endroits, sous menaces de peines sévères, de tenir des propos honteux et blâmables attentatoires à la dignité des Nobles et bourgeois de nos villes et à la pureté des serviteurs de notre Sainte Mère l'Eglise.

La contagion par rapprochement sexuel était si bien connue que toutes les fois que la Cour se déplaçait, elle se faisait suivre par des policiers à seule fin de connaître les contaminés et les expulser hors

l'endroit où la Cour faisait séjour et il était publié à son de trompe que les vérolés avaient à sortir de la ville et fuir « à tant de lieues » à la ronde dans les vingt-quatre heures, sous peine d'internement et d'estranglement jusqu'à ce que mort s'en suive.

A Paris, le 25 mars 1490, voici ce que dit « l'injonction touchant les maladies et les immondices » :

Combien parcy devant ait été publié crié à ordonné à son de trompe et cry public par les carrefours de Paris à ce que aucun n'en put prétendre cause d'ignorance que tous malades de la grosse vérole ou mal de Naples résidassent incontinent hors la ville et s'en allassent, les estrangers es lieux dont ils sont natifs et les autres résidassent hors la dite ville sur peine de la hart, néanmoins les dists malades en contemprant les dits cris sont retournés de toutes parts et conversent parmi la ville avec les personnes saines qui est chose dangereuse pour le peuple et la seigneurie qui est à présent à Paris. L'on enjoint de rechef de par le Roy et mon dit sieur le prévost de Paris à tous les dicts malades de la dicte maladie tant hommes que femmes qui incontinent après ce présent cry ils vuident et se départent de la dite ville et faubourg de Paris et envoient lesdits forains faire leur résidence en pays et lieux dont ils sont natifs et les autres hors de la ville et faubourgs sous peine d'estre jectés en la rivière s'ils y sont pris le jour d'hui passé et enjoint à tous les Commissaires quarteniers et sergens de prendre ou faire prendre ceulx qui y seront trouvés pour en faire l'exécution.

En consultant les Mémoires des Intendants, nous remarquons que les maladreries sont en général réunies aux hôpitaux vers 1690 à 1700. M. Bouville, intendant de la Généralité d'Orléans, écrit à ce sujet de 13 maladreries qui sont dans l'évesché, il y en a 6 de fondation royale, toutes celles dans lesquelles l'hospitalité avait cessé ont été unies en conséquence de l'Edit de 1693 aux hôpitaux voisins et celles de l'ordre de Saint-Lazare ont été rétablies comme auparavant.

L'Edit de 1672, il y en a quatre de ce nombre qui sont des commanderies de l'ordre. Borgiez est la principale et la maison conventuelle de tout l'ordre de Saint-Lazare qui fut établi en France par le roi Louis le Jeune en 1154, incontinent après son retour de Terre Sainte d'où il avait emmené 162 chevaliers pour avoir la direction des léproseries et maladreries du royaume.

Nous signalerons les massacres, brûlements et pilleries des juifs et hérétiques accusés en temps d'épidémies de souiller les eaux des fontaines et d'autres forfaits tels que l'égorgement des enfants, le crime du sang ou rituel. *Les plus tolérants avaient pourtant une raison explicable de nos jours à suspecter les juifs. C'est l'immunité de certaines races vis-à-vis des maladies spécifiques et contagieuses.* Ces faits ont été démontrés expérimentalement sur les animaux. M. Chauveau a démontré que les moutons algériens étaient en général immunisés contre le charbon bactérien se transmettant par contagion naturelle.

Les moutons algériens ont la clavelée sous une forme très bénigne. Ces mêmes moutons sont la cause d'une épidémie très meurtrière sur les moutons français. Tous les médecins savent que la syphilis, à l'état épidémique chez les Arabes, évolue sous des formes relativement bénignes, comparées aux formes occidentales. *Les juifs présenteraient vis-à-vis du choléra et de la peste une immunité relative comparée à la réceptivité des chrétiens d'Occident. Ajoutons qu'en plus de cette résistance plus grande à la contagion, les juifs vivaient dans des rues isolées, parqués dans les « rues aux juifs », isolés des chrétiens, subissaient une*

espèce de quarantaine et séquestration involontaire les mettant à l'abri de la contagion. De là la préservation des juifs et la haine des chrétiens.

En 1349, une épidémie de peste noire ravagea l'Europe. 16.000 Strasbourgeois moururent. Les juifs qui sagement sur les conseils de leurs médecins s'étaient abstenus de boire de l'eau et du contact des chrétiens, furent pour la plupart épargnés de la maladie. Le peuple ne fut pas long à accuser les juifs d'avoir empoisonné les puits. Le 14 février 1349, 2.000 juifs furent traînés au cimetière qui se trouvait au bout de la rue des juifs et plus de la moitié de ces malheureux furent brûlés vifs. Leurs créances furent détruites et leurs biens donnés à la ville, et pendant quelques années il ne fut plus sonné la « Gul denblös », sonnerie pour les juifs.

Le citoyen Laumont, préfet du Bas-Rhin, raconte dans sa statistique de l'An X que la haine des juifs est de longtemps héréditaire à Strasbourg. Il existe dans la ville une rue dite Brûlée ou des Brûlés ; elle tire ce nom de la mort de deux mille juifs qui y subirent le supplice du feu en 1349 dans leur propre cimetière où ils s'étaient réfugiés et qui est précisément dans le lieu même où est situé aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture, ci-devant l'Intendance. On les accusait d'avoir empoisonné les eaux de la ville pour faire périr les chrétiens.

On sacrifiait les juifs à la colère divine, comme disaient les prédicateurs de cette époque. *En ces temps de fanatisme, les épidémies se compliquaient souvent de maladies religieuses.* Digot, dans son Histoire de Lorraine, raconte que la peste amena de terribles ravages dans toute la Lorraine pendant l'année 1348. Après avoir dépeuplé l'Asie et l'Afrique, elle vint enlever à l'Europe le tiers de ses habitants.

LA LÈPRE. — Les historiens du Moyen-Age racontent que la lèpre qui sévissait en France à cette époque fut longtemps considérée comme la vengeance des contrées orientales qui la donnèrent aux Croisés et que ceux-ci ramenèrent dans leur pays. *En Europe, il y avait pourtant des lépreux avant le Moyen-Age ; il est constamment raconté dans les chroniques et fait mention de guérisons miraculeuses de ladres par l'intercession des Saints et les Conciles se sont fort intéressés à la situation civile et morale des ladres, dès la primitive Eglise.* Le troisième Concile de Lion en 583, par le P. « enjoint aux Evêques de prendre soin des lépreux de leur diocèse et de leur fournir leur vivre et quoi se vêtir pour les empêcher de courir de ville en ville et semer la contagion ».

Le C. 16 du Concile de Compiègne, en 757, « ordonne qu'une femme qui a épousé un homme attaqué de la lèpre en peut épouser un autre de son consentement ; de même, si un mari sain a épousé une femme lépreuse, il peut en épouser une autre ».

Les chroniques de Metz content qu'en l'an 635, « ce très saint jour de fête, neuf ladres en nombre menant grand bruit et se lamentant furent délivrés de terribles peines et y reçurent tant desirs clarté le troisième jour du moins d'octobre auprès de la chasse du très débonnaire et miséricordieux Saint Adelphe et fut allumée une lampe miraculeusement ».

J'ai lu dans le Poüllé du diocèse de Toul de 1402, que l'origine des maladreries paraît remonter d'une époque fort éloignée, car il est démontré que la lèpre ne fut pas apportée d'Orient par les Croisés comme plusieurs auteurs l'ont prétendu, mais qu'elle était déjà connue dans notre pays dès le VII^e siècle. En 629, Saint Arnoù s'étant retiré dans la solitude, rassembla les lépreux qu'il nourrissait lui-même.

Adson, qui vivait au X^e siècle, cite la guérison d'un lépreux au nombre des miracles opérés par Saint Mansuy.

Dans beaucoup d'églises bâties du X^e au XI^e siècle, il y a une porte et un endroit spécial destiné aux lépreux isolés des autres fidèles ; on la dénommait dans les Vosges et en Lorraine du nom de Porte des Cacous.

Il y a donc beaucoup de probabilités que les Cacous ou Caquins de Bretagne fussent des descendants des lépreux. Nous manquons d'ouvriers cordiers dans nos ports sous Louis XIV et Colbert fut obligé d'en faire venir de Hambourg, Dantzig et Riga, cette pénurie était causée par le mépris sous lequel on tenait sur nos côtes de l'Ouest l'industrie de la corde. Par suite de quels préjugés ou de traditions justifiées les cordiers appelés Cacous ou Caquins passaient-ils pour descendre des lépreux ? On ne sait. Toujours est-il qu'en Bretagne ils inspiraient une vraie répulsion aux autres habitants, ils devaient se présenter les derniers pour baiser les reliques, recevoir de la main le pain qu'il leur était défendu de prendre eux-mêmes dans la corbeille, de même que les lépreux, et quand ils faisaient baptiser leurs enfants, on les inscrivait dans la partie du registre réservée aux enfants naturels (illégitimes).

Le célèbre Guy de Chauliac décrit ainsi qu'il suit, en 1363, les signes de ladrerie ou lèpre... « On appelle univoques ceux qui signifient la ladrerie et s'en suivent ou intenses ou réunis et sont six : la rondeur des yeux et des oreilles, dépilations et tournure des narilles par dehors avec étroitesse intérieure, laideur des lèvres, voix rauque comme s'il parlait du nez, puanteur d'haleine et de toute la personne, regard fixe et horrible en manière de la beste Lataix.

« On appelle équivoques, ceux qui se trouvent en autres maladies avec ce qu'ils sont trouvez en lèpre et partout ne signifient toujours lèpre. Ils sont seize. Le premier est dureté et tuberosité de la chair, spécialement les jointures et extrémités. Le second est couleur de morphée et ténébreuse. Le troisième est chute des cheveux et renaissance de subtils. Le quatrième, consommation des muscles et principalement du pouce, cinquième, insensibilité et stupeur et grampe des extrémités ; sixième, rogne et dartres copperose et ulcérations au corps. Huitiesme, hateur et sentiment de piquere d'aiguilles au corps. Neufviesme, crepüre de leur peau exposée à l'air à mode d'oye plumée. Dixième, quand on jecte de l'eau sur eux, ils semblent oingts. Uziesme, ils n'ont guère souvent fièvre ; douzième, ils sont fins et trompeurs furieux et se veulent trop ingérer sur le peuple. Treizième, ils ont des songes pesants et griefs. Et avec ces signes on examine les ladres. L'urine des ladres est blanche, subtile, cendreuse. Des lèvres et langues si elles baignent et seulement et s'il y a des grains ».

La description de ces lésions (les grains) explique les raisons pour lesquelles la cysticercose des porcs était dénommée sous le nom de leppre, lèpre, ladre, et motivait dans tous les cas la saisie totale ainsi qu'il est spécifié dans tous les règlements de boucherie visant la corporation des bouchers et charcutiers.

S'il sent bien quand on le pique au derrière du talon et de la jambe (lèpre anesthésique).

Vers la fin du XVI^e siècle, dans la région parisienne, les lépreux étaient en diminution sensible, car dans l'histoire de la vie privée des Français, on lit : « Dans le temps où la lèpre s'était répandue et multipliée en France, on avait accordé aux boulangers de Paris un privilège singulier, si eux, leurs femmes ou leurs garçons devenaient lépreux,

ils avaient le droit d'entrer à l'hôpital de Saint-Lazare établi dans un des faubourgs de la ville et de s'y faire traiter et guérir. En conséquence, chaque maître pour acquérir ce droit était tenu de donner un pain à l'hôpital, mais sur la fin du seizième siècle, on substitua au pain, un denier parisis qui fut appelé le denier de Saint Ladre, les pains étant en trop grand nombre pour les lépreux à nourrir.

En Lorraine, au dix-septième siècle, il existait encore beaucoup de lépreux et de maladreries.

Dans la région d'Etampes, en 1147, « Pasques 20 avril », une ordonnance des rois de cette époque porte « donation à l'hôpital des lépreux de la ville d'Etampes, de deux muids de froment et de dix muids de vins par an ». On peut, par cette quantité, juger qu'un grand nombre de lépreux étaient soignés dans cet hôpital.

Ci-joint une énumération complémentaire visant les lépreux, glanée en consultant les archives d'Epinal :

1464. — 4 gros pour un porcelet donné aux laidres de la Magdelaine.

1518. — Jean Hucl va à Toul « avec ceux et celles qui furent citez questioient suspicionnés de laidrie ».

1519. — Renalt, boulanger, et Claude, charpentier, sont cités à Toul pour cause de laidrerie. Claude n'est pas reconnu atteint.

1520. — Jean Saint-Martin et Didier Ravaire vont à Toul pour examiner les sept personnes d'Epinal « qui estoient soupçonnez et adcusez de lèpre ». Aucune n'est reconnue atteinte.

1521. — Réédification d'une maison à la Magdelaine pour y loger le fils Nicolas de Mertz, « bon malade ».

1545-46. — La femme de Urbain est conduite à Toul pour les épreuves.

1581 (11 juillet). — Lettres des habitants de la ville de Dompierre aux gouverneurs d'Epinal demandant l'admission à la Magdelaine de Claude Colin atteint de la lèpre.

1600. — Mirecourt, 10 francs à Nicolas Mangin pour aller à Toul afin de savoir s'il n'était point lépreux ; 18 francs 2 gros pour lui bâtir une maison sur le chemin de Mirecourt à Ramecourt.

1601. — Arch. Epinal. — Isabelle, fille de Claudon Rozau, est soupçonnée d'être lépreuse, elle est visitée par les médecins d'Epinal. La semaine de la Saint-Thomas, on lui achète un manteau, une paire de gants, une crosse et une tarette, plus 50 fagots qu'on lui a conduits dans une chambre à la Magdelaine.

1607. — La semaine des Fontaines, Jacques Thiéry, François Poirson et Antoine Marc, chirurgiens, visitent deux hommes et une femme qui ont des cicatrices aux jambes, pour tascher de trouver un remède. Ce sont des cicatrices de vérole. Depuis l'apparition de la vérole, Mal de Naples, ou grand gorre en Lorraine, on a souvent confondu les lésions de la vérole et de la lèpre. Or, dans les chroniques de Nicolas de Metz, nous lisons qu'en 1490 il y avait de nombreux vérolés aux environs de Metz où fait des guerres et que ceux des armées des Bourguignons étaient presque tous vérolés. Nicolas de Metz ajoute qu'il y a quelque trente ans que cette maladie a commencé à apparaître dans la région de Metz, ce qui nous reporterait vers l'année 1470.

Cette version de la discrimination de certaines lésions de véroles et de lèpres est confirmée par le journal de Théophraste Renaudot qui écrit en 1636 : « Les maladreries sont partout désertes, on a souvent confondu la lèpre avec la vérole » et les écrivains médicaux du XVI^e siècle, pour expliquer la disparition progressive des cas de lèpre par-

laient de la transformation de la constitution lépreuse en constitution syphilitique.

1611. — Visite de la veuve Antoine Courault, lépreuse.

1614. — Claudette, femme de Aubertin Guerrin, soupçonnée lépreuse.

1615. — 8 francs 9 gros donnés à Nicolas Saucourt, Didier Briguel, Joseph Desel, François Poirson, Jacques Thiéry, Antoine Marc et David Bayon, apothicaires ou chirurgiens, pour leur salaire à raison de un quart d'écu l'un, d'avoir visité Claudette, femme Aubertin Guerrin Sougier trouvée lépreuse.

Les lépreux ou suspects de lèpre, quels soient-ils, ne pouvaient se soustraire à l'épreuve. En 1470, les chroniques de Metz content : « Le quinziesme jour de mai, Seigneur Nicolle François, abbé de Saint-Vincent, se partit de son monastère craindant que on ne le deust mener à l'espreuve de laidre, se saulve... mais quand il vint vers le Nuefchaistel en Lorraine, les gens de l'évesque de Metz le prindrent le menont au chaistel de Nomeney et illec fut détenu en jusques au darrien jour de jung qu'il fut délivré et jugé pour laidre, par les trois espreuves de Toul, de Verdung et de Triève.

« En avril 1497, par confirmation des statuts et privilèges des barbiers de Narbonne, l'article 5 stipule « que quelque personne du dit mestier en face office de barbier à mezel ou à mazelle sur la peine de privacion et confiscacion appliquée comme dessus est dist ».

RITUEL DE TOUL

concernant les lépreux avant leur conduite à la léproserie

Le curé lui présentant la housse, il lui dît :

« Un tel, recevez cet habit et le vetez en signe d'humilité sans lequel désormais je vous défends de sortir de votre maison ».

Lui donnant son baril :

« Prenez ce baril pour recevoir ce qu'on vous donnera pour boire et vous défends sous peine de desobéissance de boire aux rivières, fontaines et puits, ni de vous laver en quelque manière que ce soit, ni vos doigts, chemises et autre choses qui auraient touchés votre corps ».

Lui donnant la cliquette :

« Prenez cette cliquette en signe qu'il vous est défendu de parler aux personnes sinon à vos semblables si ce n'est par nécessité. Et si vous avez besoin de quelque chose la demanderez au son de cette cliquette en vous tirant loin des gens et au-dessous du vent ».

Lui donnant les gants :

« Prenez ces gants par lesquels il vous est défendu de toucher chose aucune à main nue, sinon ce qui vous appartient et ne doit venir entre les mains des autres ».

Lui donnant la pannetière :

« Recevez cette pannetière pour y mettre ce que vous sera élargi par les gens de bien et aurez souvenance de prier Dieu pour vos bienfaiteurs ».

EXHORTATION

« Voici le lieu qui vous est ordonné (léproserie) pour y faire désormais votre résidence. Je vous défends donc d'en sortir pour vous trouvez aux places et assemblées publiques comme églises, marchés, moulins, fours, tavernes et autres semblables ».

On ne doit pas baptiser les enfants des lépreux, sur les fonts ordinaires, mais dans une piscine. Et s'il vient à mourir, il pourra être inhumé près de sa léproserie et on priera pour lui comme pour les autres fidèles défunts.

Puis le curé lui commande ce qui s'en suit :

« Mon ami, gardez-vous d'entrer en maison nulle autre que en votre horde ni de y coucher de nuit.

« Et si ne devez entrer en moulin quelconque.

« Vous ne regarderez ne en puits ne en fontaine.

« Vous n'entrerez plus en nul jugement.

« Vous n'entrerez plus à l'église, tant comme on fera le service.

« Semblablement, quand vous rencontrerez aucune personne, vous vous mettez au dessous du vent.

« Et quand vous demanderez l'aumône, vous sonnerez votre tartarelle.

« Vous n'irez point loin de votre borde sans avoir vêtu votre habillement de bon malade.

« Vous ne devez boire à aucun ruisseau, que au vôtre et ne puiserez en puits ne en fontaine sinon es votres.

« Vous aurez toujours devant votre borde une écuelle fichée sur une petite croix de bois.

« Vous ne passerez pont, planche où il y ait appui sans avoir mis vos gants.

« Vous ne devez aller nulle part que ne puissiez retourner pour coucher le soir en votre borde sans congé ou licence de votre curé du lieu.

« Et si vous allez loin dehors par licence, comme aût est, vous n'irez point sans avoir lettre et approbation de votre curé ou de vos supérieurs.

« A doncques le curé lui donne la bénédiction et le laisse ».

Ne voilà-t-il pas des prescriptions sanitaires de police bien étudiées ?

Si l'on consulte les « Instructions sur le dépistage de la lèpre » du professeur léprologue Jeanselme de 1907, il est à remarquer que les signes de certitude de cette affection ainsi décrite se rapprochent singulièrement de ceux univoques et équivoques relatés par Guy de Chau-liac en 1363.

De Jeanselme : « Chaque fois qu'un indigène ou un blanc ayant séjourné aux colonies porte des nodules cutanés ou des taches erythémateuses ou pigmentaires dont la nature reste indéci-se, il faut rechercher s'il n'existe pas au niveau de ces éléments des troubles sensitifs. La superposition d'une anesthésie en îlot sur l'une des taches et des tubercules suspects est en effet un signe qui appartient en propre à la lèpre. Cette anesthésie est en général du type thermo-analgésique.

« Lorsqu'un sujet présente une amyotrophie disposée symétriquement à l'extrémité des membres et en particulier lorsqu'au niveau des mains le premier interosseux dorsal et les petits muscles des éminences thénars et hypothénars ont fondu sans qu'il y ait à proprement parler de paralysie, mais une simple diminution de la contraction musculaire proportionnellement au degré d'atrophie, il faut soupçonner l'existence de la lèpre et rechercher s'il existe des troubles sensitifs superposés aux troubles locomoteurs.

« L'anesthésie symptomatique de la lèpre affecte au début une forme rubanée. Elle occupe au membre supérieur l'auriculaire, le bord cubital de la main et de l'avant-bras, au membre inférieur, le gros orteil, le bord interne du pied et du bas de la jambe. Cette anesthésie est toujours plus accusée aux extrémités qu'à la racine du membre, elle affecte inégalement les divers modes de la sensibilité. En général, les sensations thermiques ou douloureuses disparaissent avant la sensibilité tactile la sensation de dépression survit longtemps.

« Un autre signe peut-être aussi pathognomonique que l'anesthésie est l'augmentation du volume des troncs nerveux. De toutes les névroses en effet, si l'on excepte la névrite hypertrophique familiale qui est d'une extrême rareté, la névrite lépreuse est la seule qui s'accompagne d'hyperplasie, nerf induré au-dessus de l'épitrôchlée chez les lépreux et quelques-uns des filets nerveux qui rampent sous la peau des avant-bras, sont transformés en cordelettes noueuses facilement perceptibles au toucher et même à la vue.

« La rhinite lépreuse est en général un signe précoce, elle paraît être souvent l'accident initial — rhinite tenace s'accompagnant d'hypersecretion abondante et d'épistaxis. Rechercher le bacille de Hansen.

Dans tous les cas, écrivent en 1919, Perrin et Georges Brac, « il faut rechercher l'augmentation de volume du nerf cubital et les troubles réputés classiques de la sensibilité, quoique ceux-ci (ainsi que l'avait fait remarquer Guy de Chauliac) soient souvent discordants, contractoires d'un sujet à l'autre ou chez le même sujet dans un grand nombre de cas ». Aussi ces signes étaient rangés dans l'expertise des épreuves parmi les équivoques.

En fouillant les chroniques et archives, je n'ai jamais rencontré d'essais de traitement de la lèpre ; tout lépreux était considéré comme inguérissable et, reconnu « bon malade », était condamné à être reclus dans la léproserie.

Cependant, surtout en Orient, on a fait de nombreuses tentatives pour essayer de guérir les lépreux, surtout avec l'aide de venins et Galien nous apprend que c'est le hasard qui a fait connaître les vertus de la vipère. « Quelques personnes, dit-il, touchées de compassion envers un misérable lépreux et se croyant dans l'impossibilité de la guérir, résolurent de mettre fin à ses souffrances en l'empoisonnant ; l'effet ne répondit point à leur attente et le remède loin de hâter la mort opéra une parfaite guérison ».

I.B.N. A.B.Y. Issai Biah, savant arabe, vante l'administration des serpents contre la lèpre et la rage ; contre la lèpre, il conseille de faire boire de l'eau dans laquelle a macéré la chair de vipère. Galien parle aussi d'un singulier remède pour les ladres qui est Du Calament. « D'avantage plusieurs en usent, dit-il, esgouttes sciatiques et en font cômme ung cataplasme qu'ils appliquent sur la hanche malade et non sans grande utilité car ce souverain remède tire hors du profond de la partie toutes humeurs cœans contenues et attachées. Il eschauffe toute la jointure et cômme cautère potentiel successivement brusle la peau et fait élever plusieurs vescies ».

D'autres prétendent qu'en donnant la galle ou gratelle aux lépreux, ils en retirent de singuliers soulagements et la font resculer.

Nous avons déjà fait remarquer que beaucoup d'observateurs de l'an 1500 et 1600 pensaient que la vérole se substituait peu à peu à la lèpre et faisait déguerpir celle-ci, la constitution lépreuse se changeant en constitution syphilitique, *car de tous temps on avait remarqué que lorsqu'il survenait de grandes épidémies et maladies, la plus forte chassait l'autre et même s'installant sur des corps malades, d'autres maladies en chassaient ces mals pour s'y installer, les malades de véroles guérissaient de leurs autres maux ».*

En Lorraine, à la fin du seizième siècle, la vérole était tellement répandue qu'elle était considérée comme une calamité publique digne d'être secourue par les corps des villes et villages.

En 1497, Huguenin de Mets, dans ses chroniques, dit que presque

tous ceux de l'armée des Bourguignons étaient vérolés. « Lesdits Bourguignons devoient aller logier tout hors la terre de Mets et devoient passer par le pont à Molin. Et la cause principale par quoi on craintoit de les soutenir et que chacun les deschassoient estoit pour ce que la plus part estoient mallades et infectés de la gourre « vérole » et malaâie de Naples et de plusieurs autres infections.

« Aussy en cette présente année 1500 faillit en partie se desclainchait quelque peu la malladie de Naples autrement dit gourre ou la maladie de Job, laquelle avait fort régné pendant l'espace de quatre ou cinq ans, et en furent plusieurs entaichiés que en receurent la mort. Et n'y avoit homme vivant qui eust jamais ouy parler de la dicte maladie avant que le roy Charles fust allé à Naples, car d'icelle guerre se engendroit la dite malaâie.

Les chroniques de Huguenin de Mets nous renseignent donc bien sur la gravité et l'explosion de la vérole à son arrivée à Metz et dans la région, la mortalité qui était habituelle que la plupart en receurent la mort.

Les Conciles se sont très souvent occupé des lépreux et le canon 23 du Concile de Londres en 1131 « accorde aux lépreux qui se trouvent en assez grand nombre pour avoir une église et un cimetière et un prêtre la permission de les avoir à condition qu'ils ne feront point de tort aux anciennes églises pour le droit de paroisse ».

Le troisième canon du Concile de Londres en l'an 1200 porte « qu'on séparera les lépreux et qu'on leur donnera un prêtre et une église particulière avec un cimetière à part pour les inhumer ».

Ces décisions des Conciles montrent qu'à cette époque les lépreux devaient être en grand nombre.

Dans les Basses-Pyrénées, on sait que les lépreux existaient encore en grand nombre au dix-septième siècle et qu'il y a encore de nombreuses églises aujourd'hui possédant une porte latérale appelée « porte des cagots ».

La lèpre s'avancait très loin en Occident, puisque à la fin du seizième siècle, le tsar Fédor fit mettre à la torture les sorciers qui avaient soigné le prince tartare Malat Chieri ; comme celui-ci mourut, ceux-ci furent brûlés vifs.

Si la lèpre est de date très ancienne, il n'y a pas bien longtemps qu'elle a disparu de nos pays à l'état endémique. En 1369, les sieurs Bricquel et Thiriet visitent Marguerite, femme de Jean Georges, soupçonnée atteinte de lèpre. La semaine suivante, on lui accorde deux francs par semaine.

On voit aussi qu'à la période des guerres de Lorraine s'est abattu sur ce pays déchiré, dévasté, ruiné, les pires calamités avec la famine, la peste, la lèpre réapparaît avec recrudescence, la syphilis s'installe à l'état épidémique, colportés surtout par les troupes. L'intendant d'Alsace écrit dans ses mémoires que « l'on traiste dans l'hôpital de Strasbourg les soldats attaqués de la maladie vénérienne privativement aux autres hôpitaux et le Roy a trouvé bon qu'il soit payé quatorze livres dix sols monnoye d'Alsace au chirurgien major pour chaque soldat qu'il guariroit de ce mal ».

En Lorraine, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, existaient encore des lépreux et maladreries. Un canton du territoire de Dommartin-les-Vallois se nomme « Le Paquis des bons malades ». Le nom de bordée dit Gravier encore aujourd'hui fort commun dans notre pays désigne

généralement les endroits où il y eut une loge, soit un assemblage de loges dans lesquelles on sequestrait les lépreux.

Lorsque dans un village était quelquefois soupçonné atteint de lèpre, on s'empressait de le chasser, alors il se construisait ou bien on l'aidait à construire une borde ou loge au bord du chemin, afin qu'il lui fut possible d'implorer la charité publique. J'ai trouvé dans le compte de la guerie de Saint-Dié pour l'année 1625 la mention d'une certaine quantité de bois délivré « pour faire une petite logette à un lépreux sur le chemin de Sainte-Marguerite. *Les dénominations de la Borde ou les Bordes sont données encore à présent soit à des cantons de terre, soit à des écarts, et ces dénominations rappellent presque toutes le souvenir d'habitations isolées ou groupées ensemble dans lesquelles des infortunés entachés de lèpre furent condamnés à passer et terminer leurs jours. De nombreux emplacements dénommés « Les Bordes » figurent encore maintenant sur les cartes d'état-major.*

Quant aux malaâderies proprement dites, lorsqu'elles furent devenues à peu près inutiles en raison du petit nombre des lépreux, elles se transformaient la plupart en hospices pour les malades ordinaires, les biens de quelques-uns servirent à doter des hôpitaux ou augmenter leurs rentes, les revenus de plusieurs autres, après avoir été donnés d'abord aux religieux de Saint-Antoine, furent cédés dans la suite à l'ordre du Carmel et de Saint-Lazare.

La lèpre disparaît presque totalement des Vosges vers la fin du XVII^e siècle. A une délibération du 19 janvier 1688, les gouverneurs de la ville d'Epinal, comme collateurs de la léproserie de la Magdelaine font remarquer que depuis 10 à 12 ans, Jean Peillier, fils de Claude Peillier, conseiller de l'hôtel de ville est pourvu de cette chapelle, mais que le dît Jean Pelliier, au lieu d'embrasser la vie ecclésiastique, porter la tonsure et l'habit clérical et faire les services auxquels il est attenu, suit les barreaux où il exerce l'office de procureur au bailliage d'Epinal. Les Gouverneurs ajoutent : « Ce qui est contraire aux Saints Canons et à l'institution des fondateurs de la dite chapelle et les collateurs étant obligés de tenir à ce que les revenus de l'église qui sont destinés pour le service divin, ne soient pas employés à des usages profanes et à l'entretien de ceux qui n'ont pas dessein de servir l'église, etc... »

Suit une autorisation donnée par M. de la Galaizière, intendant, le 26 mai 1774, de démolir cette chapelle de la Magdelaine et la léproserie qui est abandonnée et exposée à toutes sortes de profanations depuis la réunion de ses biens à ceux de l'hôpital Saint-Maurice.

La ville avait l'habitude en ces temps de donner de l'argent à des pôvres atteints de maux auxquels on donnait une origine sacrée, malaâdies qui ne pouvaient se guérir que par miracle et intercessions des Saints et des Saintes. Saint Marcoult guérissait des écrouelles, Saint Main, le « Mal Saint Main », Saint Hubert, la rage ou les morsures des chiens enragés. Il est donné trois gros à deux pôvres hommes allant à Saint Main et autant à deux autres mordus par des chiens enragés pour se rendre dans les Ardennes. De même les femmes faisaient pèlerinage à Saint Gorgon pour se guérir de la stérilité. A la fête patronale de Saint-Gorgon, les jeunes gens portent en guise de scapulaire des attributs en sucre ou en pains d'épices simulant les organes mâles de l'homme, sans y attacher aucune allusion licencieuse.

C'est une tradition qui s'est conservée et qui n'est pas autre chose que le prolongement du culte de Phallus qui s'est transmis par le christianisme à Saint-Gorgon. D'ailleurs, les évêques, les évêques des pre-

miers temps du christianisme se plaignent continuellement de ce que les croyants célèbrent constamment des cérémonies païennes et gardent jalousement de certains cultes le souvenir qu'on ne pourrait leur enlever sans danger. Les plus intelligents des dignitaires de l'Eglise conseillent tout simplement de remplacer le culte des « sybilles », comme ils disent, par le culte des saints. Il suffit de changer les icônes et remplacer telle divinité païenne par un saint du calendrier qui sera honoré de la même façon et suscitera aussi les mêmes miracles.

Le bénédictin Dom Fanguet, abbé, raconte dans son « Histoire de Senones » : « Dans la cure de Provenchères, il y a une fontaine, Bonne Fontaine, où se rendent de nombreux pèlerins. Ce qui prouve l'antiquité du culte de Saint Gondebert dans le vallon de Bonne Fontaine, c'est qu'en rebâtissant la chapelle dont l'autel est bâti sur cette fontaine salubre, on trouva sous les anciens toits plus de deux voitures de charrettes, de vieilles crosses ou béquilles et une infinité d'inscriptions sur les murailles qui rendaient témoignage du nombre et des noms de personnes qui avaient reçu guérison ou du soulagement par les mérites du saint. L'eau de cette fontaine sort immédiatement de dessous la chapelle de Saint-Gondebert et coule par trois canaux et va se rendre dans trois maisons voisines où sont trois grandes chaudières qui tiennent plus d'un tonneau de Bar que l'on chauffe par dessous en mêlant dans l'eau des herbes (hièbles), c'est-à-dire des sureaux et d'autres herbes aromatiques; des eaux ainsi chauffées on en fait des bains aux malades qui y trouvent du soulagement ».

Depuis très longtemps, on a érigé dans cette chapelle une confrérie en l'honneur de Saint Gondebert à laquelle non seulement les habitants du lieu qui formaient un petit village autour de Bonne-Fontaine, mais aussi ceux des environs et même d'Alsace et de Bourgogne se font inscrire et viennent se baigner à cette fontaine dans la confiance d'en tirer du soulagement et souvent Dieu y donne des marques de sa miséricorde et y récompense leur foy par la guérison de leur infirmité. Saint Gondebert est fêté le 21 février, quelques personnes dévotes de la paroisse de Brouvelieures et autres pèlerins après leurs dévotions faites en la chapelle de Saint-Gondebert, viennent achever dans l'église de Senones pour trouver des soulagements à leurs maux de jambes et à la goutte ».

On voit, dit Dom Fanguet, aux pieds de bois de Léomont vers le septentrion, une fontaine qui a été célèbre autrefois par les superstitions païennes qu'on y a exercées. Elle était apparemment consacrée à Diane, de même que le bois de futaie qui subsiste encore aujourd'hui et qui occupe la plus grande partie de cette montagne de Léomont et forme la plus agréable situation du pays. Cette fontaine avait été très longtemps négligée et ce n'est que par hasard que Dom Pierre Alliot, abbé de Senones, y ayant fait travailler vers l'an 1703, on y trouva quelques jambes d'airain avec quantité de médailles romaines très antiques toutes du Haut Empire. Dom Augustin Calmet fit imprimer quelques années après dans le Journal de Trévoux, avril 1709, une dissertation sur ces jambes d'airains et étant depuis fait abbé de Senones en 1728, il fit creuser de nouveau dans cette fontaine, la fit réparer et environner de murailles et il eut le bonheur d'y faire de nouvelles découvertes car, outre plusieurs médailles romaines, il y trouva deux de ces jambes d'airains dont on a parlé et qui n'ont jamais été attachées à aucune statue mais qui sont de simples vœux ou appensa que l'on suspendoit aux arbres et que l'on y fichait par le pied car il y en

a une où l'on remarque encore une pointe de fer qui pouvait servir à cet usage. De plus on y a détérré une petite phiole de verre très antique où il apparaît y avoir eu quelques huiles de senteur. Enfin ce qui fait juger que cette fontaine ainsi que le bois de Léomont étoient consacrés à Diane, c'est que l'on a trouvé deux espèces de médailles de plomb où Diane est représentée en habit de chasse tenant en main une licorne par les pieds et autour d'elle un grand chien courant. De plus une autre petite figure de Diane est représentée en habit de chasse armée avec le bouclier et l'épée.

Tout le monde sait qu'anciennement les païens suspendoient aux arbres ou aux murailles de leurs temples des images votives comme autant de marques de leur reconnaissance. C'est de là qu'est venu que dans nos temples on honore certaines images miraculeuses. On sait aussi que les Pays de Gaule, d'Allemagne et de la Grande-Bretagne étoient très attachés au culte des arbres, des fontaines, des rochers, et que dans plusieurs conciles on condamne ces cultes superstitieux. Il y a d'ailleurs encore aujourd'hui sur les territoires de Senones, des boues chaudes que l'on avait cherché à exploiter.

Ce furent d'abord les hermites et les vendeurs de fausses indulgences qui désaffectèrent les habitants du culte des fontaines et des Saints. Ces lieux sanctifiés autrefois par la prière et la dévotion sont plutôt, disent les ecclésiastiques, des rendez-vous mondains pour les jeunes gens qui y viennent danser, banqueter, chanter, quand ils ne se livrent pas à des déportements innombrables. Pour ces causes, Dom Fanguet fait transporter les reliques et ossements du vénérable hermite Resarius de la chapelle de la Mer à l'église de Moyennoutier.

Le journal de M. Nicolas des « Chroniques de Metz » dit qu'en 1719 on fut obligé de rendre public un arrest contre les vendeurs de fausses indulgences qui infectaient le pays. Ces hermites avaient l'audace de vendre des préservatifs ou des versets bibliques contre les maladies.

Le 7 juin 1719, lesdits Royer et Genneault, porteurs de fausses indulgences « sont mis ès mains de l'exécuteur pour être par lui conduits et attachez au carcan au pilori avant chacun un écriteau devant et derrière portant ces mots « Porteurs de fausses indulgences » pour y être exposés pendant deux heures sur la place publique, leurs biens confisqués et bannissement ».

Le 4 juillet 1702, l'arrêt de la Cour règle que les hermites quoique véritablement laïques seront responsables devant l'ordinaire pour faicts de corruption de mœurs et au juge séculier pour faicts purement civils et profanes ». L'arrêt signale le brigandage honteux de l'état des hermites qui se disent du tiers ordre de Saint-François et vont librement partout quester et faire bombance, desbauchez et vagabonds qui à la faveur de l'habit d'hermites mènent une vie scandaleuse ».

L'arrêt de la Cour de 1703 défend aux hermites de quester dans l'étendue de son ressort à peine d'emprisonnement de leurs personnes.

Nous sommes à une époque où les religionnaires, ceux de la prétendue religion réformée, font des efforts constants pour introduire l'hérésie en Lorraine, voilà pourquoi cette sévérité inattendue à laquelle n'étaient point habitués certains hermites qui jusqu'alors avaient vécu libres, joyeux et faisant bombance.

Frère Joseph Le Flin, définitiveur, et Frère Hilarion, hermite de Chèvre-Roche, sont nommés par l'évêque de Toul pour visiter et inspecter les hermitages et faire respecter l'arrêt leur faisant défense de quester, défense d'avoir aucune liaison, aucun commerce avec le monde

et leur oster absolument toute occasion d'y paraître et imposer aux hermites l'obligation de vivre du revenu de leurs bras. Déjà le moine Richer de Senones, dans ses chroniques, reproche à ceux du Tiers Ordre leur licence et paillardises tout en rendant justice au fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs.

« En cette dite année, rapportent les chroniques de Metz, avec la localité de la peste qui était lors, régnait encore une autre maladie plus dangereuse provenant avec crachement le sang et si contagieuse que non seulement par communication de l'un à l'autre, mais regarder l'un à l'autre étoient surpris de la dicte maladie de laquelle nulz n'échappoient ». Cette contagion qui fut remarquée partout comme marque de la colère divine donne naissance à la secte des flagellants. Réunis par troupes de deux ou trois centaines, ils se rendaient de ville en ville et se frappaient de verges en public accompagnant cette pénitence de chants et de cérémonies très bizarres.

En 1349, ajoutent les chroniques citées, furent les battants flagellants à Metz allant par le monde sans dire ne faire autre déclaration. Et pour ce est-il icy nécessaire de dire et desclaircir quels étoient les dits battants. A savoir ets que en ce temps en Brabant, l'landres, Haynault, et à l'environ estoient en manière de gens croizez portant croix rouges en leurs chaperons et en leurs épaules qui se battaient de lanières qui sont à présent dictes aiguillettes, deux fois le jour durant l'espace de trente trois jours et demey telles battures se faisoient en places communes et églises des bonnes villes combien qu'ils ne demeuroient qu'un jour et une nuit en la ville... Et pay soit qu'ilz (quoiqu'ils) fussent agrestés et gens champêtres très rustiques, ils usurpaient l'office de prédication et ne tenoient compte de la sentence d'excommunication du pape ni des évesques gectée sur eulx.

Le duché de Lorraine où le calme commençait à renaître vit éclater en 1374 une épidémie singulière qui paraît avoir eu beaucoup d'analogie avec le mal connu aujourd'hui sous le nom de danse de Saint-Guy. On l'appela « Dance Saint-Jehan » et les chroniqueurs nous en ont laissé de curieuses descriptions.

C'éstoit une pitié admirable
Et merveille très pitoyable
Car tous les plus reconfortez
En estoient fort espouvantez

Fust en dormant, fust en veillant
Fut sur poure ou sur vaillans
Ou que la fortune tomboit
Tantôt danser les convenoit

Le prestre en faisant son office
Les Seigneurs séans en justice
Le laboureur en son labeur
Sur qui tombait la douleur

En dansoient bien neuf ou dix jours
Sans avoir repos ni séjour
Plus ou moins à l'adventure
Comme est le mal aux créatures.

Les personnes atteintes de la maladie décrite dans cette complainte éprouvant une certaine aversion pour la couleur rouge ou les souliers pointus, on s'imagina qu'elles étaient possédées du démon et après les avoir exorcisées on les soumit à des traitements les uns ridicules, les autres dangereux. Ne voilà-t-il pas un magnifique tableau d'une des grandes épidémies de chorée du Moyen-Age, la chorée rythmée hystérique, qui est à rapprocher de la description suivante empruntée à Hecker :

Déjà en 1374, on avait vu à Aix-la-Chapelle arriver de l'Allemagne des troupes d'hommes et de femmes qui, réunis dans un délire commun, offraient au peuple dans les rues et dans les églises, cet étrange spectacle, se tenant par la main et emportés par leurs sens dont ils n'étaient plus maîtres, ils dansaient des heures entières et prolongaient ce spectacle sans être intimidés par les assistants, jusqu'à ce que épuisés ils tombaient à terre. Puis ils se plaignaient d'une grande angoisse et gémissaient comme s'ils eussent senti l'approche de la mort jusqu'à ce qu'on leur eut serré le ventre avec des linges, après quoi, ils revenaient à eux-mêmes, et se trouvaient momentanément délivrés de leur mal. *C'était dans le but d'agir contre la tympanite qui se déclarait après leur accès que l'on avait recours à cette manœuvre, souvent on s'y prenait plus simplement encore en leur donnant des coups de poings et de pieds dans le bas ventre. Pendant leurs danses, ils avaient des apparitions, ils ne voyaient ni n'entendaient et leur imagination leur faisait voir des esprits dont ils prononçaient ou plutôt hurlaient les noms....*

« Dans le cas où la maladie était complètement développée, les accès commençaient par des convulsions épileptiques, les malades tombaient à terre, haletants, sans connaissance, l'écume leur sortait de la bouche, puis ils se levaient en sursaut et commençaient leur danse accompagnée de hideuses contorsions. Il ne fallut que quelques mois pour propager ce fléau d'Aix-la-Chapelle où il se montra en juillet jusque dans les Pays-Bas ».

Nous allons voir pendant ces périodes de troubles et de tumultes, d'expansion des idées chrétiennes de communisme basées sur la vie du Christ précédant la venue du Lutherianisme ; des épidémies de psychoses collectives réprimées par le fer et le feu. En symbiose avec elles, des épidémies de sorcelleries dont nous vous donnons ci-joint l'histoire en Lorraine.

SCORCELLERIE ET CRIMINALITÉ CHEZ LES ANIMAUX ET PARTICULIÈREMENT AU PAYS DE LORRAINE

« Par la vérité à la liberté. Par la liberté à la vérité ».

ULRICH DE HUTTEN,
(L'Eveilleur du Genre humain).

*« L'homme ou la femme qui sera possédé de l'esprit de
python sera condamné et mis à mort ».*

LÉVITIQUE.

*« Si un bœuf tue un homme ou une femme d'un coup de
corne, le maître sera jugé innocent, mais le bœuf sera
lapidé et on ne mangera pas sa chair ».*

MESSIEURS,

La sorcellerie n'est pas un produit exclusif du Moyen-Age ou des temps plus contemporains, les livres anciens sont pleins d'histoires de sorcellerie, possession, exorcisme, envoûtement. Ces superstitions sont inhérentes à l'aurore de toutes les civilisations et se lient intimement au développement social, religieux et juridique de toutes les sociétés en mal d'enfantement.

Pour un cerveau de primitif, toutes les manifestations terribles, soudaines et surtout malfaisantes et contraires à l'ordre habituel des choses usuelles se traduiront par la peur de l'Inconnu ; aussitôt surgira l'angoisse du mystère. Les conceptions les plus absurdes résolvent ce problème de l'Inconnaissable alors que dix-neuf siècles de laborieux travaux de tortures inouïes, de martyrs sacrifiés ne suffisent point encore à la connaissance de la vérité.

Le Lévitique dit : « L'homme et la femme qui sera possédé de l'esprit de Python sera condamné et mis à mort » Messieurs, je ne viens point évoquer le long martyrologe humain, la sanglante signature donnant satisfaction à deux lignes de ce fameux verset de l'Écriture. Je vous conterai seulement, et c'est encore trop de douleurs inutiles, les châtiments infligés aux bêtes pour des crimes de sortilèges, car l'Exode a dit : « Si un bœuf tue un homme ou une femme d'un coup de corne, le maître sera jugé innocent, mais le bœuf sera lapidé et on ne mangera pas sa chair ».

Les religions antérieures à la venue du christianisme avaient doué les animaux d'une certaine responsabilité et jugés dignes d'être récompensés et punis pour les actes qu'ils avaient effectués durant leur vie terrestre. La doctrine de Confucius avec sa migration des âmes et ses réincarnations nouvelles dans des corps plus élevés en organisations et dignités avec les mérites croissants de l'individu jusqu'à la fusion en Dieu avait fait de tous les corps animés des réceptacles d'âmes ; chaque

animal recélait donc en soi un être incarné. De là la responsabilité animale chez les Hindous. Les Egyptiens croyaient aussi à la métampsychose.

Aux temps contemporains de la naissance du Christianisme, les végétariens, Porphyre, Jamblique, Elie, répudiaient comme alimentation la chair des animaux pour des raisons similaires. Ils pensaient commettre une faute grave en mangeant une créature de Dieu et suivaient à peu près les idées de Tolstoï sur la pureté de la Vraie Vie.

Ces sectateurs de Pythagore, protagonistes des anachorètes, se nourrissaient de plantes parce qu'ils ne croyaient pas à leur sensibilité.

Les études contemporaines ne font pas de différence essentielle entre le processus de sensibilité chez les animaux et chez les plantes, et les disciples de Pythagore se verraient condamnés dans les temps présents à une nourriture bien austère.

L'histoire des métamorphoses dans l'antiquité païenne va nous montrer les hommes transmués en divers animaux en punition de fautes commises ou pour suborner plus facilement les vivants. Faut-il vous rappeler les histoires fantastiques de Médée et Circée, magiciennes de Thessalie, la cure de Melampe sur les Proétides, Actéon mué en cerf et dévoré par les chiens. Jupiter voulant séduire Leda, fille du roi Tyndare, se transforme en cygne et se faisant donner la chasse par un aigle, il vint se jeter entre les bras de Leda, afin qu'elle le prit sous sa protection, et que par ce moyen il la déceut.

Ecoutez les différents avatars de ce Don Juan divin :

Jupiter en taureau vint suborner Europe
Et en coq Junon, en satyre Antiope
Puis en cygne Leda et pour jouir encore
De l'amour de Danaé, il se fit goutte d'or.

Les anciens se montraient pleins d'égards pour les fous, victimes vivantes de quelque divinité ou possédés comme les prophètes ou les poètes par une inspiration plus forte que leur raison. Il suffisait que l'acte physiologique fût soustrait à la volonté pour être imputable à l'influence divine et l'éternuement, même aujourd'hui, demande la protection divine par cette salutation habituelle « Dieu vous bénisse ». La Bible parle partout avec sévérité des hommes ou des femmes qui se livrent à la magie. « Il ne se trouvera parmi vous, est-il dit dans le Deutéronome, personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille qui professe la divination ou qui prédise les temps, ni enchanteur, ni sorcière, ni personne qui consulte des esprits familiers ou qui soit magicien ou nécromancien ». C'est que la philosophie de Platon est comme la Préface de l'Evangile. *Toutes les religions dualistes admettant deux principes, celui du bien et celui du mal, les bons Génies et les mauvais Génies, le Christianisme admettra les bons et les mauvais anges.*

Tertullien, Minucius Félix, Saint Justin, reconnaissent en théorie l'inspiration spirituelle des oracles, en ajoutant que cette inspiration vient, non pas de Dieu comme celle des prophètes hébreux et des Saints, mais du diable. Julien soutenait qu'Abraham avait été un augure convaincu et un aruspice acharné.

Aux yeux de Lactance comme aux yeux de tous les apologistes chrétiens, l'évocation des morts démontre clairement, contre Démoniste, Epicure et Dicaërque la survivance de l'âme après la mort. Saint Augustin dans la Cité de Dieu a une véritable admiration pour les sybilles

et celles-ci prennent place à côté des prophètes. Augustin raconte qu'une femme nommée Innocentia, affligée d'un cancer au sein, vient d'être avertie en songe de la façon dont elle doit se traiter pour être guérie. Le Christianisme accepte la divination en répudiant comme démoniaque celle qui ne relève pas de lui. Il n'en élimina que les rites extérieurs comme entachés de magie et leur substitua la prière.

Ces mêmes idées reviendront plus tard avec M^{me} Guyon et le Jansénisme, sous la forme de la doctrine de la grâce, et chez les âmes plus parfaites, le colloque intérieur avec Dieu.

Nous allons donc voir deux puissances en lutte continuelle : la puissance du Démon contre la puissance de Dieu. Les actes mentionnent la lutte de Jésus contre les magiciens israélites et les païens Elimas, Simon le Magicien et Barchochebas.

VIII, 31. — « Comme Dieu a oint de Saint-Esprit et de puissance Jésus de Nazareth qui allait de lieu en lieu en faisant du bien et guérissait tous ceux qui étaient opprimés par le diable parce que Dieu était avec lui ».

XIII, 8. — « Mais Elymas, c'est-à-dire le Magicien, leur résistait, tâchant de détourner le proconsul de la foi ».

XIX, 12. — « En sorte qu'on portait même sur les malades les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps et ils étaient guéris de leur maladie et les malins esprits sortaient ».

X, 3. — Alors quelques-uns des exorcistes juifs qui couraient de lieu en lieu entreprirent d'invoquer le nom du Seigneur Jésus sur ceux qui étaient possédés des malins esprits en disant : « Nous vous conjurons par Jésus que Paul prêche ».

15. — « Mais le malin esprit leur répondit : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? »

16. — « Et l'homme qui était possédé de cet esprit malin se jetant sur eux et s'en étant rendu maître, il les maltraita si fort qu'ils s'enfuirent de la maison tout nus et blessés ».

La lutte la plus périlleuse pour le Christianisme dont fait mention l'histoire fut celle du magicien Appollonius de Tyame que l'on a dénommé le Christ païen du troisième siècle. On le vit paraître avec le costume particulier de la secte pythagoricienne, la tunique de lin, nu pieds, laissant croître sa chevelure, au reste s'abstenant de viande et de vin.

A Corinthe, il désille les yeux de l'un des disciples éperduement amoureux d'une fort belle femme et fort riche en apparence, mais qui en réalité n'était qu'une lamie, un de ces méchants démons femelle qui se font aimer des jeunes gens pour les dévorer ensuite tout à leur aise. Le philosophe devin reconnaît Amasis dans un lion apprivoisé et lui fit rendre les honneurs dus à son rang.

Un jeune possédé d'Athènes par l'organe duquel le démon pousse des cris de rage et de peur, ne pouvant supporter le regard d'Appollonius, rappelle le récit évangélique du démoniaque de Gadara. Enfin, dernier triomphe, Appollonius ressuscité, fait son ascension au milieu d'une foule fanatique qui le vénère et le met au rang des Dieux. Et cela était assez conforme à l'esprit de ces temps, car le miracle du Phénix a servi de nombreuses fois aux Pères de l'Eglise à prouver la résurrection du genre humain.

Siméon le Magicien fut aussi un terrible rival de Pierre, puisque les Romains lui élevèrent un temple où il est écrit : « *Simoni, deo Sancto* ». A Simon Dieu Saint.

Origène citant une objection de Celze contre les miracles (contre Celsus) dit : « Vous vantez les guérisons opérées par Jésus-Christ mais il a cela de commun avec les faiseurs de prestiges qui ne promettent point des miracles aussi importants, avec des charlatans instruits chez les Egyptiens qui pour quelques oboles pratiquent ces secrets merveilleux. Ne les voyez-vous pas chasser les démons du corps des hommes, guérir les maladies par le souffle (*morbus exsufflantes*) ».

Les Conciles, surtout dans les premiers temps de l'ère du salut, ont édicté de nombreuses prescriptions contre les magiciens et les sorciers. Le Concile d'Elvire, en 305, « prive de l'absolution même à l'article de la mort, celui qui en fera mourir un autre par maléfice ».

Le Concile d'Ancire, en 315, dicte « ceux qui suivent les superstitions des païens et consultent les devins ou introduisent ces sortes de gens chez eux pour découvrir, faire ou défaire les maléfices, seront cinq ans en pénitence, savoir trois ans prosterner et deux ans sans offrir ».

Le Concile de Laodicé, en 314, dit « qu'il ne faut pas que ceux qui n'ont point été ordonnés par les Evêques se mêlent d'exorciser dans les églises et dans les maisons. Qu'il ne faut pas que les chrétiens abandonnent l'Eglise pour aller faire des assemblées particulières dans lesquelles on évoque les anges qui sont des choses défendues et anathématiser ceux que l'on trouvera coupables de cette idolâtrie ».

Le Concile de Carthage, en 398, dit « que quand on ordonne l'exorciste, qu'il doit recevoir de la main de l'Evêque un livre dans lequel sont écrits des exorcismes et il faut que l'Evêque lui adresse pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes soient qu'ils soient déjà baptisés ou qu'ils ne soient encore que des catéchumènes ».

Le Concile d'Orange, en 441, « défend de conférer les ordres à ceux qui ont été agités publiquement par le malin esprit et il prive de cette fonction ceux à qui cette disgrâce sera arrivée après leur ordination ».

Le Concile de Tolède, en 589, « porte qu'en quelque endroit que l'on trouve les reliques venant des Ariens, on les donnera aux Evêques afin qu'ils les éprouvent en les mettant au feu ».

Le Concile de Tours, en 813, « ordonne aux prêtres d'enseigner au peuple que ce qui se pratique par magie pour guérir les maladies d'hommes ou de bêtes ne peut contribuer à leur santé ».

Celui de Pavie, en 850, « ordonne à une pénitence très sévère les magiciennes qui se vantaient par leur maléfice de donner de l'Amour ou de la Haine par leur art et qu'on soupçonnait même de faire mourir les hommes et ordonne qu'elles ne seront réconciliées qu'au lit de la mort ».

De Londres, en 1075, « défend la simonie, les sortilèges et les superstitions païennes et on y ordonne le célibat des clercs ».

Si les faits surnaturels dont il est parlé dans les écritures doivent être attribués au démon, Dieu consentait seulement à ce que l'esprit infernal les opérât pour faire éclater sa puissance en opposant au prodige des magiciens des prodiges plus nombreux et plus étonnants. Dans l'Ecriture, Dieu tient toujours Satan sous sa dépendance ; Satan n'est encore que l'instrument docile du souverain maître.

Dans la sorcellerie du Moyen-Age, le démon est asservi à la volonté de l'homme, il se met au service de ses haines, de ses désirs, il se révolte de nouveau contre Dieu et semble vouloir faire retourner le monde à l'antique idolâtrie. C'est alors que nous allons voir le Maudit apparaître sous les formes les plus bizarres et les plus incohérentes,

prendre souvent des formes animales familières aux hommes pour arriver plus facilement à détourner l'attention des théologiens et inquisiteurs de la foi.

Jusqu'à la fin du douzième siècle, les hérésies en France avaient été avant tout philosophiques. Si les Pères de l'Eglise, persuadés que la magie était l'héritière des rites et impuretés du paganisme, se montrent pour elle d'une grande sévérité, c'est que beaucoup d'entre eux, avant que la foi n'ait touché leur cœur, approchèrent leurs lèvres, disent les hagiographes, de ces sources empoisonnées. *Saint Cyprien d'Antioche, entre autres, voulut s'initier aux sciences infernales, mais convaincu bientôt de la faiblesse du démon, il se dégoûta de son art et comme il faisait des reproches au Diable de son impuissance, celui-ci le renversa par terre et s'efforça de le tuer (crise hystérique).*

Cependant l'Arabisme avait imprimé de doctrines suspectes les plus grands savants du 12^e et du 13^e siècle. Les études littéraires et scientifiques brillant d'un nouvel éclat émurent la chrétienté. *Roger Bacon avait dit une parole dangereuse pour l'Eglise : « L'étude des livres a trop longtemps détourné la jeunesse de l'étude de la nature. Qu'on laisse enfin en repos les volumes des anciens chargés de tant de gloses et qu'on se mette à l'étude du grand livre ouvert à tous ».*

Parmi les miracles de Saint Romaric, nous y transcrivons ceux qui ont spécialement une portée médicale et nous y verrons des symptômes typiques de la grande hystérie qui eussent fait les délices de Charcot, Luys ou Gilles de Tourette. Il y a dans la collection de la vie des Saints et des récits des annalistes et des moines, une mine très riche en faits de cette espèce et dans son livre des Démoniaques dans l'Art, Paul Richer, en consultant les archives de nos départements, eut recueilli une série de tableaux inédits et scientifiques. « Une jeune fille de Vesoux avait son corps si courbé qu'à grand peine elle pouvait marcher ni toucher des plantes des pieds les chemins ainsi s'appuyant sur le bout de ses doigts sans pouvoir contempler le ciel ». Elle est guérie par le mérite de Saint Romaric qui dissipe comme par enchantement les paralysies et les maux d'yeux.

« Et puis item un certain convalescent tenu grièvement de mauvais esprit, en tout temps à chaque heure estoit tourmenté ayant le ventre comme une peau de bouc pleine d'huile, souffrant cruellement et puant vilainement, tantôt sain, quelquefois levé debout, tantôt renversé en bas lui tremblant toutes les entrailles de sorte que cela causoit une terrible frayeur à tous les gens, mais après qu'il eut entrepris son saint pèlerinage ne l'a plus désormais tourmenté l'esprit malin ».

Ne voilà-t-il pas un tableau magnifique de la grande attaque et cette explication liturgique des écrivains sacrés parlant continuellement de l'odeur de sainteté que dégageaient certains miraculés ; item une femme amenée sur une charette jusqu'au monastère, laquelle avait été tellement malade par l'espace trois ans durant que tout ce temps elle n'avait oncques goûté ni mangé pain ni aucune viande quelconque, sinon que du lait et du miel, mais quand elle fut arrivée fut soudainement guérie, mangea du pain puis s'en retourna à sa maison saine et sauve en persévérant en tel estat jusqu'à la fin de ses jours.

Le jour même, une autre femme de Bussang, aveugle et ayant supporté cette adversité l'espace de neuf ans environ, venue là incontinent fut recouvrée de sa vue et clarté.

Ce très saint jour de feste, neuf ladres en nombre menant grand bruit et se lamentant, furent délivrés de terribles peines et y reçurent

leur tant désirs clarté, le troisième jour du mois d'octobre auprès de la chasse du très débonnaire et miséricordieux Saint Adelphe et fut allumée une lampe miraculeusement.

En poursuivant la lecture de ces chroniques, il y est curieux de saisir les germes de la Réforme et plus tard du Jansénisme. Engibald, prieur d'Hérival, dit la chronique de 1090 « fut longtemps en une opinion tant étrange et un zèle tant ardent et peu de ferret qu'il ne voulut avoir cloche, ni orgues, ni chanterie, ni autre chose à dire messe, alléguant qu'il suffisait de recevoir la sainte Eucharistie spirituellement et que pourtant il s'en falloit abstenir comme aussi de dire heures canoniques vocablement, tant estoit ce bon Seigneur humble et tant il se repentait, indigne et insuffisant, ce que sachant Monsieur Reginus, lequel avoit succédé à l'Evesché de Toul après le décès du vénérable Pibo, l'admonesta par plusieurs fois de changer son propos, cela fit en vain pour un temps, pourquoi son frère Richard discordeoit de lui pour cette occasion, voyant d'autre part comme compagnie, s'en alla à un autre hermitage duquel il est à présumer que ce soit Bonneval, oratoire dépendant dudit Hérivaux où il converse selon la discipline de la vie solitaire jusqu'à ce que le sieur Enginaldus prévenu de la grâce de Dieu et par le bon conseil dudit Evesque de Toul Reginus retourna à son bon sens, cédant à l'opinion qu'il avoit eu du passé et de fait se rendant à son premier logis ; après il mourut participant de la vision de Dieu laquelle il a mérité par son vivant et par une grande austérité de vie.

N'oublions pas que nous sommes au temps de la grande querelle des Henrycistes et des Papistes, querelle qui se continuera par la Réforme et le Luthérianisme et nul ne doute plus maintenant que la Réforme fut autant un mouvement politique que religieux.

« L'esprit humain usurpe tout », s'écriait aussitôt Saint-Bernard épouvanté, on fouille jusqu'aux entrailles de Dieu. Dès l'année 1243, les dominicains s'interdirent la médecine et la physique, en 1387, la chimie. Le Pape Boniface VIII anathématisa les dissections anatomiques.

La proscription de la nature, dit Bancel, correspondait à la persécution de la pensée. L'orthodoxie où la science était crucifiée s'élevait auprès du bûcher où l'on brûlait les dissidents.

Roger Bacon n'apparut à la plupart de ses contemporains qu'un sorcier vulgaire ; de même Saint Thomas-d'Aquin, Albert Legrand, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle ; car on ne pouvait comprendre qu'un homme parvint sans le secours du diable à embrasser l'universalité des connaissances humaines. Les théologiens n'étaient pas plus épargnés que les savants, les Papes à leur tour furent accusés comme les théologiens, Silvestre II, Benoît IV, Jean XX, Jean XXI, Grégoire VII et Léon III, surtout le moine Gerbert Sylvestre II. Les communications qu'il avoit eues avec les Arabes attirèrent sur lui les soupçons les plus absurdes. Un grand dignitaire de l'Eglise, le Cardinal Beno, l'accusa, ainsi que Grégoire VII de ne s'être élevé à la Papauté qu'en se vendant au diable.

Avec la Renaissance et la Réforme, l'esprit de libre examen apparaît : la querelle du réalisme et du nominalisme n'est que le prélude d'une lutte sanglante impitoyable. Guillaume de Champeaux force à l'abjuration Roscellinus, Abélard doit s'incliner devant l'autorité de Saint-Bernard. Le schisme des deux Papes avive encore les querelles pendantes. L'autorité des ordres mendiants tombait pour faire place au mysticisme allemand et aux doctrines communistes des Fraticelli.

Les malheurs de Byzance se précipitent, les Turcs s'approchent en même temps que l'humanisme avec Conrad, Erasme de Rotterdam, Jean Reuchlin, Ulrich de Hutten, Mélanchton. L'imprimerie, cette invention diabolique, vient décupler la force de la propagande de ces erreurs abominables et Jean Fauste faillit être brûlé quand il apporta à Paris la première fois des livres imprimés.

En présence de ces innombrables hérésies, l'Eglise affolée érige un arsenal terrible pour sa défense, je veux parler de l'établissement de la Congrégation qui fut depuis nommée de l'Inquisition ou du Saint-Office, laquelle instituée par le Pape Paul III fut confirmée par le Pape Sixte V, l'an 1588. Elle fut d'abord composée de douze cardinaux nommés par Sa Sainteté, avec un bon nombre de prélats et de théologiens qui portent le titre de consultants et dont celui qui est le commissaire était d'abord toujours de l'Ordre de Saint-Dominique. Ces douze cardinaux sont appelés inquisiteurs généraux parce que leur pouvoir s'étend sur toute la chrétienté.

Les inquisiteurs provinciaux sont députés par eux dans les provinces où l'Inquisition est reçue. Ce sanglant tribunal qui fonctionne activement pendant des siècles ne peut guère être comparé pour son horreur qu'au Comité de Salut public instituant la loi des suspects pendant la période la plus tragique de notre grande Révolution.

Nous allons voir pendant plus de deux cents ans, de 1400 à 1650, le démon hanter la nature tout entière depuis le roi de la création jusqu'aux plus petites bestioles de la terre, se dissimuler sous les plus incroyables métamorphoses pour échapper à la vigilance du Saint-Office.

Le célèbre Gerson, théologien en Sorbonne, conte qu'un malheureux possédé ayant été plongé subitement dans une cuve d'eau bénite, le démon fut tellement surpris de cette immersion inattendue qu'il n'eut que le temps de s'évader par les voies inférieures, ce qu'il fit avec une telle détonation que les douves de la cuve en furent brisées de côté et d'autre.

Frère Richer, Moyne de Senones, conte que le diable s'eslança hors de la bouche d'un pauvre villageois, en forme d'scarabée, tomba à terre et qu'il petit à petit à la vue de chacun se traîna jusqu'à la porte de l'église et d'un vol s'éleva avec le vent, sur quoy il ajoute : « Et nostre Seigneur par ce moyen démontrant les mérites des Saints nous invite et provoque chaque jour à la crainte et à l'aimer ».

Le docteur de Sorbonne Guillaume Edelin fut pendu et brûlé à petit feu, en 1453, pour avoir assisté au sabbat et s'être changé en loup garou.

Benoît IX s'étant élevé à la Papauté par des artifices magiques, fut condamné après sa mort à errer dans les bois sous la forme d'une bête sauvage avec une tête d'âne, un corps d'ours et une queue de chat. Martinus Platine et Pierre Damien racontent qu'il fut reconnu par un Saint Ermite qui s'entretint longtemps avec lui.

En 1673, Gilles Garnier, sorcier de Lyon, fut condamné par arrêt du Parlement de Dôle à être brûlé pour s'être changé en loup garou le jour de la Saint-Michel et avoir mangé les cuisses, le bras et le ventre d'une petite fille.

L'Empereur Sigismond, au Concile de Constance, en 1414, fit débattre devant lui par les plus doctes théologiens, la question des loups garous et il fut unanimement résolu que la transformation des loups garous était un fait positif et constant et que l'opinion contraire était suspecte, mal sonnante et sentant l'hérésie. Si certains incrédules objec-

taient que ces prétendus sorciers n'étaient que des hallucinés, les théologiens s'appuyaient aux sources sacrées les plus intangibles après les Evangiles et les actes, aux pères de l'Eglise dont l'autorité était incontestée. En effet, Lactance, pour démontrer la corporéité des apparitions démoniaques, affirme positivement que Belzébut et ses confrères peuvent embrasser les dames et leur faire des petits démons, et Jacques Springer, Grand Inquisiteur de la Foi, a reconnu que les semi-diables qui naissent dans ces conjonctions infernales sont maigres, chétifs, rabougris et qu'ils têteraient dix nourrices sans être plus gras, et le cardinal Bellarmin a présumé que l'Anté-Christ naîtra d'un inculte et d'une sorcière.

De Lancre, dans ses « Arrests notables », conte qu'en 1603 la nommée Marguerite Bouchey s'étant avisée de montrer une marionnette, les gens experts découvrirent que c'était un lutin et le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé et pénétrant, procéda contre la marionnette.

Pareille aventure arriva au ventriloque Pierre le Brabançon.

Le médecin Jean Wier, qui a eu le courage héroïque à cette époque de relever toutes les sottises des Bodins, des Boguet, des Delrio, des Springer, vit lui-même, vers le milieu du XVI^e siècle, aux environs de Padoue, un furieux qui se jetait sur les passants, mordait, étranglait, et se disait loup garou. On lui objecta qu'il avait la figure d'un homme, il répondit que sa peau était retournée en dedans. Des paysans fanatiques lui coupèrent les mains et l'écorchèrent pour s'assurer du fait, et, l'ayant trouvé comme les autres hommes, ils le remirent entre les mains d'un chirurgien, mais le malheureux mourut de ses blessures.

Voyez comme des théories générales sans consistance basées sur la folle imagination peuvent faire reculer les bornes de la civilisation d'un millénaire. *Vers le IV^e siècle, la lycanthropie, dont parle Jean Wyer, n'avait plus rien de surnaturel pour les médecins de cette époque et cette maladie diabolique au XVI^e siècle était simplement humaine et naturelle au IV^e siècle. Paul d'Egine les traite avec des fondants, l'émétique, les délayants. On leur fait prendre l'air, dit-il, on les envoie à la campagne et quand le mal ne guérit pas, on finit par les enfermer.*

L'esprit ne perd jamais ses droits même au milieu des plus sinistres tragédies et l'oncle Sarcey eût sans doute admiré la manière expéditive et gauloise dont le curé de Saint-Sulpice, Joseph Languet, procédait avec les convulsionnaires de sa paroisse.

Une d'elles s'étant avisée de commencer ses tours de gobelets, il accourut, se fit apporter le bénitier, le lui renversa tout entier sur la tête en lui disant : « Je t'adjure, au nom du Christ, de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant ». L'exorcisme opéra, le démon se sauva à toutes jambes et ne reparut plus. Ce n'est pas sans doute ce facétieux autant que docte Joseph Languet qui eût conseillé à Richelieu de faire venir en grande pompe à Meaux les reliques de Saint Fiacre pour le guérir de ses hémorroïdes, mais, ajoute le chroniqueur, le cardinal n'était pas sans doute en état de grâce, car leur application sur la partie malade ne produisit aucun effet.

La Réforme est aussi intolérante pour ses novateurs que ses persécuteurs. Au XII^e siècle, Pomponace qui doutait de l'immortalité de l'âme, avait coulé tranquillement ses jours. Nicolas de Cusa, malgré ses conjectures téméraires sur l'identité de Dieu et du monde avait porté la pourpre romaine, mais de pareilles licences ne furent plus tolérées lorsque Luther eut donné le signal de la rébellion ouverte. En

1580, nous rencontrons Bruno séjournant à Genève où il était sans doute venu dans l'espérance de trouver un abri que sa patrie ne lui offrait plus. Mais la métropole du Calvinisme, malgré ses plaintes contre la tyrannie de Rome ne le cédait pas en intolérance à l'Inquisition. Qui ne connaît la fin lamentable de Michel Servet, condamné et brûlé pour crime d'hérésie. Luther tient avec le diable des conférences théologiques et il arrive même un jour que le moine saxon ne sachant quoi répondre aux arguties de son adversaire, lui lança à défaut de raisonnements et de texte son encrier à la figure.

La démonophobie était donc une maladie générale au XVI^e siècle. L'abbé de Cluny, de l'Ordre de Saint Benoît, se met en route pour de pieuses visites et saintes conquêtes, le diable qui l'épie se déguise en renard et, se plaçant en embuscade sur son chemin, lui saute au cou pour l'étrangler. Sulpice le Pieux se rend de nuit à l'église, précédé d'un enfant de chœur qui porte un cierge, le diable sous forme de hibou s'abat à grand bruit d'ailes sur le cierge en s'efforçant à coups de bec et d'ongles de crever les yeux de Sulpice.

Au temps de Saint Norbert, il s'attaque aux Prémontrés, il va dans leur cuisine empoisonner leur dîner et lorsqu'ils veulent boire, il se montre au fond de leur gobelet sous la forme d'un énorme crapaud tout gonflé de venin.

L'auteur de l'éloge de la folie, Erasme, s'imagine attraper des démons en attrapant ses puces, et Luther croit reconnaître le diable dans les mouches qui reposent sur la bible et sur son nez et les retrouver même dans des noisettes.

Pour quelle fin le divin maître tourmente-t-il donc ses fidèles serviteurs par l'entremise de Satan ? Cassien enseigne que Dieu permet au diable de posséder l'homme pour le punir quand il est pécheur, pour l'éprouver quand il est saint, et consumer par la souffrance l'écume de son cœur. Aussi, comme autrefois contre les solitaires de la Thébaïde, le diable semble se complaire à attaquer les meilleurs soutiens de l'Eglise et, pour tromper plus facilement ses victimes, on l'a vu se déguiser en ermite.

Il s'est introduit dans le couvent de Saint-Leufroi sous la forme d'un moine, mais il a été reconnu à ses pattes de poulets.

Si par hasard la route du sabbat est trop longue, il transforme la sorcière en quelque animal vulgaire et elle pouvait ainsi regagner sa maison sans être reconnue.

Vers l'an 1500, le diable envahit le couvent de Cambrai et il entra dans le corps des religieuses ; aussitôt toutes ensemble furent changées en chattes, se mirent à miauler, à aboyer, à courir, à grimper aux arbres, et à se tordre par terre. Un exorcisme envoyé par le pape lui-même ne produisit aucun effet. On fut obligé de juger et condamner ces malheureuses.

Le maudit, non content d'assagir les chrétiens, cherche à multiplier ses légions et sème de la graine de démon. Bodin, procureur du roi de Laon, dans son livre de la Démonologie, en 1581, veut qu'on poursuive les familles démoniaques jusqu'à la troisième génération et ne veut point que les enfants des condamnés soient absous et catéchisés, vu que cette chétive et piteuse enfance est une malice du diable dans le but d'attendrir les juges.

Partant de cette idée de la postérité des démons, les malheureuses qui mettaient au monde des enfants mal venus et difformes se voyaient condamnées comme sorcières et convaincues de crime de cohabitation

bestiale. Les animaux eux-mêmes ne faisaient pas exception à la règle : on les étranglait d'abord, on les brûlait ensuite avec cette seule différence qu'on ne leur octroyait point la confession.

Jérôme Cardan, en 1570, physicien éclairé pour l'époque, auquel nous devons quelques découvertes en physique tient pour probable que les monstres, les boiteux, les bossus et ceux qui louchent sont prompts et trompeurs, surtout quand le signe de la lune s'est adjoint aux maléfices et que le proverbe dit avec raison : méfie-toi de ceux qui ont des signes.

Pierre Burgot et Michel Verdun, traduits au Parlement de Besançon en 1521, confessèrent qu'ils s'étaient métamorphosés diverses fois en loups garous, qu'ils avaient attaqué et dévoré maintes petites filles et maints petits garçons et qu'ils avaient en outre pris leurs ébats avec plusieurs jeunes louves dont ils avaient été singulièrement satisfaits.

Le médecin Jacques Roux déclare qu'une servante de Constance nommée Madeleine Roquel s'étant laissé faire un enfant par un jeune diable, elle accoucha quelque temps après d'une quantité considérable de tessons de bouteilles, de morceaux de pots cassés, d'étoffe et de vieilles perruques.

Les Présidents Séguier et Molé, du Parlement de Paris, rendirent arrêt le 14 juillet 1606, contre Françoise Bos, de Gueille, en Auvergne, accusée d'avoir reçu dans sa chambre un démon et d'avoir couché avec lui pour une pomme.

Marie Carlier, âgée de treize ans, fut mise au chevalet en 1647. Elle y resta plusieurs heures et il fallut ajouter trois fois des poids pour la faire avouer. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que les savants ont démontré scientifiquement l'infécondité séparant deux espèces distinctes, ce qui met définitivement la clôture à de pareilles billevesées.

La preuve pour les théologiens de l'époque de la migration de l'âme humaine dans le corps d'un animal, c'était que de nombreuses patientes mises à la torture ont spontanément avoué avoir abandonné leur propre corps pour passer dans celui d'animaux, et à ce propos je m'appuierai sur l'autorité d'une des plus grandes figures de la Lorraine, le R. P. Dom Augustin Calmet, abbé de Senones. Le R. P. Calmet rapporte qu'une sorcière s'étant vantée de se transporter partout où elle voulait à l'aide de Verdelet, les juges l'enfermèrent à clef dans une chambre et la chargèrent d'une commission pour sa monture.

La vieille s'endormit, resta sur son grabat étendue sans mouvement. On s'approcha d'elle, on la remua, on lui brûla la plante des pieds avec une chandelle allumée sans qu'elle s'éveillât. Enfin elle revint à elle peu à peu, se plaignit des fatigues du voyage et donna des nouvelles de la commission dont elle était chargée. On lui demanda ce qu'elle avait aux pieds, elle n'en savait rien ; on se convainquit qu'elle avait des attaques périodiques d'épilepsie ; on la convertit et au lieu de la faire brûler, on la remit entre les mains des médecins. Pourquoi les inquisiteurs et tous les juges sanguinaires qui ont livré les sorciers aux bourreaux n'ont-ils point imité cette conduite ?

Les théologiens croyaient parfaitement à ce phénomène et l'avaient baptisé en style religieux, phénomène de la bilocation. Cette merveilleuse faculté qui a réapparu de nos jours sous le nom de télépathie était un signe de la grâce lorsqu'elle venait de Dieu.

De bienheureux Saints en ont été touchés. Sainte Thérèse écrit qu'elle a vu plusieurs fois Pierre d'Alcantara tout resplendissant de gloire ; la première fois, il me dit que bienheureuses étaient les austé-

rités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut, et comme j'ai appris dans une vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu qu'il était, distant de quelques heures de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'apportai point foi à cette vision que je rapportai à plusieurs personnes et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort.

Un exemple frappant et authentique de bilocation nous est fourni dans le procès de béatification de Alphonse-Marie de Liguori, mort en 1787 et béatifié en 1816. Le saint homme, alors à Scala, dans le royaume de Naples, resta deux jours dans un état d'insensibilité et de mort apparente durant lesquels il s'était transporté à Rome en esprit pour assister le Pape Clément XIV à ses derniers moments. Sainte Lidi-vine croyait se rendre en Terre Sainte sous la conduite de son ange gardien, tandis qu'elle demeurait immobile. Marie d'Agreda désirant la conversion des habitants du Mexique, se transporta mentalement dans ce pays.

On peut citer le miracle des miracles qui fit grand bruit à Rome. On crut voir sur le corps du bienheureux Jean Yepes, dit Jean de la Croix, qui avait été exposé dans un monastère de Ségovie, les figures du Sauveur, de la Vierge et des Saints, empreintes merveilleuses que n'apercevaient que ceux qui avaient la foi, car d'autres moins prévenus tentèrent en vain d'être témoins du prodige.

Ces phénomènes de bilocation nous mènent tout droit aux pratiques de l'envoûtement si pratiquées au Moyen-Age et recrutant encore, au dire de Huysmans, Stanislas Guata, Jules Bois, des adeptes en ces temps contemporains. Puisque l'on admettait que la force vitale pouvait se déplacer du corps humain dans le corps des animaux, il était logique de penser qu'en transportant par des pratiques occultes cette force dans une statuette représentant la personne ou l'animal, on pouvait prendre possession de votre sensibilité et vous faire mourir à petit feu ou de mort violente. Il y a des procès concernant les maléfices. Certains moines ayant accusé fausement le Duc d'Orléans d'avoir cherché à envoûter Charles VI, son frère, par des maléfices et sortilèges, furent condamnés à mort. La mode des envoûtements est transmise dans les Vosges sous la forme d'oblations connues sous la forme d'enfants de cire. Il semblait tout naturel d'appeler la divinité au secours des passions les plus haineuses avec la même confiance qu'on lui demandait la guérison d'une maladie, et si on souhaitait la mort de quelqu'un ou de quelque animal, on faisait son effigie en cire et on la faisait baptiser sous le nom de son ennemi. Après cette cérémonie, le prêtre la chargeait d'imprécations, on simulait sur l'effigie les tourments que l'on voulait faire endurer à l'original, de là découle la coutume des pendus et brûlés en effigie. L'enfant de cire restait à l'église, ex-voto, en attendant la mort ou la guérison du malade.

Ces pratiques devaient être courantes dans nos Vosges, car Gravier dans son histoire de Saint-Dié, relate des démêlés entre les chanoines du chapitre de Saint-Dié, les curés du Val et les fabriciens, au sujet de la possession des oblations. Il y eut procès et, ajoute cet historien local, les Vosgiens remplacèrent les enfants de cire par des béquilles, des bras et des jambes de bois, et personne ne revendiqua plus ces oblations. Ainsi furent renouvelés dans les Vosges les ex-voto du paganisme appendus aux fontaines et aux chênes, dont l'usage existait encore sous Charlemagne, et pour satisfaire aux populations ignorantes de ces temps

qui perpétuaient les rites païens dans leurs cérémonies, on substitua le sort des saints au sort des sybilles.

Le procès d'envoûtement fait en 1695 à Ursule de Haugwitz, maîtresse de l'Electeur de Saxe, laquelle avait par des sortilèges de toutes sortes occasionné la mort de l'Electeur Jean-Georges III, afin de rendre possible le mariage de sa fille avec le Prince Electeur ensorcelé, est célèbre en ce sens qu'il se rapproche des fameuses pratiques exercées sur Madame de Montespan par l'abbé Guibourg célébrant la messe noire en compagnie de la Voisin, une des plus habiles faiseuses d'anges de ce temps.

Et, Messieurs, qu'y a-t-il d'étonnant si sous le Roi Soleil et Louis XV le Bien-Aimé, de pareilles superstitions avaient cours ?

Même en ces temps contemporains, on a voulu réhabiliter sous une forme pseudo scientifique ces ridicules pratiques. N'avons-nous pas eu l'ascension de Daniel Dunglas Home, les Swedenborgiens, la force psychique de Crookes et les photographies de l'invisible, Katie Kings, la légende de Blawatsky, le carmel d'Eugène Vintras, la réapparition d'un satanisme avec Boullan et cette immense mystification des Lucifériens et Palladistes, avec leurs grandes prêtresses Sophia Walder et Miss Diana Vaughan, maîtresse templière souveraine, grande maîtresse du parfait triangle de l'Hebe-la-Rose. A l'apparition du diable au XIX^e siècle par le pseudo-docteur Bataille, il eut y une discussion solennelle au Concile anti-maçonique de Trente sur la réalité de Miss Diana et Leo Taxil mis en demeure de fournir des preuves de cette grande diablerie : fut-ce sous le sceau du secret qui n'eut été révélé qu'au Souverain Pontife.

Faut-il vous rappeler la tentative d'explication des envoûtements par Albert de Rochas dans des études, très intéressantes d'ailleurs, sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité.

Messieurs, des pratiques courantes encore dans nos campagnes ne sont que la mise en acte des mystères de l'envoûtement et de la bilocation.

Pour traiter certaines maladies du bétail, j'ai vu des paysans du XX^e siècle cueillir une plante d'une certaine espèce, au clair de lune, à minuit ; cela fait, ils s'approchent du malade, le regardent attentivement, après quoi ils se retirent pour aller enterrer dans un coin du jardin cette plante merveilleuse, car à mesure qu'elle disparaîtra par la pourriture, le mal doit se dissiper. D'autres prétendent faire disparaître des verrues en les comptant une à une et en mettant à pourrir dans un endroit humide autant de pois et de haricots.

Il est singulier que ce phénomène de bilocation, qui était une grâce de Dieu pour certains, devait faire périr par le feu tant de sorciers pour s'être transportés par l'intermédiaire du diable, au sabbat à des grandes distances, alors que leurs corps restaient à la maison.

Au XVI^e siècle, le Maudit déclara une guerre acharnée à la Lorraine, au pays de Cologne et de Bâle. Le procureur général de Lorraine, Nicolas Remy, surnommé le Torquemada Lorrain, se signala par la cruauté de ses répressions. « Sa Sainteté, dit-il, étant avertie qu'en quelque lieu du bailliage de Nancy se trouvent aucunes personnes autant hommes que femmes qui s'adonnent, s'appliquent aux charmes, sorcelleries, enchantements et arts diaboliques a trouvé expédient de donner commission au sieur Remy, procureur de Lorraine, pour aussitôt faire saisir et appréhender au corps les personnes qui se trouvent atteintes et chargées de ces crimes et notamment aucunes d'icelles qui

ont été accusées et décelées par Victorine Voiriat possédée du malin esprit que l'on exorcise à Epinal, afin d'y être confronté ».

Jugez, Messieurs, de cette hécatombe de sorciers pendant les années 1580 à 1590 où éclata la grande épidémie de Lorraine. Nicolas Remy se vante d'avoir fait brûler plus de neuf cents sorciers ou sorcières. Au moment même, Boguet en brûle six cents à Saint-Claude, et De Lancré des milliers dans le pays basque infecté de loups garous, où il eut d'ailleurs l'insigne honneur d'instruire le procès du curé Gaufredi ; à Côme, en Lombardie, la répression est confiée aux dominicains, et les frères de Saint-Dominique firent brûler plus de mille sorciers par an ; cent cinquante femmes sont fouettées à Estella et une centaine brûlées à Saragosse ; quatre vingts sorcières sont brûlées en Savoie, quatre cents à Toulouse, autant à Avignon.

La malice du démon ne connaît plus de bornes. Non content d'avoir usurpé à de saintes pratiques la bilocation, elle s'est emparée par une nouvelle magie du pouvoir d'octroyer à ses adeptes l'insensibilité aux épreuves du feu. Cette insensibilité aux épreuves du feu, réputée divine aux premiers temps de l'Eglise, permettait au ciel de manifester l'innocence. Saint Simplicie, évêque d'Autun au IV^e siècle, accusé de coucher avec sa femme, subit triomphalement l'épreuve du feu, ainsi qu'au IX^e siècle, Saint Brice, évêque de Tours.

Le Concile de Saragosse, en 592, porte qu'en quelques endroits qu'on trouve des reliques venant des Ariens ; on les donnera aux évêques afin qu'ils les éprouvent en les mettant au feu.

Voilà où en arrive le démon, heureux de dépister les recherches des exorcistes et par malice plus grande encore, de faire condamner comme sorciers les plus saintes ouailles du Seigneur. Aussi les inquisiteurs ne se laissent-ils point prendre à ce piège et l'insensibilité aux épreuves du feu et du stylet sera un argument de plus à ajouter à l'accusation. Le souvenir de ces épreuves est si bien ancré chez les populations que cette expression : « J'en mettrais ma main au feu » est parmi le peuple aussi solennelle que le serment juridique « Je le jure ».

En 1536, la justice du chapitre de Saint-Dié ayant mis une pauvre femme à la question, les juges voyant que, malgré les tortures les plus affreuses, le démon l'excite à nier son crime, il faut vaincre cet esprit infernal par de plus sinistres tourments. Après avoir fait à la pudeur de sa prétendue victime les outrages les plus sanglants, dépouillée de ses vêtements, cette malheureuse femme est couchée sur une table et rasée de tout le corps et visitée par le chirurgien en présence des juges, la plus légère cicatrice quelle qu'en soit la cause, est un signe certain de la cohabitation avec Satan.

En 1629, le 2 septembre, eut lieu la visite et l'interrogatoire de Claudine Voillaume, d'Amerey, accusée de sorcellerie et subissant les tourments de la question ordinaire et extraordinaire. « Nous dit le procès-verbal, après avoir sur ce admonesté ladite Claudon, de nous dire et confesser la vérité dudit crime et sur ce qu'elle ne l'a voulu faire, nous l'avons fait raser et visiter sur toutes les parties de son corps, en nos présences, par M. Claude Picard, chirurgien demeurant à Conflans, homme à ce expert et usité, lequel nous a fait voir à l'œil quatre marques sur la personne de la dite Claudon, l'une au derrière de la tête sur l'ippéricrâne, une autre au bras dextre sur la grande focile au milieu des muscles, une autre en la cuisse dextre et la quatrième sur la hanche senestre, dans l'une et l'autre desquelles le dit Picard a planté de grandes épingles assez profondément et jusqu'aux os

sans que ladite Claudon ait fait aucun semblant d'en ressentir ni que les dites piqûres en sortit aucune goutte de sang ainsi que l'on a vu et reconnu au moyen de quoi le dit Picard par le serment par lui prêté a rapporté les dites marques selon son jugement et l'expérience journalières qu'il a de semblables visites où il est d'ordinairement appelé être vraiment marqué de malin esprit et telles que les sorcières et sorciers sont marqués ainsi qu'il en a reconnu plusieurs pareilles ci-devant ».

En 1630, François Lhermite, de la justice de Saint-Dié, persistant dans ses dénégations, est rasé, après quoi il est visité par Maître Pierre, chirurgien de la ville, qui reconnut entre ses deux épaules une tache noire de la grosseur d'une tête d'épingle, laquelle sondée fort profondément par le fer et par le feu sans que le dict prévenu ait fait aucun semblant de douleur et qu'il soit sorti aucune goutte de sang. Il sera étranglé après avoir véhémentement senti l'ardeur du feu.

Le rituel des exorcistes au pays de Lorraine prescrivait de raser, car dit Nicolas Remy, dans sa démonologie, depuis le procès Bertrand, il passait pour constant que cette opération était très désagréable au malin esprit qui avait coutume de se loger « intrapilos et capillos », témoin Samson, le sorcier le plus fort de l'antiquité. Les juges du dix-septième siècle n'omettaient jamais de questionner les prétendues sorcières sur la vigueur diabolique de leurs amants parce que Saint Jérôme a dit : « Diaboli virtus in lombis est ».

Les choses inanimées même ne furent point à l'abri du courroux des Inquisiteurs, car il est écrit sur la Roche des Fées : « L'an du Seigneur 1555, le deuxième jour de février, Jean Dominique Etienne Wildenstein a exorcisé cette pierre ». L'on pourrait s'écrier avec Anatole France : « Tournebroke, mon fils, la bêtise de l'homme est insupportable et rien jusqu'alors ne me représente mieux la mesure de l'Infini ».

Qu'était-ce donc que le procès Romaric Bertrand ? L'historien des choses mémorables advenues en Lorraine conte « qu'en l'an fut grande déconfiture de femmes que disait-on avaient privautés et blandies avec certain gentilhomme qu'avait Châtel en Vosges et qu'avait nom Romaric Bertrand. Pourquoi fut le susdit Bertrand accusé d'avoir science de négronomie et sorcellerie et si fut onsequ'en eut. Et advint qu'icelui avoua que par malengin et sorcellerie du diable avait mis à mal maintes filles et femmes en tant que naguère et certains jours en la minuit et la dernière heure avait eu joyeuses amours et accointances de femmes que furent dix huit de bon nombre en même jour. Lequel méfait les susdites dames disaient avoir enduré contentement et soulement de plaisir que n'avaient eu onc de leur vie en tel pourchas ». Malgré les dénégations des maris certifiant que les dites dames étaient couchées en la nuit auprès d'eux, les dites furent exécutées.

La répression de Lorraine nous ramène, en 1625, aux histoires d'envoûtements avec les procès du Chevalier des Bordes et de Melchior de la Vallée, chantre de la Collégiale Saint-Georges, aumônier du duc et seigneur de Laxou, lequel ayant contribué par des charmes secrets au refroidissement conjugal de Charles IV régnant, au point qu'un Révérend Père jésuite commis ad hoc n'avait pu découvrir de quoi ces charmes étaient composés et pour ce, ce noueur d'aiguillettes fut pendu et brûlé et ses biens confisqués servirent au duc à commencer la chartreuse de Bosserville. Comme Melchior de la Vallée avait baptisé la femme du duc, le duc très chrétien la répudia, le mariage n'étant plus valable aux yeux de l'Eglise,

Henri Lepage a trouvé aux archives de Lorraine qu'il fut payé 18 francs au sieur Mény, chirurgien ordinaire de feu Son Altesse et juré à Nancy, pour avoir, le 20 décembre 1624, visité et montré la marque trouvée suspecte en la personne du sieur Des Bordes. Plusieurs ecclésiastiques étaient venus assister le condamné à ses derniers moments, et parmi eux on remarque le « Père Mattaincourt », Saint Pierre Fourier lui-même.

Vincent, Père Jésuite, faisant allusion au supplice du chevalier Des Bordes dit : « Un certain Des Bordes fut aussi par après chargé de pareilles ordures, mais il fut lavé dans un cent de fagots, et c'est assez dire de lui ». Oraison funèbre digne des croyances de ces temps lamentables. *Dom Calmet, une des lumières de la Lorraine, s'associe aux accusations portées contre Des Bordes. « C'était si l'on veut, dit-il, une illusion et une fascination qu'il causait aux yeux des spectateurs, mais tout cela ne se pouvait faire sans magie ».* Comme De Lancre, procureur du Roi à Laon, Nicolas Remy poursuit les enfants perpétrés par le démon, afin d'éteindre sa race maudite et fit subit l'interrogatoire à Claude, enfant de onze ans du Val de Saint-Dié, pour crime et sortilège sur la personne de la dicte Marie Thévenin et dict le procès-verbal, « comme elle (Marie Thévenin) le luy maintint avec une grande assurance tantost par belles paroles et aultrefois par menaces que cestoit un sorcier et qu'elle feroit brûler, il obtint de luy promesse qu'il la guariroit. A l'effet de quoi il fit deux soupes avec des oignons et du lait, mais cela ne lui a proficte aucunement, ainsi continue à ses tourments ordinaires qui sont qu'elle sent une beste au creux de l'estomach, grosse comme le bras et de la longueur de quelques paulmes de mains et de là tantôt elle la sent au-dessus, tantôt elle la sent au-dessous vers le nombril et d'autres fois vers le dos et luy ronge la chair d'où elle reçoit une douleur extrême qui la fait languir misérablement en l'estat que nous la voyons et désirerait qu'il plaise à Dieu l'en délivrer bientôt par sa mort et de l'appeler à soy » (probablement crises hystériques ou vermineuses).

Ainsi périrent les enfants de Nicolas Jean de Vic, vigneron à Toul, exécuté en 1616 et qui avait mis au monde une postérité diabolique... Il avait commerce avec un démon nommé Bonnot avec lequel il avait fait pacte, il avoua l'avoir « baisé au derrière en forme de taureau, s'être souillé et couplé avec lui contre l'ordre ordinaire et ce par diverses fois ».

Ni les médecins ni même les prêtres ne furent épargnés. On a la minute du compte du procès du docteur Charles Poirot, qui mit le diable au corps à la jolie femme de François Dubois, prévôt d'Arches, si célèbre sous le nom d'Elisabeth de Ranfaing, lequel coûta 7.241 livres.

Une des dernières victimes des Vosges devait être un prêtre, Dominique Cordet, curé de Vomécourt, qui depuis vingt ans, dit Gravier, « partageait les erreurs de son siècle ». Il croyait aux sorciers et à la puissance infernale, mais il avait les bûchers en horreur. Persuadé que l'exorcisme seul pouvait le remplacer, le bon curé avait fait une étude approfondie de tous les traités sur cette matière. Il savait distinguer sous la couleur jaune ou blême d'un catholique, la présence de Satan ou l'espèce de démon dont il était possédé. Cordet exorcisait avec zèle tous ses paroissiens valétudinaires pour les préserver du dernier supplice, innocente erreur d'un cœur humain et compatissant. Mais il chassait impitoyablement de sa paroisse hommes, femmes et filles accusés

d'entretenir des relations directes avec Satan ou connus pour leur inconduite.

L'infâme Cathelinotte, fille débauchée, accusée d'infanticide, l'accuse, et Cordet dont le seul crime est de s'être prononcé contre l'Inquisition, subit les épreuves de la question.

Le Grand Archidiacre Midot succédait au bourreau et profitait de l'anéantissement du patient pour l'étouffer de ses subtilités théologiques. « Cordet était accusé d'avoir introduit Cathelinotte au sabbat, de l'avoir présentée à Maître Persin, homme grand, sec et noir, froid comme glace, « etiam in coïtu », habillé de rouge assis sur une chaise couverte de poils noirs, pincant ses néophytes au front pour leur faire renier Dieu et la Vierge ».

Midot reprochait à Cordet d'avoir profané les mystères en célébrant la messe à minuit en jaquette rouge et avec une hostie noire pour la réception de Cathelinotte, d'avoir fait rôti et servir aux convives diaboliques les enfants de Cathelinotte dont il était père et enfin pour comble de crime, d'avoir exorcisé des gens qu'il aurait dû faire brûler.

N'y eut-il point de voix assez puissantes et de cœurs assez généreux pour arrêter ces sanglantes ignominies ? Certes, elles ne manquèrent point, mais toutes furent étouffées par la puissance séculière.

En 1616, Vanmi écrit ses « Dialogues sur les Secrets de la Nature » ; les juges le condamnèrent pour blasphème et crime de lèse-majesté divine à avoir la langue arrachée et à être brûlé vif. En 1605, les livres de Van Helmont, ce précurseur de Pasteur, sont suspectés d'hérésie : il est rigoureusement emprisonné de 1634 à 1636 et pendant sa captivité il perd ses deux fils atteints par la peste. Boëce, le savant interprète d'Aristote et d'Euclide, auteur du « Traité de la Consolation de la Philosophie » avait été dénoncé comme entretenant des relations impies avec les esprits infernaux. « Ils m'ont reproché, dit-il, de m'être, par ambition, souillé du crime de sacrilège comme si l'amour de la sagesse n'avait pas éteint en mon cœur celui des biens périssables. Se peut-il que j'aie invoqué le secours des plus vils esprits, moi qui n'aspirait qu'à me rendre agréable à Dieu ? » Enfin Naudé fait paraître son « Apologie des grands hommes accusés de magie » en même temps que le grand ouvrage de Zacchias intitulé « Questions médico-légales », étudie par ses côtés les plus ardues la responsabilité pénale, ainsi que l'influence de l'épilepsie, de la catalepsie, du somnambulisme. *Les médecins sont alors en contradiction avec les théologiens.* Dans les procès de sorcellerie, notamment dans celui de Jeanne d'Arc, le médecin expert intervient, pour décider si la cause de la folie n'est pas naturelle et quelquefois il enlève des victimes au bûcher. Lavater fait paraître son livre « Contre les spectres ».

Sous le gouvernement pacifique et éclairé d'Antoine de Lorraine, le bon duc renouvela à diverses époques ses défenses contre les rescrits de Rome et régla aux Etats de 1529 sur le fait des sorciers « que l'on ne procéderait pas légèrement à leur prinse, si dont n'est qu'il n'y ait partie formelle ». Mais les sermons n'eurent plus d'autres textes que la sentence du Lévitique qui dévoue à la mort l'homme ou la femme possédée de l'esprit du python, et le bon duc dut s'incliner sous peine d'être suspecté pour un soutien des œuvres de Satan et d'encourir peine d'excommunication, car dit Dom Calmet, « les magiciens eux-mêmes et les sorciers, lorsqu'ils tombent entre les mains des juges et des inquisiteurs, sont souvent les premiers à soutenir que la magie et la sorcellerie ne sont que des effets des imaginations et des préventions

populaires ; sur ce pied-là, Satan se détruirait lui-même et renverserait son empire s'il décriait ainsi la magie dont il est l'auteur et le soutien. Si ce sont les magiciens qui de leur chef et indépendamment du démon font cette déclaration, ils se trahissent de gaieté de cœur et ne se font pas cause meilleure puisque les juges, nonobstant leur désaveu, les poursuivent et les punissent toujours sans miséricorde, bien persuadés que ce n'est que la crainte du supplice et l'espérance de l'impunité qui les font parler ».

L'ignorance était génératrice de bien des crimes. Le peuple, comme le dit si bien Néron Bancel, qui durant mille ans a gravi le chemin du calvaire en une marche douloureuse, par d'après sentiers, sous une pluie de sang qui tombait goutte à goutte et dont chaque goutte perçait jusqu'aux os, ce peuple altéré, trempé de sueur, portant sa croix sur ses épaules, n'avait pas là de Siméon le Cyrénéen pour alléger son fardeau, ni de Véronique pour essuyer son visage pensif. Il allait tantôt résigné, tantôt geignant, grondant parfois, mais toujours accablé. Souvent poussé par la folie des sottes prédications, il s'enfonçait de lui-même le couteau. Ainsi conte le mémoire de choses advenues à Metz : « Le vingt-septième jour d'avril 1576, une pôvre femme demeurant au Wa-de-Bollon, fut appréhendée de justice, accusée d'avoir fait engeler les vignes, et mise en prison. Après quelques jours en fust mise hors comme innocente, lors le peuple s'en émeut de telle façon qu'elle fut tuée. Ce nonobstant au bout de cinq à six jours, les vignes furent engélées ».

En 1624, le tabac soulevait de violentes émeutes parmi les Messins qui lui attribuaient la pluie et le mauvais temps. On les fouetta. Le Simon Cyrénéen des Vosges, ce fut le Chevalier d'Hurbache, sous-voué à Saint-Dié, lequel tenta plusieurs fois, au péril de sa vie, d'entraver l'exécution des jugements atroces vomis par l'Inquisition, en refusant la matière du bûcher, courage héroïque en un temps où tous les liens de la société étaient rompus et où un accusé de sortilège n'avait plus ni parents, ni amis, ni aucune voix pour prendre sa défense. Ces efforts généreux échouèrent contre les plaintes du chapitre qui criait à l'impunité. Les forêts du sous-voué furent confisquées et les bûchers se rallumèrent avec plus d'ardeur.

Les démêlés entre la justice de l'Eglise et la justice laïque furent peut-être la cause la plus décisive qui accéléra la promulgation des édits en faveur des sorciers. « Par arrest du Parlement du 1^{er} décembre 1601, il fut fait défense à tous les juges de faire en fait de magie ou sorcellerie preuve par immersion dans l'eau, parce que dit Bouchel, ce serait tomber dans la superstition ». L'Officialité répliqua par un arrest de 1602 instituant « le crime de lèse-majesté divine ».

En 1672, le Parlement de Rouen, qui croit assez aisément qu'il y a des sorciers, ayant fait arrêter un très grand nombre de bergers et autres gens accusés d'être sorciers à qui le Parlement avait fait le procès avec beaucoup de diligence, le Roi donna un arrest de son Conseil, où il fut enjoint au Parlement de relâcher ces accusés.

C'est l'ordonnance de 1672 qui mit à peu près fin en France aux procès de sorcellerie, je dis à peu près fin, car en 1820, un nègre fut condamné à La Martinique. Je signale à ceux qui veulent jouer un mauvais tour à leur propriétaire que le 23 janvier 1724, à la Sorbonne, la plus célèbre école de théologie qui soit en France, plusieurs jurisconsultes en compagnies souveraines, ont jugé que « l'apparition d'un mort dans une maison pouvait résoudre les baux à loyer ».

Enfin, la grande Révolution, par la loi du 22 juillet 1791, met les sorciers dans la classe des malades et les dirige, suivant le cas, sur les maisons de fous ou la police correctionnelle.

Mais où cette comédie fut vraiment bouffonne et tragique, c'est que l'on mit sur le pied d'égalité parfaite les pénalités qui devaient atteindre les hommes ou les animaux coupables de crimes.

Le Lévitique rapporte qu'une jument, une chèvre et un âne furent condamnés à être brûlés vifs et M. Beyrryat Saint-Prix a relevé quatre vingts condamnations à mort ou excommunications prononcées de 1120 à 1741 contre toutes espèces d'animaux depuis l'âne jusqu'à la sauterelle.

L'antiquité nous avait donné des exemples de la responsabilité et de l'intelligence des animaux. Le jour où Tarquin fut renversé du trône, un chien se félicita hautement dans les rues de Rome, de l'expulsion de ce Roi. Au moment où Domitien était assassiné, une corneille optimiste dit à haute voix : « C'est fort bien fait, tout est bien ». Lorsque Rome, opprimée par Othon et menacée par Vitellius, vit avec effroi la statue de la Victoire laisser échapper de ses mains les rênes d'or de son char, on entendit les bœufs de l'Etrurie causer entre eux des malheurs de l'Empire.

Les écrivains les plus éminents des premiers siècles de l'Eglise : Saint Jérôme, Justin, Saint Cyprien, admettent l'existence de ces êtres fabuleux, ils croient reconnaître en eux des anges déchus condamnés à errer jusqu'à la consommation des siècles dans les forêts et les déserts.

Saint Loup garantit de mouches les boucheries de la ville de Troyes en excommuniant ces insectes et Saint Bernard nous apprend lui-même qu'il excommunait les mouches. Il arrivait même que l'on procédait contre les animaux avec toutes les formes judiciaires.

L'Official leur faisait donner une citation en leur constituant un défenseur officieux, on prenait à défaut contre eux s'ils ne comparaissaient pas et si le cas était urgent, on les condamnait par coutumace. On les exécutait même en effigie. Des pratiques contemporaines ne sont que la prolongation à travers les âges d'une antique coutume. En divers lieux, afin d'écarter les chenilles des semailles, on en prend deux qu'on plante en croix sur une baguette fichée au milieu d'un carré ensemencé. On est convaincu, cela fait, que les autres chenilles s'en iront pour ne pas subir le même sort. Pour des raisons analogues, nos paysans clouent en croix les chouettes, les chauves-souris, les éperviers, à la porte des granges et les loups à la porte des jardins.

Un procès à jamais célèbre fut, au XVI^e siècle, le procès des rats du diocèse d'Autun. Ayant causé de nombreux ravages, le promoteur les assigna à l'Officialité. Chassanée, célèbre avocat, se chargea de leur cause, il parut à l'audience et demanda d'abord le renvoi à quinzaine, attendu que les parties n'avaient pu encore fournir des moyens de défense. Le délai expiré, il comparut à nouveau et représenta que les chats étant en embuscade sur les routes, les rats n'avaient pu obtenir citation, pourquoi il demandait qu'il fût accordé aux défenseurs un sauf-conduit avec prolongation de sursis. La Cour, sans avoir égard aux représentations de Chassanée et considérant que les défenseurs étaient dûment atteints et convaincus de délits à eux imputés, les déclara « bannis et excommuniés et leur enjoignit de vider le territoire dans les vingt-quatre heures sous plus grande peine ».

Semblable sentence fut rendue à l'Official de Troyes contre les insectes qui dévoraient les vignes.

Lorsqu'au XVII^e siècle, Descartes et Malebranche proclament l'automatisme des bêtes, paraît le traité « De peccatis brutorum », où il est traité longuement des péchés que les animaux peuvent commettre.

Ces recherches m'ont fait trouver que la fameuse expérience de Chauveau avait été pratiquée au XVII^e siècle, par M. Chapelle, le philosophe, ainsi que le rapporte M. Chirac dont je transcris littéralement la relation :

« Il m'a fait voir un chien qu'après qu'il lui eust tiré tout le grand cerveau respirait fort librement et avoit du sentiment plus de quatre heures après l'opération lorsqu'on le piquoit ou qu'on le brûlait. Il a fait plus, car après lui avoir entièrement coupé le col, il lui entretint encore plus d'une demi-heure le battement du cœur et par conséquent la vie en quelque façon, en lui soufflant dans la trachée artère.

« Cependant, je voudrais bien savoir comment, Messieurs, les Cartésiens pourroient ajuster les expériences avec leurs principes, eux qui veulent que les parties ne sentent point et que tout le sentiment se fasse dans le cerveau, mais je ne songe pas qu'ils n'ont qu'à dire que les bestes ne sentent point, admirable expédient pour se tirer d'affaire ».

En 1386, le juge ordinaire de Falaise condamne une truie à être mutilée d'abord à une patte de devant et à la tête parce que sa victime avait elle-même été blessée au visage et au bras, et ensuite à être pendue au pilori. *On la conduisit au supplice en habits d'hommes.*

En 1543 paraît un arrêté des consuls et échevins de Grenoble, qui demande qu'on excommunie les limaçons et les chenilles.

Les bêtes furent souvent condamnées pour crime de bestialité avec leurs complices. Dans les capitulaires de Charlemagne, les bêtes de somme, les vaches, les chèvres, devaient être mises à mort et leur chair donnée en pâture aux chiens. De là sans doute la conservation de cette coutume dans nos campagnes où quelquefois le paysan, si âpre au gain, condamne l'animal qui a tué un des siens à la mort et l'enterre tout entier sans en faire commerce. En 1546, le Parlement de Paris condamne un nommé Guyot Vuide à être pendu et ensuite brûlé sur le même bûcher que sa complice. Le 5 janvier 1566, Jean de la Salle fut brûlé en compagnie d'une ânesse qu'on eut soin d'assommer avant de la jeter dans les flammes. En 1606, à Chartres, une chienne subit le même supplice pour le même crime et une autre qui était coutumace fut pendue en effigie.

Au XVI^e siècle, un chien sorcier fut brûlé en Ecosse, et en 1474, les magistrats de Bâle condamnèrent encore pour sorcellerie un coq au supplice du feu, qui transgressait les lois naturelles à ce point qu'il était arrivé à pondre un œuf. Les œufs de coq étaient très recherchés pour les préparations magiques, surtout quand ils avaient été couvés par des femmes dans le pays des infidèles, mais ils étaient aussi difficiles à trouver que la pierre philosophale, et quand par hasard on s'imaginait en rencontrer un, on ne manquait pas de dire qu'il était produit par le diable. C'est pour cela que le coq de Bâle fut brûlé avec l'œuf qu'il avait pondu.

Au XV^e siècle, procès fut intenté aux mouches qui désolaient un des cantons de l'électorat de Mayence ; le juge du lieu devant lequel les cultivateurs les avaient citées leur nomma, vu leur faiblesse et leur éloignement de l'âge de majorité, un tuteur et un avocat qui les défendit avec une grande véhémence. En 1585, les chenilles du diocèse

de Valence sont assignées devant le grand vicaire. En 1690, les chénilles qui ravageaient les environs de Pont-Château, en Auvergne, furent excommuniées par un grand vicaire nommé Burin. La sentence leur enjoint sous peine de dommages et intérêts et punitions corporelles, de se rendre dans un terrain inculte qu'il leur désigna.

Un jour, à Hatton-Châtel, un homme d'Avillers parut sur le bûcher avec cinq bêtes, le tout fut réduit en cendres et celles-ci jetées au vent ; à Bruyères, avec trois vaches. Quelquefois, on étranglait les animaux avant de les jeter sur le bûcher comme la Cour l'ordonne pour deux juments.

Au pays de Lorraine, l'exécution des bêtes se faisait avec le même cérémonial que pour les chrétiens, moins le confesseur. Les bêtes étaient comme l'accusé mises en état d'arrestation et leur nourriture comprise dans les frais du procès — on rangeait aussi dans les mêmes catégories comme crime de bestialité les rapports naturels des deux sexes avec les Infidèles, tels que les Turcs, les Sarrazins et les Juifs, par la raison que notre sainte religion les tient pour des bêtes, non pas par nature, mais pour leur très dure malice, la foi défendant de converser avec eux, à plus forte raison de dormir avec eux et converser charnellement, et les casuistes de ce temps soutenaient qu'il y avait moins de péché à se souiller avec un animal qu'avec une fille d'Israël. A Pont-à-Mousson, à Saint-Dié, les infidèles et les juifs payaient encore pour le passage des ponts et des gués, le droit du pied fourchu, la même somme que l'on paie, dit l'arrêté, pour le passage d'un cochon, d'un bouc ou de tout autre animal immonde qui a la patte fendue.

Voici par ordre de dates, les condamnations que Dumont, substitut à Epinal, a relevé contre les animaux dans les duchés de Lorraine et de Bâle.

1349 — Truie trainée et pendue à Châtillon, pour avoir dévoré un enfant.

1354 — Une truie qui occut un enfant à Broussais-en-Blois, est pendue ignominieusement à Gondrecourt.

1408 — Exécution à Saint-Mihiel d'un porcelet qui avait dévoré un enfant à Domcevrin. Maître Jean Cochart, bourreau de Bar, fut à cet effet deux jours à Saint-Mihiel.

1647 — 30 mars, exécution à Bar-le-Duc, par Maître Didier, exécuteur de la haute justice, d'un chat qui avait étranglé un enfant de quatorze mois dans la maison de Clément Le Bachelier, de Longueville. Ce chat fut pendu à la potence des prés.

1485 — Une truie, à Sivry.

1504 — A Briey, un porc ayant tué un enfant de deux ans est pendu par le bourreau.

1515 — L'exécuteur de Metz pend un taureau homicide sur le chemin de Sainte-Barbe, lieu de la perpétration du crime.

1519 — Un porc, pendu à Moyeuvre-la-Petite, pour avoir dévoré un enfant.

1548 — Une truie qui avait dévoré un enfant à Boucq est exécutée au gibet de Foug, siège de la prévôté.

1550 — Exécution à Briey d'un verrat qui avait exécuté un enfant à Gondreville.

1554 — Un porc exécuté pour avoir mangé la figure d'un enfant de Marie Georges, de Mehoncourt.

1558 — Un enfant ayant été mangé à Boucq par un troupeau de cochons, tous les coupables sont pendus.

1569 — Laie exécutée à Briey pour avoir mangé un enfant, à Landrefontaine.

1569 — Porc exécuté à Amance, remis au Prévôt de Salonne par le prieur.

1572 — Exécution à Moyenmoutier, par la justice du révérendissime abbé, d'un porc qui avait dévoré un enfant de Claudon, audit lieu.

1584 — Porc pendu à Heillecourt.

1586 — Porc pendu à Sancy, pour avoir dévoré un enfant.

1600 — Porc pendu à Nancy, hors la ville.

1612 — Truie pendue à Epinal, pour avoir mangé l'enfant du moulin Gaulcheux.

1662 — Laie pendue à Mirecourt pour avoir mangé un enfant.

Il faut rendre justice aux abbés de Moyenmoutier et faire honneur aux principes de modération qu'ils avaient adoptés dans leur gouvernement. Ils vivaient en paix avec leurs sujets et restaient étrangers aux cris de mort qui désolaient les terres de leurs voisins. Un seul criminel en ce siècle si fertile en exécutions sortit des prisons de Moyenmoutier pour subir le dernier supplice au chef-lieu de justice du prince, et ce criminel était le porc de Claudon atteint et convaincu d'avoir dévoré un enfant.

Le prieur du monastère chargé des fonctions de censeur dans le ban de Moyenmoutier tança vertement les père et mère de la négligence qu'ils avaient mise à la garde de leur enfant ; mais les actes de cette sage procédure furent soumis à la sanction des échevins de Nancy qui opinèrent pour la mort du coupable.

Nous ajouterons à la série signalée dans la sorcellerie au pays de Lorraine et particulièrement de Vôge, les faits suivants, caractéristiques d'un fanatisme capable de toutes les horreurs.

Un procès de sorcellerie qui fut célèbre en 1455, parce qu'il s'attaquait à une béguine, veuve d'un riche bourgeois d'Epinal, fut celui de la « forfaicture de feu Jehannette dite la Béguine d'Arches, en son vivant femme à Jean Camus, bourgeois d'Epinal, brûlée comme sorcière et vaudoise par l'Inquisition », au profit du chapitre ; ses biens meubles valaient 100 vieux florins d'or du Rhin.

Voici le compte du coût du procès et de l'exécution :

3 sols au sergent pour raser la dite béguine.

3 sols pour deux chaises destinées à asseoir les juges.

10 sols 8 deniers à Colin Ferron, procureur du Roi, pour aller à Toul chercher l'Inquisiteur de la Foi pour examiner la dite béguine.

16 sols pour avoir été à Toul porter le dit procès que l'Inquisiteur de la Foi envoyait à l'Evêque.

8 deniers pour une recolecte de bois.

10 sols pour examiner la grande béguine « par dix fois », 5 cartes de vins aigres à 2 sols la carte.

12 sols aux sergents qui ont aidé à questionner et à torturer et mettre en gehenne la dite béguine.

4 livres 8 sols 8 deniers, pour pain mangé par la dite béguine, pendant le temps qu'elle a resté en prison depuis le 21 février 1455 au 4 août 1456, soit 529 jours.

36 sols à deux garçons pendant 9 jours que la dite béguine a été enterrée au champ pour la faire ardre parce que ses amis voulaient la retirer de terre.

2 sols 8 deniers, à Mangin Davignon, pour faire « le chaffaulx pour vouloir prescher la dite béguine »,

16 deniers à Aubry, maréchal, pour « une estache de gros bois à loger la dicte béguine pour l'ardoir ».

10 sols pour grosses bûches de bois pour ardoir la dicte béguine.

4 sols, pour 64 fagots.

4 livres à l'exécuteur de la haute justice pour son salaire d'avoir « ars et brûlé la dicte grant béguine ».

Deux autres personnes sont retenues à Epinal pour cas de sortilège.

La dicte béguine par sa ténacité et sa volonté de résister à tous les tourments et de ne renier aucune de ses propositions, s'était attirée de hautes sympathies ; il y eut même plusieurs fois menaces de séditions à mains armées pour la défendre et la délivrer, mais l'Inquisition menaçant les partenaires de la béguine d'instrumenter contre eux, eut raison des perturbateurs et put s'offrir en toute sécurité le cadavre de cette vaillante et héroïque femme.

1544 — Remise par le maire du chapitre de Saint-Dié au prévôt ducal de deux sorciers pour en faire l'exécution. « A M. le Prévôt. Véczy Didier Guillou et Millusine Patre pour certains cas qu'ils ont commis en faits de sorcellerie qui pour ce sont estez détenus en prison dont pour ce est qu'il est dit par le maître échevin de Nancy de leur opinion que sieur Didier et Millusine doivent être exécutez. Je vous les délivre chargés de leurs cas avec dicts procès que je vous mis en mains. Ce faict dict et proposé par le dict maire pour ce qu'il est de coutume de délivrer au dict prévôt tels malfaiteurs tout nus sur une pierre qui est illecque lesdits Didier et Millusine estant sur icelle pierre prièrent aux dicts officiers que pour l'amour de Dieu, ils voulaissent laïxier egt octroyer leurs pources vêtements... ce que les dicts officiers pour l'honneur de Dieu leur accordèrent... et après ce que le dict prévôt leur eust ainsi reçu les emmena derrière en la prison de notre Souverain Seigneur... »

1545 — Vente de la maison et des biens confisqués de Nicolas Guillou brûlé comme sorcier.

Interrogatoire d'une sorcière nommée « La Grosse Alison de Montaigniez », laquelle reconnaît de son plein gré et sans torture « que environ quatorze ou quinze ans passez elle estant en sa maison que elle estoit cocrroucée à son mary... un homme vint auprès d'elle et luy dict que si elle luy vouloit obéir et faire sa volonte que il la feroit la plus heureuse et la plus riche du monde et luy douroit assez d'argent ; elle luy promis la foi renonçant cresse et baptesme, renonçant à la foi de Jésus-Christ, de le servir et obéir à tout ce qu'il luy feroit faire, et incontinent le dict luy arracha du front aulcungue chose de si grant force que il luy fust bien mal... que celui se faisoit appeler Porxius que cestoit le diable et que trois fois il avait eu à faire à elle mais que jamais elle ne senta chose plus froide que celui de Porxius estoit... elle reconnoit ensuite s'être servi de diverses poudres pour faire mourir et languir ».

En 1572, Claudette de Clefcy a été relaxée des prisons du chapitre où elle a été détenue comme prévenue de sortilège, mais elle reste en surveillance et doit se représenter devant le maire de Saint-Dié à toute réquisition.

Information en 1575, suivant l'ordre des chanoines, par le lieutenant de leur maire de Meurthe à Clefcy et par leur procureur de Saint-Dié contre Claudon Jacquot Henri, accusé de nombreux vols et sorti-

lèges. De l'avis des échevins de Nancy, portant que le dit Henri est suffisamment convaincu des charges qui pèsent sur lui et qu'il y a lieu de lui appliquer la question. Un procès-verbal du maire de Saint-Dié constate que le prévenu a été saisi par le maître des Hautes Œuvres, déshabillé et couché sur une échelle où la question lui a été appliquée au moyen d'un tour posé au-dessus de l'échelle ; que comme il persistait dans ses dénégations, le maître des hautes œuvres lui a versé de l'eau dans la bouche et lui a fait souffrir le tourment de la question pendant une demi-heure sans que l'accusé ait rien avoué. De l'avis des échevins de Nancy, on renvoie le prévenu en prison contre lequel il sera informé de nouveau. Il fallait une grande énergie pour ne pas s'avouer coupable à la suite de telles tortures. Le dit Henri est relaxé des prisons du chapitre, se soumettant aux frais du procès et s'engageant à se conduire en homme de bien, content d'en être quitte à si bon marché.

1571-1582 — Procès de Claudette, femme de Jean de France, de Clefcy ; de Didier Grandclaude, de Mandray ; de Noël, des Aulx ; de Jaquette, femme Mougeat le Roy, de Fraize, etc.... ; interrogatoires de sorciers remplissant quatre pages de parchemins et dix-huit autres pièces.

Nous passons quantité d'autres accusations pour signaler celles qui ont plus directement un intérêt médical par la précision des sensations subies ou des hallucinations.

1582 — Vente par le chapitre à Claude Gabourel, de Mandray, moyennant 260 francs, d'une maison sise à Mandray, confisquée sur Jean Finance brûlé pour crime de sortilège.

1585 — Procès de Jeanne Pierron, Jacquemin de Marzelay. « *Icelle Jehanne ainsy et assise sur la dicte échelle sans gecter pleur ny se lamenter a fait response que aujourd'hui elle ne dira davantage que ainsy qu'elle a dit quoiqu'on luy demande ne face ; laquelle dépouillée, en chemise, couchée sur la dicte échelle, liée de cordes par les pieds et mains pour estre selon l'ordre de la dicte question, ce fait commençant ledict maistre à la détirer, cependant par nous enquisse et admonestée dire par quel malin esprit elle seroit estée abusée, elle aussitôt seroit demeurée muette et luy versant ledict maistre de l'eau à la bouche avec une agyère et de plus en plus admonestée de dire la vérité et demeurée muette sans mouvement ne sentiment... et estant icelle serrée du dict tour à la bouche... nonobstant les dist tourmentz a estez impossible de tirer aultres propos ne réponse d'icelle Jehanne ainsy aux plus grands efforts et doulleurs ». Ne voilà-t-il pas un bel exemple d'anesthésie hystérique ? Elle est renvoyée jusques à rappel.*

1590-1594 — Procès de Jean Lallemande, de Saint-Léonard ; d'Isabelle, veuve de Jean Sainboing, de Moriviller ; de Jean Ware, de Moriviller ; de Claudette, veuve de Michel Demange, du Vieux-Marché ; de Catherine, femme de Jean Diez, de la Bolle ; de Marguerite, femme de Jean Mangin, de la Bolle ; de Nicole Grillat, femme du maire Collas Lowat, de Ceriviller. Les ventes des biens de tous ces sorciers sont confisqués au profit du chapitre.

1594 — Jehennon Colin, femme de Jean Poirson, accusée de sortilège, s'est enfuie de Giriviller. Ses biens sont confisqués immédiatement au profit du chapitre.

La même année, Jean Perrin, de Giriviller, prévenu de venéfices et

larcins, dont la femme avait été brûlée à Saint-Dié comme sorcière, est mis à la torture.

Les malheureux prisonniers n'attendaient pas toujours l'information qu'ils redoutaient souvent plus que la mort, beaucoup se suicidaient dans les prisons ou se pendaient dans les forêts pour se soustraire à la poursuite des juges du chapitre. En 1581, le maire du chapitre de Mandray remit au prévôt de Saint-Dié le procès-verbal de la remise du corps de Jean Didier Finance, condamné pour crimes de sorcellerie à être tensillé et brûlé vif, lequel s'est suicidé dans les prisons du chapitre.

1597-1608 — Procès de sorcellerie de Mengeon Milan, de Remomeix ; de Jennons, femme Claudon Georges, de Sainte-Marguerite ; de Mangeatte, femme de Jean Babel, de Scarupt ; de Colas Cayel, du Pain ; de Nicolas Georges, de Moriviller ; de Mathiotte, femme de Jean Violle, de Fouchisol ; de Mariane, femme de Claudel Flandrey, du Faing, tous exécutés à Saint-Dié comme convaincus de sortilège et vénéfices.

1600 — Procès de Jean Geury, de Saint-Léonard, accusé de sortilège et sodomie ; la fille du prévenu reconnaît qu'un peu avant Pâques dernier, sa mère lui a raconté que le dit Jean, son père, fut accusé et maintenu pour sorcier par Jean Lallemand dudict Saint-Léonard, exécuté le mardi avant Pâques dernier, le dict Guery lui disait qu'il ne savait où le dict Lallemand avait prises telles choses, que de sa part, il ne craindrait point pour ce crime-là, mais qu'il se craindrait et avoit bien peur pour qu'il sestoît de tout oublié que d'avoir eu affaire et copulation avec des bestes sans nommer quelles bestes c'étoient... » La question est appliquée au dit Guery conduit en la tour Mathiatte là où on a accoutumer questionner.

1601 — Acte de l'audition de Marguerite, femme de Jean Jeandey, du Ban de Fraize, sur le bruit qui court d'avoir eu les reins rompus par un magicien du consentement de Didier Jean Charpentier, de Remeymont.

1603 — Procès de Claude, âgé de onze ans, fils de Claude Jean Perrin, de Remeymont, brûlé comme sorcier à Saint-Dié. Le procureur d'office du chapitre dict « que par les confessions propres et volontaires d'iceluy, il est suffisamment atteint et convaincu d'avoir esté aux sabbats et assemblées du diable par deux diverses fois ; renoncé nostre Créateur prenant le diable pour son Ministre ; ne le pouvant pas son bas âge quest de onze ans exempté de la peine indite contre les sorciers, « on ne le mettra point à la question », mais pour la réparation de quoy requiert le dict procureur qu'iceluy Claude soit condamné d'estre exposé au carquant à la vue du peuple, puis conduit au lieu où l'on est accoutumé supplicier les délinquantz, attaché à un poteau, estre estranglé, son corps brûlé et rédigé en cendres ».

1608 — Une information est faite par le maire de Mandray sur l'ordre du Procureur d'Office du chapitre, contre Demange Georges, de Mandray, prévenu d'avoir blasphémé et accusé de sortilège, prétendant qu'il devait y avoir autant de dieux que de diables.

En 1613, à Ban-sur-Meurthe et Clefcy, au finage de Sachment, Claudon Grinel est condamné à mort pour sortilège, lequel Michel Grinel accusé d'avoir fait mourir et enterrer dans un champ trois enfants de sa fille desquels il estoit le père et l'arrest du conseil de 1613.

déboute le procureur général de Lorraine de l'opposition par lui formée sur le prix que revendiquait le chapitre qui avait confisqué les biens selon l'usage dudit Grinel condamné à mort pour sortilège.

Hors la fille dont il s'agit n'a que dix-sept ans et l'on ne comprend pas bien comment elle aurait déjà eu clandestinement trois enfants, mais le diable est si fort que cela n'est point pour étonner les juges. C'est une raison vu le cas exceptionnel de croire aux sortilèges et vénéfices et de condamner.

1616 — En la tour Mathiatte, en laquelle on n'a accoustumer questionner, Jeannon, femme de Claude Mangin, de Fouchisol, dict « qu'un soir estant ja couchée au lict près de son mari, son dict maistre le diable vint la sommer d'aller au sabbat pourquoy faire il luy ordonna de prendre un ramont et le mettre la cime en haut, ce qu'ayant faict, il arriva un air qui l'enleva et l'enporta par les tuyaux de la cheminée en lieu dit à la Paxotte ou communément elle allait au sabbat et auquel on banquetoit et mangeoit de la chair sans sel ni pain puis dansait-on au son des menestrelz comme fleuttes jouez par des petits habillés de noir et estoient les aissistans en nombre tel qu'elle n'en peult un déclairer assurément, la plupart desquels elle ne cogneult ad cause des masques que la plupart desquels ont au devant du visage. A déclairé que le dict Joly son maistre le diable la esté voir deux fois en prison et luy dict qu'elle tienne bon sans confesser et qu'il l'aideroit à supporter la question et le conseil duquel toutefois elle n'a pas voulu croire, ains a mieux aimé dire la vérité de ses mafaicts pour le salut de son âme ». Elle est brûlée à Saint-Dié. (1616).

A Coincourt, en 1619, est fait remise par les Officiers du Chapitre au prévôt de Saint-Dié, d'un homme et d'une femme convaincus de sortilèges et vénéfices. Les accusés sont soumis à la torture, ils prient qu'on leur rende leurs vêtements qu'on avait retiré au moment de leur faire subir les épreuves des tenailles et du stylet.

En 1625 eut lieu à Mirecourt le procès contre Jeannon Vuillemin dite Gargantine, prévenue de sortilèges et vénéfices. Elle est condamnée à être ars et brûlée.

En 1702, le curé Payen est inquieté par les inquisiteurs et l'on n'attribue qu'à une possession diabolique ces paroles sacrilèges : « Parce ce qu'il voulait supprimer le corps des enfants-prêtres à Mirecourt et leur interdire la confession de ce qu'il avait dit qu'il aimerait mieux être débaptisé que de croire à l'infailibilité du Pape, en parlant de l'ouvrage de Monseigneur de Cambrai, de ce qu'il voulait dans ses prônes éteinôre la dévotion de ses paroissiens pour l'office de la Conception, supprimer une partie de l'oraison de Sainte Brigitte et autres, disant qu'il fallait s'adresser directement à Dieu, que le jeûne était inutile sans l'aumône, que le prône était aussi nécessaire que la messe et que c'était une chose diabolique d'inspirer que la lecture est dange-reuse, qu'il n'était pas vrai que la Sainte Vierge étant aux pieds de son fils mourant y eut été affligée ou y eut pleuré et que ce serait une faiblesse indigne de la mère de Dieu... »

Le curé Payen dut rétracter et faire amende honorable à la Très Sainte Inquisition pour les propositions infâmes et sacrilèges qu'il débitait envers notre Sainte Mère l'Eglise, sans cela le grand Inquisiteur n'eut pas dédaigné de le voir pendre et ars et brûlé tout comme un vulgaire paroissien.

Dom Fanguet, dans son histoire de Senones, parle d'une affaire célèbre qui eut lieu en 1482, concernant le crime de sortilège et, à la lire en entier, *on est convaincu que de temps immémorial, il y eut de nombreuses victimes de la sorcellerie bien avant la Très Sainte Inquisition puisqu'il y avait sur la matière une jurisprudence spéciale et traditionnelle.* Voici en effet ce qu'il écrit :

« Ils prononcèrent leur jugement par la bouche de Ferry Masson de Senones à ce commis et ordonné que la dite Idatte pour les choses contenues en son procès et attendu en confession touchant faits de triage, genocherie, et matière contre la Sainte Foy catholique et les commandements de notre Sainte Mère l'Eglise, quelle comme criminieuse avec son corps devoit bien être arsée et brûlée et fulminée et pour cette cause tous ses héritages avec toutes les appartenances selon les anciennes chroniques et selon le droit des anciennes et louables coutumes en tel cas observées de temps immémorial étoient enclins et confisqués et devoient appartenir aux seigneurs abbés et couvent de Senones comme seigneurs à cause de leur monastère et tous ses biens meubles doivent pareillement appartenir au seigneur comte de Salm-Salm comme avoué dudit monastère et Val de Senones. Ainsi fut prononcé le 26 août 1482 ».

Des scènes de possession et d'agoraphobie troublèrent la cure de Mattaincourt sous l'administration du Révérend Père Fourier. Le Père Bédel qui assista à ces manifestations diaboliques prétend que les diables irrités de voir les réformes qu'avait obtenues le Père Mattaincourt, cherchèrent par tous les moyens à en abolir les effets.

Ce changement et réforme fut un objet de joie aux gens de bien, mais de rage et despit aux démons qui escument, tempestent et cherchent partout à se vanger de l'affront qu'ils pensent avoir reçu étant ainsi chassés des lieux où ils prétendoient régner par le désordre.

Tandis que le Père travaillait à l'établissement des filles et à notre Réforme, il avait laissé la paroisse sous la conduite d'un vicaire autant vertueux que sage et se contentant de la visiter aux festes les plus solennelles y faire l'office et y écrire souvent en sorte que nonobstant son absence tout y estoit en fort bon ordre parce que rien ne s'y faisoit sans ses conseils. Mais il fut bien vite étonné lorsqu'on lui apporte les tristes nouvelles que grand nombre de personnes estoient possédées en son village et d'une façon si étrange que l'un japoit comme un chien, l'autre hurloit comme un loup et quelques-uns rugissoient comme lions qui troublaient l'office divin par leurs cris, remplissaient les familles de deuil et les peuples d'étonnement et pour dépeindre leur misère d'un trait de pinceau, il suffit de dire en un mot qu'ils estoient énergumènes et leurs corps abandonnés à la mercy d'un démon.

Le Père Mattaincourt quite toutes ses affaires pour courir à ce désordre et leur prêter main forte d'un charitable secours. Les exorcismes sont les fouets pour chasser les esprits rebelles et leur faire quitter prise au butin qu'ils possèdent injustement. Le Père, néanmoins, se dispense d'en user en personne et de peur d'accroître la douleur par la veû de ces misérables ou pour mettre son humilité à l'abry de l'honneur qu'une victoire certaine sur ces follets luy auroit apporté ou par un instinct de sa prudence car prévoyât bien du langage de ces possédés que la tragédie ne s'aschèveroit sans effusion de sang, il jugea qu'il

lui seroit impossible de s'en mesler sans fascher les familles intéressées (on voit que le Père Mattaincourt savait soigner sa popularité), c'est pourquoy un curé devant éviter toutes les occasions de riottes et difficultés avec ses paroissiens, il s'en déporte prudemment mais il appelle à son secours les plus doctes et vertueux ecclésiastiques qu'il peut rencontrer, exhorte son peuple à pénitence, prie, pleure et de ces larmes brule ces démons qui crient que ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre et notamment quelques restes de la bande perdue qui leur avait commandé de faire ces ravages. La justice séculière en prend connaissance et en condamne quelques-uns au feu qui fait assez de fumée pour être veü de loing et pousser le bruit de cette histoire jusqu'aux provinces étrangères.

Cette possession de personnes qu'il chérit tendrement luy est une rude secousse, l'exécution des criminelles ou plus tost le crime des exécutés encore plus violente, le temps en pourroit adoucir la playe, mais cette boursaque n'est point calmée qu'incontinent succède un autre sujet de douleur.

On a vu que le Père Mattaincourt se défiait assez des scènes de possession et tenait à laisser régler ces affaires délicates qui n'allaient jamais sans effusion de sang, par d'autres plus doctes en matière de possessions et d'exorcismes, mais en réalité parce qu'il n'y flairait rien de bon à récolter. On sait qu'il avait été mêlé à l'affaire célèbre du Chevalier des Bordes, qu'il savait peut-être mieux que tous autres les dessous de cette affaire et qu'il avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver la vie du favori détesté par les courtisans se disputant sa place. C'était un homme d'une grande simplicité, doué d'un grand bon sens et d'un rare esprit d'à-propos. Il avait choisi pour arriver à ses fins, la voie la plus obscure et la plus humble, aussi il eut peu d'envieux, ne barrant la route à personne.

Un procès célèbre parce qu'en suivant l'interrogatoire des témoins on analyse toutes les phases du développement du charbon symptomatique ou charbon bactérien, c'est celui intenté à Claudon Hardier, pâtre à Hesse, près Sarrebourg, accusé de sortilège en 1608. Ce malheureux qui fut condamné victime de l'épizootie de charbon régnant dans le troupeau et sur celui des communes voisines, comme jeteur de sorts, eût eu la vie sauve si la science médicale avait atteint les progrès qui furent réalisés sous l'ère de la période qu'on pourrait dénommer du nom de Pasteurienne, pour la distinguer de la période antérieure à cet illustre savant.

Ces documents sont la terrible illustration des fléaux qu'engendrent l'ignorance et le fanatisme et convaincront le lecteur que ce n'est qu'à la pleine lumière scientifique que les sociétés et les peuples verront un peu plus de vérité et de justice et par là même plus d'humanité et de bonté. Nous allons rapporter le document en entier, vu le grand intérêt qu'il présente au point de vue médical et philosophique

PROCEDURE

A L'ENCONTRE DE CLAUDON HARDIER, pâtre à Hesse (près Sarrebourg), accusé de sortilège

Informations

Nous, maire et gens de justice de Hesse, pour Révérend Père Frère Pierre Guérard de Hauteseille, seigneur dudit Hesse, étant requis et interpellés d'informer préparatoirement contre Claude Hardier, bourgeois dudit Hesse, sur ce que par bruit il était chargé de sortilège et que depuis de peu de jours en ça, il avait été déferé et reconnu sorcier par Estienne Cahuffel, pâtre de Neutting, exécuté au feu pour ledit crime; ainsi qu'il apparaît par l'acte d'accusation tiré du procès dudit Estienne, signé Robert, en date du 16 juin 1608.

Suivant quoi, nous étant transportés au prieuré du dit Hesse et illac fait comparaître par devant nous tous les témoins que le sieur procureur d'office nous a voulu nommer et produire, avons iceux diligemment examinés et enquis sur le point dudit crime et leurs dépositions fait rédiger fidèlement par écrit par notre clerc juré ordinaire en la manière qui s'ensuit :

Médart Grand Bastien, ajourné adjuré, enquis et interrogé a dit être âgé de 50 ans ou environ, et qu'il connaît ledit Claudon Hardier du paravant qu'il fut marié en ce lieu, lequel il n'a jamais soupçonné de sortilège, jusqu'après son accusation depuis lequel temps s'étant rémémoré qu'après quelque querelle survenue entre eux il avait une truie malade d'une maladie inconnue par l'espace d'un mois, laquelle enfin serait morte sans avoir diminué de graisse, ors qu'elle ne mangeait beaucoup et qu'elle ne put se remuer sans l'aide d'autrui. Cela lui a donné occasion entendant la dite accusation d'imputer la cause de cet accident audit prévenu. Qu'est tout ce qu'il a voulu dire.

Thomas Damande Alias Martin, âgé de 44 ans environ :

Environ de Pasques devisant avec le prévenu (lequel un peu auparavant avait servi de pâtre et en avait été démis, pour mettre en sa place celui qui y est présentement) et parlant du pâtre qui sert pour maintenant lui disait que selon que on faisait courir le bruit du commencement qu'il n'entendait rien au métier, néanmoins qu'il faisait fort vaillamment et que le bétail se portait fort bien, le dit prévenu lui répondit que ce n'était encore rien et que devant qu'il fut leur fête, qu'il verrait bien comment il lui en irait. Et comme aussi soit que depuis les dits propos il y ait eu quelque bétail mort et que pour le présent le pâtre se plaigne que son troupeau est infesté du loup (boule des moutons, pourriture) duquel il ne peut se garder et contre lequel il ne peut pousser ses chiens qui le refusent d'une manière extraordinaire, *autre que le dit loup ne fait pour la plupart qu'esgratigner le bétail qui en meurt quelques temps après* ; il a eu l'occasion au sujet des dits propos et de ce qui s'en est suivi avec l'accusation ces jours passés contre lui faite qu'il peut être cause des accidents.

Frels Jean Martin, âgé de 40 ans :

Environ la Saint-Remy de l'an 1806, lui déposant, charroyant du fumier en un sien héritage suivit la frayée traversant un petit pré appartenant au prévenu lequel paraissant à l'improviste d'un buisson derrière lequel il était caché, il lui dit : où diable il allait qu'il puisse lui rompre le cou ; mais à toi les jambes répondit le déposant sur quoi le dit prévenu répliqua : Mort Dieu, je te ferai tuer un cheval. Répartit ledit déposant qu'il n'oseroit avoir fait la folie ; le lendemain qui était un dimanche le meilleur de ses chevaux devint malade et le mardi, mourut comme enragé et d'une maladie inconnue et extraordinaire. Quelques temps après ledit prévenu l'attaqua lui disant ces mots : Frels, je sais bien que vous avez été fâché contre moi cette année passée. Oui se dit ledit déposant, pour ce que tu m'avais menacé de me faire tuer un cheval. Là dessus ledit prévenu qu'il jurerait bien pour soi mais qu'il ne voudrait point jurer pour sa feue femme.

Hanezo Didier, de Vic, âgé de 46 ans :

A ouï dire par la ville qu'ayant eu menacé le précédent témoin de la faire repantir de ce qu'il avait charroyé parmi son pré, un peu après ledit témoin eut un cheval mort.

Stapf Georges, âgé de 40 ans :

Il y a quelque six ans qu'il est bourgeois de Hesse et qu'un jour, au commencement qu'il y arriva, voyant ledit prévenu à la garde de son bétail en une contrée dite La Tralle, il l'aborda pour lui parler et comme il devisait par ensemble voyant arriver un troupeau de moutons appartenant à quelques marchands, lesquels apercevant ledit prévenu dirent en ces termes : Voilà un diable troupeau de moutons, je voudrais être sorcier pour huit jours, je me ferai un loup qui leur donnerait bien la pousse.

Que depuis comme il a été en la présente année question de laisser à qui moins la garde du bétail rouge ledit prévenu prononça hautement que quiconque en aurait la charge qu'il aurait de l'eau sur les mains ce que le déposant a bien expérimenté lui ayant jusqu'ici assez mal succédé, ayant de la peine et du travail tout plein et à la conduite de son bétail qui est quelquefois infesté de loup, *les poursuites duquel ne semble être d'un animal de telle nature en tant que au lieu de se dresser contre quelque bête pour en prendre sa pâture, il ne fait que virer et tourner à l'entour et les égratigner comme il arrive ces jours passés à deux ou trois génisses, lesquelles le lendemain des poursuites se trouvèrent avoir des égratignures en la joue droite d'où provenait enflure que leur fermait l'œil et depuis en peu de jours sont été mortes.* (Charbon bactérien).

Il trouva entre ces entrefaites, ledit prévenu qui se mettait en devoir de médicamenter une des petites génisses et sur ce qu'il se plaignait de la peine que lui faisait ledit loup soutenant que c'était un vrai loup, ledit prévenu lui dit que c'était le diable et que le déposant ne savait la manière de guérir telles égratignures : il fallait saigner l'animal et le frotter en la moitié offensée avec mithridate. A quoi répondit le déposant qu'il avait ignoré que le mithridate fut propre pour oindre l'ayant toujours vu employer pour faire avaler au bétail qui a mangé quelque chose de vilain ou venimeux.

Hilaire Claudon Henri, âgé de 30 ans :

Le prévenu ayant eu quelque dispute avec lui, pendant qu'il faisait paître des bestes rouges sur ce que la vache dudit déposant était revenue

au logis boîteuse, il s'offensait au dit prévenu disant que c'étoit de l'avoir battue aux champs, de quoi indigné le prévenu jura qu'il le verrait bien d'une autre façon, ce qu'il n'oublia car ladite vache un peu après, fait son veau, son lait lui tarit aussitôt de sorte que ledit déposant fut contrainct de s'en défaire à perte, croyant attendu ladite querelle et menace que le dit prévenu lui a procuré par vénéfices le mal dudit bétail.

Estienne François, âgé de 34 ans :

Depuis que son beau-père a retiré un pré des mains dudit prévenu et qu'ils eurent pour cela dispute ensemble, il a eu trois pièces de son bétail mortes. Lesquelles le prévenu s'était mis en devoir de guérir en les saignant, *vrai que aussitôt qu'il les eut vues, ors qu'il n'y eut qu'une petite égratignure, il dit qu'il n'y avait point de remède et que autant vaudrait qu'elles fussent déjà mortes. (Charbon).*

Masson Guillaume, âgé de 55 ans :

Il a eu quelques difficultés avec le prévenu depuis lesquelles sa femme est demeurée impotente et ne va qu'avec crosses. En ce qui lui donne l'opinion est qu'un jour étant en l'église et sa dite femme seule au logis, il y tomba un bâton au devant d'elle sans qu'elle puisse apercevoir qui l'avait jeté et tomba avec si grand bruit qu'elle en reçut grande frayeur, ce qu'ayant fait entendre audit déposant au retour de l'église, il prit le bâton et le considérant reconnu qu'il était tout artisonné et comme un peu graissé au bout de ce qui lui donna de rechercher auprès de ses voisins à qui il pouvait être. De sorte que s'étant adressé à la femme dudit prévenu elle reconnut qu'il venait de chez eux et que c'était le bâton de feu son père.

Ayant eu après un poirier commun, il refusa d'en donner la part au prévenu. Quelque temps après comme il voulait monter pour cueillir les poires, le prévenu comme indigné et menaçant lui dit : Vous ne m'avez pas voulu laisser la moitié de ces poires-là ? non pas ; sur lesquels propos le déposant n'ayant laissé de demeurer comme il fut prêt de descendre il tomba si rudement qu'il pensa se tuer. Ce qu'il imputa également au prévenu en raison de mauvaise réputation.

Jean Florentin, âgé de 53 ans :

Ayant eu querelle avec ledit prévenu pour certain pré qu'il a retiré de lui, vu le mauvais bruit qu'il porte et la commodité qu'il a à cause du voisinage de nuire à Estienne François, son gendre, ci-devant ouï, *il a opinion que par les œuvres et vénéfices dudit prévenu son gendre a eu deux pièces de son bétail mortes en peu de jours d'une après l'autre.*

Claude Barnet, âgé de 40 ans :

Ne sait autre des déportements dudit Claudon, sinon qu'une fois il lui a ouï dire qu'il voudrait être sorcier pour trois heures et qu'il ferait bien du mal à tel. Depuis il a ouï reconnaître qu'il savait une herbe pour faire courir les vaches et les arrêter quand il voulait, et que un certain Jean Jehenne (en son vivant fort suspect comme sorcier) la lui avait enseignée.

Dit en core que le prévenu étant en pâture fit sciller son blé par ledit déposant, qui lui dit qu'un pâtre devait être auprès de son bétail et non pas au scillage. De quoi irrité le prévenu trouvant un peu après la femme du déposant qui portait à manger à ses enfants qui gardaient

les oies, se plaignit à elle de ce que son mari se mêlait de ses affaires et la tança fort bien. Deux jours après, lesdits enfants devinrent malades l'un après l'autre, et tellement travaillés de la maladie que l'un d'eux fut un mois sans parler ni prendre d'aliment de ce qui lui était donné par force, de sorte qu'à peine savait-on s'il était mort ou vif. De quoi il a fort imputé la cause audit Claudon à raison de ce qui avait précédé et du mauvais bruit qu'il porte.

Austette Peter Fretz, âgé de 56 ans :

Sur la fin de l'année passée, le prévenu le rencontra vers le gayvoir du village *et lui dit qu'il était bien aise que les habitants avaient tué un autre pâtre que lui, parce qu'il savait bien que cette année le bétail mourrait fort, et enquis comme il le savait, répondit Jean Jehenne, lui avait montré une herbe que quand il la voyait il savait assurément que c'était un pronostic de mort du bétail.*

Quelque temps auparavant lui déposant avait tourné sur un champ appartenant au prévenu, et ors que le blé ne fut pas encore levé et ne lui eût fait aucun dommage, si est qu'il ne cessa de quereller, et disputer disant ouvertement audit déposant qu'il s'en repentirait. Sur le soir du même jour mourut un de ses meilleurs chevaux et fut étranglé par les loups sans que les dits loups entamassent aucunement lesdits chevaux. Et la même année lui mourut une vache entre les mains du prévenu, laquelle à raison des dites menaces et causes qu'il a confessées connaît l'herbe qui fait mourir le bétail et lui attribue les dits accidents.

Hays Bernet, âgé de 50 ans :

Il y a quelques années que battant à la grange à Sarrebourg ledit prévenu dit « qu'il voudrait être sorcier pour deux ou trois jours pour se venger de quelques-uns qu'il haïssait ».

Fiacre Cherrier, âgé de 55 ans, maître échevin en la justice de Hesse :

Quoiqu'il n'ait jamais eu querelle ni difficulté avec le prévenu, *il a grande opinion qu'en deux jours et par ses vénéfices, sous environ quatre ans, perdu trois de ses vaches meillcures, la première desquelles fut morte aux champs le matin, mais à ce qu'il a entendu la plupart des bêtes qui en mangèrent moururent ; même le verrat qui en mangeait faillit en mourir tôt après, et plusieurs chiens aussi. La deuxième était à l'heure habituelle retournée à son lieu le soir et buvait et mangeait bien alors ; néanmoins le prévenu vint accroire, à la femme du déposant que la dite vache se portait mal et que les dents lui bochaient et nonobstant que le contraire lui fut maintenu, il ne laissa persister et demanda à la femme du déposant une nape pour renforcer la denture à cet animal à l'entour duquel ayant fait tout ce qu'il voulait, sortit et quelques heures après son partement, la femme du déposant entendit du bruit à l'étable et trouva sa vache, laquelle était hors de sa place au devant des autres et qui les offensait des quatre pieds et néanmoins n'était pas déliée. Sur quoi accourant, ce déposant envoya quérir quelques femmes et courut chercher une boîte de mithridate pour la secourir, mais il revint trop tard d'autant qu'il la trouva morte.*

Le jour suivant passant au devant de son logis, il se plaignit à lui de ce qu'il avait si mal ménagé la vie de sa bête, et, le même jour, la troisième passa encore le pas. Et, d'autant qu'envers la seconde il s'était tellement comporté qu'il y a grande apparence par son fait a été perdue,

il fait par conséquence pour les deux autres et présume que le tout vient des maléfices du prévenu diffamé.

Demange Valtin, âgé de 21 ans :

Il a servi le prévenu étant pâtre en ce lieu et en peu de temps il se donna de garde qu'entre leurs chiens il y en avait un si dangereux que s'il mordait quelque bête du troupeau, elle devenait malade dont la plupart mourait. Sur quoi il en avertit son maître et le pria d'oster ce chien-là, mais il n'en voulut rien faire disant qu'il le pouvait tenir en bride quand il le voulait et de fait ayant pris sous sa garde un veau appartenant à son beau-père et voyant qu'il ne s'accointait pas bien avec le reste du troupeau le menaça de lui mettre son chien en queue ce qu'il fit de sorte aussitôt qu'il fut mordu, le mal le prit et en mourut.

Dit aussi qu'un jour le Hardier de Neutting depuis naguère exécuté et le prévenu se prirent de querelle à cause du pâturage que chacun d'eux voulait avoir l'un par dessus l'autre et comme le prévenu l'appela viel triart, viel sorcier, l'autre lui disait chacune fois le menaçant du doigt, qu'il se tût et qu'il se donna de garde. Et depuis a confessé du déposant qui lui représentait de que dessus, que le dit Hardier lui en avait autrefois dit bien davantage.

Claudin Lhuillier, âgé de 40 ans :

Un jour pendant que le prévenu était en pâture, il demanda à la femme du déposant un galon d'huile, laquelle le lui ayant refusé quatre jours après *leur vache devint boîteuse d'une petite égratignure de laquelle sortait une eau fort jaune et le lendemain fut trouvée morte à l'étable. Laquelle ledit prévenu ayant vue déjà morte dit que s'il y en avait un cent pas une n'en réchapperait, ce qui a donné mauvaise opinion audit déposant et croit que le dit prévenu est cause de ladite perte par ses vénéfices.* (Charbon).

Claudon Blaise, âgé de 55 ans :

Comme il est commis de ville et qu'ils étaient sus quinze jours ou trois semaines en assemblée de commune, pour quelques affaires de la ville, le prévenu impatient de ce que l'on ne dépêchait pas assez tôt demande si l'on voulait meshui tenir là, et comme il était derrière, le dit déposant se retournant à lui, lui répliqua que personne ne le tenait là et qu'il s'en allât. Lesquels propos du dit prévenu attira au suiet de son accusation qui avait un peu auparavant précédé et témoigna par sa contenance que cette réponse lui touchait au cœur comme de vrai, l'intention du déposant touchait sur ladite accusation ; mais il ne reporta loin la vengeance parce que deux iours après il eut sa vache étranglée, croyant que ce soit des œuvres dudit prévenu irrité des dits propos.

Georges Jean Thiriat, âgé de 40 ans :

Ne sait autre chose que en pleine taverne, Fretz Jean Martin reprocha au prévenu de lui avoir fait mourir un cheval sur quoi le dit prévenu répondit que, quant à soi, il était homme de bien, mais que de sa femme il ne voulait rien répondre.

Mathieu Durant, âgé de 62 ans :

Ayant eu difficulté pour un anichon mangé des loups, au bois, qui était sous la garde du prévenu, et le prix duquel on répétait de lui, *il a eu opinion qu'il ait causé depuis de la maladie de son ancienne vache parce que l'ayant fait visiter par lui-même et lui demandant*

quelle pouvait être la cause de ladite maladie, il répondit que c'était sorcellerie et que s'il y en avait cent, il n'en échapperait pas une.

Austette Clairier, âgé de 35 ans :

Estant commis de ville en 1606, le prévenu vint demander quinze paires pour ses gages de pâtre du bétail rouge, et sur ce que le déposant lui maintint que la convention n'était que de quatorze et demi, ils eurent fort grande querelle par ensemble et incontinent après sa femme devint comme insensée, de sorte qu'étant menée à Vergaville elle fut renvoyée sur ce que on lui assura que le mal provenait de sortilège, ce qu'il a imputé au prévenu à cause de son mauvais bruit.

Mariatte, femme de Médard Grand Bastien, âgée de 46 ans :

En l'an 1626 ayant convenu avec Austette Peter Frels, de lui labourer un champ joignant un autre appartenant au prévenu, arriva que par nécessité il fallut tourner quelque peu sur le dit champ voisin de quoi offensé Claudon ne peut être apaisé après les offres que lui firent ledit Austette et la dite déposante savoir : de lui remettre son champ en bon état et de semer de nouveau ce qui se trouvait foulé et gâté ains dit qu'il le ressemerait mais, depuis, le coupa tout court par plusieurs fois donnant par là à entendre la volonté qu'il avait de s'en ressentir. La nuit même arriva la mort à un des chevaux de Austette, ne sait la déposante s'il en est cause.

Auguenesse, femme de Frels Jean Martin, âgée de 40 ans :

Le prévenu ayant un jour menacé son mari de lui faire tuer un cheval à cause qu'il avait charroyé par un sien pré, *dans trois jours après le meilleur de leurs chevaux fut mort, quelque temps après en perdirent encore trois.*

Anne, femme de Claudon Lhuillier, âgé de 41 ans :

Son mari ayant refusé au dit prévenu un galon d'huile qu'il demandait, ils eurent leur vache malade et ne paraissait qu'une égratignure rendant un peu d'eau jaune dont elle mourut deux ou trois jours après et comme le prévenu fut appelé pour la voir, il répondit que de cent il n'en réchapperait pas une ainsi égratignée.

Catherine, femme de Clause Bernet, âgée de 45 ans :

Un jour portant le dîner de ses enfants qui gardaient des oies, le prévenu se prit à elle lui disant que son mari à se mêler de ses affaires et que plusieurs jours auparavant il lui avait fait reproche qu'au lieu d'être à la garde de son bétail, il employait le temps à sciller les blés et se départirent.

Un peu après, le prévenu causant et murmurant toujours à part soi, deux jours après l'un des enfants de la déposante tomba malade si étrangement qu'il fut un mois sans parler et cinq semaines sans manger et si débile après sa maladie qu'il fallut lui apprendre à cheminer de nouveau à l'âge de neuf ans.

Jeanne, femme de Austette Peter Frels, âgée de 46 ans :

Le prévenu ayant pris en mauvaise part que son mari ait tourné sur un champ sien, le soir même ils eurent un cheval étranglé et néanmoins nullement endommagé, par quoi on dut croire que ce fut d'une bête cherchant sa pâture, et quelque temps après une vache morte. Ne sait si c'est des œuvres du prévenu sinon à cause du mauvais bruit qu'il ait, et que justement après leur querelle, telle infortune est advenue.

Zabel, femme de Xavier Durant, âgée de 46 ans :

Le prévenu laissa étrangler son ânichon, qu'elle et son mari ne purent lui faire payer à raison que la commune ne s'en voulait mêler. Depuis la déposante se plaignit que sa vache redoutait le prévenu, fut avertie qu'il l'avait frappée d'un grand coup de bâton, de quoi lui ayant fait reproche, il lui répondit que déjà elle s'était efforcée en vain de lui faire payer son ânichon. La déposante lui dit : Je ne te crains si tu n'es sorcier, sur quoi il ne répondit rien, ains s'en alla toujours grommelant. *Un peu après, ladite vache devint malade pour laquelle la visiter le prévenu ayant été appelé, dit que c'était sorcellerie, et enquis de la déposante quelle sorcellerie ce pouvait être, hocha la tête et s'en alla et depuis la bête mourut.*

Sentences

Vu par nous, maître échevin et échevins en la justice de Hesse, le procès...

Les informations prises sur ce...

Avons icelui Claudon, pour punition dudit crime condamné à être livré entre les mains du maître des hautes œuvres, pour, conduit au lieu des supplices accoutumés, être attaché et étranglé à un poteau et delà son corps brûlé et réduit en cendres, ses biens acquis et confisqués à qui il appartiendra, dépens de justice et dudit procès sur iceulx préalablement pris.

Nous l'avons dit par notre jugement définitif et droit.

Prononcé audit criminel en présence de tous les habitants du dit Hesse, où la plupart d'iceux, le jeudi dernier de juillet en l'an 1608.

Les exécutions de sorciers durèrent jusqu'en 1632 ; après cette époque, il y eut encore des procès de sorcellerie, on confisquait les biens, mais on ne brûlait plus. *Enfin, en 1672, une ordonnance de Louis XIV défendit aux tribunaux de connaître les matières de sorcellerie.*

Les habitants croyaient que Claudin Hardier, pâtre, pouvait se rendre invisible, se changer en loup garou et mordre les bêtes qui enflaient, puis mouraient. Il s'agit ici manifestement du développement de la tumeur charbonneuse qui se développait, vu l'interrogatoire, tantôt sous la forme d'estranguillon, tantôt à la hanche ou à l'épaule ou à la cuisse en déterminant la boiterie avec tumeur prémonitoire, ayant remarqué que les bêtes atteintes de mal mouraient et, comme il le disait, sur cent pas une n'en réchapperait. Son esprit d'observation lui valut la potence et l'estranglement.

Ci-joint les récits les plus marquants que j'ai rencontré dans diverses chroniques et histoires et qui donneront bien la physionomie de ces temps où la sorcellerie était d'actualité courante.

Concile de Tours, 813. — Le 41 ordonne aux prêtres d'enseigner aux peuples que ce qui se pratique par magie pour guérir les maladies des hommes ou des bêtes ne peut contribuer à leur santé.

L'an 1372, les habits et les livres des Turlupins, autrement dicts la Compagnie de pauvreté, furent brûlez et la Place de Grève.

Tiré des chroniques de Metz. — 1512. — Aussy en celluy temps, on ne parloit à Metz et au pays que de sorciers et sorcières, entre lesquelles en furent prinses deux sorcières et un sorcier au village de Luppey et furent brûllés et dirent à la mort que leur prestre en estoit tel comme

eulx, lequel pour ces paroles, s'en absenta du lieu. Pareillement en furent d'autres qui furent aussy brûllées en d'autres villaiges lesquelles dirent et congneurent qu'elles avoient aydé à faire cheoir la grelle par laquelle la fin de Luppey avoit été fouldroïée, deux sorcières à Romilly.

Taureau pendu. — 1512. — Le vingt neufviesme jour du mois d'aoust uns taureau devint enragé et fit plusieurs malz, entre lesquels il corrut sus à ung homme devers le mollin à vent, en allant à Sainte-Barbe et là le tuant.

Parquoy à force de gens fut celluy taureau prins et le neufviesme jour de septembre, il fut pendu par sentence de justice et le pendit le bouriault sur le mesme chemin de Sainte Barbe.

1512. — Sortilège. Les aiguillettes nouées. — Ledit seigneur Andorin estoit encharmé. Ces deux nobles gens ainsy conjoints ensemble par le lien du mariage comme dit est devant, furent par l'espace de sept ans et encore plus sans se toucher l'ung l'autre ne accomplir l'œuvre du mariage cependant que ledit Seigneur Andronin avoist la puissance destre vrai homme, beau, grand, fort bien viril.

En l'an 1533, une sorcière brûla entièrement la ville de Silhsoce en Suède. *Quant aux animaux, ils les font mourir en les infectant en leurs pâtures ou les suffoquent, s'introduisant en eux comme dans les pourceaux des gadaréniens.*

Tiré de l'histoire de Lorraine par l'abbé Bexon, 1409. — On vit paraître en Lorraine les premières traces d'une contagion qui devint dans la suite funeste. On brûle les sorciers. Un sorcier des Vosges est brûlé avec dix-huit femmes qu'il s'accuse lui-même d'avoir charmées comme gens privés avec le diable.

1446. — Et enz pays par deça en plusieurs bonnes villes et villaiges furent trouvés et annoncés plusieurs sorciers et sorcières qui avoient homaige au diable et usoient d'art diabolique dont il en eult plusieurs de prins et tortures, lesquels par l'Inquisition de la foid furent examinés et en yeult qui furent ars et brûllés, aulcuns de noyés et aultres condamnés en chartre perpétuelle.

1448. — Le dix-huitième jour de may, y eult à Gorse une femme brûllée pour sorcière, une autre pour se avoit condescendue à estre sorcière fut auldit lieu marquée d'un chauld fer en trois lieux au visage et ung homme consentant aux dictes femmes fut banni à dix lieues arrière de Gorse ses biens acquis.

1465. — Peste — car alors la plus grant partie ds seigneurs et tous les treze réservez lesdits seigneurs George et Ginot estoient hors de la cité pour la peste qui régnoit lors.

Tiré du *Journal Encyclopédique*,. — Au XIII^e siècle, Gui Pape raconte comme témoin oculaire qu'un cochon ayant tué un enfant en Bourgogne, on lui fit son procès dans les formes, on le condamna à être pendu et la sentence fut gravement exécutée en présence des juges. La même chose arriva à Saint Omer. Un cochon ayant dévoré un enfant dans la banlieue, les échevins le condamnèrent à être pendu. Il fallut nécessairement que cet animal fut surpris en flagrant délit, car autrement on n'aurait pas manqué d'ordonner préalablement la question ordinaire et extraordinaire pour lui arracher la révélation de ses complices.

1481. — Tiré des chroniques de Metz (Brûlerie de sorciers et sorcières). — Une à Sciez, Marguerite Villemin, une à Remilley, une à Chaistel Soulz Saint-Germain, une à Mairange qui en accusoient grosse quantité en plusieurs lieux, qu'elles disoient qui faisoient des malz

innomérables, deux sorcières brûlées à Saulney le 19 juillet, le 11 juillet deux femmes à Voippey, une à Vigneulle prinse pour sorcière laquelle se estrangla d'elle mesme en sa prison. A Maringer, une s'estrangla, l'autre fut brullée.

1581. — Procès-verbal de la remise par le maire du chapitre à Mandray au prévôt de Saint-Dié du corps de Jean Didier Finance condamné pour cause de sorcellerie à être tenaillé à brullé vif lequel s'est suicidé dans les prisons du chapitre.

Sous le règne du Grand Duc Charles (1598), la Lorraine fut à son plus haut degré de grandeur, de considération et de puissance. La population nombreuse et forte par des mœurs pures, une nourriture saine et abondante... et les impôts légers... ; les sujets furent heureux, ils avaient presque tous de petites possessions bien cultivées qui les attachaient et les affectionnaient, il n'y eut point d'émigrations. Plus de lumière et de philosophie auroient sauvé la vie à une multitude de malheureux condamnés comme sorciers. Le procureur Nicolas Remy condamne tous ceux qui comparurent devant lui pour ce prétendu crime depuis l'an 1580 jusqu'en 1590. Dans l'archevêché de Trêves, même manie. Un zèle aveugle fit oublier la loi pleine d'humanité du bon duc Antoine.

1611. — Exorcisme pour mal caduc (épilepsie). Archives d'Epinal. — 2 francs donnés à une pauvre aveugle des environs de Vic, affligée du mal caduc, qu'on avait amenée à la porte du faubourg de la Fontaine pensant parler à Maître Maurice, pour être exorcisée.

1614. — Un particulier de Vrainville vient à Epinal trouvez Maurice Villemin pour se faire exorciser des sorts à lui donnés. « Il se serait tellement trouvé perturbé et troublé de son esprit que l'ayant mis en fougue, ou auroit esté contraint de le lier et garoter, veoir même le faire garder à la porterie de la porte d'Ambrail en luy donnant des gardes et enfin continuant sa rage il fut forcé à raison du scandal le faire renvoyer au dict Vrainville lieu de sa nativité ».

1609. — Attignéville. — Procès contre deux habitans accusés de sortilège pour avoir assisté au sabbat, avoir eu commerce avec le démon et par ce moyen avoir fait mourir plusieurs personnes et des bestiaux. Ils sont étranglés et brûlés ensuite.

A cette époque de sorcellerie et démonologie, on attribuait souvent les monstres ou les enfants d'une laideur repoussante à un regard de la mère à moins qu'on ne l'attribuât à un coît bestial ou à l'influence du démon, auxquels cas, la mère et sa postérité étaient condamnés à être ars et estranglés.

Huzard raconte qu'en 1763, « on a vu des bergers condamnés aux galères et d'autres à être brûlés, soutenir opiniâtement que la mort des bestiaux pour laquelle ils étaient condamnés était bien leur fait ; qu'elle était la suite de conjurations et de charges ou maléfices composés du sang et de la fiente des animaux, d'eau bénite, de pain béni de cinq paroisses ».

A rapprocher des Factums et Arrêts du Parlement de Paris contre les bergers, sorciers, etc...

La vérité sur certains faits arrive à sauver quelques têtes : par exemple, le jugement en dernier ressort du Tribunal du district d'Evreux qui décharge Pierre François Peuchon, laboureur de Neuville du Bosc, de l'accusation d'empoisonnement de moutons par le moyen de gobbes (égagropiles) et condamne ses dénonciateurs en 1500 de dommages intérêts.

Que pouvait-on attendre des juges comme Boguet et comme les membres du Parlement d'Aix qui siégèrent dans le procès du Curé Gaufredi ? Ces derniers entraient pour tenir séance dans la Grande Chambre, lorsque tout à coup on vit rouler sur le parquet au milieu d'un nuage de poussière, un objet volumineux et noir. Messieurs de la Tournelle épouvantés et imaginant qu'ils avaient à faire au diable se mirent à fuir en criant, hormis le rapporteur qui embarrassé dans sa robe s'était agenouillé en marmottant des prières. L'objet noir à son tour demanda pardon et tout s'éclaircit. Le prétendu diable était un petit ramoneur qui était en train de nettoyer la cheminée et avait perdu l'équilibre. Les fugitifs se mirent en séance. Le rapporteur commença la lecture du procès et Gaufredi fut condamné au feu sans qu'il leur vint à l'idée que d'autres avaient pu comme eux prendre un ramoneur pour le diable ».

Que n'avaient-ils pas eu le bon sens du célèbre médecin et chirurgien Turk. « La Cour du Parlement étant réfugiée à Tours nomma Messieurs Le Roy, Falaiseau, Renard, médecin du Roy et moy pour voir et visiter quatorze personnes tant hommes que femmes qui étaient appelantes de mort pour être accusées de sorcellerie. La visitation en fut faite par nous en la présence de deux conseillers de ladite cour ; nous vîmes les rapports qui avaient été faits sur lesquels avait été fondé leur jugement par le premier usage. Je ne sais pas la capacité, ni la fidélité de ceux qui avaient rapporté, mais nous ne trouvâmes rien de ce qu'ils disaient, entre autres choses qu'il y avait certaines places sur eux du tout insensibles, nous les visitâmes fort diligemment sans oublier de tout ce qui est requis, les faisant dépouiller tout nus, ils furent piqués en plusieurs endroits, mais ils avaient le sentiment fort aigu ; nous les interrogeâmes sur plusieurs points, comme on fait pour les mélancholiques, nous n'y reconnûmes que de pauvres gens stupides, dépravés de leur imagination, les uns qui ne se souciaient de mourir et les autres qui le désiraient, notre avis fut de leur bailler plutôt de l'hellébore pour les purger, qu'autre remède pour les punir, ne voulant pas juger par la voie commune, mais par celle de la raison, et vaut mieux ce me semble en ces choses difficiles preuve et dangereuse créance pencher vers le doute que vers l'assurance. La Cour les renvoya suivant notre rapport ».

Quant aux exorcismes, ils étaient justifiés par l'Eglise, car le Seigneur a dit aux vrais croyants : « Ils imposeront les mains aux malades et les guériront ». (Mathieu 16-18).

Le Seigneur enseignant pleinement dans ce passage que c'est la foi qui guérit. Ces attouchements, ces incubations, ces impositions des mains sont les formes et les véhicules du bien.

Les exorcistes officiels devaient recevoir leur pouvoir de l'Eglise. Le 7 du Concile de Carthage, en 398, dit : « Quand on ordonne l'exorciste, il doit recevoir de la main de l'évêque un livre dans lequel sont inscrits les Exorcismes et il faut que l'Evêque lui adresse ces paroles : recevez les et les apprenez par cœur et ayez le pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes soit qu'ils soient déjà baptisés ou qu'ils ne soient encore que cathécumènes ».

Mais les moyens purement humains agissaient souvent au mieux. Quelle impression, Boerhaave ne fit-il pas dans l'hôpital de Harlem sur quelques filles sujettes aux convulsions en faisant apporter devant elles des réchauds embrasés et en menaçant la première qui donnerait le

moindre signe d'agitation nerveuse de lui appliquer un fer rouge sur le bras ?

Il y avait à l'hôpital de Montpellier une fille de sept à huit ans qu'on croyait avoir des accidents épileptiques. Sauvage, qui en était le médecin et qui n'ignorait peut-être pas l'histoire que nous venons de rapporter, proposa vingt coups de fouet bien appliqués après chaque accès. La malade ne goûta pas vraisemblablement le remède et il ne fut plus question d'épilepsie.

Bruhier, en 1742, qui publia un ouvrage très documenté sur les signes de la mort, en parlant de l'absence d'auréole et de phlyctènes dans les brûlures provoquées sur les corps morts, ajoute cette restriction : « Mais quelle confiance peut-on donner à cette épreuve la plus efficace de toutes celles qu'on peut emprunter à la chirurgie, quand on voit les prétendus sorciers qui vont au sabbat, recevoir souvent les épreuves du fouet et du feu sans donner le moindre signe pendant les extases que la force de l'imagination ou l'usage même de quelques narcotiques leur procure », *et concluait que la putréfaction était réellement le seul signe véritable de la mort.*

Le théologien Dom Robert Desgabets, savant bénédictin de la Congrégation de Saint Vanne, et Saint Hidulphe raconte que les exorcismes étaient très courus au temps du règne de Charles III, en Lorraine, et le Duc Charles ayant vu, dit-il lui-même, les heureux effets des exorcismes faits par les religieux de l'ordre de Saint Barnabé et Saint Ambroise advenus de Milan sur plusieurs personnes qui se trouvaient molestées par sort, possessions et obsessions de malins esprits et considérant le grand bien et le soulagement que telles personnes pourraient apporter tant en ces pays qu'ès circonvoisines, leur permit en 1604 de fonder un monastère à Saint-Nicolas.

Les historiens prétendent que ces religieux furent appelés d'Italie à l'occasion de la maladie du Cardinal de Lorraine, lequel voyant que la médecine était impuissante à le guérir, pensait que les exorcismes auroient plus de pouvoir.

Le cardinal mourut en 1607 et six ans après les Ambroisiens quittèrent leur monastère et ils étaient remplacés par des bénédictins de la Congrégation de Saint Vanne et Saint Hidulphe.

Ainsi s'explique le pourquoi dans les archives des villes et villaiges on trouve souvent qu'il est donné un secours pour conduire les agités, possédés et énergumènes en pèlerinage à Saint-Nicolas.

Pour se renseigner sur les idées qui régnaient encore chez de nombreux juges et savants de l'époque sur la sorcellerie et la démonologie, il n'y a qu'à parcourir le gros volume publié par Pierre de Lancre, Conseiller du Roy au Parlement de Bordeaux en 1712.

La sorcellerie est contagieuse. « Il ne faut désormais se tenir à cette douceur ancienne dont usoyent nos Parlemens. Et ne peut-on trouver mauvais si les juges ne les renvoyant pas à leurs Pasteurs, puisqu'on ne s'en trouve que trop qui sont frappez de cette mesme contagion ».

Virgile voulant montrer combien Circé excelloit en cet abominable mestier dict que par le moyen de ses herbes, elle scavoit changer les hommes en bestes ». Bodin en réfutation des opinions de Wier dict très bien que ce n'est pas pour la faiblesse et fragilité du sexe, puisqu'on voit qu'elles souffrent la torture plus constamment que les hommes et qu'on en a vu de si acariastres à taire des méchancetez, qu'après la mort d'Hyppyas Tyran d'Athènes et en la conjuration de Néron, les femmes se tranchoient la langue pour oster toute espérance aux juges

de tirer la vérité par leur bouche; et avons vu des sorcières à Bayonne la souffrir si virilement et avec tant de joye qu'après avoir un peu sommeillé dans les tourmens comme dans quelques douceurs et délices, elles disoyent qu'elles venoyent de leur Paradis et qu'elles avoient parlé à leur Monsieur.

« Plusieurs personnages ont creu que le transport des sorciers au sabbat n'estoit que prestige, illusion ou songe, au nombre desquels le mesme voulut mettre Saint Augustin, sous le prétexte qu'il a dict avoir veu un prestre lequel s'estant oingt de certain onguent tombait à terre ravy en extase, comme si le corps eult esté sans âme et disoit estant revenu à soy, avoir veu beaucoup de choses étranges et merveilleuses, bien qu'il n'eust bougé de place. Tostat dict de mesme qu'il y avoit certaines sorcières en Espagne, lesquelles s'estoient ointes de certain onguent, tombaient comme inanimées et excitées de cet assoupissement, disoyent qu'il leur estoit advis qu'elles estoient transportées bien loing en l'air, qu'elles estoient ailées et avoient veu des lieux fort plaisants, bien qu'elles n'eussent non plus bougé d'une place sans que les piqûres et tourmens les puissent éveiller ; laquelle expérience a depuis esté faite par plusieurs, mesmes par le sieur de Lagebasson, lequel comme premier Président en la Cour du Parlement de Bordeaux(la secte de Luther et celle de Calvin estant en quelque vogue, désiroit toutes sortes d'hérésie et impostures que le Diable alloit semant partout et régler le Parlement sur ce qu'on devoit croire et juger. Qui est cause que longuement nos pères ont vescu en cette erreur fondé sur une expérience mal faite qu'il ne les falloit condamner à mort ains renvoyer simplement à leurs curés et pasteurs, comme si ce n'eust esté simplement que prestige et faulce imagination ».

Mais le père Maldonat « dict que Luther et Mélancthon ne croyoient le transport réel et que plusieurs et Montagne entre autres ont suivy l'opinion de ces deux hérétiques.

Ils usent encore d'un autre argument et disent que cela n'advient qu'à des femmelettes et à des enfans, desquels on trouve les corps gisans ès mesmes lieux où on les a laissez, sans qu'ils ayent esté transportez en lieu quelconque ny bougé de place comme on dit de certains qu'on voyoit en festins et néanmoins on les trouvoit en mesme temps chacune en sa maison.

Et de ce pauvre Gascon lequel Bodin dict qu'estant esclave en Turquie il fut tellement abreuvé de mandragore et autres breuvages qu'estant tombé en extase on eust moyen de chastrer comme on faict et pratique à l'endroit de plusieurs autres eunuques qui demeurent par ce moyen endormis près de quatre jours.

Et quant elles veulent estre transportées corporellement, elles s'oignent de certain onguent faict de la graisse de petit enfant duquel nous parlerons cy-après.

Jeannette d'Abadie de Siboro, âgée de seize ans, « dict qu'en l'accouplement elle a veu et expérimenté fort souvent au sabbat la semence du diable estre froide, mais que celle des autres hommes est naturelle, ayant esté accouplée avec le diable et cent fois avec d'autres hommes au dict sabbat et hors d'iceluy jamais, chose qui confirme merveilleusement la réalité du sabbat ».

Jean Wolfin rapporte que l'an 1565, le seize may, une femme au village de Schmitz accoucha d'un enfant sans tête, il avait la bouche à l'épaule gauche, une oreille à droite, les mains et les pieds étaient armés de griffes au lieu de doigts. Son corps étoit de couleur brune et

tremblant comme sont les feuilles d'or, sa chair étoit sans os. Il fit un haut cri quand la sage femme voulut le laver.

On s'imaginait qu'il ne pouvoit avoir été engendré que par un incube.

La marque du caractère du Diable. — Sorcières et tesmoins sont trouvez marquez d'une marque insensible dont l'espreuve est faite par nous mesmes et mille autres particularités qu'elles désignent et non seulement les enfans le confessent, ains femmes de quarante et cinquante ans « et qu'on est marqué au sabbat d'une marque insensible et visible de laquelle presque toutes les sorcières et les enfans qu'elles ont présente au Diable se trouvent marquez ».

Dieu permet aussi les transports « veu qu'on lict en l'Ecriture Sainte et austres bons livres une infinité d'exemples de transports faicts par sa permission ». Parfois elles reviennent du sabbat si harassées de ce transport qu'elles en demeurent plusieurs jours au lit.

Cardant dict « que l'oignement fait de la graisse de petits enfans endort premièrement ces vieilles sorcières, puis leur fait voir et songer merveilles ».

Jeannette de Belloc dicte Assome, fille de 24 ans, « dict que le sabbat est comme une foire célèbre de toutes sortes de choses en laquelle aucuns se promènent en leur propre forme et d'autres sont transformés, ne scait pourquoy, en chiens, chats, asnes, chevaux, pourceaux et austres animaux ».

Jeannette d'Abadie de Siboro dépose « qu'elle fuyait l'accouplement du Diable à cause qu'ayant son membre fait en écailles, il fait souffrir une extrême douleur, outre que sa semence est extrêmement froide, si bien qu'elle n'engrosse jamais, n'y celle des autres hommes au sabbat bien qu'elle soit naturelle » ; qu'elle a veu des sorciers se transformer en loup, en chien, en chat et autres animaux en se lavant les mains dans quelque eau qu'elles avoient dans un pot et reprenoient leur forme quand bon leur sembloit ».

Et comme Dieu marquoit en l'ancienne loy les siens, de la Circuncision auquel signe a succédé en la loy évangélique le signe de la Croix, ce corrupteur du genre humain imprime des marques aus siens, comme jadis les Carpocratiens anciens hérétiques et sorciers marquoient leurs disciples d'un fer chaud au bas de l'oreille droite. Dans Irénée Epiphane et Tertullien, il est fait mention d'une autre sorte d'esclaves de Satan qu'il bastisoit et marquoit au front ».

Car que scauroit rendre raison de la marque de celui que Del Rio appelle Devaux, lequel en avoit une au dos qui ressembloit un petit chien noir, en laquelle il ne sentait aucune douleur lorsque l'on y enfonçoit une esguille, mais si on le menaçoit seulement à l'endroit de cette marque, le sorcier se plaignoit grandement, encore qu'il ne vit celui qui dressoit ainsi le doigt contre la marque et qui en faisoit la menace.

Astona la sorcière dict : « Je scay bien que les plus suffisans se cognoissent entre eux et de fait on dict que souvent on en a veu lesquels voyant mener plusieurs sorciers au supplice disoient devant tout le monde, celle-là confessera, celle-là ne dira mot, quand on lui arracheroit les entrailles, celle-ci a deux démons sur les deux épaules qui la tiennent tellement aheurtée à ne discourir. Cette exécution qu'elle mourra comme martyr et tout en riant, ce qu'on voyoit arriver en mesme instant.

Une fille de dix-sept ans merveilleusement experte et dextre à trouver

les marques des enfans. Elle leur mettoit une esguille longue dans le centre de la marque laquelle estoit parfois aussi petite que la teste d'une espingle. Mais elle leur fourroit en pleine vene sans douleur et sans plainte. Au lieu que le chirurgien voulant faire l'espreuve bandoit les yeux aux sorcières, lesquelles par méchanceté taschoient à cacher leurs marques, voire avec un tel artifice qu'estant vingt ou trente en mesme prison, elles se visitoient l'une l'autre et sy elles se trouvoient la marque, le Diable leur avoit aprins de se gratter et esgratigner si outrageusement que parfois leurs épaules sembloient des épaules de suppliciés qui viennent de souffrir le fouet ou des escorchées violentes. Mais tout cela n'empeschoit pas qu'on ne découvrit visiblement la marque.

Or pour faire la dicte visite très certainement, il avoit une espingle en la main gauche, avec la teste de laquelle il faisait semblant de déprimer la sorcière en plusieurs lieux, qu'elle ne pouvoit voir ayant les yeux bandés et en la main droite il avoit une esguille ou une alène bien déliée et ayant pincé la sorcière avec la teste de l'espingle en plusieurs lieux elle se trémoussoit et se plaignoit artificiellement comme si elle eut souffert quelques grandes douleurs et néanmoins bien qu'en mesme temps on luy mit l'esguille jusqu'aux os elle ne disoit mot. L'espreuve en fut faite très clairement par le sieur de Grammont, gouverneur de Bayonne et pays de Labourt en présence du sieur Vauselas et sa femme lequel par fortune s'en alloit en ce temps-là Ambassadeur en Espagne ; il enfonça si avant une espingle bien longue dans le bras d'une sorcière appelée Jeannette de Belloc que toute la compagnie et luy mesme en avoit quelque commisération, mais n'ayant nul sentiment en ce lieu que la marque occupoit, elle l'enfonça elle mesme jusque au bout sans douleur ne sentiment quelconque.

Lycanthropie. — Un type de lycanthropie est parfaitement décrit dans « l'Arrest du loup garou » prononcé en robe rouge au Parlement de Bordeaux, le 6 septembre 1603.

Plusieurs ont veu oculairement, dit Del Rio, les remuements et l'agitation de l'accouplement de Satan avec les sorcières. Je cite textuellement Henry Instituteur et Jacques Spranger que furent esleus du Pape Innocent VIII pour faire le procez aux sorcières d'Allemagne, racontent que bien souvent ils ont veu des sorcières couchées par terre, le ventre en sus, remuant le corps avec la mesme agitation que celles qui sont en ceste sale action prenant leur plaisir avec ces esprits et démons incubes que leur sont visibles, mais invisibles à tous autres, sauf qu'ils voyent après cet abominable accouplement une puante et sale vapeur s'eslever du corps de la sorcière de la grandeur d'un homme, si bien que plusieurs maris jaloux voyant les malins esprits acointer ainsi et cognoistre leurs femmes pensant que ce furent vrayment des hommes, mettoient la main à l'espée et qu'alors les démons disparaissaient ils demeuroident mocquez et rudement baffouez par leurs femmes

Johannès d'Aguerre dit que le Diable en forme de bouc avoit son membre au derrière et cognoissoit les femmes en agitant et poussant avec iceluy contre leur devant. Marie de Marigrane, âgée de 15 ans, habitante de Biarrix, dict qu'elle a veu souvent le Diable s'accoupler avec une infinité de femmes qu'elle nomme par nom et surnom et que la coustume est de cognoistre les belles par devant et les laides tout au rebours.

INSPECTION ALIMENTAIRE

Au point de vue de l'alimentation, je dirai même que les mesures de protection étaient souvent beaucoup plus draconiennes qu'aujourd'hui. Si l'on ne connaissait pas aussi bien la nature des maladies et leurs causes, on n'en était pas moins armé contre tout ce qui paraissait suspect. Il y avait aussi la grande raison des corporations bien organisées, ayant leurs statuts et un apprentissage sérieux pour presque tous les métiers. Du mouvement communal aux corporations et à Colbert, tous les corps des métiers sont pour ainsi dire arrivés à codifier dans leurs livres spéciaux leurs statuts, leurs réunions, leurs confréries; tous les progrès faits dans chaque corps de métiers, et de cette nomenclature et lecture des statuts des métiers de l'alimentation va surgir pour nous la preuve d'un service sanitaire assez bien organisé et d'une connaissance assez étendue des maladies dues à l'alimentation.

Si l'on consulte les nombreux écrits des « Propriétés des choses » parus du XIV^e au XVI^e siècle, à côté du fatras de naïveté la plupart superstitieuses, on trouve des faits très précis qui étonnent et toutes les découvertes modernes étaient déjà en germe dans l'esprit de nos ancêtres du Moyen-Age, s'ils n'avaient point été arrêtés par la superstition, la scholastique et la crainte de l'Eglise et si, procédant à l'expérimentation, ils eussent développé leurs idées, quelle magnifique floraison scientifique nous aurions vu.

La corporation des bouchers est celle qui a des affinités directes avec l'alimentation et dont les règles minutieuses touchaient à la prophylaxie des maladies.

Statuts des bouchers vendant dans les halles du vieux marché de la porte Beauvoisine à Rouen, Charles VIII à Rouen 1487

Charles... savoir faisois à tous présents et avenir, nous a la supplication et requestre des maistres jurez bouchers et ouvriers de boucherie vendans et faisans mestier et marchandise ès halles du vieil Marché.

Premièrement que nul maistre dudict mestier de boucherie des dites halles et porte Beauvoisine ne pourra avoir que ung apprentilz à la foiz lequel sera tenu servir son dit maistre trois ans continuelz et avant qu'il entre au dict service sera présenté ès gardes du dict mestier qui lors seront par eulx menelz devant le bailli de Rouen qui lors sera ou son lieutenant pour faire le serment à ce appartenant et de faire accomplir son dit service bien et deuement sera appliqué suffisamment devant ledit bailli ou son lieutenant de la valeur de dix livres tournois à appliqué moitié au Roy et l'autre moitié au maistre, à les prendre à sa volonté et conscience pour son deffraiment moiennant raison et justice de tout comme l'apprentilz auroit défailli de faire et accomplir deuement son dit service, et après son serment fait et plaige baillé de la manière que dit est pourra lors et non plus tost entrer et commencer à faire son dit service chieu son maistre le quel maistre sera tenu lui monstrar et apprendre bien et deuement à son pover iceulx mestier et et marchandise et tout ce qui y appartient sans occuper ni embesoigner l'apprentilz en autre chose quant il devra apprendre son dit mestier et marchandise, mais aux jours où l'on n'a point accoustumer d'en

ouvrer sera tenu servir bien et deuement son maistre de toutes choses licites et honestes, ainsi qu'il appartient à service et office d'apprentilz selon l'estat de son maistre et de lui et dudit mestier ; et se son maistre va de vie à trépas on lui fault ains son terme accomply, il le pourra parfaire et accomplir chiecx ung autre maistre dudit mestier qui par ledit bailli ou son lieutenant lui sera baillé à la relacson des dicts gardes et appelez à ce ung ou deux des amis, si aucuns en a eu la ville et si le maistre premier ou second bact ou traicte villainement ou inraisonnablement son apprentilz ou ne faict son devoir de lui monstrier et apprendre lesdits mestiers et marchandise et tout ce qui appartient que faire devra et l'apprentilz s'en plaint ou autres pour lui, ledit bailli ou son lieutenant y pourvoiera et en pugnira le maistre selon raison et justice.

2° Item. Quant ledit apprentilz aura fait son service il sera tenu de faire son chief d'œuvre bon et souffisant devant les gardes jurez et varletz dudit mestier et autres ouvriers d'icelluy mestier qu'il plaira ausdits gardes à ce appeler et ce peut estre trouvé souffisant pour lever ledit mestier et en tenir ouvrour, ilz le seront tenus rapporter devant ledit bailli ou son lieutenant et si l'estoit ainsi qu'il faut à faire son chief d'œuvre, il lui sera tenu de servir ou bon lui semblera veques l'ung des maistres d'icelles deux boucheries jusqu'à ce que paraisant chief d'œuvre comme dit est, il soit trouvé souffisant et en icelluy cas sera tenu faire serment devant ledit bailli ou son lieutenant de bien et loyalement ouvrer comme maistre dudit mestier et pour sa hause paiera soixante solz tournois à aplicquer cest assavoir quarante tournois au Roy notre dit Seigneur et ving solz tournois aux gardes dudit mestier pour aider à supporter les frais d'icelluy mestier.

3 item. Afin que aucune créature humaine ne puisse estre déceue pour acapter aucunes chars esdites boucheries desdites halles et porte Beauvoisine, soient char d'aumailles (gros bétail), d'ouailles (brebis) ou porcs qui soient entichiez (infectés) d'aucunes maladies et pour eschevez (échapper) aux inconvéniens qui se pourroient ensuir à corps humain euser de chars corrompues et mauvaises, *ordonné est que le porc fresq seursème ne sera point vendu esdites boucheries se il n'est sallé deuement ainsi qu'il appartient, mais le porc fresq et nouvel non seursemé qui sera trouvé souffisant pour exposer en vente pourra yestre vendu en la manière acoustumée comme les autres bonnes chars, le seursemé sallé sera vendu à part à différence de l'autre et ce ainsi que aucune chars de porc seursemé soit exposée en vente, elle sera arrestée par justice par les gardes et se telle est trouvée, elle sera confisquée et donnée aux povres prisonniers et aussi nul boucher ne pourra vendre ou exposer en vente esdites halles ou porte Beauvoisine ne ailleurs es nectes du povoir et visitacion des gardes dudit mestier, bœuf ni vache entichée de fy (tuberculose) ne d'autre maladie ; mouton ne beste ouaille entichée de clavellée ou bouquet, vache nouveau veslée qui n'ait quarante jours franchement, ne truie nouveau pourcslée et semblablement veel de lait (veau) qui n'ait quinze jours franchement, ne porc ou truie nourry de huillier barbier ou poissonnier, ne beste quelle qu'elle soit qui vienne de maladie, et s'il est trouvé ou sceu deuement qu'aucun bouchervendant esdites halles et porte Beauvoisine face ou ait fait le contraire ou que sur aucun d'iceulx soit trouvé aucune d'icelles bestes ou denrées qu'il ait achetées ou errées frauduleusement pour les exposer en vente à détail esdites halles porte Beauvoisine ou ailleurs au povoir desdits gardes, les chars, cuirs, cieulx (suifs) et saings en seront prins*

et arrestez par lesdits gardes qui lors seront et les dites chars gectées en la rivière de Seine pour ce que telles chars sont mauvaises, indigne et périlleuse à usage de créature humaine, et les cuirs en seront forfaiz (confisqués) et acquis au Roy notre dit Seigneur ; et les cieulx et saings au proufit commun dudist mestier et si en sera tenu ledit boucher faire amende au regard de justice, *et si ne pourra aucun boucher des dites boucheries tuer ne faire tuer aucune truie souverresse jusques à ce qu'elle ait neuf jours de repos aincois qu'elle soit tuée pour refroidir sa chaleur et aussi ne pourront vendre ne exposer en vente mouton à couille appelé belin depuis la Madeleine jusques à la Saint Denis sur peine de forfaire la char qui en sera trouvée et laquelle sera donnée aux pôvres prisonniers la pel (peau) au prouffit du Roy notre dit Seigneur et le cieulx au prouffit desdits gardes, comme dit est. Et oultre aucun desdits boucher ne pourra meclre, ne exposer en vente boucq ne chèvre en nul temps de l'année et qui sera trouvé faisant le contraire, il forçera le boucq et chèvre dont la char sera donnée aux prisonniers, la pel appliquée au Roy et cieul au prouffit dudit mestier pour ce que la chèvre et le bouc pourroient être vendus au lieu de char de mouton.*

4. Item. Et ne pourra d'ores en avant aucun boucher vendre ne exposer en vente esdites halles porte Beauvoisine ne ailleurs, au povoir et visitacion desdits gardes, chars de bœuf, vache, mouton ou brebis se elle n'est tuée et escorchée ou courroier au povoir et visitacion des dits gardes ou s'il n'en monstre ou fait montrer auxdits gardes, premièrement et avant toute œuvre le cuir entier auquel soient encore tenus le cuir de la teste et tous les piez de ladite beste sans y estre rattachiez et aussi sera tenu de monstrier le poumon, la rate, les courailles et le foye de la beste.

5. Item. Tous ceulx qui seront trouvez vendans ou avoir vendu ou exposé en vente bestes mortes et mornées, cest assavoir bœuf, vache, porcs, truie, ou estaint en estabte ou dehors, en seront pugniz en la manière qui ensuit, cest assavoir, en feront amende au Roy notre dit Seigneur par devant ledit bailli ou son lieutenant et seront privez dudit mestier par an et par jour et desdites bestes seront les chars gectées en la rivière de Seine, les cuirs forfaits au Roy notre dit Seigneur et les cieulx et saings aux gardes jurez dudit mestier pour convertir au commun proufit d'icelluy mestier comme dict en des autres cy-devant.

6. Item. Nul d'iceulx bouchers vendans esdites halles et porte Beauvoisine ne autre ne pourra tuer beuf, vache, veel, porc ne mouton à jour de samedi ne de dimanche se n'est pas autorisé de justice ou des gardes pour cause de grant nécessité ou de survenue en la ville, des Seigneurs ou nombre de gens qui ne pourroient autrement estre pourvez pour leur substantacion à jour de dimanche sur peine d'amende et de prison à la volente de justice.

Nul bouchers desdites boucheries ne autre quelconque ne pourra vendre, ne faire vendre esdites halles et boucheries Beauvoisine à jour de dimanche à détail ne autrement char de beuf, velle de mouton ni de porc, mais les pourront vendre à estal en la manière qui s'ensuit : c'es assavoir à jour de samedi entre Pasques et la Saint Michel à commencer à vendre à estal depuis douze heures de jour jusqu'à dix heures du soir et entre la Saint Michel et le karesme à commencer semblablement à vendre à estal depuis neuf heures de jour de samedi jusqu'à cœuvre feu sonné en la grant Eglise de Rouen, sans ce qu'il en puissent vendre à l'estal de leurs hostels ne autrement à jour de dimanche, sinon par auctorité de justice ou par la visitacion des gardes au cas

qu'il surviendra à ladite ville au jour de dimanche si grant nombre de gens qu'ilz ne puissent estre fournitz pour ce jour en leurs hostellerries où ès rotisseurs et pasticiers de ladite ville sur peine de forfaire la char de beuf, de veul, de porc ou de mouton, que sans congée de justice desdits gardes seroit trouvée vendant ou avoir esté vendue à appliquez et ditribuer icelle forfaiture aux pòvres prisonniers en ladite ville par l'ordonnance de justice. *Le repos obligatoire était donc déjà imposé.*

8. Item. Et s'il advenoit qu'il demourast à aucun boucher à jour de samedi aucune porcion de char à beuf, de mouton ou de porc à vendre avant Pasques ou Saint Michel, il la pourra garder jusques au lundi pour vendre dedans dix heures dudit jour pourveue que au devant qu'elle soit exposée en vente elle soit visitée et veue par les gardes et trouvée bonne et souffisante pour vendre et user à corps humain et non autrement et en la Saint Michel et karesme lesdits bouchers vendant aux halles et porte Beauvoisine pourront vendre et exposer en vente leurs dites bonnes chars tant qu'elle deuement bonnes et souffisantes pour user à créature humaine pourveue qu'elle soit deuement visitée par lesdits gardes et trouvée suffisante comme dit est...

9. Item. Au regard de trippes cuites, les pourra vendre à jour de dimanche esdites halles et porte Beauvoisine entre Pasques et la Saint Michel et karesme jusques à neuf heures.

10. Item. Chacun ou dores en avant depuis Pasques à la Saint Michel en septembre, nul d'iceulx bouchers vendans esdites porte Beauvoisine ne pourra vendre ne exposer en vente char de beuf ne de mouton tuée du vendredi fors au samedi et lundi, ainsi en la manière que dessus est dit et la char de beuf et de mouton tuée du lundi fors depuis ce jour jusques au jeudi en suivant heures de primes et celle du mercredi fors, etc...

11. Item. Il y aura en ladite boucherie des halles et porte Beauvoisine quatre gardes jurez des maistres dudit mestier et trois varlets semblablement gardes lesquels tant les maistres que les varletz, se renouvelleront chacun an à l'entrée de karesme et seront tenus visiter ledit mestier et les opérations qui seront faictes esdites boucheries, et toutes les fraudes forfaitures, faultes maulvaisetez et décepcions qu'ils trouveront estre ou avoir esté faictes contre et au préjudice dudit mestier, ilz le seront tenuz révéller rapporter et dénoncer en justice, pour en ordonner selon les articles dessus dits et ainsi qu'il appartiendra selon raison, sans ce que autres de justice et lesdits maistres gardes et varletz desdits boucheries, etc...

Les bouchers du dehors (viandes foraines) ont droit à accoustumée d'apporter et vendre des chars en la dite ville en se conformant aux visites us et coutumes.

Déjà un règlement du XIV^e siècle de la ville de Laon, qui n'avait à cette époque que huit cent habitans, portait que « les barbiers ne devoient pas attendre au delà de deux heures de l'après-midi pour faire porter au depotoir le produit des saignées pratiquées par eux dans la matinée (art. XLVI) ».

Les bouchers étoient également tenus de conduire chaque jour « pour doute de la puanterie qui s'en ensuivroit » leurs déchets de viandes ainsi que les boyaux et le sang des animaux qu'ils abattoient et dépeçoient dans leur maison, la ville ne possédant pas alors de tuerie ou descorcheries.

En raison de l'odeur nauséabonde dégagée par la fonte des graisses

de boucherie, on ne devait procéder à cette opération qu'à proximité du dépotoir.

Afin d'éviter la contamination des puits et des fontaines et des abreuvoirs, il était interdit d'y laver les peaux et d'y déverser les immondices.

Les bouchers ne devaient abattre que des veaux âgés de plus de trois semaines.

**Confirmation des statuts de la confrérie des bouchers d'Evreux,
donnée à Nantes septembre 1490**

Art. 7. — En laidte ville, vicomte et ressort, ne seront exposées et mises en vente aucunes chairs beuf et vache si elles n'ont moelles et graisse souffisant au dit des jurés et maistres d'icelluy mestier et se il est trouvé le contraire lesdites chairs seront forfaites gectées et enfoyés en certain lieu en la manière que inconvénié n'en advienne.

8. — Nul ne pourra exposer en vente nulles chairs chaudes et nouvellement tuées jusqu'à ce qu'elles soient refroidies bien et compectamment au rapport desdits jurez, maistres et ouvriers dudist mestier se ce n'estoit pour prompte et urgente nécessité sur peine de dix solz tournois d'amende moitié à nous moitié à la dite confrairie.

9. — Que nul ne pourra tuer bestes qui viennent ou soient advenues de plus de cinq six lieues long le jour, jusques à ce que d'icelles bestes ayent reposer une nuys sur peine de vingt solz tournois d'amende à appliquer comme dessus.

10. — Que nul ne pourra tuer ni exposer en vente chairs de béliers, brebis, boucs, bouques ne daings depuis le jour de la Notre-Dame my aout jusqu'à la Saint-Remy prochain en suivant, ne tuer nulles bestes en chasse jusqu'à ce qu'elles soient refroidies de quinze jours au plus sur peine de vingt sols tournois d'amende moitié à nous et moitié à la dicte confrairie.

11. — Que nul ne pourra exposer en vente aucunes bestes que ayant nouvellement velles jusques à ce qu'elles soient reposées six semaines sur peine de soixante solz tournois d'amende à payer comme dessus.

12. — Nul ne pourra vendre chars de veau s'il n'y a trois semaines au moins sur peine d'estre dictes et déclarées forfaites et gectées ou enfouyé comme dit est sur la peine de dix solz tournois d'amende à appliquer ainsi que dit est.

14. — Toutes personnes sur qui telles chars ou denrées seront trouvées commencement ou en accoutumance perdront leur mestier et au jour sans ce qu'il en puissent joyr ne user ledit an durant.

15. — Nul ne pourra vendre porc seursème sans mettre de sel dessus afin que l'on puisse congnoistre lesdites chairs après la visitacion qui en sera faicte sur peine de dix solz tournois d'amende, moitié à nous et moitié à ladite confrairie.

16. — Nul ne pourra vendre en ladite ville, viconte ou ressort, chairs de chèvre, daing, ne de bouc si ce n'est hors la halle, séparément et hors des autres chairs et denrées, en manière que l'on puisse congnoistre celles chairs de bouc et de chèvre sur peine de quinze solz tournois à appliquer comme dit est.

17. — Nul ne pourra vendre bestes entichées de clavelle, sur peine de quinze solz d'amende.

18. — Nul ne pourra vendre aucune chair de beuf et vache ayant le fy pemmelière ou autres maladies aylemyes, ne y faire peleure sur

peine si elles estoient trouvées ou apportées en boucherie d'estre forfaites ainsi que dessus est dict et le cuyr estre converty moitié à nous et moitié à ladite confrairie.

19. — Nul ne pourra être boucher ou pasticier qu'il ne forface l'un ou l'autre desdits mestiers pour les soupeçons et inconveiniens qui en pourroient advenir sur peine de dix solz tournois d'amende comme dessus.

Les cuisiniers, pasticiers, taverniers, hostelliers ou autres ne pourront tuer nulles bestes, sinon cochons de lait (pour ce qu'ils ne sont pas congnoissant des maladies qui sont esdites bestes).

22. — *Si aucunes chair trop gardées estoient exposées en vente, quelles qu'elles soient seront forfaites comme dessus, si elles sont trouvées ou prouvées entre d'icelle essence et de quinze solz tournois d'amende sur ceulx qui auroient les dites chairs.*

27. — Ne laisseront ladite ville despourveue de chair aux heures compectantes sur peine d'amende arbitraire.

28. — Que les maistres ouvriers dudit mestier et marchandise s'assembleront chacun an une foiz pour choisir faire et eslire deux notables personnes d'entre eulx dudit mestier pour être jurez gardes et visiteurs d'icelluy mestier, iceulx changer, muer, entretenir ou continuer si besoing est et ils voyent bon estre et après qu'ils y seront establitz ordonnez ou continuelz et auront faict serment de eulx sur ce deuement conduire et gouverner, ils pourront prendre et arrester toutes les chairs, denrées et marchandises où ilz trouveront faute, mesprensure ou obiez et icelles faultes et melprentures en tant que mestier sera dénoncer et apporter en justice pour au surplus en estre ordonné et appointé ainsi que appartiendra par raison.

Sanctions contre les délinquants. — 1680. — Amendes infligées à un boucher de Saint-Dié pour avoir tué un bœuf sans la permission des visiteurs.

1691. — Procès contre un bourgeois de Saint-Dié accusé d'avoir acheté et vendu un veau mort, il est condamné à cent livres d'amende, à cent livres de dommages-intérêts applicables à la réparation des fontaines de la ville et à l'interdiction pendant l'année de l'exercice de sa profession.

Epinal, 1720, 4 novembre. — Condamnation à 5 francs d'amende pour débit en ville d'un quartier de vache tuée hors la boucherie et non visitée, confiscation de la viande.

1726, 11 janvier. — Condamnation à 10 francs d'amende d'un boucher, pour avoir tué en cachette dans sa maison, une brebis malade.

1760, 20 décembre. — Plainte contre Joseph Durand, marchand à Mirecourt, pour les harengs pourris et infectés qu'il vend et qui peuvent causer une maladie populaire; il est condamné à 10 francs d'amende et les harengs enterrés.

1772. — Sentence par laquelle le sieur Joseph Richard a été condamné à plusieurs amendes pour avoir débité de la charogne. Information faite contre le même en 1772, qui prouve que le même Richard a tué et commencé à débiter un veau avorte, qu'il avait aussi débité un bœuf malade qu'il avait fait médicamenter à Nonville d'où il en a résulté que ledit Richard a été déchu de la boucherie et à jamais rayé du nombre des bouchers de Darney.

1762. — Le 7 août, Goëry et Morlot, bouchers, sont condamnés chacun à quinze francs d'amende pour avoir tué deux moutons chez eux sans en faire la déclaration au premier de la boucherie.

Recueil des ordonnances du Roy de France (1514) donné à Paris au mois de septembre de l'an de grâce 1514. — Par le Roy Messire Jehan Sallat, chevalier maistre des requestres ordinaires de l'hôtel et autres présens, Maillart.

Lettres qui homologuent les statuts des oyers rotisseurs de Paris .

2. — Que nulle autre personne de quelque estat et condition qu'elle soit ne puisse habiller et vendre viande qui ait eu odeur de feu, hors tant seulement lesdits maistres rotisseurs.

7. — Que nul maistre n'achète nulle poulaille, sauvagine et autres viandes appartenant au dict métier hors aux places ès lieux accoutumées et ne voient contre les marchands forains pour les acheter, ny faire campagne de marchandise sur peine de dix sols parisis d'amende de forfaire la marchandise qu'ils achepteront hors les lieux dessus dits. lesquels dix solz parisis seront payés en la manière dessus dite.

8. — Qu'ils ne cuisent ou rotissent lesdites viandes si elles ne sont bonnes à manger et pour vendre *et ayant bonne moelle* sur les peines ci-dessus dictes.

9. — Que nul ne puisse garder viande cuite plus d'un jour pour vendre et acheter et ce sur les peines ci-dessus.

10. — *Que nul ne cuise chair de beuf, de mouton, agneau, ni de porc, si elle n'est bonne et loyale à bonne moelle.*

11. — Que toutes les viandes qu'ils vendront soient cuites et appareillées et suffisamment et celuy des maistrés chez qui sera trouvé aucune chose de viande ou il y ait aucun reproche, qu'ilz soient condamnés à ardoir et lui tenir de payer ladite amende et aux dits jurez toutefois que aucun en sera repris.

12. — *Que le tiers des amendes qui seront levez afférant à la portion des maistres dudit mestier, pour les causes ci-dessus dictes soient pour soutenir les pauvres vieilles gens dudit mestier qui seront décheus pour faictes de marchandises et de vieillesse.*

Statuts des Tanneurs d'Angers. — Contre le délit de coalition. — Sous Charles VIII, mai 1487. Que aucun tanneur n'achètera à travers et par ung marché tous les cuirs d'une saison ou année des bouchers de la ville d'Angers, hors de l'un desdits bouchers seulement sur peine de dix livres tournois d'amende à appliquer comme dessus et d'estre tenu et repputé parjure.

Nulz de ladite ville d'Angers ne autres ne achèteront aucuns cuirs des bouchers de ladite ville qu'ils puissent apercevoir estre mal escorché sans le relater auxdits jurez ni à justice afin que celui qui aura aussi mal escorché ledit cuir en soit pugnny en justice et condempné à l'amende et au cas que celuiqiaura mal escorché ledit cuir n'aura de quoi paier ladite amende et il soit varlet ou serviteur du boucher à qui sera ledit cuir, celui boucher paiera ladite amende pour son varlet.

A Mirecourt. — En vertu du règlement du 1^{er} septembre 1616, les bouchers ne devoient point souffler la chair, ils ne pouvaient tuer chez eux aucune chair par le règlement du 12 décembre 1624, le maistre des bouchers avec le mayeur devaient visiter les poissons et les veaux qui étaient en vente ensuite des arrests de 1557 et 1599. La Confrairie des bouchers fut rétablie en 1571 par Nicolas de Vaudémont confirmée par Charles III en 1599, mais la confrairie des bouchers était établie à Mirecourt depuis un temps immémorial et détruite ensuite des guerres. 1773, à Remiremont. — Il est défendu aux dicts bouchers de vendre

viande quelconque avant que les dames, chanoines et autres personnes de l'Eglise et les bourgeois de la ville ne soient fournis, à peine de soixante sous d'amende.

1723. — *Lettre de M. de Mahuet ordonnant une visite de la viande de porc chez tous les bouchers et charcutiers afin de reconnaître celle venant de porcs atteints de la maladie que l'on nomme « grain de leppre ou ladre ».*

1720. — Défense de tuer des veaux qui auront moins de quinze jours sous peine de 50 francs d'amende et de confiscation.

1714. — *La maladie du bétail s'étant renouvelée à Adompt, il a été défendu aux bouchers de la juridiction de distribuer aucune viande sans qu'elle n'ait été visitée par le commis en charge sous peine de prison.*

1731. - 29 novembre. — Ordonnance des maires, grands échevins, jurés et élus défendant de tuer viande et débiter aucune bête qui n'ait été visitée sous peine de cent francs d'amende, le fiscal ayant « remontré que la plus grande partie des bestiaux était attaquée d'une maladie contagieuse ».

1731. - 20 septembre. — Défense est faite aux bouchers d'acheter des bestes pour débiter en ville dans les villages qui avaient été parcouru par les chiens enragés sous peine de 50 francs d'amende. Le 19 novembre, défense sous peine de cent francs d'amende aux mêmes bouchers et tuer et débiter aucunes bêtes à cornes sans qu'elle ait été visitées par le maître des bouchers, on ne tuera que le jeudi et vendredi de chaque semaine et au Maxel, si quelques bêtes étaient reconnues atteintes de la contagion on devait les mettre entre les mains du maître des basses œuvres pour être enterrées de crainte qu'elle ne se communiquât aux hommes.

2 novembre 1737. — Le Conseil en raison de la contagion du bétail qui sévit dans le Val de Saint-Dié et s'est répandue dans les environs fait défense aux habitants de Jarménil, Cheniménil, Ban de Tendon et autres lieux environs sous le même alignement d'amener à Remiremont aucune bête rouge sous peine de cent livres d'amende et de confiscation, abatage et enfouissement à leurs frais des animaux amenés, ledit règlement annoncé à son de tambour et affiché sur toutes les routes à la limite du bureau de la ville ; défense aux bouchers de tuer aucune bête rouge ailleurs que dans les boucheries publiques et après visite d'experts, sous peine de cent livres d'amende et d'interdiction de tuer et vendre dans la suite. défense de vendre et débiter des viandes de bœuf et de veau ailleurs que dans les boucheries publiques et autres que celles provenant de bêtes tuées et visitées dans ces boucheries sous peine de deux cents livres d'amende et de quinze jours de prison, défense à tous bourgeois d'acheter de la viande ailleurs que dans les franchises boucheries sous peine de cent francs d'amende dont moitié au dénonciateur.

1722. — Défense aux bouchers de tuer aucun mouton, ni brebis sans qu'ils aient été visités sur pied, vu qu'il existe une maladie sur la race ovine dans les environs de Charmes et de Mirecourt. *Aussitôt tués, le visiteur met un cachet qui doit y rester jusqu'au dernier morceau, sous peine de deux cents francs d'amende, un mois de prison et de l'interdiction du couteau.*

3 novembre. — Ordre aux bouchers de tuer les grosses bêtes le vendredi de midi à une heure, afin qu'on puisse les visiter en vie. Celles tuées en autre temps seront regardées comme viandes suspectes et jetées à la voirie.

Epinal, 3 avril 1739. — Réclamation du corps des bouchers contre les étrangers qui amènent des bêtes en ville, les tuent et les débitent en cachette, nuitamment, défense à tous les étrangers qui amènent des bêtes en ville d'exposer ou vendre aucune beste qui n'ait été tuée en la franche boucherie et aucun veau de moins de quinze jours.

9 juillet. — Défense à tous bouchers autres que les quatre grands bouchers qui ont traité avec la ville de tuer pendant les chaleurs de l'été « pendant lequel temps les maîtres bouchers seront chargés d'en tuer réglementairement deux fois la semaine pour faciliter au public et aux malades les moyens d'avoir de la viande fraîche, quelques petits bouchers ne tuent que par occasion et souvent même des viandes mauvaises et dangereuses qu'ils apportent nuitamment des villages voisins à quoi il est important de remédier ».

On distribuait ordinairement les viandes saines confisquées aux pôvres de la charité publique.

1732. — 84 francs à ceux qui ont visité pendant les trois mois de la contagion les bêtes destinées à la boucherie.

1742. — 15 livres versées à Claude Thomas, employé à visiter les bêtes à la boucherie pendant la mortalité du bétail.

1742 - 22 juillet. — *En raison de la désolation de la contagion qui est survenue sur le bétail dans les contrées voisines, défense faite aux bouchers de la ville de tuer aucune bête qui ne soit munie d'un certificat de santé et n'ait été visitée sous peine de deux cents francs d'amende et confiscation des bestiaux qui seraient tués et enterrés sur le champ aux frais des délinquants (parce que porteurs de germe de maladie).*

1742 - 10 juillet - Mirecourt. — Défense aux bouchers et tous particuliers de tuer aucune bête pour la vendre qu'au préalable elle n'ait été visitée à cause de la maladie qui régnait sur les animaux qu'on trouvait morts en grande partie dans les champs, tant à Mirecourt que dans les villages voisins, le 4 août suivant cette maladie continuant toujours, la Chambre de ville, pour obvier aux inconvénients qui pourraient en résulter pour les hommes, ordonne à tous les bouchers de se munir de bons certificats des lieux où ils achèteraient des bêtes et défense est faite à tous bourgeois d'acheter la viande ailleurs qu'à la grande boucherie.

Il est fait défense aux tanneurs de la Rue Basse de se servir de l'eau du puits commun pour tanner leur cuir.

A la même époque, en lisant les archives mentionnant que la dysenterie épidémique régnait fort avec mortalité, on reconnaît la maladie thyphoïde. Le sieur Mengin et Léopold Alix, médecins stipendiés, meurent de cette maladie épidémique en soignant les malades ; le 18 juillet, sur l'instigation de ces médecins, la police fait défense de vendre et d'acheter des prunes et des pommes, sous peine de dix francs d'amende « ensuite du rapport du sieur Alix, médecin stipendié par lequel il fait connaître que ces fruits pouvaient donner la dysenterie et autres maladies ».

1747. — Inspection alimentaire a charge de visite aux bouchers d'envoyer à l'officier qui aura été présent à la visite les langues de bœufs et de vaches, ce jour-là, ainsi qu'il est pratiqué dans toutes les

autres villes au profit des officiers préposés pour l'administration de la Police.

1749. — Sentence de la Haute Justice d'Igney estimant les langues de bœufs et vaches tués à soixante centimes et les attribuant à Henri Protin, Seigneur d'Igney.

1760 - 20 décembre. — Plainte contre Joseph Durand, marchand à Mirecourt, pour les harengs pourris et infectés qu'il vend et qui peuvent causer une maladie populaire ; il est condamné à dix francs d'amende et les harengs enterrés.

1771 - 6 avril. — *Défense d'enterrer à l'Eglise à cause de la maladie qui régnait à Mirecourt depuis plusieurs mois, à moins que l'on ne verse entre les mains du receveur de la fabrique une somme de cent livres.*

1771 - 29 novembre. — Vu la maladie qui règne sur les bestiaux, défense aux bouchers et charcutiers d'en tuer aucun sans qu'il ait été visité.

1721 - 10 avril. — *La viande est taxée avec défense aux bouchers de vendre au-dessus de cette tare sous peine de cent francs d'amende. Ce règlement leur enjoint ensuite : de tenir leurs étaux bien garnis et de les diviser en deux avec une planchette pour mettre d'un côté la viande de bœuf avec celle de mouton et de l'autre la viande de vache et celle de brebis, de manière à ne pas faire prendre l'une pour l'autre, d'avoir des balances et des poids vérifiés, de tenir les viandes propres et d'avoir des baguettes pour l'indiquer ; on leur défend en outre de vendre de la viande à la main et au hasard et d'en cacher, de donner des os détachés pour faire le poids, de crier ou d'insulter les acheteurs, d'aller aux portes et avenues de la ville acheter des veaux et autres bestiaux destinés à être amenés au marché.*

Le 25. — Renouvellement des ordonnances de police. — Défense aux bouchers de vendre de la viande sans taxe et sans que les bêtes aient été visitées en vie, de vendre de la vache pour du bœuf, de la brebis pour de la chèvre, du bouc pour du mouton, sous peine de cinquante francs d'amende.

29 août. — Défense aux bouchers de tuer aucun mouton, ni brebis sans qu'ils aient été visités sur pied, vu qu'il existe une maladie sur la race ovine dans les environs de Mirecourt et de Charmes.

1724 - 3 novembre. — Ordre aux bouchers de tuer les grosses bêtes le vendredi de midi à une heure, afin qu'on puisse les visiter en vie. Celles tuées en autre temps seront regardées comme de la viande suspecte et jetées à la voirie.

1728 - 2 juillet. — Défense aux bouchers de vendre de la viande ailleurs qu'à la boucherie de la ville, sous peine de dix francs d'amende et de confiscation.

1730 - 19 mai. — Défense aux bouchers et charcutiers de tuer aucune bête ailleurs qu'à la tuerie de la ville, conformément à l'ordonnance de S. A. R. du 11 juin 1719.

15 décembre. — Défense aux bouchers et particuliers de tuer aucune bête chez eux sous peine d'amende.

1746 - 29 juillet. — *Ensuite de la maladie des bêtes à cornes qui règne à Dompierre et en Bourgogne, il est fait défense d'en amener à Epinal et aux cabaretiers de les loger sous peine de cent francs d'amende.*

1748 - 9 janvier. — Renouvellement de l'ordonnance portant défense aux bouchers de ne tuer des bêtes qu'à la boucherie sous peine de confiscation.

1765. — Arch. Epinal. — *Le Roy en son conseil ayant eu aucunement égard à la requête, a fait défense à tous particuliers résidans hors de la ville d'Epinal et à une lieue de distance de vendre et débiter dans leurs maisons aucunes viandes de toutes espèces, aux bourgeois et autres résidans en la dite ville d'Epinal, sauf à faire tuer aux tueries dudit lieu les bêtes que l'on y voudra débiter après qu'elles auront été visitées et le droict acquitté aux fermiers des boucheries de la dite ville, auquel cas seulement ce débit s'en pourra faire aux dites boucheries le tout à peine de confiscation et cent livres d'amende contre ceux qui vendront et achèteront les dites viandes hors dudit Epinal.*

Fait au Conseil, tenu à Lunéville, le 7 mars 1865.

Signé : DURIVAL.

Cet arrêt du 7 mars 1765 fut motivé par une requête présentée par Claude Charrier, fermier des boucheries, disant :

Que par octroyes des souverains prédécesseurs de S. M., la ville tenoit un certain droit sur les bestes que l'on y tue et qui s'y débitent, droit qu'elle afferme et dont le suppliant est fermier depuis 35 ans presque sans interruption. Par une clause de son bail, *toutes les bestes doivent être visitées sur pied, égorgées aux tueries publiques et déclarées aux fermiers* : la contravention à ces règles doit être punie d'amende arbitraire dont au suppliant.

De tout temps les bouchers ont cherché à secouer ce joug. Dès 1730, Pierre Hillot, alors fermier, fut obligé de se pourvoir au cy devant Conseil et après avoir montré que les bouchers, pour éluder le droit et se soustraire aux visites ordonnées, ne donnaient aucune déclaration et faisaient leur abatis hors des tueries. Le 13 juin, Hillot obtient arrêt qui ordonne l'exécution du règlement de police du 19 du mois précédent. En conséquence défend aux bouchers de tuer ailleurs qu'en la tuerie ordinaire les bœufs, vaches, veaux, moutons et brebis, à peine de 25 francs d'amende et d'une pareille somme de dommage intérêts est devenue un titre pour les contrevenants sûrs d'échapper souvent aux recherches du fermier, sûrs d'un autre côté de subir une condamnation légère s'ils n'échappent pas ; ils ne cessent de frauder. L'abus est au point que la ferme est prête à tomber par le biais que les bouchers ont trouvé. *A quelque cent pas de la ville sont des habitations hors de la banlieue et même sous le ressort d'autres bailliages, les bouchers d'Epinal débitent aux bourgeois dans ces habitations sous prétexte que les règlements de police y sont inconnus et sans vigueur.*

« Le suppliant s'est plaint verbalement différentes fois sans qu'il y ait été pourvu, en fin au 29 décembre dernier, il se trouva forcé de porter plainte sur le registre, qu'à trois cents pas de la ville chez le nommé Colonel, Ban d'Uxegney, des bouchers d'Epinal tuoient et débitaient sans faire visiter leurs bestes et sans acquitter la ferme. Le 12 janvier dernier, il réitéra sa plainte sur de nouvelles contraventions portées au point que dès le premier de l'an plus de 16 bœufs ont été tués en fraude, ce qui à cinq francs lui fait tort de plus de mille francs par année, menues bestes non comprises, objet immense pour un pauvre fermier. Sur la première plainte à laquelle sont jointes les injures, l'hôte de ville contrairement à l'arrêt avant dit n'avoir adjugé que 3 francs dix gros au suppliant, n'a dit mot à l'injuriant et a laissé la seconde plainte sans décision, espèce d'impunité qui porte un préjudice notable à la ferme et au fermier. *La manœuvre des bouchers nuit à la*

ferme et à la police, les bestes doivent être visitées et tuées dans un lieu public, c'est par là seulement qu'on peut apercevoir le droit et découvrir le vice et la corruption des viandes. Un bœuf très médiocre pèse au moins trois quintaux, cette viande est taxée à 4 sous 6 deniers la livre, les bouchers tuent à 3 sous 6 deniers celles qu'ils tuent en fraude, ce qui forme une différence d'un sou par livre ou de 15 livres par bœuf, le droit à payer n'est que de 5 francs en débitant à Epinal au taux fixé et en payant le droit il ne resterait donc plus que douze livres par bœuf au boucher, ils tuent malgré cela hors la ville. *Quel peut donc être leur but ? Il n'est autre que de soustraire les viandes à la visite et d'en cacher par là le vice et corruption.* Les officiers de l'Hôtel de Ville ont senti la vérité de ces raisons. C'est ce qu'ils font voir par la résolution qu'ils ont pris le 19 janvier dernier au bas de la requête que le suppliant leur a présentée, mais sans caractère pour ordonner hors de leur ressort extrêmement borné pourquoi le suppliant est obligé de recourir au Conseil de S. M. ces causes, il auroit conclu à ce qu'il plut ordonner que les règlements sur le fait des boucheries d'Epinal seront observés par toutes les personnes et sur quel territoire ce puisse être à une lieue aux environs des villes et faubourgs, à peine de telle amende, dommages et intérêts qu'il plaira à S. M. fixer que ni les uns ni les autres puissent être réputés communicatoires, condamner Jean Joseph Malandre, boucher à Epinal, et le nommé Renard solidairement pour raison de contravention relatées aux procès-verbaux du 29 décembre 1764 et 12 janvier, conformément à l'article 13, 17, 30, ordonner que l'arrêt à intervenir sera imprimé en public et affiché partout où besoin sera aux frais de la Ville d'Epinal.

« Vue la requête signée Marchal, avocat au Conseil, les pièces y jointes ;

« Ouï le rapport de S. de Ferrict, Conseiller d'Etat et des Finances, Commissaire à ce député et tout considéré, le Roy en son Conseil ayant aucunement eu égard à la requête a fait défense à tous particuliers de vendre et débiter dans leurs maisons aucune viande de toutes espèces, aux bourgeois et autres résidans en la dite ville auquel cas seulement le débit s'en pourra faire auxdites boucheries, le tout à peine de confiscation et 100 livres d'amende contre ceux qui vendront et achèteront les dites viandes hors dudit Epinal, a débouté le suppliant du surplus de sa demande, lui a permis et permet de faire lire, publier, imprimer et afficher le présent arrêt dans tous les lieux accoutumés.

Fait au Conseil tenu à Lunéville, le 7 mars 1715.

Signé : DURIVAL.

Pour éviter la vente clandestine des viandes non visitées, le troisième article des lettres patentes portant homologation des nouveaux statuts pour la communauté des cuisiniers, traiteurs, rôtisseurs, pâtisseries, cabaretiers et aubergistes de la ville de Bouzonville dit : « Il sera permis aux dits maîtres de préparer concurremment avec les maîtres bouchers, charcutiers, les boudins, saucisses, crépinettes, cervelats, andouilles, pieds à la Sainte Menneould, panachés et fromages de cochon et autres menues charcuteries composées de viandes hachées et emmées de chair de porc pour les employer à l'usage de leur profession ou dans les repas qu'ils fourniront, mais il ne pourront les vendre ni débiter d'aucune manière ».

Arrest du Conseil sur le règlement de la Boucherie à Nancy

III. — Exige un apprentissage de trois années et le chef-d'œuvre dans la tuerie ou boucherie en présence de la Justice de corps.

VII. — Le chef-d'œuvre consistera à tuer un bœuf, un mouton et un veau, le bœuf ne sera point soufflé, le mouton sera parfaitement déchiqueté des deux côtés, le veau ouvert et travaillé suivant les règles de la profession, il pratiquera chacune des trois pièces du haut en bas si également que la moelle soit partagée, une moitié de chaque espèce sera par lui partagée comme suit :

Serment. — De ne mettre la main sur aucune bête morte, de ne tuer bouc, chèvre ni torreau, de n'acheter bêtes blanches dans les lieux où elles sont infectées de maladies, de donner part au bétail qu'il aura acheté sur foires ou marchés aux maîtres de Nancy qui se trouveront à l'instant de la convention, de ne tuer aucune beste viciée, d'avertir le maître du corps de la contravention de cet article.

Les officiers auront droit de vente au dedans et au dehors des boucheries dans les villes et faubourgs de Nancy sur toutes espèces de viandes, et seront tenus les autres maîtres d'assister aux dites visites s'ils en sont requis par le maître en charge et sera fait rapport desdites visites au lieutenant général de police de Nancy pour y être statué conformément aux chartes et règlements de police.

Il ne sera débitée, ni tuée aucune vache aux grandes boucheries de Nancy à peine de trente livres d'amende et de confiscation au profit des pauvres.

Les bouchers payaient aussi un droit d'entrée dans les villes par animal sur pied, appelé à Nancy : droit de Pié Fourché et d'enclave en la ville de Nancy.

Par arrest du Conseil Royal

Art. 1^{er}. — Le droit sur les bestiaux tués dans les villes et les faubourgs de Nancy sera payé comptant par les bouchers, charcutiers et autres sur le pied de trois livres par chaque bœuf, vache, quinze sous pour chaque veau, dix sous pour chaque porc et dix sous pour chaque berbis et mouton.

Tous les bouchers seront tenus avant de faire entrer le dit bétail dans les tueries et boucheries de donner aux fermiers dudit droit leur déclaration des quantités et qualités des bestiaux qu'ils vont tuer ou faire tuer.

Quant à la perception concernant le droit des langues, têtes ou pieds aux boucheries, vu les abus et contestations nombreuses :

Par arrest du Conseil, le 23 Avril 1779

Le Roi étant informé que la perception de ce droit donne lieu à des contestations non seulement entre les bouchers qui le paient et ceux qui prétendent avoir le droit de le percevoir, voulant faire cesser l'incertitude, a jugé qu'il était nécessaire de procéder à la vérification des titres sur lesquels ce droit ou tous autres de ce genre sont établis. Dans six mois, les percevants seront tenus de remettre entre les mains du Sieur Intendant et Commissaire du parti en la dite généralité, les originaux des titres en vertu desquels les dits droits se perçoivent... pour être ensuite statué sur le vu à la validité des dits... la perception sera

suspendue après délai de six mois ne pourront la continuer que sur la présentation du certificat du dit sieur Intendant et Commissaire.

Les bouchers ont donc toujours selon les temps et de diverses manières et selon les lieux, lutté pour se soustraire aux mesures sanitaires réglementant le commerce de la boucherie et de la charcuterie. Il en fut de même contre une mesure très souvent instituée dans les temps anciens contre l'avidité de ces commerçants, la taxe. Exemple : le 2 juillet 1626 : ainsi est fixé le taux du règlement pour la viande à Epinal. Le meilleur bœuf 2 gros, la bonne vache 1 gros 8 deniers, le meilleur mouton 4 gros, celui des montagnes 3 gros, le meilleur veau 1 gros 8 deniers.

Les bouchers pour résister à la taxe et aux règlements sanitaires se mettent en grève, ils sont poursuivis en vertu des arrêts et ordonnances punissant le délit de coalition.

Le 27 octobre 1639. — Pour le grand mespris et désobéissance que les bouchers de ce lieu ont fait du dernier taux par nous fait à la viande ayant tout d'un coup cessé d'en exposer en vente, il leur est défendu et interdit d'en vendre ni de débiter de quelque espèce que ce soit, ni pour quel prétexte que puisse estre pendant le temps de trois mois à compter et prendre de samedi dernier vingt deuxième du présent mois estant cependant permis et libre à un chacun tant bourgeois que forain d'en exposer en vente et d'en débiter. Au prix du taux fait le 15 du présent mois et autres à faire cy-après.

1698. — *Défense à tous les bouchers de tuer et vendre aucune viande pendant un an pour avoir refusé d'en vendre à la taxe et avoir laissé leurs étaux vides pendant plusieurs jours en disant « que Messieurs de la Police fassent tuer et vendre de la viande s'ils jugeaient à propos ».* On traite avec ceux de Nancy, Rambervillers et autres lieux.

Les bouchers de Mirecourt font amende honorable et se soumettent à vendre la viande à la taxe, ce qui leur est accordé.

Car il y a famine, émeute de peuple et il faut en finir.

La lutte fut toujours décevante entre la corporation de la boucherie et les Conseils de ville et s'est toujours terminée par la capitulation déguisée des pouvoirs de la Police. D'ailleurs en parcourant les archives, on pressent les prodromes de la grande Révolution ; il y a à cette époque en Lorraine désorganisation des pouvoirs publics et anarchie et souvent émeute de peuple, car la misère est grande.

A Mirecourt, pendant les années 1770 et 1771 « règne une horrible disette, ce qui occasionne la perte totale d'une infinité de fortunes médiocres, que les pauvres s'étaient vus forcés pour conserver leur vie et celles de leurs malheureuses familles de prendre comme aliments les choses les plus malsaines, plus de 200 enfants furent abandonnés à la charité de la ville et il est mort plus de 200 grandes personnes et une grande quantité de petits enfants.

Il est à remarquer que les statuts des corporations ne mentionnent jamais la viande de cheval dans l'énumération des viandes consommées. Et cependant de tous temps, pendant les guerres, famines, sièges, on a mangé abondamment de la viande de cheval, de chevaux morts ou tués ou escorchés et que c'était en ces temps maudits pitance très recherchée.

L'abbé Bexon dans son histoire de Lorraine mentionne qu'en 1477, lorsque le roi René II, fit le soir même de la délivrance de Nancy assiégé par le Téméraire où il y succomba, son entrée aux flambeaux dans sa bonne et loyale capitale, les bourgeois le reçurent avec des marques de joie inexprimable. Ils avaient dressés sur son passage un tas de têtes

de chevaux, des chiens, des chats, des rats, qu'ils avaient dévorés pendant le siège.

Il était donc connu de tradition ancienne que la viande de cheval n'était point malsaine et pour quelles raisons, sauf en cas de très urgente nécessité, ne consommait-on pas de viande de cheval.

C'est qu'il y a une mystique de l'alimentation qui s'opposait par tradition religieuse surtout à la consommation du cheval et qui s'était transmise depuis les débuts du christianisme à toute la chrétienté, car avant cette époque nos ancêtres avaient abondamment mangé du cheval.

Strabon écrit dans sa géographie : « Les Lusitaniens préférèrent la chair de bouc à toute autre viande, les sacrifices qu'ils font à Mars sont des boucs, des chevaux et des hommes pris à la guerre. Ils font aussi à la manière des grecs des hécatombes.

C'est aux habitants de la Chersonèse qu'on donnait spécialement le nom de Georgi, c'est-à-dire de cultivateurs, pour les distinguer des scythes nomades. *Ceux-ci se nourrissaient de la chair des animaux et surtout de celle de cheval, ainsi que du lait et du fromage, de jument, ils buvaient du lait aigri pur qui préparé d'une certaine manière leur sert en même temps de mets.*

Les Strontophages, mangeurs de sauterelles, sont voisins d'hommes plus noirs, plus petits, qui vivent moins longtemps que les autres, car ils dépassent rarement l'âge de quarante ans, parce qu'ils s'engendrent des vers dans leur chair. Ces hommes se nourrissent de sauterelles que chassent en ces lieux les vents du Sud et Ouest. Ils prennent ces insectes en jetant dans les ravins du bois qui fait beaucoup de fumée lorsqu'il brûle, ils y mettent légèrement le feu par dessous, les sauterelles volant au-dessus sont aveuglées par la fumée et tombent. Il les broient, mêlées avec de la saumure et en font des gâteaux qu'ils mangent. Les Ichthyophages (mangeurs de coquillages).

Aristobule parlant du tombeau de Cyrus à Pasargades (Perse), dit : « *Ce vol fut commis quoique le tombeau fut entouré d'une garde composée de mages auxquels il était assigné un mouton par jour pour leur nourriture et un cheval par mois.*

Et Strabon dit encore : « Quant à Borsippa, pas loin de Babylone, c'est une ville consacrée à Diane et à Appollon, où se fabrique une grande quantité d'étoffes de lin. On y trouve en abondance des chauves-souris beaucoup plus grandes que partout ailleurs, on les prend pour s'en nourrir et on les sale.

Les conciles se sont surtout occupés des habitudes culinaires et des mets consommés dans les fêtes et banquets en ce que ceux-ci étaient très souvent une tradition des fêtes païennes antérieures au Christianisme et défendaient aux chrétiens de consommer des viandes consacrées aux idoles.

En l'an 49 de Jésus-Christ, le Concile de Jérusalem adresse une lettre qui fut portée à l'église d'Antioche, qui était commune à tous les Chrétiens, par laquelle on leur enjoignait seulement trois choses. La première, de s'abstenir de manger des viandes immolées aux idoles, afin de ne point être un sujet de scandale aux juifs qui s'imaginaient que de participer à ces mets d'eux-mêmes indifférents, était une marque que l'on voulait retourner à l'idolâtrie.

Le second, de ne point manger le sang des animaux ou des viandes étouffées pour lesquelles les juifs avaient une furieuse aversion.

La troisième enfin, d'éviter la fornication.

Concile d'Ancire - 320. — Le 14 ordonne à quelques ecclésiastiques

qui s'abstenaient de manger de la viande de ne plus le faire par mépris ni comme regardant les viandes immondes, il leur enjoint ensuite de manger des herbes cuites avec de la viande pour montrer que ce n'est point qu'ils l'ayent en horreur, ni qu'ils la regardent comme mauvaise, que s'ils ne veulent plus se soumettre, il faut les priver de leur rang ou les déposer, ce qui est la même chose, et cela en réaction et pour la raison que la secte des Pythagoriciens, Porphyre, Jamblique, les Ebionites et les Manichéens condamnaient comme mauvais l'usage de la viande, car pour ces sectes, on ne pouvait devenir un pur esprit qu'en s'abstenant de manger de la viande.

Ces sectes, en s'abstenant de viande, avaient pour but de se purifier en refrenant les instincts animaux développés par l'usage des viandes. Cette prescription n'était pas seulement spirituelle, mais elle était aussi instituée pour purifier le corps en même temps que l'esprit et résister à toutes sortes de maladies engendrées par l'usage des viandes.

Ces idées étaient très anciennes et même antérieures aux Ebionites et Manichéens, car on lit dans Strabon :

« Après les Hylobii (hommes vivant dans les bois), les plus considérés sont ceux qui exercent la médecine, ce sont des personnes spécialement occupées à cette partie de la philosophie qui a pour objet l'homme.

« Ils mènent aussi une vie frugale sans cependant habiter les bois. Leur nourriture se compose de riz et de farine d'orge, personne ne leur refuse ces aliments lorsqu'ils les demandent et tout le monde s'empresse à leur donner l'hospitalité.

« Ils possèdent des remèdes pour rendre fécondes les femmes, pour leur faire des enfants mâles et des femelles. Ils traitent les maladies par les moyens diététiques plutôt que par des médicaments. Ils n'emploient de ceux-ci que les liniements et les cataplasmes, ils regardent le reste comme propre à faire du mal (plutôt que du bien). Ces médecins ainsi que les Hylobii s'exercent à supporter patiemment les fatigues et les douleurs, on en voit qui restent immobiles dans la même position pendant une journée entière. Voir les Stylites qui ne sont que les continuateurs des Hylobii... »

Dans le chapitre du Régime, Celse dit aussi : « La perfection de la médecine est de ne pas employer de médicaments, un aliment convenable et bien choisi est selon Pline le meilleur de tous les remèdes... Quelqu'un ignore-t-il que le régime est le plus puissant remède qu'on puisse opposer aux malades. On cessera d'être surpris qu'il y ait tant de maladies, disait de son temps Senèque, si l'on fait attention au nombre des cuisiniers, tout le monde sait enfin et dit tous les jours que la gourmandise tue plus d'hommes que l'épée, mais cela ne corrige personne ».

Le 19 du Concile de Northumberland, en 787, défend les coutumes qui paraissent être des restes du paganisme, telles qu'étoient celles de se faire déchiquer, de décider par sort des jugements, de manger de la chair de cheval.

Le P. Riebera de la Compagnie de Jésus, en 1588, raconte que chez les Guarani, tribu du Paraguay, il vit des jongleurs qui étaient leurs médecins. « Cependant tous leurs remèdes se réduisaient à sucer la partie malade, d'où ils faisaient semblant de tirer quelque chose qu'ils avoient auparavant mis dans leur bouche et qu'ils assuroient être la cause du mal, par là ils contentoient l'imagination des malades, et c'est beaucoup. D'ailleurs, ils ne les fatiguoient point, s'ils n'aidoient point

la nature, ils la laissent agir, et s'ils ne guérissent point les malades ils ne les tuent point ».

La sobriété et la tempérance étaient les bases primitives des lois diététiques de Pythagore et l'abstinence de certaines substances ainsi que le régime végétal n'étaient que des conclusions d'un premier principe dont le but était de procréer avec la santé du corps la perfection des fonctions intellectuelles ; quoiqu'il en soit, un seul mot de ce grand homme, Platon, nous instruit de ce qu'il avait en vue dans l'organisation de son éducation publique. *En arrivant dans une ville, vous verrez, dit-il, que l'éducation y est négligée si l'on a besoin de médecins et de juges.*

Les lois de l'Eglise chrétienne avaient pour but d'amener l'homme à une perfection morale par des objets sensibles et de l'écarter des excès par l'abstinence et la tempérance. Beaucoup de ces institutions pratiques sont semblables à celles de Pythagore, mais il est arrivé aux uns et aux autres que les hommes souvent plus occupés de leur exécution sévère que du but vers lequel elles sont dirigées, dès lors moins religieux que superstitieux, sont exposés à la risée des gens qui ne jugent que des surfaces et au mépris de quelques philosophes. Il faut convenir que beaucoup d'usages diététiques introduits dans la discipline de l'Eglise chrétienne n'ont pas été assez mesurés sur la salubrité des aliments et surtout n'ont point été calculés pour tous les climats.

Hoffmann approuve les Hylobii écrivant : « D'ailleurs ne sait-on pas qu'il est des maladies aiguës ou chroniques qui, abandonnées à elles-mêmes ou traitées par des remèdes insignifiants, par des infusions de fleurs de tilleul, de feuilles de bourrache, etc... se terminent par la manière la plus heureuse.

« A-t-on oublié les cures faites avec des pilules de mie de pain dorées par Rudlin, Bœrhavé, Dumoulin, Troughin et autres médecins d'un grand renom ?

« En un mot, se faire une méthode propre, observer sans prévention et de bonne foi, expérimenter avec prudence, car en médecine la témérité est une faute grave si elle n'est pas un crime, remplir avec peu de médicaments les indications qui paraissent claires, évidentes, et se confier dans les cas douteux ou obscurs aux ressources de la nature qui fait souvent les cures les plus merveilleuses sans le médecin et quelquefois malgré l'activité turbulente du médecin. Je ne sais si c'est de l'éclectisme, mais je crois qu'on doit être éclectique ».

A rapprocher de la lettre de Pétrarque au pape Clément VI sur les médecins.

Ils deviennent experts à force de tuer, il n'y a qu'au médecin qu'il soit permis de donner la mort impunément. O Père Clément, efforce-toi de regarder leur bande comme une armée d'ennemis !

LA PESTE HUMAINE ET BOVINE

Une des maladies qui a laissé le plus horrible souvenir avec la lèpre, c'est la peste. De nombreux édits furent rendus en vue d'empêcher la contagion, non seulement pour la peste, mais pour la coqueluche, le croup, l'influenza, les maladies épizootiques du bétail, et l'on sera étonné avec quelle minutie le service sanitaire était quelquefois organisé. On employait parfois des mesures radicales qui répugnaient à notre civilisation, telles que les cordons sanitaires des troupes, les villes et les villages gardés par les habitants, la destruction des objets contaminés par le feu, l'emprisonnement et la relégation des suspects et quelques fois la peine de mort pour ceux qui enfreignaient les édits et ordonnances touchant les maladies épidémiques et contagieuses et épizootiques.

La peste humaine et bovine sont les deux plus grands fléaux qui furent redoutés de nos ancêtres. En consultant les archives, chroniques et anciennes histoires de ces temps, il est fait très souvent mention de ces fléaux et de la manière dont ils se comportaient.

Ci-joint l'énumération, les dates et les commentaires des annalistes de ces époques.

L'abbé Bexon raconte qu'en 1314, une famine affreuse accompagnée de maladies étranges et pestilentiellles dévora la Lorraine et tous les autres lieux au loin et fit périr la troisième partie des hommes. On amassa le gland et on arracha de la terre les racines. On dévora des hommes et les cadavres desséchés aux gibets servirent d'un horrible aliment. Le souvenir de ces calamités effraya longtemps les peuples et ils firent un triste proverbe. De l'an de grande famine et pestilence.

1364. — Peste.

Les chroniques de 1638 racontent que « peu de bled estoit commencé car pour un village où on avoit labouré partout car il y avoit fort peu de chevaux et autres bétails d'autant qu'ils estoient tous les jours enlevés des gens de guerre de l'un ou l'autre partye. La guerre continuoît toujours ; mais ce n'étoit en ces quartiers que contre les pauvres gens et ceux qui osoient se hasarder pour aller sustenter leur vie. Les grains continuant leur cherté causoient la mort de plusieurs pauvres gens qui n'ayant de quoi eux sustenter mouraient de faim. C'estoient horreur d'entendre que aucuns estoient contraincts de manger des corps humains morts, notamment vers la Vêge où la famine étoit très grande. C'estoit pitié aussy de veoir les villages ruynés, incendiés et du tout abandonnés et inhabités. Les chaleurs continuant auroient sur la fin du mois d'août causé des fièvres universellement et à toutes personnes indifféremment, tellement en une maison où elles estoient cinq ou six sy elles n'étoient malades toutes ensemble, si estoient l'une après l'autre, personne n'en est exempt, mais peu en mouroient (influenza).

Toutefois s'estant changés en quartes auroient continués et durés tout du long de l'année principalement à l'endroit des vieilles gens dont plusieurs sont morts.

Il semblerait, à lire cette description, que l'on aurait eu affaire à une contagion analogue à l'influenza.

Vers 1641, les villages étoient toujours la plupart inhabités, ceux

auxquels restaient quelques personnes sestoient contribué, mais ils n'osaient tenir ny chevaux ny bétail d'autant que les voleurs étaient si fréquents qu'ils étoient tous les jours enlevés tellement qu'ès années 1636, 1637, 1638, 1639, 1640 et 1641, les pauvres villageois estoient contraincts de labourer la terre pour eux sustenter avec des besches et houaux et ce que déplorable estoit de les voir s'atteler et tirer la charrue comme chevaux. En 1660, les temps continuent à être froids et pluvieux et venteux tellement que le bétail ne trouvant à pasturer se mouroit en grand nombre. *Les ours réapparaissent en nombre dans les montagnes des Vosges, il y a de nombreuses maladies sur les bestiaux qui périssent en grand nombre et les loups enragés mordent quantité de gens.*

Avec la famine et les guerres continuelles, la peste sur les gens et les bêtes était le fléau le plus terrible s'abattant sur tous sans distinction. Elle est signalée par les chroniqueurs vosgiens avec l'arrivée des Hongres ou Huns, puis vers l'an 1000, en 1250 ; l'épidémie de 1349 a laissé un souvenir se traduisant par des écrits nombreux dans les annales de tous les peuples d'Occident et les massacres de juifs et chiens d'hérétiques accusés d'attirer sur les chrétiens la colère divine, d'empoisonner les fontaines.

La peste était réputée contagieuse et les mesures sanitaires prises pour éloigner le fléau sont intéressantes à consulter. *Nous verrons aussi que plusieurs monastères et gens s'isolant complètement du monde, furent indemnes de la contagion.*

Les villes et villages construisaient des lazarests, des « loges ou louges » dans les bois et les endroits écartés pour les malades et les suspects. Des gens dévoués étaient spécialement chargés de leur donner à manger, de les soigner et de les enterrer (camps de segregation).

En 1498, le Conseil d'Epinal donne à Frère Didier, « hermite de Sainte-Barbe, pour plusieurs dommages qu'on lui avait faits quand on envoya des gens à Sainte-Barbe qu'estoient frappés de peste, six aulnes de gris pour une robe ».

Des communes organisaient elles-mêmes leurs défenses contre la contagion et se préparaient au combat de même que pour une invasion ou une attaque à main armée. En 1511, le Conseil de Ville donne 12 gros à ceux qui firent le guet tous les matins derrière les fossés du petit Rualménil que les « vieux quatre avaient envoyés pendant la peste ».

Des archives de Jonvelle, il est conté « qu'après le traité de Bretigny, Edouard retira ses troupes, mais ce ne fut que pour faire place à un autre fléau plus long et plus désastreux encore. Aux Anglais succédèrent les Grandes Compagnies (1360). C'étoit une foule de nobles ruinés, de soldats anglais et bretons licenciés par la paix, et d'autres aventuriers qu'on appelait aussi du nom de Routiers Malandrins tards venus et qui après avoir couru la ville et la Champagne et la Lorraine entrèrent dans les Bourgognes et ravagèrent toute la contrée pendant cinq ans.

Leurs bandes les plus nombreuses s'abattirent sur le bailliage d'Amont et avec eux la peste affreuse appelée « Murie de la Bosse ».

Dépeuplée par cinq ou six pestes (La Bourgogne) et par quarante années de guerre, le comté de Bourgogne n'avait plus alors cent mille habitants en 1374, tandis qu'il en renferme aujourd'hui plus d'un million en 1864.

1420. - Peste à Metz. — On fait apporter la fierte ou le corps du Benoit Saint Clément gist en la cité sur le grand autel de Saint-Etienne.

1423. — *Mouroit-on de peste èt accomencer une pestilence qui dura près de trois ans sans cesser et mouroit ou de peste tant en Metz comme en plusieurs aultres lieux. Et se enforçoit icelle peste de quinze jours ou de mois à aultre par interpolation et y avoit plusieurs personnes entachées de xantelles et aultres fistules.*

1426. — *Audit an fut une grande et merveilleuse mortalité à Metz ez pays à l'entour et molrut on sy fort à Metz qu'il en y eult des morts que grans que petits seize mille de compte fait.*

Les années suivantes 1452. — Quatre mille aventuriers conduits par le Dauphin qui fut depuis Louis XI de triste mémoire pour le Comté. passèrent et repassèrent dans les mêmes contrées, le fer et la flamme dans les mains. *En un mot, pendant huit ou dix ans, ce cri sinistre « Voici les écorcheurs » retentit de toutes parts dans notre malheureux bailliage et comme la peste marchait de compagnie avec la torche et le glaive, le pays fut dépeuplé de même que cent ans auparavant et nombre de villages disparurent pour toujours.*

1482. — Processions, car on commençoit fort à molrir de la peste.

1490. — Les écoles fermées.

1494. — *Mesures contre la peste.* — « *Au dit temps on fut commander par tous les hostels de Metz que nul ne logeast gens, quel qu'ils fussent et que ou les feist logier aux hostelleries. On ordonna à tous les portiers de Metz qu'ils rapportassent par escript au clerc de Trèse (les étrangers) leurs noms et où ils vouloient aller loger. Pareillement que tous les hostes rappourtaissent audict clerc de trèse tous les hostes étrangers qui vouroient logier en leur hostel.* »

1498. — A Epinal, 3 francs à Frère Didier « hermite de Sainte-Barbe, pour plusieurs dommagés qu'on lui avoit fait quand on envoya des gens à Sainte-Barbe questioient frappez de peste, fut avisez par le Conseil lui donnez six aulnes de gris pour une robe.

1511 - Arch. d'Epinal. — 12 gros donnés à ceux qui firent le guet tous les matins derrière les fossés du petit Rualménil que les vieux quatre avoient envoyé pendant la peste.

Colin François et Husson vont à Arches au sujet de Jean Dumény « qui volait retourner et on disoit que sa sœur étoit malade de la peste ».

Confection d'une loge pour mettre sur les murailles pour faire le gast de ceulx questioient infectez par ce que les fames ne les voullens point haute.

3 livres 12 gros à Claude Biendance « pour la récompense qu'il estoit estez portier parmy la peste ».

3 francs « donné ay lay femme de Laboureur pendant que nous lauvoiemme voir le malade allay commencement de lay peste pour les pennes que nous laivion promy bien paier » (renettoyeuse chargée du diagnostic de peste.

1513-1515. — Danger de peste.

1517. — La semaine de Saint Rémy, la femme Jean Roxart et autres soupçonnées atteintes de peste sont envoyées à Sainte Barbe. On leur donne du pain, de la viande, des harengs, du beurre et des chandelles.

Construction de loges pour les malades. — Pendant treize semaines on porte du vin, du beurre aux malades de Sainte Barbe, 10 livres 11 gros 14 deniers à Jacoit Gros Dolz pour fourniture de pain, viande et à Collin Robin, sa femme, ses deux enfants, Humbelot, sa femme et ses enfants pendant le temps qu'ils sont restés à Sainte Barbe.

1518. — La peste continue. On ne trouve plus de crowadeurs pour servir les maçons « à cause que les gens en estoient allez pour la peste ».

1518, 19, 21, 24, 26, 30, 41, 42. — Peste.

15,4-55. — *Peste à Nancy. — La peste avoit commencée en Lorraine à partir de l'an 1630 et qui ne finit qu'en mars 1637 fit un affreux cimetière de la ville de Nancy où il y mourut par jour 25 à 30 personnes.*

1521. — Peste.

1526. — 8 livres 17 gros pour dépenses faites par 14 personnes qui furent expulsées pour la peste à lieu de Sainte Barbe.

1530. — La semaine de la Saint-Georges : achat de trois voitures de planches pour faire des loges « pour ceulx que on bouta hors la ville ». Construction de nouvelles loges à Sainte Barbe. Redoublement de la peste. *Epinal n'est plus qu'un désert, l'épidémie dure cinq mois.*

1587. — Parisot Halleberdon et un autre vont le jour de la foire d'Epinal hors de la ville pour surveiller les gens qui viennent des lieux pestiférez.

Un autre va à Fomerey et à Gigney avertir les habitants de ne pas y venir parce qu'ils ont fréquenté ceux d'Uxegney où la peste règne. Jean Robert Drapier est chassé d'Epinal parce qu'il est passé à Mazeley, on lui donne du pain et du vin. Un pôvre homme est trouvé mort à la porte de la Fontaine, un autre près de la porte de la Magdelaine.

La semaine après la Saint-Jean, la veuve Saulnier reçoit l'ordre de sortir de sa maison parce qu'elle est allée avec Jean Robert, lequel a été conduit hors de la ville avec ses enfants. *Les harnais du cheval qui les a transportés ont été jetés à la rivière.*

Achat de deux charrées de planches pour faire des loges à Sainte Barbe. La semaine de la Saint-Georges, achat de trois voitures de planches pour faire des loges « pour ceulx que on boutta hors de la ville ».

La semaine après la belle nonne les enfants de Jean Chodin tombent malades, deux hommes gardent pendant la nuict « affin qu'on ne hantes alentour de la maison ». Fournitures de lait, fromage, de pain, de viande et de vin aux malades placés dans la loge.

La semaine de la Pentecôte, l'épidémie continue, les fossoyeurs portent de la viande, pain, légumes, etc... aux malades et enterrent les morts. Construction de nouvelles loges.

La semaine de la Saint-Jean, Thierry Charton conduit 50 planches pour faire des loges, les fossoyeurs restent toujours en dehors des fortifications et vivent au compte de la ville.

La semaine de la Saint-Pierre, les marchés sont complètement abandonnés. Pendant celles de la Saint-Benoit et de la Magdelaine, une famille est mise hors de la ville, les fossoyeurs restent toujours dehors. *Les habitants des villages voisins amènent du blé jusqu'à l'entrée de la ville seulement.*

Le samedi de la semaine des Rois, reprise des marchés interrompus pendant la peste. *Pendant les cinq mois qu'a duré cette épidémie, les bourgeois ont abandonné la ville ou sont morts, il n'y a plus de marché ni de foire, Epinal n'est plus qu'un désert, un centre où l'on n'entend que plaindre et gémir les quelques habitants qui s'y trouvent abandonnés et sans ressources qui meurent dans leurs maisons ou dans les rues.*

A la fin de cette épidémie, la ville fit nettoyer toutes les maisons abandonnées et enterrer tous ceux qui y ont été trouvés.

12 gros à Humbert Odat, « pour avoir inhumé le fils Goerie Chaufforce, à cause que l'on craindrait qu'il mourust de peste » ; sa femme est envoyée à Sainte Barbe où elle accouche.

Six hommes de la porte d'Ambrail sont employés pour faire des

loges pour les gens infectés et Jean Saint-Martin prête sa charrette pour mener les gens en terre. « On faict des loges de jour et de nuict à la porte d'Ambraux et ailleurs ». Le portier de la porte d'Ambrail est mis dehors à cause du danger de la peste. A Noël, le portier de la porte d'Ambrail ne reçoit rien pour ses gages « pour ce qu'il s'en allast en laissant sa porte quand sa femme et ses enfants moururent de peste ».

Celui de la porte de la Fontaine, mort de la peste, ne laisse rien pour payer le loyer de la maison située sur la fontaine Saint-Goëry.

1564. — Permission par le chapitre de Saint-Dié aux bourgeois de mettre dans l'église deux bluches (trones), pour recevoir des aumônes afin de secourir les pauvres pour qu'ils ne mendient point de porte en porte en temps de contagion. *Ces aumônes charitables avaient aussi pour but d'éviter la contagion par les pauvres nomades.*

1541. — La peste fait des ravages, la ville est abandonnée.

1542. — La semaine de la Saint-Jean-Baptiste, Claudon Moreloy ramène les planches des loges qui étaient à Bellefontaine.

1569. — Didier Deygney reste six semaines « tant de jour que de nuit alentour des gens questoytte pestiférés et pour les soulager ès loges ».

1574. — *Une chose à signaler (Arch. d'Epinal). — C'est que pendant la peste on trouve souvent des chats et des chiens morts. La semaine avant Pentecôte, Pierre Pages enterre 28 chiens et 9 chats. Ces faits sont à rapprocher des croyances ou préjugés populaires qui paraissent ridicules jusqu'au jour où leur justification apparaît. Haffkine cite un village des Indes où chaque maison possède un chat précisément pour éloigner les souris, cause de la peste, disaient les habitants. Le village resta indemne alors que la contrée était envahie.*

1587. — *Le harnais du cheval qui a transporté un pestiféré est jeté à la rivière.* A signaler qu'il est aussi mentionné en cette année « la construction d'une loge pour les lépreux près du portail de l'église ».

15 octobre 1581. — *Lettre du Bailli de Chastel.* — Les gouverneurs refusent l'entrée de la ville à celui-ci parce que le dit Bainville par « desdain et haynes » avait accusé Roinche d'avoir parlé et fréquenté un nommé Humbert Rouyer aux loges des environs de Baccarat. Poinche déclare avoir parlé au dict Humbert Rouyer, mais à sept ou huit pas. Le Bailly tout en reconnaissant qu'il n'est pas trop châtié de six semaines d'expulsion, prie les gouverneurs de le laisser rentrer après lui avoir fait faire le serment que pendant cette période, il ne fréquentera aucun autre lieu où il y ait danger de peste.

1582. — Le jour du Saint-Sacrement, en 1582, une femme venant de Toul à Mirecourt mourut de la peste avec cinq personnes de la maison où elle était. Le 3 septembre 1601, il a été résolu qu'au lieu de deux personnes en plus aux deux portes pendant la dite contagion, on y en mettrait cinq. Les entrants doivent jurer qu'ils ne sortent pas des lieux pestiférés.

Le 30 avril 1610, défense a été faite à tous les bourgeois de loger et recevoir en leurs maisons aucun étranger venant du côté de l'Allemagne à cause de la peste qui régnait dans ce pays.

Le 30 septembre, défense a été faite aux bourgeois qui faisaient état de recevoir des filles chez eux pour y travailler ensemble tant de jour que de nuit, de continuer ce métier en raison des maladies qui règnent dans les villages voisins de la ville. Plainte contre le sieur Mengin Grandjean, lequel avait fréquenté l'armée d'Allemagne où l'on mourait de

la peste et s'était glissé secrètement chez Jean Brahault malgré la défense qui lui avait été faite de recevoir des étrangers dans les faubourgs.

Le 15 novembre, il a été ordonné à tous ceux qui avaient habité la maison du dit Jean Brahault de sortir de la ville sous peine de la vie.

1499. — Content les *Chroniques de Metz* : « En icelle saison pourtant que l'on se mouroit fort en la cité, tous les seigneurs de la cité où la plupart estoient dehors en leurs forteresses et n'y avoit demeuré que cinq trèsse... aussy à cause d'icelle mortalité, affin que les gens ne se frémissent fut ordonnée par susdits seigneurs de justice que quant il y auroit aucune personne morte en la cité que on ne mist nulles torches aux huis devant les maisons. Sur la fin du mois d'août on mouroit encore fort en la cité et plus fort que on n'avoit encor fait. A la fin d'octobre, la mortalité commençoit à cesser et retournèrent à Metz la plupart des seigneurs et dames qui estoient dehors et fut estimé que d'icelle mortalité en moururent en Metz environ quatre mille que grants que petits.

Le 16 août 1631, le sieur Claude Guyot, pastissier à Mirecourt, a été mis au fond de la fosse de la tour des Hans pour y demeurer pendant six jours au pain et à l'eau pour être allé à Ramecourt lors de la contagion. Le 6 du même mois, Marguerite Desjardins fut reconnue atteinte de la contagion et fut mise dans une loge au lieu dit les Jardinels. Un règlement de la police du 19 août défend à tous les bourgeois de faire sortir aucun meuble, de sortir de la ville pour aller résider ailleurs et de visiter les malades et il est fait un traité, le 20 août, avec Claude Hugo dit le Hollandais, lequel s'est obligé à enterrer tous les corps morts soit de la ville ou des loges pendant le temps de la maladie, moyennant qu'il recevra quarante francs par mois et la nourriture.

Le 20 août, on fait l'acquisition d'un cheval et d'un tombereau pour conduire les corps morts hors de la ville et les transporter dans les loges faites aux bois des Petits Jardinels pour les pestiférés.

Le 7 décembre 1632, il y a plus de quarante jours que la peste a quitté la ville, les habitants demandent à être autorisés à aller aux foires de Nancy.

En 1634, les soldats amènent les maladies régnantes, les étrangers et les pòvres sortiront dans les vingt-quatre heures sous peine d'être fouettés sous la custode.

En 1630-31, la ville de Mirecourt a dépensé 104 francs pour laves achetées pour recouvrir la maison des Pères Capucins où estoient les loges pendant la contagion. En 1633, la peste étant etteinte, on fait démolir les loges, le mois de février 1633, et on ramène 58 voitures de planches provenant des dites loges. *On a payé 26 francs 3 gros pour parfums employés aux loges pour brûler à la dite porte et parmi les rues dans lesquelles on conduisait hors la ville les personnes mortes et atteintes de peste.*

Pour chasser la contagion, on allume de grands feux dans les rues sur les places, à l'entrée des villes et des villages, on brûle des parfums. Dans les comptes de la ville de Mirecourt, il est signalé qu'on a payé 40 francs au fournier de la porte du pont pour bois à lui pris pour brûler à la dite porte et parmi les rues dans lesquelles on conduisait hors la ville les personnes mortes ou atteintes de la peste.

S'il n'était pas rare de voir les couvents consigner leurs portes lors de la contagion, il faut rendre justice à l'humanité des pères Capucins de Mire-

court qui offrirent leurs maisons pour établir des loges pendant la maladie, on paie 104 francs pour recouvrir leur maison de laves. Mais les hautes et puissantes dames du chapitre de Remiremont déguerpissent à la première alerte de peste et prennent la résolution capitulaire « portant que quand les dames seront obligées de s'absenter pour cause de peste, elles jouiront également des fruits de leur prébende ». Il en est de même pour les chanoinesses d'Épinal. Au chapitre d'Épinal, nulle dame ne pouvait être reçue, si elle n'était pas issue de légitime mariage et si elle ne prouvait huit quartiers de noblesse, quatre du côté paternel et quatre du côté maternel, tous de gentilshommes et dont la noblesse n'ait pas commencé par un homme de robe. L'âge était de nulle considération, pourvu que la dame à recevoir put marcher et parler, ne jouissant d'aucun bénéfice de sept ans. Nous aurions mieux aimé moins de quartiers de noblesse et plus de noblesse d'âme.

Hippocrate, en parlant de la peste, disant que quelque peste se termine critiquement par le flux d'urine ou de ventre ou des sueurs abondantes sans bosses ni tumeurs. Celui qui a eu la peste une ou deux fois ne doit pourtant ne la pouvoir prendre, car elle peut prendre en une année une même personne deux ou trois fois qui y demeure pour la troisième. (Probablement rechute, la guérison n'étant pas complète).

Bien des expériences négatives ont fait nier la contagion des maladies prétendues contagieuses. Je vais en rapporter des plus célèbres.

M. le Baron Desguettes s'inocule le pus d'un bubon dans l'aîne et dans le voisinage du creux de l'aisselle, il n'en résulte qu'un peu de rougeurs à l'endroit des piqûres. Le docteur Assalini reçoit sur les mains le pus des bubons dont il fait l'ouverture, il couche dans les draps apportés par une femme pestiférée, une autre femme se repose la veille de sa mort sur le lit du médecin, il touche régulièrement le pouls à tous les malades pour faire voir que la maladie ne se communique pas et en effet il n'en reçoit d'atteinte dans aucun cas. Le Général en chef donne le même exemple et obtient le même résultat.

A Jonvelle et aux environs, frontières de Bourgogne et Lorraine, en 1636, la peste régnoit. Mais déjà l'année précédente la peste succédant à la famine, ravageait le pays ainsi que les provinces voisines. En automne, Jonvelle et sa terre avaient perdu le tiers de leurs habitants. Les malades étaient généralement parqués sous des baraques, hors des villes et des villages, et nul après avoir été suspecté de contagion ne pouvait y entrer sans quarantaine et sans autorisation légale. *Ou bien quand le terrible fléau faisait invasion dans une demeure, les malades étaient consignés et la maison barrée, c'est-à-dire marquée en noir d'une croix sinistre et douloureusement significative.*

Girardot qui traversa le village d'Amont à la mi-juin 1637, parle de la peste et des attentats en 1636 des Suédois de Weimar. « Parmi lesquels attentats ont esté outragés filles et femmes en présence de leurs pères et maris, les sanctuaires profanés et brisés, les précieuses unctions (saintes hosties) jectées à terre et foulées aux pieds, les enfants à la mamelle égorgés et ceux que l'espouvante avoient fait retirer dans les bois courus et traqués comme bestes sauvages, puis tués inhumainement. C'estoit, dit-il, chose bien triste de veoir les villages tellement déserts que l'herbe avoit cru par toutes les rues ».

L'année 1637, encore plus calamiteuse que la précédente, laissait nos pays ruinés et dépeuplés par la guerre et la peste. *Faute de bras et de bétail, les champs ne furent point ensemencés, ni en automne,*

ni au printemps, suivant ou du moins ceux qui voulurent semer quelque chose furent obligés de s'atteler eux-mêmes à la charrue. Le curé Macheret de Hortes écrit : « On vivait de l'herbe des jardins et des champs, les charognes des bestes mortes étoient recherchées aux voies, mais cette table ne demeura pas longtemps mise, on tenoit les portes des villes fermées pour ne se veoir accablé du nombre des gens affamez qui s'y venoient rendre et hors des portes les chemins de long en long estoient pavez de gens haves et deffaicts la pluspart estendus de faiblesse et se mourant.

Dans les villes, les chiens et les chats étoient morceaux délicats, puis les rats étant en règne furent de requise. J'ay vu moy-même des gens bien vestu relever par les rues des rats morts jettez par les fenêtres et les cacher pour les manger. Enfin on en vint à la chair humaine premièrement dans l'armée, où les soldats occis servoient de pâture aux autres qui coupoient les parties les plus charnues des cadavres pour bouillir et rôtir et hors du camp faisoient picorrée de chair humaine pour vivre. On découvrit en certains villages des meurtres d'enfants par leurs mères, par leurs frères, pour se garder de mourir de faim, c'estoit partout la face de la mort.

1634. — Pendant ce temps-là, les Etats de Lorraine éprouvaient tous les maux qui peuvent affliger l'humanité, des troupes répandues partout, le pillage des campagnes, les châteaux de la noblesse rasés, la famine la plus horrible, on étoit heureux de trouver des herbes et des racines pour se nourrir, on mangeait des animaux, dont on a naturellement de l'horreur, des charognes et même de la chair humaine, la mortalité fut terrible, des villages étoient si déserts que les loups faisaient leurs retraites dans les maisons, *une peste affreuse commença à Pâques 1630, ne finit qu'en 1637, mit le comble à tant de maux.*

Saint-Nicolas à sac le 5 novembre 1635, la lie de toutes les nations s'étoit rassemblée pour le sac de cette malheureuse ville et les Suédois se vengèrent cruellement. Les vagabonds, les voleurs infestoient le pays, il n'y avoit de sûreté nulle part, aussi il restoit à peine un quart des habitants.

« Une pauvre femme portant et allaitant son petit enfant a esté trouvée morte en une prairie encor la bouche pleine d'herbe et en mangeant comme une beste et son enfant encor vivant dans ses bras ».

La comète qui se montre tout à coup le 17 novembre ajouta l'épouvante à la misère, les peuples avaient encore tous les préjugés de superstition des anciens sur les phénomènes du ciel.

La peste débutant très souvent par des morts subites, les personnes mortes sont visitées avant la mise en bière afin de s'assurer la cause mort. A Rehaupal, en 1583, une information est faite sur la mort de Mengeon, fils de Nicolas Mengeon, mort de la peste. L'un des témoins déclare que deux jours après sa mort, le corps fut visité par le renettoyeur qui lors estoit audict Rehaupal et par une femme qui vraisemblablement renettoyoit qui asseuroyent que ledict n'avoit plaie, cicatrices, fractures ou rompures, sinon qu'il estoit fort taché de tasches noires comme lentilles.

Les gouverneurs, seigneurs administrateurs et riches propriétaires fuyant ordinairement aussitôt l'annonce de la peste, des tumultes populaires s'opposaient pendant le temps de leur fuite au paiement de leurs prébendes, les dames du chapitre de Remiremont s'enfuyaient constamment, néanmoins, en 1624, une résolution capitulaire du chapitre porte que quand les dames seront obligées de s'absenter pour cause

de peste, elles jouiront également des fruits de leur prébende.

En Lorraine, les guerres, famines et pestes la vidèrent de plus de deux tiers de ses habitants, ex. : en 1645, le comptable n'a fait aucune recette au Ban de Remoncourt attendu que de 65 habitants qu'on y comptait avant les guerres, il n'en est resté que cinq qui sont ruinés par le fait de la guerre. Au Ban d'Ahéville, il n'est resté que sept habitants sur 51. Au Ban d'Avillers, huit sur 60. Au Ban d'Hagécourt, cinq sur 36. Au Ban de Tignécourt, il n'est resté et il n'est arrivé aucun sujet depuis 1636 jusqu'en 1647. A Bazoilles, en 1651, il n'y a plus que quatre habitants dans la misère.

1653. - Arch. Epinal. — Requête adressée à l'intendant représentant la situation malheureuse de la ville et la dépopulation réduite à 70 habitants ainsi conçue :

« Monseigneur La Jay Chevalier Intendant,

« Supplient très humblement les habitants de la ville d'Epinal, disent qu'en cor qu'il semble estre leur maux et les foulles sans remèdes ce qui les oblige journellement les uns et les autres de quitter la dite ville, en sorte qu'aujourd'hui elle ne représente que l'image d'un lieu désert, néanmoins ceux qui restent encore des supplians qui ne passent, le nombre de soixante et dix osent... restant de 11.000 à 13.000 habitants ».

En 1658, à La Marche, il n'était plus possible de nommer les dist quatre peaultiers qui gouvernent la ville de Lamarche par suite du malheur des guerres qui régnaient depuis 1631 et des pestes et de la famine qui ont ruiné la Lorraine et décimé le nombre des habitants à tel point que la ville de Lamarche qui renfermait en 1631, 360 feux, se trouve réduite en 1658 à 40 feux, un dixième seulement des habitants. Au Val-d'Ajol, en l'année 1635 depuis Pasques jusqu'à la Saint Rémi, tout le pays étoit couvert de soldats allemands, hongrois, croates et aultres revenant d'Allemagne à la poursuite de Charles de Lorraine, général de l'armée impériale. Le pays est tellement ravagé que quelques personnes seulement restent dans ces parages errant dans les forêts et les bois et portant leurs enfants aux églises les plus voisines pour y recevoir le baptême. Les églises étoient dépouillées de leurs vases sacrés, les calices, les patènes, les filles et femmes étoient violées par les soldats, il est mort plus de 500 hommes par suite des guerres et de la peste qui sévissait dans ce pays, ce que explique le peu de baptême qui se fait.

Plus de 25 pères de famille sont tués, douze maisons brûlées, au moins 2.500 têtes de bétail enlevées, 5.000 réseaues de récoltes sont prises, les vases sacrés volés.

En 1463, Guy de Chauillac nous fait une relation intéressante de l'évolution et de la gravité de la peste en son temps, ce que nous avons manifestement veu en la grande et telle qu'on n'a ouy parler de semblable mortalité laquelle apparut en Avignon du Pontificat de Clément Sixième en l'an de Nostre Seigneur 1348, au service duquel j'estois pour lors de sa grâce, moy indigne. Et ne vous déplaie si je la racompte pour sa merveille et pour y pourvoir si elle advenoit derechef. Ladite mortalité commença à nous au mois de janvier et dura l'espace de sept mois. Elle fut de deux sortes, la première dura deux mois avec fièvre continue et crachement de sang et on en mouroit dans trois jours. La seconde fut tout le reste du temps aussi avec fièvre continue et aposthème et carboncles ez parties externes, principalement aux

aisselles et haines et on mouroit dans cinq jours. Elle fut de si grande contagion spécialement celle qu'estoit avec crachement de sang, que non seulement en séjournant, ains aussi en regardant l'un la prenoit de l'autre et tant que les gens mouroient sans serviteurs et estoient ensevelis sans prêtres.

Le père ne visitoit pas son fils, ni le fils son père, la charité estoit morte et l'espérance abattue. *Je la nomme grande parce qu'elle occupa le monde ou peu s'en fallut.* Car elle commença en Orient et ainsi jetant ses flèches contre le monde, passa dans notre région, vers l'Occident. Elle fut si grande qu'à peine elle laissa la quatrième partie des gens. *Par quoy elle fust inutile et honteuse pour les médecins d'autant qu'ils n'osaient visiter les malades de peur d'estre infectés et quand ils les visitoient excepté quelque peu sur la fin qui en eschappèrent avec des bubons meurs (bubons abcdès).*

Plusieurs doubterent de la cause de ceste grande mortalité.

En quelques parts on creut que les juifs avoient empoisonné le monde et ainsi le disoit. En quelques autres que c'estoyent les nobles et ainsi ils craignoient d'aller par le monde. Finalement on en vint jusques là qu'on tenait des gardes aux villes et villages et ne permettoient l'entrée à personne qui ne fust bien cogneu. *Et s'ils trouvoyent à quelqu'un des poudres ou onguents craignant que ce fussent des poisons les leur faisoient avaler.*

Mais quoy que dit le peuple, la vérité est que la cause de cette mortalité fut double, l'une agente universelle, l'autre patiente particulière. L'universelle agente fust la disposition de certaine conjonction des plus grandes des trois corps supérieurs, Saturne, Jupiter et Mars, laquelle avait précédé l'an 345 le 24^e jour du mois de mars au quatorzième degré du verseau. Car les plus grandes conjonctions (ainsi que je l'ai dict au livre que j'ai fait de l'astrologie) signifient choses merveilleuses, fortes et terribles comme changements de règnes, advènements de prophètes et grandes mortalitez.

La cause particulière et patiente fust la disposition des corps comme la cacochyme débilitation et oppilation et pour ce mouroit la populace, les laboureurs et ceux qui vivoient mal.

Pour la préservative, il n'y avoit rien meilleur que de fuir la région avant que d'estre infect et se purger avec pilules d'aloétiques et diminuer le sang par les phlebotomes, amender l'air par le feu et conforter le cœur de thériaques et pomme et chose de bonne odeur.

Pour la curation on faisoit des saignées et évacuations, des électuaires et sirops cordials. Et les aposthèmes extérieurs estoient meuris avec des figues et oignons cuits et pilez et mêlés avec du levain et du beurre et traitez de la cure des ulcères. Les carboncles estoient ventousez, scarifier et cautériser. Et moi pour éviter infamie n'osay point m'absenter mais avec continueile peur me préservay tant que je puis moyennant les susdits remèdes. Ce néanmoins vers la fin de la mortalité, je tombai en fièvre continue avec une aposthème en l'haine et maladiay près de six semaines et fust en si grand danger que tous mes compagnons croyoient que je moureusse, mais l'aposthème estant meury et traicté comme j'ai dit, j'en eschappay au vouloir de Dieu. *Et après l'an 1360 et le huitiesme pontificat du pape Innocent sixième, en retrogradant d'Allemagne et des parties septentrionales, la mortalité revint à nous. Et commença vers la peste de Saint-Michel avec bosses, fièvres, carboncles et anthrax, en s'augmentant petit à petit et quelquefois se remettant jusques au milieu de l'an soixante et uniesme,*

Puis elle dura si furieuse jusques aux trois mois et suivans, qu'elle ne laissa en plusieurs lieux la moitié des gens. Et différoit de la précédente de ce que la première moururent plus de la populace et en ceste cy plus de riches et nobles et infinis enfans et peu de femmes.

Guy de Chauliac dit de la peste « qu'elle fust inutile et honteuse pour les médecins », parce qu'ils ne pouvaient réussir à donner aucun soulagement utile ; les remèdes étaient presque nuls. Alors sans espérances médicales, le désir passionné de pénitence et de salut traverse toute une humanité douloureuse et trouve son expression dans le renouvellement de la fusion de la pensée médicale avec la pensée religieuse. L'adoration du Christ, considéré comme le sauveur de tous les maux physiques et moraux, supprime dans le peuple l'adoration d'Esculape dont le culte est répandu jusqu'au IV^e siècle après J.-C. Pour l'adoration des fidèles, le Christ est le médecin de l'âme et le médecin du corps. L'Evangile s'adresse aux malades, on y trouve partout des cas de maladies miraculeusement guéries grâce à une influence divine, c'est ainsi qu'il se forme une médecine religieuse chrétienne dans laquelle la prière, l'imposition des mains, l'onction avec les saintes huiles sont considérées comme les plus importants des remèdes, ceux auxquels recourent exclusivement ou presque les fidèles confiants en l'aide divine pour guérir les maux corporels.

Cette relation de la marche des différentes pestes qu'il a constaté, par Guy de Chauliac, est extrêmement intéressante, car cette deuxième invasion de peste qu'il signale douze années après la première, attaqua beaucoup moins la populace que la première parce que beaucoup de ceux qui existaient encore et vivaient au moment de l'invasion de la première, étaient plus ou moins intensivement immunisés. Les nobles et les riches, lesquels à la première invasion pesteuse avaient échappé ou pu déguerpir non immunisés, eurent plus à souffrir de cette deuxième invasion et les enfans dont beaucoup n'étaient pas nés au moment de la première invasion, étant un terrain vierge, sans défense, succombaient de préférence.

La terreur de la peste s'est conservée longtemps par toute l'Europe et ses incessants assauts étaient très redoutés, les mesures prises souvent inhumaines.

Elie Brachenoffer en a décrit l'épouvante en 1643-46, dans ses voyages en Suisse. Etant à Genève, à la première menace, au seul bruit qu'un cas suspect est signalé à Lyon ou à Chambéry, toutes communications avec ses voisines est interdite, les lettres qui en proviennent sont ouvertes et longuement fumigées. Un cas de peste est-il constaté à Genève même, immédiatement c'est la terreur, le conseil de santé contraint tous les habitants de la maison contaminée, et certains immeubles abritent jusqu'à neuf familles, à sortir de la ville, à s'en éloigner et à ne plus y reparaître avant quarante jours. Le pestiféré ou prétendu tel reste abandonné de tous sans assistance matérielle ou morale, il ne peut même pas espérer le secours du médecin, car il est défendu aux médecins en cas d'épidémie de sortir de chez eux. Ils doivent donner leur consultation par la fenêtre. Si l'un d'eux plus scrupuleux ou plus téméraire que ses confrères s'est hasardé à visiter un client, il est aussitôt claquemuré avec sa femme et ses enfans dans sa maison dont la porte est cadénassée par ordre des autorités. Même embargo sur les ministres du culte ; défense leur est faite de se rendre au lit des malades ; un seul est désigné pour cet office charitable sous la réserve qu'il n'entrera dans aucune maison et que de la rue, en

enflant la voix, il exhortera son pénitent à la résignation. Il arrive parfois que des personnes impressionnables, affectées par cette mise en scène, se sentant ou se croyant atteintes du mal, se rendent elles-mêmes à l'hôpital ; sur le champ, il est enjoint à tous les habitants de la maison qu'elle vient de quitter d'avoir à se calfeutrer dans leurs logements, de n'en point descendre l'escalier de sortie durant quarante jours ; ces malheureux parfaitement bien portants ne pourront communiquer avec le monde de l'extérieur qu'au moyen d'un panier suspendu à une corde et dans lequel des citoyens compatissants et intrépides déposeront les vivres et les objets indispensables à la subsistance de ces emmurés. Cette réclusion aboutira pour eux à la ruine, car beaucoup auront perdu leur emploi ou leur métier, *et au bout de la quarantaine fatidique, leur logis, bien qu'indemne de toute infection, n'en sera pas moins livré aux fumigations, on y allume, au risque d'incendie, de grands feux de foin, de térébenthine, de genièvre, de soufre et de poudre à canon, le linge et la literie seront enfouis dans une fosse et recouverts de terre.*

Il est bien intéressant de comparer la relation que j'ai transcrite au sujet de la peste à celle décrite par M. Nicolle de Nancel, médecin au dit Tours, qu'il adressa à Messieurs de Tours en l'an 1581.

« Quelque peste se termine critiquement par le flux d'urine ou de ventre ou de sueurs abondantes sans bosse ni tumeurs ». Galien, au livre Atrabile dit : « Celui qui aura eu la peste une ou deux fois ne doit pourtant de s'assurer de ne la pouvoir plus prendre ; car elle peut prendre en une même année une même personne deux ou trois fois qui y demeure pour la troisième. La peste qui premièrement se manifeste est plus cruelle que celle qui ensuit aux moyens ou années suivantes *et combien qu'elle semble quelque fois s'apaiser toutefois ne s'en faut assurer car souvent elle recommence de nouveau bientôt après.* Toute crise en peste est dangereuse et souvent mortelle si les excréments ne s'y font telle que la nature prétend par lieux profitables et convenables qui déchargent nature et ne l'accablent point.

De la précaution ou manière de se garantir de la peste

De tôt partir et loin fuir, tard revenir. Puis voici une belle description des méfaits de porteurs de germes apparemment sains. « Quant à nous et pour notre regard, j'irais d'assurance que la contagion nous est venue de Paris, laquelle nous ont apportée (cas étranges, être venus de leurs pieds comme sains et mourir icy deux compagnons de même jour après avoir cheminé près de quatre vingt lieues où était leur peste cachée, cependant et nous ont fraternellement communiqués aucun pour ces religieux jacobites fuyant et portant leur mort en leur sein, et aucuns merciers et colporteurs, lesquels pensant gagner quelque argent ont hasardé leur vie. Et pourtant je puis inférer que nous ne l'avons point reçue par une générale contagion et corruption aérienne, combien que nous ayons prédit que la peste tend toujours vers Occident. Qu'en une certaine peste tous moururent hormis les chasseurs et veneurs, *vray qu'en leurs maisons doivent éloigner de soi les chiens et les chenils pourtant que cet animal souvent apporte la peste aux domestiques et Homère a dit qu'en la peste les chiens furent les premiers pris et après lui Silius Italicus et Bella Punica en dit autant.*

« Il est encore, dit Nicolle de Nancel, moins surprenant de voir survenir une peste des plus affreuses après une famine extrême où on

a été forcé de déterrer les cadavres pour sucer la moelle de leurs os ». Il serait donc très intéressant de savoir exactement la moyenne du temps de conservation d'un virus pestilentiel virulent dans la moelle des os des pestiférés inhumés.

Y a-t-il pour la peste des immunités relatives de certaines races ? Le chroniqueur Gantz raconte qu'en 1348 la mortalité fut si grande parmi les chrétiens qu'il n'en resta pas un sur dix. Les juifs au contraire furent tous garantis et s'il en mourait, ce fut dans bien peu de cas. Cette indulgence du ciel autant que la nature attira sur eux la colère de presque toute l'Europe, en même temps les voilà persécutés en France, en Allemagne, en Espagne où on les accusa d'avoir empoisonné les puits et les rivières. Tout le Mopen-Age s'accorde à signaler l'immunité des juifs pendant les épidémies de peste, dit le docteur Boudin, épidémies qui devenaient souvent un prétexte de persécution pour eux. En parlant de la peste en 1346, probablement à laquelle Sauval fait allusion, un ancien historien, Teshude, dit textuellement : « Cette maladie n'atteignit les juifs dans aucun pays ». Fracastor nous montre les juifs échappant complètement à une maladie, le typhus, en 1505. Beau signale la même immunité dans une épidémie semblable en 1344.

Ces faits d'immunité relative, de résistance de certaines races sont bien connus de nos jours dans nos colonies où la peste, le typhus, le choléra existant sans paraître d'une façon normale sur des porteurs de germes non réagissant ou si peu malades que les médecins ne reconnaissent pas d'abord ces pestes larvées *jusqu'à ce que, c'est ainsi que l'on s'exprime, vienne le réactif européen confirmer l'existence de ces foyers inapparents ou larvés par quelques cas de mortalité subite ou typiques de l'infection existante.*

Nous connaissons en médecine vétérinaire la forte immunité des moutons algériens vis-à-vis du charbon, alors que les moutons européens y sont très sensibles.

L'histoire des maladies épidémiques nous montre que la peste était considérée par les médecins comme inguérissable ; quand elle guérissait, cette guérison était naturelle. *Cependant on cherche toutes sortes de remèdes et l'antidote. Celui-ci sera plus tard le vaccin qui est le véritable et seul antidote à opposer à la peste actuellement connu.*

En Arabie, dans ce pays si souvent ravagé par la peste, le meilleur préservatif de cette contagion habituellement recommandé était l'immersion dans l'eau de tous les corps susceptibles de la communiquer.

Ces observations donnent le motif raisonnable des purifications prescrites dans la loi de Moïse.

Cette préservation de la peste s'explique par l'élimination des poux, puces et autres vermines vivant sur le corps. De plus en plus l'expérimentation nous montre que les maladies contagieuses se prennent bien plus souvent par inoculation que par ingestion.

Les vertus médicinales de l'eau commune furent aussi très recommandée. « Un Anglais dit que pendant qu'il était au Maroc où les chaleurs sont encore bien plus grandes qu'à Malte, il fut attaqué de la peste et voyant que les remèdes qu'on lui prescrivait ne servaient de rien, pressé d'une soif violente, il fit apporter de l'eau froide dont il but une grande quantité et se tira par là d'affaire ».

Curie et Samoilowitz ont traité des cas de peste par le froid avec succès.

Dans le traitement des maladies par le froid, par Jules Bachelier,

en 1843, on relate : « Un étudiant de 17 ans entre à l'hôpital, ayant la peste ; il fut déshabillé et lavé avec de l'eau froide, les charbons ayant été pansés, on lui fit une friction avec de la glace sans excepter aucune partie du corps. La friction fut continuée jusqu'à ce que le corps fut devenu tout rouge et que le malade commençât à trembler par l'effet du froid. Les pétéchiés étant noires et très diminuées, le malade fut enveloppé dans un drap imbibé de vinaigre ; après quoi, il fut remis dans son lit et prit un émétique qui opéra très bien. A trois heures de l'après-midi, on lui fit une autre friction glaciale après laquelle on l'enveloppa encore dans un drap trempé de vinaigre ; le soir, répétition de ces moyens. Le deuxième jour, les pétéchiés n'étaient plus considérables, leur couleur noire paraissant changée et même un peu rouge. La friction glaciale et le vinaigre furent employés quatre fois. Le troisième jour, les pétéchiés étaient plus rouges encore, le malade commence à parler intelligemment. Le cinquième jour, les charbons bubons commencent à se séparer de la chair vive. Le sixième jour, le malade se lève et se promène dans la salle, il avait beaucoup sué pendant la nuit. Le septième, les charbons étaient détachés de la chair vive et le malade fut complètement guéri.

Desgnettes rapporte que lorsque l'armée d'Orient était devant Saint-Jean-d'Acre, plusieurs de nos pestiférés devinrent furieux. Dans leur délire, ils s'échappaient et couraient les champs, entraient dans la mer jusqu'à mi-corps et après des mouvements et exercices violents, la plupart revenaient au lieu de leur départ et guérissaient.

Mais si les anciens étaient en général désarmés contre la peste et n'avaient pu lui opposer qu'une police sanitaire rigide, ils avaient bien observé les signes présageant une guérison probable, l'influence de l'apparition de cette maladie sur les malades atteints d'une autre espèce de maladie, et de certains états particuliers de maladies antérieures ou concomitantes à l'apparition de la peste préservatrice de la terrible infection.

La nature irritée par la présence du venin de peste, dit Blegney, pouvait le déposer dans les émonctoires ainsi qu'elle le fait souvent d'une manière toute évidente d'où il crut devoir inférer qu'en entretenant quelques ouvertures dans ces émonctoires, ce serait un sûr moyen pour procurer une prompte expulsion de tout ce qui pourrait recevoir de pestilentiel ; *en effet, s'étant avisé de faire sur quelques-uns de ses amis et sur sa propre personne une incision à chacune des aînes, un peu plus profonde que la peau et seulement de la grandeur d'un travers de doigt, il y introduit ensuite un tampon pour empêcher la réunion et il lui donna lieu par ce moyen d'un continuel écoulement de sérosités qui, dans lui comme dans les autres, augmentait de beaucoup dans les temps qu'ils étoient plus exposés à la fréquentation des pestiférés et qui leur fut si salutaire que pas un d'eux n'a été attaqué de peste quoique ils aient été journellement dans les occasions de la contracter.*

Dans la peste de Marseille, enfin, il s'en échappait quelques-uns, ce qui était très rare ; ils ne paraissaient être redevables de leur guérison qu'aux éruptions extérieures lorsqu'elles s'élevaient notablement ou par les seules forces de la nature ou à la faveur des remèdes tant intérieurs qu'extérieurs qui déterminaient le sang à se décharger sur l'habitude du corps du mauvais levain dont ils étaient infectés.

« Les tumeurs ou bubons venant à suppurer, ces malades échap-

point du danger dont ils avoient été menacés pour peu qu'ils fussent secourus.

Cette cinquième et dernière classe renferme tous les malades qui sans sentir aucune émotion et sans qu'il parût aucun trouble incessant dans ces fonctions, avoient des bubons et des charbons qui s'élevoient peu à peu et tournoient aisément en suppuration devenant quelquefois squirreux ou ce qui étoit plus rare, se dissipant insensiblement sans laisser aucune suite fâcheuse, de manière que sans aucun abattement de force et sans changer de façon de vivre, ces malades allaient et venaient dans les rues et places publiques, se pansant eux-mêmes avec un simple emplâtre ou demandant aux médecins et chirurgiens les remèdes dont ils avoient besoin pour ces sortes de tumeurs suppurées et squirreuses.

Le nombre des malades renfermés dans ces deux dernières classes a été si considérable qu'on croit pouvoir avancer sans exagération que plus de quinze à vingt mille personnes se sont trouvées dans ces sortes de cas et que si le mal n'eût pris très souvent cette tournure, il ne resteroit point dans cette ville la quatrième partie des habitants.

Méthode employée pour traiter les bubons. — En quelque temps de la maladie que ces sortes de tumeurs ayant paru, nous les attaquions sans délai, excepté qu'il n'y eut pas lieu de présumer par les autres signes que les malades étoient sur le point de périr. Appliquer sans différence une trainée de pierre à cautère dans toute son étendue en y laissant pendant quelques heures ou... suivant la profondeur, la situation, etc... L'escare faite, on l'incisoit, ou l'ouvroit sans aucun délai, alors modificatifs. *Ne pas les extraire car les hémorragies ont été suivies de mortalité.* Dès que l'ulcère étoit bien détergé et les glandes tuméfiées entièrement consommées par la suppuration, il ne s'agissait plus que d'appliquer une simple emplâtre pour conduire la plaie à parfaite cicatrice.

« Un chirurgien de la ville, dit Sphrogelius, pendant la peste qui désolait le pays, voyant que tout le monde mouroit au bout de trois jours de l'invasion de la maladie, fit attention que la nature se débar-rassoit souvent du venin par des bubons. Frappé de cette idée, lorsque quelqu'un étoit attaqué de fièvre, de lassitude et de douleur dans l'âme, il faisoit une incision oblique et large de trois travers de doigt à la partie douloureuse avant qu'il parût quelque tumeur et de la rougeur aux glandes qui devaient devenir bubons.

Il coupoit la graisse et la glande obstruée qu'il dilatoit avec les doigts pour en faire couler le sang, il appliquoit sur du liège un emplâtre défensif et en vingt-quatre heures, il en sortait une prodigieuse quantité de matière et il pansait la plaie deux fois par jour. Aussitôt après l'opération, la fièvre diminuait et la plaie se consolidait en trois ou quatre semaines. Il faisoit prendre aux malades des diaphorétiques fixes, l'antimoine diaphorétique, les pierres d'écrevisse et le cinabre naturel. *Personne n'est mort de ceux à qui il a fait cette opération le troisième jour. Mais si on différoit plus longtemps, les malades ne guérissent pas, on doit en attribuer la cause à la quantité de sang qui étoit alors trop corrompu.*

Dans une peste qui désolait le pays, il y a vingt ans, dit Borrichius, on remarqua qu'il ne mouroit personne de ceux qui avoient un cautère à quelque partie du corps.

Le traitement curatif de la peste du chirurgien Sphrogelius a beaucoup d'analogie avec celui recommandé par Thoulon et Forges, « l'abcès

de fixation », l'injection de 1 à 3 c. d'essence de térébenthine est faite à la cuisse ou au bras qui porte le bubon, aussi près que possible de la région où siège le bubon, en cas de bubon double, au membre du côté touché en premier lieu plus fortement. *Cette injection doit être aussi précoce que possible, l'idéal voudrait qu'elle fût faite dès le premier stade d'ébriété.* En raison du phagedénisme fréquent chez les indigènes, inciser largement l'abcès avant qu'il s'ulcère ou s'ouvre spontanément. D'après les auteurs, l'abcès empêche les localisations secondaires de la peste sur le poumon, raccourcit le stade fébrile, peut faire avorter le bubon ou s'il est déjà nettement formé, arrêter son développement et diminuer la douleur « exquise » si caractéristique du bubon pesteux.

Les auteurs ont adopté systématiquement ce mode de traitement en avril 1919, par suite des résultats obtenus par Artaud, *en raison du fait de notoriété courante que les porteurs d'ulcères ne meurent presque jamais de pneumonies et résistent aux toxémies, et que depuis mai 1918, le lazaret de la Pointe aux Chameaux n'a pas eu un seul porteur d'ulcère phagedénique (et ils sont légion en milieu indigène) qui soit mort de peste bubonique concommittante ni qui ait contracté la peste pulmonaire ou septicémique à la suite d'injections de « spectacrol » pour abcès de fixation.*

Un médecin de Londres, à propos de la peste, ajoute que plusieurs sortes de maladies comme la phthisie et les écrouelles cessèrent lorsque la contagion commença et qu'il y eut des goutteux qui ayant été frappés de la peste en réchappèrent et guérèrent aussi de la goutte.

Dans le cinquième livre, il traite des signes manifestes de la peste, tant de ceux qui paraissent lorsque l'on commence à en être frappé que de ceux qui suivent immédiatement après. Outre la fièvre qui doit être ordinairement jointe à cette maladie, mais non pas toujours, il met au nombre de ces signes la palpitation du cœur, qu'il a remarqué être quelquefois si forte qu'à une distance considérable on entendait le cœur battre.

Il ajoute que les charbons viennent en toutes les parties du corps, qu'il en a vu qui vint sur la mamelle d'une femme, aussitôt elle fust accouchée et qu'en peu de temps elle fust guérie et que son enfant n'ayant pas cessé de la têter pendant sa maladie, il n'en fut point incommodé (*cas de vaccination intra-utérine bien observé*). De plus, il dit que les taches sont les marques certaines de mort et il apporte des exemples de plusieurs personnes à qui des tasches estant venues sans qu'ils semblassent s'en porter plus mal, ils ne laissèrent pas de mourir quelque temps après. Il averti icy de la ruse de certaines méchantes gardes qui aussitôt que les malades sont morts couvrent leurs corps de draps mouillés afin que la fermentation des humeurs vénéneuses estant apaisée et les pores s'étant fermés, il ne paroisse plus de taches et qu'ainsi les visiteurs étant trompés, il ne fassent pas fermer les maisons.

Il remarque qu'une peste qui au commencement est violente est de peu de durée et qu'autant qu'il y a de temps depuis son commencement jusqu'à sa plus grande force, il y en a autant depuis la grande force jusqu'à la fin. De plus, il remarque que les présages de la mort sont l'hémorragie, le flux du ventre, la dyssentrie, et les excréments verts ou noirs, *que les pulmoniques n'en réchappent jamais..*

70.000 morts à Londres.

Nicolle de Nancel, en 1851, dit : « La peste est incompatible aux

autres maladies et les chasse toutes ou les change en sa malice ou bien étant surmontée de pluralité d'autres maladies, quitte l'arène et la place et s'évanouit ».

Rufus écrivait déjà que les vieillards contractaient plus difficilement la maladie. *La grande révolution que les maladies chroniques opèrent sur certains malades les rendent beaucoup moins susceptibles des impressions du miasme pestilentiel. C'est ainsi que les hypocondriaques, les hydriques, les gouteux, les galeux, les vérolés, ceux qui ont des cautères coulants aux jambes, sont exempts de la peste. Elle peut même être un remède de certaines maladies, on l'a vu guérir des écrouelles très rebelles, à rapprocher de l'inoculation du Paludisme contre le Tabes.*

Quand la peste a duré un certain temps, il survient des pétéchies, des parotidites, des bubons et des charbons qui ont la figure du clou.

Nous avons trouvé dans les archives des Vosges et Lorraine que lors de la peste, on trouvait quantités de chats et chiens crevés et de rats que l'on jetait par les fenêtres, lesquels en temps de peste et de famine étaient aliments recherchés et enviés.

Dans le Sud Annam comme ailleurs les épidémies murines ont toujours précédé ou accompagné les réveils épidémiques.

Au sujet des antipathies de la peste, M. Paris, dans son mémoire sur la peste, en 1723, assure d'après expérience que ce fléau attaque ou du moins enlève très rarement les personnes affligées de la maladie vénérienne ou de la gale. On a remarqué aussi que le flux périodique des femmes étoit pour les femmes pestiférées le plus heureux pronostic. *« Lorsque, dit-il, la petite vérole règne en Turquie, la peste n'y fait aucun ravage ; s'il arrive un pestiféré dans le temps d'épidémie variolique, il est certain que la peste ne s'étend pas au delà du quartier que cet homme habite ; s'il va se loger dans une maison où il se trouve des enfants, atteints de la petite vérole, la peste finit et le venin disparaît sans infecter d'autres personnes, ceux mêmes qui soignent les enfans dont je viens de parler sont à l'abri de la peste. (De la variolisation contre la peste ?)*

Dans une peste qui désolait le pays, il y a vingt ans, dit Borichius, on remarque qu'il ne mouroit personne de ceux qui avoient un cautère à quelque partie du corps.

Des mesures de police furent très rigoureuses à cette époque. Le moyen le plus héroïque de lutter contre la peste, la séquestration, est le seul préservatif que la police publique puisse employer pour écarter la contagion pestilentielle. Le Cardinal Gastaldi fit imprimer un ouvrage volumineux sur les moyens employés à Rome pour arrêter les progrès de la peste en 1656, qui fut apportée de la Sardaigne en Italie.

Cet ouvrage contient une liste très complète des maladies contagieuses qui dans différents siècles ont ravagé la terre et ont été désignées sous le nom de pestes. Quand on considère le peu de ravage que la peste a fait dans l'Europe chrétienne depuis 1720, comparée avec la fréquence de ses invasions avant cette époque, d'éminents hygiénistes disent ne pas douter de l'importance et du succès que cette partie de la police publique et de l'utilité des lazarets construits pour en écarter la contagion. Ces réflexions ne sont que des hypothèses et non pas des certitudes, car la police sanitaire de la peste en France et en Lorraine sûrement, étoit aussi rigoureuse sinon plus, comparée aux mesures prises par les Italiens à Rome contre la peste de 1656.

Des exemples : en 1654, à Gondrecourt, il fut fait défense à un

habitant de cette ville et à sa famille de sortir de la maison avant six semaines entières, parce qu'une de ses filles morte depuis quelques temps auparavant était soupçonnée d'avoir succombé à la peste. La même défense fut faite à plusieurs familles de Nancy en 1621.

En Avignon, Guy de Chauliac raconte qu'on en vint jusques là qu'on tenait des gardes aux villes et villages et ne permettait l'entrée à personne qui ne fut bien connue.

Le 30 septembre 1601, à Mirecourt en Vôge, plainte contre le sieur Mengin Grandjean, lequel avait fréquenté l'armée d'Allemagne où l'on mouroit de la peste ; il s'était glissé secrètement chez Jean Brahault, le 15 novembre, il a été ordonné à tous ceux qui avaient habité la maison dudit Jean Brahault de sortir de la ville sous peine de la vie.

1649. — A Epinal, 3 francs donnés à Frère Didier, quand on envoya des gens à Sainte-Barbe questioient frappés de la peste. Dans le vallon forestier de Sainte-Barbe, on isolait les pestiférés et aussi souvent les lépreux dans les loges qu'on leur construisait, et cela depuis un temps immémorial.

On avait surtout en vue d'empêcher les communications qui étaient regardées comme la cause la plus certaine de la contagion, aussi c'était sous les peines les plus sévères qu'il était interdit d'aller aux lieux infectés ou d'en revenir. *En 1610, c'était la peine de mort, même contre les gardes des portes qui auraient laissé pénétrer dans la ville sciemment ou par maladresse. En 1625, on vit le bailli des Vosges établir à chaque porte de Mirecourt un bourgeois chargé de déferer le serment à tous les arrivants sur la question de savoir si depuis six semaines, ils avaient été dans les pays soupçonnés ; en cas d'affirmative, on leur intimait l'ordre de partir au plus vite et en cas de négative, si quelqu'un se trouvait là pour affirmer le contraire, exécution de parjure était faite sur le champ à la potence.*

Cent ans plus tard, on n'était pas plus confiant. Par ordonnance du duc Léopold du 25 juin 1721, il fut interdit de communiquer même par correspondance ; tous les passants devaient être munis de certificats de santé revêtus de toutes les formes rassurantes *et ordre était donné de tirer sur ceux qui tenteraient de passer par d'autres chemins que ceux présents.*

Quant aux vagabonds suspects par état, ils devaient s'éloigner sous peine du fouet, de la marque et du bannissement, en cas de récidive c'était la mort.

ORDONNANCE

pour empêcher la communication des maladies populaires du 9 septembre 1720

Article 1^{er}. — Nous faisons défense à tous les sujets de quelque qualité et condition qu'ils soient de se transporter en la ville de Marseille ou en autres villes et pays voisins suspects de maladies populaires sous quelques causes ou prétextes ce puisse être, ni d'y commercer par lettres, réponses ou autrement.

II. — Défendons pareillement tant à nos dits sujets qu'aux étrangers de quelques rangs ou conditions qu'ils puissent être, venant des dites villes et pays infectez ou suspects de maladie, d'entrer dans nos Etats par aucune des routes et chemins qui traversent nos prévôtés et Offices d'Arches, Darnay, Conflans en Bassigny, Chatillon-sur-Saonne,

La Marche, Bourmont, Saint-Thiébaud, Gondrecourt et Neufchâteau, sans être munis de certificats authentiques signez des magistrats des lieux, portans que les villes, bourgs et villages d'où ils seront sortis et ceux par où ils auront passez ne seront attaquez ni infectez d'aucunes maladies populaires et qu'au contraire on y joui d'un air sain et de bonne santé.

III. — Faisons aussi défense à tous voyageurs, marchands, négociants, voituriers et autres, d'introduire dans nos Etats par quelque route et chemin ce puisse être, aucunes marchandises quelles qu'elles soient venant des lieux suspects de maladies sous peine de la vie.

IV. — Permettons néanmoins de faire entrer dans nos Etats par les routes et chemins de nos dictes Prévôtés toutes sortes de marchandises venantes de pays non suspects, pourvu que les conducteurs soient munis de certificats de santé en bonne forme, contenant que les dictes marchandises ont été emballées et chargées dans les lieux sains et qu'il n'y a rien qui provienne des endroits suspects de maladies.

V. — Au cas de manquement, etc..., voulons que les voyageurs, marchands et voituriers qui en seront porteurs, ensembles leurs denrées, marchandises et effets soient renvoyées et reconduites hors de nos Etats sans qu'ils y puissent entrer qu'en rapportant de nouveaux certificats en la forme et la manière présente, faute de quoi toute entrée leur était interdite.

VI. — S'il arrivoit que quelqu'un au mépris de notre présente ordonnance et des précautions prises ci-devant indiquées à entrer clandestinement dans nos Etats par quelques routes, chemins et voies détournés ou à y conduire des effets et marchandises venant des dists lieux suspects, *nous voulons qu'ils soient condamnés à mort et leurs marchandises et effets acquis et confisquez au profit de notre Domaine et brulez s'il échel.*

**ÉDIT DU 25 JUIN 1721,
pour prévenir la communication des maladies contagieuses
(maladies de Provence)**

Signé : Léopold LUNÉVILLE

On ordonne de passer par certaines voies et portes de gardes. « Leur défendons, interdisons tous autres chemins, sentiers, ni de traverser les campagnes sans suivre ces chemins, *sous peine de vie.*

IV. — Enjoignons à tous mendiants, étrangers, vagabonds et gens sans aveu de sortir de nos Etats, terres et pays de notre obéissance dans trois jours après la publication des présentes à peine d'être fouettez, marquez et bannis et au cas où ils y rentreroient après en être sortis, d'être punis de mort, etc..., les conduire es prisons du siège de la Prévotéz.

VI. — *Les maires, gens de justice, condamnez à 50 francs d'amende et 8 jours de prison et la communauté à 300 francs si ne exécutent point.*

VIII. — Suspension des foires.

XI. — Tous ceux qui seront trouvez et arrêtez passant par d'autres chemins et sentiers que ceux ouverts et où il y aura des barrières seront

punis de mort, de confiscation des effets, denrées et marchandises dont ils seront porteurs ou qu'ils conduiront, laquelle confiscation nous voulons être adjugés au dénonciateur. *Et si les effets, denrées et marchandises viennent des pays suspects de maladies contagieuses, ils seront brûlez sans être déballez, ensemble les harnais des chevaux et les animaux tuez et brûlez sur le champ.*

Tous ceux de nos sujets de quelques rangs et qualité qu'ils soient qui contreviendront à la teneur des deux articles cy dessus seront condamnés à une amende de 400 francs dans les villes et de 200 francs dans les campagnes.

Les mesures sanitaires prises par les anciens contre la peste bovine et autres pestes animales, ne peuvent se comprendre que si on a fait une étude de celles contre les maladies pesteuses humaines ; elles ont d'abord été copiées intégralement et établies en conformité des mesures contre les maladies épidémiques humaines. On connaissait déjà depuis des millénaires les dangers des porteurs de germes et des espèces animales vivantes et d'autres circumfusa situés dans le milieu contaminé ; *la pathologie comparée était en gestation et pour les animaux atteints de maladies contagieuses comme pour les humains, les mêmes remarques furent faites et confirmées et les mesures prises non pas par des vétérinaires, mais par des médecins ou des magistrats de la santé furent les mêmes dans leur ensemble que celles édictées contre les maladies épidémiques des humains.* C'est là raison pour laquelle nous nous sommes efforcés de décrire tout au moins particulièrement en Lorraine les mesures prises avec la physionomie des temps et des milieux où ces maladies avaient évolué ; *sans cette préface de la défense sanitaire humaine, nous ne pourrions comprendre comment s'est édifié la défense sanitaire vétérinaire avec le résultat des conceptions sur la contagion et l'épidémicité des grandes pestes humaines plus particulièrement connues parce qu'elles furent souvent universelles, la peste, la lèpre, l'influenza.*

PESTE BOVINE

En Lorraine, il est très souvent fait mention d'épizooties de peste bovine sur les animaux. Le moine Richer de Senones relate en 1258 : Mais toutes fois la pestilence des troupeaux commençant cette année ne se termina partant à la fin d'icelle ains partout l'an suivant vuida les pays circonvoisins de beufs et de vaches.

La seconde année après survint une si grande famine pour la stérilité des bleds et de tous autres vivres que les hommes (chose horrible) étoient contrainct se manger l'un l'autre et l'année séquente les Huns se jettèrent en Allemagne.

Mais déjà en 810, Eginhard et d'autres chroniqueurs rapportent que la maladie prit sa naissance dans les armées de l'empereur, se répandit ensuite et dévasta l'Europe. *La plupart des animaux qui ont guéri, écrit-il, ont paru devoir leur salut à une éruption qui tantôt s'est décidée par des abcès extérieurs, tantôt par un nombre prodigieux de pustules dont les animaux étoient couverts.*

En 1609. — La semaine de la Saint-Maurice, un gouverneur va à Saint-Dié, à Sainte-Marie et aux environs du Bonhomme pour s'assurer

des lieux où la peste existe, un autre va à Harol, s'informe si la maladie existe sur les bestes rouges.

Pendant toute la période de la guerre de Trente Ans, la peste bovine règne en permanence sur les bestiaux, il y a des rémittences et ensuite de nouvelles bouffées de peste. Dans les archives locales, ce ne sont que plaintes sur les misères des temps et sur la maladie redoutable des bêtes rouges où presque pas une n'échappe surtout au début des épidémies, « ce n'est que vers la fin que quelques-unes en reschappent ».

Cette maladie était bien connue et redoutée des anciens. Columelle, qui vivait sous le premier siècle de l'ère chrétienne, assure qu'on préserve les bœufs et qu'on les guérit même de la péripneumonie épizootique en leur passant dans l'oreille un morceau de racine de coudrier en seton. Il indique un remède général à toutes les maladies, c'est de passer un morceau d'ellébore blanc dans un trou pratiqué à l'oreille avec un instrument pointu.

Le cardinal Baronnius rapporte à l'année 376 une maladie qui exerça des ravages affreux sur tous les troupeaux et bestes à corne de l'Europe. Le seul moyen qui parut produire quelque effet fut l'application sur le front d'une croix de fer bien bénite *et surtout rougie au feu*. Les prêtres et les imbéciles, dit-il, crièrent au miracle, mais la vérité est que les bons effets de ce procédé furent dus à l'irritation qu'il produisait dans le lieu de son application et à la suppuration qu'il y établit.

De même Vegece, qui vivait en l'an 380, fait le plus bel éloge du seton et des cautères qu'il regarde comme le premier moyen pour arrêter les maladies pestilentiellles et en arrêter les invasions.

Les ténèbres qui couvrirent l'Europe depuis la fin du IV^e siècle jusqu'au XIV^e siècle, semblent s'être en quelque sorte épaissies sur l'art de traiter les animaux et l'on ne trouve presque aucun observateur éclairé, entre Vegece et Ramazzini et Lancisi. Ces deux hommes célèbres qui portèrent dans le traitement de l'épizootie désastreuse de 1690 et de celle plus désastreuse encore de 1711 à 1712 des connaissances qu'on n'avait point encore appliquées à la médecine des animaux, *tous deux assurent que tous les remèdes qui furent employés ne produisirent aucun effet et que les setons seuls et les ouvertures faites à la peau avec un fer chaud furent suivis de quelques succès, aucun bœuf ne guérissait, dit Ramazzini sans quelque éruption de pustules qui suppuoient ou quelque ulcère à la peau dû à l'art ou à la nature.*

Pendant les époques correspondant à la guerre de Trente Ans, de Sept Ans, de la Révolution et de l'Empire, la peste bovine exerce des ravages partout où les armées passent et séjournent en Lorraine et frontières des Allemagnes.

Dans les archives de la ville de Mirecourt, on relate la « défense par le bailli, sous peine de 200 francs d'amende, d'acheter des bestiaux venant du comté de Bourgogne et autres pays voisins à cause de la maladie qui sévissait sur les animaux ». Le 7 juin 1682, une messe est chantée à l'église de Mirecourt à quatre heures du matin, puis ensuite tous les hommes, femmes et enfants, valets et servantes se transportent en procession sur la place où se tenait la foire des bestiaux, là ils sont bénis par le curé, la procession est ensuite continuée dans tous les endroits du finage de la ville et pendant sa durée les bestiaux, puits, fontaines, chaamps, vignes, jardins, prés et rivières sont aussi bénis. Ce rassemblement d'animaux et leur retour à leurs lieux de résidence étaient au contraire un moyen de dissémination de la maladie que l'on aurait dû éviter.

La lettre du P. B. J. au sujet de la contagion qui fait périr les bêtes à cornes en plusieurs provinces du Royaume de l'Etat du Pape, publiée dans le « Journal des Scavants » est ainsi libellée : « On dit que vers l'an 1673, il mourut plus de 3.000 bêtes à cornes dans les Etats du Pape. Cette maladie était venue d'Allemagne. Mais en 1743, elle fit de grands ravages à Ulm et aux environs du Danube, elle n'y séjourna pas longtemps parce qu'on prit de très bonnes mesures pour l'arrêter, on empêchait exactement la communication entre les villages et les fermes, on enterrait profondément les bêtes mortes, on n'entraît dans les boucheries aucune bête qui fut suspecte.

La maladie a parcouru 700 lieues en trente mois. Actuellement, elle est en Angleterre. C'est une des conquêtes que fait cette nation en prenant nos vaisseaux marchands et armateurs.

C'est en général et principalement la communication qui propage la maladie et elle se fait par les pâturages, par les foires, par les boucheries, par les armées, par les transports de peaux, par les fourrages infectés ».

Nature et circonstances de la maladie. — La maladie ne se détruira que par les remèdes préservatifs.

Moyens pour empêcher la contagion de se porter d'une étable ou même d'une bête à l'autre. — Dès les premiers indices de la maladie, séparez les bêtes saines et faites beaucoup de fumigations dans l'endroit où vous les mettez. Nulle communication de pâturage, d'abreuvoir, d'ustensiles, de seaux, bacquets, auges, etc... Il faut même que les personnes qui prendront soin des malades n'approchent point des autres qu'elles portent des habillements les moins propres à transmettre le mauvais air, la toile est meilleure que l'étoffe de laine, tenir toujours feux allumés.

Moyens pour empêcher que la maladie ne passe pas d'une ferme à l'autre. — Il faudrait avertir le principal Officier de la Paroisse ou du canton lequel ferait planter des poteaux à toutes les avenues de la ferme infectée avec défenses (sous peine d'amende arbitraire) à quiconque de conduire par là aucun bestiaux et aux habitants de la ferme de laisser sortir leurs troupeaux tant que les poteaux demeureraient plantés ; on devait aussi se méfier de tout ce qui sortait de ce lieu comme des fourrages, fumiers, chanvre, cuirs, et les hommes même et de tout ce qui leur appartient, une précaution excellente pour les plus proches voisins est d'allumer toutes les nuits des feux sur les chemins qui mènent à la ferme infectée surtout à l'opposé du vent, on a éprouvé que la contagion ne se soit jamais portée du côté où ces feux avaient été allumés.

Moyens pour que la contagion ne revienne dans les endroits qui ont été infectés. — Après un premier orage, il n'est personne qui ne doive se précautionner contre un second, les bêtes qui seront mortes pendant la contagion doivent être enterrées profondément et non jetées à la vogue, elles doivent être enterrées dans les champs et non dans les pâturages, il faut ajouter à cela d'autres attentions, renouveler les étables, les enduire de chaux vive, changer les fourrages, les ustensiles, continuer les fumigations, les feux... enfin n'acheter point de nouvelles bêtes à cornes ni les mettre avec les anciennes sans leur avoir fait faire une bonne quarantaine chez le marchand, soit dans une étable à part.

Est-il à propos de transporter les cuirs des bêtes mortes de la contagion ? Et je réponds absolument que cela est très pernicieux, à moins qu'on ne prépare ces peaux dans le lieu même et sur le champ, ce qui serait absolument possible. On ne peut laisser aux fermiers les dépouilles de ces animaux infectés sans intéresser le bien commun, la patrie entière, sans exposer d'autres cantons et de vastes provinces à voir les mêmes désastres.

Quand le fléau est tombé quelque part, il faut impitoyablement détruire l'animal et la peau, ce sacrifice est l'une des attentions qui mérite le plus d'être recommandée à moins comme nous l'avons dit qu'on ne trouvât les moyens de faire préparer les cuirs dans le lieu même, car après les façons que les artistes leur donnent, il n'est plus à craindre qu'ils conservent l'infection et qu'ils la portent ailleurs.

Doit-on laisser manger la viande ? On se permet cela en bien des endroits. (*Dictionnaire de Trévoux*, 1747, mai 899).

L'agent de la contagion semble s'étendre assez vite dans le monde extérieur, fumiers, fourrages, etc..., mais résister longtemps sur l'animal malade qui est presque apparemment guéri et sur le cadavre. Mannicks ayant fait fouiller dans les fosses qui contenaient des cadavres d'animaux morts de peste bovine depuis plusieurs mois à Montréal et ayant fait imbiber des mèches avec leur laine s'en est servi pour inoculer et la maladie a été communiquée avec beaucoup de rapidité, mais cet habile professeur dit qu'ayant fait avaler à deux veaux différents fluides chargés de matières contagieuses, ils n'ont point contracté de maladies épizootiques. *Il semblerait que par inoculation le résultat est sûr et que par absorption l'animal ne contracte pas sûrement la maladie.*

M. Nicolas qui a beaucoup visité, en 1738, Florence et la Toscane, dit : « Depuis la campagne de 1738, il se manifeste une maladie épizootique parmi les bestiaux des environs d'Arrezzo, ce qui donna de l'occupation au magistrat de la santé de Florence qui prit les précautions les plus rigoureuses pour qu'elle ne se communique pas aux autres contrées de cet Etat ».

Le général Brudwitz eut l'ordre à ce sujet de faire tirer des lignes sur la frontière et occuper toutes les avenues du district d'Arrezzo par un détachement de troupes réglées et de miliciens.

Pendant les époques correspondant à la guerre de Trente Ans, de Sept Ans, de la Révolution et de l'Empire, la peste bovine exerce ses ravages partout où les armées passent et séjournent en Lorraine et frontières des Allemagnes.

Les épizooties de peste bovine étaient d'autant plus redoutées que pour la peste humaine, on attendait très peu de résultats des traitements essayés, les guérisons étaient naturelles et *l'art de guérir ces affections consistait à suivre l'exemple de la nature en aidant celle-ci à rejeter le venin de la maladie à l'extérieur par les setons, cautères, moxas, et irritations diverses de la peau.*

L'abbé Rozier qui a vu bien des épizooties de peste bovine recommande comme traitement curatif « de faire de chaque côté de l'épine depuis l'épaule jusqu'à la queue, cinq ou six taillades dans le cuir que vous détacherez du tissu adipeux, introduisez-y des brins de racine d'hellebore noire ou de l'ail pilé avec du sel et du vinaigre, afin d'attirer les fluxions d'humeurs abondantes sur ces plaies ».

En parlant de l'épizootie de 1814, Alphonse Leroy rapporte que « le séton au fanon avec la racine d'hellebore noire, avec l'écorce de garou

imprégnée d'onguent suppuratif et de cantharides sont les moyens qui sont employés avec succès en Hongrie, puis le camphre, le quinquina, la gentiane. J'ai appris que dans quelques cantons, on ajoute à tous ces soins que j'indique, des incisions avec une flamme sur le dos des animaux, il faut les abattre et les enterrer profondément ».

Rozier dit aussi que ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette maladie, c'est que la plupart des femelles des buffles attaquées par la peste, ne périrent point, leurs membres étaient tout couverts d'ulcères.

Dans beaucoup d'autres maladies régnantes, autres que la peste bovine, les médecins et les vétérinaires ou agronomes firent des remarques identiques. A Tendon, en 1832, des maladies typhoïdes sur l'espèce humaine compliquées de pneumonie contagieuses et de dysenterie présentaient, dit le docteur qui leur donna des soins, un phénomène remarquable qui s'est manifesté sur un grand nombre de sujets qui ont eu le bonheur d'échapper à la mort, c'est une éruption générale de petits boutons ou plutôt de petites plaques rouges causant un prurit insupportable, se séchant au bout de peu de jours et disparaissant dans une desquamation insupportable semblable à celle qui termine en général les affections éruptives ; *tous ceux chez lesquels cet exantème s'est développé ont été guéris et leur convalescence a été peu longue.*

Gilbert s'exprime ainsi : « J'ai déjà parlé de l'inutilité des efforts des plus habiles praticiens de Paris dans le traitement de l'épizootie de 1745-46. On s'aperçut enfin que les efforts de la nature paraissaient se diriger du côté de la peau, on en tira que la conséquence des dépôts déterminés à l'extérieur pourraient très bien être critiques et éloigner du centre morbifique dont la nature tendait à se délivrer. On pratique dans ces vues des orties avec la racine d'hellebore qu'on rendait plus active en la roulant dans un mélange de basilicum et de mouches cantharides. Plus tôt on déterminait le dépôt, plus il était volumineux, plus il y avait espoir de guérisons. Si l'application n'établissait point de dépôt ou s'il venait à se flétrir, l'animal était perdu ». Chomel assure que ce traitement fut le seul suivi de quelque succès, que tous les autres parurent plutôt accélérer que retarder la peste des bestiaux.

C'est, dit-il, aux sètons qui font le plus souvent partie des traitements des artistes vétérinaires que je crois devoir attribuer le succès qu'ils ont obtenu assez constamment dans un grand nombre d'épizooties dont ils ont cru que la cessation était due aux médicaments combinés de leurs méthodes curatives. Que n'est-il possible de soumettre à de pareilles épreuves l'innombrable cohorte des médicaments appliqués aux maux d'une autre classe d'individus ? Combien de drogues exaltées par l'intérêt ou par l'ignorance seraient bannies de l'art de guérir, au grand avantage de l'humanité ?

Le célèbre Gilbert, après avoir médité sur tant d'épizooties, dénonce l'inutilité des médicaments per os chez les ruminants dans toutes celles qu'il lui a été donné d'étudier.

« Parmi les nombreuses épizooties qui ont désolé les campagnes, depuis celle qui dépeupla l'île d'Egine, l'an 1255 avant l'ère chrétienne et dont Ovide nous a donné la description, jusqu'à celle qui nous occupe, il n'en est peut-être pas une seule qui n'ait prouvé l'inutilité des médicaments per os, aussi mon objet est-il moins d'établir ce fait que de l'expliquer, que de montrer que dans les animaux ruminants l'inutilité des médicaments (per os) est un effet nécessaire de l'organisation des viscères par lesquels il sont reçus.

Le curé de Damblain qui s'est beaucoup intéressé aux misères des

paroissiens de sa région, a laissé un Journal où il avait mentionné les faits saillants de l'époque, dans lequel j'ai trouvé cette relation : « L'année 1743 a été très sèche dans le printemps et très pluvieuse dans la fenaison. Elle est remarquable par la mortalité des bestes rouges, par une contagion qui a régné dans beaucoup de cantons de la Lorraine et qui a été rapportée d'Alsace, où toute la Lorraine a été obligée de mener des rations de foin et de paille gratis et de les fournir dans les mêmes conditions. Il n'est presque point resté de bœufs, ni de vaches à Damblain comme dans beaucoup d'autres endroits d'alentour. On n'a pu trouver de remède à cette maladie qui est une véritable peste et qui a causé un tort infini à la Lorraine, tant par rapport au labourage que pour le lait, beurre et viande qui sont devenus très rares surtout au commencement de l'année 1744 ». *L'année 1744 a été sèche et abondante, la mortalité des bêtes rouges a fait de grands ravages dans presque tous les endroits qui avaient été garantis en 1743.* Ces notes furent prises par François Jolly, curé de Damblain, mort le 26 avril 1790.

M. Bagard, médecin de Nancy, possesseur de grandes fermes, s'intéressa particulièrement aux maladies des bestiaux. On a remarqué, dit-il, en parlant de la peste, que dans la plupart des sujets, la toux est le premier symptôme du mal, les yeux deviennent ternes et humides et chassieux, il en distille même des larmes. Le lait tarit dans les vaches, c'est même la marque la plus sûre que la maladie les a gagnés.

Mais aux années suivantes, 1745-46-47, on remarqua que des boutons paraissaient sur la peau des vaches qui en étaient attaquées et guérissaient. On employa pour lors avec succès le remède suivant : on commença d'abord par ouvrir les boutons qui paraissaient ou lorsqu'il n'y en avait point, par faire deux ou trois incisions à la peau dans les endroits où on voyait l'enflure, on mettait dans ces incisions une pincée de la seconde écorce de groseillier noir. Dans le pays messin, on se servait pour insérer dans les incisions qu'on faisait à ces animaux, au lieu de la seconde écorce de cassis, de la racine d'hellebore puant connue plus particulièrement sous le nom de pied de griffon. L'animal réchappait si dans le temps de la crise, tout son corps se couvrait de pustules grosses comme des œufs de pigeons, surtout des deux côtés de l'épine du dos, depuis la tête jusqu'à la queue, si les tumeurs venant à la suppuration exhalaient une odeur infecte, si on apercevait des ulcères formés sur quelque autre partie du corps, si les excréments acquéraient plus de consistance et si l'urine se trouvait plus épaisse et colorée. On a essayé peu de remèdes, aucun de ce petit nombre n'a réussi.

La lettre d'un médecin sur la contagion régnante parmi les bestiaux, lue dans le Mercure de l'an 1745, dit : « Dès qu'on s'aperçoit d'un seul des symptômes, il faut sans perdre de temps séparer la bête d'avec ses compagnes, lui retrancher la moitié de la nourriture ordinaire, lui donner de l'eau blanche pour boissons, des lavements avec la même eau blanche et lui faire tirer quatre pintes de sang en deux fois de six heures en six heures, et lui faire un cautère avec le fer rouge au poitrail. On fera trois ou quatre trous dans lesquels on mettra une racine d'hellebore blanc qu'on changera de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, on aura soin de frotter la partie avec le suppuratif ; s'il arrive un dépôt et qu'il suppure bien, la bête malade guérira ».

Mêmes remarques décrites par Rozier sur la maladie du gros bétail en 1744. Par suite de plusieurs observations, il me paraît que la manière la plus sûre d'empêcher la maladie de gagner est de tenir le bétail sous séquestre de tout autre. Par cette seule précaution, des parties entières

de certains villages ont été garanties. L'on a toujours remarqué dans les maladies épidémiques pestilentielles, qu'elles ont un accroissement pendant lequel presque tout ce qui est attaqué meurt ; elles restent quelque temps dans un terme moyen et encore très dangereux, et le danger diminue aussi, presque tous ceux qui sont attaqués en réchappent alors. En supposant exacte cette observation, l'on peut croire que dans quelques cantons de la province, la maladie tend à son déclin. J'ai eu l'occasion de traverser depuis peu le bailliage de la Montagne de Vôge où la maladie a régné, j'y ai vu plusieurs bestiaux travaillans qui avaient été attaqués, il m'est arrivé quelque fois de rencontrer des laboureurs qui de quatre bœufs en avaient à leurs charrues un ou deux qui avaient été attaqués dont quelques-uns portaient des marques du danger qu'ils avaient couru et de leur guérison, les uns avaient la peau couverte de pustules, d'autres étaient presque entièrement péléz par des marques de différentes grandeurs, quelques-uns avaient eu des abcès aux yeux et aux oreilles, d'autres en étaient borgnes, j'en ai vu d'aveugles. Il y a des paysans qui ont fait à leurs bestiaux une opération qu'ils appellent *herbir* dans leur langage, ils introduisent un peu de la racine d'hellebore dans une incision profonde faite au bas de la peau du col de l'animal, ce corps enfermé attire l'inflammation et ensuite une suppuration abondante, mais cette opération n'a pas toujours eu de bons succès.

Il paraît en général aux animaux qui ont guéri par les seules forces de la nature que lorsque la maladie a fait irruption, l'animal était sauvé, mais lorsqu'elle ne peut le faire, le poulmon, le cerveau ou les intestins s'enflamment et se gangrènent à peu près ainsi qu'il arrive dans la petite vérole. Ce que je dis n'est cependant pas général, je ne parle que pour ce qui a paru de plus commun dans la Bourgogne, cette maladie s'étant caractérisée un peu différemment dans diverses provinces.

Galike qui combattit en 1729 l'épizootie qui régna en Italie et dans une grande partie de l'Allemagne, a eu le bon esprit de reconnaître que les bœufs qui guérissent durent bien plutôt leur salut aux efforts de la nature qu'à ceux de l'art, si ce n'est peut-être, dit-il, aux sétons et aux vésicatoires qui parurent produire de très heureux effets.

En parlant de l'épizootie de 1745-46, Sauvages écrit que malgré les remèdes les mieux indiqués, sur 20 bœufs malades il en mourait 19. On essaya tous les remèdes, on alla jusqu'à administrer les frictions mercurielles ; même remarque de Leclerc en Hollande, Bucard Manchard à Tubingen en Souabe, Regnier en Suisse. 1760. Plenciz à Vienne. 1761. Dufflot, en 1771, dans le Laonnois. Dans la trop célèbre épizootie des provinces méridionales de la France, en 1774, Doazan, Vicq d'Azyr Bellerocq et plusieurs autres observèrent que le pronostic n'était favorable que dans une seule circonstance, celle où il paraissait une tumeur, la guérison était alors assurée.

Pour combattre l'épizootie affreuse du département de l'Indre, dit Sauvages, je renonçai donc à toute administration de remède interne et je m'en tins exclusivement aux externes dont j'obtins des effets miraculeux, tant pour préserver que pour guérir.

Percivall dit : « La peau offre dans la peste, par exemple, des tumeurs qui toutes ont cela de commun qu'elles sont d'un bon augure lorsqu'elles parcourent toutes les phases d'une bonne suppuration et que au contraire la mort du sujet est presque certaine lorsqu'elles languissent ou qu'elles disparaissent parce qu'alors la nature est privée

d'un émonctoire par lequel elle exhale le poison subtil qui imprègne et sature toute l'économie ».

Il a retiré, dit-il, de la saignée des effets presque miraculeux, il lui est arrivé quelques fois de tirer jusqu'à sept et huit kilogrammes de sang en une seule saignée et d'arracher ainsi les animaux à une mort certaine.

Le Journal de Verdun de 1746 (mars) raconte « qu'en 1514, la maladie dont nos troupeaux sont attaqués regnait dans tous les pays vénitiens et y faisait beaucoup de ravages. En 1599 elle commença avec tout de violence qu'il y eut un arrêt rendu par lequel on défendoit à toutes les personnes de vendre bœufs, vaches ou veaux, fromages nouveaux, beurre et laits sub capitali poenâ (sous peine de la vie) ».

Celles qui échappèrent à la maladie, tous les accidents ci-dessus passés, commencent à manger un peu, elles se frottent le corps partout où elles peuvent parce qu'il s'y élève des croûtes de tous côtés qui leur causent de grandes démangeaisons et tout le poil tombe ; j'ai remarqué que les plus maigres étoient celles qui échappoient le plus tôt et que les plus grasses étoient les premières attaquées et le plus tôt périées.

Par une suite de plusieurs observations, il me paraît que la manière la plus sûre d'empêcher la maladie de se gagner est de tenir le bétail sain séquestré de tout autre. Par cette seule précaution, des parties entières de certains villages ont été garantis.

On a essayé comme palliatif l'inoculation de la maladie épizootique et l'idée qui a conduit à la pratique de l'inoculation, c'est qu'on l'a employée avec succès dans la petite vérole et pour la rougeole dans l'espèce humaine et pour la picotte parmi les moutons (clavelée).

M. Reinders observa dans un grand nombre de veaux qu'il nourrissait lorsque l'épizootie se déclara parmi eux, que tous ceux qui étoient nés de vaches auparavant attaquées et guéries de l'épizootie, furent très légèrement atteints et tous conservés, tandis que les autres mouraient presque tous. Enfin que les veaux ainsi disposés et qui dans cet intervalle contractent la maladie, soit par le fait de la contagion naturelle, soit par celui de l'inoculation, sont souvent atteints d'une manière si légère qu'on serait tenté de croire que leur santé n'a souffert d'aucune altération, et que cependant un fil imbibé de leurs humeurs peut servir pour inoculer d'autres animaux, ce qui prouve bien l'existence du virus épizootique dans ces veaux, lesquels apparemment sont sains et d'autant plus dangereux pour la contagion (porteurs de germes apparemment sains).

Massu, médecin célèbre qui s'est trouvé au milieu d'un foyer immense de contagion, dit dans son mémoire adressé à Vicq d'Azyr que l'expérience lui a appris qu'un bœuf guéri de la maladie épizootique est d'un prix inestimable, parce qu'il affronte impunément tous les dangers de la contagion.

La difficulté, la grande difficulté est de pouvoir aussi substituer comme nous venons de le dire au début malin de l'épizootie, un début bénin. On a bien cherché à obtenir cet immense avantage, mais qu'est-ce que l'histoire de l'inoculation typhoïde (on désignait ainsi la peste bovine sous le nom de typhus charboneux) a appris à cet égard ? Elle a prouvé que les inoculations faites pendant la période de début et de virulence en Allemagne par Bergius, Eider et Deltof, en Hollande, par Camper et Munincks, en France par Vicq d'Azyr furent toutes malheureuses, que ce n'est que pendant la période de déclin de l'épizootie,

alors que la maladie est légèrement bénigne et ne fait guère périr qu'un tiers des animaux atteints, que l'inoculation a eu constamment des effets heureux. D'où découlent ces conclusions :

1° Qu'il n'est point encore assez prouvé que la transmission du typhus donne dans la majorité des cas une maladie bénigne.

2° Que les faits en faveur de cette transmission heureuse n'ont été observés que pendant le déclin de l'épizootie, alors qu'elle était devenue bénigne.

3° Que les autorités administratives ne sauraient s'appuyer sur l'expérience pour ordonner et faire exécuter l'inoculation du typhus comme elles pourraient l'être à l'égard de la variole des moutons, de préférence aux mesures sanitaires voulues par les règlements.

4° Enfin qu'en prenant en considération ces dernières conclusions, on peut conclure en définitive que l'inoculation typhoïde ne paraît être de quelque utilité qu'autant que l'épizootie occuperait une large étendue de terrain qu'il ne serait plus possible d'en arrêter les progrès, parce qu'alors cette pratique abrégerait la durée de l'épizootie, diminuerait sa gravité, débarrasserait la localité, le département des inconvénients de son long séjour et permettrait de soigner les animaux au début de l'affection.

Un cas où on a pu saisir la cause de la contagion est relaté avec une grande précision à Is-sur-Tille par le Marquis de Courtivon, dans les essais d'Expériences sur quelques voies de communications de la maladie contagieuse du gros bétail.

A Is-sur-Tille, la maladie n'avait pas gagné de proche en proche, ainsi qu'il en est d'ordinaire, elle y parut tout d'un coup et s'y est tenue enfermée lorsqu'à plus de douze lieues à la ronde, il n'y avait aucun vestige de contagion. Deux bœufs, ainsi qu'on le voit par les informations, conduits à Is-sur-Tille le 17 octobre depuis Châtillon-sur-Seine par un marchand, furent vendus à des bouchers ; un de ces bœufs fut gardé deux jours dans la même écurie où il y avait une seule vache qui tout le jour sortait avec le bétail de la ville, le boucher s'aperçut trop tard du tort qu'il avait eu, il tua cette vache atteinte le 21, mais le mal était fait, la maladie commença les ravages le 27 et en moins de cinq semaines de temps, elle emporta bien plus des dix onzièmes de tout le bétail que se trouvait dans la ville sans que la maladie ait gagné ailleurs par les soins qu'on s'est donnés... Jusqu'alors aucun des animaux n'avaient eu d'éruptions ou pustules.

Donc le moyen prophylactique et plus sûr est d'empêcher tout transport de bétail dans les lieux conservés.

Une seconde observation bien des fois répétée et sur laquelle on peut compter, c'est que la rapidité de l'infection et les ravages qui l'ont suivis ont toujours été beaucoup plus frappants dans les lieux où il y avait beaucoup de bétail que dans ceux où il y avait eu le moins. Cela peut déterminer à croire que si lorsque la maladie s'approche d'un lieu s'il était possible que chacun des particuliers qui ayant des bestiaux séparés sans communication entre eux quoique dans une même cour où il se trouverait plusieurs écuries, tout le bétail de quelques étables pourrait être conservé intact.

On a vu des animaux atteints deux et même trois fois et ensuite en mourir.

Il n'y avait pas de guérison réelle, mais apparente, et apparition à échéances diverses de nouveaux symptômes que l'on a considéré comme une réapparition nouvelle de la maladie alors qu'elle n'en était que la continuation par rechute.

Quelles étaient les causes des maladies épidémiques et épizootiques régnantes à différentes époques, les moyens d'y remédier et de les prévenir ?

Lassis, en 1822, dit : « Chez les anciens, le nom de peste lui-même ne supposait rien de contagieux. On ne l'employait que pour désigner des épidémies ou épizooties très meurtrières. Dans les Vosges et en Lorraine, les archives et les chroniqueurs en parlant des maladies régnantes, les désignaient toutes d'une même dénomination : « Les Pestes ».

Jamais on n'a remarqué que faute de lazarets et de quarantaine, les épidémies aient duré plus longtemps que les calamités évidentes dont elles provenaient. Fracastor, médecin italien qui vivait dans le quinzième siècle, serait, dit Lassis, le premier qui ait admis la contagion d'une manière positive, du moins telle est la remarque de Heurnius.

Sénac assure que le lazaret de Venise établi vers le milieu du siècle paraît également avoir été le premier établissement de ce genre.

Ces affirmations ne sont pas acceptables, car nous avons la certitude contraire que dans les Vosges, Lorraine et Alsace, la peste humaine, la peste bovine, la lèpre, la vérole à son apparition (grandgour, maladie de Job) étaient réputées contagieuses, des chroniques de l'an 800, 1200 et nombreuses après cette époque en font foi.

Les lépreux étaient isolés sûrement vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne dans nos pays de Lorraine, et les pestiférés chassés et enfermés et isolés dans des loges éloignées de centres, construites en planches le plus souvent, même ceux qui n'étaient pas atteints, mais seulement soupçonnés atteints et des mesures rigoureuses avaient été édictées en vue de la police sanitaire de ces maladies et surtout très rigoureuses concernant ceux qui provenaient des lieux suspects et que l'on avait reconnu les plus dangereux, qui apportaient avec eux le germe même sans être apparemment malades, *et il a fallu de grandes discussions académiques et une expérimentation avec l'appui du laboratoire pour admettre il y a peu de temps comme sûrement prouvée le danger des porteurs de germes apparemment sains mais cependant très contagieux.*

Comme les idées de contagion dispensent de la recherche des véritables causes, recherches quelquefois difficiles ; comme ces idées jettent pour ainsi dire un voile sur l'ignorance de ces causes et des moyens qu'on doit leur opposer, comme d'ailleurs elles se prêtent à l'envie commune de tout expliquer une fois qu'elles eurent été mises en avant, elles durent être saisies avec avidité. Résultat : on ne soigne plus, mais on tente la lutte par une police sanitaire quelquefois féroce et une répression analogue.

Guy Patin qui s'attachait beaucoup à relever les erreurs de son siècle, n'a pas omis le système de la contagion, « il plaisante sur le bruit que firent de son temps sous le nom de peste, des maladies épidémiques qui régnaient à Bruxelles et à Nonen, quoique les ravages de cette maladie fussent peu considérables et qu'elles n'eussent rien d'extraordinaire », mais si Guy Patin n'avait pas vécu à Paris, mais en province, il n'en aurait pas été étonné, la coutume étant de dénommer Pestes toutes les maladies épidémiques et épizootiques quelles soient-elles lorsqu'elles prenaient de l'extension.

Les partisans de la contagion s'appuyaient sur :

- 1° Le caractère contagieux de plusieurs autres maladies.
- 2° La prétendue contagion entre les animaux dans les maladies de même nature que celle des hommes.
- 3° Le résultat attribué aux séquestrations.
- 4° Le prétendu germe de la contagion conservé dans quelques corps inanimés pendant de longues années et regarder comme susceptible de se développer ensuite.
- 5° Le prétendu germe de contagion conservé dans l'homme sain (porteur de germe) et regardé comme susceptible de se développer au bout d'un long temps.

S'il a fallu arriver au siècle de Pasteur pour discerner et découvrir les prétendus germes, il ne faut pas oublier que depuis des siècles, certains écrivains avaient soupçonné que la maladie provenait toujours d'un germe et que des livres furent édités sur la germination des maladies vers le XV^e et XVI^e siècle, cette germination expliquant à souhait les phases de ces maladies, les symptômes variables selon les individus, leur bénignité et malignité, leur évolution variable selon les terrains, leur alternation, leur régression, leur disparition et leur réapparition au bout de temps très variables se comptant par années, dizaine d'années, etc... voire leur destruction apparente seulement et non réelle, leur réapparition pouvant arriver après des siècles.

6° Les progrès de l'épidémie, surtout parmi les personnes qui ont entre elles le plus de relation ; pour ce qui est de la maladie, dit Maloin en 1745, dans une lettre adressée à un médecin, il m'assurait qu'on ne peut donner sur cela que des conjectures, il ne peut se persuader que le levain de cette maladie soit porté par quelques mauvais vents d'un pays dans un autre, parce que, dit-il, si cette maladie se communiquait par les vents, elle aurait été portée par les vents plus promptement où elle a été et de là dans ceux où elle est actuellement.

Ordinairement, elle reste dans le pays trois ou quatre ans avant de le quitter tout à fait. Cette considération de la durée de la maladie dans différents pays ne permet de la regarder comme l'effet de la température particulière de quelques années, elle dissipe aussi tout soupçon sur la qualité des fourrages dont les animaux se nourrissent.

« Il n'y a point, selon M. Maloin, de remède à cette maladie, lorsque le dépôt est fait sur les viscères, et ce qui est bien fâcheux, c'est qu'ordinairement le dépôt est fait, soit à la peau soit sur les viscères, avant qu'on s'aperçoive que l'animal est malade, parce qu'il continue de manger jusqu'à ce temps. Maloin affirme qu'on ne peut au contraire guérir ces bêtes malades lors même que le dépôt de maladie est fait à la peau et non pas sur les viscères. Ce médecin me marquait qu'il s'abstenait de la saignée lorsque le dépôt est fait aussi à la peau soit en galle soit en boutons, soit en petits abcès, les sétons, les vésicatoires sont alors selon lui fort utiles, il conseillait outre cela les fleurs d'antimoine, les cordiaux, sudorifiques et enfin les purgatifs ».

Le bon sens populaire a toujours cru à la contagion, dans la peste bovine, car pour lui le fait est roi et les hypothèses et le dogmatisme imposés par les maîtres du jour n'ont pu heureusement combattre victorieusement son entêtement.

Hazard, un des hommes les plus instruits sur cette matière, a douté à certains moments de la contagion de la peste bovine, pour ne parler

que des épizooties qui ont régné sur les bœufs et les vaches en 1814 et en 1815 et dans lesquelles on a fait intervenir la contagion, il a remarqué, dit-il, d'après des officiers autrichiens très versés dans l'économie domestique que l'une de ces épizooties attribuée à des bœufs venus de Hongrie n'existait point dans ce royaume dont il est aisé, dit-il, de conclure que c'est ailleurs qu'il faut en chercher l'origine, et Huzard les trouve dans les fatigues de la route, la mauvaise nourriture, les intempéries de l'atmosphère, etc..., et si le savant Huzard avait pensé à rechercher dans les édits et les ordonnances de nos rois, et dans celles de nos provinces, il aurait pu remarquer que les précautions prises contre les porteurs de germes étaient rigoureusement appliquées, il aurait pu suspecter que ces bœufs provenaient de pays d'Autriche et Hongrie dans un milieu où l'endémicité règne en permanence, que ces animaux pouvaient conserver le germe lequel transporté sur une région vierge de toute épidémie récente se développerait en une maladie très virulente.

De Lassis : La cessation des maladies épidémiques appelées typhus, malgré les communications les plus fréquentes entre une multitude de personnes saines et les malades et même malgré le séjour dans les lieux qu'ont habité ces derniers ne paraît d'aucun poids aux yeux des partisans de la contagion et le retour de la maladie est regardé comme une preuve de la contagion. *Cette récurrence est attribuée à un germe qui aurait pu se conserver depuis une dernière épidémie.* On regarde comme susceptible la conservation de ces germes pendant de longues années, malgré les injures des temps. On a dit aussi que le germe de la contagion pouvait se conserver un certain temps même dans l'homme vivant sans se manifester par aucun de ses effets. C'est ainsi qu'on a voulu donner l'explication des récurrences. Toutes ces données ont été confirmées exactes.

Les non partisans de la contagion s'appuyaient sur ce que « l'existence seule du genre humain est une preuve contre la contagion du typhus ». On sait par exemple que dans les parages malsains de l'Afrique et de l'Amérique, un moyen de se préserver et même de guérir lorsqu'on est menacé ou atteint des maladies épidémiques propres à ces régions et réputées contagieuses, c'est de changer de lieu. Le baron Desgnettes, dans son histoire de l'Armée d'Orient, raconte la relation du Docteur Pugnet, ainsi qu'il suit :

« La contagion (il eut fallu dire la maladie) s'était rigoureusement circonscrite dans l'enceinte de Damiette, quoique cette ville ait conservé toutes les relations extérieures. Nous ne nous sommes presque pas aperçu que les dehors et à plus forte raison les lieux les plus distants aient souffert. Un bataillon de la 25^e demi-brigade, pendant son séjour en cette ville, faisait seul plus de perte que tous les autres corps réunis. Il partit pour Mansoura, laissa un malade en route et dès lors fut exempt de toute infection ».

Il a suffi à la garnison entière pour se mettre hors d'atteinte des maladies contagieuses, de traverser le Nil et de camper sur la rive opposée.

Faits négatifs. — D'après le Baron Desgnettes, la communication passagère avec les malades, le contact du pus, ni même son inoculation ne suffisent pas pour donner le typhus.

De la difficulté pour ne pas dire impossibilité qu'on trouve dans le système de la contagion d'expliquer la cessation du typhus et cependant

on sait que les typhus se dissipent toujours au bout d'un certain temps et quelquefois assez souvent à une époque où peu auparavant ils exerçaient les plus grands ravages. La cessation des typhus contagieux doit donc paraître impossible ou du moins inexplicable. Elle semble aujourd'hui avoir son explication dans l'immunité progressive qui apparaît chez les sujets vivant en contact ou dans l'atmosphère des malades, même lorsqu'apparemment ils ne présentent aucun symptôme apparent de maladie. Mais n'oublions point que cette explication n'est pas encore une certitude, mais une hypothèse seulement. Consulter à ce sujet « La Valeur de la Science » de Lucien Poincaré.

Aussi beaucoup de partisans de la contagion ne peuvent-ils s'empêcher d'exprimer leur étonnement de ce qu'avant le quinzième siècle les typhus se dissipaient quoique l'on ne désinfectât, ni ne brûlât ce qui avait été à l'usage des malades, ne songeant même nullement à de telles mesures. On est étonné surtout de ce qu'ils cessent même dans le temps des chaleurs et cet étonnement doit paraître fort naturel. Mais quelques partisans de la contagion savent tout expliquer. Ils prétendent que le levain du typhus se ralentit à mesure qu'il se multiplie, ce qui est une contradiction et non une véritable explication : « c'est la théorie des ferments ».

Des inconvénients du système de la contagion. — 1° L'ignorance des véritables ou du moins des principales causes de l'épidémie.

2° La privation des secours nécessaires et de l'emploi de prétendus médicaments plus ou moins nuisibles.

3° La terreur des mesures de police.

Aussitôt que le système de la contagion eut pris naissance, il suggéra des mesures rigoureuses. Des règlements portant peine de mort furent établis contre tous ceux qui s'écartaient de ces mesures, contre ceux surtout qui ne se soumettaient pas à la séquestration, et ces règlements furent exécutés. D'après Papon, dans son Histoire de la Peste, « les habitants des cantons voisins des lieux où elle s'est déclarée doivent être séparés par un cordon de troupes et tout le monde doit prendre les armes. Trois malheureux sont fusillés en 1816 dans le royaume de Naples ».

Il doit être établi une double barrière de bois entre les habitants de la ville où règne l'épidémie et ceux des lieux voisins. *Entre autres opérations, il faudrait raser la tête et tout le corps des étrangers, les laver jusqu'à trois fois avec du bon vinaigre et ensuite leur donner des hardes et les soumettre à une quarantaine de dix jours.* Il doit être défendu de recevoir des étrangers, même des proches parents, sans permission, sous peine de voir brûler sa maison. Tous les bourgs et villages situés à dix lieues à la ronde feront une garde rigoureuse. On doit tenir renfermés tous les habitants d'une maison où la maladie s'est manifesté, transporter les malades dans un hôpital ou dans une maison hors de la ville, fermer celle où la maladie a commencé *et même faire brûler tout ce qui s'y trouve, etc...* Il faut qu'il y ait dans chaque quartier un magasin de vinaigres, de parfums et de chaux pour les besoins journaliers. Il doit y avoir un bureau de santé qui aura droit de vie et de mort sur ceux qui contreviendraient aux règlements. Partout il doit y avoir des barrières entre le public et les employés auxquels il doit s'adresser, il doit y en avoir même devant la boutique des marchands. Dès que quelqu'un tombera malade, les autres personnes de la maison

avertiront le commissaire du quartier et le bureau de santé et se retireront dans un endroit séparé exceptée celle qui sera destinée à observer. Celle-ci n'aura pas de communication avec les autres, la maison sera déclarée suspecte et il y aura sur la porte un signe pour l'annoncer aux passants afin qu'ils s'en éloignent, etc... Si cette quarantaine est bien observée, dit enfin Papon, après beaucoup d'autres préceptes analogues à ceux qui viennent d'être présentés, on a tout lieu de croire que dans moins de quinze jours la maladie aura cessé.

François Rauchin, médecin de Montpellier, qui a écrit longtemps avant Papon, veut que lors d'une maladie épidémique réputée contagieuse, on évite les grandes compagnies et l'abord des gens suspects, que les habits soient courts, qu'on ne se promène dans la ville que par nécessité, qu'on n'aborde que de deux pas les malades en leur parlant, qu'on ne touche rien dans leur maison, que pour donner la communion le prêtre ait une petite verge de 13 à 14 pouces portant à son extrémité un petit croissant d'argent à l'aide duquel il introduira l'hostie dans la bouche des malades et qu'il serre fortement la manche de son habit et de son surplis afin de n'éprouver aucun contact, qu'il se tienne debout, que le flambeau le sépare d'avec celui qu'il exhorte, que le bord de son habit ne touche pas à terre, qu'enfin au retour des maisons infectées, chaque individu fasse passer ses habits sur le feu sans excepter les souliers, et qu'on présente même le visage sur la flamme.

Le fameux Pierre deTossignano, Maître de Padoue, écrit : « Le médecin revêtu parfois de curieux vêtements le couvrant tout entier et portant de longs gants devait se tenir au nez une éponge imbibée de vinaigre où on avait fait dissoudre de la poudre de girofle et de cannelles. On considérait comme opportun de marcher lentement pour ne pas aspirer de la chambre du malade plus d'air qu'il n'était nécessaire, etc... »

Aujourd'hui, on se bourse les trous de nez et ouvertures naturelles de lanoline goménolée ou autres, et on se gargarise la bouche avec des liquides antiseptiques... Les médecins voulaient empêcher les miasmes de pénétrer par les ouvertures naturelles, les modernes veulent empêcher les virus d'y pénétrer ou agir sur ceux qui s'y trouvent déjà et l'on sait pourtant que des quantités de germes préexistants avirulents peuvent pour des causes inconnues devenir virulents et pathogènes, qu'il y a quantité de microbes virulents que l'on dit être des microbes de sortie, etc..., et le geste préventif d'aujourd'hui ressemble beaucoup aux pratiques préventives citées par Pierre de Tossignano. Que doit-on penser de leur efficacité réciproque ?

Les mesures sanitaires prescrites contre les pestes animales furent toutes aussi draconiennes et ne sont que l'analogue de celles prescrites contre les pestes humaines.

L'ordonnance du Duc Léopold de Lorraine, édictée le 30 septembre contre la mortalité des bestes armelines et des porcs, est un exemple de la sévérité des mesures de police sanitaire animale.

« Sur l'avis qui nous a été donné que les bêtes rouges et porcs commençaient depuis peu à mourir fréquemment en différents endroits et notamment du côté de la Sarre et de notre bailliage d'Allemagne, ce qui pourrait causer l'infection dans tous les troupeaux de nos États, même des maladies entre les hommes si l'on tuait et débitait aucun des dits bestiaux malades et infectés. A quoi étant nécessaire de pourvoir promptement.

« Nous avons ordonné et ordonnons très expressément à tous les

magistrats de nos villes et bourgs et à tous les maires et officiers des villages de nos Pays et Terres de notre Obéissance, d'empêcher du jour de la publication de notre ordonnance qu'on ne tue et débite aucun des dists bestiaux suspects de cette maladie qu'on nous dit être contagieuse.

« Leur commandons de faire enterrer sans aucun retard et couvrir de trois pieds de terre tous les bestiaux qui mourront avec leurs peaux sans qu'il soit permis de les dépouiller et de punir de 100 francs d'amende les propriétaires d'iceux qui délaieront de le faire, et qui les laisseront étant morts exposer à la campagne. »

« Défendons à tous nos marchands, tanneurs ou autres, d'acheter aucune des dites peaux et leur commandons, en cas qu'ils en aient acheté de les enterrer sous peine d'amende.

« Et pour empêcher que la communication de ce mal ne pénètre dans les endroits qui n'en sont pas infectez, nous ordonnons à tous nos officiers susdits et sujets d'empêcher qu'aucun des dists bestiaux n'entre et ne traverse dans nos Etats sous prétexte de les y vendre.

« Et faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient d'en acheter provenant des dits endroits, sous prétexte du bon marché pour lequel on les leur présente sous pareille peine.

« Et à tous bouchers et autres personnes d'en tuer et d'en débiter au public sous peine de trois cents francs d'amende pour la première fois, d'être fouetté et marqué pour la seconde et de mort pour la troisième ; les dites amendes applicables moitié aux délateurs et l'autre aux pauvres des villages et aux hôpitaux des villes et bourgs où il y en aura. »

« Enjoignons aux magistrats des lieux où il y a des boucheries ouvertes d'envoyer un de leurs corps aux dites boucheries, que soient présents à la visite des bêtes qui y seront conduites pour y être tuées, laquelle se fera par les maîtres des bouchers et sans frais, lesquels répondront en leur purs et privez noms des contraventions qui pourraient se commettre en notre présente ordonnance et des dommages et intérêts qui y pourraient en arriver.

« Mandons à tous nos lieutenants généraux, prévôts, chefs de police et autres nos officiers de tenir la main chacun en droit soy dans leur ressort à l'exécution très exacte des présentes et de donner avis du progrès de cette maladie de huitaine à autre, au Maître des Requêtes de quartier près notre personne, à peine de nous en répondre pareillement en cas de négligence aucune de leur part. Car ainsi nous plaît... »

Il fut reconnu que la cupidité des marchands de cuirs était une des causes principales de la dissémination de la maladie lorsqu'ils étaient transportés dans des endroits éloignés des lieux où régnait la contagion.

Le marquis de Courtivon raconte qu'il a eu l'occasion, s'étant trouvé en l'année 1743 à Altchad en Alsace autrement appelé le village des Picards, de voir mourir presque tout le bétail qui y était et la connaissance que j'en ai eue, dit-il, de différents mémoires, ne me laissaient pas de douter qu'il ne fallut en rejeter le progrès sur la fréquentation du bétail sain avec les malades et point du tout sur une cause éloignée, telle que le transport des cuirs. J'ai eu la surprise de voir que personne n'avait tenté de s'assurer par expérience de ce qu'il fallait penser sur l'opinion généralement reçue en Bourgogne que les cuirs des bestiaux morts infectés suffisaient pour donner la maladie contagieuse à ceux qui ne l'avaient pas.

« Je choisis des cuirs frais de bêtes qui étant mortes du jour furent

dépouillées tout de suite, je les fis envelopper de paille fermement serrées et le tout fut recouvert d'un cuir épais et aucunement tanné. Mon but était d'empêcher que dans le transport il ne transpirât que le moins qu'il serait possible de particules de ces cuirs qu'on supposait assez malfaisantes pour infecter le bétail sain, et je voulais aussi me garantir du blâme d'avoir porté ces cuirs dans un endroit que la maladie avait épargné. Pour acquérir les connaissances que je cherchais sur la mauvaise qualité des cuirs, je ne pouvais choisir qu'un lieu où la maladie n'eût point été, sinon toute expérience aurait pu être suspecte. L'endroit que je choisis n'avait point eu la maladie, séparé de deux lieues de la région malade. Une grande cour qui n'a point de communication avec le reste du village avait une écurie propre à mon dessein, je fis boucher les fenêtres qui étaient d'un seul côté et je fis remplir de foin et de paille les deux autres tiers de l'écurie. Deux vaches, l'une jeune et l'autre déjà âgée, y furent enfermées le 3 juillet au soir et dès lors n'en sortirent plus, j'enfermais avec elles les cuirs dont elles furent revêtues la nuit. Le matin, on les découvrait et le foin et la paille qu'elles devaient manger la nuit suivante séjournaient dans les peaux fraîches des animaux infectés.

L'eau leur étoit présentée dans des seaux qui ne servaient qu'à elles, où l'on avait fait tremper des morceaux de cuirs.

Je ne doutai pas, après cette épreuve continuée, que les vaches si elles avaient eu à prendre la maladie par cette communication n'en fussent atteintes, c'étoit sans doute dans les premiers jours de la mort de l'animal que le cuir devait être le plus pernicieux. Les vaches n'ont pas eu la maladie, plus de six semaines sont révolues. Son avis est donc que l'ordonnance contre les cuirs a fait perdre des cent mille écus (mais il n'est pas prouvé que ces vaches n'avaient pas eu la maladie et peut-être étaient-elles immunisées).

Il serait peut-être expédient d'ordonner qu'on conservât dans chaque village infecté et dans un milieu particulier les cuirs qui seront rendus marchands après un certain temps expiré. Les syndics et les curés pourraient être tenus responsables de tenir la main à l'exécution de l'ordonnance que le paysan trouverait infiniment moins dure que la première et il serait moins tenté d'éluder. « Je demande de rappeler ces expériences, car, dit-il, il ne serait pas juste de conclure du particulier au général de ce que quelques tempéraments ont résisté dans les plus grandes conditions, au milieu d'un air infecté, ainsi que l'histoire des pestes nous en ont donné des exemples, de même qu'il ne faut pas conclure généralement du peu d'expériences que j'ai rapportées ».

Ordonnance du Roy

concernant les précautions à prendre sur les frontières à l'occasion des maladies contagieuses qui sont répandues dans une partie de la Hongrie et provinces voisines (6 janvier 1739).

Art. 1^{er}. — Tout commerce et négoce de bestiaux et marchandises de quelque espèce que ce soit venant des dists pays ou qui y auront passé sera et demeurera interdit et suspendu jusqu'à ce qu'autrement par Sa Majesté ait été ordonné...

Art. 2. — Pour prévenir.... veut Sa Majesté que les négociants, commerçants, voituriers et autres qui voudraient faire entrer des marchandises d'Allemagne et pays en dépendant autres que ceux qui sont

attaqués de la contagion soient tenus de rapporter des certificats de santé expédiés en bonne et due forme par les magistrats du lieu d'où les dits bestiaux seront partis et où les dites marchandises auront été fabriquées, lesquels certificats seront présentés à l'entrée du Royaume aux Commandants ou magistrats pour être par eux visés à faute de quoi il ne leur sera pas permis de continuer leur route.

Art. 3. — Aucun voyageur passager ou autre venant d'Allemagne ne sera pareillement admis à entrer dans le royaume sans un pareil certificat de santé visé des commandants ou magistrats de la première ville de la frontière qui se trouvera sur leur route.

Art. 4. — Voulant Sa Majesté que ceux qui n'en seront pas munis soient obligés de rétrograder comme suspects.

Art. 5. — Les officiers qui ont fait une campagne en Hongrie doivent pour rentrer faire quarantaine. Sa Majesté trouve bon qu'en rapportant un certificat authentique des magistrats des lieux où ils auraient fait ladite quarantaine l'entrée du royaume leur soit permise.

Le Journal de Verdun en l'an 1714 mentionne que « *la maladie augmenta si fort vers la fin de septembre qu'on jugea à propos d'enterrer à quinze ou vingt pieds de profondeur les animaux qu'il paraissait difficile de brûler en si grand nombre.* Vers le commencement de novembre, les vaches commencèrent à avoir de la diarrhée qu'elles ont ordinairement en automne, on les partagea en plusieurs parties et par ce moyen on ne perdoit que la troupe où la contagion régnoit au lieu qu'auparavant une seule vache en faisait périr deux ou trois cents... Enfin les propriétaires de vaches s'étant aperçu que les soins qu'ils avaient pris de les conserver quoique malades, étaient la principale cause de leur perte ils les firent enterrer dès qu'ils découvrirent en elles quelques marques de maladie pour empêcher que la contagion ne se répandît parmi les autres vaches, car dans la province, où la coutume a établi un troupeau banal dans chaque communauté, l'on s'est aperçu que la mortalité a fait beaucoup de ravages dans les uns et a entièrement épargné ceux de leur voisinage sans qu'aucune précaution ait produit cette différence si ce n'est qu'ils n'ont pas été menés paître sur le terrain des communautés voisines.

Le régime des communautés existant depuis au moins avec certitude le IV^e siècle en Lorraine et probablement auparavant, on lit constamment dans les chroniques que les habitants des villages devaient immédiatement prévenir ceux des communautés voisines de l'apparition des maladies contagieuses, afin d'éloigner les troupeaux communaux voisins pour empêcher leur communication.

Le 7 novembre 1743, la Chambre de Police ordonne à tous les bourgeois qui auraient des bestes mortes de les remettre à l'instant entre les mains du maître des basses œuvres pour être enterrées dans un lieu éloigné à une profondeur de cinq ou six pieds, afin d'éviter la contagion qui commençait à se répandre sur les bestiaux ; il est aussi ordonné aux bouchers d'apporter des certificats de santé pour les bêtes qu'ils achèteraient dans les villages ; le 22 novembre, la contagion ayant gagné le faubourg d'Ambrail d'Epinal, il est fait défense à tous les bourgeois de lâcher les bêtes tant que cette maladie durera. *Le même jour il est reconnu que la contagion régnoit en ville mais encore dans les villages voisins, pour ce motif il est défendu d'exposer en vente aucun beurre, fromage, crème et lait sans être munis d'un certificat du maire de la localité constatant qu'il n'y avait aucune maladie dans ce lieu.*

ARRET DE LA COUR DU PARLEMENT — 1745

La Cour ordonne : Art. 5. — Qu'aussitôt que les bêtes seront mortes les propriétaires, les fermiers seront tenus de les enterrer avec leur peau, lesdites bêtes préalablement coupées par quartiers dans des fosses de huit à dix pieds de profondeur pour chaque bête, de jeter dessus lesdites bêtes de la chaux vive et de recouvrir exactement la dite fosse jusqu'au niveau du terrain, enjoint aux dits officiers, en leur absence, de leur fournir des charrettes, chevaux, harnais, civières ou traîneaux, même les manouvriers dont ils auront besoin sans qu'on puisse traîner les dites bêtes, mais les porter aux fosses dans lesquelles elles seront jetées, le tout sous peine de 50 livres d'amende contre ceux qui auraient refusé leurs charrettes, harnais, civières ou traîneaux ou leurs services pour enterrer promptement les dites bêtes mortes de maladie.

Fait défense à toutes personnes de laisser dans les bois les dites bêtes bêtes mortes, les jeter dans les rivières, ni les exposer à la voirie, même de les enterrer dans les écuries, cours, jardins et ailleurs hors l'enceinte des villes, bourgs et villages, à peine de 300 livres d'amende et de tous dommages et intérêts.

6. — Fait défense à toute personne de tirer des fosses les bêtes soit entières ou parties, sous quelque prétexte que ce puisse être *et aux tanneurs ou autres d'en vendre ou acheter les peaux, à peine de 300 livres d'amende, même de punition corporelle.*

Les propriétaires des vaches préféraient donc abattre et enterrer profondément les animaux aussitôt qu'ils reconnaissaient en eux les symptômes de la peste et partager en petits paquets les gros troupeaux. Ces observations ont conduit à envisager la destruction totale des animaux d'une ferme ou d'un village ou d'une région dès l'apparition de la maladie pour la juguler immédiatement. Dans le « Journal Encyclopédique », le Citoyen Brugnone développe la question.

Convient-il pour détruire la maladie pestilentielle des bêtes à cornes d'y tuer toutes les bêtes malades et toutes les bêtes suspectes ?

Il conclut : 1° En résumant toutes ces réflexions, il en résulte qu'il n'y a que le cas de l'infection partielle d'un petit nombre d'étables ou de villages qui demandent l'assommement des premières bêtes malades et suspectes, que lorsque le mal est répandu dans plusieurs villages à la fois ou dans une province entière, l'assommement est contraire :

1° Aux principes de la médecine, parce que de cette manière on perd toutes les bêtes qui seraient guéries ou qui n'auraient point pris la maladie sans empêcher l'expansion.

2° Aux principes de la politique, parce que l'assommement répété d'un très grand nombre de bestiaux décourage le cultivateur et peut même le pousser à des insurrections.

3° Aux principes de l'économie à cause des frais énormes que l'assommement occasionne aux gouvernements.

Alphonse Leroy s'élève contre l'assommement. Pour arrêter la peste, sacrifie-t-on tous ceux qui ont communiqué avec les pestiférés ? N'y a-t-il pas les lazarets ? Pourquoi n'obtiendrait-on pas le même résultat sur les animaux ?

1° Séparation et placement en plein air, la saignée, le moxa, le feu et le séton, un régime de boissons, des soins extérieurs... *Je connais des exemples d'hommes revenus de Mayence qui ont rapporté chez eux*

la contagion qui ne s'est développée qu'après un mois, ce qui ne fût pas arrivé s'ils eussent pris des bains comme je leur avais conseillé (porteurs de germes sains).

Tous ces animaux ainsi séparés doivent être placés en plein air, sous des hangars différents et aucuns ne doivent être tenus dans la vacherie à moins qu'elle ne soit extrêmement aérée, encore vaut-il mieux qu'ils soient en plein air, afin de recevoir plus de principes de vie. J'ai remarqué, dit-il, que l'on ne peut élever la plupart des nouveau-nés auxquels on a voulu suppléer le téton par le biberon quand on leur fait boire le lait des vaches renfermées dans l'étable, les nouveau-nés ne peuvent digérer ce lait peu vivant tandis que celui des vaches qui vont paître dans d'excellents pâturages aux champs nourrit et élève très bien les plus délicats surtout en y faisant les premiers jours quelque addition, ce que j'indiquerai en un petit ouvrage qui sera le catéchisme des mères et des nourrices.

Cette différence entre le lait des animaux à l'étable et des animaux en plein air est important à connaître de ceux qui prescrivent aux malades ou aux convalescents la diète lactée. Tenez donc les vaches en plein air.

ORDONNANCE AU SUJET DE LA MALADIE ÉPIDÉMIQUE DES BESTIAUX du 12 mai 1763

Étant informé que la maladie épidémique qui a régné sur les bestiaux dans la province de Luxembourg... Nous ordonnons que dans chaque communauté où la maladie se sera manifestée, le maire et le syndic feront une visite exacte à tous les bœufs, vaches, génisses et veaux pour reconnaître ceux qui seront attaqués, lesquels ils feront mettre sur le champ dans une écurie séparée pour être traités immédiatement suivant le remède dont nous avons fait distribuer les exemplaires imprimés.

Cette visite sera renouvelée toutes les semaines et lorsqu'un propriétaire ou habitant s'apercevra qu'un ou plusieurs de ses bestiaux sont attaqués, il sera tenu d'en avertir sur le champ le maire ou le syndic qui s'y transporteront pour le reconnaître et veiller à ce qu'ils soient mis dans un lieu séparé. Tous les bestiaux attaqués resteront dans les écuries séparées où ils auront été mis jusqu'à leur guérison *et ne pourront en sortir même pour boire, sauf aux propriétaires à les faire boire au seau.*

ARRET DU CONSEIL

**qui indique les précautions à prendre contre la maladie épidémique
sur les bestiaux, du 19 juillet 1746**

Art. 1^{er}. — Marque M au fer chaud sur les bestiaux malades ou suspects. Séquestration et séparation sous peine de cent livres d'amende.

Art. 3. — Les Syndics des communes dans lesquelles il y aura des bestiaux malades ou soupçonnés de maladie seront tenus, sous peine de cinquante livres d'amende, d'en avertir le jour même le subdélégué du département.

ARRET DU CONSEIL le 18 décembre 1774

Dans tous les Etats étrangers limitrophes qui ont été affectés de la même maladie pendant les années précédentes, on n'est parvenu à conserver la plus grande partie du bétail qu'en sacrifiant un petit nombre

d'animaux malades dès qu'ils ont eu les premiers symptômes de la maladie, que ce parti rigoureux est cependant le seul qui reste à prendre pour prévenir les progrès d'une contagion ruineuse.

3. — Aussitôt après la confection desdits procès-verbaux, les dites bêtes malades seront tuées et ensuite enterrées avec leurs cuirs jusqu'à concurrence des dix premières seulement à la vigilance des dits Syndics et officiers municipaux.

On payait aux propriétaires des animaux sacrifiés le tiers de leur valeur, établie sur l'estimation qui en sera faite par les dits artistes vétérinaires, maréchaux et experts.

6. — *Fait Sa Majesté très expresses inhibitions et défense à tous propriétaires de bestiaux de cacher ou receler aucune bête saine ou malade lors des visites qui seront faites en exécution du présent arrêté à peine de cinq cents livres d'amende payables par corps et sans pouvoir être modérée.*

ORDONNANCE

concernant les précautions à prendre au sujet d'une maladie épizootique du 2 novembre 1782

La maladie épizootique qui s'est manifestée cette année dans le village de Ville au Val, et qui a eu des suites d'autant plus fâcheuses qu'indépendamment des bestiaux dont elle a causé la perte, elle a occasionné une sorte de maladie épidémique qui n'a cédé que difficilement au secours de l'art... Nous avons reconnu qu'une des principales causes de la propagation de la contagion, provenait surtout du malheureux usage dans lequel étaient les gens de la campagne de s'adresser à des charlatans plutôt que de recourir aux personnes instruites, dans la vue d'épargner des frais de guérison, tandis que ces frais ne peuvent entrer en comparaison avec la perte des bêtes malades, le retard que l'on apporte à donner à l'administration l'avis de ces maladies en augmente l'étendue et le danger au point qu'il n'est plus possible de l'arrêter que par des moyens violents.

L'expérience a prouvé que la plupart de ces maladies qui dans leur principe n'avaient rien de contagieux, ni d'épidémique, n'ont acquis ces caractères que par l'opiniâtreté des propriétaires qui attendent que le mal ait empiré pour avoir recours aux ressources de l'art.

Nous avons également reconnu que quelquefois ces maladies épizootiques finissaient par produire l'effet le plus funeste, soit par le peu de soin que l'on prenait d'enterrer à une profondeur suffisante les bêtes mortes de la contagion et dont l'exposition répandait dans l'air des miasmes pestilentiels, soit par la cupidité qui portait les habitants de la campagne à vendre les bestiaux morts de la contagion ; c'est pour remédier à des abus aussi pernicieux que nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. — Dans le cas où dans quelques communautés de notre département il se manifesterait une maladie sur les bestiaux, le Syndic de la communauté sera tenu d'en avertir sur le champ le subdélégué lequel nous en rendra compte par la voie la plus prompte à l'effet d'être envoyé parmi nous un artiste vétérinaire ou les autres secours que les circonstances requerront, et faute par ledit syndic d'avoir donné l'avis au subdélégué, ainsi qu'il lui en est prescrit, il sera condamné personnellement à 50 livres d'amende.

2. — En attendant que nous ayons pu recevoir l'avis qui nous sera donné et envoyer sur les lieux un homme de l'art, le syndic de chaque commune sera et demeurera autorisé à faire une visite de tous les bœufs, vaches, génisses, veaux, moutons et autres bestiaux pour reconnaître ceux qui seront atteints de la maladie comme aussi à ordonner provisoirement que les propriétaires de bestiaux atteints seront tenus de les mettre sur le champ dans une écurie séparée de manière qu'ils n'aient aucune communication avec les bêtes saines. Enjoignons aux propriétaires des dists bestiaux de se conformer aux ordres provisoires du syndic et de tenir les bestiaux atteints de maladie dans une écurie séparée jusqu'à leur entière guérison, sans pouvoir les en faire sortir, même pour boire, sauf aux propriétaires à les faire boire au seau : le tout sous peine de 50 livres d'amende. Défendons aux pasteurs des communautés atteintes de conduire les bestiaux parcourir sur le ban des communautés voisines et respectivement aux pasteurs des communautés voisines d'une communauté de conduire leurs bestiaux sur son ban, à l'effet de quoi les maires et syndic d'une communauté atteinte seront tenus d'avertir les communautés voisines et la défense aura lieu jusqu'à l'entière guérison des bestiaux, sous peine de cinquante livres d'amende contre le maire, syndic et pasteur des dites communautés.

Toute bête morte de la maladie sera enterrée avec sa peau aux frais du propriétaire dans des fosses de cinq pieds de profondeur qui seront remplies et fermées sur le champ et la terre bien battue, sous peine de cinquante livres d'amende par bête, à l'effet de quoi les maires et les syndics indiqueront un lieu éloigné du village pour y enterrer les bêtes mortes... Dresser procès-verbaux contre ceux qui y contreviendront, à peine de pareille somme de cinquante livres d'amende, comme aussi d'informer notre subdélégué de l'état et du progrès de la maladie toutes les semaines (12 mai 1763, La Galaizière).

Delafond dit que la guerre et le commerce sont les deux voies de transmission du typhus en Occident. En 1795, nouvelle apparition provoquée par des corps de troupes autrichiennes opposés aux armées républicaines de Sambre et Meuse et du Rhin, tous les pays allemands traversés par les parcs militaires de l'Autriche sont infectés. C'est à cette épizootie qui dura jusqu'à la fin du siècle, que nous devons notre législation sanitaire renouvelée des anciens édits français par le Directoire et le Consulat.

Les victoires de l'Empire délivrèrent nos contrées du typhus et le refoulèrent au Nord et à l'Est vers les lieux où il prend son origine. Il cessa de s'y montrer jusqu'en 1813, année où on le vit réapparaître avec les armées russes et autrichiennes pour disparaître derechef après leur départ en 1816.

Rien de pareil ne s'est vu dans aucune des guerres où l'approvisionnement des soldats ne consistait pas en bœuf de steppes. *En Portugal, en Espagne, en Algérie où des luttes longues et cruelles ont mis en mouvement de nombreux corps d'armées, la peste bovine n'a jamais été observée.*

Toutes ces observations expliquent bien pourquoi nos pays de l'Est et des frontières d'Allemagne ont été si souvent dévastés par la peste bovine et qu'on avait pris des mesures très sévères contre elles ; même bien avant le Moyen-Age, ainsi qu'en font foi les chroniques lorraines.

La subtilité du principe qui la propage dépasse tout ce qu'on peut imaginer et ce qui le rend particulièrement dangereux, c'est qu'il existe

et peut servir à l'infection, lors même que les animaux qui le recèlent paraissent encore jouir de la santé la plus parfaite.

Incubation : 9, 15, 20 et 22 jours et plus.

C'est ainsi que des certificats de santé délivrés en conformité des instructions officielles pour des animaux provenant de communes où le typhus avait cessé d'exister depuis trois semaines, ont servi à propager la maladie en faisant admettre comme saines des bêtes qui étaient réellement infectées.

On a pu inoculer le mal au moyen de débris cadavériques enterrés depuis plus de trois mois et on a constaté à plusieurs reprises 'qu'après une demi-année, la matière infectante mise à l'abri de l'air et de la chaleur n'avait rien perdu de son activité.

« Déjà Columelle s'était rendu compte dans les contagions que les animaux les plus dangereux parce qu'on ne s'en méfie point, étaient les porteurs de germes sains en apparence et il donnait ce conseil : « Si ce malheur arrive (la contagion dans un troupeau), il faut sur le champ faire changer de climat et après l'avoir distribué en plusieurs pelotons, l'envoyer dans les pays éloignés et séparer si bien les animaux malades de ceux qui seraient sains qu'il ne s'en trouve aucun parmi ces derniers que la contagion puisse exposer à quelque danger. C'est pourquoi lorsqu'on sera obligé de les éloigner, il faudra les conduire dans des lieux où aucun bétail n'aille paître, de peur qu'en arrivant ils n'apportent la peste aux autres bestiaux qu'ils y trouveraient ».

ARRET DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

qui ordonne l'exécution des mesures destinées à prévenir la contagion des maladies épizootiques du 27 Messidor an V (15 juillet 1795)

Le Ministre de l'Intérieur aux administrations centrales et municipales de la République :

« Il règne sur les bêtes à cornes du département du Nord et de l'Est, une épizootie meurtrière qui s'est annoncée d'abord par des symptômes peu alarmants ; je n'en ai pas plutôt été instruit que j'ai envoyé de Paris des artistes vétérinaires éclairés pour en prendre connaissance. Des instructions rédigées par eux sur les lieux et à leur retour ont été publiées et répandues dans tous les pays qu'ils avaient parcourus. La maladie a paru se ralentir pendant quelque temps, mais elle reprend avec plus de force ; la rapidité de ses progrès et le nombre effrayant des animaux qu'elle tue ne permettent plus de douter qu'elle n'était contagieuse au plus haut degré. Cet objet étant de la plus grande importance et les moyens de police étant les seuls capables d'empêcher la communication, j'ai cru qu'il était de mon devoir de rappeler l'esprit des lois et règlements rendus en pareilles circonstances et qui n'ont pas été abrogés ; je n'ai eu qu'à concilier les dispositions de ces lois avec l'ordre constitutionnel ; j'y ajouterai une courte instruction sur la manière reconnue comme la plus propre à prévenir cette maladie et à la guérir dans les animaux affectés.

Mesures de police pour arrêter la communication

Tout propriétaire ou détenteur de bêtes à cornes, à quel titre que ce soit, qui aura une ou plusieurs bêtes malades ou suspectes sera obligé sous peine de cinq cents francs d'amende, d'en avertir sur le champ l'agent de la commune qui les fera visiter par l'expert le plus prochain ou par celui qui aura été désigné par le département ou le canton

(Arrêt du Parlement du 24 mars 1745 ; arrêt du Conseil du 19 juillet 1746, art. 3 ; autre du 16 juillet 1784, art. 1^{er}).

Lorsque d'après le rapport de l'expert, il sera constaté qu'une ou plusieurs bêtes seront malades, l'agent veillera à ce que ces animaux soient séparés des autres et ne communiquent avec aucun animal de la commune. Les propriétaires, sous quelque prétexte que ce soit, ne pourront les faire conduire dans les pâturages ni aux abreuvoirs communs et ils seront tenus de les nourrir dans des lieux renfermés sous peine de cinq cents francs d'amende. (Arrêt du Conseil du 19 juillet 1746, art. 2).

L'agent en informera dans le jour le commissaire du Directoire exécutif du canton auquel il indiquera le nom du propriétaire et le nombre des bêtes malades. Le commissaire du Directoire exécutif fera part du tout à l'administration centrale du département. (Arrêt du Conseil du 19 juillet 1746).

Aussitôt qu'il sera prouvé à l'agent que l'épizootie existe dans une commune, il en instruira tous les propriétaires de bestiaux de la dite commune par une affiche posée aux lieux où se placent les actes de l'autorité publique, laquelle affiche enjoindra auxdits propriétaires de déclarer à l'agent le nombre de bêtes à cornes qu'ils possèdent, avec désignation d'âge, de taille et de poids, etc... Copie de ces déclarations sera envoyée au commissaire du Directoire exécutif près l'administration municipale du canton et par celui-ci à l'administration centrale du département. (Arrêt du Conseil du 19 juillet 1746, art. 4).

En même temps, l'agent municipal fera marquer sous ses yeux toutes les bêtes à cornes de sa commune avec un fer chaud représentant la lettre M. Quand l'Administration centrale du département sera assurée, que l'épizootie n'a plus lieu dans son ressort, elle ordonnera une contre-marque telle qu'elle le jugera à propos, afin que les bêtes puissent aller et venir partout sans qu'on eût rien à en craindre. (Arrêt du Conseil du 19 juillet 1746 et arrêt du Conseil du 16 juillet 1784).

Afin d'éviter toute communication des bestiaux des pays infectés avec ceux des pays qui ne le sont pas, il sera fait de temps en temps des visites chez les propriétaires des bestiaux dans les communes infectées, pour s'assurer qu'aucun animal n'en a été distrait. (Arrêt du 24 mars 1745).

Si au mépris des dispositions précédentes quelqu'un se permet de vendre ou d'acheter des bêtes marquées dans un pays infecté pour les conduire dans un marché ou une foire, ou même chez un particulier d'un pays non infecté, il sera puni de 500 francs d'amende. Les propriétaires qui feront conduire leurs bêtes par leurs domestiques ou autres personnes dans les marchés ou foires ou chez des particuliers de pays non infectés seront responsables du fait de ces conducteurs. (Articles 5 et 6 de l'arrêt du Conseil du 19 juillet 1746).

Il est enjoint à tous les fonctionnaires publics qui trouveront sur les chemins ou dans les foires et marchés des bêtes à cornes marquées de la lettre M, de les faire conduire devant le juge de paix, lequel les fera tuer sur le champ en sa présence. (Art. 7 de l'arrêt du Conseil du 19 juillet 1746).

Pourront néanmoins les propriétaires de bêtes saines en pays infecté en faire tuer chez eux ou en vendre au boucher de leur commune, mais aux conditions suivantes :

1^o Il faudra que l'expert ait constaté que ces bêtes ne sont point malades.

2^b Le boucher n'entrera point dans l'étable.

3^o Le boucher tuera les bêtes dans les 24 heures.

4^o Le propriétaire ne pourra s'en dessaisir ni le boucher les tuer qu'ils n'aient la permission par écrit de l'agent qui en fera mention sur son état. Toute contravention à cet égard sera punie de 200 francs d'amende, le propriétaire et le boucher demeurant solidaires. (Art. 8 de l'arrêt du 19 juillet 1746).

Il est ordonné de tenir dans les lieux infectés tous les chiens à l'attache et de tuer tous ceux qu'on trouverait divagants. (Loi du 19 juillet 1791).

Tout fonctionnaire public qui donnera des certificats et attestations contraires à la vérité sera condamné à mille francs d'amende et même poursuivi extraordinairement. (Art. 14 de l'arrêt du 24 mars 1745).

Dans tous les cas où les amendes pour les objets relatifs à l'épizootie seront appliquées, aucun juge ne pourra les remettre ou les modérer ; les jugements qui interviendront en conséquence seront exécutés par provision, et les délinquants, au surplus, soumis aux lois de la police correctionnelle. (Art. 7 et 8 de l'Arrêt du Parlement de 1745 ; art. 15 de celui du Conseil de 1746 et art. 12 de celui de 1784).

Aussitôt qu'une bête sera morte, au lieu de la traîner, on la transportera à l'endroit où elle doit être enterrée, qui sera autant que possible à moins de 50 toises des habitations ; on la jettera seule dans une fosse de huit pieds de profondeur, avec toute sa peau taillée en plusieurs parties et on la recouvrira de toute la terre sortie de la fosse. Dans le cas où le propriétaire n'aurait pas la faculté d'en faire le transport, l'agent municipal requerra un autre citoyen et même les manouvriers nécessaires, à peine de 50 francs d'amende contre les refusants. Dans les lieux où il y a des chevaux, on préférera de faire traîner par eux les voitures chargées de bêtes mortes, lesquelles voitures seront lavées à l'eau chaude après le transport. Il est défendu de jeter le corps dans le bois, dans les rivières ou à la voirie, de les enterrer dans les étables, cours et jardins, sous peine de trois cents francs d'amende et de tous dommages et intérêts. (Art. 5 de l'arrêt du Parlement de 1745, et art. 6 de celui du Conseil de 1784).

Enfin les corps administratifs, conformément au décret du 28 septembre 1791, emploieront tous les moyens de prévenir et d'arrêter l'épizootie ; et en conséquence, le gouvernement compte sur leur zèle pour faire faire des patrouilles, mettre la plus grande célérité dans l'exécution des lois et ne rien épargner, soit pour prévenir leur pays de contagion, soit pour en arrêter les progrès.

Lorsque l'épizootie se sera déclarée dans le ressort, ils sont chargés d'en informer les administrations des départements voisins, et il leur est recommandé très expressément d'en faire part sur le champ au Ministre de l'Intérieur, ainsi que des progrès que pourra faire la maladie.

Ce n'est qu'en suivant avec rigueur très scrupuleuse les mesures indiquées qu'il sera possible de prévenir dans la plupart des départements et d'arrêter dans ceux qui sont infectés, les effets d'une contagion ruineuse pour l'agriculture en général et pour les propriétaires.

Le Ministre de l'Intérieur :

BEZENECH.

En somme, le vétérinaire traitant suffit au village. Le policier est l'agent essentiel de préservation en faisant rigoureusement exécuter les lois sur la police sanitaire.

ORDONNANCE DU ROY concernant l'épizootie du 27 janvier 1815

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre.

Sur le rapport qui nous a été fait par notre Ministre secrétaire d'Etat de l'Intérieur, de l'épizootie désastreuse qui enlève journellement un grand nombre de bœufs et de vaches et qui paraît avoir été apportée dans plusieurs parties du Royaume par les animaux amenés à la suite des armées étrangères.

Touché des pertes qui en résultent pour nos sujets, nous nous sommes fait rendre compte des efforts de l'administration dans cette circonstance, et nous avons eu la satisfaction de reconnaître que rien n'avait été négligé pour arrêter les progrès de ce fléau.

Voulant compléter les mesures prises, etc..., nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. — Dans tous les lieux où a pénétré l'épizootie et dans ceux où elle pénétrera par la suite, les préfets continueront à faire exécuter strictement les dispositions des arrêts du 10 avril 1714, 24 mars 1745, 19 juillet 1746, 18 décembre 1774 et l'arrêt du Directoire exécutif du 27 messidor an V, concernant les épizooties.

2. — Sur la demande des autorités administratives, des gardes nationales, la gendarmerie, les gardes champêtres *et au besoin les troupes de ligne seront employés pour assurer l'exécution des dispositions rappelées et indiquées dans le présent article et notamment pour former des cordons de troupes et empêcher la communication des animaux infectés et suspects avec les animaux sains.*

3. — Dans les départements où la maladie n'a pas encore pénétré, les préfets ordonneront la visite des étables aussi souvent qu'ils le jugeront utile ; ils exerceront une surveillance active et ordonneront les positions nécessaires pour que l'on puisse exécuter sur le champ et partout où besoin sera, toutes les mesures propres à arrêter les progrès de l'épizootie, si elle venait à se manifester.

4. — A la première apparition des symptômes de contagion dans une commune, il sera envoyé des vétérinaires chargés de visiter les bestiaux et de reconnaître ceux qui doivent être abattus aux termes des règlements cités en l'article premier. L'abatage aura lieu sans délai sur l'ordre des maires et des commissaires délégués.

Il sera dressé des procès-verbaux à l'effet de constater le nombre, l'espèce et la valeur des animaux qui ont été ou qui seront abattus pour arrêter les progrès de la contagion. Les extraits de ces procès-verbaux seront transmis par les préfets à notre Direction Générale de l'Agriculture et du Commerce qui fera établir l'état des indemnités auxquelles les propriétaires de ces animaux auront droit d'après les bases déterminées par les arrêts du Conseil des 18 octobre 1774 et 30 janvier 1775.

6. — Nos Ministres secrétaires d'Etat de l'Intérieur et des Finances se concerteront pour nous soumettre un projet de loi sur les moyens de pourvoir à ces indemnités.

Code Pénal

Art. 459. — Tout détenteur ou gardien d'animaux ou de bestiaux soupçonnés d'être infectés de maladies contagieuses, qui n'auront pas averti le maire ou le commissaire où ils se trouvent et qui, même avant que le maire ait répondu à l'avertissement, ne les aura pas tenus renfermés, sera puni d'un emprisonnement de dix jours à deux mois et d'une amende de 16 à 200 francs.

460. — Seront également punis d'un emprisonnement de deux mois à six mois et d'une amende de 100 francs à 500 francs, ceux qui au mépris des défenses de l'administration, auront laissé leurs bestiaux infectés communiquer avec d'autres.

461. — *Si de la communication mentionnée au présent article, il est résulté une contagion parmi les animaux, ceux qui auront contrevenu aux défenses de l'autorité administrative, seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de 100 francs à 1.000 francs, résultant des préjudices de l'exécution des lois et règlements relatifs aux maladies épizootiques et de l'application des peines y portées.*

La viande des animaux atteints de la peste a de tout temps été reconnue inoffensive pour l'alimentation de l'homme. Morand et Duhamel, médecins de Genève, et tous les médecins en chef de nos armées de Sambre et Meuse, de Rhin et Moselle, d'Italie, etc... ont vu une grande partie de ces armées alimentées pendant longtemps de viande de bœufs et de vaches affectés de l'épizootie qui régnait depuis l'an IV, sans qu'il en soit résulté aucune maladie parmi les nombreux consommateurs.

Néanmoins les règlements sanitaires et statuts des corporations des bouchers, charcutiers, ont défendu de tuer en vue de l'alimentation les animaux atteints de peste bovine, de fièvre aphteuse, de clavelée, etc.

Le 7 novembre, la Chambre de Mirecourt « ordonne aux bouchers d'apporter des certificats de santé pour les bêtes qu'ils achèteraient dans les villages ». Le 22 novembre, la contagion ayant gagné le faubourg d'Epinal, il est fait défense à tous les bourgeois de lâcher les bêtes tant que la maladie durera. Le même jour, il est reconnu que la contagion régnait en ville, mais encore dans les villages voisins. *Pour ce motif, il est défendu d'exposer en vente aucun beurre, fromage, crème et lait sans être muni d'un certificat signé du maire, constatant qu'il n'y avait aucune maladie dans ce lieu.*

Le 8 septembre 1744, la maladie des bêtes à corne a recommencé plus que jamais, alors on rassemble les bêtes à cornes au Paquis du Bois du Four pour les isoler.

En parcourant les règlements et statuts des corporations, nous nous rendrons compte que l'inspection des denrées alimentaires était très sérieusement réglementée depuis les temps reculés et que notre législation actuelle à ce sujet a été fortement en voie de régression.

Quant aux sanctions prises, elles étaient si coûteuses et infamantes que les délinquants, dans les temps où la paix et l'ordre régnaient, se risquaient rarement à enfreindre les dits règlements.

Exemple tiré des chroniques de Metz, en 1511, concernant tuppins de beurrés fondus fraudés.

« Et aussy comme plusieurs personnes en avaient acheté il y eult unq homme d'entre ceulx qui rompit le sien par le cul et fut trouvé que dans celluy tuppinn n'y avoit comme point de beurre, sinon des

villains et ors drappiaux qui emplissaient celluy tuppin. Parquoy tous les autres qui en avoient acheté firent le cas paiiel et rompit chacun le sien et fut trouvé que en tous les tuppins qu'elle avoit vendus, il n'en y avoit point ung qu'il n'y eust aucuns ors drappiaux ou vieilles cordes de chart, et en aucuns furent trouvés des vieilles brayes toutes bre-noyes ou de l'yaue. Pour laquelle chose se assembla tout chacun autour d'elle et ne peult fuir qu'elle ne fust noyée. Mais à la requête et prière de Madame de Créange, il lui fut pardonné par telle condition que le vingt et uniesme dudit mois elle fut menée au carcant auprès du pilori auquel elle fust quatre heures d'horloge. Et en la menant luy furent mis deux des plus gros tuppins qu'elle eust autour d'elle devant et derrière et elle estant au carcant en eult sept d'iceulx tuppins qui lui pendoient tout autour d'elle de quoi lui estait une moult grande honte car tout chacun d'alloit veoir. Puis après les quatre heures passées, elle en fut menée hors de Metz parmi les sergents et fust bannie et fort jugée à toujours mois ».

Il est heureux que l'instinct populaire n'ait pas toujours emboité le pas aux non contagionistes et se soit vaillamment défendu contre la contagion. Beaucoup d'ignorants croient que les lois sur la police sanitaire et la défense contre les épidémies et épizooties sont de dates récentes. Il n'en est rien. Nous avons déjà vu, en ce qui concerne l'alimentation et les boucheries, avec quelles précautions minutieuses les pouvoirs publics avaient réglementé la vente des denrées alimentaires, nous allons être convaincus que les règlements concernant les maladies populaires et épidémiques ne le cédaient en rien en rigueur et en prescriptions.

Nous avons vu que depuis très longtemps, on accusait les moines questeurs, les étrangers circulant, les mendiants, les colporteurs, de semer la contagion partout où ils passaient. A la suite de maladies épidémiques, le 2 juillet 1700, une ordonnance est rendue contre les mendiants étrangers. « *Il est enjoint à tous les gueux et mendiants étrangers sans domicile de sortir de la ville et banlieue de Nancy dans le jour et de tous ses Etats dans quatre jours pour tout délai, à peine du fouet pour la premièrefois, du fouet et de la marque pour la seconde et de la vie pour la troisième, avec défense à tous bourgeois de leur retirer et loger soit la nuit soit le jour et sous les mêmes peines, on s'était donc rendu compte qu'il fallait éviter et surveiller le nomade.* »

A cette époque, on cultivait beaucoup de chanvre dans la Lorraine et dans les Vosges, les médecins attribuaient les épidémies au rouissage du chanvre, que l'on mettait souvent pourrir dans les trous d'eau ou les endroits vaseux. La Cour, par l'ordonnance du 4 février 1701, fait défense de mettre dans les rivières et dans les ruisseaux poissonneux des chanvres et des lins, à peine des confiscations desdits chanvres et lins et d'amende arbitraire. « *Ordonnons à tous ceux qui voudront faire rouir leur chanvre et lins avec les eaux des dites rivières et ruisseaux poissonneux de faire des fosses à côté des bords d'iceux sans qu'elles puissent avoir communication avec les coulants ni gâter les abords, afin que les poissons ne puissent être incommodés de venin et mauvaise odeur qui découle desdits chanvres et lins et que la navigation des rivières navigables ne soit en aucune manière empêchée ni rendue difficile.* »

Les épizooties de fièvre aphteuse, de clavelée, de rouget, de pneumo-entérite du porc ne sont point rares ces temps où la guerre et les convois disséminent les maladies. L'ordonnance du 30 septembre 1713 « dé-

fend qu'on tue et débite aucuns des dists bestiaux suspects de cette maladie qu'on nous a dit être contagieuse... leur commandons de faire enterrer sans retard et couvrir de trois pieds de terre tous les bestiaux qui en mourront avec leur peau sans qu'il soit permis de les dépouiller et de purir de cent francs d'amende les propriétaires d'iceux qui délaieront de le faire et qui les laisseront étant morts exposer à la campagne.

Défendons à tous marchans tanneurs et autres d'acheter aucune des dites peaux et les commandons en cas qu'ils en aient acheté de les enterrer sous peine de pareille amende.

Et pour empêcher que la communication de ce mal ne pénétre dans les endroits qui n'en sont pas infectez, nous ordonnons à tous nos officiers susdits et sujets d'empêcher qu'aucuns desdits bestiaux n'entrent et ne traversent dans nos Etats sous prétexte de les y vendre. Et faisons très expresse inhibitions et défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient d'en acheter provenans des dits endroits sous prétexte du bon marché pour lequel on leur présente sous peine pareille.

Et à tous bouchers et autres personnes d'en tuer et d'en distribuer au public sous peine de trois cents francs d'amende pour la première fois, d'être fouettez et marquez pour la seconde fois et de mort pour la troisième ; les dites amendes applicables pour moitié aux délateurs et moitié aux pauvres des villages et aux hôpitaux des villes et bourgs où il y en aura ».

La peste ayant pendant la guerre de Trente Ans et les années suivantes causé tant de ravages en Lorraine, qu'on ne doit point s'étonner des mesures sévères qui sont prises pour éloigner le fléau.

La maladie de Provence se glisse de ville en ville, alors on redouble de précautions, malheur à ceux qui osent enfreindre les ordonnances lorsque les agents des pouvoirs publics n'exécutent pas assez fidèlement les dispositions prescrites, les habitants des villes, bourgs et villages emploient le procédé du lynchage et brûlent impitoyablement les harnais, chevaux, voitures et marchandises.

Le 24 octobre 1720, l'évêque de Metz et celui de Toul font dire des prières publiques dans toutes les paroisses du diocèse, à l'effet d'implorer l'assistance divine contre le péril d'une maladie contagieuse. Les officiers et magistrats doivent assister aux prières publiques revêtus des uniformes et écharpes qui leur conviennent.

Qu'un bon vaccin eût bien bien mieux fait l'affaire. *On érige des barrières sur les routes, on encercle les villes et on y fait poster des corps de garde à l'effet de tirer impitoyablement sur tous ceux qui s'approchent clandestinement des portes et non munis de certificat de santé.*

Il est apposé des écriteaux sur les routes et chemins destinés spécialement aux voituriers, colporteurs et voyageurs qui ne doivent suivre que les voies indiquées et si par malheur et dans le but de se soustraire aux visites, il y en a qui suivent des chemins, des sentiers ou traversent les campagnes clandestinement, s'ils sont pris, ils risquent la peine de vie.

L'on suspend toutes les foires et l'on surveille spécialement les savoyards et colporteurs.

« Si les effets, denrées et marchandises viennent des pays suspects

de maladie contagieuse, ils seront brûlés sans être déballés ensemble les harnais des chevaux et des voitures et les animaux tués et brûlés sur le champ ».

Le 24 novembre 1730, la Cour juge que les troupes ne sont pas suffisantes pour faire respecter les ordonnances, alors pour y suppléer, on fait lever et former des compagnies d'arquebusiers, on forme des milices communales dans les bourgs et les villes, villages, qui garderont les abords et feront des patrouilles de nuit.

Les prêtres et religieux prétendent qu'eux seuls sont inviolables et peuvent se soustraire à la loi. Ils profitent d'ailleurs de leur influence et autorité pour faire beaucoup de contrebande et l'on en a vu, lors des processions, amener leurs paroissiens contre les officiers chargés de la police et des douanes.

L'édit du 17 juin 1721 y pourvoira : quant aux mendiants et vagabonds, tous ceux qui ne sont pas trouvés en règle, on les marquera au fer chaud à l'empreinte d'une croix de Lorraine sur les deux épaules. Même les religieux doivent être munis de certificats.

L'arrêt de la Chambre des Comptes de Lorraine du 24 janvier 1767 remet en vigueur les prescriptions contre les prêtres et les religieux rebelles à la loi « et autorise les employés des fermes à visiter toutes personnes attroupées dans le cas de pèlerinages ou processions lorsqu'elles viendront des terrains étrangers, déclare les curez ou chefs sous la conduite desquels seront les dits pèlerinages ou processions responsables de tous événements s'ils s'opposent aux dites visites et permet aux employés d'arrêter et d'emprisonner tous ceux qui feront résistance ou rébellion, de même que ceux qui se trouveront chargés de sels, tabacs et autres choses prohibées pour être poursuivis en la manière ordinaire ».

On connaît les longues discussions des vétérinaires au sujet de la contagion ou de la non contagion de la morve d'abord du cheval au cheval et à l'âne, puis du cheval à l'homme. Les Anciens, quand je dis les Anciens, je parle même de l'an 1200, étaient convaincus de la contagion de la morve au cheval. Il n'y a qu'à consulter le livre de l'Agriculture d'Ibn Al Awam Kitaboel Felalah.

Une grande épidémie amenée par les troupes a envahi la Lorraine, l'Intendant est averti de la gravité du fait et fait rendre au Roy

I'Ordonnance du 27 Octobre 1779, contre la maladie de la morve.

Art. 1^{er}. — Les maîtres des chevaux qui seront soupçonnés de la maladie de morve sur quelques indices seront tenus d'en faire la déclaration. Les mêmes chevaux seront visités par deux maréchaux.

Art. 2. — Lors même qu'ils ne seront que suspects, on les met en quarantaine à peine contre les contrevenants de trois cents livres d'amendes applicables aux hospitaux des lieux.

Ordonnons à la diligence des officiers municipaux dans les villes et bourgs et à celle des syndics dans les communautés il sera fait au moins tous les trois mois la visite des chevaux existants pour s'assurer qu'ils ne sont point atteints d'aucune maladie qui puisse se communiquer et de justifier les dites visites par des procès-verbaux certifiés par trois notables habitants du lieu.

Dans tous les cas où les dits chevaux seront atteints de la maladie de la morve et jugés n'être point susceptibles de guérison, les chevaux seront tués sur le champ.

Les harnais, selles, mors et chariots seront brûlés, les auges, crèches, râteliers et planchers seront lavés à l'eau de chaux vive, les pavés des écuries où auront été les dits chevaux seront relevés et les terres de celles qui ne seront point pavées seront repiquées, le tout aux frais du propriétaire ou locataire, qui seront tenus à en justifier ; en cas de négligence, ils seront condamnés à trois cents livres d'amende.

En cas de cachette, 1.000 livres d'amende.

On se rappelle le bruit fait dans le monde scientifique lorsque Villemin, d'un coup de lancette, inocula la tuberculose et montra expérimentalement la contagiosité de cette maladie spécifique. La méthode des inoculations n'était pas nouvelle, cependant et depuis très longtemps, on savait qu'on pouvait inoculer certaines maladies par piqûres ou scarifications, sans parler des méthodes anciennes de vaccination et syphilisation et variolisation pratiquées dans le but de donner la maladie sous une forme bénigne. Une méthode très anciennement connue des médecins et qui fit grand bruit à différentes époques, fut celle de la transplantation des maladies sur d'autres personnes dans le but de se guérir de la maladie transplantée. Ces idées sont tellement ancrées dans l'esprit de certaines populations qu'elles se sont conservées dans la pratique journalière de la vie. Encore aujourd'hui, les Arabes croient qu'un moyen de guérison assuré de la vérole, c'est de coïter avec une énesse dans le but de lui communiquer la syphilis. Or, nous savons qu'expérimentalement on n'est jamais arrivé à communiquer la syphilis à l'âne ou au cheval.

Les Arabes confondaient la syphilis de l'âne et du cheval avec une maladie très connue, la dourine, ayant tous les symptômes très analogues à ceux déterminés par la vérole chez l'homme, maladie bien connue et spécifique provoquée par l'apparition de trypanosomes dans le sang des malades. En 1677 parut à Hambourg un livre intitulé « *De transplantatione morborum analysis nova* » (Hermann Grubé, in 8, Hambourg), ou « Du secret de se délivrer de quelques maladies en les transplantant sur les animaux ».

Pourquoi cette fureur de l'inoculation n'aboutit-elle à aucune découverte ? C'est qu'elles étaient faites en s'inspirant des doctrines vitalistes et dirigées dans cette voie elles n'eurent que la vogue d'une amusette qui intéresse le public à l'égal d'une nouveauté.

Il est aussi très curieux qu'au XV^e, XVI^e et XVII^e siècle, la tuberculose passait pour très contagieuse. Le Journal d'Allemagne de 1678 fait mention pour appuyer la thèse de la contagion de la tuberculose, d'une dame de qualité qui gagna la phtisie pour s'être servie contre le froid d'une fourrure qu'avait portée avant elle la première femme de son mari morte de ce mal. M. Schmith prétend par là que la phtisie n'est pas seulement incurable, comme tout le monde le sait, mais qu'elle est même contagieuse et qu'il suffit d'approcher de trop près d'un phtisique ou de toucher quelque chose qui lui ait servi pour pouvoir estre attaqué de cette maladie.

Il n'a donc manqué aux Anciens pour fixer nombre d'idées et de propositions exactement pressenties qu'une bonne méthode scientifique osant détruire l'aristotélisme et le thomisme. On sait quelles luttes ont dû engager les martyrs de la science contre toutes les oppressions et toutes les Eglises.

Datant de 1603, nous avons retrouvé un procès-verbal d'expertise d'un cheval morveux appartenant à Claude Chardot, cultivateur à

Oncourt, qui est tué sur le champ et enterré profondément recouvert de chaux vive, et les harnais, râteliers, etc..., brûlés.

La morve règne sur la cavalerie des régiments du Roy. On sépare les compagnies contaminées qu'on envoie prendre des quartiers dans les villages voisins de la ville d'Epinal, afin de garantir les animaux encore sains. Le régiment de Noailles Duc cavalerie est en quartier au dit Dogneville du mois d'avril 1735 au mois de novembre suivant. La morve règne grandement et ne décesse sur les chevaux de cette compagnie. En 1740, l'épidémie n'est point éteinte. Les chevaux des compagnies restées à Epinal sont atteintes comme les autres, on isole les malades qu'on attache au piquet au grand air jour et nuit et l'on construit des écuries en planches sur la gravat du tripot pour y mettre les chevaux suspects et les éloigner de ceux qui sont en pleine maladie. Ceux reconnus atteints ne sont plus soignés, immédiatement on les tue. Il est donné pour l'année 1740, 15 livres 7 sols à Mathias Vase, maître des hautes et basses œuvres pour conduite de 15 tombereaux de repoux de devant l'Hôtel de Ville, avoir enterré 6 chiens enragés, mis à bas deux cadavres des fourches patibulaires pour les réparer, et 60 *fagots employés à brûler les selles des chevaux morveux des dragons* ; 72 livres à ceux qui ont mis 4 pieds de terre sur les chevaux des dragons morts de la morve et qui ont recrépi les écuries où étaient les dits chevaux.

Depuis que les chevaux morveux des dragons sont passés dans les écuries des villages et bourgs, la morve se répand dans les campagnes.

Le 17 décembre 1747, par réquisition de Charles Henri Courtois, procureur fiscal, au sujet d'un cheval amené dans une écurie de la ville par un étranger, il est ordonné de faire visiter le dit cheval par deux maréchaux. On constate la morve sur l'animal. « *Ordre de tuer le d.t cheval sans délai et de l'enterrer, de brûlez les équipages, charç et chariots, crèche, râtelier et tout ce qui se trouve dans l'écurie ; les murs les planchers, les pavés piqués et passés à l'eau de chaux vive, le tout aux frais du propriétaire de l'animal ou à son défaut du propriétaire de la maison où se trouve l'écurie.* »

A Roville-aux-Chênes, en 1758, les chevaux de la commune sont atteints de la morve ; l'Intendant prescrit la visite de tous les chevaux.

Dans les armées de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, la morve des chevaux était redoutée et reconnue contagieuse au cheval, au mulet et à l'âne, et des mesures très sévères de police sanitaire étaient prises pour arrêter la contagion.

1834 - 22 août. — Morve chez le sieur François Reaux, à Rasey. Reconnus par le vétérinaire Mathieu d'Epinal, l'un atteint de la morve au troisième degré à l'état incurable et l'autre douteux, de la même affection, et de plus couvert de boutons farcineux. Je fais abattre le morveux d'après l'arrêt du Conseil du Roy du 16 juillet 1784 et défendre à l'animal suspect et farcineux les pâturages, abreuvoirs, etc...

1851. — Morve à Bult, Damas-aux-Bois, chez le sieur Florence, morve chronique au dernier degré.

1852. — Dans l'arrondissement de Neufchâteau, morve chronique (jamais contagieuse, suivant le plus grand nombre des praticiens). — Pertes : 122 chevaux de race de pays.

Le 17 juillet, à Pompière, on a confondu la morve avec l'esquinancie maligne affectant 14 chevaux ; ils avaient les parotides enflées, la bouche enflammée, de la toux avec suffocation imminente. J'ai de suite employé les sangues comme moyens préservatifs et comme moyens

curatifs, gargarismes et frictions sur les parotides avec la pommade camphrée et ammoniacale.

1853. — La morve règne dans toute la vallée de Plainfaing.

1854. — Lagneau de Neufchâteau vante le traitement curatif de la morve qui consiste à faire inspirer au cheval affecté de la morve de la folle fleur de tan. L'opération est répétée trois fois par jour. Il emploie en outre des frictions avec la pommade au biiodure de mercure sur les ganglions intermaxillaires, afin d'obtenir la guérison.

Le roulage est surtout une des principales causes de la dissémination de la morve. C'est ainsi que vers 1880, les sieurs Connot et Martin disséminent la morve tout autour de Mirecourt, Charmes et Châtenois, et Henri Hippolyte, de Plombières, la dissémine dans la ville de Senones. À l'Abbaye de Senones, un épanchement morveux s'est formé dans les parties génitales d'un cheval.

Nous avons donc la certitude, en fouillant les archives des Vosges, qu'on a continué à traiter les chevaux atteints manifestement de morve chronique jusque vers 1880, et cependant le travail de Rayet publié en 1837 dans les mémoires de l'Académie Royale de Médecine avait fait une vive impression, les faits qui depuis sont venus pour ainsi dire surgir inopinément des hôpitaux, ont ébranlé la conviction des vétérinaires même les plus prononcés contre la contagion, car il est évident que la maladie est contagieuse du cheval à l'homme, il est impossible presque d'admettre qu'elle ne soit pas contagieuse entre chevaux. Urbain Leblanc, dès 1839, considérait les diverses espèces de morve et de farcins comme des formes variées d'une même affection générale contagieuse.

Lorsque le Conseil de salubrité fit prendre au Roy l'arrêt du 16 juillet 1784 sur la morve en particulier, il y avait déjà vingt ans que les Ecoles vétérinaires étaient instituées, les hommes qui étaient à leur tête et qui sans doute avaient été consultés, croyaient à la contagion de la morve entre animaux de la même espèce et ces hommes sans aucun doute étaient éclairés et judicieux ; ce qu'il est bon de faire remarquer cependant, c'est qu'il ne paraît pas qu'on ait soupçonné alors que la morve du cheval pût se transmettre à l'homme ; nulle part je n'ai trouvé, dans les archives que j'ai consultées, trace de ce soupçon.

C'est le dogmatisme des Ecoles qui triomphe du bon sens populaire et de la saine observation ancestrale. En 1791, Gilbert croit la maladie humorale et il regarde la morve comme la même affection que la gourme.

Fromage de Feugre et Chaumontel, disciples des théories médicales régnantes sur les maladies humaines, commencent aussi en 1791 à jeter des doutes sur la contagion, cependant que quelques années après, en 1813-1816, le professeur Gohier de Lyon se prononçait pour la contagion et cela d'après l'expérience d'inoculation directe.

Gaulet croit à la contagion, même de la morve chronique. La pratique de ses observations et celles qui précèdent le confirment dans l'opinion que la morve soit aigüe, soit chronique, peut dans certains cas se transmettre par contagion.

Pour faire évoluer la morve chronique vers des lésions de morve aigüe, les vétérinaires des époques allant de 1875 à 1870 suivaient le Conseil de faire soumettre les chevaux suspects à un exercice un peu actif, cet exercice détermine en effet souvent un jetage abondant, pois-

seux et adhérent aux ailes du nez et quelquefois même des stries sanguines, et comme pierre de touche de l'affection morveuse, on recommandait d'administrer pendant dix jours 30 grammes d'aloès chaque matin à jeun et cette manière de procéder pour assurer le diagnostic réussissait très souvent.

Les maréchaux et les écuyers célèbres tels que Garsault et Laguerrière, Solleysel, Gaspard Saulnier, qui avaient précédé la création des Ecoles vétérinaires ne méritent nullement le dédain ainsi que l'écrit Delafond. Ces précurseurs avaient acquis de réelles connaissances sans s'embarrasser des théories médicales régnantes en cours, ils avaient étudié le grand livre de la nature et à la création des Ecoles de vétérinaires.

Bourgelat, Lafosse et quelques médecins continuèrent d'abord à enseigner les vieilles traditions des anciens hippocrates et maréchaux et considéraient la morve comme contagieuse. Lafosse reconnaît une morve proprement dite de tous les jetages qu'on désignait sous le nom de morve et c'est celle-ci seulement qu'il croit contagieuse, mais cet auteur aussi bien que Bourgelat ne fait aucune distinction en ce qui touche la morve chronique et la morve aigüe.

Le praticien Chabert, pendant les trois quarts de sa vie vétérinaire, a dit peut-être plus que personne que la morve était contagieuse. Ses adeptes Gilbert-Huzard père, Desplas, ont appuyé cette opinion.

Cependant sur la fin de sa vie l'opinion de Chabert fut ébranlée, il l'abjura ou plutôt Fromage de Fengre et Chaumontel écrivirent en son nom dans le dictionnaire d'agriculture que la morve n'était pas contagieuse, mais Coleman, Delabère, Blaine, Clark, en Angleterre, Freuzel, Viborg, Nolstein, Scheber, Sander, Kersing, Kruger, en Allemagne, et Brugnone en Italie, répétaient que la morve était contagieuse.

De plus, la morve était réputée incurable par les anciens écuyers et maréchaux. Dans le Parfait Maréchal, Solleysel déclare : « Si le cheval qui jette et qui a une glande attachée ne tousse point, ce n'est pas un morfondement, puisqu'il est ordinairement accompagné de toux et la morve est souvent sans toux, outre que les chevaux morveux ne jettent ordinairement que d'un côté et les morfondus presque toujours de deux. Si l'haleine ou la matière qui sort du nez de celui qui a la morve est puante, la cure est presque toujours incurable.

Tous ceux qui disent avoir guéri des morves se trouveraient avoir guéri de fausses gourmes ou des morfondures ou des morves qui n'avoient guère de malignité, quand je dirois rien du tout peut-être, je dirois vrai. La morve quoiqu'incurable ne va pas promptement, mais insensiblement. Quant aux farcins, le plus méchant et le plus difficile à guérir est celui qui fait jeter par le nez, car du moment qu'un cheval qui a le farcin jette par le nez, il mourra bientôt, particulièrement s'il est dégoûté et que ce qu'il jette soit mêlé de sang et il en réchappe si peu qu'on les doit sans compter pour perdus, si ce n'est qu'ils jettent leur gourme et encore en meurent-ils ».

Gilbert, en 1794, dans la Feuille du Cultivateur, résume ainsi les observations sur les causes de la morve des chevaux et les moyens de les prévenir. Les causes se présentent en très grand nombre, l'arrêt de la transpiration, la mauvaise qualité des aliments tant solides que fluides, des exercices immodérés, des maladies aigües négligées ou mal traitées, des maladies psoriques répercutées par des topiques ou dispa-

rués par le seul effet de l'affaiblissement des organes, telles sont à peu près toutes les causes auxquelles on a coutume d'attribuer le développement de la morve, toutes les fois qu'on ne peut la regarder comme le fruit de la communication.

Ce qui distingue essentiellement la morve de toutes les autres maladies, c'est qu'elle peut exister en effet souvent sans aucun symptômes maladifs que l'écoulement, que cet écoulement n'a presque toujours lieu que par une seule narine, jusque vers le dernier temps de la maladie et quelques fois même jusqu'à la fin, qu'il est chronique et va toujours en augmentant et de quantité et de consistance et en prenant une couleur plus foncée, plus rembrunie, tandis que dans toutes les autres maladies dont je viens de parler, le flux ne semble être qu'un symptôme accessoire et que l'humeur perd graduellement de sa quantité, de sa consistance, de son intensité à mesure que le sang se dépure et que la nature se débarrasse.

Très souvent les chevaux qui jettoient leur gourme ont donné la morve à de vieux chevaux auprès desquels on les avait imprudemment laissés et que les chevaux morveux ont non moins souvent fait jeter la gourme à de jeunes poulains, si l'on ajoute que dans quelques chevaux, la morve est aiguë, inflammatoire et a réellement tous les caractères de la gourme, que dans les ânes et les mulets elle suit presque toujours cette marche, il me semble qu'il ne sera possible de méconnaître l'identité parfaite qui existe entre deux maladies qu'on a regardées jusqu'ici comme essentiellement différentes.

Quant au farcin, celle de toutes les maladies du cheval qui se termine le plus souvent par la morve et qui a avec elle des rapports qui lui ont fait donner par les maréchaux le nom burlesque de cousin germain de la morve, je démontrerai dans un mémoire particulier que je me propose de présenter à la Société d'Agriculture qu'il n'en est qu'un symptôme et qu'il n'a été regardé comme une maladie particulière que par une suite de *l'ignorance des maréchaux qui dans chaque maladie ont vu autant de maladies que de symptômes, erreur qui a ensuite entraîné les hommes les plus instruits.*

Dans son avis important aux habitants des campagnes sur les désastres occasionnés dans le moment actuel par la morve qui règne sur presque toutes les grandes routes de la République, par le Citoyen Huzard, vétérinaire en chef des Messageries Nationales, le 23 frimaire an 2 de la République, il dit : « Les chevaux morveux paraissent jouir d'une bonne santé, ils boivent et mangent bien, le poil est luisant, les glandes de dessous le ganache sont engorgées d'un seul côté, elles sont attachées et point douloureuses, il coule par le naseau du même côté une humeur blanc verdâtre qui paraît claire, mais qui s'épaissit et s'attache fortement aux bords du naseau à la membrane pituitaire un ou plusieurs chancre qui sont successivement blancs, rouges et enfin noirs, cette membrane est rouge enflammée ».

L'exanthème coïtal fut toujours confondu au XVIII^e et XIX^e siècle avec la morve et le farcin, et cependant les Arabes dans leurs écrits avaient nettement distingué l'exanthème coïtal de la morve, de la dou-rine et du farcin. As Sadhj parle de l'exanthème coïtal qui atteint la verge du cheval quand il couvre une jument qui en est atteinte à la vulve. Comme traitement, on applique un cataplasme composé d'huile de rose, de colocasia et de graisse avec lequel on enveloppe l'organe

malade jusqu'à guérison complète. L'altération qui survient à la verge du cheval présente les symptômes suivants : le pénis du cheval devient excorié, par l'excoriation qui dérive du halq, maladie qui affecte la vulve, ferd dans la jument et qui a une apparence dartreuse ; quand un cheval couvre cette jument, elle lui communique son mal, lui-même, l'étalon, qui est affecté du halq, le transmet à la jument saine qu'il a couverte, mais on guérit cette maladie. Si la guérison n'a pas lieu, on fait saillir par le malade une jument saine dont les organes sexuels ne sont affectés d'aucun mal et celui qu'a le cheval passe à la jument ; quant à lui, il guarit Dieu aidant ».

C'est l'arrêt du Conseil du Roi pour prévenir les dangers des maladies des animaux et particulièrement de la morve, du 16 juillet 1784, qui fut appliqué jusqu'à l'élaboration d'un nouveau Code rural.

Cette maladie contre laquelle on n'a trouvé jusqu'à présent aucun remède curatif se communique, se propage et se perpétue par toutes sortes de voies... A signaler le trafic des équarisseurs.

Le Roi ordonne... Art. 1^{er}. — Toutes personnes de quelques qualité et conditions qu'elles soient qui auront des chevaux et bestiaux atteints ou soupçonnés de la morve ou de toute autre maladie contagieuse, telle que le charbon, la gale, la clavelée, le farcin et la rage *seront tenues à peine de 500 francs d'amende, de faire sur le champ leur déclaration aux maires, échevins, syndics.*

Art. 2. — *Autorise Sa Majesté les sieurs intendants et commissaires de partis dans les différentes provinces du Royaume à nommer autant d'experts qu'ils le jugeront à propos pour les dites visites, choisis de préférence parmi les élèves des écoles vétérinaires, à leur défaut parmi les maréchaux ou autres qui auront des certificats d'étude et de capacité du directeur de l'école vétérinaire ou qui auront subi un examen sur les demandes qui leur seront faites en présence dudit sieur commissaire par deux artistes vétérinaires du département (formation des empiriques officiels agréés).*

Art. 4. — Défenses sont faites à tous maréchaux, bergers et autres de traiter aucun animal atteint de maladie contagieuse ou pestilentielle sans en avoir fait la déclaration aux officiers municipaux ou syndics de leur résidence lesquels rendront compte au subdélégué *qui fera appliquer sans délai sur le front de la bête malade un cachet en cire portant ces mots « animal suspect »*, pour dès cet instant être les chevaux ou autres animaux qui auront été marqués, conduits et enfermés dans des lieux séparés et isolés.

Art. 5. — Les chevaux qui auront été attaqués de la morve et les autres bestiaux dont la maladie contagieuse aura été reconnue incurable par les experts seront abattus sans délai, ensuite ouverts par les dits experts qui feront un rapport d'autopsie.

Art. 6. — *Les équipages, harnais, colliers seront brûlés et échaudés, le tout sous peine de 500 francs d'amende.*

Art. 8. — Autorise Sa Majesté les dits sieurs commissaires de partis et leur subdélégué à commettre dans les villes, bourgs et villages de leurs généralités, *tel nombre d'équarisseurs qui sera jugé nécessaire, lesquels seuls pourront faire l'enlèvement et équarissage des animaux morts* dans les arrondissements qui leur seront prescrits auxquels il sera délivré sans frais, commission par les dits sieurs Intendants et

subdélégué sans qu'aucuns autres puissent s'immiscer dans l'équarissage des chevaux et bestiaux, à peine de prison.

Art. 9. — *Les équarisseurs ne pourront, sous peine d'être déchus de leur commission d'amende ou de telle autre punition qu'il appartiendra, vendre ou débiter aucune viande qui proviendra de chevaux ou animaux qui suivant l'article 2 auront été abattus pour être enterrés.*

Art. 11. — A peine les maires.... et d'être rendus personnellement responsables de tous dommages qui pourraient résulter de leur négligence.

Les chevaux des armées étaient de grands propagateurs de morve, aussi les commissions consultatives sur le projet de Code rural à élaborer en 1810, font remarquer que MM. les Directeurs et professeurs de l'Ecole vétérinaire de Lyon observent qu'un grand nombre de maladies contagieuses sur les chevaux ont été propagées par ceux des troupes et qu'aussi il conviendrait de faire intervenir l'autorité militaire pour empêcher que les chevaux atteints de la morve ou du farcin ne voyagent à la suite des corps et ne soient mis en vente après réforme.

Ordonnance du Duc Léopold concernant les précautions contre la maladie de la morve aux chevaux

La maladie de la morve s'étant manifestée parmi les chevaux de quelques lieux de la Lorraine et du Barrois, nous avons pris les mesures nécessaires pour en arrêter le cours ; nous avons pensé que pour prévenir la suite de pareils accidents qui nuisent essentiellement à l'agriculture, il était nécessaire en cette matière, afin qu'étant plus présents l'on puisse s'y conformer dans les cas qui se rencontreront et d'y ajouter de nouvelles dispositions pour en assurer d'autant plus l'exécution.

En conséquence, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. — Les maîtres des chevaux qui seront soupçonnés de la maladie de la morve sur quelques indices, seront tenus d'en faire la déclaration aux officiers municipaux des villes et bourgs et aux syndics des villages dans lesquels ils résideront, et de se faire remettre un certificat de ladite déclaration sur laquelle les officiers municipaux et syndics feront visiter lesdits chevaux par deux maréchaux des lieux ou des environs, lesquels constateront l'état des chevaux par un procès-verbal qui sera remis à nos subdélégués respectifs pour par eux chacun en droit soit nous être rendu compte.

Art. II. — Ordonnons cependant que dans le cas de doute, sur le champ, toute communication entre lesdits chevaux soupçonnés et les autres chevaux soit interdite. *Faisons défense aux maîtres de les conduire à la pâture ni aux abreuvoirs publics et de les faire sortir des écuries sous quelque prétexte que ce soit, à peine contre les contrevenants de 300 livres d'amende applicables aux hôpitaux des lieux.*

Art. III. — Ordonnons qu'à la diligence des officiers municipaux dans les villes et bourgs et à celle des syndics dans les communautés, il sera fait au moins tous les trois mois la visite de tous les chevaux existants pour s'assurer qu'ils ne sont atteints d'aucune maladie qui puisse se communiquer, et de justifier par lesdites visites, par des procès-verbaux certifiés par trois notables habitants du lieu, qu'ils remettront à nos subdélégués, chacun dans leur département respectif.

Art. IV. — Dans le cas où, dans le cours de leurs visites ou dans l'intervalle de l'une à l'autre, lesdits officiers municipaux et syndics s'apercevraient ou apprendraient que quelques-uns desdits chevaux sont soupçonnés de la maladie, ils seront tenus d'appeler un maréchal pour examiner les chevaux suspects et dresser procès-verbal de leur état, lequel sera adressé sur le champ à nos subdélégués respectifs, et s'il résulteroit de ce procès-verbal que les chevaux sont réellement attaqués de la maladie dont il n'auroit point été fait de déclaration aux termes de l'article 1^{er}, les maîtres desdits chevaux seront condamnés à 300 livres d'amende applicable, moitié au dénonciateur, et l'autre moitié aux hôpitaux des lieux, et seront au surplus, lesdits officiers municipaux, et syndics, tenus d'enjoindre aux maîtres de se conformer aux dispositions de l'article 1^{er}, à peine de répondre en leur propre et privé nom.

Art. V. — Dans le cas où lesdits chevaux seroient atteints de la maladie de la morve et jugés n'être point susceptibles de guérison, nous ordonnons qu'à la diligence des officiers municipaux et syndics, lesdits chevaux seront sur le champ tués par un maréchal, en leur présence, aux frais de ceux à qui ils appartiennent et ensuite enterrés sans être écorchés à la profondeur de six pieds au moins, hors de l'enceinte des villes et des bourgs et à 50 toises au moins de distance des faubourgs ou dernières maisons des communautés.

Art. VI. — Ordonnons que les harnais, selles, brides, licols, couvertures et autres équipages qui auront servi ausdits chevaux morveux seront brûlés sur le champ en présence des officiers municipaux et syndics qui en dresseront procès-verbal, les auges, râteliers et planchers lavés à l'eau de chaux vive ; les pavés, les écuries où auront été lesdits chevaux seront relevés et les terres de celles qui ne seront point pavées seront repiquées, le tout aux frais des propriétaires ou locataires qui seront tenus d'en justifier ; et enjoignons aux officiers municipaux ou syndics, dans le cas de négligence ou de délai de la part des propriétaires d'y satisfaire, d'y mettre des ouvriers aux frais desdits propriétaires ou locataires qui seront en outre condamnés à 300 francs d'amende applicable, moitié au dénonciateur, et l'autre moitié aux hôpitaux des lieux.

Art. VII. — Défendons à toutes personnes qui ont des chevaux morveux, de les cacher ou éloigner, de les exposer en vente par eux ou par personne interposée, ni de s'en servir à aucune sorte de travaux, à peine de prison et de 1.000 livres d'amende applicables comme ci-dessus, de laquelle les propriétaires desdits chevaux seront responsables.

Enjoignons à nos subdélégués, officiers municipaux et à ceux de la Maréchaussée, syndics, maires, échevins, de tenir chacun en droit soi, la main à l'exécution de notre présente ordonnance, qui sera imprimée, lue, publiée et affichée partout où besoin sera, à ce que personne n'en ignore.

Signé : DE LA PORTE.

Les Commissions consultatives sur le projet de Code rural en 1810, avoient proposé la rédaction suivante :

De la Morve et du Farcin

Art. 21. — Tout propriétaire dont un ou plusieurs chevaux, ânes ou mulets présenteraient des symptômes de morve, de farcin ou de gale sera tenu, sous peine d'amende depuis 6 francs jusqu'à 15 francs,

d'en avertir sur le champ le maire de la commune qui fera visiter les animaux par un vétérinaire ou un autre expert le plus prochain.

Le maire ordonnera que ceux reconnus atteints de la maladie seront séquestrés dans l'enceinte des bâtiments ou des propriétés closes du propriétaire.

Art. 22. — Si le propriétaire prétend qu'il y a erreur dans l'expertise, il aura la faculté de recueillir une nouvelle visite par un second expert de son choix, laquelle aura lieu en présence du premier expert. Si les deux experts sont d'un avis contraire, le maire nommera un tiers expert sur l'avis duquel il statuera.

Art. 23. — Les aubergistes, cabaretiers et hôteliers et autres personnes de cet état qui recevraient sciemment des chevaux, ânes ou mulets atteints de la morve ou de farcin et qui n'en feraient pas de suite la déclaration au maire ou au commissaire de police seront condamnés outre la responsabilité des dommages, à une amende depuis six francs jusqu'à quinze francs par tête d'animal.

Art. 24. — Tout conducteur de chevaux, ânes ou mulets atteints de la maladie et qui seraient trouvés sur les routes et chemins publics, soit dans les foires et marchés, sera condamné à une amende depuis trois francs jusqu'à quinze francs par tête d'animal et les animaux seront séquestrés par ordre du maire.

Les juges de paix, commissaires de police, officiers de gendarmerie et les gardes champêtres pourront également saisir et faire saisir ces animaux et en préviendront de suite le maire, afin qu'il procède ainsi qu'il appartiendra.

Art. 25. — Il est défendu à tous commandants ou officiers militaires de faire voyager à la suite des corps des chevaux atteints de morve ou de farcin, ainsi que de vendre et exposer en vente après les réformes. Les autorités compétentes tiendront la main à l'exécution de cette défense.

Art. 26. — Les maires, adjoints et commissaires de police pourront toutes les fois qu'ils le jugeront convenable, faire visiter par un vétérinaire ou autre expert de leur choix les écuries des auberges, hostelleries et autres lieux publics de passage ou de rassemblement des animaux, lorsqu'ils seront soupçonnés d'être atteints d'une maladie contagieuse.

Les personnes de l'état ci-dessus seront tenues d'ouvrir les portes de leurs écuries, granges ou étables, à l'expert porteur d'ordre, sous peine d'amende depuis seize francs jusqu'à cinquante francs, sans préjudice du brisement de porte lorsqu'il y aura lieu ; si la maladie est déclarée incurable ou si elle le devient dans le cours du traitement, l'animal sera abattu sur l'ordre du maire.

LA FIÈVRE APHTEUSE

La Fièvre aphteuse était connue de temps immémorial des pays de Lorraine et autres régions, et on lit très souvent dans les archives communales que les habitants de telle commune ont envoyé des émissaires aux communautés voisines pour les avertir de l'apparition de cette maladie sur leurs bestiaux. Les règlements de la boucherie défendaient de tuer et consommer la viande des animaux malades sous peine d'amende et de confiscation du cuir et de la viande.

Lorsque pendant les guerres, on réquisitionnait les paysans pour faire des hauts conduits de paille, foin, avoine, etc... aux armées, de nombreuses requêtes demandent en cas de maladie aphteuse régnante, de dispenser les bœufs de ces corvées, pour la raison que la maladie règne dans les régions où sont cantonnées les armées, et de remplacer les attelages de bœufs par des attelages à chevaux.

On ne connaissait point de vrais remèdes contre cette maladie. Dans les années de 1765 et 1766, il y eut en Lorraine une maladie sur les bêtes à cornes, cette maladie leur tombait sur la langue qu'elle leur coupait entièrement ; une même maladie avait régné un siècle auparavant, car le seul remède qui fut reconnu infailible fut de leur ratisser la langue avec une cuillère d'argent et ensuite leur laver ainsi que la bouche avec des poreaux et autres herbes fortes trempées dans du vinaigre. L'année 1709, dit le curé Cossin, qui jusqu'alors passait pour la plus désastreuse du siècle, n'approchait point de celle que nous venons de passer.

1761-62-63. — 2 livres 6 sous pour deux ustensiles propres à râcler la langue des animaux pendant le temps de la maladie à Dompierre.

A Saint-Dié, il est recommandé de ne pas confondre la maladie avec l'intoxication due à l'ingestion de tiges et de feuilles de pommes de terre, cette nourriture amène la perte de l'appétit, la stomatite ulcéreuse, le gonflement des paupières, la conjonctivite, diarrhée, eczéma aux pattes. *Cette affection se différencie de la fièvre aphteuse par le manque d'inflammation dans les onglons.*

Dans toutes les régions où les genêts croissent en abondance, on a souvent constaté la stomatite aphteuse à la suite de la consommation des genêts en fleurs par les bovins, qu'il ne faut pas confondre avec la maladie épizootique aphteuse.

En 1731, en Lorraine, il se manifeste une maladie épidémique qui attaquait les bêtes à cornes, il en périssait beaucoup avant que le remède fût trouvé. Le mal était un ulcère qui coupait la langue de l'animal en quelques jours. Le remède le plus efficace était de ratisser jusqu'au sang avec une cuillère d'argent et de frotter ensuite avec la pierre de vitriol. M^{me} Régente fit imprimer et distribuer, le 4 décembre, la composition d'une médecine préservatrice et d'un gargarisme. Lorsque cette maladie reparait, on y applique avec un égal succès les mêmes remèdes.

Gelle dit que la stomatite aphteuse sporadique est rare dans l'espèce bovine, elle est plus souvent épizootique ou enzootique dans ces animaux. Je l'ai pourtant observée dans quelques bœufs et vaches débiles et dans quelques veaux de lait.

M. Iluzard pense comme nous que les aphtes sont contagieux : cette opinion était conforme à la mienne. J'ordonnai et je me suis bien trouvé, de séparer les animaux sains des malades dans les épizooties de cette nature que j'ai eu à combattre. *Le lait des vaches se coagulait par l'action du feu, il occasionnait même des aphtes aux animaux et aux hommes qui s'en nourrissaient.* Dans d'autres cas, l'ulcération n'existait que dans la bouche. J'en ai vu sur des juments poulinières et des jeunes chevaux.

Seulement je ne puis partager l'opinion de Lessona, quand il indique de pratiquer au fanon comme moyen préservatif, des sétons. L'expérience m'a prouvé qu'ils étaient tout au moins inutiles.

Gelle raconte que pendant une épizootie aphteuse régnant en 1820, sur les bêtes à cornes des environs de Francfort, il se manifesta sur les hommes une inflammation des gencives, de l'angine, de la cavité buccale contre laquelle l'emploi de sels neutres purgatifs eut même un très bon succès.

En général, la mortalité n'était pas bien intensive dans les épizooties de fièvre aphteuse.

1862. — Mattaincourt, 105 vaches malades, une seule de morte ; Hymont, 45 malades, pas de mortalité ; Valleroy-aux-Saules, 10 malades, mort néant ; Estrennes, 50 malades, 2 morts ; Ahéville, 100 cas, mort néant ; Totainville, 80, mort néant, etc...

Mais dans cette épidémie, on a remarqué que le jour où les aphtes commencent à se dissiper, il apparaissait des tumeurs sur les onglons et des aphtes au pis. L'épidémie a commencé à la fin de mai et s'est terminée au mois de novembre. Elle est contagieuse par contact médiate ou immédiate ; dans certains endroits, on a jeté le lait des vaches malades, dans d'autres on en fait usage pour les porcs. Ce lait a dans certains cas déterminé des maladies et des accidents graves. L'usage du lait, du beurre et du fromage a occasionné des aphtes. Dans l'arrondissement de Neufchâteau, cette maladie a occasionné, en 1856, la perte de 122 bœufs ou vaches du pays ou de race comtoise. Les observateurs de cette époque paraissent ne pas s'apercevoir de la contagion de la maladie sur les porcs et des accidents survenus sur cinq nourris avec le lait des vaches malades.

Lésions cadavériques observées. — Etat complet de marasme, les aphtes étaient confluentes jusqu'au pylore, même dans les estomacs et la trachée. La langue présentait à la base des phlyctènes ou de petites vessies membraneuses livides ou noires. La langue était tuméfiée, rouge à son frein, ce qui annonçait une complication ou glossanthrax. Pis rouge violacé avec des suppurations plus ou moins étendues, des fistules, d'autres fois des indurations. Ces indurations sont suivies de la gangrène. Il y avait d'ordinaire des onglons d'avec les parties sous-jacentes avec suppuration qui s'étendait entre les phalangiens et même jusque dans l'articulation du boulet et dans la gaine tendineuse des tendons fléchisseurs du membre.

Les bains de rivière ont produit de très bons effets. Des particuliers roulaient les villages et achetaient à vil prix le lait pour en faire du beurre.

Levigney, vétérinaire à La Combe en Bessin, est un des auteurs qui ait remarqué que les petits cochons mouraient beaucoup subitement

en temps de fièvre aphteuse et que plus ils étaient jeunes, plus grande était la mortalité sur eux. Il conclut de ses observations que le froid intense semble plutôt être favorable à une terminaison heureuse de cette maladie, et qu'au contraire la grande chaleur nuit à sa guérison.

Il s'est bien trouvé du badigeonnage de la bouche et des pieds par un mélange de cinq parties de nitrate d'argent dissous dans cent parties d'eau. Il a remarqué aussi les bizarreries de cette affection.

Pendant l'hiver de 1840 et 1841, les vaches qui étaient dans la cour de l'habitation d'une ferme étaient toutes malades, elles ne l'étaient ni dans les quatre étables qui entourent cette cour, ni dans les herbages, d'autres fois c'était le contraire. Dans plusieurs exploitations, l'épizootie commençait par les vaches, dans d'autres c'est sur les porcs qu'elle sévissait d'abord ou sur les moutons. Le développement de cette maladie est si bizarre que l'on serait tenté de nier la contagion qui dans d'autres cas devient évidente.

Exemple : M. Piessy, propriétaire à Fontenoy, avait plusieurs vaches malades, il désirait que douze génisses pleines de deux à trois mois contractassent l'épizootie. Il mit les unes et les autres à pâturer ensemble. Les génisses mangèrent du foin imprégné de la bave des vaches infectées, pas une d'elles ne gagna la maladie au grand désappointement du propriétaire qui craignait qu'elles ne fussent prises au moment de vêler, ce qui arriva à ces douze génisses.

Il est arrivé bien souvent que plusieurs troupeaux de bœufs et de génisses ont passé la nuit ensemble dans les mêmes herbages, un troupeau se trouvait infecté, l'autre ne l'était pas.

Dans toutes les vacheries du Bessin, lorsque l'irruption s'est faite on a été reconnue, il y avait huit jours, quinze jours et même trois semaines que la bouche et les pieds étaient guéris.

Une grande quantité de vaches ont transmis ces pustules aux personnes non vaccinées, les boutons ou vésicules se sont développées en si grande quantité et confluentes que ces personnes ne pouvaient plus traire les vaches, mais étaient forcées de quitter tout autre travail. Chez des individus, cet état était remplacé par de petites rougeurs et une légère démangeaison.

Il y a beaucoup de probabilité pour que ces irruptions aphteuses de Levigney n'aient été que de vraies pustules de vaccin. Il est néanmoins très intéressant de constater que ces lésions de pustules de vaccins ont été consécutives, en un temps aussi court, à une éruption de lésions aphteuse sur la bouche, langue et pieds des bovins, disparues seulement dans un espace de temps allant de huit jours à vingt jours.

Ces constatations sont à rapprocher de celles faites sur l'apparition de la fièvre aphteuse sur des animaux ayant ou en convalescence de peste bovine.

Pour Levigney et de nombreux vétérinaires, les trois quarts des faits de contagion sont dus à des porcs ; souvent on reconnaît que les wagons ayant transporté des bestiaux avaient contenu précédemment des porcs.

La parfaite inanité du résultat des mesures sanitaires provoquées par notre législation actuelle avec toutes les tracasseries qui ont soulevé la révolte des habitants de certaines régions ont incité les chercheurs à trouver un vaccin, un antidote, un procédé chimiothérapique encore inconnu. Le traitement Bacelli par injection intra-veineuse de sublimé, qui avait semblé donner quelque résultat pratique, est très contesté.

Un sérum, un vaccin ou un traitement chimique semblant réussir

dans une épizootie, ne donneront que des déceptions dans d'autres. La variabilité de la malignité du virus aphteux est telle que très souvent, pour ne pas dire toujours, on attribue le bon résultat aux soins médicaux tentés, alors que la nature seule, la bénignité moindre de l'épizootie en sont l'unique cause.

Malgré une police sanitaire draconienne, dit Leclainche, on n'obtient rien. On conçoit sans peine qu'il n'en puisse être autrement avec une contagion aussi subtile que la fièvre aphteuse. Il est possible de surveiller efficacement quelques foyers pendant quelques semaines, mais il est vraiment puéril de prescrire de vaines constatations dans des régions infectées en totalité, d'y multiplier les prohibitions et les visites, sans autre résultat que de provoquer les populations contre des mesures onéreuses dont elles constatent la parfaite inanité.

A signaler les lésions simulant la fièvre aphteuse produites par l'absorption par les moutons de genêts en fleurs.

En 1600, la contagion règne au faubourg d'Ambrail. Un habitant de Deyvillers met des porcs en païsson dans le bois de la Hay, le sergent du prévost va les prendre ; *à cette époque on avait fait la remarque que les porcs amenaient très souvent la fièvre aphteuse lorsqu'ils proviennent des communautés infectées.*

Les épizooties de fièvre aphteuse semblent avoir été beaucoup plus rares du XVI^e au XVIII^e siècle qu'à nos époques contemporaines. Cela est sans doute dû aux chances moindres de dissémination du fait que les moyens de communication étaient plus restreints, les occasions de contagion moins répétées. Il pourrait aussi se faire que les grandes épizooties de peste bovine ayant régné très intensivement en Lorraine du XVI^e et au XVIII^e siècle, la constitution organique des bovins avaient de ce fait une résistance renforcée contre la fièvre aphteuse, car il est un fait reconnu par tous les anciens observateurs que lorsqu'une maladie contagieuse grave et envahissante règne sur n'importe quelle espèce, elle semble chasser toutes les autres maladies ou épidémies concurrentes et même guérit souvent les malades qui étaient atteints de maladies sporadiques chroniques réputées incurables.

De même que la constitution syphilitique avait chassé la constitution lépreuse, au dire des Anciens, la constitution pesteuse aurait chassé la constitution aphteuse, quoique cependant on a signalé des cas de fièvre aphteuse sur des animaux atteints de peste bovine.

A la disparition de la peste bovine correspondra en France une recrudescence d'épizooties de fièvre aphteuse.

Un fait certain, c'est que les épizooties de fièvre aphteuse s'éteignent d'elles-mêmes et disparaissent sans doute parce qu'elles ne trouvent plus aucun aliment pour se maintenir et prospérer. Il semble à étudier l'histoire des épidémies, que les maladies à éclipses peuvent être comparées à des tribus migratrices qui disparaissent et s'éloignent lorsqu'elles ont épuisé toute la subsistance d'une région, et ne réapparaissent que lorsque de nouveau elles trouvent le terrain propice pour s'alimenter et prospérer.

CHARBONS

Avant d'arriver à l'époque où fut faite la distinction bien nette des charbons en bactérien et bactéridien, on dénommait sous le nom de charbons, carboncles, anthrax, esthionène, les tumeurs symptomatiques de différentes maladies graves dont on ignorait la nature.

Les appellations synonymes trouvées sont en général dénommées : typhoémie, typhus charbonneux, fièvre charbonneuse, anthrax malin, charbon symptomatique, charbon blanc, charbon noir, charbon essentiel.

Dans la grande chirurgie de Guy de Chauliac, composée en l'an de grâce 1363, le célèbre médecin fameux de l'Université de Montpellier écrivait contre le carboncle, anthrax, esthionène, « les carboncles ne doivent être méprisés car ils sont en partie venimeux sinon qu'il faut décliné plus vers l'abstinence, réfrigération et humectation d'autant que le plus souvent il s'en suit fièvre. Et pour ce soyent soustrait le vin et la chair, qu'il use de laitues, pourpiers, grenades et toutes choses aigres et s'il est nécessaire qu'on lui donne des poulets avec laitues et verjus et phlébotomie.

Anthrax de tout son naturel est maladie angine et dangereuse parce qu'il est de nature fort venimeuse, pestilentielle et contagieuse. Mais si la disposition a passé outre et commence de parvenir à mollesse et à putréfaction, cautérise et sépare le corrompu du sain avec cautère actuel ou avec médicament caustique comme sont les trochismes calcidicon Aldara et Asphodèles. Le meilleur et plus assuré pour celle est selon Théodore, Henry et moi, l'arsenic sublimé pur ou corrigé en poudre et destrempré en vin appliqué avec charpis ou cotons par dessus principalement entre le sain et le corrompu.

Cette méthode de traitement est réputée la plus sûre jusqu'à l'avènement de la sérothérapie.

Le *Journal Encyclopédique*, tome XIII, recommande une technique analogue relatée par le Citoyen André de Fayolle, dans le traitement d'une épizootie charbonneuse sur les bœufs et sur les cochons.

« Depuis hier mes cochons étaient malades et ne voulaient pas manger ; effrayé de la mortalité qui règne parmi ces animaux, j'ai envoyé chercher le plus habile de ces empiriques. A la première inspection, il m'a dit que sur dix de mes cochons, j'en avais neuf qui avoient le poil. Il m'a fait voir une touffe de poil qui sortait d'une fistule grosse à peu près comme un pois, il m'a dit que ces poils descendaient imperceptiblement jusqu'au gosier et que lorsque la suppuration était établie, l'animal mourait au bout de vingt-quatre heures, attaqué de gangrène. J'observe que ces poils étaient situés à six pouces environ au dessus des oreilles et au milieu du col, je les ai palpés avant l'opération, la partie m'a paru dure jusqu'auprès du gosier. On a commencé par passer une aiguille avec du fil au dessous de l'endroit où sortaient ces poils, ensuite tenant le fil d'une main, cet homme avec un petit couteau a coupé la chair tout autour, soulevant le fil et suivant la direction verticale de cette partie étrangère, il a décharné adroitement jusqu'à la racine du mal en prenant bien des précautions pour ne pas la couper et en laisser quelques parties dans la plaie, il a descendu ainsi jusqu'à trois pouces de profondeur, alors cette partie a suivi sans effort pour l'arracher. Je l'ai examinée et mesurée fort attentivement, elle était longue et grosse à peu près comme le doigt, et, presque tendineuse, l'ayant ouverte j'ai réellement aperçu des poils auxquels elle servait d'enveloppe et dans l'intérieur, quelques points noirs qui étaient putréfiés.

« Mes cochons avaient aussi dans l'intérieur des lèvres des pustules blanches qui ont été coupées avec des ciseaux et baignées avec du fort vinaigre et des orties. On a mis dans la plaie du camphre et du sel de cuisine, puis de l'eau-de-vie et du vinaigre et ensuite du sel marin, et bouché la plaie sans la coudre, avec de la graisse.

« Ce soir mes cochons mangent, on les a mis au régime, on a été obligé de faire deux opérations au plus vieux, il avait ce mal aux deux côtés du col et les pustules de la bouche commençaient à devenir très noires. Cette maladie est très commune cette année ».

Les bubons se doivent mûrir et suppurer, mais les charbons doivent être cautérisés, dit très bien Guidon après Galien. Il n'y a rien de meilleur pour garantir le carboncle que soudain le cautériser, ce qui n'est point grave ni douloureux, car il n'y a point de sentiment d'autant que la chair est morte, et faut profiler le cautère tant qu'il sente la douleur de toute part, puis guérir la plaie comme les autres brûlures.

On a retiré des effets presque miraculeux de la saignée dans la peste et le charbon. Il m'est arrivé quelquefois de tirer jusqu'à 7 et 8 kilogrammes de sang en une seule saignée et d'arracher ainsi des animaux à une mort certaine.

Gilbert, en parlant de charbons, indique aussi le moyen de différencier la nature de ces tumeurs. *Ce qui me paraît surtout distinguer cette maladie de toutes celles avec lesquelles elle peut avoir quelque analogie, c'est la facilité avec laquelle elle passe d'une espèce à l'autre : c'est une vérité qu'il est d'autant plus important d'établir qu'il est peu d'années que son ignorance ou son oubli n'a coûté la vie à plusieurs hommes et à un très grand nombre d'animaux.*

J'ai vu une jeune truie et huit jeunes cochons périr presque tous à la fois pour avoir flairé les traces sanglantes du cadavre d'une vache que je faisais traîner dans le lieu où elle devait être enfouie.

Des poules, des dindons, et jusqu'à des merles et des étourneaux sont morts après avoir becqueté du sang d'animaux affectés de cette maladie.

J'ai vu des malheureux s'obstiner à ne faire usage d'autre traitement que des ablutions avec de l'eau bénite et mourir de leur fanatique crédulité. Je leur demandais s'ils se rapporteraient à la Providence, s'ils avaient un bras ou une jambe cassée, ils avouaient qu'ils auraient alors recours à l'art, mais ils ne pouvaient comprendre qu'il dût en être ainsi pour le charbon.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'opinion aussi absurde d'enterrer le cadavre dans l'écurie, ait sa source dans la plus haute antiquité. Dolus Mendesius, l'un des plus anciens agronomes qu'on connaisse, Egyptien d'origine, donne au rapport de Collumelle, le conseil de tuer la première brebis atteinte du feu sacré et de l'enterrer à l'entrée de la bergerie, afin d'en écarter la contagion.

Il est bien étonnant et bien honteux en même temps pour la pauvre humanité qu'une pratique aussi désastreuse soit parvenue jusqu'à nos jours après tant de siècles.

Gilbert étant allé en 1776 traiter une épizootie charbonneuse qui ravageait le département de l'Indre, trouva les habitants de 25 à 30 communes prêts à faire une procession dans laquelle ils avaient rassemblé tous les animaux malades et les promener de saint en saint dans tous les lieux infectés. On peut penser combien cette procession qui devait durer au moins huit jours, aurait contribué à propager la contagion. Il eut beaucoup de peine à l'empêcher et fut obligé d'avoir recours à l'autorité de l'administration du district.

Desplas a vu, étant chez le prieur de Saint-Hubert, en Quercy, en 1786, des femmes lui apporter cinq sous quelles le suppliaient d'accepter pour dire une messe dans l'intention de réchapper le cochon ou l'âne qui étaient malades, le pasteur éclairé promettait la messe et refusait

l'argent, mais il perdait la confiance et les bonnes femmes allaient à Moissac éloigné de cinq ou six lieues, où on leur prenait plus cher, mais on ne refusait pas leur argent.

Un malheureux paysan d'une paroisse du territoire de Wibourg trouve un ours qui était mort après s'être gorgé de la chair d'un bœuf mort de charbon qu'il avait déterré, il dépouille cet ours, porte la peau chez lui, tombe malade et meurt le lendemain.

Les magistrats instruits de cet accident donnent ordre de faire brûler cette peau, mais le curé qui n'avait trouvé autre chose pour se payer de son enterrement et qui comme tous ses confrères ne voulait pas perdre ses droits, se refuse à obéir à cet ordre ; il fait préparer la peau par un paysan qui meurt dans les vingt-quatre heures, ainsi que les deux hommes par qui il s'était fait aider. *Nouvel ordre des magistrats de brûler cette peau, la maison dans laquelle elle avait été préparée et jusqu'au presbytère si cela avait été jugé nécessaire.* Comment peut-on croire, s'écrie le curé furieux de voir échapper sa proie, que cette peau soit capable de donner la mort ? En même temps, il s'en frotte les mains, la flaire, tombe malade et meurt bientôt après.

Cette lugubre histoire est l'illustration de l'obligation d'enterrer au plus vite et très profondément les animaux morts de charbon et même de les incinérer ; elle est aussi une preuve de la grande virulence de certains cadavres charbonneux, sans qu'on sache exactement quelle en est la raison. Le charbon passant par l'ours, s'est-il accru dans sa virulence et malignité ?

En parcourant les relations écrites concernant les charbons dans les Vosges, nous constaterons la très grande variabilité de la gravité de cette épizootie sans pouvoir en expliquer les raisons.

Christian et Théophile Reuss de Tubingen pensaient que la contagion du charbon se faisait de préférence par inoculation à la suite de manipulation de cadavres charbonneux et rarement par ingestion.

« Ne pourrait-on pas, disent-ils, regarder les accidents qu'on a attribués peut-être trop précipitamment à l'usage de la viande des animaux malades comme étant plutôt l'effet du contact extérieur de ces animaux ou quelques-unes de leurs parties, telles que le sang, la bile, etc..., avant ou immédiatement après leur mort et n'a-t-on pas des exemples de personnes qui ont couru risquer leur vie ou qui sont mortes après avoir tué, dépecé ou seulement touché le sang des bœufs dont la chair n'a fait de mal à aucune de celles qui en ont mangé. Dans le cas de contagion même, ne paraît-il pas plus que profitable d'après les observations recueillies par les auteurs qui ont écrit sur les épizooties, que tous ceux qui ont déterré, dépouillé et mangé les animaux et qui en sont morts, ont contracté plutôt la maladie par absorption extérieure que par l'effet de la nourriture.

Camerarius déclare dans les éphémérides germaniques qu'il y a une infinité d'écrits sur les maladies des bœufs. Rudlinus remarque que les pauvres qui avaient mangé de la chair de bœufs morts de la peste n'en avaient pas été incommodés ; cependant, il ne conseille pas trop de s'y fier et il ajoute l'exemple de trois hommes qui ayant mangé de la chair d'une vache malade moururent du charbon. Il faut mettre de la différence dans la maladie des troupeaux et dans la malignité, c'est ce qu'on voit tous les jours dans les brebis. Il n'y a pas longtemps que dans nos cantons les chasseurs trouvèrent plus de cinquante cerfs et plus de cent cinquante sangliers morts. On en a attribué la cause à la rosée ou à la nourriture.

Les autres troupeaux périssaient de même. *On trouvait leur rate facile à déchirer et d'une grosseur excessive, signe de pourriture et de sphacèle. Dans les vaches, l'urine était sanguinolente, signe d'inflammation interne et d'amas de sang dans les reins qui précédaient la mort. Les paysans aimoient mieux perdre la peau et les enterrer entières que de s'exposer à d'autres malheurs. Un homme ouvrant le ventre d'une vache fut frappé d'une odeur fétide et le sang qui rejaillit sur son visage lui fit gonfler la tête, lui causa une chaleur brûlante qui alla jusqu'au cœur et il succomba le troisième jour. Un autre n'attendit pas la mort de sa vache, il la tue, il fit manger la viande aux domestiques en l'écorchant, il eut une douleur de tête et un mal de cœur, les glandes du col se gonflèrent et il mourut... Les domestiques qui mangèrent la viande n'en furent pas incommodés.*

Voilà un bel exemple de charbons inoculés, alors que la viande consommée ne fût pas nuisible. En pratique, le charbon est plutôt le résultat d'une inoculation, beaucoup plus rarement celui d'une ingestion.

Mangin de Verdun écrit : « Quant aux accidents qui auraient pu résulter de la livraison de la viande d'une de ces vaches malades à la boucherie de Verdun, ils ont été heureusement nuls, ce qui sans doute doit être attribué à ce que le virus septique est détruit par la cuisson. Ce fait du reste n'est pas nouveau. Je me rappelle qu'en 1817, époque à laquelle le pain se vendait en France 60 centimes le kilogramme, j'ai traité chez M. Gouverneur, fermier à Mandoz, commune de Châtillon, une maladie charbonneuse qui régnait sur les bêtes à cornes de cette ferme. Douze bêtes moururent du charbon et furent enterrées aux termes des ordonnances, mais la plupart furent déterrées parmi la nuit par les habitants pauvres des communes environnantes et ils se nourrirent de cette chair infectée sans que leur santé en souffrît.

En 1581, Nicolle de Nancel avait remarqué aussi que des gens qui manient œuvres salles comme escorcheurs, tanneurs, corroyeurs et semblables, souvent portent la main impure à leur visage ou autres parties du corps, s'occasionnant des anthrax et carboucles.

1839, 4 août, Pallegney. — Typhus charbonneux, 30 victimes.

Ci-joint le relevé de la physionomie des épizooties charbonneuses constatées dans les Vosges, en choisissant les cas les plus intéressants.

1811, Vische. — Quant aux personnes qui ont péri, on sait qu'elles avaient eu l'imprudence les unes de dépouiller elles-mêmes sans précaution les animaux morts et les autres de manger de la chair de cet animal.

1820. — Le typhus charbonneux enlève chevaux, bêtes à cornes, cochons, volailles, chiens et chats succombent à Dompaigne.

En août, à Dompierre, la même affection se développe avec des effets bien plus calamiteux, les chevaux, les bêtes à cornes, les cochons de tout âge et de tout sexe succombent, une partie de la volaille, les chats et les chiens périssent également et peu s'en fallut que pour combler le désastre, la fille de la maison qui soignait le bétail ne mourût aussi. J'eus le bonheur d'arriver à temps pour l'opérer d'un énorme charbon qui, élevé sur le doigt, la faisait souffrir horriblement.

La maladie fait beaucoup de ravages dans les communes d'Urmatt, Lutzellhausen et Nezenbach (Bas-Rhin).

Dans l'arrondissement de Neufchâteau, le typhus charbonneux, dit Lagneau, règne avec violence dans les communes de Brancourt, Haponcourt, Gouécourt et Soulosse.

A Brancourt, 21 bœufs et vaches atteints, 18 cochons, 37 morts avant l'arrivée du vétérinaire. Après prescription, il n'en est plus mort aucun.

Traitement préservatif, saignée, exutoires, muriate de soude, vinaigre, eau blanche.

Soulosse. — 2 bœufs, 2 chevaux avant mon arrivée, 4 morts, après néant.

Happoncourt. — 13 vaches et bœufs atteints, 8 morts avant mon arrivée, 6 guéris.

Gouécourt. — 3 bœufs et vaches malades, un cochon, 4 morts avant mon arrivée.

1826. — A Roville, il enlève chevaux, bêtes à cornes et moutons.

1832. — A Xafféwillers, le 12 octobre, le typhus charbonneux règne sur les bêtes à cornes, et dans cette classe les jeunes sujets n'ont en quelque sorte que seuls souffert.

La mort est presque toujours survenue de la 18^e à la 24^e heure pour une bête ; cependant elle n'arrive qu'à la 36^e heure, mais par contre une autre n'était plus une heure et demie après l'invasion. Tout animal qui a bien mangé et bu et ruminé le soir, est trouvé mort à son attache le lendemain matin.

La maladie à son début se manifeste par les symptômes suivants : dégoût instantané, muflle sec, horripilations, trépignements, plaintes gravatives, presque toujours boiterie d'un membre postérieur. Dans sept bêtes, c'était l'extrémité postérieure gauche sans engorgement apparent dans le principe, mais il ne tarde pas à être appréciable et à tendre les tissus, tumeurs crépitanes conservant l'impression du doigt et sont insensibles même au couteau, enfin généralement météorisme.

1836, 10 avril. — A Padoux, typhus charbonneux depuis quinze jours, 16 animaux sont morts, principalement les jeunes bêtes de deux à vingt mois.

Le typhus charbonneux ne se montre guère, dit Tilly, que pendant les chaleurs, aussi ce n'a pas été sans surprise que je l'ai vu se développer dans le moment actuel où la persistance du froid n'a pas encore permis de dire que l'on est au printemps. Traitement curatif employé : saignée dans le principe, scarifier les engorgements, y enfoncer des pointes de feu jusqu'au vif, saupoudrer les plaies avec du chlorure de chaux sec, les frictionner avec de l'essence de térébenthine, de l'ammoniaque ; 2^o breuvage excitant antiputride avec le vin de quinquina, les amers, les aromatiques, les ferrugineux ; 3^o diète, frictions sur les reins.

Depuis l'application du traitement préservatif, deux nouveaux cas se sont seulement présentés et les sujets atteints ont été guéris par la méthode curative présente. A moins que cette guérison fût tout simplement naturelle, comme il est constant d'en voir souvent à la fin des épizooties, sans aucun traitement, car il est un cas plus heureux, c'est celui dans lequel les tumeurs se développent spontanément et restent quelques temps stationnaires.

Les animaux paraissent peu en souffrir, toutes les fonctions s'exécutent en apparence comme dans l'état pathologique, la maladie est alors comme enrayée, c'est un effort éliminatoire par lequel la nature seule tend à se débarrasser du poison qui l'opprime ; quelques fois les tumeurs sont nombreuses et quelques fois il n'y en a qu'une seule.

1836. — Depuis quinze jours, seize animaux sont morts, principalement les jeunes bêtes de deux à vingt mois, en plein grand froid. Que fait ici la théorie du charbon par les mouches.

1840. — A Godoncourt, la maladie fait de nombreux ravages, même chez les chèvres.

1847, septembre. — Rougieux, vétérinaire à Dieuze, décrit une épizootie charbonneuse, sur une meute de chiens, après avoir mangé un cheval atteint de charbon.

Lorsque la maladie devait apparaître chez un chien, on remarquait d'abord comme signe précurseur un gonflement des parotides, puis une tumeur d'abord petite, arrondie, sans changement de couleur à la peau, peu sensible au toucher, sans élévation de température, se formant sur un point quelconque de la tête, principalement au pourtour des lèvres, sur le front, dans la région parotidienne, sous la ganache, quelquefois, mais rarement, sur le corps ou les membres, accompagnée de tension de la peau.

En peu d'heures, elle acquérait un développement considérable, excréments mêlés de sang, prostration.

La durée de la maladie quelle qu'en ait été l'issue favorable ou défavorable, n'a pas été au delà des cinq jours, souvent la mort avait lieu le troisième jour, de même que la résolution complète dans le même intervalle de temps.

Les muscles qui enveloppaient les infiltrations ou les tumescences charbonneuses, ne laissaient point apercevoir les taches noirâtres, ecchymotiques que l'on remarque dans le charbon des grands herbivores.

Le traitement a consisté sur la tumeur au début en frictions au liniment ammoniacal à parties égales employées deux fois par jour sur toute l'étendue de la tuméfaction. Les effets furent merveilleux car son action thérapeutique enrayait pour ainsi dire à l'instant même les phénomènes congestifs, la tumeur restait d'abord stagnante et la diminution s'effectuait dix à douze heures après la première application du remède.

Dans les grandes tumeurs, scarifications profondes, frictions d'eau de Rabel, alcool camphré, cautérisation ; avec ce traitement trois ou quatre jours suffisaient pour que les intumescences les plus fortes de la bête eussent complètement disparu.

L'émigration immédiate des contaminés divisés en petits paquets arrêta ensuite l'épidémie.

1849. — Gilbert croit à l'unicité du virus charbonneux et ne croit pas aux prétendues espèces cataloguées. Le nez du bœuf est comme on sait toujours couvert d'une rosée séreuse, cette rosée diminue quelques jours avant que la maladie se déclare et quelquefois même elle se supprime entièrement. On a distingué le charbon en simple et en composé en bénin et en malin, en contagieux et non contagieux, en interne et en externe, en essentiel et en symptomatique, phlegmoneux et oedémateux, en charbon blanc et en charbon noir, en charbon de la langue ou glossanthrax, charbon du poitrail ou avant-cœur, anti-cœur, charbon des cuisses, noir cuisse, rouge cuisse, trousse galant. *J'ai vu, dit-il, toutes ces prétendues espèces de charbon régner dans le même temps dans un foyer assez borné... tous symptômes d'une fièvre putride gangréneuse.*

1852, 25 juin, Châtillon. — Fièvre charbonneuse ; cette maladie est même contagieuse à l'homme, malgré qu'il y a des tumeurs.

1851, juillet. — Fièvre charbonneuse à Viche. J'ai vu périr d'une fièvre charbonneuse un individu dévoué et intelligent que M. le Sous-Préfet Enzel avait mis à ma disposition pour aider à donner les soins

de mon ministère aux animaux affectés. Ce malheureux portait à la main droite une légère blessure à un doigt par où il paraît que le virus s'est inoculé, en fouillant plusieurs vaches ou dans une autopsie, néanmoins moitié des bestiaux ont été guéris.

Lorsque la nature a assez de force, d'énergie pour pousser au dehors la totalité de cette humeur, la crise est ordinairement salutaire ; si elle en a moins, on voit souvent après un effort imparfait, la tumeur rentrer et l'animal périr. *L'on a remarqué dans toutes les maladies épidémiques que les sujets les plus faibles étaient presque toujours ceux qui se défendaient avec le plus d'avantages contre leurs atteintes.*

Roche Lubin note que l'apparition subite de la tumeur ou tache charbonneuse accompagnée d'un tremblement général est un des premiers symptômes de la maladie. « J'ai remarqué plusieurs fois ces phénomènes morbides sur des bêtes à cornes, sur des mulets, sur des bêtes à laine, sur des porcs se retirant de l'abreuvoir ou des auges après y avoir pris leurs boissons ordinaires, très souvent alors ces phénomènes ont produit des crises salutaires ».

Dans l'espèce ovine, dans les chèvres, au lieu d'engorgements charbonneux, on trouve des taches rouges ou livides sur différentes parties de la peau, dans les bêtes à laine ces taches ecchymoses plus ou moins étendues sont environnées d'une tumeur aplatie séro-cédémateuse. Quand ces phénomènes disparaissent bientôt après la naissance, la mort de l'animal est imminente, on observe aussi alors la disparition des pétéchies qui existent sur les conjonctives.

Le charbon du porc a été souvent confondu avec le rouget. Malgré toutes les opérations désinfectantes, j'ai vu, dit Roche Lubin, la typho-anémie y paraître quatorze mois après la dernière victime ; dans certains cas, vu la persistance, il a fallu pour en délivrer l'espèce porcine, construire de nouvelles porcheries.

1852. — On signale de l'esquinancie gangréneuse sur les chevaux. Durée : 4 à 9 jours. Terminaison par la résolution ou la gangrène. Cette maladie ne me semble pas de nature charbonneuse, mais devait être de l'angine croupale contagieuse.

73 bovins sont atteints de fièvre charbonneuse dans l'arrondissement de Neufchâteau ; la maladie dura de un jour à deux et sept jours à neuf jours au plus.

1852. — Lagneau, de Neufchâteau, guérit des cas de charbon.

1853, 12 janvier, Vomécourt. — Charbon. Le traitement réussit généralement si l'on est assez heureux pour se trouver sur les lieux au moment de l'invasion, au bout de quelques heures il devient infructueux et consiste à administrer de fortes doses d'acétate d'ammoniaque, de quinquina, des révulsifs à base d'ammoniaque, la cautérisation au fer rouge.

Dans l'arrondissement d'Epinal, 30 cas de bovins à tumeurs charbonneuses.

1857, 16 octobre, Roville-aux-Chênes. — Tilly constate la fièvre charbonneuse.

Pour médication curative, traitement antiphlogistique et dérivatif au moyen de frictions vésicantes. Les sétons ne peuvent être employés, vu la marche rapide de l'affection. Cette affection épizootique s'est présentée avec deux sortes de symptômes bien distincts qu'il est bon de noter, car dans l'une de ces deux catégories, la guérison était à peu près impossible à cause de la rapidité de la marche de la maladie, tan-

dis que dans la seconde, grâce à la lenteur de son développement, le traitement employé a constamment réussi. *Remarque : la saignée pratiquée à l'apparition des premiers symptômes a constamment précipité la catastrophe.* Pendant le cours de cette épizootie, deux chevaux atteints sont morts rapidement, leurs maladies se sont terminées par le charbon.

Dans la deuxième catégorie, cinq animaux à tumeurs ganglionnaires du flanc et engorgements périphériques ont guéri.

1857. — La statistique vétérinaire de l'année constate qu'il y eut vingt-trois déclarations de sang de rate sur la race bovine ; sur les 23 malades, 11 sont morts, 3 d'angine sur la race chevaline.

85 cas de charbon sur la race chevaline, bovine et porcine, peu de guérisons en général, se manifestant par l'apparition de très rapides tumeurs douloureuses et d'emphysèmes.

1857. — Martigny-les-Gerbonvaux. — Affection charbonneuse sur le gros bétail, mort de 12 à 24 heures. 9 morts, les saignées pratiquées et le traitement n'ont produit aucun résultat. Tous les animaux affectés sont morts.

1862. — Roville-aux-Chênes. — *Sang de rate.* Cette maladie règne épizootiquement à Roville-aux-Chênes depuis un grand nombre d'années ; en temps ordinaire, les habitants s'en préoccupent peu, elle fait périr de distance en distance un animal, mais il est des années où dans un court espace de temps elle en enlève un grand nombre. Pourquoi cette recrudescence ?

1864. — 25 juillet. — Fièvre charbonneuse à Domptail. 20 morts du 15 au 28 mars, du 30 mars au 10 avril deux cas se sont présentés et ont été guéris.

Le vétérinaire Thilly constate à Xaffevillers le sang de rate a formé foudroyante. Quelquefois sur l'animal qui présente l'apparence de la santé on remarque des taches sanguines sur la pituitaire, la conjonctive. *ce sont des pétéchies, ce symptôme dénote à coup sûr l'invasion de la maladie, mais il n'est pas constant et pour le découvrir il faut un examen approfondi.*

Enfin la maladie attaque surtout les animaux jeunes sanguins qui ne travaillent pas, les vaches jeunes quand la force de lait est passée ou quand elles sont à moitié de la gestation.

Durée : une à deux heures, un homme en dépouillant un cadavre s'est blessé et s'est inoculé la pustule maligne ; il a guéri. Onze atteintes, une morte.

1876. — Villers. — Charbon symptomatique. Génisses de 10 à 15 mois. Elles meurent dans l'espace de 10 à 15 heures au plus, presque toujours à la cuisse un engorgement chaud et douloureux, la peau était tendue et si on la pressait au bout des doigts on remarquait une espèce de crépitation du tissu cellulaire sous cutané, provoquant des gaz accumulés ; enn l'engorgement augmente à vue d'œil ; *il n'y a pas de vaches ni de bœufs adultes atteints.*

Dans le premier cas, les symptômes étaient les suivants : l'animal devenait brusquement triste, inquiet, son poil terne et piqué se hérissait, le muflé devenait sec et chaud, les cornes, les oreilles, les extrémités des membres devenaient froides, l'animal éprouvait dans tout le corps des mouvements nerveux comme des commotions électriques, la colonne vertébrale devenait roide et se voussait en contre haut, c'est ce que les cultivateurs désignaient en disant que la bête faisait le dos de carpe, la respiration devenait pénible, le pouls tumultueux, l'animal tombait plutôt qu'il ne se couchait, à peine sur la litière il se relevait

brusquement, les symptômes augmentaient d'intensité et après deux ou trois chutes, quelque fois même à la première, l'animal tombait pour ne plus se relever.

Quelques-uns sont morts debout, car en tombant nuls mouvements convulsifs n'agitaient plus leurs membres. On en a trouvé deux entre autres morts le matin en entrant à l'étable et la litière faite abondamment la veille ne présentait que l'empreinte unique de leurs corps. Tous ces symptômes se succédaient avec une telle rapidité que l'animal qui paraissait être en bonne santé était mort une ou deux heures après l'apparition du premier signe de la maladie.

La saignée pratiquée à l'apparition des premiers symptômes a constamment précipité la catastrophe. Deux animaux seuls de cette catégorie ont été sauvés.

1858. — Balleville. — Fièvre charbonneuse sur l'espèce bovine. Emphysèmes partiels sous cutanes et taches violacées sur les muqueuses inapétente ; prostration, mort en quelques heures. Quelque fois on ne s'aperçoit pas de l'apparition de la maladie ; elle dure cinq semaines. du premier octobre au huit novembre : 3 vaches sont mortes. Le traitement préservatif qui a été suivi a complètement réussi, petite saignée afin d'éviter les arrêts de circulation, nourriture rafraîchissante et nutritive, boissons acidulées, renouvellement de l'air des étables.

1867. — Fièvre charbonneuse, à Bouxières-aux-Bois, 6 à 24 heures. Quelques formations de tumeurs.

1868. — Fièvre charbonneuse, à Saint-Ouen-les-Parey, sur les espèces bovines et chevalines. Quelques tumeurs ont apparu sur le dos et aux membres.

Du 27 septembre au 30 octobre, il est mort 6 bovins et 4 chevaux

1868. — Trampot. — Fièvre charbonneuse sur l'espèce bovine. Le plus souvent tumeur à l'épaule, du 14 août au 14 novembre.

Rehaincourt. — Fièvre charbonneuse sur les espèces porcines et les ovines. Dix bovins atteints à type estranguillon.

1880. — Charbon symptomatique, à Mazelay. — Il y a environ cinq mois que cela dure et on compte une quinzaine de victimes toutes jeunes bêtes de six mois à un an, moins deux vaches d'une plus grande valeur.

1880. — 12 mai. — Ce cas, au dire du vétérinaire de Thann, aurait débuté par un porc qui avait été châtré le 25 avril et serait mort le lendemain. Le châtreur venait des environs d'Alkirch, où il y a eu quelques cas de charbon. Le 29 avril, deux jours après la mort du porc, l'âne tombait malade et périssait le lendemain pour avoir mangé quelques parcelles de fourrages souillées par le sang du porc, et le même jour deux veaux subissaient le même sort pour avoir bu d'une eau farineuse qui avait été présentée à l'âne.

Le traitement employé a été celui-ci : Breuvages mucilagineux opiacés lavements de même nature fréquemment administrés, violentes frictions avec le topique connu sous le nom de feu français sur toute la colonne vertébrale ; ces frictions ont été faites avec une telle force qu'après une heure de frottement il n'y avait plus de poil sur toute la partie frottée et que l'effet vésicant se produisait quand la friction a commencé à produire une révulsion ; additions de breuvage administré d'heure en heure, frictions sèches sur les membres et le ventre. Après quatre heures de traitement, il y a évacuation très fétide et le mieux s'est manifesté.

Dans la seconde catégorie, nous avons observé les symptômes suivants : fièvre, perte d'appétit, anxiété, pouls fréquent, serré, engorgements considérables des ganglions lymphatiques des flancs, dureté et sensibilité très grande de ces ganglions, engorgement chaud, œdémateux, du tissu cellulaire environnant s'étendant jusqu'aux mamelles ou parties génitales dans le mâle et sous le ventre jusque entre les membres antérieurs, claudication très forte du membre du côté de l'engorgement, un seul côté était affecté et toujours le côté gauche ; cinq animaux ont présenté ces symptômes : ils ont été tous guéris.

Traitement. — Breuvages mucilagineux avec additon de sulfate de soude, cent grammes par vingt-quatre heures, lavements, émollients opiacés, cataplasmes très chauds et opiacés tenus constamment sur les engorgements, bonnes couvertures chaudes sur tout le corps. Pour nourriture des boissons tièdes composées de bouillon de foin et farine ; après 24 heures de ce traitement, amélioration sensible qui se continue jusqu'à parfaite guérison.

Pendant le cours de cette épizootie, deux chevaux atteints : l'un d'un coup à un membre postérieur, l'autre d'une angine laryngée, sont morts très rapidement ; leurs maladies se sont terminées par le charbon.

Cruzel, en 1847, après de nombreuses observations personnelles, déclare :

« *La saignée doit être entièrement bannie ; on administre aux bœufs atteints du charbon essentiel ou de la fièvre charbonneuse des breuvages composés avec une infusion aromatique dans laquelle on ajoute au moment de la faire prendre une dose de cent à cent cinquante grammes d'acétate d'ammoniaque liquide, à défaut de ce dernier, l'éther acétique ou même l'éther sulfurique, mais seulement à la dose de soixante grammes.*

Breuvages chauds de deux heures en deux heures avec assa fœtida, 16 grammes. Camphre, 8 grammes.

Faites dissoudre dans trois jaunes d'œufs.

Inciser les tumeurs et cautériser ; on recouvre les scarifications avec la poudre de cantharide ou bien on les frictionne avec du vinaigre bouillant ou avec l'essence térébenthine.

J'introduis également dans les scarifications un autre préparation d'une puissante énergie : onguent basilicum, 200 grammes.

Cantharides en poudre autant qu'il est possible d'en mélanger avec l'onguent basilicum sans qu'il devienne trop consistant pour être étendu sur les plaies, sublimé corrosif, 6 grammes.

Quand on saigne dans les malaies charbonneuses, on peut dire qu'il n'y a point de jet, c'est un écoulement qui a lieu lentement en petits filets séreux et en grumeaux noirâtres et le sang recueilli ne se coagule point, il est déjà séparé en deux parties : le sérum et le caillot.

Dans les congestions actives, au contraire, le sang coule en jet volumineux, il est plus rouge, il se coagule promptement et il est bientôt recouvert d'une couenne jaunâtre qu'on appelle la Couenne inflammatoire.

RAGE

Cette affection était connue, redoutée et très répandue en Lorraine et en Vôge, où l'on trouve dans les archives ou chroniques des relations détaillées, surtout à l'époque où ces pays étaient très boisés, renfermaient beaucoup de bêtes sauvages : loups, sangliers, ours, renards, lesquels, enragés, disséminaient intensivement cette maladie.

En 1628, le Conseil de ville donne à la servante de Georges Jacob 8 francs pour aller à Saint-Hubert parce qu'elle a été mordue d'un chien enragé. La semaine de Saint-Luc, don de un franc à des pauvres gens de Rancourt, affligés de contagion.

29 août 1722. — Ordre aux propriétaires de chiens de les tenir à l'attache penant 40 jours parce qu'un chien enragé a traversé la ville et a mordu plusieurs personnes. Le maître des hautes œuvres est chargé de tuer ceux qu'il trouvera dans la rue et recevra cinq francs de chaque propriétaire.

1723. — Depuis que les loups enragés ont mordu dans la région, la rage ne s'éteint pas, car en 1727, elle existe encore et reparaît avec recrudescence.

Défense, sous peine de deux cents francs d'amende, aux propriétaires dont les vaches ont été mordues par un chien enragé de les lâcher au troupeau communal. Ce loup a mordu une jeune fille qui a été atteinte de la rage.

Plusieurs bourgeois vont garder le troupeau des vaches à cause des loups enragés, d'autres traquent les bois pour les détruire. On va ensuite à Cheniménil et au Pont Bresson avertir les habitants de prendre leurs précautions parce que la servante de Marchand a été mordue et est devenue enragée ; elle est morte de cette cruelle maladie. La ville donne 233 francs à Jean-Baptiste Loyal pour soins donnés. Le pâtre des vaches est mordu à son tour et la ville lui donne 70 francs pour faire le voyage du Grand Saint-Hubert ; trois vaches suspectes de rage sont enterrées plus profondément que de coutume.

Décembre 1723 et janvier 1724. — Ordre aux propriétaires de chiens de tenir leurs bêtes enfermées pendant 40 jours ou de les faire abattre, des chiens enragés ayant été signalés dans la ville.

1727. — 8 francs à Pierre Aubry et Dominique Porta, chargés de garder pendant une nuit Michel Masure atteint de la rage, qui veut mettre le feu dans sa chambre et menace de tuer ceux qui sont près de lui.

1740. — Wisches. Dépense de 7 livres 10 sous pour douze messes basses dites en l'honneur de Saint-Hubert lorsque les bestiaux sont devenus enragés. 1 florin, 5 schilling pour trois messes dites en l'honneur de Saint-Guérin et de Saint-Hubert en temps de mortalité des bestiaux.

1786. — *Lettre du 16 août à l'intendant disant que deux habitants de Moyennoutier ont eu leurs vaches mordues par un chien enragé qu'ils ont été obligés de tuer et de brûler tout ce qui avait servi à l'usage de ces vaches.*

Ordonnance au sujet des chiens qu'il est enjoint de tenir à l'attache pendant six semaines, étant permis à chacun à tuer ceux qui seraient trouvés dans la rue.

Le pèlerinage à Saint-Hubert était fort recommandé pour la raison que l'on attendait peu de guérison du traitement des personnes mordues par des animaux enragés. Cependant, la rage était connue et décrite de temps immémoriaux ; on fit de nombreuses tentatives pour trouver des moyens de prévention ou de guérison et particulièrement on rechercha activement l'antidote.

L'écrivain arabe Youcif Ibrahim, 840 (J.-C.) 225 de l'hégire dans sa relation de l'hydrophobie, écrit : c'est le plus souvent en automne et en été que les chiens sont atteints de cette maladie. Les signes qui

dénotent le chien enragé sont les suivants : Il ne reconnaît pas son maître, il erre devant lui, il ne retourne pas à l'endroit où il se dirigeait et il est désorienté comme l'ivrogne ; à la bouche ouverte, la langue pendante, une bave abondante coule de sa bouche, ses yeux sont hagards et rouges, ses oreilles pendent, sa queue rentrée dans ses cuisses, il regarde les yeux très ouverts, ne faisant pas de différence entre les pierres et les gens qu'il rencontre ; il joue avec tout ce qui est devant lui, même avec son ombre qu'il cherche à enlever des murailles ; il ne rencontre pas un homme, pas une bête de somme ou un mur qu'il ne les attaque. Les chiens en le voyant le fixent, car ils se reconnaissent et ont pour lui de la répulsion, aussi aboient-ils après lui ; l'indice le plus sûr est de prendre un morceau de pain et de l'enduire avec le sang qui sort de l'endroit mordu, de le jeter ensuite aux chiens : s'ils le mangent, c'est la morsure d'un chien ordinaire.

Quant aux accidents qui se rencontrent chez ceux que le chien enragé a mordu, les voici : au commencement, ils font des rêves la plupart confus, souvent ils ont peur dans le sommeil de ce qui les a épouvantés et leur est arrivé la veille ; une inquiétude sans cesse les tourmente, ils ne peuvent pas supporter ceux qui les regardent, ils se tournent souvent vers les objets qui sont autour d'eux ; s'il arrive qu'ils aient peur de l'eau, ils aboient comme les autres chiens et leur voix devient mauvaise, ils sont effrayés de l'eau et toutes les fois qu'ils y portent leurs regards ; le tremblement les prend et s'empare d'eux tout à fait. Ils sont atteints de contraction, tout leur corps est ébranlé et en particulier les parties voisines de la face ; si on ne les traite pas promptement, le malade meurt. *Il faut commencer de les traiter avant que les mauvais signes apparaissent en leur brûlant aussitôt l'endroit mordu avec la pierre infernale fortement appliquée et qui élargit la blessure, ou bien avec des remèdes qui la font suppurer et l'étendent. On n'emploiera pas les remèdes qui pourraient la sécher et la contracter, car le virus agirait à l'intérieur, comme on s'en apercevrait.*

Si la blessure est large, nous faisons une incision large, profonde, afin que le sang sorte en abondance et que le virus sorte avec le sang ; si elle est étroite, il faut ouvrir les deux lèvres avec le scalpel, élargir le sommet, scarifier largement autour de la blessure, afin que le sang sorte en abondance et cautériser l'endroit avec le feu, qui empêchera le virus de circuler et de s'introduire dans l'intérieur du corps avec la permission de Dieu (il est grand et illustre) ; on pose sur cet endroit des sangsues pour tirer le sang qui entraîne le virus au dehors.

Pour aider l'efficacité du traitement institué, on recommandait l'usage de lait, d'oignon, du vinaigre et d'écrevisses de rivière.

A cette époque, dans la Haute-Egypte, on ordonnait un traitement opothérapique ayant bien des analogies avec les différents traitements pasteuriens actuels de prémunition, consistant à tuer l'animal mordeur, à en retirer la moëlle épinière que l'on écrase en une pâte et à frotter de cette pâte tout le corps de la personne mordue. Chez les Bédouins, on fait manger du foie de l'animal. Il est très curieux d'observer que dans beaucoup de lieux et en tous temps et dans toutes les parties du monde, c'est une tradition que nombre de maladies données par les animaux se guérissent par l'usage de telle ou telle partie de ceux-ci. L'organothérapie n'est pas une nouveauté.

Le feu était le moyen dans lequel les anciens mettaient le plus de confiance. Celse, Dioscoride et tous les médecins grecs et arabes conseillent de brûler hardiment la plaie faite par un animal enragé. Il

faut, dit Rufus, commencer par agrandir la plaie, en exprimer le sang, y appliquer des cautères plus larges que la blessure, panser ensuite avec les oignons *et lorsque les escares sont tombés, empêcher la cicatrisation pendant quarante à cinquante jours. Presque tous avant la cautérisation conseillent de laver fortement la plaie, d'y appliquer une large ventouse.*

Nous avons vu, disent MM. Enaux et Chaussée, un chirurgien de province employer sur lui-même ce procédé douloureux ; il fut mordu légèrement par un chien enragé, il sépara sur le champ, avec la pointe de son bistouri, le lieu de la morsure et se mit ainsi à l'abri de la rage.

Aussi Dioscoride a-t-il remarqué depuis longtemps que les grandes plaies faites par des animaux enragés et accompagnées dès le premier instant d'hémorragies, de gonflement, d'inflammation ou d'autres accidents qui s'opposent à la cicatrisation sans une grande suppuration préparatoire, sont bien plus rarement suivies de la rage que les petites plaies qui se cicatrisent promptement et dont les blessés font à peine mention.

Tiré de Rufus. — De tous ceux qui tombent dans cette affection (rage) nous savons qu'aucun n'en réchappe, sauf un ou deux cas consignés dans l'histoire et encore ces malades n'avaient pas été mordus par un chien, mais c'était d'une personne mordue elle-même qu'ils avaient pris le mal. Du reste, si l'on prend l'affection dès son premier accès, il y a beaucoup d'exemples de morsures de chiens auxquelles on a survécu.

Il faut donc commencer le traitement dès ce moment. Mais comme il arrive que l'affection hydrophobique ne se déclare pas sur le champ, et assez généralement elle reste en suspens durant quarante jours environ et dans certains cas jusqu'à six mois et même sept, quelques-uns jugent non enragé le chien qui a fait la morsure et s'appliquant à la faire cicatriser deviennent eux-mêmes les auteurs de l'affection.

Guy de Chauliac, 1363, parle de l'administration de serpens contre la rage. Mais il faut être averti que l'usage d'iceux fait enfler le corps premièrement, puis tombent des escailles et des peaux, les malades s'escorchent, se défendent et guérissent. Le temps ou terme de la suffisance de l'usage des serpens est quand les malades commencent de venir en esblouissement de vue et troublement des sens car lors il faut désister d'en user et d'abondant le sel de vipère y aide. Des choses qui leur profitent, dit Avicenne, quand on'en boit et mange, sont les confections Bédarasuli et Alfelude.

La saignée à blanc fut aussi très recommandée contre la rage. M. Poupard dit : qu'une femme enragée ayant été saignée jusqu'à la défaillance, liée sur une chaise pendant un an et nourrie seulement de pain et d'eau, avait été guérie. M. Berger raconte que plusieurs personnes mordues, deux que l'on saignat au front, guérissent et que les autres moururent, et M. Duhamel que de l'eau salée sur la plaie suffisait.

On cite aussi l'exemple de gens à qui l'on avait ôté l'horreur de l'eau en les accablant d'une grande quantité d'eau et entre autre celui d'un homme que l'on avait lié à un arbre et à qui on avait jetté sur le corps deux cents seaux d'eau sans autre préparation.

M. Morin raconte l'histoire d'une jeune fille de vingt ans qui eut tous les accidents de la rage ; seize jours après la morsure, on s'avisa de la baigner dans de l'eau salée.

Un fait d'hydrophobie guérie par la saignée à blanc est raconté dans le Journal encyclopédique en 1761 par M. Baldwin, chirurgien à Far-

rington (Angleterre), une femme ayant été mordue par un chien enragé tomba dans la plus cruelle hydrophobie et, suivant l'ancienne barbare coutume, fut condamnée à être étouffée.

Dans le temps qu'on se préparait à la faire ainsi perdre la vie, il lui vint un petit intervalle de raison ; elle se douta du sort dont elle était menacée ; elle fit alors tous les efforts pour s'arracher des bras de ceux qui la tenaient, elle se trouvait précisément en haut d'un escalier ; dans l'extrême agitation où elle était, le pied lui manqua, elle tomba et se blessa cruellement à la tempe d'où le sang sortait avec abondance. Comme on voyait qu'elle en perdait beaucoup et qu'il continuait à sortir librement, les parents crurent qu'il était aussi sûr de la laisser perdre son sang jusqu'à l'épuisement, ce qui leur épargnerait la triste exécution qui avait été résolue. Ils n'eurent pas besoin d'en venir à cette extrémité, car cette femme ayant perdu une grande quantité de sang se trouva dans un épuisement total, mais aussi dans cet état, elle donna quelques signes de guérison qui est devenue parfaite avec le rétablissement des forces et actuellement elle est vivante et en très bonne santé.

Faut-il rappeler les essais de traitement de la rage par le mercure ?

En 1738, Pierre Dessault en vante les frictions dont il aurait fait un usage heureux pour prévenir le développement de cette maladie, mais il confesse leur parfaite inutilité lorsque la rage est une fois déclarée.

En 1748, De Sauvages écrit qu'il ignorait que les frictions mercurielles aient encore manqué étant même appliquée lorsque la rage était déclarée.

En 1775, Darluc et le Jésuite apothicaire Claude de Choiseul, en 1656, célébrèrent à leur tour la vertu de ces frictions auxquelles toutefois ce dernier ajoute l'usage interne de pilules à base mercurielle, il assure avoir, au moyen de ce traitement qui ne lui aurait jamais failli, préservé de la rage plus de trois cents personnes, puis Tissot, célèbre médecin de Lausanne, qui dans son avis au peuple imprimé en 1763, assure que les frictions mercurielles ont préservé de la rage toutes les personnes qu'il y a soumises, prétend l'avoir même guérie lorsque les symptômes se sont déjà manifestés. Baudot, en 1770, traite également des frictions mercurielles.

L'on essaya l'application de sublimé en poudre sur la morsure, à défaut de jus de tabac.

Roques, en 1835, dans sa « *Phytographie médicale* », déclare que la belladone prônée par quelques hommes de l'art dans le traitement de la rage, n'a point soutenu un si bel éloge, mais elle s'est montrée efficace dans la coqueluche et autres affections de l'organe pulmonaire.

Le surintendant Jean Munch donna une célébrité plus grande à la belladone en recommandant la poudre de racine contre la rage à la dose de 10 à 14 grains chez les adultes et on la débitait comme arcane contre la rage dans le bailliage de Lauenstein.

Les conférences des bureaux d'adresse en 1636, disent que le plus sûr des moyens de guérison de la rage en ce temps est d'être baigné dans l'eau de mer.

En 1814, Alphonse Lauroy, vantant l'efficacité des moxas et du feu dans la guérison de nombreuses affections incurables par médication s'exprime ainsi : « N'a-t-on pas même un exemple de l'efficacité de ce moyen préservatif chez les chiens et même chez les hommes ? N'applique-t-on pas un fer chaud sur la fontanelle antérieure des chiens pour les préserver de la rage spontanée, c'est ce qu'on appelle flâtrer,

et même lorsque les hommes ont été mordus ne les envoie-t-on pas à Saint Hubert où après les remèdes usités on leur applique sur le front ou sur la fontanelle antérieure la clef de Saint Hubert qui est un fer chaud, ce que ferait l'effet du moxa ? »

C'est Alphonse Leroy qui se rapproche le plus de la vérité. Saint Hubert meurt en 727. Henri Gadoz, qui s'est fort intéressé à ce saint, assure que la taille au front est une espèce de moxa pratiqué avec un morceau de l'étole de Saint Hubert ; on la laisse neuf jours avant d'enlever le bandeau. Un registre était tenu des mordus venant supplier Saint Hubert de les préserver de la rage. Le registre accuse du 12 octobre 1806 au 1^{er} janvier 1835 un chiffre de quatre mille huit cents personnes taillées.

Par suite des guerres, les reliques de Saint Hubert furent en partie transportées en d'autres régions ou échangées contre d'autres reliques précieuses, ainsi qu'il fut fait, surtout au XV^e et XVI^e siècle où le trafic des reliques prit une extension qu'on dut réprimer afin d'en conserver l'authenticité.

Le Père Roberti expose qu'en l'église Saint-Pierre de Liège, l'on expose la clef donnée à Saint Hubert par Saint Pierre.

A Fure, le cornet de ce saint est conservé au rapport de Molanus es solemnitez des Saints de la Providence Belgique troisième de novembre.

Le Père Roberti dit avoir vu au monastère des Moniales de Flin. proche de Douai, une châsse d'argent contenant une jointure ou partie d'un doigt de Saint Hubert, fait en l'an 1440, avec cette inscription . « Dame Agnès Landase le donna ».

A Cologne, en l'église métropolitaine, sont conservées les reliques de Saint Hubert que les Anciens disent avoir été colloquées en l'église intitulée de Saint Hubert, avant les troubles de guerre.

Au bourg Houweiller, proche Saint-Wendelin, sont aussi les reliques de Saint Hubert ; en l'église de Saint Nicolas de prez proche Verdun sont en vénération les reliques de Saint Hubert.

Une dent de Saint Hubert que le monastère de Notre-Dame, voisin de Luxembourg, conserve précieusement en son trésor.

En l'église d'Aultrey, une sainte jointure de Saint Hubert.

Aultrey est un village de Vôge où se trouve un très vieux monastère et l'auteur des « Miracles et solemnitez des Reliques de Saint Hubert et particulièrement en l'église d'Aultrey », traitant à dessein de la vénération des reliques de Saint Hubert, rapporte avec vérité ce qui s'ensuit. Le monastère d'Aultrey, comme en plusieurs autres, dit-il encor, a ceci de particulier qu'oultre une grande multitude d'hommes y affluant au troisième de novembre pour assister l'office de Saint Hubert encor au jour de l'Ascension de Nostre Seigneur il s'y trouve une si grande affluence non seulement de la Vôge et d'autres parties de Lorraine, mais qui est bien plus à admirer, de Bourgogne et d'Allemagne, que qui ne l'auront vu, difficilement le pourroit croire. Mais, disais-je, l'Eglise encor que bien ample n'est capable de les recevoir qu'avec une grande foule depuis la pointe du jour jusque à un ou deux heures après midy qu'on voit peu à peu diminuer ce nuage de personnages.

Finalement ny les boulangers, ny les vendeurs de vin ne peuvent y conduire assez de vivres, tant curieux soient-ils de débiter et profiter, voiglà pour démonstrer la fréquente et innombrable affluence de ce lieu ou mesme est jà dès longtemps une confrérie fort nombreuse et

célèbre à l'honneur de Saint Hubert. Mais si ne faut-il omettre une autre remarque du mesme auteur au chapitre précédent concernant les miracles, et notamment en l'article 16 où il mentionne d'erechef ce monastère.

En iceluy peut-on considérer certain miracle ordinaire et presque journalier. Et d'autres qui n'adviennent que parfois et très dignes d'estre annotez, or quant au miracle celluy est ordinaire que ceux qui sont travaillez de manie ou autre vice du cerveau ou qui démontrent quelques frénésies et inconstances de l'esprit,, on les amène à Aultrey et y retrouve guarison. Il fault quelquefois confesser que si bien tous les dits infirmes ne retournent en convalescence à l'instât qu'ils se épartent du monastère, si est ce que peu de semaines après ils se retrouvent sains et guaris pour la plupart, moyennant l'observance des ordonnances qu'ils emportent avec eux.

Nous en avons cy devant rapporté quelques parties. Je diray plus que les hommes et leur bestail et quelsconques bestes domestiques rencontrent icy remède opportun contre la morsure des bestes enragées et n'en pourroient autrement évader l'inconvénient, si elles s'en retrouvoient offensées.

Ainsi rapporte le Père Roberti en bloc. Mais je raconteray ce qui s'est remarqué depuis quelques années, soit par l'accomplissement, soit par les maistres des vœux faits envers cette Sainte Relique, sont environ seize à dix-sept ans qu'un jeune garçon d'un village assez voisin de Bayon estant mordu d'un chien enragé promit de faire le pèlerinage à Saint-Hubert d'Aultrey et son père contribua de la volonté à son vœu. Mais l'indiction causée par l'avance lui fest différer jusques à ce que la moisson seroit parfaite (car c'estoit en cette saison). Approchant le jour quarantesme depuis la morsure, le garçon se trouva mal, le père alors plus forcé de la nécessité qu'auparavant il n'avoit été porté à l'accomplissement de son vœu, fait diligence de l'amener sur une charrette à Aultrey, mais il mourut en chemin.

Environ l'an 1603, un homme de Rambervillers et un autre d'un village voisin furent mordus d'un loup enragé ; on leur donne advis de recourir à Saint-Hubert d'Aultrey fort peu distant. L'un fut depvoir et se porta bien, l'autre ne se sentant point de douleur estima n'estre besoing de se presser pour accomplir ce pèlerinage, arrivant le jour quarantesme il tomba malade de rage et mourut. Il en a prins ainsi à plusieurs aultres soit par indévotion, soit par mépris de satisfaire à leurs vœux.

Une fille résidente non plus loing que de trois à quatre lieues d'Aultrey estaut mordue d'un chien enragé fait voirement le pèlerinage à Saint Hubert, de ce dit lieu emporte quant à soy la prescription des abstinences indictes et recommandées ordinairement et sérieusement à semblables occasions, avec intention de les observer comme elle fait jusqu'au 39^e jour du présent, que sa mère l'ayant menée à quelque festin, elle s'excusa d'user des viandes proibées, mais de malheur, sur l'induction de sa mère qui la provoquait de n'en rien faire, promet de scrupule pour le bref temps qu'il lui restoit de son abstinence, elle se laisse persuader de prendre de la viande qui lui cousta la vie, car au lendemain elle mourut de rage.

La période de quarante jours d'incubation de rage après morsure avait donc été reconnue d'une assez habituelle régularité pour que ce chiffre de quarante figure depuis longtemps dans tous les réglemens de police sanitaire pour fixer le temps de période d'observation après

morsure. Néanmoins, on avait aussi constaté des périodes d'incubation plus courtes et plus longues, allant même quelquefois jusqu'à plusieurs années. *Fracastor dit que ce venin se peut cacher un si long temps qu'il paroît fort rarement avant le vingtième jour, communément après le trentième, à plusieurs après quatre ou six mois et quelques fois après plusieurs années.*

Les commissions consultatives sur le projet de code rural à élaborer en 1810 ont donné lieu à cette proposition de rédaction concernant la police sanitaire de la rage, ainsi qu'il suit :

Art. 27. — Les bêtes qui auraient été mordues par un chien ou autre animal attaqué ou soupçonné d'être attaqué de rage seront tenues fermées par ordre du maire pendant un délai de deux mois au moins et de trois mois au plus.

Pendant ce délai, les bêtes mordues ne pourront être mises en vente dans les foires et marchés, ni être abattues pour la boucherie, sous peine d'amende depuis cinquante francs jusqu'à cent francs, outre la responsabilité des dommages selon qu'il y aura lieu.

Art. 28. — Si les bêtes mordues dont l'isolement avait été ordonné sont trouvées divagantes, le maire les fera séquestrer aux frais du propriétaire ou possesseur dans un lieu de dépôt désigné par lui à cet effet.

Les maîtres de ces animaux seront en outre condamnés à une amende de seize francs jusqu'à vingt-cinq francs, sans préjudice de la responsabilité des événements et même de l'abatage des animaux suivant les circonstances.

La commission de Bruxelles veut que les animaux mordus par une bête attaquée de la rage soient séquestrés au moins pendant quarante jours. Ce délai est trop court et elle demande de le porter à cent jours. La rage s'est quelquefois manifestée trois mois après que l'animal avait été mordu.

La commission de Grenoble pense que le terme de quarante jours étant réputé suffisant même à l'égard des chiens, à plus forte raison doit-il l'être à l'égard des animaux de boucherie, puisqu'il est même douteux que la maladie se communique par les voies alimentaires.

Les accidents, d'après Ambroise Paré, apparaissent plus tost ou plus tard après la morsure. Car aucuns viennent quarante jours après la morsure, autrefois six mois, voir un an et aux autres plus tard ou plus tôt comme nous avons dict ci-devant. Plusieurs après avoir été mordus deviennent épileptiques, puis démoniaques et enragés.

Hunter prétendit que la morsure d'un chien enragé n'est pas toujours nécessaire et qu'il suffit que l'animal lèche la plaie pour que l'hydrophobie se déclare. Il trouve aussi une grande affinité entre le tétanos et la rage. Il fixa à dix-sept mois le plus long intervalle qui puisse s'écouler entre la morsure et l'invasion de la maladie.

Jacques Penada relate l'histoire d'une hydrophobie produite par la piqûre d'un insecte.

Dans le Journal de Verdun de 1745, on lit : « Le peuple qui s'imagine que la rage ne peut prendre qu'après quarante jours voulut qu'elle ne fût point morte de cette maladie (survenue à la suite de la morsure d'une loutre), mais l'hydrophobie n'a point de temps fixe. En voici un exemple :

« Dans un jeune homme du pays, il y avait vingt mois qu'il avait été mordu par un chien, étant allé à Crémone faire ses dévotions, il périt de la rage. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est qu'il émanait

de l'ancienne cicatrice du bras mordu des corpuscules très actifs qui se glissaient vers la région du cœur et qu'il sentait un froid insupportable à la partie affectée, dont il ne pouvait se garantir en la tenant bien couverte.

Les *Ephémérides Germaniques* parlent aussi du foie d'un chien ou d'un autre animal enragé mangé par les hommes pour antidote contre la rage. Ils relatent, volume 6, page 313 : - Il est rare de trouver des hydrophobies pour avoir été mordus par un animal sans être enragé, comme il est arrivé à un savetier âgé de 40 ans. Cet homme se plaignait d'avoir été saisi tout d'un coup d'un frisson par tout le corps et qu'étant entré chez un marchand de bière, il avait été surpris de ne pouvoir point approcher le verre de sa bouche ayant les mains tremblantes et comme si quelqu'un lui arrachait le verre.

Il disait que d'ailleurs il se trouvoit bien et n'avait aucun mal, que tout ce qu'il désiroit était de pouvoir prendre quelque boisson ou quelque aliment. Il ajoutait qu'en battant un chien, il avait été mordu jusqu'au sang et que ses plaies avaient été guéries en peu de temps ; on le saigna et on lui fit plusieurs remèdes contre la rage, mais sans effet, ses plaies se rouvrirent, et il mourut de cette morsure, quoique le chien n'ait pas été enragé (porteur de germe). Mais on sait que la rage peut venir sans être mordu d'un chien enragé, nous en avons des exemples dans *Diversus Donatus Saxonia* et *Borellus*.

Salmuth a fait part du cas de la femme d'un tailleur de pierre nommé Guillaume Richter, prise de rage après avoir été mordue par un chien, vingt ans après.

Konradi regrette que la pratique de la vaccination a fait négliger le traitement local de la morsure. Des animaux sont inoculés par des scarifications avec une émulsion de parotide de chien enragé. Un temps variable après l'inoculation, la région est lavée au sublimé à 1 pour 1000 ; les animaux traités hâtivement n'ont jamais contracté la rage, alors que les témoins ont régulièrement pris la maladie.

Babès reconnaît également que le traitement local des plaies a la plus grande importance ; il faut y recourir même plusieurs jours après l'inoculation. Spilzmaann préfère même le simple traitement des plaies par les antiseptiques et les caustiques à la méthode pasteurienne de traitement.

Tout n'est pas à rejeter dans les anciens traitements antirabiques préconisés avant les méthodes pasteuriennes.

Il serait intéressant de savoir ce qu'il en est résulté des observations de l'hospice anti-hydrophobique de Versailles, institué par un arrêt du Conseil général de 1792, où seront amenés de trente à quarante lieues à la ronde les individus mordus par des animaux enragés, pour y être traités et parvenir par ce moyen à faire rentrer cette maladie dans la classe de celles que la médecine combat victorieusement.

LA GALE

La gale était reconnue contagieuse depuis longtemps.

En 1760, défense est faite à Nicolas et Jean Gérard, propriétaires de chevaux galeux, de les conduire pâturer avec les autres ; on leur désigne un canton près du bois de la Noue, et l'on connaissait l'acare que l'on dénommait virus de la gale. Voir à ce sujet Christian et Théophile Reuss à Tubingen.

Et cependant le Traité de la gale et des dartres dans les animaux et particulièrement dans les chevaux, du 12 thermidor an 2 de la République française une et indivisible, par Philippe Chabert, des Ecoles Nationales vétérinaires, en est encore à la théorie humorale de la nature de la gale. Il dit : « Tous les animaux domestiques sont sujets à la gale et aux dartres, mais ceux de tous qui y sont exposés et en qui les maladies sont les plus opiniâtres, c'est le cheval et le chien ; le mouton y est très sujet, mais elle n'est pas à beaucoup près, aussi rebelle dans cet animal que dans les précédents, ainsi que dans le mulet, l'âne, le bouc et le cochon.

Causes IX. — Ces maladies psoriques sont ordinairement une suite de rétention des parties excrémentielles, à l'intérieur des individus, soit à raison de la faiblesse des organes sécrétoires ou excrétoires, ou de leur obstruction, soit à raison de la viscosité de la ténacité et de la compacticité des molécules sanguines et lymphatiques, etc...

Quant aux causes que l'on peut accuser dans une gale épizootique, comme elles ne peuvent être que générales, elles existent ou dans la température de l'atmosphère ou dans la qualité des aliments tant solides que liquides dont les animaux font usage ou dans le rassemblement qui contiennent une plus ou moins grande quantité des animaux affectés de ces maladies.

La gale des brutes n'est pas bien dangereuse pour l'homme ; plusieurs artistes vétérinaires et nous-mêmes avons été affectés de prurit et de petites pustules, pour avoir été exposés au contact de la poussière que l'étrille et la brosse enlevaient de la surface du corps d'un cheval affecté d'une forte gale. Ces accidents n'ont aucune suite et se sont dissipés d'eux-mêmes par une exacte propreté. La gale des agneaux et des moutons cède plus facilement aux remèdes que celles du bouc, de la chèvre et du cochon, celle du bœuf résiste encore moins.

La suppression fait naître des maladies telles que les angines, des catarrhes et des dépôts critiques qui ont occasionné quelquefois des convulsions horribles et la chute prompte et inopinée des sabots, enfin la mort de l'animal dans des douleurs cruelles et nous avons vu dans le cours de notre pratique, que tous ceux que nous avons sauvé de ces états fâcheux n'ont été soulagés et guéris qu'en rappelant l'humeur galeuse sur la partie qui en avait été ci-devant le siège.

A l'égard de celle qui est suivie de délabrement dans les téguments, de l'atrophie du malade, d'une cachexie véritable, du dégoût, de la tristesse, de la faiblesse et de la fièvre, elle est absolument incurable.

Chabert fait ensuite suivre son instruction de 17 formules de traitement, mais, dit-il, ce sont les onguents de mercure et de térébenthine qui réussissent le mieux.

Le 11 février 1792, M. Bourgeois, régisseur de la ferme du Roi, à Rambouillet, fait paraître ses observations sur le traitement de la gale des bêtes à laine.

Les pasteurs (Espagnols qui avaient amené le troupeau de mérinos) ont quitté Rambouillet le 12 avril 1787, et pendant les sept mois que le troupeau a été confié à leurs soins, les béliers ont toujours eu la gale, quoiqu'ils fussent visités et graissés de deux jours, l'un avec l'onguent qu'on emploie en Espagne, qui opérait une guérison prompte à l'endroit où on le mettait, mais la gale se montrait bientôt à une autre place.

Ennuagé de voir toujours ces brebis galeuses, enlaidies par des places dépouillées de laine et souvent excoriées, je me suis avisé au commencement de décembre 1787 de faire placer dans leurs bergeries des baquets

qu'on remplit d'eau et dans chaque baquet contenant environ six seaux, je fis jeter une demi-livre de fleur de soufre. Ces animaux n'eurent pas d'autre eau à boire ; on avait soin de la remuer très souvent pour faire surnager la fleur de soufre, pour qu'il en avalent en buvant. Pendant ce traitement qui a duré trois mois, la gale a disparu insensiblement et ne s'est point montrée depuis.

Les onguents ne sont que des palliatifs qui font perdre beaucoup de temps aux bergers et beaucoup de laine aux propriétaires sans détruire la cause ; il est à désirer qu'on trouve pour cette maladie un remède curatif.

Dans son herbier des plantes de Lorraine, X relate que les gens de la campagne se servent couramment du fusain (*Eronymus Europæus*) qu'ils réduisent en poudre (feuilles et fruits), en saupoudrent la tête de leurs enfants pour faire mourir les poux ; ils se servent aussi extérieurement de leur décoction pour rendre les cheveux blonds et pour guérir la gravelle.

Rien n'est meilleur pour guérir radicalement la gale des chevaux et des chiens que le vinaigre dans lequel on a fait bouillir plusieurs fruits ou baies de fusain.

Les commissions consultatives sur le projet de code rural proposeront ainsi qu'il suit, d'édicter des mesures de police sanitaire concernant la gale, claveau et dartres vives.

Art. 13. — Lorsque le claveau, la gale ou les dartres vives seront présumés exister dans un troupeau de bêtes à laine, le maire les fera visiter par un vétérinaire ou expert le plus prochain et en ordonnera l'isolement s'il y a lieu, d'après vérification faite.

Art. 14. — Si le propriétaire du troupeau ne peut le faire subsister dans l'enceinte de ses bâtiments ou des terrains qui y sont contigus ou sur d'autres propriétés closes et isolées, le maire lui assignera au besoin un cantonnement dans le pâturage commun.

Art. 15. — Si le troupeau atteint de la maladie est rencontré pâturant hors des propriétés isolées de son maître ou sur des terres autres que celles désignées pour lui seul ou hors des chemins et des heures qui lui auront été fixées pour aller au pâturage ou à l'abreuvoir, il pourra être saisi par qui ce soit pour être conduit sur le champ au lieu de dépôt qui sera désigné par le maire.

Art. 16. — Le maître du troupeau, dans le cas de l'article précédent, sera puni d'une amende de 25 centimes par tête de bétail trouvé en contravention. Il pourra en outre, suivant la gravité de la circonstance, être responsable du dommage qui serait résulté du mélange du troupeau malade avec un troupeau sain.

Il est défendu de vendre et d'exposer en vente dans les foires et marchés aucune bête à laine atteinte de claveau, de la gale et de dartres vives, sous peine d'amende depuis un jusqu'à dix francs inclusivement par tête d'animal, outre les dommages-intérêts envers ceux qui auraient acheté de ces animaux sans connaître leur maladie.

Les dommages-intérêts ne s'étendront pas seulement aux bêtes vendues et à celles de l'ancien troupeau de l'acheteur à qui elles auraient communiqué la maladie ; ils comprendront encore la garantie dont l'acheteur pourrait être tenu envers des tiers chez qui ils auraient transmis la maladie avant de savoir qu'elle fût dans son troupeau.

Art. 18. — L'action en garantie de l'acheteur contre les vendeurs,

dans le cas de l'article précédent, ne pourra durer plus de trente jours depuis et non compris celui de l'achat.

Art. 19. — Celui qui sans le savoir aurait vendu des bêtes à laine atteintes de la maladie, qui viendrait à l'apprendre, pourrait abrégé le délai de la garantie en avertissant par acte l'acheteur. Au moyen de cet avertissement, il ne sera responsable que des dommages-intérêts encourus jusqu'alors et toute responsabilité ultérieure sera à la charge de l'acheteur s'il préfère garder le troupeau plutôt que de le remettre au vendeur.

Art. 20. — Les bêtes à laines atteintes de maladies pourront néanmoins être vendues de gré à gré et en connaissance de cause, dans les domaines ou bergeries seulement sans qu'il en résulte aucune peine, mais à la charge de prendre les précautions nécessaires pour prévenir leur mélange avec les bêtes saines, lorsqu'elles seront conduites chez l'acheteur.

Les préfets et sous-préfets pourront aussi permettre, suivant les circonstances locales, de mener les bêtes à laine galeuses dans les foires et marchés, sous la condition qu'elles y seront tenues dans un parc séparé et qu'on prendra les mesures nécessaires pour empêcher leur communication avec d'autres troupeaux dans les chemins pendant leur conduite.

TUBERCULOSE

Nous avons vu que les statuts de la corporation des bouchers et charcutiers défendaient la vente de la viande des animaux atteints de tuberculose qu'ils désignaient sous des appellations diverses, selon les régions, de fy pommelière, ladres, et qu'il saisissaient et détruisaient les viandes lorsque les bouchers avaient effectué la « peleure », c'est-à-dire l'enlèvement des plèvres pour faire disparaître les lésions de la cavité thoracique ou du péritoine pour celles de la cavité abdominale.

Les anciennes coutumes de Lorraine faisant jurisprudence, considéraient que les viandes d'animaux tuberculeux non seulement devaient être saisies et confisquées et détruites, mais que cette maladie était non seulement contagieuse mais héréditaire.

La preuve en a été donnée par un jugement rendu par Guillaume de Rogeville, conseiller au Parlement de Nancy, en 1785, dans le recueil de jurisprudence des Tribunaux de Lorraine ayant jugé que *la perte des bêtes ladres (tuberculeuses) est à la charge du premier vendeur.*

La Cour l'a aussi jugé par trois arrêts :

La Cour, après avoir mandé des anciens et jurés des Corps des Bouchers et de les avoir ouïs à serment, a condamné la partie de Doyette Séverin à payer à celle de Dumesnil cinq louis et un petit écu pour le prix du bœuf, avec dépens, tant de causes principales que d'appels, ordonne que la partie de Dumesnil fera état, suivant ses offres à celle de Doyette contre qui elle avisera à bon être et défenses au contraire.

Cette jurisprudence est fondée sur les déclarations faites à serment dans toutes les occasions, par les maîtres et anciens bouchers.

1° *Que cette maladie était un vice dans le sang, héréditaire, reçu du père ou de la mère à la formation de l'animal et qu'il ne pouvait contracter depuis.*

2° *Que ce vice ne pouvait être connu qu'après que la bête était tuée, parce qu'il n'avait aucun signe extérieur, qu'il n'altérait pas non plus la santé de l'animal, et ne l'empêchait de faire aucune fonction, pas*

même d'engraisser, ce qui a toujours déterminé la Cour à faire droit sur les demandes en sommation et arrière-sommation qui pourraient être formées jusqu'au premier vendeur. Signé M. de Brichambeau.

Le 6 septembre 1753. — Réquisition du procureur fiscal Jean-Claude du Cerf de Hautefeuille tendant à faire enterrer une vache tuée en la franche boucherie et reconnue atteinte de laderie, ordonnance conforme, avec défense au boucher de soustraire aucune partie de la bête sous peine de cent francs d'amende.

La tuberculose avait, dans les temps anciens, été réputée très contagieuse.

En 1685, ont lit dans le Journal d'Allemagne : le troisième cas est d'une dame de qualité d'Allemagne qui gagna la phthisie pour s'être servie contre le froid d'une fourrure qu'avait porté avant elle la première femme de son mari morte de ce mal. M. Smith prétend que la phthisie n'est pas seulement incurable comme tout le monde le sait, mais qu'elle est même contagieuse et qu'il suffit d'approcher de trop près d'un phthisique ou de toucher quelque chose qui lui ay servi pour pouvoir estre attaqué de ceste maladie.

Dans le Journal de médecine du mois d'août 1785, on trouve aussi trois observations identiques. Les anciens pensaient que la phthisie était incurable; aucune médication ne leur ayant donné satisfaction, ils recommandaient surtout l'aérophérapie, ils voulaient beaucoup que les malades fissent de petits voyages sur mer, qui sont toujours salutaires en altérant le mode phthisique et en imprimant sur tous les viscères du corps des mouvements doux, constants et uniformes.

C'est un fait bien constaté dans les abattoirs, que les bovins qui ont été élevés à l'état pastoral et demi-sauvages prennent bien plus rarement la tuberculose que les animaux d'étable et que la vie au grand air est certainement préservatrice de cette maladie.

Dans le Journal de médecine de 1785, on y lit : un matelassier et sa femme ayant été employés à rabattre les laines des matelas d'une grande maison où il y avait des phthisiques furent tous deux quelques temps après contagionnés de cette maladie.

Il est certain que dans beaucoup de villes d'Italie, aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, il existait des lois et ordonnances qui obligeaient que les vêtements et les linges des malades de ce genre fussent brûlés après leur mort.

En lisant les rapports des anciens vétérinaires de la Montagne des Vosges, on est convaincu qu'au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle la tuberculose bovine régnait plus encore qu'aujourd'hui ; on l'appelait généralement péripneumonie. Grillot, artiste, écrit, en 1824, que la tuberculose est très fréquente dans la région de Saint-Dié, les génisses même sont souvent prises.

Je relate la description qu'il fait d'un type d'écurie tuberculeux .

« La veuve Nicolas Martin, de la section des Gothideau, à Gérardmer, a perdu, en 1824, deux vaches, la première avait été ouverte et les poumons étaient en putréfaction et adhérents aux côtes. Il reste sept vaches, une est encore très affectée, une troisième est en train de périr. D'après les symptômes que j'ai observé sur ces deux malades qui ont le poil piqué, la peau sèche et adhérente, les oreilles froides et chaudes par intervalles, le mufle sec, la respiration courte et difficile, la toux, les mouvements du cœur très agités, les plaintes des animaux affectés, surtout lorsqu'on leur pince les côtes et l'échine du dos et d'après les renseignements que cette femme m'a donnés sur l'ouverture cadavé-

rique d'une de ces vaches, j'ai reconnu que cette maladie était la péri-pneumonie, mais que je ne crois contagieuse que par cohabitation.

La cohabitation, pour ainsi dire nez à nez, avec un animal affecté de cette maladie, les passages subit du chaud au froid, la désaltération dans des eaux froides, l'animal en sueur et le pâturage par les temps pluvieux sont les causes les plus ordinaires de cette maladie, causes qui sont pour ainsi dire permanentes dans nos montagnes, vu le changement subit de température, les écuries trop chaudes, les eaux de sources presque toujours froides, etc..., ce qui occasionne si souvent cette maladie dans ce pays et qui lui donne le caractère épizootique.

Le traitement préservatif est de séparer les animaux sains des animaux malades, les tisanes d'orge, de mauves, de guimauves, de bourrache et enfin les tisanes émollientes et nitrées, les exutoires, les boissons tièdes suffisent pour guérir cette maladie tant que les poumons ne sont pas en suppuration ; mais une fois cette dernière établie, la cure est très incertaine.

Dans les communes de Belval et du Saulcy, la maladie règne épidémiquement, des veaux sont même attaqués.

CLAVELÉE

La clavelée était bien connue de temps immémorial et réputée très contagieuse. Kastos dit : quand une brebis a été attaquée du claveau Kürdam, il faut répandre sur le corps de l'animal de l'urine de mouton puis frotter avec du soufre.

Dans les archives des Vosges on lit, en 1616 : Défense d'envoyer les bêtes blanches infectées au troupeau commun à cause de la maladie dite la claveé ou denier mort.

Le claveau est fort rare dans les Vosges, écrit Mathieu, vétérinaire en chef du département ; le 26 février 1844, il fait visite aux communes atteintes : Dombrot et autres, Provenchères, Lignéville. A Lignéville, cette commune qui possédait 400 bêtes, en a perdu plus d'un huitième, aucun agneau de l'année n'était échappé. Dans toutes les communes infectées, il n'y a que celle de Provenchères où le claveau s'est trouvé bénin. Dans les autres, il a été généralement confluent, meurtrier ou a occasionné de la cécité, la chute de la laine : les moutons ont le moins souffert, beaucoup de mères ont avorté et pas un des agneaux venus à terme, de tous ceux âgés de moins de six semaines, aucun n'a pu être sauvé.

En 30 années, c'est la seconde fois que je l'observe.

29 août 1719. — Défense aux bouchers de tuer aucun mouton, ni brebis sans qu'ils aient été visités sur pied, vu qu'il existe une maladie sur la race ovine dans les environs de Charmes et Mirecourt.

Aussitôt tués, le visiteur met un cachet qui doit y rester jusqu'au dernier morceau sous peine de 200 francs d'amende, un mois de prison et l'interdiction du couteau.

En ce qui concerne la clavelée, les observations des commissions consultatives sur le projet de Code Rural en 1810 parlant de la gravité de la clavelée, sont ainsi libellées.

« Quant aux suites de cette maladie en général, elle emporte peu de brebis ayant finie leur cure, son mal le plus évident est de priver les begeries qui en sont infectées du produit d'une grande partie des agneaux de l'année, soit en occasionnant l'avortement des mères, soit

en les privant de leur lait ; c'est un mal sans doute, mais ce n'est pas un mal effrayant. Nous irons plus loin : quelquefois la manifestation de la clavelée est regardée comme un bien dans un domaine.

Par exemple, lorsqu'elle a lieu dans les chaleurs du mois d'août, on ne craint pas la couleure des foetus des mères parce qu'elles sont pleines depuis plus de six semaines ; on ne craint pas leur avortement parce qu'elles sont loin de leur terme et qu'elles auront le temps de se remettre avant les rigueurs de l'hiver, d'un côté les chaleurs de la saison facilitent l'éruption. Eh bien, que fait tout berger intelligent quand quelques symptômes de clavelée se montrent à cette époque ? Loin de séparer les bêtes malades, il les divise dans ses différents troupeaux, il les fait pâturer et coucher ensemble, afin d'activer le développement de cette maladie dans ses différents troupeaux ; nous avons vu des cultivateurs voisins pousser la prévoyance plus loin et demander comme un service de bon voisinage de faire coucher quelques-unes de leurs bêtes malades afin d'inoculer, si l'on peut parler ainsi, la clavelée dans leurs propres troupeaux.

C'est donc quelque fois un bien que la clavelée, un bien relatif, sans doute, c'est-à-dire un bien comparé au mal qui résulterait si cette maladie arrivait dans un temps moins favorable.

Aussi la clavelisation fut à ces époques faite avec précautions et en temps optimum très recommandée. Les observations extraites du tome III^e concernant le projet de Code Rural en 1810 mentionnent qu'il est reconnu que l'inoculation du claveau adoucit les effets de cette maladie au point de diminuer des trois quarts le nombre des victimes et qu'elle obvie de plus au dépérissement des toisons. Il faudrait donc engager, du moins des propriétaires, à faire inoculer les bêtes non encore attaquées de cette maladie et même un ordre pareil ne paraîtrait pas trop sévère.

La clavelée, qu'il est très rare de constater à cette époque (1930), et dont on arrête très vivement la contagion par la vaccination, était très répandue dans les siècles précédents : XV^e, XVI^e et XVIII^e siècles, car dans les archives et chroniques il est à ces époques constamment parlé de l'apparition de cette maladie sur les moutons.

ANÉMIE PERNICIEUSE

Les anciens hippiâtres ont souvent confondu dans des appellations diverses les mêmes maladies se présentant avec des symptômes divers. L'anémie pernicieuse, les fièvres typhoïdes, la gastro-hépto-conjonctivite, le vertige n'ont souvent été que des appellations se basant sur les symptômes apparents particuliers et variables d'une même maladie. Mais de la lecture que nous en avons faite de l'histoire anecdotique de ces maladies et de la pratique de trente-sept années nous ayant permis d'assister à l'explosion de pareilles épizooties, nous pensons qu'à part l'anémie pernicieuse, toutes ces autres maladies que l'on dénommait sous le nom de typhoïdes, ensuite Pasteurelloses, sont encore de nature inconnue et que toutes les hypothèses émises à cet égard ont plutôt obscurci les données exactes recueillies sur ces épidémies par les anciens hippiâtres et vétérinaires qui ont donné une description véridique et la physionomie réelle présentées par ces différentes épizooties dans leur variabilité.

En plus du caractère anémique (muqueuse porcelaine) de l'anémie

pernicieuse, ce qui a frappé les anciens vétérinaires, c'est la persistance de cette maladie pendant de nombreuses années et même quelquefois des dizaines d'années dans certaines régions et certaines écuries dont les propriétaires n'arrivaient pas à s'en débarrasser, quelles que soient les désinfections effectuées, le dépiquage des écuries, le brûlement des râteliers, crèches, cette maladie étant à reviviscence, devenant bénigne, s'assoupissant et disparaissant pendant plusieurs années pour réapparaître avec une gravité quelque fois supérieure à la première apparition.

Un des fléaux les plus redoutés des cultivateurs lorrains.

1836. — Removille. — La mortalité des chevaux atteints d'anémie a désolé les cultivateurs depuis deux ans sans interruption.

1836. — Removille. — La mortalité des chevaux atteints d'anémie Elle vient de recommencer avec un nouveau degré de malignité.

1845. — 22 janvier. — Anémie sur les chevaux de Morville, Saint-Geneste, Moyemont... Les symptômes sont : la faiblesse extrême, le déplacement est pénible, colonne dorso-lombaire roide, engorgement froid des extrémités, fourreau œdémateux, pouls petit très accéléré, mouvements du cœur fort appréciables au défaut de l'épaule et battant plus de cent pulsations à la minute, respiration ordinaire, conjonctive pâle, bouche et langue blanchâtre, peu d'appétit, position souvent couchée. Mathieu ne la croit pas contagieuse.

1849. — 20 décembre. — Hadigny-les-Verrières. Aux Verrières d'Ouzaines.

« Depuis 40 ans que le sieur Forterre habite la ferme des Verrières d'Ouzaines, propriété appartenant à M. le Chanoine de Sucey, cette longue période d'années avait constamment été marquée par de fortes pertes d'animaux.

La maladie qui lui a enlevé ses animaux lui a toujours paru être identique, a résisté à ses soins et à ceux des divers guérisseurs et vétérinaires appelés en aide. *N'ayant point de symptômes avant-coureurs nuisibles, seulement les animaux suent au moindre travail, sont faibles, maigrissent peu à peu, ont la tête haute, l'œil beau, n'accusent aucune douleur, mangent jusqu'au dernier moment, périssent en peu de jours, quelques fois en peu d'heures.*

1851. — Il y a, dit le vétérinaire Lévesque, anémie sur les chevaux à Charmes et dans tous les villages de la région, ces animaux mangent jusqu'au dernier moment.

1853. — Anémie sur les chevaux dans l'arrondissement de Neufchâteau. L'infiltration commence par les extrémités postérieures, gagne le scrotum ou les mamelles, le ventre et la poitrine. Perte, 40 chevaux.

1855. — Anémie sur les chevaux de l'arrondissement de Mirecourt. Perte, 200 chevaux.

1852. — 4 septembre. — Anémie des chevaux à Mazelay ; sur 21, 3 sont morts avant mon arrivée. La même maladie qu'à Hadigny-Lesveque.

1852. — 16 septembre. — Même épizootie à Doncières, Lénoncourt, Bazien. Elle règne depuis deux ans chez Lemarquais, cultivateur à Doncières et lui a enlevé plusieurs chevaux et réduit au marasme ceux qui restent.

1853. — 28 novembre. — Anémie pernicieuse, hydropisie du péricarde régnant sur les chevaux de Auzainvillers. 14 chevaux ont succombés et 32 ont été guéris.

1853. — 25 avril. — Anémie à Zincourt, appauvrissement du sang.

1858. — Auzainvillers. — 10 novembre. Anémie ou appauvrissement du sang.

Cette maladie sévit depuis plusieurs années sur les chevaux et en fait périr au moins vingt à trente. Les symptômes sont : grande pâleur des muqueuses, des battements de cœur violents en même temps la pulsation artérielle peu sensible, peu d'appétit et chez la plupart une grande maigreur. Lorsque la maladie suit sa marche progressive, voici les autres symptômes : des engorgements œdémateux, surviennent aux membres et sous l'abdomen, des battements de cœur, deviennent très forts, les yeux se cavent, les animaux ne mangent plus, perdent toutes les forces et succombent. A l'ouverture, on trouve la chair pâle et une grande quantité de sérum dans les gros vaisseaux ; la marche de cette maladie, qui n'est point inflammatoire mais une sorte d'épuisement, est très lente et les animaux résistent souvent plusieurs mois avant de périr.

Lorsque les chevaux sont atteints de la maladie, on peut donner des toniques tels que boissons ferrées, eau rouillée, poudre de racine de gentiane à la dose de 30 grammes par jour pendant 8 à 10 jours, fourrages arrosés d'eau salée qui excitent les fonctions de l'estomac et facilitent la digestion. Ch. Lièvre.

Il ne faut pas confondre l'anémie pernicieuse avec certain cas d'hydropisie et d'anasarque tels, par exemple, que l'abbé Rozier décrit dans les vieux chevaux qu'on met au vert, où on voit le plus souvent les jambes de gorger, le dessous du ventre s'œdématiser et assez souvent l'animal périr d'hydropisie.

MALADIES TYPHOIDES

Ces maladies, dénommées aujourd'hui du nom de Pasteurelloses, se sont présentées avec des physionomies diverses qui leur ont fait donner des appellations d'après les symptômes dominants observés lors des diverses épidémies. *Maladies polymorphes dont il a été jusqu'ici impossible d'en déterminer la nature.*

1846. — 26 octobre. — Mathieu décrit à Romont une épizootie de gastro-entéro-néphro-hépatite sur l'espèce chevaline, ainsi qu'il suit :

Refus des aliments, tête baissée, air morne, maigreur instantanée, bouche pâteuse, flancs retirés, respiration profonde, démarche difficile, vacillante colonne dorsale lombaire insensible, très roide, paupières gonflées, yeux larmoyants, conjonctivite et muqueuse buccale d'un jaune safran, souvent humeur acqueuse de l'œil trouble, iris et cornée transparente dans son pourtour, reflétant la même teinte jaune, crottins rares, secs et couverts d'un enduit noir, poisseux, urine claire, son émission difficile, campements fréquents, érection chez les chevaux, poulx dans le principe plein, plus tard serré et tendu ; si un mieux ne survient pas, les symptômes s'exaspèrent, alors poulx petit, concentré et irrégulier, troubles de la vision, cécité, tête rasant le sol, vacillement extrême, enfin chute, puis raideur tétanique ou accès vertigineux ou convulsifs qui précèdent la mort.

Traitement : saignée aux plus vigoureux, sétons animés, comme à

ceux dont la tête serait lourde et la démarche chancelante breuvages émollients, diète. Il y a 7 morts à mon arrivée, les six autres ont guéri par ce simple traitement.

1847, à Varmonzey. — 12 morts ; symptômes : *faiblesse générale extrême, pâleur et quelques fois teinte jaunâtre des membranes muqueuses, chancelllements sur les membres, appétence presque nulle pour les aliments solides et liquides ; lenteur de la mastication, air triste, flanc tranquille, poulx petit et déprimé, oreilles froides, excréments et urines rendus facilement, quelques fois diarrhée séreuse et infecte, parfois engorgement œdémateux des quatre membres sans liquide, sans plasticité, sans matière colorante.*

Cette affection, évidemment anémique et adynamique, attaquait les chevaux de tout âge, mais principalement les vieux et les jeunes de deux à trois ans et déjà soumis au travail ; son cours était lent et la mort n'arrivait guère avant le deuxième ou troisième septenaire.

Terres fortes en pentes sont difficiles toute l'année, les chevaux y sont dégénérés de petite taille, ils sont épuisés par les travaux ; ils comptent bien par le nombre, mais jamais pour les forces ; après les ouvrages, on les lâche en pâture au soleil, où ils ne rencontrent qu'une nourriture insuffisante et jamais de repos, tant ils sont tourmentés par les mouches. Les fourrages récoltés ne sont pas non plus de bonne qualité, la colline marécageuse ne fournissant qu'un foin âpre et grossier sans suc réparateur et sans crèmes.

1849, à Bettigny. — Il règne sur les chevaux une maladie que les vétérinaires de cette époque dénommait *gastro-entéro-bilio-conjonctivite*. 85 chevaux sont malades sur un effectif de 130 ; symptômes présurs : mollesses, sueurs fréquentes, soif ardente, baillements, urines fréquentes, excréments très secs.

Invasion : tête baissée et lourde, baillements fréquents, raideur et faiblesse des lombes, vacillements, chancellement du train postérieur, l'animal paraît ivre, température du corps alternativement froide et chaude, poils ternes et relevés, crins s'arrachant facilement, crottins durs, secs puis mous de 24 à 36 heures. Poulx fort, dur, irrégulier, fréquent ; yeux, *paupières gonflées, fermées, conjonctives sèches puis remplies d'abondantes larmes injectées, épaisses, striées, ponctuées, rouge brique ou jaunâtre, sclérotique colorée en jaune, cornée terne présentant des stries très fines peu visibles (toiles d'araignée), globe saillant, humeur aqueuse de la chambre antérieure trouble parcourue par des stries sanguinolentes ; puis vers la partie déclive un dépôt albumineux rougeâtre, feuille morte, blanchâtre ou jaunâtre, pupilles resserrées, ensuite dilatées, iris coloré, bouche pâteuse, langue rouge vers la pointe et sur les bords, lèvres et gencives jaunâtres, ventre gonflé, borborygmes, tantôt resserré, sensible à la pression, respiration profonde, lente, forts battements du cœur, matière de sétons sanguinolentes, puis jaunâtres, convalescence longue laissant des chevaux borgnes ou aveugles, de peu d'utilité et de valeur.*

1852. — La gastro-entérite règne sur les chevaux de l'arrondissement de Mirecourt, souvent sur tout un canton, sans pour cela être contagieuse, lente durant une partie de l'année. Mode de terminaison : souvent la mort ; 60 chevaux morts.

Traitement curatif. — Saignées répétées, sétons, diètes, administration de lavements et usage de miel.

1855. — Arrondissement de Mirecourt. — Gastro-entérite sur l'espèce chevaline. 100 chevaux atteints de *fluxion périodique*.

1857. — Fluxion périodique, 100 chevaux atteints.

1859. — Arrondissement de Mirecourt. — La gastro-entérite aiguë règne toujours ; durée, 8 jours au plus ; *la maladie s'atténue, il n'y a plus qu'un mort sur 50 malades*. Traitement curatif : en général, suppression de la saignée, diète absolue, breuvages légèrement purgatifs, lavements adoucissants.

1859. — Dans l'arrondissement d'Epinal, la gastro-entérite intestinale règne (Passencourt, Rehaincourt) ; le mode de terminaison est ordinairement fatal et la convalescence est longue. 6 chevaux morts.

Telles sont les causes persistantes de l'appauvrissement du sang, surcharge dans la tâche, insuffisante et grossière alimentation, ajoutons encore faiblesse des individus et nulle proportion de stature et de résistance avec les difficultés journalières à surmonter.

Le traitement curatif, très incertain, alors que les chevaux étaient sans courage, amaigris et vacillants, a toujours été facile et suivi de succès dans les cas inverses. Repos, aliments de bon choix, sel ferrugineux, farineux ont promptement mis arrêt à ses coups meurtriers.

Dehan de Lunéville relate une épizootie sur les chevaux de l'arrondissement, observée pendant l'automne de 1836. En six semaines, dit-il, j'ai vu chez neuf cultivateurs, 14 chevaux périr sur 16, pour lesquels on avait réclamé ses soins. Les symptômes généraux étaient un refus complet de tout aliment soit fibreux, soit liquide, les chevaux chancelaient quand on les déplaçait, ils éprouvaient une extrême faiblesse des membres postérieurs, la région lombaire n'exécutait aucune flexion sous la plus forte pression, ils avaient la tête tantôt dans la mangeoire et d'autres fois baissée sous cette mangeoire, poussant plus ou moins fort sur le licol, *mais le plus souvent cherchant un appui contre la pointe des épaules pour faire supporter à ces parties la portion du poids du corps que les membres postérieurs ne pouvaient soutenir, ils déchargeaient l'arrière-main pour en charger l'avant-main, circonstance qu'il ne faut pas confondre avec l'appui de la tête, symptôme particulier aux affections cérébrales, presque toujours la perte du sens de la vue.*

Membrane conjonctive rouge jaune foncée, membrane buccale offrant peu de rougeur, mais une teinte jaune très marquée s'y observait, *c'était une gastro-entéro-hépto méningite rachidienne.*

Autopsie. — Inflammation souvent intense au cœcum et au colon, dans la grande courbure pelvienne de laquelle nous avons observé chez plusieurs sujets dans l'étendue de plus d'un mètre une teinte très noire qu'on aurait pu prendre pour de la gangrène et que nous avons considérée comme une entérorrhagie intermembraneuse.

Les poumons chez tous, gorgés de sang noir comme on les observe dans les animaux morts par asphyxie.

Traitement préservatif : suppression du foin et de l'avoine auxquels on a substitué de la paille de blé et de l'eau blanche avec la farine d'orge ou de seigle, suspension de travail, aération des écuries, *ne pas saigner.*

La marche de l'affection chez les premiers malades était trop rapide pour oser penser que les moyens qui ont réussi sur les trois derniers eussent pu l'arrêter ; *j'attribue le succès plus à la diminution de son intensité, comme on l'observe dans toutes les épizooties qui ont eu quelque durée, qu'à l'efficacité des remèdes.*

Dans ce cas, la saignée tue infailliblement en mettant les intestins

dans une atonie, etc... Cependant si ces évacuants sont indiqués, ils doivent être pris dans les purgatifs doux et non dans les drastiques à haute dose.

1840. — Lagneau. — La fièvre typhoïde a régné sur un grand nombre de chevaux des communes de notre arrondissement de Neufchâteau. Elle a été fatale chez plusieurs propriétaires. Elle apparaissait plus particulièrement chez les jeunes chevaux de l'âge de 4 à 5 ans ; l'expérience et les observations que j'ai recueillies dans ma pratique m'ont prouvé que le sulfate de magnésie à la dose de quatre hectogrammes en dissolution dans le petit lait et donné trois fois dans la journée à un cheval affecté de cette maladie, puis des lavements savonneux, la saignée si le pouls l'indique, un régime en rapport à l'état du malade et les bains de rivière guérissent cette maladie ; j'ai vu beaucoup de ces malades soumis à cette médication rester deux heures dans la rivière, en sortir avec les apparences de la santé (en été).

Les maladies typhoïdes revêtent aussi souvent la forme de pleuro-pneumonie sur les chevaux ou d'angine contagieuse.

1850. — Levesque a vu à Pallegney, 70 animaux de la race chevaline ; ils sont de l'ancienne et petite race de pays, bien faits, nerveux, malheureusement presque tous aveugles des suites de la fluxion périodique.

1852. — 20 juillet. — Angine contagieuse avec cornage. A mon arrivée à Dompierre, j'ai trouvé quatorze chevaux affectés de l'esquinancie maligne, ils avaient les parotides enflées, la bouche enflammée de la toux avec suffocation imminente.

1853. — 4 janvier, à Jussarupt. — Pleuro-pneumonie sur les chevaux.

1852. — *Pleuro-pneumonie des chevaux dans l'arrondissement de Mirecourt, 40 chevaux morts avec abcès dans les poumons, fausses membranes, hydropisie de poitrine.*

1855. — Pleuro-pneumonie sur les chevaux de l'arrondissement d'Épinal. 50 chevaux morts, hépatisation des poumons et épanchements dans la cavité thoracique.

745. — Dans le Journal de Verdun, il est fait mention d'une maladie qui fit périr un grand nombre de chevaux au commencement de l'année 1742. Les premiers symptômes des chevaux étaient un dégoût subit de l'avoine, une petite fièvre avec un léger battement du flanc, une difficulté de tousser, impossibilité de les faire ébrouer, leur langue était brûlante et leurs crins se détachaient plus aisément qu'à l'ordinaire. La maladie augmentait avec les symptômes, la fièvre devenait plus violente, les crins ne tenaient presque plus. Les chevaux étaient tristes et chancelants.

Il parut ensuite que l'un des trois chevaux avait les reins entrepris et comme rompus, il ne pouvait se traîner, mais le mal diminua d'ailleurs ; toute la maladie semblait s'être jetée sur les reins ; on lui fit faire une charge sur les reins avec la lie de vins, ce qui dissipa les douleurs en trois jours. Le moins malade que les autres avait toujours conservé un peu de gaieté et de vigueur, il a guéri. Pour le second, l'humeur se jeta sur la tête qui devint très enflée et l'on crut qu'il perdait la vue, cependant il guérit. Quant au troisième, âgé seulement de cinq ans, la maladie augmenta toujours et il mourut. On le fit ouvrir et on trouva qu'il avait les poumons pourris.

Ce que les remèdes leur firent rendre par les naseaux était d'une odeur si puante qu'on fut obligé de les faire tuer. On essaya des sai-

gnées réitérées sur d'autres chevaux pour tâcher de détourner l'humeur, mais ce fut inutilement, il fallut les tuer comme les autres. Tous avaient les poumons pourris, ce qu'on reconnut en les ouvrant (pneumonie gangréneuse). Pour sauver les autres qui furent attaqués, on se contenta de leur mettre tous les jours une cuillerée d'huile d'olive dans chaque oreille, ce qui adoucit et facilite la toux, on leur donna de l'orviétan de Contuji ; en huit jours au plus, ils furent guéris et travaillèrent comme à l'ordinaire. Telles sont les observations du Maître des Postes sur la maladie des chevaux en 1742.

On reconnaît dans cette description les symptômes de la Pasteurellose ou maladie typhoïde, et il n'est pas étonnant de voir que les chevaux de poste, lesquels à cette époque étaient nombreux et avaient des contacts réguliers avec ceux des postes voisins et des relais, disséminaient la maladie dans toute l'étendue de leur parcours. Et comme à l'ordinaire, les premiers attaqués moururent en général de pleuro-pneumonie gangréneuse et l'épidémie parcourant son périple, selon le mode habituel, devint de moins en moins grave et avec des soins hygiéniques bien entendus s'éteignit. L'huile d'olive dans les oreilles était parfaitement inoffensive et la nature médicatrice non contrariée par une médication intempestive fit le reste.

VERTIGO

Une des formes des maladies typhoïdes que l'on classait en deux espèces différentes le vertige essentiel, ou la saignée paraissant indiquée, et le vertige abdominal où elle était systématiquement proscrite par les praticiens de l'époque ou le vertigo régnait d'une manière épizootique en Lorraine.

1837. — 19 novembre. — Indigestion vertigineuse ou vertige abdominal à Ambacourt. Peu d'années passent sans qu'il ne s'en montre quelques funestes exemples dans nos villages de la Plaine. *Les animaux étaient nourris avec du trèfle de deuxième et troisième coupe.*

1826. — A Wiches, cinq chevaux sont morts. Le vétérinaire Levesque est insulté. « D'après les renseignements que j'ai pu prendre, dit-il, près des différents particuliers, M. le Maire et adjoints étant absents, avec bien de la peine et avoir été insulté, j'ai appris qu'il y était mort cinq chevaux dont deux malades depuis longtemps et affectés d'une maladie de poitrine et les trois autres presque subitement ; un cinquième qui a été conduit près de la fosse et qu'on a laissé passer la nuit, donnant encore quelque signe de vie, a été trouvé le matin en pleine convalescence. Ces chevaux étaient nourris au trèfle à moitié desséché, aliment qui doit être administré avec précaution, parce qu'il est susceptible de fermentation, surtout après que l'animal a bu, occasionné une indigestion avec météorisation et la mort de l'animal promptement.

Ces chevaux après avoir bu et mangé paraissent tout à coup tristes, la tête appuyée sur la mangeoire et commençant à se météoriser ; la personne qui était appelée pour y donner des soins débutait par une saignée copieuse parce qu'elle a confondu l'indigestion vertigineuse avec le vertige essentiel, que la saignée est toujours mortelle pour la première affection, tandis qu'elle est fortement indiquée pour la dernière, que les trois chevaux qui ont été saignés sont tous morts et que le quatrième a échappé parce que la propriétaire a dit qu'il était inutile de le saigner puisqu'il n'y avait pas de guérison ».

1853. — 13 octobre. — Lagneau décrit le vertige abdominal. « Le vertige abdominal ou symptomatique qui règne aujourd'hui est très souvent compliqué de l'état maladif du foie. Il importe donc de reconnaître cette complication pour fixer les chances de succès qu'on peut espérer, alors les muqueuses ont une teinte jaunâtre apparente, surtout à la surface de la conjonctive ; *l'intensité de la nuance doit être prise en considération*. Est-elle légère ou d'un jaune comme celui que l'on observe dans la jaunisse ordinaire, il y a dans ce cas espoir de guérison mais une teinte jaune foncée d'un rouge orange est d'un mauvais présage, elle indique une altération prolongée du foie, même son ramollissement.

Dans bien des cas, l'estomac est tellement surchargé et distendu par les aliments qu'aucun moyen ne pourrait les évacuer, alors le cheval est absolument perdu.

Traitement : 1° administration de l'émétique à haute dose, de sulfate de magnésie à la dose de 400 grammes dans 4 litres d'eau miellée que je fais prendre au cheval à la dose d'un litre, de quart d'heure en quart d'heure. Deux heures après l'ingestion de ce purgatif, j'administre des breuvages camphrés, des lavements aléotiques et place des sétons très irritants aux fesses. Je défens absolument la saignée. Cette maladie règne à Saint-Elophé, Soulosse, Brancourt, Maxey, Domremy, Coussey, Liffol.

1853. — Vertige symptomatique régnant sur les chevaux à Trampot. Liffol-le-Grand, Brechainville, 23 novembre, 13 sont morts dans ces deux communes jusqu'alors malgré les soins des hommes de l'art.

2 chevaux sont morts de cette affection du 10 au 15 courant.

1854. — Maladie vertigineuse dans l'arrondissement de Neufchâteau. Morts, 86.

1854. — Vertige abdominal dans l'arrondissement d'Epinal. 150 chevaux.

1855. — Vertige, 24 à 36 heures de maladie, 150 chevaux morts ; on attribue cette affection à l'emploi des fourrages nouvellement récoltés et à des travaux excessifs.

« Un fait digne de remarque, c'est que partout le vertige traité par les moyens ordinaires a une issue funeste, tandis que dans le village de Mazirot, un empirique ayant été appelé, en a obtenu la guérison des sujets qu'il avait traité. La formule consiste : 1° breuvage ainsi composé : Aloès sucotrin, 50 gr. ; sulfate de soude, 125 gr. ; essence de térébenthine, 10 gouttes et moitié d'un verre d'eau-de-vie, le tout mis dans un litre d'eau naturelle, donner le tout en un seul breuvage ; l'aloès se dissout dans un verre d'eau chaude, si plusieurs breuvages sont nécessaires, ils ne sont réitérés que de douze heures en douze heures. 2° Frictions : frictionner les jambes, les tempes et l'épine dorsale avec de l'essence de térébenthine, de l'ammoniaque liquide, de l'eau-de-vie en parties égales pour former environ un verre et demi, faire bouchonner le cheval sous toutes les parties du corps par deux hommes avec de forts bouchons de paille pendant deux heures au moins ; recommencer souvent. 3° Lavements composés de framogeots (malvacées et de racine de guimauve, de quelques gouttes d'huile à donner toutes les deux heures. 4° Si la maladie s'aggrave, que le cheval devienne furieux, se lance contre la crèche, se débatte vivement, le déferer des pieds de derrière, le saigner sous ces mêmes pieds en pince, tirer deux litres de sang à chaque pied, refermer ensuite en mettant des étoupes pour arrêter le sang. 5° Pour la convalescence, donner environ un

kilogramme de son pour la journée, bien les mouiller et les rendre très clairs avec de la tisane de guimauve et de la graine de lin. Bouchonner souvent et promener.

Préservatif . Dosé pour 6 chevaux, donner le matin à jeûn 25 litres de carottes coupées mélangées avec trois litres d'avoine, 1 kilog de son, 250 gr. de sel de cuisine, 250 gr. de sulfate de soude, le tout arrangé par lits la veille au soir pour être donné deux heures avant le manger ; faire boire sur de la ferraille mise dans les auges.

1854. — 12 octobre. — Vertige abdominal régnant sur les chevaux à Rehaingcourt, Moriville, Damas-aux-Bois et Haillainville.

Au début, elle est caractérisée par les symptômes suivants : tristesse, mollesse, légères coliques, inappétence, baillements, membranes safranées. Etat : baillements fréquents, craquement des dents, fièvre, borborrygmes, urines fréquentes, huileuses, colorées, respiration profonde, somnolence, grande faiblesse, insensibilité des sens.

Terminaison. — Accès furieux, espèces de convulsions tétaniques, perte des sens, respiration très laborieuse. l'animal se campe, tire sur la longe ou appuie fortement sa tête sur les corps environnants, mord, se meurtrit, tombe, se relève brusquement, a des alternatives de sueurs et meurt du deuxième au troisième jour, relativement moins.

Ouverture cadavérique : distension de l'estomac, aliments entassés par couches desséchées, membranes jaunâtres ; sang fluide et noir.

Traitement curatif. — Cette affection une fois déclarée est presque toujours mortelle. Le traitement qui m'a réussi quelques fois consiste en saignées, révulsifs sur les membres, le dos, le ventre, des exutoires pectoraux et fessiers, des frictions d'huile de croton tiglium sur l'estomac. Emétique aloès à l'intérieur, lavements émollients purgatifs, eau froide sur la tête. Placer le cheval dans une grange ou écurie un peu fraîche, en ayant soin de le couvrir et de le placer dans des conditions telles qu'il ne puisse se blesser ; l'alimenter avec des substances un peu amères et ferrées.

1855. — Vertige abdominal à Damas. Levesque. Symptômes : spasmes, coliques, coloration des membranes muqueuses en rouge briqueté jaunâtre ; durée de 3 à 8 jours, terminaison, mort. 25 morts. Le traitement institué fut : Ethérisation, purgatifs, révulsifs.

1856. — Arrondissement de Neufchâteau. — *Vertige symptomatique ou vertige abdominal.* Cette épizootie était souvent compliquée de l'état maladif du foie, se montrait avec des marques jaunes apparentes, surtout à la surface des conjonctives. L'intensité de cette nuance indiquait l'intensité de la maladie quand elle était légère, comme la jaunisse ordinaire ; il y avait alors espoir de guérir mais une teinte foncée d'un rouge orangé et des urines rouges, le ventre douloureux par la pression étaient d'un mauvais présage.

Ces symptômes indiquaient une altération du foie, même son ramollissement. La langue chargée d'un enduit jaune verdâtre ou brunâtre indiquait aussi une altération du foie.

Fin août à mi-novembre : morts, 70 chevaux.

A l'autopsie, on trouvait le foie excessivement volumineux, ses vaisseaux gorgés d'un sang noir et épais, la substance s'écrasait facilement sous les doigts. Il y avait épanchement dans la cavité abdominale quand la capsule du foie était rompue, l'estomac était rempli d'aliments et tellement distendu et surchargé qu'aucun moyen ne pouvait évacuer les aliments.

Traitement : Dans les cas autres que ceux compliqués de l'état de plénitude, de dilation de l'estomac ou de ramollissement du foie, la guérison complète était fréquente. Dans le traitement de cette maladie, il importe d'agir sur les organes digestifs pour guérir l'indigestion et combattre les symptômes nerveux.

Dans le premier cas, on administre l'émétique à haute dose, le sulfate de magnésie à la dose de 400 grammes dans 6 litres d'eau miellée, un litre de quart d'heure en quart d'heure. Trois heures après l'ingestion de ce purgatif, on administre des breuvages sédatifs camphrés, des lavements alcétiques et savonneux. On place des sétons très irritants aux fesses.

Traitements préservatifs. — Diminution de la nourriture et substitution du foin des prairies naturelles au foin de trèfle de luzerne, le remplacement de l'avoine nouvelle par la nourriture d'orge avec addition d'un dixième de tourteau de lin. Eau blanche nitrée, diminution du travail.

Les épizooties de vertige étaient très connues et redoutées de traditions anciennes des paysans ; la commission d'Agriculture et des Arts, en 1792, a fait publier une « Instruction sur le Vertigo pour être distribuée aux cultivateurs ».

On y lit : Le vertigo fait périr depuis quelque temps un grand nombre de chevaux et particulièrement dans les postes. Cependant, confondant par une erreur funeste ce vertige qui n'est que symptomatique avec le vertige essentiel, les maréchaux et la grande majorité des autres guérisseurs s'empressent d'employer la saignée qui, réussissant quelquefois dans le premier, tue presque toujours infailliblement dans le second.

PERIPNEUMONIE

D'après les documents recueillis par le Dr Faust et François de Neufchâteau pendant qu'il était ministre de l'Intérieur de la République, en l'an VII, la France et la Belgique auraient perdu, de 1711 à 1766, en cinquante-cinq ans seulement, dix millions de têtes de gros bétail par maladies épizootiques.

La péripneumonie reste contagieuse avec ténacité dans les étables.

Dans les montagnes de l'Auvergne, où les animaux restent à l'air le plus pur la nuit comme le jour, pendant la moitié de l'année, la maladie sévit comme aux lieux où la stabulation permanente ou partielle est observée. *On a remarqué (1851) que l'isolement seul avait pu jusqu'ici préserver les propriétaires qui n'ont pas été frappés dans les points infectés.*

Vers le milieu du siècle passé, les Ecoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort se fondèrent. Bourgelat fut le premier homme spécial qui fut chargé, en 1769, d'étudier la péripneumonie des bêtes bovines.

Cette affection exerçait alors ses ravages dans la Franche-Comté ; cependant, Bourgelat ne saisit pas sa nature contagieuse. Ce ne fut qu'en 1793, vingt-quatre ans après Bourgelat, que le savant Chabert, son successeur à la Direction de l'Ecole d'économie rurale et vétérinaire d'Alfort, signale le danger qu'il y avait de laisser communiquer les animaux atteints de péripneumonie épizootique des bêtes à cornes avec les animaux en bonne santé.

A cette époque, les grands déplacements d'animaux étaient peu nombreux ; c'est ainsi qu'avant la révolution française la péripneumonie

des bêtes à cornes ne sévissait que sur quelques points isolés des montagnes du Piémont, de la Suisse, de la Franche-Comté, du Jura, du Dauphiné, des Vosges, des Pyrénées, de l'Auvergne.

Mais tout à coup, après 1789, des grands troupeaux de bestiaux descendant des montagnes où régnait isolément la maladie, traversant diverses contrées d'élevage pour les approvisionnements des armées de la République ; ils répandirent la maladie dans les plaines où elle n'avait jamais existé de souvenance. Toute l'Europe était alors en mouvement, alors la PERIPNEUMONIE EPIZOOTIQUE fut observée dans presque tous les pays de l'Europe.

L'Angleterre ne fut pas envahie par les armées du continent, aussi a-t-elle été exempte jusqu'en 1842, mais à cette époque le fléau se déclara à Londres ; en 1833, la Hollande est prise, et en 1842 des vaches hollandaises achetées pour l'Angleterre furent embarquées au port de Rotterdam pour être transportées chez des nourrisseurs des environs de Londres. La maladie se communiqua aux animaux anglais.

Comme il est habituel de le constater, en 1851, M. Reynaud de Mende confirme que l'épizootie d'Aubrac a eu sa période d'augment, sa période d'état et qu'elle semble parvenue à celle de déclin ; il admit qu'en 1845 et 1846 elle faisait périr le tiers des malades, en 1847 et 1848 les quatre cinquièmes, en 1848 et 1849 le quart environ.

De 1845 à 1849, M. Grenier de Laguiole assura avoir perdu jusqu'aux deux tiers des malades, tandis qu'actuellement, en 1850, on n'en perd plus guère qu'un cinquième.

Dans les Vosges, on désignait la péripneumonie sous le nom de péripneumonie épizootique pour la distinguer des autres maladies de poitrine et surtout de la tuberculose, désignée sous le nom de péripneumonie contagieuse. En 1840, puis en 1859, le vétérinaire Mansuy, de Remiremont, constate la péripneumonie épizootique dans la montagne des Vosges, au Tholy, Vagney, La Bresse, etc...

Il a constaté qu'elle se déclare toujours après l'introduction d'une nouvelle vache et que la période d'incubation est environ de trois semaines en moyenne après l'introduction de la nouvelle vache.

Il a vu ces maladies régner sur les troupeaux de bovins des chaumes et, en 1853, il a essayé la vaccination hollandaise à Plombières, dans l'étable de M. Husson ; il s'en est assez bien trouvé, mais ne peut conclure d'un premier essai.

Le 12 messidor an II de la R. U. et I., la feuille du cultivateur donne ses instructions au sujet de cette maladie, laquelle dans le deuxième degré : Il se montre dans quelques sujets une tumeur superficielle dans une partie quelconque ; son siège le plus ordinaire est au défaut du coude, au cou ou aux extrémités. Ces sortes de tumeurs sont ordinairement très mobiles, elles disparaissent assez subitement *et cette rentrée, qui est précédée par un frisson sur une partie quelconque du corps et surtout sur les faces latérales de la poitrine, du bras et de l'anus, est mortelle*

En conséquence, on ne saurait trop visiter les animaux sains afin de s'assurer l'existence du plus léger signe de maladie ; on doit éviter avec le plus grand soin toute communication et ceux qui soignent les malades ne doivent jamais rentrer dans les écuries saines, cette maladie étant très contagieuse. Il faut brûler les fumiers, taillader les cuirs et les enterrer avec les cadavres.

Au premier degré, la saignée à la jugulaire est ordinairement indiquée à cette époque, mais cette circonstance suppose que les causes qui

ont déterminé la maladie n'agissent que depuis très peu de temps ; on doit être très circonspect dans l'emploi de ce moyen et on ne doit se déterminer à faire cette opération qu'après avoir consulté le poulx et s'être assuré qu'il est dur, fort et plein ; s'il était au contraire faible et petit, l'évacuation du sang, alors, faciliterait d'autant plus l'affluence des humeurs sur les poumons que cette disposition serait plus grande ; aussi la saignée ne sera pratiquée qu'autant que le poulx sera dur : elle sera répétée trois ou quatre heures après, si cette même dureté subsiste encore.

MALADIE DES COCHONS

Toutes les maladies actuelles régnantes ont été constatées à diverses époques ; nous savons qu'aujourd'hui, à part le rouget, et encore, nous connaissons peu la nature exacte des épizooties régnant sur ces animaux.

1816. — Dans plusieurs communes de l'arrondissement de Neuf-château règne une maladie épizootique sur les cochons. Symptômes : dégoût, langue noire et sèche, suspension de la locomotion, légère tuméfaction de la gorge et des extrémités, la peau réfléchit une couleur violette. La déglutination est très difficile ; traitement préservatif : un gros de poudre de gentiane dans un verre de vin ou lait.

Traitement curatif : scarifications à la gorge et aux pattes en frictionnant avec du vinaigre et de l'essence de térébenthine, une once de chaque. On fait avaler aux animaux atteints de cette maladie un verre de vinaigre, on renouvelle les frictions deux fois par jour.

1851. — Un typhus sévit aussi à Brû sur la race porcine et il s'en produit encore en 1852. Comme à Dompail, il s'attaque surtout aux jeunes porcs, c'est-à-dire à ceux de sept mois à un an, *mais il paraît que la localisation des accidents eut quelquefois lieu vers l'abdomen, qu'il y eut un certain nombre d'animaux atteints de diarrhée. Chose intéressante quand on considère que cette épizootie précède une épidémie de diarrhée et de dysenterie chez les hommes à Brû, comme ailleurs, mais moins qu'à Dompail, où l'épizootie était plus considérable, on tuait les animaux malades et on se nourrissait de leur chair (sans accidents).*

Il est intéressant de constater que la masse du peuple avait la préscience instinctive des relations pouvant exister entre les maladies des hommes et des animaux, cet instinct populaire d'observation sagace que nous retrouverons bien souvent dans nos recherches devançant les études de pathologie comparée, si intéressantes qu'elles nous donnent souvent la clef des transmutations que subissent les virus à travers les espèces différentes, de leur conservation ou transformation de virulentes en avirulentes jusqu'au moment où ces virus, passant à travers d'autres sujets et tombant sur des espèces prédisposées, se révivifient et donnent la maladie, pas toujours sous la même forme que la première constatée, mais avec des variantes.

Le 2 mai de l'an II de la R. U. et I, les citoyens Huzard et Flandrin informent les agriculteurs que : Dans plusieurs départements il s'est manifesté, l'automne dernier, une maladie sur les porcs qu'on attribuait à la sécheresse.

Les pluies qui sont survenues l'on fait cesser, mais les neiges et les gelées ont fait recommencer cette maladie. Les porcs meurent en assez grand nombre, leurs poumons sont pourris et leur peau a des taches rouges ; c'est d'autant plus fâcheux que c'est le moment de la glandée.

VENINS ET POISONS — ANTIDOTES

Nous avons parlé des tentatives de traitement de la rage ou des mordus par l'absorption des organes des mordeurs : foie, rate, moëlle épinière, et même la friction externe de la peau de graisse fondue dans laquelle on avait broyé le bulbe et la moëlle épinière de l'animal mordeur, traitement empirique devançant le traitement pasteurien du début par l'inoculation des moëlles desséchées.

La méthode de traitement des maladies par les poisons, qui était courante chez les anciens, surtout dans les cas d'empoisonnements, avait aiguillé ces mêmes thérapeutes à la thérapeutique des envenimations par les différents venins et à la recherche des antidotes.

La chair de vipère entre dans la thériaque contre les morsures en laquelle aussi entre à ce sujet plusieurs venins.

« Entre lesquels hommes derechef il y en a qui ne reçoivent aucun dommage de venin comme l'on rapporté de Mithridate qui, pour s'être tellement préparé le corps par son antidote composé de rue de noix et figues, ne pût faire mourir par le poison, de cette fille présentée à Alexandre qui se nourrissait de napelle (aconit), de cette vieille dans Sextus, Empiricus qui avalait trente drachmes de cigüe sans incommodité.

Plyne, en parlant de l'Aconit. — Ce néanmoins après avoir cogneu par expérience que l'Aconit beu avec du vin chauld est du tout contraire aux pointures des scorpions. Il a ceste nature qu'il tue l'homme si ne trouve dedans le corps d'iceluy quelque poison et luycte avec icelle seulement côme ayant trouvé son pareil alors se faist ceste bataille quand il rencontre ung autre venin dedans la partie intérieure. Certainement c'est chose merveilleuse, veu que ces deux venins sont mortels cômment ils s'entretnêt l'ung l'autre et laissent l'hôte en son entier.

Mais que plus est les anciens ont laissé par escrit certains remèdes des bestes venimeuses demonstrans cômment icelles estant venimeuses ont esté guéries par autres venins.

En Chine, de temps immémorable, règne l'industrie des lézards séchés, scorpions et autres serpents venimeux. Les serpents proviennent surtout de Nan-Kung, dans le Konan-Si, où ils vivent à une dizaine de centimètres de profondeur sous terre ; on les prend la nuit quand ils sortent de leurs trous ; les lézards séchés sont employés en médecine sous forme de bouillon pour guérir les maladies de consommation. Le prix de ce médicament, dit le D^r Legendre, a beaucoup augmenté à Hong-Kong, où on en demande de grandes quantités.

Dans la statistique de l'an X, ordonnée par le gouvernement dans toute la France, le citoyen La Bretonnière, préfet de la Vendée, relate : Il n'est point de pays en France où les reptiles de toutes les espèces et variétés soient aussi communes que dans le bocage de la Vendée, et malheureusement celui qu'on y rencontre le plus souvent est la vipère, aussi n'est-il pas rare de voir des bergers et des bestiaux piqués de ces dangereuses bêtes. Les habitants, après les avoir pris, leur coupent la tête, les dépouillent, font macérer le tronc pendant vingt-quatre heures dans un peu de lait et prétendent que ce lait pris intérieurement guérit leurs bestiaux de certaines maladies. Le même tronc suspendu au plancher après chaque infusion peut servir jusqu'à trois ou quatre fois. Avant la Révolution quelques pharmaciens de Paris avaient dans

le Bocage des hommes affiliés, dont la principale occupation était la recherche des vipères.

Ce traitement des maladies a une certaine analogie avec la méthode sérothérapique et les bili vaccins, car on sait aujourd'hui que les sérums que l'on croyait uniquement agir par leur spécificité, agissent pour d'autres raisons, attendu qu'il est parfaitement démontré qu'à défaut des sérums spécifiques, on a obtenu les mêmes résultats de guérison, en se servant à leur défaut d'autres sérums non spécifiques. Tous les vétérinaires savent qu'à défaut de sérum spécifique contre le rouget, on obtient la guérison du rouget du porc par l'injection des sérums autres que celui du rouget avec presque autant de succès.

Le R. P. Pierre-François-Xavier de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, dans son histoire du Paraguay, raconte « qu'on y emploie comme antidotes contre le venin des serpents un mélange de foie d'animaux venimeux et d'ail qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché ; la tête de l'animal même et son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas moins souverains ».

Cependant, il est plus sûr de commencer sur le champ une incision à l'endroit qui a été piqué et d'y appliquer du soufre, cela même est quelquefois suffisant. Cette méthode de l'incision à l'endroit qui a été piqué est à rapprocher de celle qui a été fortement recommandée de faire couler le plus immédiatement du sang des plaies des sujets mordus par des animaux enragés et qu'en appliquant le plus tôt possible cette méthode on avait toute chance de ne pas devenir enragé.

Ambroise Paré fait la remarque que le venin de la vipère est plus pernicieux lorsque l'animal est à jeun que lorsqu'il a mangé, et Galien, au livre des commoditez du thériaque, commande en donner par dedans et par dehors pour les morsures et piqûres venimeuses, lesquelles, dit-il, guarit si on en use devant que le venin ait saisi les parties nobles. Par raison pour ce que la contagion il y entre de la chair de vipère qui est un serpent venimeux, il faut enduire sa bouche d'ail et sucer la plaie, ne pas le faire s'il y a des plaies (de même que pour les plaies et morsures d'animaux enragés), et appliquer sur la plaie : culs de poule, chattons, ouverts ou petits chiens dont le corps attirera le venin et enfin cautère.

Un bon alexitère consiste à boire du sang de tortue et de hérisson (on sait que ces animaux sont réfractaires à la morsure des animaux venimeux).

Et Dioscorde dict « que le scorpion terrestre crud escorché ou broyé et mis sur la piqueure ou l'huile d'iceluy est son vrai alexitaire ».

De tradition très ancienne, on a prétendu obtenir la guérison des maladies graves par le sel de vipère ; aussi les fièvres intermittentes, les maladies secrètes, généralement de toutes celles qui viennent de quelque pourriture maligne ou de quelque obstruction considérable. *Charras « assure même qu'il n'a point trouvé de remèdes plus prompts pour défendre les parties principales contre la subtilité » des venins que les vipères communiquent par leur morsure que d'avalier sur le champ la tête, le foie et le cœur de la vipère même. Il a échappé par ce moyen plusieurs animaux qui avaient été mordus de la vipère.*

Le 31 janvier 1693, en pratiquant des essais, Charras fut piqué en maniant des vipères... L'expérience qu'il avoit des effets admirables du sel volatile de vipère avec lequel il avait sauvé la vie au gentilhomme allemand qui fut piqué d'une vipère en 1668 le détermina à pratiquer ce remède de préférence à tous autres. Il se mit donc au lit sur les six

heures du soir environ, deux heures après avoir été mordu et il prit dans un verre de vin le poids de vingt-quatre grains de ce sel de vipère. Il s'attendait à ce que ce remède exciterait la sueur, mais voyant qu'elle ne venait point, il prit sur les huit heures du soir un bouillon chaud fait avec des jaunes d'œufs et de la muscade, ce qui commença à le faire suer, et deux heures après, ayant pris encore cinq grains de sel de vipère, il eut une douleur universelle ; « il transpira et guérit ».

Dans le Midi de la France, les paysans ont souvent en réserve de la graisse de vipère pour traiter les morsures. Et dans le centre, les paysans employaient la vésiculaire biliaire de la vipère pour traiter les morsures. Charras croit pourtant que lorsqu'on peut avoir du sel de vipère, il est bien plus sûr de s'en servir comme il a fait lui-même et qu'à défaut de ce sel *c'est un très bon remède de manger la tête, le col, le cœur et le foie de la vipère même qui a mordu ou de quelque autre vipère après avoir fait griller légèrement toutes ces parties.*

Frasco, réalisant une idée déjà émise avant lui, a cherché et réussi à vacciner contre les venins des serpents en faisant absorber ces poisons par le tube digestif en quantités successivement croissantes.

Les animaux finissent, dit-il, par supporter ainsi les doses 500 et 1.000 fois supérieures à la dose mortelle. Leur sang et leur sérum jouit alors de propriétés immunisantes et cette aptitude s'étend jusqu'à leur progéniture, à qui elle est transmise soit par le sang, soit par le lait. Ne voilà-t-il pas en fait la réalisation à la fois de certaines pratiques actuelles de préparation de vaccination et sérums thérapeutiques.

Mono de Turin a constaté que le sang des anguilles et des murènes était doué de propriétés toxiques énergiques, un demi centi-cube de sérum injecté a tué en quatre minutes un chien de quinze kilogrammes. Introduit dans l'estomac, il paraît inoffensif ; chauffé, il perd ainsi toutes ses propriétés venimeuses.

CAUTÈRE - SETON - MOXA

Ce que les remèdes ne guérissent pas, le fer le guérit ; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit ; mais ce que le feu ne guérit pas, il faut le croire inguérisable. Hippocrate.

Un fait digne de remarque : c'est qu'à travers tous les siècles dont il nous reste une histoire digne de foi, la pratique des cautères, setons, moxas, s'est conservée comme le moyen le plus héroïque et le plus sûr de combattre de nombreuses maladies et celles particulièrement persistantes, chroniques ou réputées incurables par tous autres moyens.

La Baissière dit que les tumeurs des articulations sont un des fléaux de la chirurgie moderne depuis qu'elle a abandonné aux vétérinaires le seul moyen qu'elle avait de les guérir.

Le cautère actuel, dit Marc Aurèle Séverin, est héroïque, herculéen, miraculeux. Après avoir fait connaître les accidents affreux causés par le sublimé corosif appliqué à l'extérieur, je dois dire aussi que les autres caustiques, quoi qu'ils soient moins suspects, exigent néanmoins la plus grande prudence de ceux qui veulent en retirer quelque avantage.

Pigray nous apprend aussi qu'il a vu deux hommes, sur lesquels on avait essayé de guérir des hernies avec le caustique, périr d'éventration. Ces accidents sont à rapprocher de ceux constatés par le traitement des hernies ombilicales des poulains par la pommade au bichromate de potasse.

Les mouches cantharides, par exemple, dont on voit néanmoins de bons effets, ont toujours été perfides pour les voies urinaires par leur qualité agaçante, quelque attention que l'on ait eu de les associer au camphre, au lait. D'après ce qui vient d'être dit à l'occasion du cautère actuel, on pourra juger facilement du bien qu'on ferait en rendant sans délai à la médecine un moyen qu'on employait jadis avec tant de succès contre les maladies les plus rebelles et toujours avec une sorte de certitude.

On sait que le feu produit d'abord la destruction des parties qu'on lui soumet, on sait aussi que dans l'endroit brûlé il s'établit à l'instant même une inflammation indispensable pour la séparation de l'escarre et que ce travail qu'on assigne de cette matière à la nature, s'il n'est pas tout à fait conforme au travail d'une suppuration critique qui serait préférable sans doute, n'en diffère point assez pour qu'on puisse l'accuser de contrarier les vues de cette mère attentive et bienfaisante.

Pigray, en parlant du feu, ne craint pas d'avancer qu'il préserve de la peste en ce qu'il ouvre un égoût salutaire à tout le corps, mais encore une voie à la vapeur venimeuse contenue dans les veines.

Aussi, nous ne craignons pas de dire du cautère actuel (ce puissant remède) qu'il est l'unique absorbant extérieur qu'on puisse employer avec une sorte de certitude de succès contre la morsure de tout animal enragé et même venimeux, qu'il est le meilleur stimulant contre toutes les affections contagieuses, l'excitant par excellence dans les accès épileptiques de toutes espèces, le styptique le plus efficace dans les hémorrhagies, le calmant le plus sûr dans les douleurs nerveuses, le remède le plus vanté contre la carie.

Souvent, et très mal à propos, on a cru que des tumeurs appartenaient au vice scrofuleux, puisque le feu seul ou aidé de quelques évacuants pris dans la classe des drastiques a fait disparaître à jamais le plus grand nombre de ces maladies qu'on avait à tort regardées comme inguérissables.

On peut établir comme un précepte nécessaire ou comme un principe incontestable que toute obstination à continuer un exutoire dont après un mois ou deux au plus on n'aurait pu retirer quelque avantage, devient dès ce moment un mal nouveau qu'il faut se hâter de détruire.

Van Helmont De Cauterio ne craint pas de dire que, mille fois en sa vie, il a supprimé les écoulements factices sans qu'un seul des individus qu'on y voit assujettis ait jamais eu la moindre raison de s'en plaindre.

Si les topiques ne guérissent point, dit Ambroise Pare, il faut recourir à d'autres remèdes. De sorte qu'il est besoin d'un autre plus extrême, qui est le cautère actuel avec le séton appliqué derrière le col, lequel a une merveilleuse efficacité aux fluxions invétérées.

L'expérience quotidienne montre que tôt après que l'ulcère fait par le dit cautère, jette boue, la vue se clarifie, ainsi fut guéri un aveugle.

Le séton rougi au feu a guéri l'épilepsie d'un jeune homme de vingt ans, Jacques Houllier, que Pare qualifie de grande érudition et de singulière doctrine, dit de ce dernier malade qu'il tombait souvent d'épilepsie, mais incontinent que son ulcère commença à jeter sanie n'est tombé audit accident et il est vraisemblable que le virus et vénécosité prend issue par l'ulcère dudit séton.

« On voit dans *Fabrice de Hilden* qu'*Epiphanus Fernandus* a rendu la mémoire et guéri la folie en appliquant depuis cinq jusqu'à sept

cautères sur la tête, et si l'on en croit Baillon, le même moyen a servi efficacement dans un mal de tête qui, durant depuis sept ans, avait résisté à une infinité d'autres remèdes ».

Vingt fois peut-être, j'ai guéri avec le séton des malades affectés de violents maux de tête, dont plusieurs avaient été soumis au traitement complet d'un vice syphilitique imaginaire. J'en ai tiré aussi de très grands avantages dans les ophtalmies, soit que je l'ai associé à la pommade ophtalmique de Tronchin quand elles étaient rebelles, soit que je l'ai employé seul quand j'ai pu juger que cette maladie provenait d'un transport momentané d'une humeur âcre sur les yeux.

Alphonse Leroy, en 1815, usant de séton dans la peste bovine « conseille au bas du fanon de faire un large séton, d'y introduire un morceau ou bâton d'hellébore noire couvert d'onguent basilicum, et de saupoudrer de poudre de cantharides ou de former un bâton avec la racine d'iris, de la saupoudrer de résine d'emporbe et d'onguent purgatif, enfin il faut un violent irritant, et cette irritation amène quelques fois un énorme dépôt. Toutes les puissances de l'économie se dirigent vers le séton, là s'établit une grande suppuration, quelques fois de plus d'une pinte et l'animal est sauvé.

Ce moyen se pratique souvent dans le pays, où l'on emploie les bœufs aux travaux agricoles et aux charrois, là on se sert d'une renoncule âcre, cela revient aux vésicatoires chez l'homme, mais l'effet est ici bien plus énergique, puisque souvent il produit un large dépôt.

Dans la peste, souvent un cautère en a garanti ; c'est peut-être un des plus grands préservatifs, si le virus contagieux a été reçu, il s'échappe par cet émonctoire ; aussi est-ce un moyen capital à employer pour donner avec sûreté des secours aux pestiférés ».

Il y a, dit-il, des peuplades de sauvages qui refusent de prendre à l'intérieur des médicaments contre leurs maladies, mais ils se font des incisions assez profondes, et sous la peau font couler des suc de plantes et se guérissent par ce seul moyen.

On a observé que pendant la peste, ceux qui ont des cautères peuvent, avec les précautions ordinaires, s'approcher, servir même les malades, sans être atteints de la contagion.

Pour séton, on applique aussi un morceau de la racine de garou derrière les oreilles, aux bras, aux épaules et pour faire vésicatoires. Ces manières d'usiter le garou qui sont employées par les gens de la campagne guérissent même les ophtalmies les plus opiniâtres ; elles sont encore des moyens de prévenir et de dissiper les fluxions qui attaquent la tête.

Ce remède, ainsi que tant d'autres, est très estimable lorsqu'on fait mettre des bornes à ses propriétés.

Buchan, en parlant de l'ophtalmie, écrit que « si l'inflammation ne cède point aux évacuations, on applique des vésicatoires aux tempes, derrière les oreilles ou derrière le cou et l'on entretient l'écoulement pendant quelques temps au moyen d'onguent ; je n'ai jamais vu, dit Buchan, ne pas triompher de l'inflammation des yeux la plus opiniâtre mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir leur écoulement (vésicatoires) pendant plusieurs semaines.

Pour mon compte, je n'ai pas toujours été si heureux, les vésicatoires ne m'ont pas toujours réussi, j'ai dû quelque fois leur préférer le séton à la nuque.

Lorsque la maladie subsiste depuis longtemps, on obtient des effets

vraiment extraordinaires de ce moyen chirurgical placé entre les deux épaules.

Bucher, dans son herbier des plantes de Lorraine, expose que les deux dernières espèces d'helleborus Niger Sylvestres sont plus d'usage pour les animaux que pour les hommes ; on applique leur racine en forme de cautère sous la gorge des chevaux pour les guérir de l'état de langueur où ils peuvent se trouver, sous celle des vaches pour les garantir des maladies épidémiques qui peuvent régner dans le bétail ; sous la queue des brebis pour leur faire passer le clavin, et sur l'oreille des porcs pour les préserver des maladies pestilentiellles auxquelles ils sont sujets. On fait dans ces endroits un trou à la peau de ces différents animaux, on enfonce cette racine dessous, on l'y laisse pendant vingt-quatre heures, cela donne lieu à une espèce de dépôt qui est toujours favorable dans ce cas.

Dans le Parfait Mareschal, le sieur Solleysel Ecuyer dit que le cheval jettera sa gourme par un endroit blessé quand la nature est prête à se décharger et à chasser cete humeur superflue qui l'incommode au dedans. Elle nous incite à l'aider pour faire sortir l'humeur incluse au corps par le séton.

M. François Bérand, propriétaire à Avignon, âgé de 70 ans, souffrait depuis de nombreuses années de douleurs rhumatismales au dos, aux jambes et dans toutes les extrémités inférieures ; tous les remèdes lui avaient été prodigués inutilement lorsqu'une épouse, justement affectée de ses maux et d'après les conseils d'une voisine, appliqua sur les lombes, et entre deux linges, une bonne quantité de son le plus chaud qu'elle put avoir.

M. Bérand se concha immédiatement après que ce tonique eût été placé dans le lieu conforme à ses désirs. Il s'était bien persuadé que la grande chaleur d'un semblable topique était propre à la guérison, aussi était-il résigné à la supporter. Mais après avoir beaucoup souffert pendant plus d'une heure et avoir distingué les véritables effets d'une brûlure dont il put se convaincre par la fumée, il se leva enfin très effrayé du remède qu'il trouva transformé en un charbon ardent par l'effet d'une étincelle ; son lit fut brûlé en partie, le son fut enlevé par une suite bien nécessaire et toute la peau fut couverte d'ampoules considérables. La brûlure fut suivie de suppuration abondante, se trouva guérie avec les douleurs rhumatismales au bout d'environ six semaines. Depuis ce temps, quatre années se sont écoulées, et M. Bérand raconte toujours avec un nouveau plaisir la terminaison parfaite d'une maladie qui faisait le malheur de sa vieillesse.

A la suite d'un rhumatisme violent des lombes, après bien des remèdes sans succès, un ami du malade frotta toute la partie postérieure du dos avec de l'eau de vie camphrée. Un domestique qui éclairait cette opération mit le feu par maladresse à cette liqueur dont la peau était imbibée. On ne put l'éteindre assez promptement pour empêcher la cautérisation de toute la partie souffrante. On la trouva le lendemain enflammée et toute levée en phlyctènes, mais en même temps le malade guérit.

Ceux qui sont destinés à donner des soins aux malades, tels que les jeunes aides en médecine, en chirurgie, dont un grand nombre, dans les hôpitaux, ont été déjà victimes de la contagion, ceux-ci doivent, outre les précautions ci-dessus indiquées, ouvrir un cautère et le faire par incision ou au moins porter un assez large vésicatoire, parce que là s'échappe le méphitique.

J'observe que dans les maladies bilieuses ou putrides que le malade ne donne l'espérance de le sauver que lorsque les vésicatoires ont une odeur méphitique. Ce qu'il y a de contagieux par là s'échappe.

Dans la peste, souvent un cautère en a garanti, c'est peut-être un des plus grands préservatifs ; si le virus contagieux a été reçu, il s'échappe par cet émonctoire, aussi était-ce un moyen capital pour donner des secours aux pestiférés.

Fabrice de Hilden fait allusion aux longues douleurs qui suivent l'emploi des caustiques comparés aux prompts effets du cautère actuel, dont la douleur n'est que momentanée.

Le nommé Claude Verger, maréchal au village de Saint-Geneste, département du Gard, portait une ankilose au genou droit qui, depuis près de dix ans, l'obligeait à marcher avec des potences ; son volume était moitié plus gros que le genou gauche. Le cautère actuel, dont il avait été retiré de bons effets dans quelques circonstances sur des chevaux, s'offrit à lui-même comme un remède efficace.

Claude Verger se dirige sur Tavel pour y voir Jacques Soller, son ami, maréchal habile ; il le prie de lui donner le feu au genou.

Le genou malade fut donc cautérisé dans six endroits différents avec beaucoup de symétrie, sur la longueur d'environ six pouces dans les parties supérieures et inférieures de la rotule et seulement dans les endroits voisins de cet os. Verger supporta sans se plaindre la douleur de cette opération ; il témoigna même ensuite ses regrets d'avoir exigé qu'on l'eut attaché par le pied à une enclume. Une demi-heure après l'usage du feu, Sollier et Verger allèrent déjeuner dans un cabaret voisin, où chacun but sa bouteille d'un vin très généreux.

Le même jour, Verger se rendit auprès de sa femme et sans souffrir de grandes douleurs. Il se fit par les plaies un suintement considérable de matière chaude et jaunâtre qui obligeait à renouveler le pansement plusieurs fois dans la journée pendant la première semaine. La suppuration s'établit ensuite de bonne espèce et l'on s'aperçut des bons résultats du cautère actuel le dixième jour. La femme Verger eut soin de solliciter vivement l'extension de la partie malade ; elle faisait quelques fois exécuter à cette partie quelques petits mouvements qui jusque-là avaient été impossibles. Cette maladie, enfin, qu'on avait cru inguérissable, disparut complètement après l'incarnation des parties brûlées à la fin du quatrième mois de la cautérisation.

L'attaque des squires et autres tumeurs par le feu, réussit très souvent : comme Hippocrate, Séverin a fait avec le feu des cures admirables, les ulcères malins, les chancres à la joue, au nez, au fond de la gorge, réputés incurables par les médecins de son temps, cédaient comme par miracle à l'application du feu. Les bubons pestilentiels, les fistules, les exostoses, les tubérosités aux os ne résistaient point à ce remède qu'il appelait herculéen et les malades se prêtaient facilement à ses opérations.

La guérison des animaux domestiques faisait également partie de ses occupations. C'était à la faveur de ces êtres animés et précieux pour l'homme qu'il avait pu réitérer des épreuves que l'analogie rendait profitables à médecine humaine, et l'on peut dire à cet égard que l'hippiatrique lui doit autant que la chirurgie.

Lieutaud dit que le cautère actuel est d'un puissant secours pour empêcher les progrès de la gangrène, arrêter la carie des os, détruire le poison de la rage et d'autres animaux venimeux, ranimer les esprits, etc., mais il serait trop long de rapporter ici tous les effets salutaires de cette espèce de remède qui est aujourd'hui très négligé.

Il est à propos que l'ulcère artificiel soit accompagné de douleurs vives dans son commencement parce que c'est un moyen d'y attirer plus tôt l'humeur à laquelle il est destiné. Dans beaucoup de cas, les anciens ont toujours remarqué que la suppression de la suppuration était souvent un signe de mauvais augure. En 1843, la fièvre typhoïde régnait à Dinozé, un individu qui a succombé portait depuis de longues années à une jambe un ulcère, dont la suppuration fut supprimée.

Pour Ambroise Pare aussi, le cautère est un moyen héroïque. Et si pour tous ces remèdes le pauvre goutteux ne trouve allègement de son mal, il faut venir à l'extrême remède par le commandement d'Hippocrate, qui dit que ceux qui sont affligés de douleur interne de l'ischion, la cuisse se luxe et deviennent tabides et clochent à perpétuité si on ne les cautérise. Aussi Celse commande qu'on ulcère la peau aux vieilles douleurs sciatiques en trois ou quatre lieux avec cautères, car toutes telles douleurs quand elles sont envieuxées a grand peine peuvent estre guaries sans brusleures et on en a veu plusieurs qui ont recouvert santé après l'application des cautères.

Le meilleur remède contre les convulsions : un bouton de feu pour les animaux sur la fontanelle antérieure ; n'applique-t-on pas un fer chaud sur la fontanelle antérieure des chiens pour les préserver de la rage spontanée ? C'est ce qu'on appel flâtrer et même lorsque les hommes ont été mordus, ne les envoie-t-on pas à Saint-Hubert, ou après les remèdes usités on leur applique au front ou sur la fontanelle antérieure la clef de Saint-Hubert, qui est un fer chaud, ce qui fait l'effet du moxa.

Houlier vit souvent les plaies de la tête être salutaires dans diverses affections nerveuses, notamment l'épilepsie et il recommande l'application de la calotte de poix chaude. Cette pratique s'est conservée par tradition pour le traitement de la maladie des chiens atteints de méningo-encéphalite, et même pour la même maladie (vertigo, vertige du cheval) et il n'est aucun vétérinaire qui actuellement n'ait pas rencontré de jeunes chiens munis de leur calotte de poix comme préservatif de la maladie, et il m'est arrivé d'avoir vu un propriétaire qui avait appliqué cette calotte de poix chaude sur le crâne d'un cheval atteint de méningite, parce que, m'a-t-il dit, il connaissait ce remède par son grand-père maréchal, qui avait guéri des chevaux à vertigo de cette manière.

Dans les cas de gourmes traînantes, torpides, il n'y a rien de tel qu'un seton pour obtenir la guérison et résoudre la maladie.

Ces égouts (les cautères) ont le plus heureux succès, non seulement dans les maladies de la tête et des yeux, mais encore dans le traitement de la goutte sciatique toutes les fois qu'on a pour objet de détourner une humeur et de l'obliger à se porter sur une partie déterminée.

Tous les praticiens savent qu'il y a diverses maladies aiguës qui se terminent par un abcès critique ; quand celui-ci se trouve dans l'intérieur du corps, c'est une crise très fâcheuse et le plus souvent funeste ; aussi ne doit-on rien négliger de ce qui peut faire porter à la peau ou à l'extérieur, ce dépôt d'humeur qui se prépare ou à l'y rappeler. Ce sont des effets que peuvent produire des cathartiques. Personne n'ignore qu'il ne faut pas travailler mal à propos à dessécher et à faire cicatriser les ulcères anciens qui, dans un âge avancé, deviennent un écoulement salutaire au moyen duquel les humeurs nuisibles engendrées dans le corps en sont chassées par la nature seule.

La suppression de cet écoulement ne manquerait pas de devenir

funeste, parce qu'une telle humeur purulente n'ayant plus de sortie, se porte souvent sur le foie, le poumon ou un autre viscère. Ce que nous venons de dire doit aussi s'appliquer aux cautères anciens qu'on doit entretenir lorsqu'ils sont disposés à se sécher.

Turck dit que « la sciatique par le moyen de laquelle il se serait engendré une humeur gras visqueux et muqueux en l'article qui causerait claudication et ferait amaigrir le membre, lorsqu'il y aurait curation particulière et différente des autres, car il faudrait pour guérir le mal appliquer un cautère en la partie postérieure de l'ischion, suivant l'aphorisme hippocratique, de dissiper et conformer cette mucosité qui ne se peut résoudre, ni évacuer par les autres remèdes ».

D'après Rufus, le cautère est le vrai spécifique de migraines invétérées. Grant a guéri une demoiselle qui souffrait d'une migraine violente depuis beaucoup d'années, en lui faisant un cautère sur la tête, à la jonction de deux sutures sagittales et temporales, mais la profondeur de ce cautère doit porter jusqu'à l'os, il faut qu'il soit découvert entièrement et dépouillé de son périoste.

Le moxa est le genre de remède qui est d'usage le plus fréquemment dans les pays orientaux et les habitants viennent à bout de guérir les douleurs les plus opiniâtres de rhumatismes, de goutte et de toute autre nature et l'on dissipe l'apoplexie, l'épilepsie et les autres maladies qui ne peuvent être guéries par de grandes et promptes révulsions.

En Égypte, l'empirique tire d'une petite boîte un tampon de coton un tant soit peu moins large qu'un écu de trois livres et le place sur la fontanelle antérieure de la tête rasée, après avoir mis le feu sur la partie supérieure du coton, il brûla sourdement, mais lorsque la douleur de la brûlure se fit sentir, il souffla dessus jusqu'à ce que tout fût consommé. (D^r Legendre).

Les Japonais font particulièrement usage, dit le D^r Legendre, de la ponction avec des aiguilles d'or et d'argent d'une longueur prodigieuse et la pratiquent surtout dans l'inflammation endémique des testicules, dans une espèce de coliques occasionnées par la boisson Sakti, dans la pleurésie et les obstructions du foie et dans un grand nombre de maladie, ils enfoncent ces aiguilles dans la peau en les y laissant pendant trente respirations.

Les Egyptiens avaient recours aux brûlures, ils emploient surtout le moxa et ils ne regardaient la paralysie incurable que lorsqu'elle avait résisté à ce remède. La cautérisation du moxa qui est plus longue et plus douloureuse que celle du cautère actuel, a en France des partisans distingués et elle jouit toujours en Asie d'une grande vogue, non seulement comme excellent remède, mais encore comme préservatif d'un grand nombre de maladies.

En Chine, la chirurgie était presque nulle, entravée par la croyance religieuse. Le corps doit être intact pour jouir de la vie future, c'est pourquoi la médecine chinoise agissait de préférence par des moyens externes et qu'elle a surtout cherché la guérison des maladies par les vésicatoires, l'acupuncture, le moxa, le massage.

Les moxas associés aux bains de Plombières, dans des cas considérés comme incurables, ont donné des résultats surprenants.

Une dame était atteinte de gastro-entérite chronique avec hypertrophie du foie et des glandes mésentériques, prend des bains, ensuite j'eus alors recours aux moxas superficiels appliqués sur les régions abdominales les plus malades, cette dame les supporte très bien, elle en eut jusqu'à treize en suppuration à la fois.

A une autre vomissant continuellement et ne supportant rien, pendant les six premières semaines de son traitement, je prescrivis du lait caillé pour unique nourriture et deux bains tièdes par jour d'une heure à deux, un petit moxa superficiel sur la région malade gastrique. Il produisit une prompte amélioration, puis depuis remplacé par un exutoire au bras.

L'abcès de fixation dans la peste humaine a été reconnu d'une grande efficacité par Thoulon et Forgues.

L'injection de un à trois centicubes d'essence de télébenthine est faite à la cuisse ou au bras qui porte le bubon, aussi, près que possible de la région où siège le bubon ; en cas de bubon double au membre du côté touché en premier lieu, ou le plus fortement. Cette injection doit être aussi précoce que possible, l'idéal voudrait qu'elle fut faite dès le premier jour du stade d'ébriété. En raison des phagadénismes fréquents chez les indigènes, inciser largement l'abcès avant qu'il s'ulcère et s'ouvre spontanément. D'après les auteurs, l'abcès empêche les localisations secondaires dans la peste sur le poumon, raccourcit le stade fébrile, peut faire avorter le bubon où s'il est déjà nettement formé arrête son développement et diminue la douleur « exquise » si caractéristique du bubon pesteux.

Les auteurs ont adopté systématiquement cette méthode de traitement en avril 1919 par suite des résultats obtenus par Artaud, *en raison du fait de notoriété courante que les porteurs d'ulcères ne meurent presque jamais de pneumonie et résistent aux toxémies et que depuis mai 1918 le lazaret de la Pointe aux Chameaux n'a pas eu un seul porteur d'ulcère phagédénique, et ils sont légion en milieu indigène, qui soit mort de peste bubonique concomitante, ni qui ait contracté de peste pulmonaire ou scepticémique à la suite d'injections de « spec-tacrol » pour abcès de fixation.*

Le poux (guérisseur) fut même employé comme un excellent révulsif. Lieutaud, dans sa matière médicale, cite des guérisons par la révulsion produite par les poux ou la galle. « Le mouvement continuuel de ces insectes entretient de vives démangeaisons que si elles ne sont pas poussées trop loin, peuvent amener une révulsion salutaire à certaines affections. J'ai vu des ophtalmies chroniques, des dartres faciales, des engorgements glandulaires céder à l'apparition des poux.

MARÉCHAUX

Les maréchaux furent les premiers hommes qui se livrèrent spécialement à l'étude de la maladie des chevaux ; ils furent les précurseurs des grands hippiâtres, des empiriques célèbres et des artistes vétérinaires.

Ils jouissaient au point de vue social d'une situation reconnue par les statuts des anciens corps de métiers, les ordonnances des Rois les concernant et des ducs dans les pays de l'Est et des Marches de Lorraine, voisins des Allemagnes.

Le 9 mai 1729, ordre aux officiers de l'Hôtel de Ville d'Epinal de donner un logement au sieur Malcuit, ancien cheveu léger de S. A. R., car il a une épreuve pour connaître les chevaux morveux. poudres et remèdes pour diverses maladies des chevaux, le scorbut, les

gourmes, les tranchées, le feu, la morve et remèdes pour bêtes à cornes, les maladies de la langue (sans doute la fièvre aphteuse), dont la Province de Gannat est affligée en 1731.

Les maréchaux étaient compris parmi ceux auxquels il était permis de détenir des substances nocives et de même que les apothicaires, médecins, chirurgiens, teinturiers, sages-femmes, ils étaient tenus d'avoir obligatoirement des registres des substances nocives qu'ils détenaient et d'inscrire celles dont ils se servaient ou distribuaient.

Le 30 avril 1740, le mareschal Jacob Muller empoisonna avec de l'arsenic ; il est brûlé vif sur un bucher dressé sur la Place publique de Bitche, son corps réduit en cendres et icelles jettées au vent après être mis entre les mains de l'Exécuteur de la haute Justice avec écriteau devant et derrière portant en gros caractères le mot : « Empoisonneur pour être par lui attaché au poteau avec chaîne de fer et brûlé vif ».

CHÂTRERIE

La ferme de la Châtrerie était très recherchée en Lorraine et d'un très grand rapport. En 1740, la Relaisse du droit de châtrerie au pays de Vôge était au profit de Léopold Chevreton, maître châtrier à Blevaincourt.

Dans le pays de Blevaincourt, de temps immémorial, il était tenu école de châtrerie et un diplôme de maître châtrier était délivré après un stage suffisant dans le métier de châtrerie.

Ce diplôme permettait à ceux seuls qui en étaient possesseurs d'exercer le métier de châtrier. La maîtrise de la châtrerie était réglementée et si le diplômé avait un privilège, il était tenu à des devoirs, sous peine d'amendes sévères et dans les cas graves de privation du dit métier et confiscation de ses instruments.

Le prix de la castration, pour toutes les espèces mâles et femelles, était officiellement établi, les communes devaient tenir un registre de tous les animaux susceptibles d'être opérés, mais les maîtres châtriers étaient tenus de passer régulièrement pour pratiquer les castrations aux époques habituelles déterminées, sous peine de voir les cultivateurs opérer eux-mêmes ou faire opérer leurs animaux, faute de la venue du châtrier officiel.

En 1717, un procès à ce sujet s'est déroulé devant la Cour au sujet de savoir « s'il était permis aux propriétaires de faire châtrer leurs cochons de lait et agneaux par qui ils jugent à propos ».

La Cour l'a ainsi jugé, par arrêt du mois de décembre 1717 pour un particulier de Faulquemont contre le châtrier du même lieu, parce que les chartres des châtriers ne font aucune mention de ces animaux, que parce que la coupe ne peut en être différée, mais depuis la connaissance de ces matières, il a été attribué en première instance aux juges domaniaux et par appel à la Chambre des comptes et il n'est plus permis aux propriétaires de châtrer ou faire châtrer par leurs domestiques et bergers que leurs agneaux et non pas les cochons de lait.

Ainsi est rédigé « l'Arrêt portant règlement pour l'exercice des Droits de Châtrerie dans toute l'étendue de son ressort, du 26 novembre 1777 T. XIII » :

La Chambre ordonne : 1° que lorsque les maîtres châtriers préposés par l'adjudicature générale du droit de Châtrerie, ses sous-fermiers ou commis feront au printemps et en automne les tournées voulues par

l'article 1^{er} de l'Arrêt du Conseil des Finances du 22 avril 1752 concernant la Châtrerie ; ils seront tenus de se rendre pour les six heures au plus tard dans les lieux où ils devront faire leur visite le lendemain et qu'au moment de leur arrivée, ils en instruiront leur syndic et en cas d'empêchement un autre officiel ou notable habitant à l'effet de quoi il en sera dressé sur le champ et sans frais un acte au greffe contenant l'élection d'un domicile dans le lieu, et fait par le châtréur présent, ainsi que l'heure à laquelle il est arrivé et en a donné avis et sera ledit acte signé du châtréur, de l'officier ou notable habitant auquel il se sera présenté et du greffier, le tout à peine de nullité des procès-verbaux de reprises que pourraient être dressés contre ceux qui auraient fait sortir leur bétail dans le jour du lendemain avant d'être visité.

2° Les dist maîtres châtréurs, leurs commis ou préposés commenceront la visite des bestiaux au lever du soleil par une première tournée à distinguer dans chaque maison et à y prendre un état des animaux qui doivent être coupés, lequel lorsqu'il sera dressé, il sera libre aux habitants d'employer les autres au travail s'ils le jugent à propos ou de les envoyer à la campagne après qu'ils auront été visités et seront tenus lesdits châtréurs de dresser les procès-verbaux de contraventions par eux reconnue immédiatement après leur visite et d'en donner copie aux repris dans les vingt-quatre heures ou dans le jour suivant à peine de nullité.

3° *Fait défense aux Communautés et à tous particuliers de proposer recevoir ou faire à l'avenir, aucuns abonnemens sur l'exercice du droit de châtrerie avec les fermiers de ce droit ou leurs commis à peine de nullité des mêmes abonnemens et de cent livres d'amende contre les contrevenans applicables moitié au dénonciateur, moitié au Domaine du Roi. Enjoint aux dits fermiers ou commis de faire par eux-mêmes toutes les opérations de châtrerie à eux attribuées, sans pouvoir les déléguer même aux propriétaires du bétail à couper quand ces derniers offriraient la totalité du droit.*

Cet Arrest du 26 novembre 1777 complétait « l'Arrest du Conseil Royales Finances et Commerce du 22 avril 1752 » réglant les droits de châtrerie.

Art. 1^{er}. — L'adjudicataire de la ferme des Châtréurs aura seul à l'exclusion de tous autres le droit de faire châtrer tous les animaux énoncés au tarif ci-après, dans toutes les villes, bourgs, villages et hameaux et dépendances des Etats de S. M. et pour cet effet, il sera tenu de préposer et fournir un nombre suffisant de châtréurs pour que ces opérations soient faites dans le temps et aux saisons convenables, lesquels châtréurs seront par lui distribués dans les dits Etats par départemens séparés dans tous les lieux desquels feront chaque année au moins deux tournées chacun à leur égard, l'une au printemps, l'autre en automne, à peine de tous dépens, dommages et intérêts envers ceux qui pourraient souffrir de leur retard et négligence.

V. — Seront lesdits sous-fermiers châtréurs, leurs commis et préposés solidairement responsables de la perte des animaux qu'ils auront coupés s'ils viennent à périr par leur faute ou impéritie et obligés dans ce cas de payer le prix au propriétaire après expertise.

VI. — Fait aussi S. M. très expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition elles puissent être autres que les dits sous-fermiers châtréurs, commis ou préposés dans leurs départemens ou districts d'y châtrer aucun animal, même ceux à eux appartenant à

peine de dix livres d'amende par chaque contravention, de pareille somme pour dommages et intérêts envers les dits sous-fermiers châtreurs, chacun à leur égard dans leurs départements et districts aussi pour chaque contravention et du double dans le cas de récidive tant de la dite amende que des dommages et intérêts.

VIII. — Pourront néanmoins tous particuliers châtrer ou faire châtrer par leurs domestiques et bergers leurs moutons, brebis et agneaux.

X. — Fait défense S. M. à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles puissent être desdits lieux ou lesdits fermiers châtreurs, leurs commis ou préposés se présenteront pour faire leurs visites et fonctions de sortir ou faire sortir de leurs écuries dans la journée du lendemain de leur arrivée aucun de leurs bestiaux pour être envoyés à la campagne ou ailleurs après qu'ils auront été avertis de la dite arrivée, à peine d'être poursuivis comme fraudeurs des Droits de la Châtrerie et comme tels condamnés aux amendes, dommages et intérêts portés au présent arrêt.

Tarif des salaires des Maîtres Châtreurs

Pour la coupe d'un cheval de prix.....	5 livres.
Pour la coupe d'un cheval de labour.....	3 livres
Pour un poulain d'un an ou deux ans.....	2 livres.
Pour une jument au lait (ovariotomie).....	3 livres.
Pour un taureau de 4 à 5 ans.....	1 livre 10 sols.
Pour un taureau de 2 à 3 ans.....	1 livre
Pour un taureau au lait ou d'un an.....	15 sols.
Pour un gros porc mâle.....	2 livres.
Pour une grosse truie.....	1 livre
Pour un cochon au lait.....	5 sols.
Pour une truie au lait.....	10 sols.
Pour un bouc.....	10 sols.
Pour un chien.....	1 livre
Pour une chienne.....	1 livre 10 sols.

En 1754. — Les habitants de Hadol déclarent qu'en l'absence du châtreur ils ont castré leurs porcs, truies et taureaux. Le droit de châtrerie, vers 1740, est réclamé au profit de Léopold Chevresson, maître châtreur de Blevaincourt.

Une liasse de deux pièces datant de 1775 porte l'état des petits porcs castrés à Igney et à payer au châtreur à la Saint-Remy et à la Saint-George par les propriétaires.

Ce tarif est très intéressant en ce sens qu'il nous renseigne sur les espèces et le sexe des animaux châtrés. Nous voyons aussi qu'on châtrait des juments et des chiennes.

La technique de ces opérations se perdra avec l'effritement des corporations et il faut arriver à la fondation des écoles vétérinaires pour remettre en honneur, ensuite perfectionner ces procédés conservés seulement par tradition par certains empiriques qui les tenaient de leurs ancêtres, comme les « tailleurs » taillant la pierre et criant leur mestier par les rues et faubourgs des villes.

L'ovariotomie et de nombreuses opérations abdominales étaient pratiquées sur l'espèce canine sous la direction des gentilshommes attachés à la vénerie, car il n'était pas rare de voir de grands Seigneurs possédant des meutes en plus grand nombre que la vénerie royale et se montant à quelques centaines de sujets. La chasse était un jeu et privilège de Prince. Le règne de Louis XV n'était déjà plus du reste le beau temps de la vénerie, car un Edit de 1737 avait supprimé trente-huit charges de gentilshommes sur 44, plus toutes les charges de fourriers, valets limiers, les petits valets de chiens, maréchaux-ferrants, chirurgiens, boulangers et châteurs de chiens.

En 1764, la meute elle-même est réduite à cent chiens au lieu de cent quarante.

Les hongreurs, châteurs s'étaient aussi essayé à toutes sortes d'opérations sur les animaux ; ils pratiquaient très souvent l'art des accouchements et se risquaient parfois à pratiquer l'opération césarienne sur les animaux. *On en a vu dès le treizième siècle, et probablement auparavant, réussir des opérations césariennes sur des femmes, alors que les sages-femmes hésitaient à la pratiquer.*

Arch. 1776-1778. — Déclaration de castration des porcs et truies. Allocation du porc mâle. Commune d'Aydoilles.

Si la riflerie était réglementée et si la charge de rifleur s'achetait, une autre charge concernant directement la médecine et la chirurgie était très recherchée. C'était celle de la châtnerie. Depuis très longtemps dans les archives de Lorraine le droit seigneurial mis en adjudication existait depuis l'an 1200 ; il est relaté constamment que tel ou tel village attend le châteur, qu'on a fait le dénombrement des porcs, truies, taureaux et entiers, mais que n'étant point venu et le temps pressant, on a châté malgré lui et que l'on s'offre à payer la taxe. L'attribut du châteur dans les Vosges était un sifflet à huit compartiments, le « fuiteau », comme le plat bassin fut l'enseigne du chirurgien, le châteur exerçait aussi très souvent la médecine et la chirurgie et les coupeurs de cochons furent, du XIV^e au XVII^e siècles, très renommés pour exécuter l'opération césarienne, qu'ils réussissaient fort bien. Aussi y eut-il de nombreuses réclamations de la part des médecins, chirurgiens, barbiers, étuvistes, qui trouvaient que les coupeurs leur faisaient concurrence.

L'opération césarienne, à cette époque, se pratiquait couramment sur les femmes mortes en mal d'enfants afin d'obéir aux prescriptions des Conciles, dans le but de baptiser les fœtus ou embryons qui avaient des signes de vie et de nombreuses discussions théologiques eurent lieu et de gros volumes furent écrits par des savants théologiens pour déclarer à quel âge minimum le produit de la conception devait être baptisé sous peine d'aller en enfer.

Le moine Richer de Senones, dans ses chroniques, relate ainsi cette opération pratiquée par les sages-femmes, en 1258, sur la femme d'un seigneur, dans le chapitre intitulé « d'une femme morte en mal d'enfant et ressuscitée par le mérite de Sainte Elisabeth ».

« Entrez qu'ils furent au logis de la femme la trouvèrent à demy morte et voyant qu'elles (les sages-femmes) n'y pourroient profiter, s'en retournèrent arrière. Cependant la pauvre femmelette travaillant quelque espace de temps en telle infirmité rendit l'esprit.

« Or, les sages-femmes adverties qu'elle étoit morte, retournèrent hâtivement pour scavoir s'il y avoit moyen de tirer l'enfant du ventre de sa mère et de fait ayant pris licence de son mari elles ouvrirent

sôn corps avec razors et par la volonté de Dieu et de Sainte Elisabeth l'enfant fut trouvé vif et l'eslevant du ventre de sa mère le présentèrent comme nouveau héritier à son père ».

« Les sages-femmes ayant emmaillotté la défunte la remirent au cercueil... la femme qui n'estoit qu'esvanouit guérit.

« Ce, bon Seigneur jouyst de l'héritier tant désiré et recouvra sa femme défunte avec laquelle il vesquit beaucoup de jours joyeusement ».

Les Arabes pratiquaient l'opération césarienne sur la jument ; la preuve en est tirée du Naceri. Veux-tu, dit Ady à Ibn Okaicar, voir une jeune pouliche que nous avons ? Très volontiers, Ady fit amener la jeune pouliche. Ibn Okaicar la regarda et demanda qu'on la fit marcher devant lui. Puis, aussitôt : « Mon cher Abou Zarif, dit le voyageur, je ne vois pas de défaut à cette pouliche, je lui trouve les qualités des chevaux de pur sang, seulement elle est fille d'une mère qui a été éventrée avant la mise bas. Et comment connais-tu cela ? Par Dieu, je l'ai montré ma pouliche à bien des amateurs expérimentés, à de vrais connaisseurs et pas un d'iceux ne m'a dit ce que tu viens de me dire en dernier lieu. Mon cher, je vois que son poil n'a pas mûri dans la matrice et qu'il n'a point le lissage que le rend parfait ».

1466. — Tiré des chroniques de Metz. — Le vingtiesme jour d'apvril très passa dame Mariatte femme le Seigneur Pierre Deudeney, aman et échevin et fut morte d'enfant et la convint fendre et ouvrir pour avoir l'enfant.

1494. — Le vingt neufviesme jour d'apvril molrut dame Gertrude, fille Seigneur Jehan Chaverson et femme Renalt le Gournais qui estoit jeune de vingt deux ans et estoit enceinte d'enfant et fut ouverte.

Faut-il rappeler la Loi de Numa Pompilius portant déjà qu'on cuvrirait toute femme morte enciente afin de conserver l'enfant s'il était possible.

En 1610, Denys Van Der Sterre prouve que l'enfant est quelque fois encore vivant plusieurs heures après que la mère a cessé d'exister.

Jacques Nufer, coupeur de cochons à Sigershausen, appela auprès de sa femme en couches onze sages-femmes et lithomistes qui ne purent la délivrer. Alors il demanda au Sénéchal la permission de lui ouvrir le ventre. Cette permission lui fut accordée, il fit l'opération et chacun fut saisi d'étonnement.

Par un décret de Frédéric Legrand, datant de 1771, l'exécuteur des hautes œuvres était autorisé à soigner blessures et ulcères. Vers la fin du XVIII^e siècle encore les chirurgiens de l'armée prussienne étaient de simples barbiers et ce n'est qu'en 1785 que fut instituée à Vienne, grâce à l'Italien Brambella, l'Académie militaire médico-chirurgicale.

RIFFLERIE

MAITRES des HAUTES et BASSES ŒUVRES

Le droit de rifferie, consistant à dépouiller des cuirs ou peaux les cadavres des animaux, était réglementé dans un but d'hygiène depuis les temps anciens, car dans les archives de Lorraine et de Vôge les chroniques parlent souvent des démêlés du Riffleur et du Maître des Hautes et Basses Œuvres avec les paysans ou les communautés et villes.

Ceux qui les détiennent sont à la fois redoutés et tenus à distance :

ce sont de vils hommes, ainsi qu'ils sont quelquefois dénommés des « merdants ».

1602. — Arch. d'Epinal. — Mémoire sur les gages de la personne qui exerçait le vil office, c'est-à-dire l'équarisseur chargé en même temps d'enlever les immondices des rues et de donner la question aux prisonniers détenus à Remriemont.

1658. — Arch. d'Epinal. — On va chercher à Châtel le maître des Basses Oeuvres pour trainer à la rivière une coche morte à la Grande Rue.

1715 - 28 janvier. — *En suite d'un ordre de la Chambre des Comptes, le Conseil fait signifier à Nicolas Leiry, maître des Hautes et Basses Oeuvres de ne plus toucher aucune denrée exposée sur les marchés et de n'aller à l'église ailleurs que sous les cloches. Pour l'indemniser de cette mesure, on augmente ses gages de cinquante francs.*

1738 - 10 juillet. — Amende de dix francs contre un bourgeois pour avoir fait dépouiller un cheval près de la grande route de Plombières et négliger de le faire enfouir.

1740. — Requête du Maître des Hautes et Basses Oeuvres, tendant à faire défense aux bourgeois d'enterrer eux-mêmes les bêtes mortes

Les bourgeois de la ville en représaille demandent l'application d'un vieux règlement, par lequel il était défendu au maître des hautes et basses œuvres et aux siens de mettre la main dans le panier de pain bénit, de se placer indistinctement dans les bancs de l'église et de lâcher ses bêtes au troupeau commun (mesures de précautions contre la contagion).

1756. — Requête adressée par les habitants de Mirecourt à l'Intendant de Lorraine exposant que le Maître des Basses Oeuvres enterrait les bêtes mortes dans un terrain situé près du cimetière de la ville, qu'il arrivait parfois que le clergé et les convois funèbres se rencontreraient en concurrence avec le Maître des Basses Oeuvres conduisant une voiture chargée d'animaux morts et qu'il fallait alors marcher en compagnie ou lui céder le pas ; ils demandent qu'un autre terrain soit désigné pour enterrer les bêtes mortes.

1757. — Procès-verbal de deux experts, disant qu'une vache de Raon a péri parce qu'elle a été mordue d'un dogue à la tête, aux oreilles, et sous le cou ; cette vache était enflée, elle était pleine de veau, belle et bien portante, elle aurait valu treize écus. Déclaration du Maître des Basses Oeuvres de Raon, disant que la vache précédente n'est morte que parce que le chien lui a percé le cou, ce qu'il a vu en rifflant la dite vache, les autres morsures ne l'auraient pas fait périr.

1762 - 2 juin. — Ensuite de la maladie qui règne sur les bêtes à cornes, défense au sieur Vaise, Maître des Hautes Oeuvres en cette ville de riffler aucune bête de race bovine.

Par l'Arrêt du 9 mai 1772, rendu sur la requête à elle présentée par Pierre Rheyne et Laurent Roch, Maîtres des Hautes et Basses Oeuvres dans toutes les dépendances des bailliages de Nancy et de Vézelize.

Les villages, villes et communautés assigneront dans le mois un terrain suffisant pour servir de voirie, à l'effet d'y être fait le dépôt des bêtes qui auront été blanchies dans chacun des lieux qui en dépendent à la distance d'une demi-lieue au moins des villes et villages, lorsque le ban aura cette étendue ou à son extrémité lorsqu'il ne l'aura pas et sans qu'il puisse en être éloigné de plus d'une lieue. Payer au domaine de Sa Majesté trente francs de cens annuel pour la rifflerie dans le bailliage de Vézelize, les a autorisés à percevoir dans l'étendue du dit

bailliage de Vézélise et dans celle du bailliage de Nancy, savoir dans les villes, cinq francs six gros et dans les villages trois francs six gros pour chacune grosse bête, chevaux, vaches ou bœufs, pareillement trois francs six gros dans les villes et deux francs dans les villages, pour poulains et veaux, tant pour la conduite des dites bêtes qui dans les campagnes sera faite par les habitants que pour la dépouille d'icelles, et même pour les enterrer, ce qui aura lieu en cas de maladie contagieuse, si mieux n'aiment les propriétaires des dits chevaux, bœufs, vaches, poulains et veaux, abandonner leurs peaux pour tous frais.

1719 - 29 août. — Ordre aux propriétaires des chiens de les tenir à l'attache pendant 40 jours, parce qu'un chien enragé a traversé la ville et a mordu plusieurs personnes. *Le maître des Hautes Œuvres est chargé de tuer ceux qu'il trouvera dans la rue et recevra cinq francs de chaque propriétaire.*

Par Arrest du 15 juillet 1775, portant règlement pour le droit de rifflerie dans les Prévôtés de Neufchâteau et Châtenoy.

Le droit de rifflerie a été fixé par le règlement de la Chambre du 9 mai 1772. En conséquence a fait défense au Fermier du droit de Rifflerie dans les mêmes Prévôtés de Neufchâteau et Châtenois, de percevoir pour lesdits droits, savoir dans les villes au delà de cinq francs six gros barrois pour les bœufs, vaches et chevaux, de trois francs six gros pour les poulains, veaux, chèvres et moutons, et dans les villages au delà de trois francs six gros pour les grosses bêtes et de deux francs pour les mêmes, sauf aux propriétaires à abandonner les peaux des dites bêtes pour tous droits et à la charge de satisfaire en outre aux autres conditions imposées par le dit règlement.

Les habitants des communes et des villes n'exécutent pas loyalement les règlements concernant la rifflerie et étant informé que certains habitants des villes et de la campagne s'ingèrent dans les fonctions de riffleurs, si de cet abus il ne résultait qu'un préjudice à ceux qui tiennent ce bail ou à titre d'aocensemment le droit de rifflerie, le remontrant aurait laissé à ceux qui sont intéressés le soin de s'en plaindre, mais pour multiplier leurs fonctions et en tirer le plus de profit, ces particuliers ne se contentent pas de dépouiller eux-mêmes les bestiaux que les maladies ou quelques autres accidents font périr chez eux, ils en achètent encore dans le voisinage de leurs communautés, qu'ils viennent escorcher sur le finage dont ils dépendent et laissent les différentes parties de ces bestiaux dans la campagne à proximité des habitants, ce qui cause une infection capable de répandre les maladies les plus graves dans le canton. Il y a plus, l'objet principal de ces habitants est de faire un gain assuré sans supporter la moindre dépense, ils se font abandonner partout où ils en trouvent des bestiaux qui étaient atteints de maladies dont la contagion est si dangereuse qu'elle exige qu'on couvre de quatre à cinq pieds de terre l'animal et son cuir pour n'encourir aucun danger et sans prendre même la précaution d'enterrer l'animal et d'en éloigner les dépouilles des habitants du canton, ils emploient le cuir aux usages ordinaires. *De là deux maux à craindre, celui que l'infection des dépouilles peut causer dans l'air, l'autre celui que le cuir peut communiquer à ceux qui s'en servent*, et comme il importe de les prévenir par le maintien d'une police si intéressante à l'ordre public, le remontrant croit devoir proposer à la Cour de prescrire les précautions nécessaires en pareil cas à ces causes.

Par Arrest du Parlement du 27 mars 1781, requérait le Procureur

général du Roi, être fait défense à tous particuliers, autres que ceux qui tiennent à bail ou à titre d'acensement du Domaine, le droit de rifferie, d'écorcher et de dépouiller aucune bête morte, ordonne que dans chaque commune il sera désigné par les maires et gens de justice un endroit suffisamment éloigné des habitants pour déposer les dépouilles de celles qui n'auraient pas été attaquées de maladies contagieuses, avec défenses aux habitants des dites communautés de déposer ces mêmes dépouilles ailleurs, à peine de vingt livres d'amende.

III. — Faisons défense aux pâtres des communautés où la maladie épizootique se sera manifestée, de conduire les bestiaux de la dite communauté parcourir sur le ban des communes voisines respectivement aux pâtres des communautés voisines de conduire les bestiaux parcourir sur le ban de la communauté où la maladie se sera manifestée ; il sera tenu d'avertir la communauté voisine, laquelle défense subsistera jusqu'à l'entière guérison des bestiaux sous peine de 50 livres d'amende contre les dits pâtres dont les communautés seront respectivement responsables.

IV. — Faisons pareillement défense aux propriétaires de bestiaux, dans les communautés où la maladie épizootique se sera manifestée, de faire conduire les dits bestiaux **sains ou malades**, dans les communautés voisines ou dans les foires, de les y vendre, à peine de l'amende de cinquante livres contre chaque propriétaire contrevenant et enjoignons aux syndics des dites communautés de tenir la main à l'exécution de ladite défense.

V. — Dans le cas où une bête de quelque espèce que ce soit viendra à mourir dans une communauté infectée de la dite maladie, le propriétaire sera tenu d'en avertir sur le champ le syndic de la communauté et la dite bête morte soit qu'elle soit réputée saine ou malade, sera aux frais du propriétaire et en présence du syndic, enterrée avec sa peau dans une fosse de six pieds de profondeur qui sera remplie et fermée sur le champ, dont la terre sera ensuite bien battue, après que la peau aura été préalablement tailladée et déchiquetée, et dans le cas où le propriétaire s'y refuserait, autorisons le syndic à le faire aux frais du propriétaire, lequel sera en outre condamné en 50 livres d'amende sur le procès-verbal qui sera dressé de son refus.

VI. — N'entendons néanmoins dans les communautés où il ne se sera manifesté aucune maladie épizootique, priver les propriétaires de bestiaux des bénéfices qu'ils peuvent retirer de la vente des peaux des bestiaux morts par accident, ils pourront en conséquence lorsqu'une de leurs bêtes viendra à mourir, faire constater par le syndic et deux experts qui seront par lui nommés, si elle ne renfermait aucun principe contagieux et alors il leur sera libre de la dépouiller ou de la faire dépouiller par ceux qui en ont le droit, sans cependant qu'ils puissent dans aucun cas laisser exposés les corps des animaux qui seront également enterrés dans une fosse de six pieds de profondeur laquelle sera fermée sur le champ et la terre bien battue, sous peine, en cas d'exposition des bestiaux morts, de cinquante livres d'amende contre les propriétaires et par chaque bête ainsi exposée. Autorisons les syndics respectifs à payer à chacun des experts qu'ils nommeront à l'effet de la visite, dix sols de France pour chaque visite, lesquels leur seront alloués dans les comptes de leur gestion en rapportant les originaux des procès-verbaux.

VII. — Pour assurer l'exécution des articles précédents, ordonnons que dans la huitaine pour tout délai, il sera désigné dans chaque com-

munauté un endroit suffisant éloigné des habitants pour y enterrer les bêtes mortes, laquelle désignation sera faite par une délibération qui en indiquera la distance et la contenance et qui nous sera nécessairement adressée pour être approuvée. Autorisons les syndics respectifs à dresser procès-verbaux des contraventions aux dispositions de notre présente ordonnance pour être prononcée contre les contrevenans, à telle peine qu'il appartiendra. Mandons à nos subdélégués chacun en droit soi de tenir exactement la main à l'exécution des dispositions de la dite ordonnance qui sera imprimée, publiée et affichée partout où besoin sera.

Signé : DE LA PORTE.

1782. — Viménil. — Désignation d'un terrain communal pour enterrer les bêtes mortes.

1782. — Pallegney, Vaxoncourt, Rancourt. — Délibération par laquelle on désigne un endroit pour enterrer les bêtes mortes d'épizootie.

1783. — Décision des maires, commis élus et principaux habitants de la commune de Rey (ban de Ramonchamp), par laquelle ils choisissent un terrain d'une contenance d'environ deux quarts (10 ares) pour enfouir les animaux « qui pourraient périr par la contagion venimeuse ».

En l'an 1930, nous n'en sommes pas encore arrivés à avoir un cimetière d'animaux dans chaque commune, à signaler aux directeurs des services sanitaires vétérinaires, une des mesures vraiment utiles pour combattre les contagions en l'absence de ce clos d'équarissage que nous ne verrons jamais installer rationnellement dans toute la France, nos mœurs administratives et parlementaires, de même que les bases de la Constitution ne permettent pas d'espérer une solution satisfaisante à ce sujet.

Quelle régression sanitaire nous avons faite, car au temps de Vitruve, l'hygiène était déjà arrivée au plus haut point ; des édits avaient décrété la bonification des terres, l'assainissement des lagunes et marécages, la construction obligatoire d'aqueducs pour amener dans les villes l'eau potable, de même que pour déjeter, par des canalisations spéciales les immondices à la mer ou dans les fleuves.

Il y avait de nombreuses lois concernant l'alimentation.

« Les édiles céréales », « les édiles alimentaires » surveillaient les vivres. La surveillance des vivres et leur contrôle dépendait des édiles qui devaient surveiller les marchés et contrôler tout ce qui était offert aux acheteurs, ils avaient le droit d'interdire la vente des matières avariées et d'imposer des amendes aux vendeurs. La construction de latrines publiques fut installée à Rome et dans de nombreuses villes d'Italie.

Si l'inhumation des cadavres hors des villes et des centres urbains avait été décrété, c'est que la crémation (l'optimum sanitaire) qui était habituelle avant l'avènement du Christianisme, était auparavant la méthode habituelle de traiter les cadavres. Les cendres étaient déposées dans une urne avec des matières aromatiques, l'urne était déposée dans la tombe, ou pour les pauvres dans des niches, les « Columbaria », grandes loges de pierre où se trouvaient pratiquées des centaines de « loculi » pour les urnes.

Plus tard, à partir du II^e siècle, l'enterrement des cadavres devient

de plus en plus fréquent et avec la diffusion du Christianisme, la création fut complètement supprimée.

Rien n'est nouveau, l'histoire est un perpétuel recommencement, on se rappelle les luttes engagées contre la résistance du clergé romain pour placer en France les cimetières en dehors des centres et non pas au pourtour des églises.

En vue de compléter les anciens arrêts contre les maladies épizootiques édictées antérieurement, les commissions consultatives réunies après observations sur le projet de Code Rural qui leur fut présenté en 1810, proposèrent la rédaction d'un chapitre sur les maladies des bestiaux pouvant être rédigé de la manière suivante :

Des maladies des Bestiaux - Des Epizooties

Art. 1^{er}. — Tout propriétaire ou possesseur de bestiaux à quelque titre que ce soit, qui aura une ou plusieurs bêtes malades ou suspectes de l'être, sera tenu, sous peine d'une amende six à quinze francs, inclusivement d'en avertir sur le champ le maire de la commune qui les fera visiter par un artiste vétérinaire ou autre expert le plus prochain.

Art. 2. — Lorsqu'il sera constaté qu'une ou plusieurs bêtes sont malades sans cause particulière connue apparente, le maire donnera des ordres provisoires nécessaires pour qu'elles soient tenues isolées et il les fera marquer de manière qu'elles puissent être aisément reconnues.

Art. 3. — Les bêtes malades ou désignées comme telles ne pourront être menées au pâturage et même s'il se peut, à un abreuvoir particulier. Il fixera les heures auxquelles ces animaux pourront être menés à leur cantonnement ou à l'abreuvoir et les chemins qu'on devra leur faire suivre sans pouvoir s'en écarter.

Art. 4. — Si les bêtes signalées comme malades sont rencontrées soit à la pâture hors du cantonnement qui leur aura été fixé, soit dans quelque un des autres cas de contravention prévus par l'article précédent, elles pourront être saisies par qui que ce soit, pour être conduites sur le champ au lieu de dépôt qui sera désigné par le maire.

Art. 5. — *Les propriétaires ou possesseurs de bestiaux dans le cas de l'article précédent, seront punis d'une amende de trois francs par tête d'animal ; ils pourront en outre, suivant la gravité des circonstances, être tenus du dommage que leurs bêtes malades auraient occasionné dans la même commune et si la contravention avait été commise à l'extrémité de la commune, cette responsabilité pourra s'étendre jusqu'à deux mille mètres seulement dans les communes voisines (loi du 6 octobre 1791).*

Art. 6. — L'action en garantie pour la responsabilité du dommage mentionné en l'article précédent, lorsqu'il y aura lieu, ne pourra durer plus de trente jours, à compter de celui de la contravention.

Art. 7. — Les maires pourront, suivant la gravité des circonstances, ordonner la séquestration absolue des bêtes malades. Dans ce cas il sera défendu au propriétaire ou possesseur de les laisser sortir de l'enceinte de ses bâtiments ou des terrains qui y seront contigus, de les laisser passer dans les chemins publics, de les mener à l'abreuvoir public, ainsi que de les tenir au paccage même sur son propre terrain, à moins de dix mètres de distance, soit des dits chemins et abreuvoirs,

soit des propriétés d'autrui, le tout sous peine d'amende depuis un franc jusqu'à dix francs inclusivement par tête de bétail, de la séquestration à ses frais dans un lieu de dépôt et même suivant le cas, de la responsabilité des événements, sans préjudice de l'abatage de l'animal lorsque le maire croira devoir l'ordonner sur l'avis de deux prud'hommes et sans l'approbation du sous-préfet.

Art. 8. — Les mesures d'isolement et de séquestration dont on vient de parler ne pourront durer plus de huit jours, sauf à les renouveler de huitaine en huitaine pendant que le danger subsistera.

A cet effet, la visite des bestiaux désignés comme malades sera réitérée autant de fois que cela sera jugé nécessaire pendant la durée de la maladie. Les autres bestiaux de la localité pourront être visités par ordre du maire, afin de s'assurer de leur état. Tout propriétaire ou possesseur de bestiaux sera tenu d'ouvrir ses étables à l'expert porteur d'ordre, sous peine d'amende depuis six francs jusqu'à quinze francs inclusivement, outre le brisement des portes s'il était jugé nécessaire.

Et les Dispositions générales de Police suivantes :

Art. 1^{er}. — Dans chaque département où le nombre des artistes vétérinaires ne suffirait pas aux besoins des localités, il sera formé par les préfets un jury composé de trois membres parmi lesquels il y aura autant que possible un artiste vétérinaire à l'effet d'examiner tous ceux qui voudront exercer l'art de guérir ou traiter les bestiaux.

Sur la présentation d'un certificat de capacité délivré par le jury, le préfet les autorisera par un diplôme à exercer l'art de traiter les bestiaux pendant cinq ans seulement, mais ce terme pourra être indéfiniment prolongé. (Fabrication d'empiriques diplômés).

Art. 30. — Tous ceux qui sans être artistes vétérinaires ou sans être munis d'un diplôme du préfet, exerceraient l'art de traiter les bestiaux malades seront punis sur la poursuite du ministère public d'une amende depuis seize jusqu'à cinquante francs. (Protection contre l'exercice illégal de la médecine vétérinaire).

L'amende sera doublée en cas de récidive, et il pourra, suivant la gravité des circonstances, y avoir lieu à un emprisonnement qui ne pourra excéder quinze jours. *La peine d'emprisonnement sera toujours prononcée contre tout maigre, marcaire, charlatan, guérisseur ou gens sans aveu convaincus d'avoir traité les bestiaux malades ou qui seraient trouvés dans les étables desdits bestiaux pendant la maladie.*

Art. 31. — Lorsque l'abatage d'un animal malade aura été ordonné, il y sera procédé en l'assommant ou de toute autre manière qui prévienne l'effusion de sang.

Art. 32. — Tout propriétaire ou possesseur d'animaux morts de maladie contagieuse sera tenu de les enfouir sur le champ dans son terrain, hors de l'enceinte de ses bâtiments, à une distance des habitations et à une profondeur telle qu'il n'en puisse résulter aucune incommodité pour les voisins et qu'ils ne puissent être déterrés par les bêtes carnassières.

Les bêtes mortes de maladies contagieuses seront voiturées ou transportées jusqu'au lieu de leur enfouissement, sans pouvoir être traînées sur la terre ; elles seront enfouies avec leurs peaux tailladées en plusieurs endroits, le tout sous peine d'une amende depuis six francs jusqu'à quinze francs. Si le maître de l'animal n'avait aucun terrain propre à l'enfouissement ou s'il n'avait pas de moyens suffisants pour

l'opérer, le maire indiquera un local à cet effet et fera pourvoir au besoin à la dépense de l'enfouissement, aux frais de la commune.

Art. 33. — L'obligation d'enfouir avec leurs peaux les bêtes mortes d'une maladie contagieuse ne sera point applicable aux bêtes à laine mortes du claveau, ni aux chevaux, ânes ou mulets morts de la morve, du farcin ou de la gale, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement par le maire, sur l'avis d'un expert et selon les circonstances.

Art. 34. — Tout individu qui déterrerait les animaux enfouis pour s'en approprier la peau ou la chair, tout individu qui achèterait sciemment ces peaux ou cette chair pour en faire usage lui-même ou pour les revendre, sera puni d'une amende depuis six francs jusqu'à quinze francs et d'un emprisonnement qui ne pourra excéder cinq jours.

Art. 35. — Il est défendu de laver ou désinfecter les linges ou autres objets ayant servi au traitement des bestiaux atteints d'une maladie contagieuse, soit dans les rivières, ruisseaux, lacs et étangs, soit dans toute autre espèce d'eau qui puisse servir d'abreuvoir ou à d'autres usages domestiques.

Il est défendu de jeter dans les mêmes eaux des bêtes mortes de quelque maladie que ce soit ou de les laisser à la voirie, dans les bois, dans les chemins ou ailleurs, le tout sous peine d'une amende depuis seize francs jusqu'à cinquante francs et sans préjudice de l'enfouissement des animaux aux frais des contrevenants. La même peine aura lieu contre ceux qui enfouiraient les bêtes mortes dans les étables ou ailleurs que dans les endroits désignés par le maire, soit contre ceux qui ne donneraient pas aux fosses la profondeur déterminée par les lois ou règlements de police.

Art. 36. — Après la cessation de la maladie, ou après la mort des bestiaux qui en étaient atteints, il sera pris toutes les mesures convenables de précaution pour en préserver les bestiaux sains, soit par l'enlèvement et l'enfouissement des fumiers et autres immondices provenant des animaux malades, soit par le nettoyage, le lavage et la désinfection des étables et lieux adjacents, soit par le labourage le plus profond des terres, sur lesquelles les animaux malades auront parqué, soit de toute manière indiquée suivant les circonstances.

Les préfets répandront à ce sujet les instructions nécessaires et les maires, juges, officiers de gendarmerie et gardes champêtres ou forestiers veilleront de tout leur pouvoir à leur observation.

Art. 37. — *Dans le cas où les revenus ordinaires d'une commune affligée de maladie contagieuse ne seraient pas suffisants pour payer frais extraordinaires occasionnés par cette maladie, les préfets pourront ordonner, sauf approbation du gouvernement, que la dépense sera acquittée sur le produit des amendes de toutes les communes de l'arrondissement et même sur les revenus particuliers de celles qui environnent le lieu où la maladie aura régné.*

JURISPRUDENCE - COURTIERS ET JUREZ DE CHEVAULX

Les achats, ventes et échanges d'animaux ont été de temps immémorial, réglementés soit par la coutume des lieux, ou les statuts écrits corporations. En ce qui concerne le commerce des chevaux dans la région de Paris, la jurisprudence de ces opérations s'appuie sur le privilège des vingt-quatre jurés de chevaux de la ville et baulieue de Paris, de l'an 1514, septembre, disant :

« Loys, par la grâce de Dieu, roy de France et tous présens advenir, Nous avons reçu l'humble supplication de nos bien aimez, les vingt quatre courtiers contenant que l'an mil trois cent soixante et quinze, le bien de la chose publique et pour obvier aux grands abus, fraudes, déceptions et tromperies qui se faisoient es ventes et achapts de chevaux par le prévost de Paris ou son Lieutenant appelés plusieurs notables personnages, marchands et bourgeois de Paris en ce coïgnissans et par l'avis et délibération du Conseil fut ordonné et advité que en notre dite ville, cité et banlieu de Paris dorénavant on aurait le nombre de vingt-quatre courtiers, lesquels exerceroient les offices selon et ensuivant les ordonnances et statuts qui lors furent mis et rédigés par escripts, lesquels depuis, par faute de ce que les dits courtiers n'ont iceux fait enteriner aussi la mutation du temps et multitude de peuple qui de présent est en nostre ville n'ont été observés et entretenus et pour ce ceulx courtiers se sont retirés, par devers le dit prévost ou son lieutenant et de nouvel lui ont fait présenter les dits articles, statuts et ordonnances, j'apiéca faits ensemble, autres articles qui sont très utiles et profitables pour le bien et communauté d'y celle nostre dicte ville et d'y ceux articles, statuts et ordonnances requis au dit prévost de Paris ou son dit lieutenant que sous nostre bon vouloir et plaisir dorénavant ils en joyssent ainsi qu'ils sont cy après inscripts et incorporés.

Et premièrement a été ordonné que les dits vingt quatre courtiers et jurez de chevaux de notre ville, cité et banlieu de Paris seront priseurs et estimateurs de bestes chevalines pour le bien et utilité de la chose publique et lesquels, avant que d'estre reçus doresnavant à exercer le dit office de courtier, seront tesmoignés estre à ce suffisans et convenables par six ou quatre notables marchands de chevaux en ladite ville non favorables aux dits courtiers et à ce institués et receus par le dit prévost de Paris ou son lieutenant et que leurs noms et surnoms soient enregistrés es registres de nostre Castellet de Paris par devers le clerc de la dite prévosté et qu'ils baillent chacun d'eulx, plaige chacun de trente livres parisis de caution pour restituer les dommages et intérêts qui pourraient advenir en la vente et achapt desdits chevaux par leur fait, coulpe et deffaulx laquelle caution sera enregistrée devers le dit clerc.

Que nul ne pourra estre courtier et marchand ensemble, ni marchand et courtier ensemble.

Que nul des dits courtiers ne pourra prendre ne avoir salaire de marché de chevaux qu'il fasse vendre lors que des vendeurs seulement.

Que nul courtier quel qu'il soit ne pourra demander pour son salaire des chevaux dont il sera courtier que six deniers parisis pour livre de tant comme le marché montera.

Que aucuns marchands ne pourra donner ou promettre en appert ne couvert plus grand salaire que six deniers parisis pour livre.

Que à une marchandise faire ne pourra avoir que deux courtiers à tout le plus.

Que s'il advenoit que à une marchandise faire y eust deux courtiers au plus, toutesfois ne pourront demander avoir ne prendre que ledit salaire de six deniers parisis par livre.

Que lesdits courtiers seront tenus de dire et dénoncer à l'acheteur tous les vices desdits chevaux apparens ou qu'ils pourront savoir bonnement sur peine de rendre l'intérêt de partie jusques à la somme de trente livres parisis et d'estre privés de leurs offices si le cas le requiert

dudit prévost de Paris ou de ses successeurs.

Que nul des dits courtiers ne pourront associer avec eulx autres personnes au dit courtage s'il n'est du nombre desdits vingt quatre et que tantôt et incontinent qu'il sera venu à leur cognoissance et scauront aucuns faisant le contraire, ils le dénonceront à justice, sur la peine que dessus.

Quinconque mesprendra eschoses dessus dites ou en aucunes d'y celles, il sera pugnî d'amende volontaire par le dit prévost de Paris ou son dit lieutenant.

Que dorénavant chacun desdits vingt quatre courtiers aura et portera sur soy, en lieu apparent une marque ou enseigne à laquelle pourra avoir un petit cheval et une estrille et à ce que faire seront contraincts sur peine de quarante solz parisis d'amende à appliquer moitié à nous et moitié à la confrairie Saint-Eloy ».

La Jurisprudence des Tribunaux de Lorraine, par Guillaume de Roger-ville, Conseiller au Parlement de Nancy, 1785, mentionne qu'en ce qui concerne les cas rédhibitoires qui ont lieu en troc de chevaux, le terme est de quarante jours, de même qu'en vente, dans toutes les coutumes.

La Cour Souveraine l'a jugé ainsi par arrêt du 15 janvier 1710 qu'on alléguât que l'usage était contraire entre cavaliers et gens de guerre.

2^o Par arrêt du 27 mars 1713, pour Sébastien Cosserat, laboureur à Haillainville, contre Nicolas Simonin Strenumer, à Rehaincourt, qu'on opposât que la coutume de Châtel où les parties résidaient (qui a été supprimée par l'édit du 10 mars 1713) ne donnait que la huitaine pour se plaindre et que l'action n'eût été intentée que vingt-cinq jours après la vente.

Ces arrêts sont fondés sur ce que l'échange est un contrat de bonne foi comme la vente, par conséquent on doit y observer les mêmes règles.

SITUATION SOCIALE DU PAYSAN LORRAIN L'AGRONOMIE LORRAINE

Le pôvre homme de labeur, peinant misérablement sur la terre très souvent peu productive ou dévastée par les gens d'armes, avait-il au moins des garanties lui octroyant une possession pleine et entière de sa propriété. Le paysan n'eut pas en réalité aucune propriété et cela pendant une longue période de temps. Essayons d'esquisser à grands traits la constitution rurale en Lorraine et particulièrement dans les Vosges.

La période gallo-romaine nous est à peu près inconnue vu l'absence de documents. Jusqu'au X^e siècle, presque toute l'étendue du territoire de Vôge appartient aux communautés religieuses, très peu aux seigneurs laïques. Depuis l'invasion des Hongres, les habitants ont senti la nécessité de s'abriter autour des monastères, ou de s'inféoder à une seigneurie laïque, *le seigneur étant de ce fait dans l'obligation de protéger les habitants de sa seigneurie.*

Aucune terre à cette époque n'est la propriété exclusive des paysans. Celui-ci vit sur certaines portions de terres dénommées sous le nom de censives, à condition qu'il paiera une redevance au seigneur religieux ou laïque ; il ne peut ni vendre ni troquer des biens ne lui appartenant pas. Les animaux qui vivent sur les terres qu'il cultive, il n'en est pas le maître absolu, il ne peut les vendre sans l'autorisation du seigneur,

de l'abbaye. La plupart sont des serfs complètement attachés à la glèbe n'ayant pas le droit de sortir des terres sans la permission de leur seigneur. Ce sont comme on disait de ce temps-là, de « vils hommes ». Ceux qui ont acheté la qualité « d'hommes libres » l'ont souvent achetée en payant une certaine somme d'argent ou par des services rendus directement à la seigneurie ou à la communauté.

A cette époque, la terre en général, appartient à la communauté et le seigneur lui-même n'a pas le droit d'en commercer, elle est inaliénable presque en totalité, il n'y a nulle terre sans seigneur comme nul seigneur sans terre. Après le démembrement de l'Empire de Charlemagne, l'ébauche d'une législation rurale disparaît, se disloque, les Hongres, les bandes armées dévastent les Vosges, les paysans et les communautés isolées et faibles disparaissent, car les gens en sont presque tous tués. Le peu qui reste d'hommes et de femmes va chercher appui au pied d'un château fort ou d'un monastère, abandonnant la conquête de quelques droits pour obtenir l'espérance d'une vague sécurité. Vers 1120, dit Dom Fanguet, les guerres étaient continuelles ; à peine trouvait-on quelques habitants dans toute l'étendue du Val de Senones. On conçoit qu'à cette époque, le froc du moine ou l'habit du religieux était très recherché, il donnait à ceux qui le portaient un peu plus de sécurité qu'aux autres laïques, mais on sait qu'il ne déplaisait point aux religieux de s'armer pour la défense de leurs propriétés et de partir en guerre, suivis des hommes libres ou francs vivant sur leurs seigneuries. La terre à cette époque était peu cultivée, vu le manque d'hommes et de bras. Un homme valait mieux que de grandes étendues de terres stériles, aussi l'homme est-il un objet de surenchère, c'est à qui l'attirera en lui promettant du bien et de la liberté, une vie plus douce et de la sécurité. Le serf devient exigeant, ne veut plus s'engager qu'à bon escient, et se vendre le plus chèrement possible, sinon il déguerpira sur des seigneuries plus clémentes. A cette époque, disent les chroniques, on fait beaucoup d'ascensements. Un ascensement est un contrat par lequel un seigneur lègue une certaine étendue de terre à une certaine famille, contre certaines redevances que le chef aura à payer. Une fois en possession de sa censive, le paysan y vivra avec sa famille et ses fils auront le droit de continuer le contrat. Ce n'était point un contrat à terme, il était pour une durée illimitée. La plupart des propriétaires ruraux, dans les Vosges, ont débuté par les censives.

En 1189, au Frieuré de Moniet, presque tous les paysans étaient encore serfs et ne pouvaient se marier hors des terres de leurs seigneurs sans leur consentement.

Vers l'an 1200, les guerres sont si continuelles que les défrichements cessent. La plupart des terres sont incultes, la preuve en est dans les comptes des monastères et des curés. On est très souvent obligé de recommencer les défrichements déjà opérés et pour lesquels les novales ont déjà été payées. Aussi les novales sont pour l'ordinaire une source de procès et contestations, surtout dans les lieux et dans les pays comme ceux de Vôge qui sont sujets aux révolutions de la guerre et où les héritages demeurent si souvent en friches que l'on ignore même s'ils ont déjà été cultivés et par conséquent s'ils sont novales ou non. Chose curieuse en Lorraine, vers le XII^e siècle, les seigneurs lassés par les guerres continuelles, sentent la nécessité de créer un tribunal d'arbitrage pour éviter l'abus des voies de fait et des gagières. « Les seigneurs, dit Dom Fanguet, commencent à établir entre eux certains

juges, chacun de leur côté, pour juger de leurs différents et pour mettre fin aux petites guerres et aux voies de fait ».

Le cultivateur ne pouvait pas exploiter sa censive comme il l'entendait, il était soumis aux us et coutumes de la communauté. On peut dire qu'une seule pièce bien exigüe lui appartenait complètement, c'était ce qui constitue ordinairement de nos jours le potager, cette pièce devant être clôturée et entourée du murs ou de laves. C'est pourquoi dans nos villages, aujourd'hui, nous voyons encore des débris de tant de jardins clos de murs, c'était la pièce exclusivement réservée au paysan, la seule qui ne soit point surchargée d'usages communaux.

La censive était liée à la communauté. On ne cultivait que par saison réglée et le ban était publié pour toutes les cultures et l'on ne devait pas procéder à la levée des récoltes tant que le ban n'était pas levé. Cela paraît excessif aujourd'hui ; cependant, à cette époque, beaucoup d'étendues étant en commun, il fallait procéder ainsi pour faire le partage des récoltes et payer la plupart des impôts en nature et ne pas briser les récoltes de ses voisins en voulant procéder individuellement. La culture par saison datait de bien longtemps ; elle est inscrite en toute lettres dans VI article d'une chartre de 1328 concernant l'abbaye de Senones.

Art. VI. — Chaque laboureur doit les crovées de trois saisons aux terres de l'abbaye et chaque paire de bœufs doit un virlin d'avoine à l'abbaye en carême. Ceux qui n'ont point de charrue doivent aller travailler la terre trois jours au profit de l'abbaye à peine d'un denier d'amende. Item chaque homme du Val doit bêcher au jardin de l'abbaye en carême pendant deux jours et les femmes veuves y doivent aller planter pois et fèves sous peine de 3 deniers d'amende pour celles qui y manqueraient ces deux jours. Item doivent faucher les foins de leurs breuils et ces breuils sont en ban depuis le lendemain de Pâques jusqu'à la Toussaint, de sorte que nul n'y peut mettre ses animaux.

Il y a plus de vingt articles concernant les obligations des gens attachés au service de l'abbaye en 1328 et l'on peut ainsi se faire une idée de l'inextricable réseau d'obligations qui enserraient et paralysaient les actions du cultivateur... Ce n'est pas tout, à ces devoirs et obligations du paysan à l'abbaye s'ajoutent d'autres obligations à l'agent du fisc, au domaine royal, etc...

L'on s'aperçoit que le paysan n'a jamais eu qu'une idée, se soustraire aux taxes arbitraires et limiter par une chartre, un contrat, les redevances qu'il devait et les bien préciser. On a vu, pendant le grand mouvement communal, des communes s'offrant à payer le triple de ce qu'elles donnaient habituellement, à la seule condition de s'administrer librement.

A partir de l'an 1100, dans les Vosges, l'homme était si rare que bien des Monastères et Seigneurs cédèrent à bas prix des terrains à des hommes libres, ayant tout bénéfice, ces terres non cédées seraient restées incultes et les bruyères et les forêts auraient bientôt repris possession de ces défrichements. Ces familles s'installant ainsi étaient jusqu'à un certain point propriétaires de la terre sur laquelle elles vivaient et pouvaient la vendre, à condition que les droits de Seigneurie y attachés soient toujours payés à la seigneurie d'où dépendait la terre, sinon ces terres retournaient à l'abbaye ou au seigneur. Ces hommes libres étaient possesseurs de leurs biens meubles et immeubles et pouvaient vendre ou céder les héritages.

En 1345, « Viriot cède à l'abbé tous ses biens meubles et immeubles,

outre une somme de 60 livres strasbourgeois, à condition qu'on lui fournirait chaque jour le vin, le pain blanc, le potage, la pitance et le général, de même qu'on le sert chaque jour à un religieux de l'abbaye, en outre qu'on lui fournira chaque année la cote et le corset pour son habillement tels qu'ils le donnent à leurs domestiques et quand il sera malade ou infirme en sorte qu'il ne puisse plus sortir du logis, on lui fournira une chambre et une pinte de vin mesure de Senones par jour, et à son valet de même une chambre et quatre pains bis par semaine. De plus, il donne à l'abbaye six bichets de fèves decens par ans et déclare que quand il plaira à l'abbé ou au cellier de le faire manger à sa table, il ne tirera rien du couvent ».

Sur les terres des abbâtes de Etival, Moyenmoutier et Senones, le le paysan, en temps de paix, ce qui était rare, jouissait d'une vie assez tranquille ; il avait même une certaine instruction qui lui était donnée par les maîtres d'école du couvent. Il subit d'ailleurs le contre-coup de l'administration de l'abbaye, quand l'abbaye est bien administrée il est heureux et tranquille, mais si la dissolution règne au couvent, adieu la tranquillité et la prospérité.

A partir de l'an 1300, une bonne période succéda aux mauvais temps ; on défriche fort les forêts et les haies, cela va durer jusqu'aux grandes guerres de Lorraine qui font suite à la guerre de cent ans.

Si le paysan devait de nombreuses redevances, le seigneur ou l'abbé lui devait fournir l'étalon, le taureau, le porc mâle dans de bonnes conditions.

Ceux qui perçoivent la dîme du charnage sont obligés à la fourniture des bêtes mâles.

Par arrêt du 21 juin 1702, les chanoines réguliers de Saint-Nicolas-des-Prés, à Verdun, ont été renvoyés de la demande contre eux formée en fourniture des bêtes mâles par la communauté d'Herbéviller, fondée sur leur possession de n'en point fournir, quoique la commune offre de justifier que dans tous les lieux voisins elles étaient fournies par les décimateurs.

La communauté de Magnières ayant formé la même demande contre les décimateurs, intervint sentence qui les admis à faire preuve que c'était la communauté qui avait fait cette fourniture, dls temps suffisant à prescrire. Ils en interjettent appel ; la Cour mit leur appellation au néant avec demande par arrêt du 27 mai 1709.

Le curé de Vittonville ayant prétendu qu'il n'était pas obligé de fournir les béliers aux troupeaux du seigneur et de la communauté parce qu'il en avait prescrit l'obligation, ceux qui soutinrent qu'à défaut par lui de faire cette fourniture, il n'aurait que la dîme de laisse ou celle d'agéau et lui en laisserait le choix. La Cour a jugé les offres suffisantes par arrêt du 18 janvier 1721.

Les décimateurs sont obligés de fournir les mâles à chaque troupeau en particulier. La fourniture des taureaux est une charge de la même dîme. « La communauté de Richardménil ayant fait assigner le curé et abbé de Saint-Epvre. Décimateurs du dit lieu pour lui fournir un taureau, celui-ci prétendit que cette fourniture devait être entièrement à la charge du curé parce qu'il avait la totalité de la même dîme. Il soutint au contraire (le curé) ne devoir y contribuer que pour moitié, attendu qu'il ne prenait que moitié de la grosse ; sentence intervint au bailliage de Nancy, qui déclara les offres du curé suffisantes ».

L'abbé en ayant interjeté appel à la Cour, intervint arrêt à l'audience du 26 avril 1726 qui infirma la sentence et déchargea l'abbé de

cette fourniture, depuis compensés à la réserve de ceux de la communauté qui furent mis à la charge du curé, ainsi que les épices et le coût de l'arrêt.

Dans un plaid de 1466, on relit aux habitants du Val de Senones la liste des redevances à l'abbaye, le onzième article dit « que les habitants de Senones doivent au seigneur abbé la dixme de chaque poulain mâle, 4 deniers, d'une pouliche 2 deniers, de chaque veau une maille, de chaque essaim de mouches une maille, de chaque fauchée de prez une maille, pour le feu une maille, pour l'eau une maille, et la dixme des porcs, des agneaux et des laines. *Mais il doit fournir les mâles dans le Val* ».

L'article 14 dit « que les abbés et couvents doivent fournir aux habitants du Val un ou plusieurs moulins bannaux et les moutures s'y paieront de telle sorte (il y a un règlement de mouture).

Parmi l'énumération des droits de l'abbaye, il y a le droit de bonvin, si l'on en croit l'énumération complète de l'article dans le Val de Senones, en 1466, il y aurait eu de nombreuses vignes, car par l'article 17, « les mesures et étalons d'icelles se doivent garder à l'abbaye et les deux curés nommés par l'abbé doivent aller le jour de l'Ascension et le jour de Saint-Pierre dans les maisons où l'on vend vin pour voir si les mesures sont conformes aux étalons. Ils ont une pinte de vin pour leur droit de jaugeage et la mesure pleine de bled. Item les abbés et couvent ont le droit de bonvin aux jours de Saint-Pierre et Saint-Paul et le jour de l'Ascension et peuvent empêcher de vendre vin ces jours là partout le Val ».

A partir de 1300, beaucoup rachetaient le cens et se délivraient ainsi du servage qui les rattachait directement à la seigneurie. Les droits des abbayes et seigneuries étaient écrits depuis longtemps, puisqu'à partir de l'an 1200 les abbayes ont été dans la nécessité de s'attacher un voué pour défendre leurs droits et prérogatives. Les habitants contestaient très souvent les droits de seigneurie en s'appuyant sur la coutume ou d'anciens contrats. Ainsi en 1617, les habitants du Val de Senones prétendirent avoir droit de bâtir des moulins moyennant cinq gros de cens, ce qui fut contesté par l'abbé qui en demanda acte au notaire qu'il avait amené aux plaids annaux.

En 1543, il est bien spécifié que nul ne pouvait enlever les gerbes de son champ, que les gerbes des dîmes ne fussent assemblées.

Il est donc certain qu'en Lorraine, surtout vers l'an 1300, il y eut une grande poussée d'affranchissement de serfs par les acensements. Avec l'affranchissement des serfs, la terre devient peu à peu un peu plus la propriété de celui qui la cultive.

Le seigneur ne peut plus la reprendre, ce sont des héritages qui vont se perpétuer de famille en famille, le seigneur touchera seulement les droits de « lods et de vente » et les taxes féodales qui grèvent encore la terre. De là le morcellement des terres, le déchiquetage des grandes propriétés foncières, la constitution de la moyenne et de la petite propriété dans les Vosges.

Au XIII^e et au XIV^e siècle, il y eut une violente poussée d'affranchissement allant du nord à l'est. Guillaume, archevêque de Reims, fit bâtir en 1182, entre Mouzon et Stenay, à l'occident de la Meuse, une petite ville qu'il nomma Beaumont. Pour y attirer les habitants, il leur fit leur condition meilleure que n'étoit celle du reste du peuple, il leur donna des franchises, leur accorda des privilèges et leur créa des magistrats. Tout cela fut nommé la Loi de Beaumont.

Les peuples demandent avec ardeur d'être soumis à cette loi. Les ducs de Lorraine, les comtes de Bar et de Luxembourg l'introduisent au XIII^e siècle dans presque tous les lieux de leur obéissance. On donne au peuple des mayeurs, des jurés... Les villes de Montfort, Châtenois, Bruyères, Arches, Frouard, Saint-Nicolas, Nancy, Lunéville, Gerbéviller, Longwy, furent affranchies par le duc Ferry sous la loi de Beaumont.

Aussi Philippe-Auguste, dit un historien, tenait pour villes à lui toutes celles qui s'établissoient en communautés.

En 1264, d'après Durival, les chroniqueurs disent : « Tout conspirait alors contre la servitude, les communes eurent entrée au Parlement en Angleterre, et les Etats furent consultés en France pour les choses qui intéressaient le peuple ; on commence à écrire en français et le latin devient langue morte. On bâtit des villages, les habitants de la campagne devenus sujets de l'Etat choisirent entre leurs pairs des maires et des jurés pour rendre la justice ».

En 1315, une horrible famine précédée d'inondations prodigieuses et de tremblements de terre, fit périr le tiers des habitants en Lorraine. *La même année 1315, Louis le Hutin dans un capitulaire à l'article XI^e, « défend sous quelque prétexte que ce puisse être et sous la peine du quadruple et d'infamie, de troubler les laboureurs dans leurs travaux, de s'emparer de leurs biens, de leurs personnes, des instruments, des bœufs ». Ainsi l'agriculture, le plus utile, le plus innocent de tous les arts, cette base fondamentale de la prospérité des Etats fut alors noblement protégée.*

Vous verrez que bientôt après on donna des règles au commerce. C'était le fruit nécessaire des affranchissements, les vertus sociales commençaient à germer avec la liberté et la sûreté publique à s'établir. En vain quelques seigneurs refusaient aux sujets de leurs terres les mêmes faveurs que nos ducs accordaient dans leurs domaines, les habitants de la campagne demandèrent avec fermeté et obtinrent enfin la liberté, mais les conditions en furent presque partout différentes.

Les vassaux se réservèrent des services personnels qu'on ne devait qu'à la patrie et des droits plus ou moins onéreux, souvent frivoles ou indécents, même ridicules, mais quand ces tristes restes d'une servitude opposée à la nature se présentent aux yeux de la justice ou au pied du trône, on les anéantit ou ils sont convertis en argent. Avant les affranchissements, les sujets des terres pouvaient être pris et gagés pour leurs seigneurs, comme chose qui leur appartenait, depuis ils ne furent plus responsables que de leur propre fait.

Quand le voisin avait affranchi l'homme et ascensé la terre, il fallait que les autres, bon gré mal gré, affranchissent et ascensent, sous peine de voir la ruine s'établir chez eux par le déguerpissement des serfs. Malgré les ascensements, les abbâies ont conservé dans les Vosges quelques privilèges, jusqu'en 1789, le droit de main-morte. Quand le chef de famille s'éteignait, et que la femme n'avait point d'enfant, ou n'était point enceinte à la mort de son mari, la terre, les biens meubles et immeubles revenaient à la seigneurie. C'est d'ailleurs pour cette raison et non point pour une idée morale qu'il était défendu à la veuve de se remarier avant le dixième mois après la mort de son mari. (*Voir l'Evangile des Bourses*).

De tout ce qui est écrit auparavant, il résulte qu'avant l'ascensement, la jouissance du possesseur n'est regardée que comme un simple dépôt de fonds avec usufruit des revenus, les créanciers ne pouvant saisir que les revenus, la terre n'appartenant pas en propre à ce laboureur vivant

sur la terre seigneuriale qui est une terre noble et qu'on ne peut aliéner ; elle est, dans un autre ordre d'idées, ce que sont les fiefs aux biens allodiaux. Ceux qui possèdent les fiefs ne peuvent ni les vendre, ni aliéner, affecter, ni hypothéquer sans le consentement du seigneur féodal direct.

Quand le seigneur féodal a ascensé une parcelle de terre de fief, cette terre n'est plus noble et est comparable aux biens allodiaux qui se transmettent par successions des pères et mères aux enfants et aux plus proches parents sans distinction de masles ny de femelles et sont susceptibles de distinctions testamentaires et de toutes celles autorisées par la jurisprudence du droit romain.

Les droits féodaux arbitraires qui gênaient le plus le paysan étaient surtout les corvées, et cela jusqu'à la veille de la Révolution de 89. Il n'y a pour s'en rendre compte, qu'à parcourir la « dîme royale de Vauban » et surtout les écrits de Boisguillebert et un journal très intéressant de l'époque, « L'Ami des Hommes ». Avant que la Lorraine soit sous la domination du Roi, ces corvées étaient illimitées, les seigneurs obligeaient les habitants d'en faire autant qu'il leur plaisait ou bien ils exigeaient d'eux des sommes considérables pour les exempter. L'Administration royale fit tous ses efforts pour réglementer les corvées en Lorraine et Alsace. Elles furent réduites à cinq grandes corvées pour chaque année, c'est-à-dire qu'un laboureur est obligé de faire annuellement cinq corvées de cheval et un manœuvrier qui n'a ni charrue ni cheval fait cinq corvées de sa personne.

Le rachat des cinq grandes corvées étaient taxées ainsi :

30 sols par corvées de charrue ; pour les cinq, sept livres dix sols , 15 sols par corvée de cheval ; pour les cinq, 3 livres 15 sols ; 50 sols pour les cinq corvées de manœuvre.

Mais le Roy ne faisait point de fonds pour l'entretien des chemins, ce sont les communautés les plus voisines qui réparent les endroits où il faut travailler ; cela se fait par corvée et l'on choisit le temps où les gens de la campagne ont le moins d'occupations. Beaucoup se rachètent par l'argent, aussi les chemins sont en général des sentiers défoncés et creusés d'ornières et semés d'énormes cailloux.

Nous avons vu par quelque citation comment le pays a été ruiné pendant les guerres de Lorraine et dépeuplé le plus des deux tiers de ses habitants ; aussi la petite et moyenne propriété disparaît en partie, les seigneurs et abbés ayant réunis les héritages sans héritiers connus. En Lorraine, les pouvoirs institués concèdent des héritages aux étrangers qui voudront bien venir s'installer dans le royaume à certaines conditions.

Les communaux et les droits d'usage et païson étaient très étendus en Lorraine sur les deux tiers environ des terrains exploités. De tous ces usages, il nous est resté le droit d'affouage, très atténué, et celui de vaine pâture, appliqué encore dans beaucoup de communes du département. Il était même rare de faire les regains avant 1789 ; ce n'était que lorsque les foins étaient rares qu'on le permettait. L'ordonnance de S. A. R. du 16 juin 1719 permet de faire les regains parce que « la grande sécheresse qui règne depuis longtemps nous donnant lieu de craindre que les bestiaux, qui sont la plus grande richesse de nos peuples, viennent à manquer de nourriture par la rareté des foins et périssent... »

Nous avons permis et permettons pour la présente année seulement et sans tirer à conséquence pour l'avenir à toutes et chacune commu-

nautez de nos Etats, pays, terres et seigneuries de notre observance de mettre en réserve de concert avec les officiers des seigneurs des lieux telle partie des prés située dans l'étendue de leur ban et finage que bon leur semblera, soit pour y faire du regain après la première faux, soit pour la retarder ou différer en un temps plus reculé qu'à l'ordinaire, suivant que les dits officiers et communautez trouveront du plus grand bien et avantage des habitants des dits lieux. Voulons néanmoins que les dites réserves ne puissent être faites de manière qu'elles puissent empêcher aux communautez voisines le droit de passage pour le parcours dans les terrains labourables, pacquis et prez non réservés.

« N'entendent néanmoins comprendre dans le partage des dits regains les clos, jardins et prés sur les quels les seigneurs ou particuliers propriétaires sont en droit et possession de faire annuellement du regain lesquels continueront d'en user comme par le passé ».

L'administration forestière eut fort à lutter contre les droits d'usage dans les forêts et les droits de paixon et glandée ; on verra dans la suite avec quel ménagement il a fallu procéder pour éteindre autant que possible ces vieux usages communaux. Ensuite des plaintes des forestiers, on réglementa les époques de paixon et glandées et on localisa les parcelles où l'on pouvait pâturer.

L'ordonnance du 12 mars 1720 dit : « Vu la sécheresse, nous avons permis et permettons à tous nos sujets d'envoyer et conduire dans tous les bois de notre domaine et dans ceux de nos vassaux et communautez séculières et régulières, même dans les taillis au-dessus de six années de recuite leurs bestes de labourage et bêtes à cornes seulement et de les y faire pâturer jusqu'au trente juin prochain, et ce pour cette année, sans tirer à conséquence pour les suivantes ».

La culture par saison était sévèrement réglementée, on veillait surtout à ce que l'on ne transforme point les terres labourables en nature de prey et de bois ou qu'on fasse des défrichements inconsidérés. Le propriétaire n'était pas libre d'exploiter son domaine comme il l'entendait et devait se soumettre aux ordonnances limitant les étendues de culture selon leur nature. Le 12 septembre 1724 paraît une ordonnance « parce qu'étant informé que plusieurs seigneurs ecclésiastiques et laïques, communautez et particuliers propriétaires de bois situés dans l'étendue de nos Etats, ont fait et font défricher des bois pour les mettre en nature de prey ou de culture, que d'autres propriétaires de preys et terres sur lesquels sont crus depuis cent ans des bois, les font aussi défricher pour les mettre en leur ancienne nature, quoique les bois accrus sur les dites terres soient par leur ancienneté réputés nature de bois... *défense de faire à l'avenir défricher aucun bois, ni terres ou prey accrus en bois depuis cent ans sans notre permission expresse à peine de mille francs d'amende qui ne pourra être remise ni modérée par nos juges, défense de vendre aucun arbre de futaye bon et propre à bâtir sans notre permission à peine de 500 fr. d'amende.*

Par arrest du 10 décembre 1737, il a été fait défense aux vigneron et à tous autres de planter dans les vignes aucun légume à peine de vingt francs d'amende contre les contrevenans, avec ordre à ceux qui en avaient plantés de les arracher dans trois jours après la publication à peine de dix francs d'amende ; en outre, défense à tous vigneron et autres de planter ni tenir dans les vignes aucun arbre ou arbrisseau à peine d'être arraché à leurs frais et de 25 francs par chacun arbre... défense de tailler avant le 1^{er} février ni les labourer avant le dit mois de mars de chacune année, à moins de circonstances particulières.

Pour éviter l'extension de certaines cultures et se rendre compte des superficies, les propriétaires ne pourront vendre des ceps qu'après en avoir fait la déclaration au greffe.

Par l'édit du 27 juillet 1786 sur les regains et la vaine pâture en Lorraine et Barrois, « Sa Majesté ordonne que les cantons de prairies réservées et paquis seront mis en trois lots les plus égaux que faire se pourra, dont l'un sera tiré par les seigneurs hauts justiciers ou leurs fermiers ayant marcaineries ou troupeau de bestes rouges à part sur la pâture et les deux autres lots seront partagés entre les habitants à proportion de ce que chacun d'eux aura de chevaux, bœufs ou vaches et dans les cas où les dits seigneurs ou leurs fermiers n'auraient ni marcaineries ou troupeau de bestes rouges à part sur la pâture, ils ne pourront jouir du tiers des dits regains dans lequel appartiendra par droit l'accroissement aux communautéz sans qu'elles puissent vendre les dits regains ni les employer à un autre usage qu'à la nourriture des bestiaux.

L'édit de mars 1767, considérant que le bétail et les chevaux en Lorraine et Barrois sont malingres, totalement abatardis et dégénérés, excite à les mieux entretenir par certains avantages, ceux qui feront des clos seront exempts du droit de vaine pâture.

1° Nous permettons à tous propriétaires, cultivateurs, fermiers et autres nos sujets des duchés de Lorraine et de Bar de clore les terres, prés, champs et généralement tous les héritages de quelque nature que ce soit et qui leur appartiennent ou qu'ils cultivent en telle quantité qu'ils jugeront à propos, soit par des fossés, haies vives ou sèches ou de telle autre manière que ce soit, pourvu cependant que les clôtures soient assez solides pour garantir les champs de l'accès du bétail.

2° Les terrains qui auront été ainsi clos ne pourront être assujettis à l'avenir et tant qu'ils resteront à l'état de clôture, au parcours, ni ouverts à la pâture d'autres bestiaux que ceux à qui les dits terrains appartiendront ou seront affermés ou ascensés interprétant à cet effet et dérogeant même en temps que de besoin à toutes lois, coutumes, usages et règlements à ce contraires.

3° La clôture des héritages ne pourra néanmoins avoir lieu au préjudice du passage des bestiaux pour aller sur les terrains qui resteront ouverts à la pâture, ni de celui des voitures de charrue pour la culture des terres et l'enlèvement des récoltes et à cet effet tout propriétaire ou fermier sera tenu de laisser ledit passage libre sur son terrain s'il y est assujetti ou qu'il ne puisse le clore sans les intercepter complètement.

4° Les clôtures d'héritages se feront à frais commun entre les propriétaires intéressés s'ils y consentent et en cas de refus de la part des propriétaires voisins, l'emplacement de la clôture sera pris sur le terrain que l'on voudra clore. *C'est de cet édit de 1767 que date l'établissement de beaucoup de clos aux abords des maisons et des villages.*

S. A. R. en vue de l'amélioration de la race chevaline en Lorraine, fait l'achat d'étalons napolitains. En 1708, 280 francs sont payés pour le quart de la nourriture des chevaux napolitains envoyés à Epinal.

Comme étalons, plus tard, envoi des Barbes et des Transsylvains.

L'on se plaignait fort de la race abatardie des chevaux lorrains, qui sont très souvent atteints de la fluxion périodique et des maux d'yeux. Il y eut des étalons « approuvés » disséminés dans les baillages et districts comme il y avait le taureau banal, le verrat banal. Antoine de

Chaumont, directeur général des haras de Lorraine et Barrois, fit rendre *de par le Roi le 1^{er} avril 1767*, l'ordonnance concernant les haras, ainsi qu'il suit :

En 1763, les conditions sans lesquelles un laboureur, fermier ou autre propriétaire pourra être chargé de la fourniture et entretien d'un étalon approuvé sont les suivantes :

Art. 1^{er}. — Celui qui voudra se procurer un cheval entier pour servir d'étalon sera tenu de nous le présenter au Sous-Commissaire inspecteur des haras de Lorraine pour être vu et visité.

II. — Si ledit cheval est reconnu de taille et de qualités convenables à la nature des pâturages et à l'espèce des jumens du canton, le commissaire inspecteur en délivrera son certificat et signalement, sur lequel il sera par Nous approuvé et expédié en conséquence au propriétaire dudit cheval, une commission de garde étalon.

III. — *Il sera fixé un arrondissement pour le service dudit étalon, qui ne pourra néanmoins être destiné pour les jumens désignées à être servies par les étalons royaux.*

IV. — Ledit étalon ne pourra être vendu, ni coupé sans une permission par écrit de Nous que Nous délivrerons sur le certificat du Commissaire inspecteur.

V. — Il sera procédé chaque année par le Commissaire inspecteur, deux mois avant la monte, à la revue de tous les étalons approuvés et ledit étalon ne pourra servir les jumens chaque année que préalablement le garde étalon ne soit muni du certificat de Commissaire inspecteur comme son cheval est en état de servir, *lequel certificat il sera tenu de représenter à ceux qui amèneront leurs jumens s'ils l'exigent.*

VI. — Toutes jumens qui auront été saillies par l'étalon pourront lui être encore présentées deux fois, si l'on reconnaît qu'elles n'ayent point retenu.

VII. — Le temps de la monte est fixé depuis le 15 mars jusqu'au 30 juin de chaque année, pendant lequel temps l'étalon ne pourra être employé qu'au service des jumens du canton qui aura été réglé. Pendant le reste de l'année, le garde pourra employer le dit étalon modérément et à son usage et aux travaux de la campagne.

VIII. — Le garde étalon remettra chaque année au Commissaire inspecteur l'état des jumens que son étalon aura saillies à la monte précédente.

IX. — *L'étalon approuvé ne pourra être commandé pour une autre corvée ni pour la conduite des troupes et autres services publics et militaires, et ne pourra être saisi ni confisqué pour quelque cause que ce soit, si ce n'est pour raison de prix dudit cheval de la part de celui qui l'aurait vendu.*

X. — Le garde étalon sera pareillement exempté de toute corvée tant qu'il conservera son étalon en état de servir, et s'il est garçon nous le déclarons exempt du sort de la milice, s'il est marié ou laboureur, on devait exempter un valet de la milice, le dit valet jouira toujours de l'exemption de la milice, quoiqu'il soit employé au service de l'étalon, mais si le valet n'avait d'autres occupations que celle de le soigner, il ne pourra pour raison de ce prétendre à l'exemption de milice.

XI. — *Le garde étalon sera exempt conformément aux ordonnances de tutelle curatelle et ne pourra être élu syndic, collecteur, asseyeur,*

fabricien bangard ni à autres charges de communauté pendant tout le temps que la commission de garde étalon lui sera conservée.

XII. — Il sera payé annuellement et sur nos ordonnances une gratification de soixante livres cours de France au garde étalon en nous rapportant le certificat du commissaire inspecteur comme il aura bien entretenu son étalon pendant l'année et qu'il l'aura bien servi et non autrement.

XIII. — Le garde étalon observe au surplus suivant leur bonne forme et teneur les ordonnances et réglemens rendus et à rendre sur le fait des Haras.

Vers 1770. les routes sont tellement mauvaises et mal entretenues qu'on fixe le nombre des chevaux qui pourront être attelés aux charrettes à deux roues, « défense d'avoir à chaque charrette à deux roues plus de trois chevaux, depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 1^{er} avril, à peine de confiscation des chevaux, charrettes et harnois et de trois cents livres d'amende ».

Le paysan Lorrain, à la veille de la Révolution française, est malheureux et misérable. Aussi, les jours de foire, y a-t-il constamment des émeutes au sujet des blés. La royauté pare à ces événements par des lois très répressives sur les attroupements à la suite de graves émeutes signalées dans plusieurs villes de la Lorraine.

Beaucoup de terres à cette époque sont incultes ; on menace les propriétaires de les exproprier s'ils ne cultivent plus leurs terres et l'on rétablit les ordonnances sur les défrichements. Les terres qui, depuis 40 ans, sont incultes, sont considérées comme sans propriétaires.

Les privilèges accordés aux clôtures ne furent pas acceptés facilement par les habitants des communes auxquels on enlevait ainsi le droit de pâture... Il y eut de nombreux procès et plus d'une bataille à ce sujet. Par l'arrêt du 30 avril 1779, le Roy étant en son Conseil fait de nouveau très expresse inhibitions et défenses à tous, propriétaires, fermiers, cultivateurs, journaliers et habitants de la campagne ensemble aux pâtres qui auront leurs chèvres et boucs dans leurs troupeaux confiés à leur garde de les mener pâturer en aucun tems dans les vignes, bois, haies formant clôture et dans les jardins, prairies et vergers. Le tout, sous peine de cinq francs d'amende par chacune des dites bestes reprises de garde faite, de 7 gros par chacune d'icelles reprises sans garde pendant la nuit et dans tous les cas de dommages intérêts envers ceux qui en auront souffert des dommages.

L'arrêt du Parlement du 13 juillet 1779 permet de faire les regains « dans une proportion des prés de leurs bans et finages non clos et sujets à la vaine pâture, les embanies en ce non comprises, mais la réserve ne pourra excéder la moitié des prairies et sera faite de façon à ne point empêcher la liberté de la vaine pâture ».

Le tiers de la réserve sera échu aux seigneurs hauts justiciers et les deux autres tiers de ce qui aura été mis en réserve resteront en entier au surplus des habitants pour être partagé entre eux à proportion de ce que chacun d'eux aura des chevaux, bœufs ou vaches.

Vers 1789 les vignes empiétaient beaucoup sur les terres cultivées en Lorraine, à tel point que l'arrêt du Parlement de Nancy, du 21 juin 1781, défend de convertir les terres arables en vignes à peine de cinq cents francs d'amende et d'être les vignes arrachées à la diligence des substitués, aux frais des contrevenans.

La même loi ne permet d'avigner que les coteaux frichés et incultes

qui n'ont jamais été labourés à la charrue et les terrains situés dans les cantons anciennement en nature de vignes, encore exige-t-on auparavant qu'il y ait une reconnaissance par experts de l'état des dits coteaux et cantons.

La même loi défend de planter des gamets ou de la grosse race et n'admet que la meilleure espèce vulgairement appelée pineaux.

Aujourd'hui, qu'on a négligé de veiller à l'exécution de la dite loi, la plantation des vignes est poussée jusque dans les plaines et sur les cantons qui produisent des récoltes abondantes en grains.

Ces règlements étaient faits dans le but de forcer à la culture des blés.

Beaucoup d'historiens ont prétendu que le servage était une rareté au XVIII^e siècle. Si le servage n'existait plus sous la forme moyenâgeuse, il n'empêche que le droit de suite s'était conservé à peu près partout.

L'édit d'août 1779 porte suppression du droit de mainmorte et de servitude dans les domaines du Roi et dans tous ceux tenus par engagement et abolition générale du droit de suite sur les serfs et main mortables.

Nous n'avons pu voir sans peine, dit l'édit, les restes de servitude qui subsistaient dans plusieurs de nos provinces ; nous avons été affectés en considérant qu'un grand nombre de nos sujets encore attachés à la glèbe sont regardés comme faisant partie et confondus pour ainsi dire avec elle, que privés de la liberté de leur personne et des prérogatives de la propriété, ils se sont mis eux-mêmes au nombre des possessions féodales, qu'ils n'ont pas la consolation de disposer de leurs biens après eux et qu'excepté dans certains cas rigidement circonscripts ils ne peuvent pas même transmettre à leurs propres enfants le fruit de leurs travaux.

Le droit de servitude est seulement aboli dans les domaines du Roi et dans ceux engagés par nous et les Rois nos prédécesseurs, car pour engager les autres seigneuries à imiter le roi, celui-ci exempte ces sortes d'actes des formalités et des taxes auxquelles l'antique sévérité des maximes féodales les avaient assujetties. Les seigneurs ecclésiastiques, les corps et les communautés sont libres de faire comme ils l'entendent ; on peut dire qu'en général ce sont les seigneurs ecclésiastiques qui ont gardé le plus longtemps le droit de servage auquel ils tenaient particulièrement. En parcourant les archives des Vosges, nous sommes amenés à dire que les seigneurs ecclésiastiques conservèrent en général le droit de main-morte et de servage jusqu'à la période révolutionnaire.

La vraie noblesse de Lorraine ne conservait plus guère de descendants, la plupart des seigneuries et grands domaines avaient été rachetées par de riches commerçants qui avaient payés le droit d'annoblissement. D'ailleurs, depuis Louis XV jusqu'en 1789, l'Etat est tellement appauvri qu'il spéculé sur tout pour récolter de l'argent. Les titres d'annoblissement rapportent beaucoup à l'Office des finances ; les brevets de duc, 4.000 livres ; ceux de comtes et marquis, 3.000 ; ceux de barons, 15.000, et pour ériger les terres en dignité, pour une prairie, on paie 12.000 livres, un duché héréditaire, 8.000, un comté et marquisat, 6.500, une baronnie 3.000 et un fief noble, 15.000.

Des vrais nobles, dit le Mémoire des Intendants de Lorraine et de Bar, de ceux qui descendent sans mésalliance de Godefroy de Bouillon, il n'en reste plus que quatre familles, savoir : Le Chatelet, Haraucourt, Lénoncourt et Lignéville. On conçoit que le peuple lorrain n'acceptait que difficilement le joug des nouveaux anoblis et qu'il payait de plus en plus difficilement les taxes féodales. Comme gouvernement aux

assises de l'ancienne chevalerie dans chacun des bailliages de Nancy, Vosges et Allemagne s'étaient substitués les Grands Jours qui furent ensuite remplacés par le Parlement de Lorraine.

Est-ce que dans les Vosges, la grande propriété s'est désagrégée, selon le vœu de la Constituante, par la vente des biens du clergé, des biens nationaux et de ceux appartenant aux émigrés ? Dans la statistique des Vosges, arrêtée par le Préfet à Epinal, le 28 nivôse an 9 de la République une et indivisible, le Préfet Desgouttes attribue l'accroissement de la population à la division des propriétés qui a eu lieu depuis la Révolution. Cette division ayant augmenté le nombre des propriétaires et procuré à beaucoup d'individus une aisance qu'ils n'avaient pas auparavant, et par conséquent facilité de se marier.

C'est surtout par cette statistique que l'on peut se faire une idée à peu près exacte des hommes sous les armes en 1793. Les Vosges avaient 15.888 hommes aux armées et d'après la statistique, si tous les départements avaient fourni le même contingent, la République aurait mis 1.500.000 hommes debout pour défendre le sol et la liberté naissante. On ne peut trop répéter avec quel enthousiasme le peuple allait aux armées, malgré les dires de certains historiens hostiles à la magnifique période révolutionnaire. C'était, sauf pour la plus grande partie des émigrés, le clergé et ceux de Coblenz, toute la France secouant le joug de l'Ancien Régime avec une spontanéité et une ardeur qui fit des premières années de la Révolution, une croisade révolutionnaire, tout au moins dans le pays de Vôge.

Nous avons vu déjà que depuis longtemps la propriété a été très morcelée dans les Vosges par les ascensements qui se firent en grand nombre, surtout de l'an 1300 à l'an 1500. Les propriétés, dit le Préfet Desgouttes, y sont extrêmement morcelées et divisées et les fermes qui réunissent autour d'elles une quantité de terrain suffisante pour occuper plus d'un laboureur sont assez rares.

On prétend que l'agriculture a gagné depuis la Révolution. L'agriculture n'est cependant pas portée dans cette partie du département au degré de perfection où elle pourrait parvenir ; les principaux obstacles qu'elle rencontre sont :

1° La guerre qui prive le cultivateur de bras qui l'aidaient dans ses travaux.

2° *L'espèce abalardie des chevaux dont on se sert pour le labourage, pendant et à la suite de la guerre de 1740, il y a eu une grande épizootie qui a fait de grands ravages parmi ces animaux ; les corvées que les cultivateurs étaient obligés de faire au loin pendant les mauvaises saisons ont achevé d'en ruiner l'espèce.* Les juments fatiguées, hors d'âge, n'ont produit que des avortons, le laboureur accablé d'impôts, ne pouvant non seulement se procurer des attelages vigoureux, mais étant encore obligé de vendre ses foins, ses avoines, pour satisfaire à des charges onéreuses et par conséquent de se défaire ainsi d'une partie de ses bestiaux et de mal nourrir ceux qu'ils conservaient, a manqué d'engrais pour ses terres et n'a pu labourer avec autant de soins.

3° On a beaucoup défriché.

4° Quelques personnes indiquent comme cause nuisible à l'agriculture le partage des pâtis communaux. Ils prétendent que ces pâtis ayant été mis en culture par ceux qui en sont devenus propriétaires, le cultivateur, même le plus aisé, ne peut nourrir le nombre des bestiaux nécessaires pour labourer et fumer ses terres.

D'autres personnes prétendent que ce partage est d'un avantage réel en ce que la mise en valeur de ces pâtis dont le produit était presque nul auparavant fournit à ceux qui les possèdent aujourd'hui une aisance qu'ils n'avaient pas.

5° Il en est de même de la division des grandes propriétés qui étaient possédées par le clergé avant la Révolution. Si on la considère sous le rapport de l'aisance qu'elle a procurée aux habitants des campagnes, il est certain qu'on doit la regarder comme avantageuse. Il est peu d'individus qui au moyen du partage des pâtis communaux et de l'acquisition de quelques pièces de terre payées avec des assignats presque de nulle valeur, en récolte aujourd'hui une quantité de grains suffisante pour la subsistance de sa famille, tandis qu'autrefois il était obligé d'acheter le même grain avec le produit de son travail et de son industrie.

Mais si on la considère sous le rapport de l'agriculture proprement dite, on ne peut s'empêcher de dire qu'elle ne lui paraît pas très profitable. Car tous ces petits propriétaires ne peuvent pas disposer d'une partie de leur terrain et nourrir un nombre de bestiaux suffisant pour le labourer et l'engraisser, beaucoup même sont obligés de la cultiver à la bêche et le temps qu'ils mettent à ce travail aussi long que pénible est autant de perdu pour l'agriculture. D'un autre côté, dès que les habitants de la campagne qui composent la classe des manouvriers ont joui d'une certaine aisance, ils ont refusé le travail au cultivateur ou le lui ont fait payer à un taux excessif sans que pour cela le prix des denrées ait augmenté dans la même proportion. De là résulte encore une diminution de bras très nuisible à l'agriculture.

On ne cultive à cette époque que très peu de trèfle, de luzerne, de sainfoin, il faudrait encourager ces cultures.

Avec le cours forcé des assignats, malgré leur nulle valeur, la Convention a jeté dans le peuple et la classe des petits ou moyens propriétaires une richesse que ceux-ci n'auraient point eu.

Et c'était justement là le vœu de la Révolution.

De plus, ils engageaient le paysan et le propriétaire de ce fait dans la Révolution, celui-ci craignant avant toute chose le retour des émigrés et de l'ancien régime qui l'auraient dépossédé des biens qu'ils avaient acquis pendant la période révolutionnaire.

Une des causes qui empêchaient la propriété de prospérer était la directe d'un seigneur ou rengaît féodal. L'acquéreur d'un domaine soumis à la directe d'un seigneur et le seigneur s'il n'était sommé de s'expliquer, ce que personne n'osait faire, conservait pendant trente années la faculté de dépouiller l'acquéreur en lui remboursant non la valeur de l'objet acquis, mais le prix d'achat seulement. Il résultait partout de l'incertitude sur la propriété que les acquéreurs n'osaient planter leurs terres ni les améliorer. On ne saurait calculer jusqu'à quel point cette odieuse faculté avait retardé les progrès de l'agriculture.

Nous verrons plus tard avec quelle difficulté la terre grevée de servitudes tendra à devenir la propriété exclusive du propriétaire et quelle diplomatie il a fallu aux pouvoirs publics pour abolir petit à petit sans secousses les servitudes étendues et enracinées depuis des milliers d'années dans les coutumes des paysans, tels la vaine pâture et les pâtis communaux. Les gouvernements les mieux inspirés pour la cause du peuple sont souvent paralysés dans leurs actions par l'agitation de vieux préjugés enracinés au cœur des populations.

APERÇUS SUR LA LORRAINE, de 1698 à 1789,

avant la convocation des Etats Généraux et les Cahiers

Au moment où la Révolution allait commencer, la Lorraine bénéficiait encore de sa condition de « province étrangère ». Il y avait des justices de Lorraine, de Normandie, de Béarn et chaque justice provinciale était un fouillis inextricable de coutumes et usages qui prévalaient sur la loi écrite. Il y avait des justices spéciales pour les diverses classes de la société, des tribunaux pour les nobles, les clercs, les gentilshommes, les corps de métiers, les artisans, les bourgeois, les censitaires, les hommes liges, les officiers, les soldats.

A côté des tribunaux laïques se trouvaient les tribunaux ecclésiastiques qui jugeaient les crimes de lèse-majesté divine, de blasphème, d'hérésie, de sorcellerie et des choses relevant de la religion et de la morale.

De plus, des villes, des bourgs, des villages, des chapitres entiers avaient des droits particuliers qui les exonéraient de certaines charges, de redevances particulières avec des tribunaux spéciaux.

Un fait qui s'est perpétué par évolution jusqu'à nos jours, c'est que la justice se vendait comme la gabelle, les mines, les postes, les blés, les tabacs, les transports, la toile, les cotons, les enregistrements. Ces monopoles de l'ancien régime, nous les retrouvons en l'an 1931 de la République française, ce sont les charges vénales de notariat, d'huissiers, greffiers des tribunaux, les avoués (les voués d'autrefois), commissaires-priseurs, etc...

Les gens de justice étaient la plupart du temps choisis parmi la noblesse du pays, comme l'officier, l'abbé et le chanoine. Je ne dis pas le curé du village, mais plutôt le desservant car celui-ci n'était que le domestique du bénéficiaire qui lui donnait souvent une paie dérisoire pour les exercices du culte, deux cents à trois cents livres par an.

C'est ce qui explique qu'à la convocation des Etats Généraux, le clergé accéléra la Révolution, en se réunissant au Tiers, malgré la noblesse et les hauts dignitaires de l'Eglise. Il y avait des abbayes et des chapitres d'hommes et de femmes où l'on exigeait de nombreux quartiers de noblesse pour y entrer. Aussi ces abbayes et ces chapitres étaient très riches. Les abbesses et les chanoines menaient une vie mondaine et cavalière. On donnait même des bals comme à la Cour ; de temps en temps, on faisait aux bourgeois l'honneur d'une invitation.

Il est de toute évidence qu'avant 1789, la Patrie française, telle que l'a faite la Révolution, n'existait point encore dans l'esprit du peuple avec la notion d'unité, de cohésion qu'elle symbolisera à la Fête de la Fédération. La Patrie, c'était pour beaucoup un sentiment vague qui se cristallisait en un loyalisme envers le Roi.

Le Tiers de Toul souhaitait que tous les sujets du Roi, Français par amour de leur souverain, le devinssent « vraiment par le gouvernement », mais pouvait-on parler sérieusement de fonder l'unité nationale ? Mirabeau venait d'écrire que les Français n'auraient probablement jamais tous la même loi. Un des futurs rédacteurs du Code civil Portalis répétait qu'il ne fallait pas y songer. L'homme qui devait avoir l'honneur de faire inscrire dans la Constitution de 1791, « le Royaume est un et indivisible », Rabaud Saint-Etienne, se demandait « si l'association de toutes les provinces se confondant sous une seule loi, s'administrant par les mêmes principes, n'était pas une chimère. Il la jugeait

extrêmement difficile à cause de « l'esprit particulier des provinces ».

Il aurait même pu dire l'esprit particulariste des villes et des villages.

L'administration de la justice en Lorraine était éteinte, du fait des guerres de 1633 à 1697, jusqu'au traité de Ryswick. On rétablit les sièges dans tous les bailliages. A cette époque, il y avait tant de misères et de dépeuplement que le Roi, pour rétablir le royaume, en est réduit à donner des chartres et à permettre aux étrangers de venir s'établir en Lorraine. Des villages entiers ont été détruits. Il y a des bailliages où il ne reste plus d'habitants, ceux qui restent se sont sauvés dans les bois, se font brigands et voleurs et sont désignés sous le nom de « Che-napans ».

L'ordonnance du 2 avril 1698 dit : « Nous avons rencontré fort peu de bourgs, villes et villages dans lesquels nous n'ayons trouvé grande quantité de maisons ruinées et tombantes par la désertion des habitants ».

On donne exemptions et franchises pour un an aux étrangers et à ceux qui veulent se marier, trois ans quand on bâtit une maison.

Les communautés n'ayant pu payer leurs dettes, il leur est donné délais (moratoire).

En 1632, le duc Charles ayant attiré dans ses Etats les Suédois, lesquels y firent tous les ravages d'une guerre fort allumée, les paysans de la Lorraine, chassés de leur pays, furent contraints de se retirer dans les bois ; ils devinrent si féroces que la plupart abandonnèrent la culture de la terre et leurs occupations ordinaires pour voler et assassiner sur les grands chemins, les passants.

On les appelait « cravates », autrement « loups de bois ». La campagne fut entièrement dépeuplée de monde, il ne resta des habitants que dans les villes fermées. *Les chevaux de labour et tous les autres bestiaux périrent pendant dix ou douze années, les terres furent multipliées, le peu d'habitants qui restaient dans le pays, les garnisons et les troupes que le feu Roy après l'avoir conquise en 1633 étaient obligées de passer sous bonne escorte.*

Cette misère et calamité dura jusqu'à ce qu'enfin le Maréchal de la Fère fut fait gouverneur de Lorraine en l'an 1643, après la prise de Rocroy et celle de Thionville. C'est en ce temps que le Maréchal y établit la sécurité par un grand nombre d'exécutions de ces voleurs ou loups des bois. Il rappela par ce moyen quelques habitants dans les villages. On a remarqué la féroce des Lorrains quand la guerre est chez eux. Pendant la guerre que le traité de Nimègue a finie en 1678, comme ils étoient plus voisins des armées et des actions qu'ils ne l'ont été pendant la guerre commencée en 1638, les paysans, surtout ceux des montagnes des Vosges, avaient encore repris cette féroce ; il y en avait un très grand nombre qui estoient devenus ce que l'on appelle « schnapans », ils faisoient autant qu'ils pouvoient main basse sur les troupes du Roy et les officiers qui alloient et venoient pendant l'hiver courroient le même risque. On a été obligé de punir plusieurs de ces misérables du supplice de la roue.

Le grand Intendant d'Alsace et de Lorraine et Champagne écrit dans son mémoire de 1698 : « Il est sans difficulté qu'avant l'année 1632 et à l'entrée des Suédois en Lorraine, ce pays était plus peuplé qu'il ne l'est à présent. On estime et on prouve mesme par les anciens registres, rôles, comptes et autres enseignements, qu'il y avait alors dans la Lorraine trois fois plus d'habitants et de peuple qu'il s'en trouve aujourd-

d'hui amassey. Les Suédois dépeuplèrent toute la campagne, les chefs de famille erraient et chassiez, mouraient de misère ».

Il ne faut pas oublier que les horreurs des guerres s'augmentent des batailles contre les religionnaires. Les chroniques du Conseil de Metz rapportent qu'au mois d'avril 1680, par arrest du Conseil, les sages-femmes de la religion prétendue réformée ont esté interdites et deffense à elles faite d'accoucher même les femmes de la dite religion.

Au mois de mai 1680, le prêche de la Horgne a esté deffendu, la misère est si grande qu'il y a eu beaucoup d'exécutions pour infanticides.

Les princes de Salm-Salm, s'appuyant sur le grand Electeur d'Allemagne, luttèrent incessamment contre leurs voisins. Le moine Doim Fanguet, dans son histoire de Senones, ne cesse de se lamenter sur les malheurs de l'abbaye de Senones, pendant les guerres de la Lorraine, sous le gouvernement de Charles IV. « L'abbaye fut exposée à une infinité de malheurs, ainsi que toute la Lorraine et les environs, pendant les guerres de Charles IV qu'attirèrent en ce pays non seulement les Français, mais aussi les Allemands et les Suédois. La guerre, la discorde la peste, la famine, les Lorrains armés contre eux-mêmes, contre leurs compatriotes, contre leurs ennemis, firent de la Lorraine le théâtre de tous les maux dont l'esprit humain se peut former l'idée. Ce fut pendant ce temps de grandes misères que les religieux de Senones furent obligés de vendre les colonnes de bronze qui étaient au grand autel ». *Ajoutez à tout cela les malheurs de la guerre et les calamités publiques de la province qui avaient fait périr en 1690 plus des deux tiers de ses habitants et avaient laissé presque toutes les campagnes désertes et incultes.*

En 1677, les habitants n'avaient pas de pain à manger, mais cette année il y eut tant de vin que l'on ne trouvait pas assez de tonneaux pour le mettre.

La Lorraine pillée, dévastée, ruinée par un demi-siècle de guerre, de ravages, de pestes, de famines, essaye de se reconstituer.

L'ordonnance du 2 avril 1698 dit : « Nous avons permis et permettons à toutes sortes de personnes de quelques professions et métiers ils puissent être, à la réserve néanmoins des chirurgiens, apothicaires, orphèvres de s'établir dans les Etats de la dite Altesse, d'y lever et tenir boutique ouverte et travailler de leur profession pendant cinq ans, sans que pour cette raison ils soient tenus de faire aucun apprentissage, ni chef-d'œuvre, iceux demeurans néanmoins sujets à la visite de leurs ouvrages par les maîtres et jurez des corps et métiers dont ils travailleront, après lequel temps de cinq années, s'ils veulent continuer à tenir boutique et travailler des dites professions, ils seront tenus d'en faire chef-d'œuvre et de payer au corps des dits métiers, les droits ordinaires suivant les chartes ».

Les loups se sont tellement multipliés qu'il n'y a point de villages dans nos Etats qui ne soient incommodés des ravages et des maux que les animaux font de toutes parts. Un arrest du 8 juillet 1698 rétablit les anciennes louvières dans chaque village.

A cette époque, il n'y avait guère que les Juifs et les Lombards pour tenir banque et l'on avait toujours recours à eux pour emprunter de l'argent.

Vu la misère générale, une ordonnance du 13 août 1698 accorde un répy de trois ans contre les juifs. Ils prêtent souvent à douze et au delà, on ne les payera qu'à cinq.

Il y eut en Lorraine des disettes terribles comme d'ailleurs dans toutes les provinces. On se rappelle particulièrement celle de 1574 et 1586, 1593, 1597, 1622, 1623. Les paysans sont souvent contraints de paître l'herbe, les plaintes montent, l'habitant d'une région sans récolte errant, égaré par la douleur, réduit à « ramasser dans les ruisseaux des boucheries du son mêlé de sang » (1694-1709).

Quand les grains renchéérissaient trop, le « pauvre homme de labeur », dit Arthur Young, se rejetait suivant les régions, sur les chataignes, les raves, les fèves, les haricots, plus récemment sur les pommes de terre. On prisait peu ces farineux, pitance de moine, disait-on, que la médecine réputait malsaine.

Le météil même jusqu'à la Révolution, demeura un luxe. La question capitale, angoissant pour le peuple, est la question des bleds. Chaque province, chaque territoire, chaque Etat particulier, habitués à la famine et secondés par les pouvoirs publics, font bonne garde sur leurs céréales ; on les cache, on les enterre, on défend le commerce des grains sous grandes peines. Les communications étaient d'ailleurs très difficiles et les droits accrus par toutes sortes de barrières et péages, élevaient l'hectolitre à un prix inabordable au pâtre homme de labeur. Il y avait à compter aussi sur les accaparements, malgré les peines capitales édictées et souvent le peuple excité par la faim a fait justice par ses mains de quelques accapareurs. Quand les populations ameutées devenaient dangereuses pour les pouvoirs publics, ceux-ci désignèrent souvent à la justice du peuple des malheureux qui détournaient la colère du peuple des vrais coupables et payant de leur vie les crimes des vrais accapareurs. Souvent, très souvent, il n'y avait pas eu d'accapareurs, c'était le gouvernement seul, par la mauvaise gestion des affaires publiques, qui était le coupable, et il avait tout intérêt pour se sauvegarder à entretenir la légende des accaparements.

L'ordonnance du 5 septembre 1698 dit que Son Altesse étant informée que la récolte que l'on vient de faire des grains est encore au dessous du peu d'espérance que l'on en avait conçu et de besoins pressants que souffrent tous nos sujets, notamment ceux du duché de Bar et du pays de Vôge où les grains sont déjà montés à un prix excessif, défenses à tous nos sujets de quelque qualité et condition qu'ils soient, de vendre leurs blés ou autres grains à des étrangers et d'en acheter et faire amas de plus grande quantité que celle qui leur sera nécessaire pour la subsistance de leur famille pendant la présente année et jusqu'aux moissons de l'année prochaine, à peine de mille francs d'amende et de confiscation des grains, applicable un tiers à notre profit, un tiers aux dénonciateurs s'il y en a et l'autre tiers aux pauvres des lieux.

Et attendu que la fabrication des bières et eaux de vie consomment une grande quantité de grains qui seraient employés bien plus utilement en pain pour la nourriture de nos peuples, défense de brasser.

Nous ordonnons qu'il sera incessamment par nous commis des personnes d'autorité et de probité en nombre suffisant qui feront la visite dans les villages et hameaux, même dans les maisons seigneuriales, châteaux, abbayes, couvents d'hommes et de filles et toutes autres communautés séculières et régulières sans aucune exception de personnes ni de lieux ; défense de faire nuitamment aucune voiture de grains, quelque espèce ce puisse être à peine de confiscation des dits grains, chevaux, harnais et voitures et de mille francs d'amende.

Les lieutenants veilleront à ce que les laboureurs aient du grain pour leurs semences. Nous sommes informés qu'il s'est retiré dans nos Etats

un nombre extraordinaire de vagabonds et mendiants. On les chassera. Les mendiants, les vagabonds, les gens sans travail étaient repoussés de partout, de province en province ; on était sans pitié et très souvent on les pendait pour le moindre délit.

C'était dans toute son horreur le *Struggle for life*. Les sentiments généreux étaient étouffés par la famine et la misère. Les villages sont tellement dépeuplés que l'on ne trouve plus assez d'ouvriers pour cultiver les terres.

Les propriétaires de terres et d'héritages situés dans l'étendue de notre bailliage d'Allemagne, qui ont été autrefois en nature de terres labourables, vignes et prairies, qui se trouvent présentement incultes ou en friche, sont tenus dans un an, à compter du jour de la publication de notre présente ordonnance, en notre dit bailliage, de les essarter, défricher et mettre en valeur, si non et à faute de faire dans le dit temps et celui passé nous ferons don aux étrangers.

Recensement en 1698 des villes des Vosges par l'Intendant

	CHEFS DE FAMILLE	VEUVES OU FILLES
Mirecourt	371	73
Neufchâteau	264	67
Epinal	342	102
Charmes	64	11
Remiremont	188	10
Bruyères	68	18
Saint-Dié	208	13
Raon-l'Etape	75	18
Sainte-Marie	124	54

Pour se faire une idée du rapport de la culture en 1700, comparée à celle de nos jours, consultons le mémoire de l'Intendant d'Alsace.

En 1700, dit-il, la récolte est plutôt bonne que mauvaise, il estima à :

Froment	14.800 muids
Epiotte	15.400 —
Seigle	12.400 —
Orge	13.000 —
Avoine	7.400 —
Méteil	1.850 —

On dit qu'à cette époque on cultivait beaucoup d'orge. Le pain fait avec un mélange d'orge et de méteil, orge et avoine, est d'un usage courant dans nos campagnes et même à la ville. Les gentilshommes n'ont souvent pour toute fortune que leur charge, car il est déshonorant pour un gentilhomme de travailler la terre ou de se faire commerçant, industriel ; ainsi la bourgeoisie dans les villes va s'élever par sa fortune et prendre un rang dans la société qui égalera en puissance celui de beaucoup de gentilshommes pauvres. La plus grande ambition du gentilhomme campagnard sera surtout de faire entrer ses enfants dans les chapitres nobles où l'on n'est reçu que produisant ses preuves.

A cette époque, il n'y avait pas encore de bien grandes fortunes bourgeoises.

La dot des enfants des plus riches bourgeois n'est ordinairement que de quatre mille livres, un père riche de cinquante mille écus suit les usages et jouit de ce qu'il a jusqu'à la mort ; quant aux artisans,

ce sont de vulgaires salariés qui travaillent toute la semaine pour aller le dimanche au cabaret, à la promenade et à la danse.

L'Alsace est estimée à 45.979 feux, 235.000 âmes, 156.500 catholiques, 66.500 luthériens, 8.700 calvinistes et anabaptistes, 22.000 chevaux et 10.000 cavalles d'une petite et mauvaise race.

Le Roy ne fait point de fonds pour l'entretien des chemins, ce sont les communautés les plus voisines qui réparent les endroits où il faut travailler, cela se fait par corvée et l'on choisit le temps où les gens de la campagne ont le moins de corvées. Les plus aisés se rachètent en argent, aussi il n'est pas étonnant de voir que les routes n'existent point, les chemins sont horribles et ne sont souvent que des sentiers. Beaucoup de seigneurs et officiers aiment mieux empêcher l'argent plutôt que de le consacrer à l'entretien des chemins.

Il n'y a d'ailleurs aucun contrôle et tout se passe avec impunité, on pourrait même dire avec insanité. Sur les frontières, les paysans sont constamment réquisitionnés pour travailler aux redoutes et aux ouvrages de garde, et cela sans rétribution ni règlement, et s'ils font mine de se plaindre, ils sont maltraités par les officiers et les soldats qui s'emparent de leurs chevaux et de leurs voitures. Aussi le paysan craignait autant à cette époque les soldats et les brigands, ce qui explique pendant très longtemps sa peur instinctive de la conscription et sa réputation courante des armées qui le pillent, le battent et le rançonnent.

La Cour rend le 16 mars 1699, une ordonnance pour faciliter aux sujets des montagnes des Vosges les moyens de subsister. Ceux qui prêteront sur gages des bestiaux, meubles, etc... seront privilégiés, même ceux qui auront prêté pour acheter les animaux. Mais les avis que nous avons reçus depuis que la nécessité n'était guère moins grande dans le plat pays que dans les montagnes, surtout dans notre duché de Bar où la récolte a été la plus chétive et où nos sujets sont réduits à une grande disette dont la plupart non seulement n'ont aucune espèce de grains devant les mains pour les employer à leur nourriture et à celle de leur famille.

Les mendiants, les vagabonds et les étrangers deviennent tellement encombrants que le 2 juillet 1700, il est enjoint à tous les gueux et mendiants étrangers sans domicile de sortir de la ville et la banlieue de Nancy dans le jour et de tous ses Etats dans quatre jours pour tout délai, à peine du fouet pour la première fois, du fouet et de la marque pour la seconde et de la vie pour la troisième, avec défense à tous bourgeois de les retirer et loger.

Dans les périodes de troubles et de misères, les hérétiques, les protestants et les juifs sont accusés d'attirer sur le pays la malédiction divine. L'arrêt de la Cour du 5 août 1700 ordonne que ceux qui font profession de la secte Judaïque et autres étrangers vuidront incessamment les Etats de Lorraine.

La Lorraine s'appauvrissant de plus en plus, le 15 juin 1709, S. A. R. déclare surséance au paiement des dettes au-dessus de 500 francs jusqu'à la Saint-Martin de 1710. Le moratoire n'est pas chose nouvelle.

Le droit de Colombier a de tous temps été une grande vexation pour les paysans, ensuite de plaintes et doléances réitérées l'ordonnance du 27 juin 1709 porte défense de faire des pâtisseries et de nourrir des pigeons.

« Ordonnons en outre que les voiliers soient détruits afin de conserver aux hommes une nourriture qu'il faudrait leur ôter pour la donner à des animaux dont on peut aisément se priver dans la conjecture

présente. Il est fait défense de vendre des pâtisseries, pas même pour les baptêmes, à la réserve des biscuits qu'ils pourront faire pour les malades, seulement à peine de cinquante francs d'amende, d'être leurs fours abattus et eux interdits de ne plus faire à l'avenir profession de pâtisserie.

Le 23 juillet, ordonnance pour la police des grains. Arrest du Conseil d'Etat du 12 septembre 1709 pour le recensement des grains dans tous les Etats. *La panique est contagieuse à ce point que l'on enfouit les grains partout où l'on peut les cacher, malgré la peine de vie que les fraudeurs peuvent encourir.* On profite de la nuit pour faire griller de la farine à l'obscurité, portes closes, l'oreille au guet. Malheur à ceux qui se font prendre, car l'expiation du crime de ne pas se laisser mourir de faim se paye souvent par le carcan, le fouet, la confiscation des biens, voire même la pendaison et quelquefois le lynchage par une foule hurlante de misère et d'ignorance. Ce qu'il y a de curieux, c'est la soumission totale, sans geste de révolte à ces nobles, à ces officiers, ces gens d'Eglise qui ont droit, eux, de manger du pain blanc en toute sécurité, et cette jalousie féroce de ces pauvres paysans et pòvres hommes de villes se déchirant et s'entretenant entre eux pour une bouchée de pain blanc qu'un des leurs se procurera au prix de je ne sais quelle peine et péril encourus sur sa tête.

La question des bleds fait penser aux dirigeants qu'il y a trop de terres incultes et l'ordonnance du 14 novembre 1709 engage par des privilèges à défricher, mais le malheur est que l'on n'aura point de grains pour semer ces terres défrichées, on en manque déjà pour les terres en culture. Vers le mois de décembre, on en fait venir à grands frais des pays de l'Allemagne. Les fermiers, les censitaires, ne peuvent pas payer leurs canons, puisque beaucoup ont peiné déjà, non pas à se nourrir, mais à ne pas mourir de faim.

Il est enjoit d'accepter en paiement deux réseaux d'avoine à la place d'un de bled ou d'orge.

Les débuts de l'année 1710 donnent espérance, les grains ont bien levé, on parle d'une belle moisson pour la prochaine année, mais les pigeons, malgré les ordonnances, ravagent les semailles ; il n'y a point de curés, bourgeois ni habitant un peu aisez qui n'aient prétendu par différents motifs s'en arroger le privilège ; les curés surtout sont entêtés dans leurs droits, ne veulent pas se conformer aux ordres de S. A. R. et donnent le mauvais exemple. Ils ont pour prétexte qu'ils ont difficile de vivre et que d'ailleurs leurs colombiers et voiliers leur sont nécessaires pour le bien des pauvres qu'ils peuvent ainsi secourir.

Cependant, après information prise, il est général qu'ils n'en font rien et gardent le tout pour leur usage personnel.

La disette est génératrice de bien des crimes et prophanaçons. Les nouveaux venus sont tellement à charge que la plupart du temps on préfère les voir mourir. Il n'y a ni femmes ni filles qui ne cachent leur grossesse à seule fin de s'en débarrasser clandestinement.

« C'est l'abomination de la désolation, on ne parle que d'infanticides ». S. A. R. décrète que toutes femmes et filles ou veuves, lesquelles se seraient laissés séduire et rendre enceintes soient tenues de venir déclarer leur grossesse et qu'arrivant le temps de leur délivrance, elles se fassent assister des matrones dans leurs accouchements et fassent aussi appeler le principal officier de justice en présence duquel et de son greffier, ensemble de la matrone et d'autres assistants si aucuns y a, elles soient tenues de déclarer par serment dans le détroit et les dou-

leurs de l'enfantement celui qui aura été l'auteur de leur grossesse dont sera pareillement dressé acte sur le champ.

L'infanticide est condamné à la peine du dernier supplice sans exemption, sous quelque prétexte que ce soit ; on punit aussi la pratique de l'avortement de façon exemplaire.

Vers 1715, les peuples respirent un peu et reprennent goût à la vie.

De nouveau, l'arrogance des bourgeois à vouloir porter des vêtements luxueux et à surpasser en habillement ceux des nobles et de la justice est réprimée par l'édit du 15 mars 1719, sur les livrées et le deuil. « Les juifs reprennent de l'insolence et osent commercer publiquement ». La Cour du 17 septembre défend aux juifs résidant à Nancy de faire aucun exercice public de leur religion à peine de dix mille livres d'amende, défense d'introduire ou débiter dans les Etats aucun livre scandaleux contraire à la religion et bonnes mœurs.

Les livres concernant la religion sont examinés par un théologien approuvé.

Il est étonnant de voir tant d'affreuses disettes, famines et misères en Lorraine, alors que l'on y cultivait depuis longtemps la pomme de terre.

Depuis environ 1650, cette culture était déjà très répandue, surtout dans les Vosges et les environs de Saint-Dié, mais toujours et partout il est dit que les importations nouvelles seront susceptibles de déliance et alors qu'une simple expérimentation devrait suffire, on voit les peuples se priver pendant près d'un siècle d'un aliment qui lui éviterait la famine. Le bruit court que la pomme de terre était un poison pour l'homme ; aussi les pommes de terre ne servaient pas habituellement aux hommes de nourriture dans les Vosges.

1715. — Un arrêt de la Cour concernant les dîmes pour la pomme de terre dit que ce fruit, qui est connu dans la Vôge depuis environ cinquante ans, se plante partout dans les potagers et vergers, tantôt dans les chenevrières.

Les habitants payeront la dîme pour les terres sujettes à la grosse dixme seulement. A Fraize, la dixme pour la pomme de terre est de onzième.

1739. — Les attentats sur les voyageurs sont si nombreux qu'un arrêt ordonne de défricher de chaque côté des routes où il y a des bois à 25 toises de chaque côté, de crainte de voleurs et assassins.

Il est fait défense aux sujets de condition non noble ou privilégiés dégarder chez eux, ni de porter des armes à feu, ceux qui en possèdent irrégulièrement doivent les déposer immédiatement chez le prévost.

1747. — Les suicides ne sont pas rares, car la misère n'est pas toujours supportable, surtout lorsqu'elle s'acharne sans discontinuer sur le pauvre peuple, qui préfère la mort à une vie de douleurs continues. « Le pòvre homme » pourchassé par la faim, la misère, les sergens, la gabelle, la peur, les collecteurs d'impôts n'a souvent que la ressource de chercher la tranquillité dans la mort. Le suicide est volontiers contagieux et que deviendraient les privilégiés qui vivent de la chair du « pòvre homme du peuple » s'il lui prenait cette idée absurde de se débarrasser du servage par la mort.

Il faut faire des exemples : on condamne le cadavre des suppliciés à être attaché par l'Exécuteur de la haute justice au derrière d'une charrette et traîné sur une claye, la tête en bas et la face contre terre, par les rues et lieux accoutumés de cette ville et ensuite conduit sur la place de grève pour y être pendu par les pieds à une potence qui, pour

cet effet, sera plantée sur la dite place et après qu'il y aura demeuré pendant une heure conduit et jetté à la voierie, ses biens acquis et confisqués au profit de qui il appartiendra et au cas que les confiscations n'aurent pas lieu en cent livres d'amende envers le Roi.

1755. — On brûle les écrits des Jansénistes à la porte des églises.

Aux assemblées provinciales de 1787

Cossin, le rapporteur du bureau d'Agriculture pour la Province de Lorraine, expose que les exemptions des dixmes et les divers encouragements accordés aux défrichements ont enfin procuré des moissons à toutes les parties de la province, mais notre agriculture, qui avait paru un moment florissante, est tombée dans la langueur et le dépérissement que l'on attribue à diverses causes, et la diminution que les défrichements ont occasionné à la pâture a produit celle des bestiaux ; dès lors, on a manqué des engrais nécessaires, soit pour réparer la fertilité des terres neuves dont les sucs étaient épuisés, pour entretenir celles des terres anciennement en culture. Un moyen se présentait pour remplacer abondamment ces pâturages : c'était les prairies artificielles ; l'inexpérience des cultivateurs ne l'a point saisi ou des difficultés locales se sont opposées à leur établissement. L'avilissement du prix des blés et le peu de produits de leurs champs négligés ont été de nouvelles causes de leur dégoût et de la diminution de l'agriculture.

Vu la disette des fourrages, les chevaux accablés de fatigue et périssant de faim tombaient au milieu des sillons qu'ils n'avaient pas la force d'achever.

La loi des clôtures est venue préparer lentement cette utile révolution (abolition de la vaine pâture dans les endroits clôturés), mais l'extrême division des héritages occasionnée par l'égalité que la loi a établi dans les successions retardera encore longtemps les effets heureux que l'agriculture doit attendre de cette loi, mais quels avantages ne peuvent pas déjà en résulter ?

Par l'édit de clôs, on est libre de faire des alternatives de culture en grains et fourrages et de ne pas laisser les terres en friches.

Mais des réglemens que les propriétaires éludent autant qu'ils le peuvent ont défendu de planter de la vigne dans les terres susceptibles d'être labourées avec la charrue, d'autant plus que la partie du peuple qui s'adonne à ce travail de la vigne est ordinairement la plus pauvre.

La culture des pommes de terre s'en est étendue des Vosges où elle a commencé à toutes les parties de la Lorraine, elles ont d'abord servi à engraisser les bestiaux, elles sont bientôt devenues la nourriture principale mais saine du peuple des campagnes.

Le chanvre et le lin réussissent presque partout.

La législation semble avoir saisi notre agriculture dans cet état de l'enfance de la nation où les peuples n'étaient que pasteurs.

Pour que la seconde herbe des prés appartienne aux propriétaires, il faudrait qu'ils puissent clôturer ce qui souvent est impossible.

La suppression du parcours nuisait à l'éducation des troupeaux à laine.

On ne peut pas opposer à la Lorraine ce qui a été dans les Eveschés et Champagne ; si le parcours a été supprimé, c'est qu'apparemment les travaux champêtres n'y étaient pas établis sur le même système. Dans la coutume de Metz, le parcours n'existe point. Le Baron Fisson du Montet attribue le marasme de l'agriculture en Lorraine à la trop grande division des terres et au régime de succession qui ne font que multiplier cette division. Le Baron Fisson croit à l'injustice de l'Edit

de Clos, qui dépossède le petit propriétaire qui n'a qu'un bout de champ et dont la médiocre fortune exigerait qu'il en tirât le plus de fruits ne peut user du bénéfice de cette loi. Les bestiaux sont privés de la vaine pâture du terrain clos et la pâture que produit le sien est absorbée par les troupeaux du riche propriétaire.

L'on se plaint que la quantité des laines est singulièrement altérée depuis quelques temps dans cette province et on l'attribue à l'abâtardissement de l'ancienne race de nos bredis par l'introduction de béliers d'Allemagne. Il faut procurer des béliers étrangers des plus belles races et faire des croisements, faire venir des béliers de Barberie et d'Espagne et une certaine quantité de brebis et ordonner la castration des mâles des races allemandes.

Lorsqu'on fouille les archives des Vosges, on est convaincu que, même pendant les temps les plus tourmentés de la période révolutionnaire, le Gouvernement ne négligeait point de s'occuper très activement du rendement des terres, des procédés de culture, des étendues cultivées et des calamités qui éprouvaient le paysan, telles les grandes épidémies sur le bétail. D'ailleurs l'attention des politiques était directement amorcée vers ce genre d'investigation, car de l'intensité des récoltes et de la prospérité de l'élevage du bétail en général dépendait directement la force des armées républicaines qui y puisaient avec l'enthousiasme, l'énergie physique nécessaire à la victoire.

Partout les agents nationaux des districts devaient rédiger dans le plus bref délai des rapports répondant à ces questions principales :

- 1° Combien d'arpents ordinairement ensemencés dans la commune ?
- 2° Combien en automne ?
- 3° Combien au printemps ?
- 4° Combien d'arpents actuellement ensemencés pour l'automne ?
- 5° Combien d'arpent qu'on croit pouvoir encore ensemenecer ?
- 6° Combien de blé ensemencé ?
- 7° Combien de seigle ?
- 8° Combien d'orge d'hiver ?
- 9° Combien de chaumes des espèces cy-dessus pour les terres qui restent à ensemenecer en automne ?
- 10° Combien d'arpents ensemencés au printemps ?
- 11° En blé de mars ?
- 12° En orge ?
- 13° En avoine ?
- 14° En sarrazin ou blé noir ?
- 15° Indiquer les obstacles qui se son opposés à l'ensemencement complet ?

Les causes principales de moindre rendement disent les paysans, c'est qu'une assez grande partie des fourrages et des grains est fournie pour les armées et à nourrir les bêtes de trait que l'on fournit pour les convois, ce qui prive les communes d'une bonne partie de l'engrais, ce qui diminue la culture, car on ne peut cultiver qu'à force d'engrais et qu'étant privé d'une partie du foin, on ne peut tenir une assez grande quantité de bestiaux, par conséquent on diminue d'engrais.

On recensait très sévèrement les grains de peur que les aristocrates ne les cachent ou les fassent passer à l'étrager, et le gouvernement donnait des semences aux communes qui en étaient dépourvues. Quelques

extraits nous indiquent avec quelle solennité et emphase ces recensements étaient ordonnés.

Granges, le 13 Brumaire de l'an 3^e de la R. F. Une et Indivisible, à l'Agent National du district de Bruyères.

Citoyen,

D'après la lettre du 8 de ce même mois que je viens de recevoir, par laquelle tu me demandes les mesures qui ont été prises en exécution de la loi du 8 messidor, insérée au bulletin de Loix n^o 11 relative aux recensements des grains ;

Les voici ainsi que suivent :

1^o Les déclarations faites, elles ont été publiées au temple consacré à honorer l'être suprême lorsque le peuple y réuni le 20 fructidor dernier d'après une invitation à cet effet.

2^o Il n'a point été dressé procès-verbal de la lecture des déclarations sinon qu'il est arrêté au registre publié au temple de la raison.

3^o Le Conseil a nommé des Commissaires pour vérifier les déclarations soupçonnées de fraudes, mais ces Commissaires dans leurs visites n'ont reconnu aucune fraude, qu'au contraire ils n'ont trouvé que toute justesse sur l'objet déclaré approbation de la déclaration, ce qui a mis hors tous soupçons.

Salut et Fraternité.

DEMANGEOT, *Agent national.*

Au 9 thermidor, les administrations des districts des Vosges sont obligées de remettre un rapport concernant le dessèchement des étangs et contenant :

1^o Le nom des communes où sont les étangs ; 2^o la quantité de terrains couverts d'eau avant la loi ; 3^o la quantité de terrains desséchés ; 4^o la nature de leurs productions ou pâturages ; 5^o la contenance par arpens des terrains conservés en eau ; 6^o les motifs qui ont déterminé leur conservation.

Le Bureau de l'Agriculture, en messidor de l'an 4, fit publier une instruction sur les inondations qui sont très exactes. N'oublions pas qu'à cette époque les membres du Bureau consultatif d'agriculture étaient de savants vétérinaires ou des agriculteurs ; je citerai particulièrement Tessier, Cels, Huzard, Vilmorin, J.-B. Dubois. Le Ministre de l'Intérieur se nommait François de Neufchâteau.

Les épizooties étaient le fléau des guerres et nuisaient particulièrement à la subsistance des armées, aussi répandait-on de toutes parts des factums pour mettre en garde les paysans et les aider à combattre les maladies contagieuses. La peste bovine arrivait de l'Est, d'Allemagne, de Hongrie, avec les approvisionnements des armées. Le premier nivôse an V, le gouvernement fait répandre et afficher les instructions sur les maladies inflammatoires et épizootiques qui affectent les bêtes à cornes des départements de l'Est, d'une partie de l'Allemagne et des parcs d'approvisionnement des armées de Sambre et Meuse et de Rhin et Moselle, rédigées par les C. C. Huzard et Desplas, vétérinaires.

Comme symptômes particuliers de la peste bovine, ces vétérinaires citent : l'engorgement des glandes du gosier, la toux sèche, les aphtes dans la bouche et sur la langue, l'oppression, la difficulté de respirer et un flux plus ou moins abondant par les naseaux, qui se montre sur

les animaux affectés de la péripleurionie, comme la couleur jaune des yeux, de la nature qui en flue, celle de la peau aux ars, aux aines, à la face interne des cuisses et un flux bilieux par le fondement, sont des signes univoques de l'inflammation du foie.

Le larmolement paraît dans l'un et l'autre cas précéder et accompagner cette épizootie, il est un des symptômes à la faire reconnaître plus particulièrement. On voit aussi dans plusieurs animaux indistinctement des éruptions sur différentes parties du corps vers la fin de la maladie et quelques-uns couverts d'une sueur abondante.

Dans tous, le renflement des yeux dans l'orbite, le gonflement des paupières, l'emphysème le long du dos et sur les côtes, la rentrée des éruptions, la lenteur du pouls, le rapprochement des extrémités sous le ventre lorsque les animaux sont encore debout, leur faiblesse, la difficulté et l'impossibilité même de les faire lever lorsqu'une fois ils sont couchés, la sanguinolence, l'odeur putrique et cadavérique qu'exhale le flux des naseaux et celui du fondement sont des signes prochains d'une mort inévitable.

A l'autopsie, on trouve quelquefois des foies de 40 à 50 livres.

Selon des vétérinaires, la maladie serait peu dangereuse. « *Il naît, disent-ils, de ceci une vérité frappante, c'est qu'au lieu de faire aux animaux un traitement mal entendu, qui en tue beaucoup, il vaudrait mieux ne leur en faire aucun, les abandonner entièrement à la nature, les tenir à la diète et les panser bien. On en guérirait une grande partie s'ils étaient traités méthodiquement et simplement ; dans les parcs du Luxembourg, plus des deux tiers des animaux traités par les vétérinaires ont guéri.* Il aurait été plus juste d'écrire se sont naturellement guéris, probablement parce que l'épizootie était à la période de déclin.

La maladie est-elle contagieuse ? Elle ne l'est pas des animaux à l'homme et n'a pas le caractère charbonneux qu'on lui avait d'abord assigné dans quelques départements. La superstition faisait très souvent les frais de la guérison, les auteurs racontent qu'ils ont rencontré de nombreuses processions depuis Thionville jusqu'à Francfort. Des villages entiers abandonnaient les travaux des champs et les bestiaux malades pour aller invoquer des saints, quelquefois à plus de cinquante lieues. Une pratique qui entretenait la contagion, c'était la méthode d'enterrer à très peu de profondeur près ou à l'entrée des étables, les bêtes qui mouraient de la maladie, dans l'intention d'en préserver les autres.

Peu de traitements ont donné des résultats. L'expérience a démontré que l'unique et le plus certain des remèdes dans les épizooties, ce sont les sétons.

On défend de vendre les cuirs verts. *L'arrêt du 14 Messidor an V* lit : « On ne pourra acheter, ni faire circuler des cuirs verts provenant des bêtes à cornes, sans être munis de certificats des agents municipaux, visés par les administrations municipales renfermant les indications nécessaires pour faire reconnaître les cuirs, et constatant : qu'ils ont été achetés dans une commune encore préservée de l'épizootie ; 2° qu'ils proviennent de bestiaux sains.

Les cuirs verts que l'on ferait circuler sans être munis de ce certificat seront saisis, tailladés et enfouis à la diligence des agents municipaux, le tout aux frais de ceux sur lesquels cette saisie aura été faite ».

Le 28 floréal an V, malgré les précautions prises, l'épizootie pénètre du Bas-Rhin dans la Meurthe. L'introduction des bêtes à cornes de ces départements dans les Vosges est défendue et prohibée. La commune de

Cornimont est seule infectée dans les Vosges. Le 14 messidor an V, l'épizootie a gagné Cornimont, les cantons de Vagney, Escles et Girancourt, et y exerce ses ravages avec une rapidité effrayante. L'épizootie gagne très vite la Haute-Saône et la Haute-Marne. Il faut fermer aux bestiaux de ces départements l'entrée de celui des Vosges. L'arrêté suivant est publié et affiché :

Art. 1^{er}. — Prohibition de l'introduction dans le département des Vosges des bestiaux venant des départements des Haut et Bas-Rhin et de la Meurthe. Ces dispositions sont déclarées communes aux départements de la Haute-Saône et de la Haute-Marne.

Art. 2. — La sortie et l'introduction des bestiaux d'une commune à l'autre sont aussi prohibées dans les cantons de Cornimont, Vagney, Escles, Girancourt, où la maladie épizootique s'est manifestée et dans ceux de Darney, Lignéville, Valfroicourt et Dompierre, Domèvre-sur-Avière, Epinal, Xertigny, Eloyes, Remiremont, Ramonchamp, Gérardmer et Granges, lesquels cantons environnent ceux infectés par l'épizootie et formeront un cordon suffisant pour l'arrêter.

De plus, on fait circuler des colonnes mobiles, des gardes nationaux, des patrouilles, pour faire respecter la loi.

Des agents sont disséminés dans des postes fixes pour faire des rapports journaliers sur toute l'étendue du territoire qu'ils ont à surveiller.

Malgré toutes ces mesures, la maladie se répand, on tue impitoyablement les bêtes trouvées en chemin, on les autopsie, on marque toutes les bêtes malades au fer chaud par la lettre M.

Le 28 brumaire an VI, il est ordonné de tuer même les chiens errants, il est fait un appel au peuple pour l'engager à exécuter toutes les prescriptions et signaler à sa vigilance les délinquants. Ces mesures droconiennes déplaisant à la partie commerçante de la population, les commerçants du département adressent une plainte collective, le 8 ventôse an VI.

La peste est répandue dans un grand nombre de départements de l'Est et du Nord-Est et le Ministre de l'Intérieur répand une circulaire dans laquelle on lit : « *L'expérience ayant constamment prouvé que les animaux qui guérissaient sans autres secours que ceux de la nature devaient leur guérison à une éruption dont leur corps se couvrait, toutes les vues de l'art doivent se diriger vers les moyens d'amener cette éruption ou de la suppléer. Le moyen, c'est le séton.* On attache sur le milieu du séton un morceau d'hellébore noir où l'on y fixe avec un peu de linge du sublimé ou de l'arsenic en poudre.

« Lorsque l'engorgement a acquis le volume d'une tête humaine, on retourne le séton pour en retirer l'hellébore ou autre caustique dont on le charge. Dans le cas où le séton ainsi préparé ne produirait pas dans l'espace de quinze à vingt heures, un engorgement aussi considérable, on appliquera sur les deux côtés de la poitrine, après avoir rasé le poil, un large cataplasme vésicatoire composé avec une once de mouches cantharides et une once d'euphorbe étendues dans une suffisante quantité de levain qu'on maintiendra avec un bandage et qu'on entretiendra jusqu'à parfaite guérison ».

D'après un rapport du 2 fructidor an VII, depuis le mois de floréal, l'épidémie est éteinte dans les cantons de Remiremont, Bruyères, Docelles, Eloyes et Vagney, mais la maladie vient de se manifester dans la commune de Repel, canton de Rouvres.

En floréal an VII. la maladie existe encore à Prey, dans le canton de Bruyères, elle reparait d'une manière effrayante dans les cantons de Corcieux, Docelles, Eloyes, Remiremont et Vagney où on la croyait éteinte.

Il y a donc des porteurs de germe que l'on ignore, et l'on constate qu'une deuxième ou troisième poussée de la maladie peut survenir avec une morbidité et une mortalité plus grande que dans les épizooties antérieures. La malignité de la peste ne diminue donc pas à coup sûr progressivement selon l'époque et la date de son apparition, aux périodes de moindre gravité, subitement sans qu'on en puisse connaître les raisons, une nouvelle poussée peut être beaucoup plus meurtrière. La grande durée de l'épizootie n'est pas toujours une garantie de sa moindre gravité, il peut y avoir sans qu'on en connaisse les causes, des rémissions de gravité, même sur la fin des épizooties, quoique ce soit plutôt l'exception.

A cette époque, il est curieux de voir que la gale régnait dans presque toutes les communes du département et qu'elle était assimilée par les arrêtés à une maladie épizootique et cela n'est pas étonnant, vu le passage continu des troupes ayant infecté les écuries.

En 1816, une maladie des cochons sévit dans plusieurs communes de l'arrondissement de Neufchâteau. Les principaux symptômes sont le dégoût, la langue noire et sèche, suspension de la locomotion, légère tuméfaction de la gorge et des extrémités, la peau refléchit une couleur violette, la déglutition est très difficile. Comme traitement préservatif, Lagneau ordonne un gros de poudre de gentiane par jour dans un verre de vin.

Traitement curatif : scarifications à la gorge et aux pattes, en frictionnant avec du vinaigre et l'essence de térébenthine, une once de chaque. On fait avaler aux animaux atteints de cette maladie un verre de vinaigre. On renouvelle les frictions deux fois par jour. Ces moyens m'ont parfaitement réussi, écrit Lagneau.

Les documents concernant le service sanitaire du département sont peu nombreux. Il faut arriver à la Restauration pour rencontrer des documents à peu près suivis et catalogués. A la Restauration, les administrations éprouvèrent le besoin de se renseigner sur les richesses du pays et dans tous les bureaux arrivèrent des statistiques et des rapports sur toutes sortes de sujets intéressant l'agriculture, le commerce et l'industrie. Nous allons aussi nous renseigner sur les productions agricoles et animales du département des Vosges vers les années 1819 à 1825.

M. Mathieu, vétérinaire en chef du département des Vosges, présente en 1819, un rapport très intéressant sur la statistique bovine de l'arrondissement d'Épinal. « L'arrondissement d'Épinal, dit-il, est après ceux de Saint-Dié et de Remiremont, proportion gardée, de tous les points du département des Vosges, celui où le gros bétail est le plus nombreux. Dans les cantons de Rambervillers, de Châtel, une portion de celui d'Épinal, le bœuf y est plus rare, tandis que dans le canton de Xertigny et autres lieux montueux, il y est très multiplié.

D'après le recensement approximatif des bêtes à grosses cornes, l'arrondissement d'Épinal possédait en 1819 :

2.452 paires de bœufs pour les travaux et 11.165 vaches. Sur cette quantité :

677	paire	s de bœufs	et	2.290	vaches	appartenant	au	canton	d'Epinal;
560	—	—	—	1.100	—	—	—	—	Xertigny ;
352	—	—	—	2.720	—	—	—	—	Rambervillers;
225	—	—	—	2.190	—	—	—	—	Châtel ;
638	—	—	—	2.865	—	—	—	—	Bruyères ,

Le montagnard n'ayant en quelque sorte qu'un seul moyen d'exister, celui de l'éducation du gros bétail, on devait s'attendre à trouver dans la partie montueuse de l'arrondissement des modèles d'amélioration de la race bovine, mais il n'en était pas ainsi ; cette branche importante était encore soumise à l'empire de l'ignorance et de la routine, et chacun suivait l'antique ornière.

La vaine pâture est une raison de contamination en masse des troupeaux communaux dans le cas de maladie contagieuse ou épizootique. Ce n'est, dit M. Ethis, qu'une fausse ressource pour les troupeaux, l'animal à peine soutenu par une mauvaise nourriture ne donne qu'une reproduction faible qui va toujours en dégénéral. Ainsi le parcours empêche le possesseur d'un troupeau de faire pour l'hiver des provisions de bons fourrages et occasionne le dépérissement des animaux. Un autre inconvénient de rassembler ainsi tous les troupeaux, c'est la contagion qu'un troupeau peut porter dans un autre un tel mélange.

Toutes les tentatives pour multiplier les bonnes espèces de chevaux seront inutiles sans le secours de bons pâturages.

Dans les voyages agronomiques publiés en 1806 par François de Neufchâteau, il est de notoriété que le système répandu à cette époque dans toute l'Europe est l'assolement triennal qui partage le fonds de chaque territoire en trois parties distinctes appelées en Lorraine soles, saisons ou fin de pie, dont la première est pour les blés qu'on sème dans l'automne, la seconde pour les avoines ou pour les grains de mars, carremages, menus, marsages, la troisième pour les jachères ou versaines ou pour le prétendu repos qu'on croit devoir laisser aux champs, et dont la raison primitive a été d'affecter un pacage aux bêtes à laine. Ces trois soles sont appelées par Vauban les trois Cours.

En droit coutumier, le cultivateur ne pouvait tenter la culture des plantes inconnues dans le temps où les assolements avaient été fixés : le maïs, la pomme de terre, les prairies artificielles ont été repoussés longtemps par les décimateurs et même par les tribunaux. On mettait surtout en avant l'intérêt des bêtes à laine. Il semblait que sans les jachères, il n'y avait plus de brebis.

La plupart des terrains de vaine pâture ne sont qu'une fausse ressource pour les troupeaux qui sont livrés à une fatigue continuelle pour quelques brins d'herbe qu'ils sont souvent forcés d'arracher avec force ; si les prairies et les pâturages étaient enfermés, on nourrirait le double de bestiaux, mais la distribution de ces pâturages ne peut être faite avec économie par le défaut de clôture.

Le bétail en parcourant les campagne ne fait qu'entretenir sa faim au lieu de l'apaiser. Ramené à l'étable, il reçoit peu de fourrage.

Le parcours s'oppose encore à la multiplication des chevaux.

On ne peut attendre cette multiplication qu'avec de bons pâturages ; or, pour en avoir d'excellents, il est nécessaire de féconder, de multiplier les prairies naturelles et de former des prairies artificielles. La

maigreur des pâturages donne une faible constitution aux poulains, la disette de nos récoltes en fourrages rend onéreux leur nourriture et pour compenser les frais, on exige d'eux un travail prématuré qui arrête la crue, vicie la conformation, énerve le principe de leurs forces. Aussi toutes les tentatives pour multiplier les bonnes espèces de chevaux seront inutiles sans le secours de bons pâturages.

Ce même parcours est très nuisible aux propriétaires de vaches : il n'est pas possible que celles qui vont au loin chercher une nourriture rare et qui éprouvent par l'éloignement et la fatigue du chemin une déperdition de substances laiteuses, donnent autant de lait et de beurre que celles qui sont tenues dans un enclos où elles trouvent un pâturage gras et abondant, un exercice modéré et un repos qui leur convient.

Dans le remarquable mémoire de Delpierrre jeune pour le département des Vosges, membre du Tribunal, il est dit : « Dans les pays de vaine pâture qui sont presque toujours des pays de jachères parce que les abus appellent les abus, à l'exception de quelques communes des Vosges qui possèdent de vastes prairies le long des rivières qui arrosent leurs territoires, les bestiaux sont remarquables par leur maigreur et la dégénération des races, ils sont peu nombreux et si peu qu'ils soient, ils le sont encore trop pour la sûreté des productions menacées sans cesse de leurs dents faméliques et de leur pied destructeur. Est-ce le terrain qui manque à ces localités misérables ? Non, elles ont pour la plupart de vastes territoires qu'à peine elles peuvent cultiver et qu'elles cultivent mal, à raison de leur étendue, malgré l'opiniâtreté de leurs travaux, elles ressemblent à Tantale mourant de soif au milieu d'un grand fleuve. Le Code Rural leur a bien permis de varier leurs cultures à leur gré, elles désireraient bien elles-mêmes secouer la poudre de leur misère factice, mais le parcours menaçant tous leurs essais de son agression dévorante ne lui permet pas d'abandonner la faible lisière des instructions paternelles et de corriger le manuel gothique des usages adoptés pendant les siècles les plus barbares.

Combien de familles pouvant nourrir alors quelques têtes de bétail de plus, élèveraient un plus grand nombre d'enfants, en écartant d'eux la langueur, les infirmités et les maladies qui marchent à la suite des besoins qu'elles éprouvent. Avec une vache ou deux, un ménage rustique est dans l'aisance et quand les familles ont le nécessaire, elles sont presque toujours honnêtes. Aussi un champ à féconder, un carré imperceptible de sainfoin ou de luzerne sont le meilleur livre de morale, le meilleur catéchisme religieux que les gouvernemens puissent mettre entre les mains de l'indigène.

Un seul hectare de terrain semé de luzerne et de sainfoin va lui nourrir dix chevaux pendant huit mois entiers ; quelle différence entre la situation présente et sa situation passée. Hier il éprouvait une cruelle disette de fourrage ; la nécessité le rendait dissipateur et peut-être pillard ; aujourd'hui, il a des herbes au-delà de ses besoins, ses écuries sont pleines d'animaux vigoureux sans qu'il ait ajouté un seul are à ses domaines, et l'abondance dont il jouit, en rayant son nom de la liste des perturbateurs habituels de l'ordre, a valu respect aux propriétés publiques et privées, aux champs, aux prés, aux forêts. Ainsi l'établissement d'une haie et la germination de quelques graines auront plus fait pour la police des campagnes pour les mœurs et la propriété de leurs habitans qu'un volume de lois répressives, qu'une nuée de gardes ruraux et forestiers, qu'une chaîne de tribunaux correctionnels.

L'époque de l'introduction de la culture alterne dans un pays est

toujours celle d'une révolution complète dans les caractères des races d'animaux domestiques qui le peuplaient auparavant, de même qu'une révolution organique propre aux modifications pathologiques des maladies sur ces mêmes animaux.

Backewel s'empara avec sagacité des différences individuelles que le régime nouveau faisait naître parmi les animaux, afin de les combiner avec des accouplements judicieux ; on peut dire qu'il saisit l'instant où la nature était encore molle pour la modeler à son gré en continuant le régime des accouplements qui pouvaient le conduire au but auquel il tentait ; *par la recherche de l'amélioration dans l'indigénat et non pas par l'introduction de races nouvelles supérieures, parce que les races naturelles possèdent en elles-mêmes les germes de leur amélioration et que c'est aux soins éclairés de l'homme à développer ces germes, car partout les influences de localité tendent sans cesse à reproduire ce qu'elles ont déjà produit, c'est-à-dire la race locale, de même qu'il y a des maladies locales et régionales variables, suivant les époques et l'économie du bétail à symptômes variables ; il y a une géographie médicale à l'image de la production régionale d'un pays et à expression variable de parallélisme avec la variabilité des productions du sol, des races locales et de leur entretien.*

Dans les régions du Nord et de l'Est de la France, l'introduction des prairies artificielles a exercé bien plus d'influence encore sur la production des chevaux et sur les caractères des races, parce que les fourrages artificiels entrent là pour une grande part dans l'alimentation des animaux pendant toute l'année et quoique les poulains y soient le plus souvent élevés dans les pâturages, on leur donne cependant un supplément de nourriture toutes les fois qu'on le juge nécessaire et de la copieuse alimentation des juments, il résulte des poulains plus fortement constitués et qui prennent plus de développement. *Rien n'est plus remarquable que les effets de la cause, ici, de la culture du trèfle ; elle a rendu, après un très petit nombre de générations, la race à peu près méconnaissable, écrit M. de Montandré, et c'est bien le trèfle qui a opéré ces changements, car la race est restée la même chez tous les cultivateurs qui ont réprouvé la culture de cette plante, tandis que l'amélioration s'est manifestée chez ceux qui l'ont adoptée, sans qu'ils aient employé d'étalons tirés d'une autre race. L'exemple est particulièrement frappant sur la race Lorraine, l'introduction de la culture de la luzerne, du sainfoin, du trèfle, de graminées nouvelles, des carottes, féverolles.*

La première cause d'abâtardissement du bœuf dans l'arrondissement est le mauvais choix des individus qui concouraient à la reproduction.

On n'attendait pas que les animaux soient développés pour se reproduire et le germe était enté sur un avorton. Ce vice regardait également le taureau qui, d'après le pernicieux adage, vieux étalons et jeunes taurillons, saillissait à 14-18 mois, rarement deux ans, et la vache qui fort souvent s'étonnait d'être mère à 20 et 24 mois ». « Qu'espéraient donc nos compatriotes d'une conduite si désastreuse ? ». On ne savait point encore dans le grand public que c'est la vigueur des races, en économie domestique, qu'il faut chercher : voilà la pierre fondamentale de l'aisance à venir.

Dans un tel état de dégénération, dit Mathieu, il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de caractériser la race bovine dans notre arrondissement. Il est très rare d'y rencontrer une bête de race, de choix et les autres individus sont tellement détériorés que le signalement qu'on

assignerait aux animaux d'un village ne conviendrait nullement à ceux des lieux limitrophes. Cependant, il est vrai de dire que nos animaux ont en général 1 m. 14 à 1 m. 30 cent. de hauteur et que la tête est légère, les cornes minces et bien contournées, les oreilles sont moyennement larges et le fanon, dans quelques-unes est assez prononcé. Les formes du corps sont très décousues et le poids n'excède guère 250 à 300 kilogrammes vif pour les bœufs.

La vache participe de cet état du bœuf plus mince que lui dans toutes les parties ; elle ne passe pas un poids 180 et 200 kilos *et ne donne que quatre à six litres de lait.*

Une des autres causes de la dégénération de la race était le sevrage prématuré des veaux.

En été, on ne donnait rien au bétail, il devait vivre uniquement de la pâture, la funeste habitude qu'on a eue de convertir en principe que le bœuf se nourrissait généralement des fourrages refusés par le cheval, fait que les coins de nos fenils remplis de foin poudreux, moisiss, grossiers, exclusivement de carex, de joncs, de renoncules, etc., sont réservés pour le bœuf et sa femelle. Il est rare de joindre au mélange de la paille d'avoine, du regain, des pommes de terre, des navets, des pains d'huile et ce qu'on réserve pour les animaux destinés à l'engraissement.

Quant aux animaux de l'espèce bovine, il semblerait qu'il n'y ait rien d'assez bas, assez obscur pour les loger ; aussi les affections de poitrine, la gale et les dartres sont-elles assez fréquentes. Les bœufs à cette époque dans la montagne n'étaient guère attelés qu'au joug parce que les chemins de ces lieux étaient très difficiles, pénibles et sinueux.

Sur quinze vaches entretenues, dit Mathieu, il n'en existe pas plus d'une stérile, aussi la quantité de nos veaux est immense. Il n'y a que la plus petite partie qui soit élevée, tandis que l'autre est livrée à la boucherie lorsque les petits ont atteint le premier mois et même avant.

Nancy, Toul, Pont-à-Mousson s'approvisionnent chez nous en grande partie.

Aujourd'hui que la nourriture est plus intensive, il arrive souvent que bien des vaches courent les bœufs et le régime doit surtout être la grande raison pour laquelle nous rencontrons à notre époque tant de vaches taurélières. Vers 1820, le bétail amené sur les foires de l'arrondissement d'Epinal est généralement maigre, défectif et ce n'est guère que dans la plaine et peu dans la montagne que l'on engraisse.

Habituellement, les bouchers tuent des veaux ayant seulement huit à dix jours ; beaucoup, racontent les paysans, n'ont même pas entendu sonner midi, le lait étant utilisé pour la fabrication plus rémunératrice du fromage. L'émulation fait qu'en général ils attendent que les veaux aient vingt jours à un mois.

Dans la montagne, les personnes qui engraisaient le plus de bétail étaient les brasseurs et les huilliers. On faisait consommer les pains d'huile, nommés encore tourteaux ou marcs d'huile. *On a remarqué que ceux de navettes et de colza d'hiver étaient les meilleurs.* L'engraissement à l'herbe était à peu près inconnu dans les cantons de l'arrondissement d'Epinal, alors qu'il se pratiquait couramment sur les chaumes de Saint-Dié, du Valtin, de La Bresse. Cette graisse à l'herbe se trouvant moins animalisée que celle obtenue par les grains et les racines, ces sortes d'animaux étaient déjà moins recherchés par les bouchers.

On a remarqué que le foin nouveau coupé un peu avant sa maturité

était l'aliment qui déterminait le plus promptement la formation de la graisse. Ordinairement, les cultivateurs commencent l'engraissement en ne donnant aux animaux que des racines, comme la carotte, la pomme de terre, les navets, et ce n'est qu'à la fin de l'opération qu'on livre au bétail d'autres aliments plus précieux, tels que les tourteaux, les grains.

Il est de fait notoire que la manière d'administrer le pain d'huile peu à la fois convient aux animaux qui l'absorbent alors facilement, *ca il est bon d'observer qu'il se rencontre des bœufs qui le refusent, et que ce n'est qu'avec beaucoup de peines et surtout par un jeûne prolongé, jeûne que quelques nourrisseurs ont porté jusqu'à trois jours, laissant les animaux sans litière, que ces derniers ont pris cette substance.*

C'est avec les tourteaux que la graisse obtenue est la plus ferme et qu'il y a le plus de suif. L'observation ayant presque démontré que c'était à l'emploi des marcs d'huile secs ou légèrement humides que le suif devait son accumulation, il ne faut jamais le ménager au bétail livré à la graisse. Chaque animal doit en manger dix à douze livres par jour.

On doit prendre garde lorsqu'on donne le tourteau humide de ne pas en préparer pour plus d'un jour, de peur du développement de la fermentation dans le mélange, ce qui le rendrait très préjudiciable à la santé des animaux.

On a remarqué que le regain, lorsqu'il est bien récolté et qu'il provient surtout des prairies calcaires, graisse mieux que le foin et plus promptement.

On a remarqué aussi que le bœuf qui avait une grande appétence pour les boissons, s'engraissait plus facilement que celui qui buvait peu. Les meilleurs bœufs graissés sont tous de la race améliorée de nos montagnes ou de celle de Suisse.

Le typhus a régné en 1794, 1795, 1796, 1797 et en 1814 ; l'ennemi envahissait notre malheureuse patrie ; le typhus a régné d'une manière effrayante et a pu être regardé comme un de nos maux les plus terribles. *Les moyens curatifs, dit Mathieu, furent souvent douteux et rien plus que l'isolement et la désinfection n'a borné la contagion et la mortalité.*

M. Mathieu a réussi très souvent à guérir le charbon à tumeurs par les procédés qu'a enseigné l'illustre Chabert.

La tuberculose est très répandue dans l'arrondissement, on la nomme pommelière ou vulgairement grenure dans nos contrées. Cette affection, qui est commune, dit Mathieu, paraît souvent due à un germe héréditaire. Il a remarqué que la vache y était plus exposée que le bœuf.

La coutume du pays défend que la chair de ces animaux soit vendue à la boucherie et en cela on diffère de Paris, qui tolérât à cette époque cette viande réputée de deuxième ou troisième qualité vendue à bas prix.

Il est difficile de vaincre les préjugés des paysans, l'ignorance étant trop grande dans les campagnes. Excepté une seule famille dans l'arrondissement, celle de M. Les Chole, je ne connais personne qui se soit livré en grand à l'amélioration de la race dans l'arrondissement. Il y a déjà près de vingt années que M. Chole père fit venir chez lui des vaches et un taureau suisse et chercha à multiplier cette race et à les croiser avec la nôtre. Les succès qu'il obtint le dédommagèrent amplement de ses peines et des cris de la multitude qui ne voyait dans ce

projet qu'un but insensé et un motif de ruine. *Les croisements du taureau avec nos vaches étaient surtout surprenant. A douze mois, les petits égalaient en poids, en force et en taille nos bœufs de quatre ans.*

Quoique cette tentative de M. Chole fut très louable, nous observons cependant qu'il n'est peut-être pas nécessaire d'aller chercher en Suisse du bétail pour améliorer la nôtre. Tous les arrondissements des Vosges ne ressemblent pas à celui d'Epinal, et nous avons aussi des contrées à opposer à l'Helvétie. Les environs de Saint-Dié, du Valtin, Gérardmer, La Bresse, voient prospérer journellement une race bovine digne de fixer l'attention ; sa taille est grande et ses produits abondants. Ce sont des individus de cette race qui ont fait dire à la capitale des bœufs vosgiens que leur poids allait jusqu'à 500 kilos et plus.

En faisant descendre ces animaux dans la plaine, en les adaptant sur nos autres points montagneux, à culture perfectionnée, les résultats seraient presque aussi assurés qu'ils seraient immenses. Cette race acclimatée est en quelque sorte indigène, elle nous est propre. Et notre numéraire enrichirait-il encore des étrangers si nous n'avions pas près de nous nos animaux à grosses cornes, je serais le premier à encourager l'éducation de la race Suisse, de l'Auvergne, de la Normandie et même celle sans cornes. Mais faut-il, dans une telle entreprise où la routine n'a cessé de commander en maîtresse, faut-il laisser douter du succès et exposer les cultivateurs, après bien des avances de fonds et des peines, à jouir moins que s'ils eussent tourné leurs regards près d'eux et qu'ils eussent mieux étudié la conduite de leur frère ?

Nous citerons entièrement les conclusions du remarquable rapport de Mathieu concernant les moyens à employer pour régénérer notre race bovine.

Pour amener notre gros bétail à une régénération prompte, sûre et facile, nous concluons :

1° Qu'il faudra faire un choix dans les animaux à se procurer, à éloigner les mâles et les femelles trop petits et tarés, les taureaux impropres seront châtrés et les vaches dans le même cas graissées et vendues pour la consommation.

2° Que les taureaux soient choisis par des vétérinaires nommés à cet effet ; ils appartiendront à des communes ou bien à des particuliers, moyennant une remise chaque saut, si le gouvernement, toutefois, ne préférant pas à en établir des haras et des dépôts, à l'instar de ceux des chevaux.

3° Qu'il ne faudra pas, en cherchant d'obtenir un produit digne de remarque, allier une vache de petite taille à un taureau très grand, ce qui pourrait faire succomber la mère et ce qui donnerait un élève décousu, *c'est par graduation qu'on régénèra notre bétail.*

4° Que les petits, aussitôt leur naissance, seront bien nourris et qu'on ne leur retirera rien du lait versé par la mère.

5° Que le sevrage, qui aura lieu le plus tard possible, toujours dans l'intérêt de la race, ne sera pas brusqué. On devra faire succéder à une liqueur de facile digestion et très nourrissante des aliments tendres, appétissants et réparateurs.

6° Que la nourriture, toujours saine et choisie, sera livrée en abondance et qu'aucune parcimonie ne règnera à la distribution, observant qu'elle seule a pu même suffire dans des croisements mal entendus et redonner du ton, de l'énergie et de l'apparence à des animaux qui,

sains son secours, seraient restés frêles, chétifs et impropres au service.

7° Que les animaux seront logés spacieusement dans des étables sèches, élevées et à grandes issues, le sol sera pavé ou planchéé et une rigolle pratiquée derrière donnera écoulement aux urines et aux matières excrémentielles liquides qui se perdront dans un puits à compost.

8° Que tous les jours les animaux en même temps qu'ils recevront une fraîche litière seront aussi étrillés, bouchonnés et brossés, opération d'une importance majeure et autant à l'avantage de la santé qu'au plus grand développement du corps.

9° Que le travail sera modéré en raison des forces, de la vigueur et de la nourriture de l'individu. On appareillera les animaux, afin que leurs efforts pour vaincre ne s'entredétruisent pas.

10° Qu'on n'attellera que bien rarement les vaches, malgré l'opinion contraire de quelques agronomes ; elle sera reléguée près de sa production et donnera son lait.

11° Qu'on ne néglige pas de conduire aussi souvent que la saison le permet, les animaux aux pâturages, la race bovine aime le grand air, on y observera si les animaux ont trouvé de quoi se rassasier ; dans le cas contraire, ne pas leur laisser croquer le marmot à l'étable.

12° Que de temps à autre on administre au bétail des boissons chargées de principes farineux.

13° Tout fourrage détérioré, comme le regain pourri et moisi, la paille javelée et rouillée, doivent être relégués sur les fumiers.

14° Concours où le gouvernement primera les meilleurs élèves.

Les Anglais nous ont précédé dans la formation des Assemblées agricoles, par exemple celles formées par Lord Bedford, par Lord Somerville et celle qui était dirigée en Norfolkshire, par le cultivateur Coke. Ces associations graduelles sont parvenues à mériter la confiance publique et ont donné lieu à des assemblées agricoles qui formèrent ce que l'on appelait en Angleterre des Sociétés d'Agriculture. Elles ne s'occupaient néanmoins comme les bureaux d'agriculture des corporations que de distribution de prix.

Les gagnants étaient obligés de garder leurs animaux dans le district pendant le temps de la monte et ne pouvaient pas exiger des saillies au-dessus d'un prix fixé par les clauses du concours. C'est ainsi que l'Angleterre travaillait à l'amélioration de ses races sous la puissante idée de l'association.

Huzard, qui avait été envoyé en mission par le Gouvernement français, fut frappé de ces mœurs agricoles et par un opuscule sur les Assemblées agricoles imprimé sous les auspices du Ministère de l'Agriculture, on stimula les agriculteurs français à suivre l'exemple des agriculteurs anglais et l'on créa dans toute la France les premiers Comices ruraux et en haut lieu le Grand Conseil d'Agriculture ayant dans toutes les provinces des correspondants ruraux. Le Conseil avait institué cinq bergeries royales et parce qu'on ne voulait pas troubler les chasses du Roi, autour de Paris, le Conseil proposa de convertir en fermes expérimentales les deux bergeries royales de Saint-Genès et de Perpignan, en 1819.

Comme usage de vulgarisation agricole, les *Annales d'Agriculture* sont fondées, ainsi que l'*Almanach du Laboureur*. A cette époque, l'attention est attirée sur la connaissance des engrais et des amendements, les irrigations, le boisement des montagnes, la conservation des

grains, le rouissage des chanvres et la culture en grand de la betterave, dans le but d'en retirer du sucre, à seule fin de n'être plus tributaire d'étrangers.

Les concours généraux d'animaux reproducteurs, à la manière des Anglais, ont donné une vive impulsion à l'amélioration des méthodes zootechniques.

Baudement fait adopter en 1854, dans ces concours, une nouvelle disposition du programme, « l'admission des femelles aussi bien que des mâles ». En juxtaposant ainsi les deux reproducteurs, on permet de juger l'état actuel de chaque race dans ses deux éléments actifs, on appelle l'attention sur le rôle trop méconnu de la femelle, soit dans la conservation d'une bonne race, soit dans l'obtention de produits destinés à la consommation. *Malheureusement à cette époque, le type laitier était médiocrement envisagé, le type des animaux de boucherie étant celui que nos éleveurs tendent surtout à réaliser à cette époque. Un fait dont la démonstration devient de plus en plus complète à chaque concours, c'est la toute puissance de l'alimentation sur l'amélioration des animaux.*

Par le croisement des races, le métissage pour obtenir la transformation des races locales, l'entreprise devient périlleuse et il faut savoir la conduire jusqu'à son terme pour ne pas s'arrêter en route à une production bâtarde sans valeur acquise, sans fixité, sans avenir. C'est pourquoi si l'on veut la durée, la fixité, c'est l'amélioration par la sélection dans l'indigénat, beaucoup plus long, mais beaucoup plus fixe et plus sûr, qui doit être préféré.

Les races anglaises introduites dans nos troupeaux sont en général onéreuses dans leur état de pureté comme demandant un repos et une tranquillité dont ne jouissent pas en Lorraine les animaux des espèces bovine, ovine et porcine, obligés de parcourir les champs sans clôture fort étendus et plus ou moins éloignés des manoirs, puis de revenir le soir à l'étable, à la bergerie, soit dans des parcs placés sur des terres labourées.

Les chances d'une guerre pouvaient nous priver subitement des sucres dont nous étions approvisionnés par le commerce. L'amélioration des races du bétail attire l'attention des Chambres d'agriculture, le Gouvernement achète des troupeaux suisses et des charolais, ainsi que des vaches. L'introduction des chèvres du Thibet n'a pas réussi. Huzard fils, envoyé en Angleterre en mission, fait acheter des individus de deux races de porcs anglais, afin d'en propager la race dans toute la France ; on ramène des chevaux du Sénégal destinés aux haras, mais leur réputation était surfaite et les animaux n'ont pas répondu aux espérances qu'on s'en était faites d'après des rapports exagérés.

Après la période des guerres de la Révolution et de l'Empire, une immense quantité de terres incultes sont disséminées sur le sol de la France ; les défrichements sont un des objets qui ont le plus occupé les méditations du Grand Conseil d'Agriculture. Il a été dressé le tableau des terres vagues appartenant soit à l'Etat, soit aux communes, soit aux particuliers.

Les questions d'intérêt ou de propriété pour tous les terrains autres que ceux appartenant à l'Etat sont des obstacles très difficiles à vaincre.

De ce nombre sont surtout les terrains communaux, terrains les plus improductifs de tous et ceux que dans l'état actuel des choses en 1819, il était peut-être le plus difficile de réduire à une culture régulière.

Le mauvais état des chemins vicinaux à cette époque est le sujet de plaintes unanimes. On y remédiera. Nous allons voir comment le département des Vosges a bénéficié d'un programme aussi éclairé sous l'administration du Ministre Comte Decazes.

Dans le rapport concernant la statistique du bétail de l'arrondissement de Remiremont, en date du 16 juin 1819, il est dit que les bêtes à cornes sont originaires du pays, ou tirées de la Comté et de la Suisse. Les deux premières espèces sont généralement les plus petites et donnent beaucoup moins de lait que celles de Suisse, mais en revanche elles coûtent aussi bien moins pour la nourriture. Cependant, on ne peut pas douter qu'il y ait un grand avantage à posséder des animaux de cette dernière race. Une des causes de dépérissement du bétail, ce sont les gestations prématurées et le mauvais choix des taureaux.

On peut évaluer le nombre des bêtes à cornes existant dans cet arrondissement :

Vaches laitières, à.....	16.000
Vaches grasses en graisse, à.....	6.000
Taureaux en état de faire la monte, à.....	2.000
Taureaux hors d'état de faire la monte.....	4.000
Bœufs de harnais.....	4.000
Bœufs en graisse.....	6.000
Génisses fécondées	5.000
Veaux destinés à faire des élèves.....	5.000
Veaux livrés à la boucherie.....	8.000

La plus fréquente des épizooties dans l'arrondissement de Remiremont est la péripneumonie gangréneuse, qui se manifeste ordinairement au printemps et quelquefois en automne, à la suite des années de sécheresse.

Par péripneumonie gangréneuse, le rapporteur entendait parler de la tuberculose. Le beurre de l'arrondissement était très estimé et se transportait en Alsace, dans la Meurthe et la Moselle, ainsi que dans les villes du département des Vosges les plus rapprochées. Les fromages s'expédiaient surtout à Paris, au Havre et à Lyon.

Le rapporteur écrit que les bêtes à corne venant de la Suisse s'engraissaient sans peine dans le jeune âge et elles fournissaient beaucoup de suif, celles de Comté au contraire, ne profitent que lorsqu'elles ont atteint l'âge de huit ans et plus.

C'est pour cette cause que les unes sont livrées plus tôt que les autres à la boucherie. La manière de les engraisser la plus expéditive et la plus avantageuse, consiste à leur donner des gâteaux ou pains d'huile que l'on coupe par petits morceaux et que l'on fait dissoudre dans de l'eau chaude.

Les herbagers de la Plaine qui nourrissent des bœufs ont l'habitude de les saigner de temps en temps pour leur faire prendre la graisse plus promptement. Columelle avait déjà fait la même recommandation.

En 1818, le nombre des bêtes à cornes dans l'arrondissement de Saint-Dié s'élevait à 24.727 dont 6.033 bœufs et 18.694 vaches. Les bêtes de la montagne sont plus fortes, plus élevées en taille, et produisent beaucoup plus de lait que celles de la plaine ; on donne beaucoup de pains de navette et de marcs de graines huileuses aux bêtes à l'engrais. Ce sont les étables des chaumes les mieux disposées. Dans cet arrondissement, on fabrique trois espèces de fromages. L'un se conserve peu et se fabrique avec moins de soins, elle se consomme dans

le pays. La seconde est plus recherchée, elle est connue sous le nom de vachelin, elle se rapproche beaucoup du gruyère. Cette espèce de fromage vient des chaumes des cantons de Senones et de Saales. La troisième espèce, enfin, se fabrique sur les chaumes des cantons de Fraize et de Gérardmer, est connue dans toute la France sous le nom de fromage de Géraumé. C'est un produit fort considérable et dont l'exportation rapporte au seul canton de Gérardmer une valeur annuelle d'environ cent quarante mille francs.

Les résidus du lait qui a servi à la confection de ces fromages s'emploient encore très utilement pour engraisser les porcs, espèce d'animaux très multipliés dans l'arrondissement.

Lorsque les bêtes à cornes, bœufs ou vaches, ne sont plus propres au trait ou à la reproduction, on les engraisse. Il est à remarquer que le parti n'est guère adopté que lorsqu'on ne peut plus en tirer un meilleur usage. Quelquefois cependant, on commence par engraisser les bœufs à l'âge de 7 à 8 ans, mais ce ne sont que des animaux impropres au travail ou d'une mauvaise constitution. Les vaches n'y sont guère destinées que lorsqu'elles sont devenues mauvaises laitières ou trop vieilles pour reproduire. Au bout de quatre ou cinq mois, les animaux parviennent au degré de graisse désirable. On en exporte beaucoup sur la Lorraine et sur l'Alsace. On peut évaluer approximativement à 800 le nombre des bœufs qui s'exportent annuellement.

Les importations sont à peu près insignifiantes et se bornent à un certain nombre de bêtes que des cultivateurs plus soigneux que les autres tirent de l'arrondissement de Remiremont ou de la Suisse, dans l'intention d'améliorer leurs races.

Il y a, dit le rapporteur, beaucoup de maladies de poitrine dans l'arrondissement de Saint-Dié, qui proviennent de ce que les bêtes sont trop entassées dans les étables trop basses, hermétiquement fermées, offrant une température extrêmement chaude. Il en résulte, dit-il, une transpiration qui se trouve fréquemment interceptée par la fraîcheur des eaux et la vivacité de l'air qui règne dans les pâturages et souvent de cette transpiration il naît une pneumonie.

La pourriture est une maladie des plus communes qui se faisait remarquer dans l'arrondissement. L'abondance des pommes de terre offre aux bêtes à cornes un supplément de nourriture qui donne toute faculté pour produire de bons résultats. Le rapporteur, pour pousser à l'amélioration des races, voudrait qu'on escompte l'amour-propre du cultivateur ou bien plus encore son intérêt. Il faudrait créer des primes d'encouragement annuelles. Il faudrait, dit-il, des taureaux, mais voici où se présentent de graves difficultés. Les caisses communales n'auront pas toutes le moyen de les entretenir. Dès lors une mesure générale devient impossible à admettre. Il faudrait donc qu'une contribution pût être imposée à tous les propriétaires de vaches.

La législation ne le permet pas et tout projet comme toute justice viennent échouer si l'on a recours aux cotisations volontaires. Tel serait cependant le vrai moyen d'améliorer la race. Encore faudrait-il que les taureaux banaux, comme ceux destinés aux primes fussent d'origine suisse ou du moins de l'arrondissement de Remiremont.

Le prestige populaire donne à croire que les races étrangères ne réussissent pas dans l'arrondissement et qu'elles s'y abâtardissent. Il est vrai qu'au bout de quelques années, elles se trouvent moins belles que dès leur arrivée, mais ce n'est pas un motif suffisant pour douter du bien que peut produire leur présence.

Il deviendrait plus sensible à mesure que les maux que je viens de signaler disparaîtraient. Il est assez connu qu'en fait de races et de productions de toute nature, le renouvellement est indispensable. Un petit nombre de cultivateurs ont fait des essais de ce genre et ils ont bien réussi.

L'artiste vétérinaire de l'arrondissement de Mirecourt, qui fut rapporteur de cette région, dit qu'il est étonnant d'avoir d'aussi petites vaches dans les environs de Mirecourt, ces bêtes sont petites, étroites, généralement mal construites. Les beaux bœufs proviennent d'autres arrondissements ou de la Suisse.

Il y aurait environ dans l'arrondissement, 3.280 bœufs, 8.753 vaches, 6.500 veaux.

Toutes les vaches sont originaires du pays où il y en a un si petit nombre que cela ne mérite pas de faire exception. Quelques agriculteurs ont essayé d'introduire de la race suisse et s'en sont bien trouvés avec les croisements faits avec de belles vaches de pays. Nous citerons particulièrement M. Mersey de Ravenel. On engraisse pas mal de bœufs dans l'arrondissement et la viande est expédiée sur Nancy et Reims.

Les maladies les plus désastreuses qui règnent dans l'arrondissement sont le charbon essentiel et le volant et les météorisations. Le charbon essentiel attaque plus particulièrement les jeunes bêtes depuis l'âge de trois mois, jusqu'à dix-huit ; tous les moyens que l'on emploie pour le traitement de cette maladie deviennent souvent infructueux, soit à cause de l'intensité du mal, ou qu'on soit arrivé trop tard. Souvent même les tumeurs se forment à l'intérieur, alors l'animal succombe et l'on trouve dans l'une des cavités des tumeurs charbonneuses ; dans d'autres, lorsque les tumeurs se manifestent au dehors, il est de meilleur augure et plus facile à guérir, et alors les scarifications sur la tumeur, l'application de quelque corps irritant sur la même partie, l'administration de quelques breuvages camphrés, voilà le traitement le plus ordinairement employé pour le charbon ; quant au charbon volant qui n'est autre chose que la perte de l'appétit sans tarissement de lait, crépitation de la peau sur le dos et les lombes de chaque côté de l'épine, le traitement consiste dans des scarifications faites avec la flamme en n'attaquant que le corps de la peau, des frictions sur cette partie avec l'essence de térébenthine et l'eau de vie, portions égales, l'administration de quelques bouteilles de breuvages excitants terminent la cure.

L'herbe des prairies de l'arrondissement est composée de plantes graminées, de trèfles, de quelques légumineuses, et dans le canton de Bains, il n'existe point de légumineuses, ce sont ce qu'on appelle des lèches ou poil de chien ; viennent ensuite à l'appui de ces prairies naturelles, les artificielles, qui commencent à prendre beaucoup de crédit, il est peu de communes de l'arrondissement qui n'aient eu moins de 20 à 25 jours de trèfle sans compter les luzernes qui sont dans les vergers.

Le vétérinaire en chef du département, Mathieu, fit une course agromique dans les Vosges, en 1820, de laquelle il nous est resté des documents intéressants concernant l'économie rurale vosgienne de cette époque. Il divise le département au point de vue agricole en deux sections qu'il appelle l'une la Plaine, l'autre la Montagne, ayant leur limite naturelle bien tranchée. Il a cru pouvoir la déterminer par une ligne tracée sur la carte du département qui partirait de Domptail, passerait par Ménarmont, Nossencourt, Ménil, Bru, Jarménil, Housseras, Autrey,

Pierrepont, Gagnécourt, Fontenay, Aydoilles, Devillers, Epinal, Les Forges, Sanchey, Chaumousey, Girancourt, Le Ménil, Escles, Vioménil, Belrupt, Bonvillet, Relanges, Belmont, Moriville, Claudon, Martinvelle, et se terminerait à Passavant, village touchant à la Haute-Saône.

Toute la partie en dehors de la ligne qui regarde le nord-est du département est la région de la Montagne.

L'autre région, celle de la Plaine, dit Mathieu, est superbe et bien peuplée, séparée de la Montagne par notre ligne et touchant à la Moselle, à la Meuse, à la Haute-Marne et à la Haute-Saône, elle ne le cède en rien à aucun département tempéré de la France, relativement à son sol, à sa situation et à la variété des cultures. C'est pour le cultivateur l'Edendu département, mais l'ainant de la nature préférera toujours habiter les montagnes et s'extasier à la vue de leurs monts sourcilleux et de leurs cascades bruyantes.

Dans la Plaine, à cette époque de 1820, la propriété est très morcelée, c'est une des causes les plus importantes qui entrave les progrès de l'agronomie, cette extrême division des terrains, hormis une vingtaine de propriétés, parmi lesquelles nous citerons celles de MM. Derasey à Saut-Rupt, Cholé à Hadigny, Cuny à Padoux, Mersey à Ravenel, Marant à Bulgnéville, Demenoville à Villers ; l'on peut dire qu'autant d'arpents de terre, autant de séparations. Cet enclavement force les cultivateurs laborieux à renoncer souvent aux améliorations pour suivre l'ordre d'une saison, s'ils ne veulent pas être témoins de la perte de leur industrie, perte occasionnée soit par le ravage des bestiaux, soit par l'impossibilité où ils sont de se rendre à leur champ lorsque leur présence y est nécessaire.

Le droit de parcours et de vaine pâture est une sujétion contre laquelle réclament tous les propriétaires. L'extrême division des terres empêchent aussi l'élargissement des clôtures, c'est du côté de Bulgnéville et de Châtenois que les prairies sont closes.

L'assolement triennal est le seul pratiqué dans la culture en grand dans la Plaine. Hormis les champs avoisinant le plus le manoir et qui, décorés du titre pompeux de chénevières, ne se reposent jamais, les soles des villages ne voient paraître que froment et avoine.

Les végétaux cultivés dans la Plaine des Vosges et que nous rangeons dans l'ordre de leur famille naturelle et dans celui de leur plus grande culture, sont pour la famille des graminées, le froment, l'avoine, l'orge, le seigle, le millet, le maïs, pour la famille des légumineuses, les pois, la lentille, la vesce, le haricot, la fève, pour celles des crucifères, le chou, la rave, la navette, le colza, le rutabaga, la cameline, la moutarde, et pour les autres familles, le sarrasin, le chanvre, le lin, la carotte, le panais, la betterave, le houblon, le pavot, la courge, la chicorée, la cardère.

A partir de 1812 et 1817, à Rambervillers et plusieurs villages circonvoisins, on a planté beaucoup de houblon qui se trouve supérieur en qualité à celui de Flandre.

Les côtes de vignes les plus renommées en 1820 étaient celles du Faxal, des environs de Dompierre, de Neufchâteau et de Mirecourt. Il a regretté qu'à cette époque on cultivait de préférence la grosse race qui a remplacé le pineau dont le vin est plus délicat et de garde.

Avant la Révolution, il aurait été bien difficile de rencontrer en parcourant la plaine, une prairie artificielle. Le rapporteur de la statistique agricole pour l'arrondissement de Saint-Dié, en 1820, écrit le 12 novembre : « Nous ne connaissons pas l'usage des prairies artificielles

et le plus grand obstacle à l'amélioration de nos prairies, c'est le droit parcouru après la récolte des regains. Quoique déjà multipliées aujourd'hui, elles n'en demandent que plus d'extension. Les plantes que le cultivateur admet dans ses terres comme prairies artificielles sont peu nombreuses et appartiennent presque toutes à la famille des légumineuses : ce sont le trèfle, la luzerne, le sainfoin, la lupuline et quelques hivernages. Le trèfle est de tous ces végétaux le plus répandu. Ceux qui le cultivent ont le double de bestiaux et une double récolte en grains. Telle est l'exacte vérité et ce dont le plus incrédule peut se convaincre. Le froment, dans le commencement de sa végétation, offre déjà cette différence et il est impossible au plus faible observateur de ne pas distinguer à l'inspection un blé suivant un trèfle d'avec celui semé sur jachère. La luzerne est moins commune que le trèfle. On gémit, dit le rapporteur, en apprenant que cette plante qui a la propriété de verser encore après 20 à 28 ans des produits aussi abondants que nutritifs, ne soit réservée qu'aux enclos rapprochés du manoir, tandis que d'autres pièces de terre plus éloignées seraient fertilisées par elles en lui donnant naissance ».

Le sainfoin est plus rare dans les Vosges que les deux végétaux précités. MM. Poulain, Grandpré, Chole, Derazey et Marant sont les premiers du département qui l'ont cultivé.

Une autre plante qui nous est aussi indigène, mais qui seulement n'a paru que depuis deux ou trois ans, est la luzerne lupuline, nommée dans le pays loliot, trèfle jaune, minette dorée ; son introduction n'est due qu'au hasard. Elle a été substituée à la graine de trèfle que des cultivateurs avaient mandé à des départements du Nord, ce qui ne les étonna pas peu lorsqu'au lieu de voir croître ce dernier végétal, ils n'aperçurent que de la lupuline. Loin que cette duperie ait retourné à leur désavantage, elle n'en a qu'augmenté la culture en grand d'une plante précieuse.

On se sert beaucoup de plâtre comme moyen fertilisant des prairies artificielles ; quelques personnes attribuent à l'emploi d'une légumineuse plâtrée, une des causes de la fluxion périodique dans le cheval. Sans partager leur influence sur ce sentiment, dit Mathieu, je dirai qu'il n'en sera pas de même du gonflement de la panse (météorisation) dans les ruminants, qui résulte presque toujours de l'usage immodéré du trèfle et de la luzerne, surtout lorsque ces plantes sont proches de leur floraison, qu'elles sont mouillées, humides, ou ayant déjà fermenté en tas.

Le sainfoin et la lupuline ne partagent pas cette funeste propriété. Les seuls instruments aratoires employés à cette époque se bornent à la charrue, à la herse, à la bêche. Le rouleau, chez le petit cultivateur, s'y montre rarement ; les semoirs, l'extirpateur, le sillonneur et tant d'autres y sont totalement inconnus.

En 1820, l'usage des meules à l'air libre pour conserver le fruit des moissons comme cela se pratique avantageusement et économiquement dans les contrées les plus agricoles de France (Brie, Picardie, Beauce) est absolument ignoré de ce département.

Les prairies de la plaine sont une des principales richesses du pays, leur prix est aussi exorbitant comparé à celui des terres arables. Le parcouru libre des prairies est une des causes puissante de leur détérioration, surtout lorsque les prés sont bas et humides ; il occasionne le changement des végétaux, c'est ainsi que des graminées et des légumi-

neuses sont remplacées par des renoncules, des tythimales, des ciguës, les joncs, etc...

Quant à la tenue des baux, la coutume vosgienne admise partout, veut que le fermier ne dessole jamais et suive le cours commun de l'assolement triennal. Aucun pré ne peut être défriché, ni aucune plante nouvelle cultivée et le bail a son expiration à la neuvième année, quand encore elle n'arrive pas à la troisième ou à la sixième, de sorte que le fermier instruit y trouve toujours une borne à son industrie et le propriétaire la conversion d'un sol fertile en terres dégradées et salies.

Dans la Montagne, le cultivateur privé de la faculté de cultiver assez de céréales, la paille lui manque les deux tiers de l'année. Beaucoup de ces malheureux, pour la remplacer, font de la litière avec des feuilles, de la mousse et même avec de la sciure de sapins.

Une substance très recherchée de nos montagnards et qu'ils regardent comme la seule cause de fertilité de leur sol, c'est la cendre ; son usage est partout répandu, et malheur à l'habitant qui ne peut s'en procurer, car son travail restera improductif. A chaque instant, le cultivateur quitte son manoir pour vaquer à sa recherche. Il parcourt la plaine, franchit le département et n'hésite pas à s'éloigner de vingt à trente lieues pour l'avoir aisément et à bas prix. Tout seigle et culture épuisante pour prospérer en sont saupoudrés. L'on en répand encore sur les prairies, et après des raies de dessèchement rien ne lui est préférable pour détruire les plantes aquatiques et les mousses. La tourbe séchée, mélangée à la chaux est aussi un excellent engrais pour les terrains humides et fangeux.

Une pratique générale pour traiter le sol dans la montagne et qui est très préjudiciable est l'écobuage et l'incinération. C'est principalement sur les ravins les plus inclinés de nos monts, dans la ci-devant Principauté de Salm, au ban de la Roche et le long de la même chaîne, en gagnant le Haut-Rhin, que l'on se livre à cette sinistre méthode. En effet, à l'époque de la combustion du sol, la moindre des pluies apporte des ravages effrayants ; la terre, sans consistance, sans lien, est envahie par le cours des torrens, d'autant plus rapides qu'ils roulent sur le flanc des monts escarpés et presque droit, souvent même, à défaut de terres, l'eau impétueuse entraîne des masses considérables de pierres, et c'est ainsi que les propriétés inférieures sont dévastées. Depuis que la hache meurtrière s'est promenée indistinctement sur chacun des grands végétaux protecteurs de ces sites, les saisons ont rompu leur marche ; des vents impétueux ne reconnaissent plus d'abris ; des sources bienfaisantes ne tempèrent plus les ardeurs du soleil brûlant et des avalanches terribles engloutissent hommes et bestiaux.

Dans la vallée, au contraire, le cultivateur a créé des prairies dont la terre peut être considérée comme un modèle à imiter. C'est par l'irrigation que la Vôge a l'avantage de fertiliser ses prairies, et depuis un temps immémorial l'art des irrigations est porté à sa perfection dans la Vôge.

Ce fourrage d'eau de la Montagne est ordinairement aigre, peu nourrissant et impropre à l'engraissement, mais quoique parmi les plantes qui le composent entrent des joncs, des carex, des roseaux, des renoncules, des mousses, d'autres végétaux plus précieux le forment encore. Cependant, nos montagnards ne s'abusent pas sur leur position, et de père en fils ils savent qu'un foin nourri exclusivement d'eau ne profite pas au cheval, d'où l'exclusion d'élever cet animal et à ne pas différer la vente du bétail en chair. Les prairies de la Vôge sont plus tardives de quinze jours à trois semaines que celles de la Plaine,

L'époque de l'irrigation est pour ainsi dire indéterminée et continue ; cependant, c'est à la sortie de l'hiver (mars-avril) qu'elle est en vigueur.

Les plus gras pâturages des Vosges sont ceux des hautes montagnes. Ce sont les chaumes. C'est sur ces chaumes que l'on voit paître pendant près de cinq mois de l'année de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, à tailles, à force et à produits tels que nous n'avons rien à envier aux Suisses. C'est la race améliorée des Vosges qui nous fournit le Gêrômé et le Vachelin. Pendant tout le temps que ces vaches sont sur ces pâturages, elles ne restent au chalet que les heures les plus chaudes du jour et alors on les traite.

Les chaumes ne voient pas paître seulement des bêtes à cornes, on y conduit aussi des jeunes poulains de la Plaine.

On avait amplement parlé, vers 1820, du projet de l'illustre Romain Lucius Vetus qui voulait réunir les deux mers ; on parlait d'ouvrir un canal de la Saône à la Moselle, par l'étang du Void de Cone, qui verse ses eaux à la fois à l'Océan et à la Méditerranée ; mais les événements qui se sont précipités n'ont pas permis de mettre ce projet à exécution.

Dans les Vosges, les pouvoirs publics se sont toujours intéressés à la répercussion des forêts sur la fertilité du sol et la santé des habitants. Vers 1821, on s'occupe activement de la question du reboisement. Le refroidissement de l'atmosphère, les variations subites dans les saisons, les inondations extraordinaires qui se font remarquer plus fréquemment sont attribuées aux déboisements des montagnes, aux défrichements des forêts qui avaient pris une trop grande extension pendant la période révolutionnaire.

Les terrains déboisés étaient ou en friches, ou livrés à la culture par les riverains qui ont cherché à étendre leurs propriétés aux dépens du domaine et du communal. Ces défrichements étaient dûs à l'augmentation des habitants dans cette partie du département.

L'arrondissement de Remiremont faisant partie des Vosges, composé de montagnes et de vallées, était autrefois tellement couvert de forêts que pour ouvrir des communications d'un point à l'autre et livrer des terres à l'agriculture, on ne vit pas d'autre parti à prendre que de mettre le feu à ces forêts. Il fallut un édit du Duc Charles IV pour empêcher cette dévastation. Cet édit est daté de 1664. Quelle influence les forêts avaient-elles sur la température moyenne de ces régions ? Durival, ancien lieutenant de police à Nancy, écrivait en 1799 : « Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que la température de la Lorraine n'est plus ce qu'elle était il y a quelques siècles. Le pays était couvert d'épaisses forêts, rempli de hayes et d'arbres sauvages qui ombrageaient et entretenaient l'humidité, qui arrêtaient les vents et conservaient plus longtemps la neige. Il s'est défriché des bois entiers, on a élagué à 25 toises de chaque côté des routes, il n'est donc pas étonnant que le pays soit moins froid, moins humide ».

Les traditions attestent que les inondations étaient plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, les rivages de la Moselle, les attérissements extraordinaires qu'elle a laissés, l'encaissement de son ancien lit l'attestent suffisamment.

Depuis les déboisements, on a remarqué que beaucoup de sources avaient totalement disparu, que d'autres avaient sensiblement diminué et que les ruisseaux et les rivières ne roulaient plus comme autrefois des eaux aussi abondantes.

Avant le XVIII^e siècle, suivant Durival et Dom Calmet, les Vosges

étaient hérissées de bois épais qui ne laissaient que peu d'espace à la culture des terres labourables, et même l'humidité s'y infiltrait et pourrissait le germe des plantes partout où l'on trouvait des marécages infects ou des landes jonchées d'herbe grossière et touffue, ces terres faineuses saturaient l'atmosphère de vapeurs fétides qui, d'ordinaire, exhalaient des brouillards contagieux ; aussi l'air et la terre recevaient rarement l'influence vivifiante des rayons du soleil : tout s'altérait, se corrompait. On a senti que le mal venait de la trop grande proportion des forêts : on les a détruites par le feu on l'on en a abattu dans les vallons pour en livrer le sol à l'agriculture.

Une ordonnance du Roi, de juin 1764, promet aux propriétaires de marais, friches, terres inondées, une exemption pendant dix ans des dîmes, tailles de lods, d'épaves, taxes et corvées à ceux qui asséchaient et défricheraient.

Il régnait alors dans beaucoup de communes des maladies épidémiques, des fièvres palustres, mais à la suite du dessèchement des marais et des landes, le pays s'est assaini et les plantes céréales sont venues à bien, les troupeaux se sont multipliés, car à la suite du drainage et de l'assainissement les sols aquatiques couverts de mousses, de lichens, de genêts, de ronces sauvages ont fait place à de bons pâturages.

En l'an 1816, au mois de juin et juillet, il est tombé des pluies extraordinaires qui empêchèrent la récolte des premières herbes, la disette des fourrages étant très intense, on donna aux animaux des poussettes d'arbres et les pouvoirs publics firent faire des essais sur ce genre d'alimentation. Voici les conclusions données par les expérimentateurs : « Les poussettes de tous les arbres conviennent pour cet usage, les épineux exceptés pour ne pas blesser les animaux ; il ne faut pas cependant rejeter l'ajonc ou genêt épineux, dont on fait un excellent fourrage en le macérant. Les feuilles d'acacia sont exquis pour les jeunes agneaux que l'on veut sevrer, ces feuilles à double rang assez multipliées et montées sur une tige mince peuvent être facilement détachées à la main de toutes les branches épineuses pour être conservées en bottes ; mais les feuilles de vigne, d'orme, de tilleul, de marronnier, de sycomore, de charme, d'érable, de saule, de cornouiller, de mûrier, de faux-ébénier, de peuplier, de bouleau, de tremble, de noisetier, de chataignier, de platane, sont excellentes.

Nous pourrions nous faire une idée de la richesse du département des Vosges en chevaux et bétail en consultant la statistique ordonnée par une circulaire en 1825, et par commune, et par rapport à ce qui existe aujourd'hui nous chercherons à trouver les causes des changements survenus :

Recensement des chevaux prescrit par la circulaire du Ministre de l'Intérieur du 23 mars 1825 pour l'arrondissement d'Épinal :

	5.039 mâles	4.605 juments,
de Remiremont	864 mâles	282 juments,

Sur ce chiffre, au Tholy, deux sont propres aux remontes militaires ;

A Tendon : deux ;

La Bresse : huit ;

Rochesson : deux ;

Sapois : un ;

Vagney : huit ;

de Neufchâteau : Mâles, 1.526 ; Juments, 1.263.

Le rapporteur de l'arrondissement d'Epinal remarque que la race est beaucoup moins abâtardie et que la distribution des primes a singulièrement activé l'amélioration du cheval ; les croisements sont mieux combinés, le sevrage plus différé, les logements plus spacieux et plus sains et es travaux moins pénibles.

L'extension subite des prairies artificielles a augmenté de beaucoup l'élevage du cheval ; les cultivateurs voudraient faire fermer les frontières aux chevaux étrangers que l'Etat achète en grand nombre pour remonter la cavalerie, mais cela nécessiterait une baisse de la taille des chevaux, et tout cela au détriment de notre armée. C'est pourquoi jusqu'alors on s'est vu dans l'obligation d'aller acheter des chevaux aux étrangers.

Les meilleurs sujets sont en partie issus de chevaux turcs et transylvains, amenés par les ducs de Lorraine. D'après le rapporteur Mathieu, en 1825, le département des Vosges aurait été à même de fournir au moins mille chevaux pour la diversité des services militaires, sans nuire aucunement aux ouvrages des champs.

Le recensement des chevaux dans l'arrondissement de Saint-Dié, en 1825 :

Mâles : 1.856 Juments : 1.930.

Recensement des chevaux dans l'arrondissement de Mirecourt :

Mâles : 6.437 Juments : 6.909.

Le rapporteur signale la mauvaise vue d'une grande quantité de chevaux qui sont atteints de fluxion. Pour récapituler, en 1825, dans le département des Vosges, 21.783 mâles, 20.209 femelles, y compris le canton de Saâles et de Schirmeck. De cette statistique de 1825, nous voyons que les arrondissements de Remiremont et de Saint-Dié consomment une quantité de chevaux livrés aux agriculteurs, commerçants et industriels de la montagne provenant de la Plaine des Vosges et de la Haute-Saône, quelques-uns de la Haute-Marne, le reste est vendu par des marchands qui vont les chercher au Centre et à l'Ouest de la France, en Normandie, dans le Perche, la Seine-Inférieure, l'Oise, le Loir-et-Cher et aux environs de Chartres, Bauvais, Caen, Lisieux.

Nous remarquons que la taille des chevaux lorrains s'est élevée sensiblement depuis 1825, et cela très souvent au détriment de l'animal proportionnellement à sa taille, mais néanmoins les anciens chevaux lorrains étaient trop courts de taille et manquaient presque totalement de garrot ; une amélioration dans le sens de la hauteur était nécessaire à la conformation générale des sujets, ce qui est arrivé trop souvent par la faute de l'administration des haras ayant mal compris que la question d'amélioration de la race chevaline dans les Vosges était autre chose qu'une question d'adaptation du cheval lorrain au service des remontes.

Nous allons donner un tableau complet du recensement du bétail vosgien en 1825, de façon à pouvoir comparer la richesse animale du département des Vosges de 1931 et en 1825.

DÉPARTEMENT DES VOSGES

Tableau de recensement des bêtes à cornes, bêtes à laines, chèvres, porcs, ânes et mulets, existant dans le Département des Vosges, à la date du 15 novembre 1825.

ARRONDISSEMENTS	Bœufs	Vaches	Génisses	Veaux	Béliers	Moutons	Brebis	Agneaux	Porcs mâles	Truies	Cochons	de lait	Bœufs
Neufchâteau.....	2.84	10.078	2.047	1.469	531	9.185	23.339	10.275	57	1.493	15.991	2.850	52
Mirecourt.....	3.443	9.250	2.329	1.885	651	7.002	17.202	5.243	159	1.196	12.197	3.124	119
Epinal.....	7.710	16.240	4.032	2.785	780	6.062	12.983	2.948	147	3.850	17.380	5.064	137
Saint-Dié.....	6.704	22.599	4.322	3.120	631	1.789	3.391	1.383	128	1.689	14.258	1.979	130
Remiremont.....	3.277	10.101	1.912	1.691	367	1.014	1.864	613	112	372	5.372	933	181
Totaux.....	23.218	77.268	14.642	11.130	2.960	25.053	58.779	20.562	603	8.560	65.198	13.950	719
	Chèvres	Chevreux	Ânes	Ânon	Mulets	Poids moyen du bœuf vendu pour la boucherie..... 231 kg.							
Neufchâteau.....	1.496	26	16	6	7	Poids moyen de la vache..... 141 kg.							
Mirecourt.....	2.343	2.639	96	4	11	Poids moyen du mouton..... 14 kg.							
Epinal.....	3.300	1.786	23	—	2	Poids moyen du cochon gras..... 74 kg.							
Saint-Dié.....	6.202	1.509	24	2	—								
Remiremont.....	2.738	459	33	2	2								

Nous déduisons de ce tableau la certitude que le département des Vosges a accru sa richesse en toutes sortes de bétail, sauf en ce qui concerne le mouton qui a des tendances à disparaître par suite du reboisement des terrains communaux et des terres vagues et par suite de la tendance à la disparition de plus en plus complète de la vaine pâture et des nouveaux modes d'assolements. Nous remarquons aussi que par suite de la culture intensive le poids moyen des animaux de toutes espèces s'est beaucoup accru. Il n'est pas rare de rencontrer des vaches de boucherie pesant 250 kg net et même 300 à 350 kg, et des bœufs de 400 à 500 kg net. L'accroissement du poids est le résultat du sélectionnement des individus et des races combinée à la nourriture intensive des jeunes sujets.

Le cheval lorrain, jusqu'en 1815, avait beaucoup dégénéré du fait des guerres, misères des temps, défaut de nourriture du XV^e au début du XIX^e siècle. C'est en lisant les mémoires des Intendants compulsant les assemblées provinciales ; les doléances, les requêtes des villes, bourgs et villages qu'on en acquiert la certitude, malgré les efforts tentés par les gouvernements de l'époque, *mais lesquels, comme ceux de date plus récente, ne voyaient l'amélioration du cheval lorrain qu'en vue de créer le cheval de guerre léger et rapide et non l'adaptation du cheval lorrain aux besoins régionaux de la culture, la traction et le commerce sur les routes rares, défoncées, remplies d'ornières, caillouteuses, non entretenues, où le fort cheval de trait eût été préférable au demi-sang lorrain issu d'étalons napolitains, barbes syriens et transylvains, introduits comme améliorateurs par les administrateurs des haras de l'époque.*

Dans la Lorraine, de 1600 à 1815, les chevaux diminuèrent de beaucoup et ceux qui restèrent étaient la plupart malingres et dégénérés : les gens d'armes forçaient continuellement les habitants et les cultivateurs à faire des hauts conduits et levaient en fourrages et denrées des contributions de guerre qui les ruinaient, *et les laboureurs ne pouvant plus cultiver leurs champs faute de bétail s'attelaient eux-mêmes à leurs charrues, et l'on comprend le peu de rendement que pouvait donner une pareille culture et la pénurie qui en résultait comme amélioration pour les humains et les animaux et ensuivant leur dégénérescence.*

Dans son mémoire sur la Lorraine, Durival écrit que l'espèce des chevaux est fort petite, la plupart des laboureurs ne les ferrent point et sont obligés d'en employer un grand nombre à la culture des terres assez difficiles dans ces Provinces. Quelques-uns les complètent avec des bœufs, même avec des vaches et des ânes ; il se trouve souvent de toutes ces espèces dans l'attelage d'une même voiture. Il n'y a presque point de chevaux dans la montagne des Vosges, on s'y sert ordinairement de bœufs.

Le Mémoire des Assemblées provinciales de 1787 relate : « Il faut encore observer qu'il y a plusieurs communautés dans les Vosges (en petit nombre à la vérité) qui n'avaient aucune portion de routes à entretenir ; leurs corvées étaient bornées aux chemins de traverses sur leurs finages, notamment Gérardmer, La Bresse, etc... Cette charge a subsisté et elles ont vu avec effroi l'augmentation d'un sixième de leurs impositions personnelles pour les routes qui leur sont en quelque façon étrangères, tant elles sont éloignées.

« Il y a une telle disette de fourrages en Lorraine que les chevaux accablés périssaient de faim et tombaient au milieu du sillon qu'ils n'avaient pas la force de terminer ».

Par comparaison. ci-joint l'enquête sur la production animale du département des Vosges, par A. Bédaride, Directeur des Services sanitaires :

1^o Chevaux. — Depuis le milieu du siècle dernier, le nombre des chevaux existant dans les Vosges est allé au décroissant régulièrement jusqu'à 1914.

Il est passé de 43.750 têtes en 1845, à 31.580 en 1913, puis à 25.956 en 1924. Depuis, il s'est légèrement relevé à 27.705 têtes en 1924, et 28.600 en 1930.

Presque tous les étalons (41 nationaux) sont de race ardennaise ou belge ; 21 étalons approuvés, 5 autorisés pourvus de cartes de saillies officielles et 18 acceptés simplement pour la remonte, sont du type

ardennais belge. On veut du gros format difficile à élever dans le pays, sans tares osseuses ou mauvais aplomb.

L'avortement épizootique, les septicémies des poulains et l'anémie pernicieuse sont les affections les plus redoutées.

2° *Bovins*. — De 187.424 bovins que comportait le département en 1900, l'effectif total des animaux est tombé à 120.542 têtes en 1924 ; réduit considérablement par la guerre, il est actuellement, en 1930, de 148.540 animaux. Les vaches laitières constituent la majorité des bovins adultes. Le bétail du département appartient en général à deux races principales : la vosgienne dans la montagne, et la tachetée dans la plaine, qui constitue aussi la très grande majorité du bétail dans la Vôge.

La race tachetée a été améliorée par l'impulsion de la fédération des syndicats d'élevage qui, depuis 1920, a importé de Suisse 250 taureaux Simmenthal. Ces importations ont eu surtout pour résultat de grossir le bétail local, mais elles n'ont pas été très favorables au développement de la production laitière. La sélection dans l'indigénat par le contrôle laitier augmenterait surtout les qualités laitières du bétail tacheté, c'est le complément nécessaire du métissage par le simmenthal.

Parmi les épizooties les plus fréquemment constatées, est la tuberculose, beaucoup plus fréquente dans la Montagne que dans la Plaine.

La fièvre aphteuse sévit de temps en temps, par intervalles, mais sans manifester comme autrefois un caractère bien envahissant. Est-elle également devenue plus bénigne ?

Les années humides provoquent aussi souvent dans les parcs et les prairies marécageuses, de graves épizooties comme la distomatose et la bronchite vermineuse.

L'avortement épizootique existe avec recrudescence, mais les dommages les plus sensibles sont déterminés par la vaginité granuleuse qui sévit à peu près partout et provoque la stérilité temporaire ou définitive d'un très grand nombre de femelles. La septicémie des veaux constitue dans certaines étables un véritable fléau en raison de sa persistance et des difficultés qu'on éprouve à s'en débarrasser.

Ovins. — La population ovine des Vosges, très nombreuse autrefois, 88.600 têtes en 1845, a été en diminuant d'une façon graduelle.

La statistique de 1930 accuse un total de 29.990 animaux dont 17 690 béliers et brebis, 6.760 moutons de plus d'un an et 5.541 agneaux de l'année. *La principale cause de l'abandon de cet élevage tient à la transformation des cultures, à la suppression des jachères et à la création des parcs d'embauche dans beaucoup de régions autrefois très riches en moutons.*

La bronchite vermineuse et la distomatose déterminent des pertes assez élevées dans les années humides. On signale quelquefois des épizooties plus ou moins graves de pasteurellose et très rarement des maladies déterminées par des bacilles de la suppuration.

Quant au charbon, il est devenu maintenant tout à fait exceptionnel.

Porcs. — En 1892, le recensement donnait 85.989 têtes. Il n'y en avait plus que 76.783 en 1902 et 41.869 en 1924 ; le recensement de 1919 a donné un chiffre total de 54.210 animaux, 4.170 reproducteurs, 18.890 porcs adultes à l'engrais, 31.150 porcelets ou élèves de moins de 6 mois.

Maladies. — Le rachitisme était autrefois tellement fréquent dans

la Montagne et dans la Vôge qu'on ne pouvait y élever les petits porcèlets sevrés achetés dans la Plaine. On y engraisait surtout les lancerons venant du Centre, qu'on tenait au soleil plusieurs heures par jour, dans de petits enclos attendant à la maison, pour les empêcher d'avoir « mal aux pattes ».

Maintenant, grâce à l'enrichissement des terrains de la Vôge par les engrais calcaires, cette maladie est devenue beaucoup moins fréquente. On la rencontre rarement dans la Plaine, sauf chez les laitiers qui font consommer les petits laits acides sans les additionner de poudre d'os ; les autres affections les plus fréquentes sont les « maladies rouges » de nature contagieuse.

Récapitulation :

En 1825. — Bovins : 126.168 ; moutons : 134.354 ; porcs : 88.411.

En 1930. — Bovins : 148.540 ; moutons : 29.990 ; porcs : 41.869.

Il est à remarquer que si les poids moyens des animaux de boucherie en 1825 étaient ainsi cotés : 231 kgs pour le bœuf, 141 kgs pour la vache, 14 kgs pour le mouton, 74 kgs pour le cochon gras, ils se sont élevés en général au double en 1930, en fait de la sélection pratiquée par l'élevage et de la nourriture beaucoup plus variée et abondante que l'on distribue à ces animaux.

De notre enquête sur la situation économique et agricole du paysan, le régime des terres, les élevages divers d'animaux des diverses régions de la Lorraine, il en résulte que vu les troubles continuels et destructions presque totales du fait des guerres et des épizooties jusqu'au XIX^e siècle, il ne pouvait y avoir de races types animales ou même humaines dominantes ; la notion de race type n'est apparue qu'à partir des époques où les guerres se sont atténuées et humanisées par une entente, des partenaires d'accord pour établir une règle, un espèce de code de guerre. De plus, les guerres ne se faisant plus qu'entre nations constituées, étaient beaucoup plus rares et se réglaient vers les régions frontières des Etats. La Lorraine, du fait de sa position géographique, malheureusement, n'a bénéficié que d'une manière relative de cette amélioration.

Aussi ce n'est guère qu'après les guerres de l'Empire, à partir de la Restauration, que la Lorraine pourra bénéficier des bienfaits d'une paix relative et travailler à l'amélioration efficace de son agronomie et de ses races d'animaux, le travail d'amélioration des races étant une création continue qui ne doit pas cesser, sous peine de voir très vite la dégénération des races, car la fixité obtenue n'est que relative, il n'y aura jamais de fixité de race, elle sera toujours variable en fonction du terrain sur lequel elle vit de son entretien et de son alimentation.

C'est surtout autour des années 1850 jusqu'à nos jours que l'amélioration des types d'animaux vivant en Lorraine s'est produite.

Cette amélioration, ainsi qu'il nous a été donné de nous rendre compte par les statistiques, est très sensible dans bien des cas, la valeur des animaux en 1930 est plus que doublée de celle que ces mêmes animaux avaient vers 1815.

Une race d'animaux déterminée par les formes et les propriétés distinctives des individus est toujours le résultat des conditions de régime et de climat auxquelles cette race a été soumise pendant une longue suite de générations. C'est là une vérité qu'il ne faut méconnaître à

aucune période de l'amélioration des races. L'art ne possède, a dit Mathieu de Dombasle, qu'un moyen pour modifier les caractères qui résultent des circonstances naturelles. *En effet, le régime des animaux ainsi que le climat sont ainsi donnés par la nature. Si l'on voulait introduire dans un canton une race plus grande produite par d'autres influences, elle ne pourrait se soutenir et retomberait au niveau de sa race indigène, quand même on ne tenterait cette introduction que par des croisements, et en définitive, la nature reproduirait toujours ce qu'elle a produit une fois, parce qu'elle ne peut pas y produire autre chose aussi longtemps que les conditions essentielles ne sont pas changées.*

L'état de dégradation ou d'amélioration des races est dans le système d'agriculture et une production agricole intensive permettant une nourriture intensive.

C'est pourquoi les croisements inconsidérés avec des taureaux suisses de grandes races, et les gros étalons non pas ardennais, mais belges, en poussant à l'hypertrophie, dépassent le but que l'on pouvait obtenir d'une amélioration plus rationnelle adaptée au terrain et à la production régionale.

Il faut savoir s'arrêter à temps dans les croisements et chercher ensuite à fixer autant que possible les améliorations obtenues par la sélection dans l'indigénat, sous peine de rançon, d'un soi-disant progrès, inadapté au milieu.

Les maladies et leur gravité sont aussi fonction des individus ; ceux-ci inadaptés et jetés brutalement par croisement dans un nouveau milieu, subiront des maladies d'acclimatement quelquefois mortelles et les pertes subies du fait de cette inadaptation tant par mortalité que par déficience économique, ne compenseront pas toujours les profits qu'on pensait en tirer. *Il y a beaucoup de désillusions à introduire sans discernement et à grand prix des générateurs et types trop poussés, non adaptables à leur nouveau milieu.*

Que d'accidents sur les descendants des simmenthal suisses: sensibilité à la tuberculose, dégénération osseuse, elongation du type haut sur les membres et sans culotte, tendreté des vaches issues de ces croisements, moins résistantes aux maladies locales, stériles ou taurelières, ou perdant facilement leur lait. *Ces essais d'introduction de races supérieures jusqu'à l'hypertrophie, nous donnent une belle leçon sur l'influence du terrain et du climat dans les maladies et sur les inconvénients qui résultent toujours pour les animaux, les hommes et les plantes, de l'inadaptation au milieu.*

Les maladies d'acclimatation et la résistance constatée aux maladies sur les hommes et les animaux depuis des générations sur des milieux insalubres, ont été particulièrement remarquées lorsqu'il s'est agi d'assainir les étangs ou marécages. Dans l'extrait d'un « Mémoire sur les moyens de préserver des maladies les hommes qui travaillent au dessèchement des marais et les habitants des pays marécageux et sur le choix des hommes les plus propres à ces travaux », l'auteur écrit : « Proposerait-on encore de construire des baraques en bois au milieu des marais, d'y entasser les travailleurs comme on le fit pendant les dessèchements de 1875, et de livrer ainsi tout à la fois pendant la nuit, ces malheureux à la chaleur, à l'humidité, aux émanations de la terre et à la fureur des myriades de moustiques (culex) qui désolent les habitants des pays marécageux. Plus de 1.500 ouvriers furent victimes de

cette disposition. Le cimetière de la petite commune de Saint-Aignan renferme plus de 800 corps de ces malheureux.

« Je voudrais qu'on choisît pour faire ces ouvrages, les habitants des départements que les travaux continuels pour l'entretien des dessèchements anciennement faits familiarisent avec cette sorte de travail, ceux des pays à tourbières. La Vendée nous en présente, mais moins résistants que les Auvergnats ».

Henri IV, lorsqu'en 1559, il voulut dessécher les marais du Poitou et de la Saintonge, employa les Flamands, hommes exercés aux travaux de défrichements et aussi à l'action de l'air dangereux des marais. L'on sait que si l'on fait venir sur les pâtures productrices de l'hématurie des bêtes bovines, des animaux importés des régions où cette maladie est inexistante, la plus grande partie de ces animaux importés sont atteints très gravement et la majorité en meurent, alors que ceux provenant et nés de vaches du pays sont très peu touchés par cette maladie. En général, ces phénomènes d'acclimatement ont été constatés pour toutes les espèces et races animales, humaines et végétales, avec des relativités variables selon les espèces, les affections et les régions.

L'acclimatement est un facteur qu'il ne faut pas dédaigner et oublier dans l'amélioration des races. Le type zootechnique n'est pas seul à envisager.

« Les cultivateurs du Val de la Loire, de la Sologne, du Gâtinais, qui conduisent leurs troupeaux prédisposés à la pourriture ou même qui en sont déjà atteints, dans les plaines de la Beauce, les préservent constamment de la maladie ».

Nos recherches sur les épidémies et épizooties en Lorraine nous ont présenté des relations de maladies régnantes sur lesquelles il est facile de reconnaître la grippe, la diphtérie, la coqueluche, les maladies typhoïdes, avec des symptômes très variables et souvent une malignité que nous n'étions pas habitués à rencontrer aujourd'hui, dont plusieurs générations avaient perdu le souvenir, même la corporation médicale, et il a fallu le retour de pareilles « pestes » pour que les médecins de l'époque, alors très alarmés de maladies qu'ils considéraient comme nouvelles, se missent à la recherche du traitement de maladies dont ils ignoraient les symptômes et la nature et dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Y a-t-il des maladies anciennes disparues, des maladies nouvelles ou des affections à éclipses qui peuvent réapparaître après des siècles, alors que les générations même médicales en avaient oublié ou perdu le souvenir ?

La grippe est une de ces maladies protéiformes qui est apparue à diverses époques sous des appellations diverses et quelquefois avec une telle soudaineté et malignité qu'on la considérait comme une peste nouvelle et inconnue des anciens.

Il se pourrait fort bien que la modification du terrain organique d'où résulte en temps d'épidémie, l'aptitude aux infections secondaires dites grippales, ne fût que la conséquence d'une action très différente de celle d'un germe spécifique et qu'elle résultât par exemple d'une influence d'ordre cosmique de nature radiologique peut-être.

Et c'est alors à de telles influences encore bien mystérieuses qu'il faudrait rapporter ces cas de grippe, d'influenza, ainsi que les a dénommées tout d'abord le bon sens populaire.

« Deux médecins lyonnais, Jossierand et Mouriquand, ont affirmé

que dans la vallée du Rhône, le vent du Midi décimait les pouponnières et les nourrisseries. Quand le vent s'élève, les petits se mettent à crier, à s'agiter, rien ne peut les calmer. Si le vent dure, si le baromètre se maintient bas, les enfants s'anémient, se dessèchent et les débiles succombent rapidement ».

Les Anciens enseignaient que les conditions d'air, de climat et de lieu étaient déterminantes pour les maladies, tous les germes sont à tous moments répandus partout. D'où vient qu'ils éclatent en endémies ou en épidémies à tel ou tel moment ? N'est-ce pas qu'à ce moment les conditions atmosphériques sont plus favorables à la pullulation des microbes ou à l'exaltation des viruts moins favorables à la résistance des organismes ?

D'après Lemoine et de nombreux cliniciens, pendant la guerre, ce serait grâce à l'aération nocturne constante qu'on peut attribuer l'absence de contagion parmi ces hommes dont les lits étaient souvent serrés les uns contre les autres et vivaient dans la plus étroite promiscuité. Trillat, peu avant la guerre, démontra expérimentalement « comment la vie microbienne pouvait être entretenue dans l'air par les gaz, aliment provenant de la décomposition des matières organiques et en particulier par l'air expiré. Or, comme l'air des locaux habités contient toujours à la fois de l'humidité et des gaz aliments, il est permis de penser que la contagion peut s'exercer plus difficilement par les gouttelettes microbiennes abondamment répandues dans l'atmosphère lorsque ces locaux sont tenus constamment aérés ».

Aussi toujours la disette, la misère, ont préparé le terrain à l'exaltation des germes, de même que lorsque les plantes évoluant sur un terrain pauvre, délaissé, privé de culture, d'engrais et d'amendement, on voit de bonnes espèces disparaître et ce terrain envahi ordinairement par des espèces nouvelles qui chassent les espèces antérieurement poussées, lorsque ces mêmes terrains recevaient une culture et des engrais appropriés.

Le germe n'est pas tout, il ne peut se développer qu'en fonction de beaucoup de facteurs très souvent inconnus et mystérieux.

CHRONIQUES DE METZ

1507. — En celle mesme année se a començait le mois de janvier une grave mortalité en Metz.

1508. — En celluy tems en renforçoit de jour en jour la mortallité en Metz et tellement que alors estoient la plupart des seigneurs et dames et ains plusieurs bourgeois et bourgeoises fugitifs et se tenoient dehors où chescun pouvait mieulx et molrut grand peuple en Metz.

Et estoit chose merveilleuse de ceulx et celles qui tous les jours se moroient et tellement s'en répandit le bruit que l'on ne voulait recevoir ne laisser entrer les citains d'icelle cité, en nulle ville fermée de Bar, ne de Lorraine, ains étoient alors débouttés et dejectés de tous côtés comme ladres et ne laissoient nuls approcher pour leur administrer vivres ni aultrement, et pour ces choses les convenoit le plus souvent coucher aux champs comme bestes et ny sceut on trouver qui les voulast lougier... et molrut tellement que en l'espace de trois ou quatre mois en molrut en la paroische saint Jacques de compte fait par moi deux cents et tous josnes gens et aux aultres paroiches à l'avenant.

1517. — Ces aprinsons réapparurent chaque année et particulièrement en 1517. « Plusieurs inconveniens et diverses mallaidies advinrent

aux créatures, et tellement que, au mois de juillet, l'on commençoit fort à mourir en la cité, des aprinsons et paireillement fist on à Triève et en moururent à Metz plusieurs personnes, gens de tout eage et de tout estat... l'on fust en cette année présente de guerre, de mortalité et de famine ».

En 1637, dans son histoire de Lorraine, l'abbé Bexon expose que « les grains continuant leur cherté causaient la mort de plusieurs pauvres gens qui n'ayant de quoy se sustenter moururent de faim ; c'estoit horreur d'entendre que aucuns estoient contraincts de manger des corps humains morts, notamment vers la Vôge où la famine estoit très grande, c'estoit pitié aussi de voir les villages ruynés, incendiés et du tout abandonnés, inhabités...

Les chaleurs continuant auraient sur la fin du mois d'août causé des fièvres universellement et à toutes personnes indifféremment, tellement en une maison où elles estoient cinq ou six s'y l'estoient elles malades toutes ensemble, s'y l'estoient elles l'une après l'autre, personne n'en estant exempt, mais peu en mouraient, toutefois s'estant changés en quarte auraient continué et duré tout au long de l'année, principalement à l'endroit de vieilles gens dont plusieurs sont morts. ».

1696. — Lanzona parle dans les éphémérides germaniques d'un grand froid dans le commencement de mars, où la tête était affectée. Il survint des fièvres dont la plupart étaient accompagnées de douleurs de côté et de pleurésie. *On observe alors que tous ceux que furent saignés périrent. On changea de méthode, on met les ventouses en usage pour évacuer par le dehors les matières qui se jettoient sur la poitrine, ce qui réussit y ayant joint quelques autres remèdes appropriés.*

En 1719, je fus attaqué, dit Dom Calmet, de cette fièvre catarrhale qui régna dans le mois de décembre et de janvier en Lorraine et dans les provinces voisines. Comme il ne me fut presque pas possible de me ménager comme j'aurais dû le faire, étant obligé de sortir aussitôt que j'étais un peu mieux, j'ai eu depuis la fin de décembre jusqu'au mois de mai suivant, dix ou douze rechutes qui me réduisirent dans un tel état que mes amis ne comptaient pas que je puisse en revenir. En effet, quoique j'eusse été beaucoup mieux par intervalles, la toux ne m'avait jamais quitté ; outre la couleur jaune ou la maigreur extrême, il m'étoit survenu une douleur au côté droit qui occupoit la portion de l'hypochondre. Lorsque j'avais fait dix pas, je ne pouvais ni respirer ni parler, je rejettais de temps en temps en crachant de petites boules blanches et dures qui ne me faisaient presque pas douter qu'elles ne fussent des tubercules détachés de la surface interne des vésicules pulmonaires. Malgré ces symptômes et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter, je n'eus pas bu les eaux de Plombières coupées pendant huit jours que la toux, la mauvaïse couleur disparurent, en sorte qu'avant la quinzaine, les forces furent rétablies, ma gayté d'ordinaire revint, en un mot j'étais méconnaissable pour ceux qui ne m'avaient pas vu depuis que j'étais à Plombières. Il y avait beaucoup de malades pris de cette maladie régnante qui avait bien les symptômes d'influenza.

Saint-Mihiel, le 14 juin 1743. — La maladie redouble et fait de fortes raffles. Dimanche dernier, il y en avait 14 en bière. Enfin, depuis midécembre, en voilà 167 gros corps sans compter 20 religieux et religieuses. La noblesse a été épargnée parce qu'elle s'est mieux ménagée.

La maladie « la peste » se jette dans les bêtes rouges, « il y eut des villages où il n'y en eut aucunes d'échappés ».

Voici aussi une description particulière d'influenza qui a régné à Paris en 1748. Malouin, montrant les diversités des physionomies épidémiques, écrit :

« Il y a eu aussi, dit-il, vers la fin du mois de janvier, des pleurésies fort dangereuses. La plupart de ceux qui ont été pris estoient enrhumés depuis dix, douze ou quinze jours, ils étoient pris de ces pleurésies par un frisson et trois jours après ce frisson, ils étaient attaqués d'une douleur de côté qui se dissipait ordinairement en deux jours sans être soulagés des autres accidens et même la plupart en mouroient avant le septième jour de la maladie, quelquefois même avant le cinquième. Les malades de ces pleurésies avaient la tête embarrassée et leur douleur de côté était au défaut des côtes. On a vu quelques-uns de ceux qui étaient enrhumés saisis d'un frisson comme l'étaient ceux que la pleurésie attaquait ; à ce frisson succédait sans que la poitrine s'engageât davantage comme il arrivait dans la pleurésie, au contraire elle se débarrassait par ces sueurs à la suite du frisson ».

En 1771, à Mirecourt, écrit le curé Gouvenot, « il règne une maladie populaire qui est générale dans toute la Lorraine, c'est une péri-pneumonie avec pleurésie, point de côté. En avril, le froid et la misère est si grande qu'il y a un seul sac de blé au marché et bataille et émeute de peuple au sujet des blés et le sieur Retournard habitant la Viéville devant Dompaire est condamné à une amende de 25 francs pour avoir acheté du blé dans la halle dans le but de le faire hausser.

On a eu grand mal de le tirer des mains de la populace. Le syndic défend d'enterrer à l'Eglise à cause de la maladie, à moins que l'on ne verse entre les mains du receveur de la fabrique une somme de cent livres ».

Il est mort plus de deux cents personnes et une grande quantité de petits enfants. Le 11 avril 1771, le procureur du Roi adresse une remontrance au bailliage de Mirecourt au sujet de la puanteur occasionnée par les tanneries situées sur le canal des moulins auxquelles contribuait les nombreuses maladies épidémiques qui régnaient. Il règne une horrible disette, ce qui occasionne la perte totale des fortunes médiocres, que les pauvres s'étaient vus forcés pour conserver leur vie et celles de leurs malheureuses familles de prendre comme aliments les choses les plus malsaines ; plus de 200 enfants furent abandonnés à la charité de la ville.

COQUELUCHE

1519. — Une nouvelle maladie nommée la coqueluche et ne duroit cette mallaidie environ que deux ou trois jours, et estoit une manière d'une toux de laquelle l'on estoit si fort très prins que l'on en perdoit tout appétit et mangier, et est y avoit aulcuns qui en mouroient spécialement les femmes grosses et enceintes d'enfant et n'estoit pas cette maladie seulement en ce pays a cy, mais généralement par toute terre. Et je l'escripvain de ces lignes présentes, en fut bien atteint comme les aultres, car de cent personnes, n'en y eult pas une qui eschappoist, fust à l'acomencement ou à la fin, et ne voit-on que gens mallaidés par les rues. Mais de celle mallaidie ce n'estoit rien, car après elle en vingt une aultre plus grave nommée les éprinsons, de laquelle plusieurs gens molurent, spécialement les vieilles gens (forme de congestion gripale avec éprinsons, points de côté et douleurs pongitives).

ENCEPHALITES ÉPIDÉMIQUES

Convulsions — Chorées rythmiques

L'abbé Bexon, dans son histoire de Lorraine, raconte qu'en 1374, les convulsions épidémiques saisirent en ce temps une infinité de personnes dans tous les pays de la Meuse, du Rhin et de la Moselle. Des gens étaient tout à coup transportés dans une sorte de fureur et se mettaient à danser et à chanter jusqu'à extinction de leurs forces ; le prêtre à l'autel, le juge sur son siège, se sentoient agités de cette manière ; lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, la contagion agissait, un danseur entraînait plusieurs autres. On cherche à ce mal des esprits des remèdes du même genre, un pèlerinage réussit beaucoup. On emploie des exorcismes en quelques endroits, mais avec moins de succès, ce procédé frappait trop les imaginations malades. On nous a transmis aussi quelques moyens physiques qui réussissent, fouler les malades aux pieds dans le temps que l'épuisement les avait jettés sur la terre on leur serre fortement le ventre vers le nombril. Telle fut la singulière et humiliante maladie dont il a fallu que l'humanité fut affligée au milieu de tant d'autres calamités.

Il y eut à cette époque de misères, de guerres et de querelles religieuses une explosion de maladies intellectuelles, de maladies des esprits.

L'ÉVANGILE DES BOURES

Or avint encor en celluy temps que une manière de gens de la basse Allemagne se eslevaient et mirent ensemble par grant troupioux et par plusieurs bandes et croissoient et multiploient tous les jours et se faisoient celles gens appeler les bours ou villageois.

La cause de leur assemblée, j'en dirai deux mots.

Il est vrai qu'en leur pays, plus bas que Francquefort, leurs seigneurs les tenoient fort sub'jetz, et en y avoit plusieurs qui estoient serfz de condition, avec ce, les bois et rivières tenoient pour eulx et si aucun y estoit trouvé, ils luy faisoient crever les yeulz. Pareillement estoient les pources gens fort molestez des prestres, car si aucun se laissoit mourir, iceulx prestres prenoient et ravissoient une partie des biens des trépassés, disant que cestoit leur droit et plusieurs autres malz et griefz souffroient qui trop longs seroient à dire ; de quoy leur en déplaisoit.

Et furent ces choses icy des causes principa les de la rébellion quant iceulx villageois se virent les plus forts, ils mirent ordre en leur fait et se tinrent assez longuement es pays de par dela, voulant réagir et gouverner et tellement se multipliaient de jour en jour que l'on ne les scavoit estimer. Puis avec eulx se joindirent plusieurs grands seigneurs, gentilzhommes et capitaines et davantaige plusieurs clercs et scientifiques personnes ; et voyent la chose estre ainsy advenue, se disoient estre envioiez de Dieu pour mettre police sur les abus du monde, tant sur les prestres que sur les seigneurs. Alors firent regent et gouverneur entre eulx et eslevaient une banière en hault en laquelle, estoit en peinture la remembrance du crucifix avec plusieurs enseignes de leur mestier. Et affin que tout chascun se tiroist de leur alliance, ilz dirent qu'ilz vouloient affranchir tout le pays d'Allemagne de tailles et de gaibelles et de toutes extorsions hors de raison, sans rien vouloir oster à personne de son droit. Et après plusieurs allées et venues et plusieurs choses faictes et dites firent composer par gens clercs et avec ce, imprimer douze articles lesquels ils vouloient tenir et en user comme la teneur s'en suit :

1^o Au premier article est escript comment humblement ilz prient et est leur bénigne demande et vouloir que, à l'avenir, ils ayent puissance tous ensemble de eslire ung curé et pasteur pour les régir et gouverner et avec ce de le desposer, s'il forfait ou s'il se gouverne mal, lequel leur pre cheroit l'évangile purement, sans adjonction aulcune des statuts doctrines ne commandements des hommes, en annonçant

tous jours la vraye foy, affin de donner occasion au paure peuple de prier pour obtenir la grace à imprimer et conformer en eulx icelle vraye foy sans laquelle, si elle n'est fichée en eulx, ils seront et demureront toujours chair et sang, qui est chose inutile, car comme l'escriture tesmoigne seulement par vraye foy l'on peut parvenir à Dieu et par sa miséricorde seule nous serons sauvés.

2^o Puis au deuxième article, ilz présentent de payer la vraye disme de bled selon qu'il fust jaidis ordonné en viez testament et au nouvel et très volontiers consentent a le paier selon qu'il appartient à le recevoir de par la communauté, pour en distribuer portion à ung curé par eulx esleu pour son entretenement honneste et raisonnable, luy et sa famille, selon le jugement du commun et une autre portion de ces dismes icy doit-on donner aux pources du lieu ou ledit disme se recueille et le reste doit-on garder pour la nécessité du pays. Toutefois si le cas avenoit que aucuns d'iceulx villaiges eussent vendu iceulx dismes par infortunes de famines ou autres inconveniens, ilz n'entendent point que celluy personnage qui l'auroit acheté, y perde rien, mais ilz veulent qu'on les puist racheter et accorder avec celluy qui l'auroit acheté. Et quant au fait des dismes qui sont détenus sans raison des seigneurs ou d'autres personnages. ilz n'entendent point d'en plus rien paier, sinon pour entretenir leur curé et par la manière dessus dicté. Et après, au fait des menus dismes, ilz ne veulent plus nulz paier, disant que Dieu ait créé le bestial comme buez vaiches, agnaulsx, moutons et autres tout franchement pour la personne et que les hommes par finesse ont levé et usurpé celluy disme et les tiennent pour droicture ce que faire ne doivent.

3^o Touchant au troisième article, il ait du passé toujours esté jusques icy de coustume que la plupart d'iceulx bourres ou villaigeois, l'ont les tenoit estre de serve condition, laquelle chose est fort méprisable et chose digne de compassion, veu que Dieu par sa passion et par l'effusion de son très digne sang, les ait tous rachetés et les ait délivrés de la servitude du diable autant le pource comme le riche, et pourtant doncque ne doit cecy avoir lieu, s'il ne le monstre et prouve par l'évangile qu'ilz soient de serve condition, non point que leur intention soit d'estre du tout libres et francs, sans avoir seigneurs et supérieurs, car Dieu ne le dit pas, mais veult que nous l'aimions et vivions en ses commandemens, non point en nostre charnelle concupiscence et désir et que nous obeyssions ausdits nos seigneurs et souverains en toute chose juste licite et raisonnable, fidelle et crestienne et es statutz et édictz d'iceulx ordonnés de Dieu' et non pas seulement ausdits seigneurs, mais nous debvons humilier envers ung chacun et avec ce reconnoistre son prochain et voisin et luy faire démontrer comme l'on voudroit à soy estre fait.

4^o En après, quand au regard du quaistrième article, il ait été jusques au temps présent ung usage que touchant les bestes salvages, personne n'ait eu la puissance de chasser cerfs, biches, lièvres, faisans, cignes ou poissons ; laquelle chose leur semble estre fort desloyale et contre Dieu et raison ; veu que quand Dieu créa l'homme, il luy bailla puissance et auctorité sur toutes bestes, oiseaulx en l'air et sur poissons en l'yaue pour la substantation et gouvernance des hommes, des quelles aussi ilz ont receu grant dopmaige en leurs bledz et avoines et en toute aultre semence ; et enco n'en osoient rien dire, ne parler laquelle chose est contre Dieu et raison. Toute fois si aucun pouvoit prouver qu'il eust acheté certaine yaue, ilz ne luy veulent pas oster par force, mais voudroient qu'il y eust ung regard crestien et fidelle en amour fraternelle et que en charité il en secoure le commun prochain à luy.

5^o En l'autre article que fait le cinquième, disent qu'ilz se sentent foulés touchant les bois que la seigneurerie veult seule avoir et ont toujours tenus pour biens paternels jusques au temps présent, car s'il y ait quelque pource homme qui ait affaire de bois de quelque sorte que ce soit, ilz lui vendent double. Parquoy leur intention est que tous bois de ces jours en avant soient communs et que franchement on en puist prendre, tant pour édifier que pour bruler selon la nécessité d'ung chacuns sans oultrage, au regard de aucuns bons personnages qui à ce soient ordonnés et commis pour la communauté. Et par ainsi que tous seigneurs soit spirituelz ou temporelz, que iceulx bois n'ont point achetés ou vendus, en ce cas faire ung accord par gens dignes de croire.

6^o Outre plus pour le sixième article, ilz disent qu'il y ait un aultre usage et ung droict que les seigneurs augmentent et resgrandissent de jour en jour, c'est assavoir

des crowées, desquelles ilz se sentent fort foulés et intéressés, car en les servant ilz font souvent leur grant dopmaige pour ce que aulcunes fois il y faut aller au plus nécessaire de leur labour. Néanmoins ilz n'entendent point du tout abolir les dictes corvées ; mais ilz prient que sur cela on veuille avoir ung gracieux regard, sans les opprimer et qu'ilz soient entretenus comme leurs ancestres ont esté selon la parole de Dieu.

7^o Pour le septiesme article, que à l'advenir leurs seigneurs leurs soient cordials et débonnaires, c'est assavoir qu'ilz ne les chairgent ou oppressent plus avant que le bon homme peult faire, selon qu'il tient de luy afin qu'il puist faire son proffix. Par ainsy que si le seigneur avoit affaire du bon homme, il fault et est bien raison qu'il luy obïsse avant tout aultre toutes fois que ce soit en temps, heure et lieu opportun, sans son préjudice ni dopmaige et pour ung prix raisonnable.

8^o Quant à l'huictiesme article, ilz allèguent qu'il y ait plusieurs héritaiges qui sont trop plus chairgés pour rentes, droictures et redevances aux seigneurs qu'ilz ne valent ; par quoy les pources gens y exposent et consomment le leur et se y destruisent ; car les terres ne peuvent suffisamment produire assez grands pour y satisfaire ; donc requièrent et prient en chairité que iceulx seigneurs laissent visiter, juger et modérer à gens de biens lesdicts héritaiges pour y lever et prendre levées raisonnables, tellement que le bon homme ne perde sa labueur peine et travail, car selon Dieu, chascun ouvrier doit estre païé de son loyer.

9^o Pareillement en ce temps présent et pour le neufviesme article, ilz se sentent fort foulés de ce que l'on fait journellement nouveaulx statutz, en pugnissant aulcune fois plus par faveur ou par hayne et plus cruellement les ungs que les autres à cause de congnoissance ou de seigneurerie, par quoy leur intention est et seroit que de ces jours en avant, on doit pugnir selon l'ancien temps, c'es assavoir que l'on usast selon l'ancienne correction et punition escripte, non point par vengeance ou hayne.

10^o Par le dixième article, disent iceulx villageois que pareillement se sentent foulés touchant d'aulcuns seigneurs qui du passé ont petit à petit approprié à eulx plusieurs de ville, comme prez, pacquis, pasturalz et aultres terres appartenant à la communauté et par espace de temps, les ont tenus et tiennent comme héritaiges paternels ; parquoy ilz disent qu'ilz les veulent ravoïr et qu'ilz retournent en leur premier estre sinon donc que celuy seigneur les eust en achetés à la communauté, en tel cas, ilz prient à celluy qu'ilz reprennent argent et qu'ils remettent iceles terres en la main de ceulx de qui elles viennent... et l'auteur dit : « Et par ainsi avez ouy l'accomencement et fondation d'iceulx boures et rustiques, avec les articles et opinions par eulx données, lesquelles à plusieurs ne sembloient pas trop déraisonnables ; car aujourd'hui, tant à la spiritualité qu'à la temporalité y a tant d'abus de grant maingerie, de pillerie et laïrcin au grant préjudice et dommaige de mairchandise et du poure peuple, que c'est pitié et en doit chescun avoir compassion, parquoy je croy que si les tyrans et mangeurs de pources gens ne mettent remède en leur fair, Dieu qui est trop clairvoyant l'y mettra.

L'on vouloit dire que tout ce pays de Volge où la plus pairt se furent tournez devers iceulx bourres et fussent estre de leur alliance, car il leur sembloit que leurs articles et oppinions estoient raisonnables et qu'ilz estoient souvent taillés, maingés et rongés sans cause ; parquoy à peu d'occasion se fussent tournés. Pareillement iceulx bourres se faisoient aimer de tous ceulx par où ils passaient pour plusieurs raisons. Premier ils avoient en eulx si grant discrétion qu'ils se fussent avant détournés d'une lieue, que par eulx eust été gasté ung champ de bled ny aultre sémence ; ilz ne prenoient rien de personne sans paier, lorsque sur l'église, espécialement sur les abbayes mal réformées, car à ceulx-là la menoient la guerre et prenoient la plus part de leurs biens pour se nourrir et pour en despartir aux pources indigents du pays meisme qui n'en avoient point ; et ne baïssoient à iceulx moines et gras abbez que cela qui estoit de nécessité pour les nourrir, disant que iceulx biens estoient les biens des pources et que tels gens ne devoient avoir que leur vivre et leur vestir tout simplement. Et ilz veioient qu'ilz furent trop de moines en ung couvent mal réformé et qu'il y en eust ung tas de mal conditionnés qui ne servissent que d'empescher le lieu, ilz les expulsoient et bouttoient dehors. Ilz avoient encor une aultre manière de faire de quoi ilz se faisoient aimer.

Et davantage à tout mairchant et aultres de paier passeport pont, ni passaise,

ni aultres maltottés, ni gabelles, sinon qu'il fust d'en selon Dieu et raison, et que ce fust pour l'entretienement des ponts, de la chaussée, de la muraille et pour la defense et gairde des dits ports et paissages et non point pour le plaisir du seigneur comme aujourd'hui se fait en moult de lieux et si on faisoit paier à aulcun par force et il retournoit vers eult, ils l'en deffendoient.

Ils portoient ung crucifix peinct en leur banière comme dist est avec Notre Dame et Saint Jehan d'ung des costés ; et de l'autre partie estoit l'aigle de l'Empire en peinture et dessoubz icelle en manière de Strichouse. Iceulx seigneurs et gouverneurs de la Cité furent mander devant eulx plusieurs personnaiges et de divers estatz pour le fait de la luthèrie pour ce qu'on vouloit dire qu'ilz s'en mesloient. Car alors la Cité estoit si triboulée que l'on ne scavoit aucuel entendre, pour ce que en celluy temps, plusieurs gens tenoient des diverses opinions, espécialement pour iceulx bourrs devant dits ; car aulcuns estoient qui louoient leurs articles, l'un tenoit le parti de France, l'autre de Bourgogne. Parquoy souvent venoit desbat entre frères et amis, l'ung encontre de l'autre, etc., et batailles... Et voilà comment à ceste heure le monde chanceloit et bransloit de tous costés ».

Le mécontentement était général, et le mouvement de révolte des Rustauds et des Bourres n'était que le résultat de l'usurpation produite du fait des misères, famines et exactions de toutes sortes subies par le peuple des villes et des campagnes.

En 1349, disent les chroniques relatées par l'abbé Bexon : « Un luxe excessif et bien étonnant dans ce siècle s'étoit répandu parmi la noblesse. Les jeunes seigneurs marchaient vêtus d'habillements de soie sur lesquels étoient richement brodés les chiffres amoureux de leurs maîtresses. Le turban ou la toque qui leur couvroit la tête étoit de toile d'or garnie de perles et relevée de plumes de diverses couleurs. Ce n'étoit que jeu et débauche. Ces excès eurent des suites funestes ; les paysans estoient rançonnés, s'ilz osoient se plaindre on les opprimoit davantage. Les malheureux furent réduits au désespoir ; ils se soulevèrent en quantité d'endroits et tuèrent leurs tyrans ». La peste qui suivit en 1364 acheva la désolation et les Vaudois se répandent en Lorraine.

En 1516, les Rustauds, paysans révoltés des bords du Rhin, s'efforcent de pénétrer en France par la Lorraine. Leur cri de guerre étoit Luther sous le voile de la religion et le prétexte de la réforme de l'Eglise et des grands, ils pilloient, voloient et exerçoient mille violences partout. Un de leur détachement vint cantonner dans les bois auprès de Sarreguemines. Les paysans des environs de Bitche et de Dieuze s'y joig irent leur nombre alloit toujours croissant, les seigneurs ne pouvoient plus compter sur la fidélité de leurs sujets, le danger étoit imminent. Le duc Antoine rassembla promptement le peu de troupes réglées qu'il avoit sur pied, en leva de nouvelles. Lo is-Comte de Vaudémont alla solliciter le secours de Claude de Lorraine, leur frère depuis duc de Guise qui commandoit les troupes françaises en Champagne pendant la prison de François I^{er} ; la noblesse du pays et des environs vint se mettre sous leurs drapeaux et on marcha contre l'ennemi qui s'étoit emparé de Saverne. Dès le seize mai, Guise et Vaudémont défirent un gros corps de paisans qui s'estoient retranchés dans le village de Louperstien auprès de Saverne ; on brûla les maisons et l'église où ils s'étoient renfermés. Il y en avoit vingt cinq mille dans Saverne, on en tua la plus grande partie le 17 mai et on ne put empêcher que la ville ne fut saccagée. Le paysan Erasme Gerber, de Molsheim, ce chef de plus de cent mille hommes qui ne savoit seulement pas lire fut pris et pendu. Après la victoire de Saverne, Antoine s'avançoit vers Saint Hippolyte pour rentrer en Lorraine par Sainte Marie aux Mines, quand son avant-garde rencontra à Scherviller près de Schelestadt, un nouveau corps de plus de vingt mille paysans auxquels d'autres encore venoient se joindre. On prit la résolution de les attaquer dans leurs retranchements où ils avoient de l'artillerie ; ils y furent forcés le 20 mai et on en fit une boucherie horrible. Ils ramenèrent leur petite armée chargée de dépouilles et furent les sauveurs du pays.

Nous voyons apparaître les Flagellants, les Vaudois, les Boures après la peste de 1348 avec des multitudes de peuple se déplaçant, conduits par des illuminés prêchant, dansant et atteints de délire se manifestant par des mouvements désordonnés, qui devenaient contagieux aux foules qui les suivaient ou les écoutaient. Il y eut à ces époques une de ces

poussées mystiques qui ressemblait fort au mouvement communiste russe, sauf que ce mouvement, au lieu d'être un mouvement areligieux, s'appuyait au contraire sur une rénovation religieuse de la doctrine du Christ rétablie dans sa pureté primitive.

En 1429, disent les chroniques de Vigneulles « et preschoit le frère Guillaume qu'on devoit rien avoir propre et que toutes choses devoient estre communes aussy bien à lung comme à l'autre. Et preschoit fort des grans greniers et des grans celliers qui ne se devoient ne faire et que cestoit pitié pour le pôvre peuple qui en avoit mestier et molroit de faim par deffault et les aultres en avoient trop, et avoient avoient les grans et les riches plein leurs greniers et celliers, et estoit contre Dieu et la foid. Et combien que a celle heure le temps n'estoit mie commode de le dire pour la guerre et famine qui estoit lors toute-fois il le disoit ».

La Lorraine est menacée de la Révolution luthérienne. Des nuées de païsans, dit la chronique de Vigneulles, s'attroupent au-delà du Rhin, secouant le joug de la servitude dont leurs seigneurs les tenoient accablés. En même temps, l'hérésie de Luher s'élevait au milieu de l'Allemagne.

L'anarchie fut universelle, des flots de sang coulèrent, 40.000 hommes passèrent le Rhin, inondèrent l'Alsace en attendant les bandes qui devaient le joindre pour ravager la Lorraine, les Lorrains même des environs de Dieuze, à qui on demanda s'ils étaient résolus de vivre ou de mourir sous l'obéissance du Duc Antoine et pour la défense de la Religion, s'assemblèrent en grand nombre dans la campagne, et après avoir délibéré répondirent qu'ils consentaient véritablement de vivre et de mourir sous l'obéissance du duc Antoine, qu'ils reconnaissaient être le meilleur et le plus doux des Princes, mais qu'il fallait qu'on leur accordât les douze articles de liberté publiés par les Allemands de delà le Rhin et qu'on leur permit de faire paître leur bétail dans les jeunes bois.

Six mille Luthériens sont brûlés à Loupestein, dix-huit mille sont occis à Saverne, Gerber qui les conduisait et qui ne savait ni lire ni écrire, fut pendu à un arbre ; on compte que, tant à Saverne qu'à Loupestein, il périt trente mille Luthériens. A Cherviller, près de Sélestat on en trouva sur le champ de bataille des tas d'une toise de haut. Il en demeura douze mille sur place. On voyait encore au commencement de ce siècle les ossements de ces malheureux entassés dans les champs.

Pour les maladies de l'esprit comme pour les autres, les manifestations se modifient à tel point que les descriptions anciennes ne correspondent plus aux descriptions nouvelles. Il est arrivé pour la grande hystérie ce que l'on constate pour la chorée, l'ataxie, le choléra, la peste, etc..., dont on n'observe que des cas isolés et de plus en plus rares. Si l'on admet que des affections, basées cependant sur des lésions organiques gravés, dit le Dr Bérillon, comme l'encephalite léthargique, peuvent présenter sous l'influence d'une évolution spontanée des grandes modifications dans leur gravité, leur durée, leur symptomatologie et leurs complications, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'éteindre d'elles-mêmes, à plus forte raison doit-on admettre qu'il en puisse être de même pour les affections qui ne dépendent que de troubles fonctionnels, nous ne verrons pas le retour de nouvelles épidémies de convulsions analogues, par exemple, à celles des convulsionnaires de Saint-Médard engendrées par le Jansénisme.

La diphtérie (croup) a été observée avec des manifestations très variables. Maloin écrit que ce fut en 1743 que cette espèce d'esquimancie parut pour la première fois en France et depuis cette année jusqu'à présent elle y a attaqué à différentes reprises les enfants ; la maladie que décrit Séverin attaque de même les enfants en Italie à différentes reprises, jusqu'en 1644 ; l'esquimancie maligne des enfants dont il est ici question est du genre des aphtes dont plusieurs médecins ont décrit depuis Aretée.

L'enfant crache le quatorzième jour de la maladie ; un canal membraneux qui était une portion considérable de membrane interne de la bifurcation de la trachée artère où l'on distinguait à la vue les impressions d'anneaux et les vaisseaux de cette membrane ; il mourut de pulmonie dix jours après avoir rendu cette membrane, le quatorzième jour de la maladie (diphtérie).

Dans les premières années où cette espèce d'esquimancie a parue, il n'est pas échappé un seul des malades qui en ont été atteints, quoique on leur donnât fort promptement tous les secours. Il faut remarquer que l'esquimancie maligne étoit en Italie avec saignement de nez qui, dans les premières années, n'a pas été un des accidents en France, ce n'a été qu'en 1748 que les malades de cette maladie ont commencé à être sujets à saigner du nez.

Rien n'est nouveau, dit Paracelse. « Les semences ont existé depuis le commencement ; c'est seulement invisible et quand il y a germination cela passe dans le monde visible, à rapprocher les ultra virus ».

Jean de Bayon, dans son histoire de Lorraine, écrite en 1326, raconte que l'hydropisie ou hydrocephale de la tête avait pris dans l'arrondissement de Saint-Dié un caractère endémique et difficile à guérir, que cette maladie attaquait ordinairement les enfants entre deux dentitions et quelques fois les adultes. Le croup, très fréquent, moissonne le dixième des enfants. La petite vérole règne à l'état endémique.

En 1719, dit Dom Calmet, une dysenterie épidémique ravageait les bourgs et villages des environs de Luxeuil, les malades ne trouvèrent point de remèdes plus prompts et plus efficace que l'eau prise en boisson à la source froide ferrugineuse de Luxeuil. La foule y fut si grande qu'il fallut y mettre des gardes pour la distribuer par mesure à ceux qui en demandaient.

Il s'agissait probablement de maladies typhoïdiques.

Le goître, en Lorraine, était considéré comme découlant de l'usage d'eaux insalubres. Dans les archives d'Epinal, en 1745, une requête est présentée au Chancelier de Lorraine par Anne-Catherine Urion, supérieure du monastère de la Congrégation de Notre-Dame d'Epinal, au sujet de la source d'où elle tient l'eau pour l'alimentation de leur monastère. « Cette source est si près du ruisseau, dit-elle, que les eaux se mêlent, ce qui est cause qu'à la moindre pluie elles sont si troubles qu'il est non seulement impossible d'en boire, mais même de s'en servir à autre usage ».

Cette incommodité, quoique très grande, n'est pas cependant la plus considérable qu'elles ressentent de cette source, mais ses eaux sont si malsaines qu'elles leur causent de grosses gorges et les réduit à des infirmités qui les empêchent souvent de vaquer aux offices ordinaires ; les enfants même, à l'éducation desquelles elles sont journellement occupées, se ressentent de ces incommodités parce que dans les écoles elles ne peuvent leur donner d'autre eau à boire.

Au pied du Château, dans la ville même, il y a une fontaine qui a

son issue, rend un grand ruisseau qui mouille presque les murailles de leur monastère. Les eaux de cette fontaine sont toujours claires, sans mélange, douces et salutaires, si abondantes qu'elles suffiraient à plusieurs villes comme Epinal ; Madame Urien demande à en prendre un filet. Accepté.

Jean Ruyr, dans ses recherches des Saintes antiquitez de la Vôge, raconte que le goître était endémique dans les environs de Saint-Dié, vers 668. « Et devray, toutes les enfans de la populace dudit village qui viendrait de naître durant ce temps paraissent goitreux en signe de Meschief de leurs pères. Toute fois n'en furent bien remarquer les matrones prestes d'enfanter prindrent résolution et coustume de passer et accoucher outre ledit torrent et ainsi n'avoient leurs enfans la messéance de grosses gorges ».

Aussi observait-on la nature des eaux avant d'établir village et défricher et si les prêtres et aruspices consultaient autrefois les viscères des animaux avant d'arrêter sur des lieux les tribus migratrices ou d'ériger des villages, en même temps qu'ils demandaient aux dieux de les inspirer, ils tiraient des enseignements concrets et positifs des sacrifices, car Vitruve, qui écrivait en Italie, nous apprend que les anciens consultaient le foie des animaux pour juger de la nature des eaux d'un pays et de la salubrité de ses productions alimentaires. De là ils tiraient des instructions pour le choix des emplacements le plus avantageux pour la construction des villes.

Le volume et le mauvais état du foie est en effet un indice bien certain de l'insalubrité des pâturages et de la mauvaise qualité des eaux qui, surtout lorsqu'elles sont stagnantes, produisent chez les vaches, et surtout chez les brebis, des maladies désastreuses, dont le foie sont souvent le siège et sur les humains dans ces régions des grosses rates.

De l'exposé que nous avons fait de nos recherches sur l'histoire des maladies épidémiques épizootiques, des pestes et autres particulièrement aux pays de Lorraine et de Vôge et frontières des Allemagnes, il en résulte ce fait que des maladies disparaissent, s'éteignent ou se restreignent et des maladies naissent, renaissent, en revivent. Les unes entièrement disparues déjà ne laissent qu'une simple trace dans les chroniques de l'histoire médicale ou bien déclinant et se faisant rare, elles tombent peu à peu dans l'oubli.

Ch. Anglada, dans son livre suggestif, « Maladies éteintes, Maladies nouvelles », a bien mis en valeur ces reliquats de maladies dégénérées qui ne sont que des exemplaires fossiles ou à peine subsistants d'espèces morbides jadis régnantes. Les autres sont les anciennes qui reparaissent après une longue période ou bien des maladies nouvelles qui viennent se présenter aux yeux du pathologiste pour la première fois ; nouvelles dans la diagnose, elle ne le sont pas toujours dans l'apparition, ayant seulement passé inaperçues, mais s'imposant maintenant par le relief et la fréquence qu'elles ont acquies.

Un coefficient qui est vraiment variable par nature, c'est le coefficient de propagation et diffusion, d'expansion, l'épidémicité en un mot et sur ce facteur l'étiologie actuelle ne nous dit rien ou presque rien même pour les maladies dont le secret infectieux semble être le mieux dévoilé par l'analyse expérimentale, grâce à la découverte en révision déjà des agents producteurs et transmetteurs, et la nouvelle notion des ultra virus.

Les anciens ont appelé génie épidémique cette qualité occulte, ce quid mystérieux et capricieux qui régit l'apparition et la disparition des mala-

dies parmi les peuples et les animaux. L'expression est à conserver, tant au moins comme le symbole des conditions inconnues, qu'elles soient d'ordre biologique, mesologiques ou social, qui règlent les changements des entités pathodémiques, nous dirons aussi « social », les guerres, les famines, la misère et les rusch mystiques ou religieux furent toujours le terrain sur lequel se développèrent des explosions d'épidémicités, y compris celle des maladies de l'esprit et des démenées qui disparaissent ensuite sans laisser pendant des siècles aucune trace de lésion organique, la seule trace qu'on en puisse trouver ce sont les relations écrites contées par les annalistes ou chroniqueurs de ces temps.

Le contact seul est son véritable véhicule. Un cordon de troupe bien sévère est le meilleur préservatif contre la peste : jamais elle ne dépasse la ligne de démarcation. La méthode de Milne n'est-elle pas la mise en pratique de ces constatations anciennes. Quant au cordon de troupes, s'il est un moyen actif de préservation de la contagion, il laissera toujours des fissures pour laisser passer les porteurs de germes.

Les Arabes ont parlé de maladies inconnues aux Grecs. Entre ces maladies, celle qui demande qu'on fasse le plus d'attention, c'est la petite vérole, dont Avicenne traite fort au long, aussi bien que la rougeole ; et les Grecs n'en ont rien dit. Voir le traité de la variole, par Rhazes.

Ambroise Pare essaye de faire une distinction d'espèces entre les maladies contagieuses. « Ainsi entre les venins, l'arsenic et la ciguë, outre la puissance qu'a le premier d'échauffer et l'autre de refroidir, ont une particulière vertu de se porter vers le cœur et tuer promptement par une propriété inconnue jusqu'à présent... Telles sont les maladies contagieuses et vénéneuses qui se communiquent, dont les unes sont causées par l'air respiré comme la peste, pour ce que l'air estant absolument nécessaire à l'entretien de notre chaleur naturelle ».

Lorsqu'il est infecté de vapeurs malignes et mortelles, s'il est attiré par la bouche ou par les pores du cuir, il corrompt la masse des esprits comme une mie de pain ou autre corps étranger fait aigrir le lait ou le vin (théorie des ferments). Les autres se font par contact ou approche du corps, comme la galle, la vérolle, la rougeole, la lèpre ; les troisièmes viennent d'une matière vénéneuse, soit qu'elle ait été prise ou communiquée par dehors comme par le poison ou la piquûre ou morsure de bestes vénimeuses, soit qu'elle ait esté engendrée dans le corps, comme il peut arriver au sang, à l'atrabile et autres humeurs étant hors de leurs vaisseaux.

La Théorie de miasmes, de la communication par l'air vicié, ne fut pas acceptée d'une manière générale comme un dogme.

Elle fut très souvent discutée. L'abbé Rozier fait remarquer que l'expérience a démontré que : « D'un côté douze enfants chargés de petite vérole furent placés et de l'autre douze enfants de même âge qui ne l'avaient pas eu, dans un même local séparé seulement par un treillis où l'air pouvait passer. Aucun de ces derniers n'en fut attaqué, quoiqu'ils fussent certainement dans le même bain d'air que les premiers, ils ne pouvaient ni communiquer, ni se toucher en aucune manière. J'ose le dire, dit-il, l'air n'est pas le véhicule de la peste, des maladies vénériennes, des phthisies pulmonaires, de la gale, de la lèpre, du cancer, du charbon chez les animaux, de la petite vérole pour l'homme, et du claveau ou clavellée pour les moutons.

Turck relate que les indigènes de Cayenne s'étant aperçus que les nouveaux-nés mouraient très souvent de tétanos, qu'ils attribuaient à la

soiilure de la plaie ombilicale, « prévenaient le mal des mâchoires des nouveaux nés en les tenant enfermés dans une chambre bien close et inaccessible à l'air extérieur jusqu'au neuvième jour après la naissance. Quelques indiens leur frottent matin et soir tout le corps avec une substance grasse et huileuse pendant les neuf premiers jours, et après la section du cordon, ils appliquent un emplâtre agglutinatif sur le nombril. Bajon assure que par ce moyen ils ne perdent pas un enfant de cette maladie ».

La lèpre, maintenant, subsiste ça et là, comme un simple reliquat du fléau ancien qui n'avait épargné aucun recoin. L'autre fléau, la peste, abandonne l'Europe, revient la visiter après des siècles en dissémination pandémique, mais ayant perdu la vis insita de propagation et de dévastation d'autrefois ».

Il est singulier qu'en notre siècle les deux pestilences exotiques les plus redoutées : la peste et le choléra, marquent une rétrogradation manifeste, dont la guerre ne les a pas fait sortir.

Nous n'avons aucune sécurité contre le retour des grandes épidémies ou épizooties qui sont actuellement en sommeil et rien n'a prouvé jusqu'alors qu'elles ne puissent se réveiller.

Ne croyez pas la peste disparue de la terre ; ne la regardez pas comme une maladie d'un autre âge, car elle existe toujours, non seulement à l'état endémique, mais à l'état épidémique, par exemple dans l'Inde, en Chine, de même que la peste bovine règne aussi dans les pays de l'Est, de l'Europe et en Orient, en Afrique, en Asie ; que l'influenza ou la grippe ou les gripes sous formes variables et inconnues ne cessent de faire de violentes offensives en ce siècle, et, dit le professeur Ricardo, pour en revenir à l'Europe, le microbe de la peste est toujours le même, la maladie est telle qu'elle était au moyen âge, la létalité n'a pas varié. Il s'est passé pour elle quelque chose d'analogue à ce qui se passe pour le typhus, qui a sévi lui aussi avec violence en Europe occidentale au XIV^e siècle, XV^e siècle et XVI^e siècle et qui ne se développe plus à présent pandémiquement. L'homme n'a pas changé, le virus non plus ; mais il y a moins de pailleux. De même, je pense que, sans invoquer le changement dans l'espèce murrine, ce serait plutôt celui survenu dans les habitudes mêmes, en particulier dans les habitations de l'homme, qu'il faudrait faire intervenir et peut-être ne serait-ce pas encore suffisant.

Il ne faut pas oublier que malgré les cas endémiques répartis sur toute la terre et de petites extensions locales, ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'on a vu éclater les grandes pandémies.

La fièvre aphteuse est aussi une de ces maladies qui prend l'allure pandémique à de certaines époques sans qu'on puisse en donner raison valable, de même l'influenza, la scarlatine, la diphtérie, les pestes du porc si peu connues, dans leurs natures. Que d'influences mystérieuses inconnues dans leur origine, malgré les explications, hypothèses seulement, que les savants théologiens médicaux ont écrites.

Les Anciens étaient beaucoup plus modestes que les modernes se flattant beaucoup trop de tenir la vérité et Hoffmann a bien raison d'affirmer « qu'étant fondée sur les sens, notre connaissance est limitée et que les causes premières sont impénétrables. La force est inhérente à la matière ».

La physique, les prospections chimiques, bactériologiques, sérologiques, etc..., ont centuplé la puissance de nos sens, il nous ont donné des moyens d'investigation précieux, fait faire d'incontestables progrès

surtout au point de vue du diagnostic, mais ils n'ont pas fait avancer d'un pas le *quid* mystérieux de la nature des maladies, « et l'histoire de celles-ci reste encore un des principaux moyens de l'enseignement de leur évolution à travers les âges ».

Aux pestilences classiques est venu se joindre une série de maladies épidémiques qui caractérisèrent le début du XX^e siècle et la plus saisissante de toute l'encéphalite léthargique sur les humains et les encéphalo-myélites, maladie de Borna, paraplégie infectieuse, méningo-encéphalites contagieuses sur les animaux qui se sont manifestées avec une épidémicité croissante dont on avait perdu même le souvenir dans les milieux agricoles et vétérinaires.

Il semblerait donc que toutes les pandémies humaines et animales cessent et désertent les régions où elles ne trouvent plus à prospérer, se nourrir et se perpétuer. Quand elles ont épuisé le terrain, elles disparaissent quitte à réapparaître après plusieurs siècles, même sous d'autres formes pathologiques où elles sont au début méconnaissables jusqu'au moment où elles se montrent enfin pour certains cas avec leur physionomie décrite antérieurement et qui les font enfin reconnaître.

Puis une épidémie ou pandémie chasse l'autre ou préserve d'une autre. Le Docteur Gomien signale qu'au Congo, la trypanosomiase et le paludisme régnaient à l'état permanent et lorsque l'épidémie de grippe est survenue, elle fut très bénigne chez ceux atteints de trypanosomiase. Est-ce le fait de la médication par l'atoxyl ou plutôt comme le pense le Docteur Lebœuf, d'une constitution humorale particulière chez les malades qui seraient peu enclins à contracter la pneumonie ?

Le Docteur Allard, de Tahiti, relate que par un étrange privilège, les soldats tahitiens provenant de l'armée d'Orient et tous plus ou moins entachés de paludisme, ont été épargnés, alors que tout le détachement de Papeete même était terrassé par la grippe, les seuls « Saloniquards », comme on les appelait, sont restés debout. Ou bien, est-ce les vaccins qu'ils avaient reçus et sérums non spécifiques tel que le sérum antidiphthérique, antipesteux, dont les effets en ce qui concerne ce dernier se justifieraient par la similitude apparente des manifestations grip-pales et pesteuses, auraient provoqué des manifestations humorales de résistance.

N'oublions pas que la méthode de la guérison d'une maladie par la transplantation d'une autre maladie était couramment pratiquée par les anciens et la méthode de la vaccination contre la variole n'en est qu'une illustration, et nous n'ignorons plus aujourd'hui que les Asiatiques, les Chinois et des peuplades d'Amérique connaissaient cette méthode de traitement contre la variole et qu'il a été d'usage en Europe de guérir certaines maladies par la transplantation d'autres maladies, et que la malariathérapie contre les Tabes n'est pas une méthode nouvelle.

Un docteur anglais relate dans le Journal des Savants, en 1672-74, qu'à Londres, plusieurs sortes de maladies comme la phthisie et les écrouelles, cessèrent lorsque la contagion commença et qu'il y eut des gouteux qui ayant esté frappez de peste en réchaperent et guérirent aussi de la goutte.

Percivall a remarqué que la grande révolution que les maladies chroniques opèrent sur certains malades les rendent beaucoup moins susceptibles du miasme pestilentiel. C'est ainsi que les hypocondriaques, les hydropiques, les gouteux, les galeux, les vérolés, ceux qui ont des cautères coulants aux jambes sont exempts de la peste,

Elle peut même être le remède de certaines maladies, on l'a vue guérir des écrouelles très rebelles.

Le Journal encyclopédique de 1764 parle de la méthode d'un médecin de Leipzig : « De l'inoculation des maladies pour en guérir une autre ». C'est une vérité connue dans le temps même d'Hippocrate que la fièvre qui survient à quelques maux les guérit. M. Lœb donne l'histoire d'un garçon de douze ans qui dans le mois de septembre 1729, fut attaqué d'une fièvre irrégulière accompagnée d'imbécillité. On jugea à propos de l'inoculer parce que la petite vérole d'une espèce très maligne faisant des ravages, l'inoculation réussit parfaitement et guérit le malade. M. Roederer guérit aussi un enfant de trois ans mélancolique et imbécile, par l'inoculation de la petite vérole. L'auteur rapporte encore l'inoculation de la gale pratiquée sous les ordres de M. Muzel. Les maladies contre lesquelles il veut qu'on ait recours à l'inoculation de la gale, sont principalement les maladies nerveuses, la mélancolie, les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, l'aveuglement, la surdité.

La théorie des miasmes date des temps les plus reculés. Dans les pestes anciennes, en Grèce, on allumait de grands feux pour purifier l'air ; de là toutes sortes de moyens appliqués pour la désinfection de l'air, afin de prévenir la contagion et d'en arrêter les progrès. « C'est d'après ce principe que M. L.-B. Guyton Morveau a essayé d'atteindre les miasmes putrides qui causent des désordres si funestes chez les hommes et les animaux, par des agents qui ayant l'action sur eux, puissent le décomposer et par conséquent les priver de propriétés délétères qui semblent leur appartenir essentiellement ».

Ramazzini recommande l'usage de l'ail produisant des vapeurs et odeurs s'infiltrant dans les corps, chassant ou empêchant les miasmes délétères d'y pénétrer. Il a vu dans le climat marécageux du Mantouan des fièvres quartes céder à l'usage des aux et des oignons aidés de l'action du vin.

Pour les mêmes raisons, un bouc excelle à chasser les épizooties des écuries. Le meilleur moyen d'éviter ou d'arrêter les épidémies pour l'homme et les épizooties pour les animaux est de changer d'air ou de lieux.

Huxham, en 1752, dit que les typhus épidémiques ne sont subordonnés qu'à des causes évidentes. On sait par exemple, dit-il, que dans les parages malsains de l'Afrique et de l'Amérique, un moyen de se procurer et même de guérir lorsqu'on est menacé ou atteint de maladies épidémiques propres à ces régions et réputées contagieuses, est de changer de lieux. *L'émigration a été conseillée par les hippîâtres et vétérinaires dans les cas de charbon, d'hématurie, de pourriture, d'anémie pernicieuse, de fluxion périodique des animaux, cette méthode étant bien supérieure en résultat utile aux traitements divers de l'époque, employés contre ces épizooties.*

La germination dans les maladies, analogue à la germination des plantes semées sur un sol propice, fut souvent envisagée par les Anciens ; beaucoup ont pensé aux semences des maladies et croyaient à la production de toutes choses par le moyen des œufs. Un philosophe, écrivant dans le Journal des Savants, en 1672, exprime cette idée : « Quelques auteurs modernes prouvent par des expériences et par des raisonnements assez solides, que c'est par le moyen de petits œufs qui se produisent, toutes ces diverses espèces d'insectes qui rongent les étoffes, qui mangent les fruits, qui gâstent les grains, qui incommode les animaux qu'on croit ordinairement ne s'engendrer que par la seule cor-

ruption de quelques corps. Ils soutiennent que l'air est rempli d'une infinité de petits insectes qui voltigeant de tous costez et qui allant à s'attacher en divers endroits, y font des œufs, à la vérité imperceptibles à la vue, mais qui estant ensuite chauffez par le soleil ou par les corps d'alentour, ne laissent pas d'éclore et de mettre au jour ces petits animaux qui grossissent ensuite sensiblement par l'abondance de la nourriture qu'ils trouvent dans le lieu même de leur naissance ».

Et dans son livre « De la génération des vers dans le corps de l'homme », par Nicolas Andry, on expose que : « M. Redi prétend que si l'on enferme dans un vaisseau bien bouché de la chair fraîche ou quelqu'une des autres choses où il vient ordinairement des vers, il n'y en naîtra aucun, d'où l'on conclut que les vers ne s'engendrent que par des semences qu'y laissent les mouches en se posant dessus ».

« La théorie pasteurienne est en gestation ».

N'oublions pas que déjà Varron, 120 avant J.-C., écrivait : « Il y a peut-être dans les endroits marécageux de petits animaux que les yeux ne peuvent voir et qui amènent des graves maladies en passant dans le corps par la bouche et par les narines ».

La méthode de l'inoculation des humeurs ou du sang des malades à un autre pour prouver la contagion de certaines maladies ne date pas, ainsi que le pensent la majorité des médecins et vétérinaires, de Villemin, par exemple pour la tuberculose, ou de Saint-Cyr pour la morve chronique. Les méthodes que l'on croit nouvelles sont comme les maladies qui semblent être une nouveauté, alors qu'elles ne sont qu'une renaissance des poussées anciennes dont on a perdu le souvenir. Les inoculations firent à tel point fureur qu'il a fallu des édits ou des arrêts pour en arrêter le cours qui devenait dangereux pour la société. Il en fut de même au moment de l'apparition de la pratique d'injecter des liqueurs dans les veines d'un animal vivant, dans le but d'essayer de le guérir. C'est au XVII^e siècle que le Docteur Wren, à Oxford, se livra particulièrement à ces études. Partant de cette méthode, huit ans plus tard, le Docteur Richard Lower pratiqua avec succès la transfusion du sang d'un animal vivant dans le corps d'un autre. Il y eut une fureur de transfusion. De même qu'autrefois les alchimistes, Raymond Lulle, Paracelsé furent à la recherche de la transmutation des métaux, de l'or potable, de l'élixir de longue vie, on avait cru trouver dans la transfusion du sang le moyen de prolonger la vie et de redonner la jeunesse aux vieillards et de guérir à coup sûr toutes sortes de maladies incurables par les méthodes médicatrices de l'époque.

Partant de cette même idée, Marsile Ficin, l'astrologue, proposait aux vieillards de boire du sang de jeunes gens bien portants pour prolonger leur vie, et en cette fin de siècle, le Docteur Voronof a donné l'illusion d'être sur le chemin de la fontaine de Jouvence par sa méthode de rajeunissement qui suscita chez certains les plus enthousiastes espérances.

« Tournebroche, mon fils, la bêtise de l'homme est insondable et rien d'autre ne peut donner plus exactement la définition de l'infini ».

Des hommes, paraît-il, durent au sang d'agneau, de veau et de mouton, des guérisons remarquables qui seraient plus sûres et merveilleuses encore si l'on pratiquait la transfusion avec le sang de jeunes enfants. Ce délire de transfusion et d'expérience alla jusqu'à faire soupçonner les transfuseurs de crimes rituels pour obtenir du sang d'enfants.

L'histoire de Barbe Bleue se renouvelait pour des fins scientifiques, mais de graves succès retentissants firent bientôt abandonner cette

pratique qui n'a guère d'utilité réelle, dit le rapporteur, que dans le cas où, sous le coup d'une hémorrhagie grave, la vie se trouve compromise, jamais elle ne rajeunit.

D'Angleterre, la méthode de transfusion passa en France avec toutes ses audaces et ses excès, mais un Arrêt du Parlement de Paris défendit la transfusion du sang comme un remède inutile et dangereux.

M. Duhamel rapporte qu'étant à Londres, M. Blondel et lui, en 1669, ils virent un homme très robuste sur qui on avait fait la transfusion du sang pour le guérir de la folie. Il n'en étoit pas moins fou et n'en couroit pas moins les rues qu'auparavant et ce qu'il avait de plus raisonnable, c'est qu'il se nommait lui-même le martyr de la Société Royale. Ainsi s'est évanouie la découverte de la transfusion du sang qui avait tenu assez longtemps les esprits philosophes en mouvement et donné des espérances flatteuses.

Quant aux mesures de police réglementant l'inspection des denrées alimentaires, nous avons pu nous convaincre qu'elles étaient beaucoup plus sévères au temps du régime des corporations qu'aujourd'hui et que *si la Révolution française n'avait pas détruit brutalement les corporations, mais s'était servi de l'admirable travail fait par ces organismes en supprimant seulement les privilèges indignes et les abus, mais améliorant la technique de ces organismes, nous n'en serions pas encore à l'heure actuelle à essayer l'édification d'une loi concernant l'inspection des denrées alimentaires en France, qui n'est encore qu'à l'état de projet.*

Contre les grandes maladies épidémiques ou épizootiques dénommées anciennement sous le nom générique de « Pestes », les Anciens s'étaient aperçus qu'aucun traitement en général ne donnait de résultats satisfaisants, qu'il fallait se borner à rechercher comment la nature médicatrice agissait lorsque la guérison s'obtenait uniquement par les forces de la nature, et l'imiter, *aider la nature sans la contrarier.*

Les pratiques reconnues les plus actives pour aider cette nature médicatrice, ce furent les sétons, les moxas, le feu, les vésicatoires.

Pour combattre l'extension des épidémies et des épizooties, seuls furent reconnus utiles, la séquestration, l'isolement, l'émigration, la police sanitaire.

La police sanitaire fut remarquablement instituée en ce sens qu'ayant depuis longtemps remarqué que les malades les plus dangereux n'étaient pas les malades eux-mêmes, mais ceux vivant dans le même milieu qui pouvaient seulement le devenir beaucoup plus tard ou qui transportaient les germes de maladie sans en souffrir eux-mêmes, mais contaminaient les autres partout où ils passaient. *Les anciens observateurs, sans en connaître réellement la cause, avaient devancé pratiquement la découverte des porteurs de germes apparemment sains et ils l'avaient mise en application sans faiblesse.*

Même à l'époque actuelle, on s'attache beaucoup trop à détruire les germes présumés dans le milieu extérieur et l'on néglige encore trop la source principale de l'infection, c'est-à-dire le malade. Dans la lutte contre les maladies infectieuses, l'essentiel est l'isolement du malade, aussi précoce, aussi rigoureux que possible et suffisamment prolongé.

Un diagnostic sûr et rapide est donc nécessaire, de même qu'une déclaration officielle immédiate et nous avons vu combien les édits et ordonnances sanitaires insistèrent pour que les déclarations en temps d'épidémies et d'épizooties fussent faites, même au cas de suspicion seulement, en rendant responsable le maire, les échevins, le lieutenant

de police ou le bailli de leur négligence, par des sanctions sévères et appliquées sans faiblesse.

Les Anciens savaient aussi que les sujets malades guéris même depuis plusieurs années, pouvaient cependant redevenir contagieux ; c'est ainsi qu'ils expliquaient les rechutes de sujets apparemment guéris de peste humaine ou bovine, de fièvre aphteuse ou de variole. Si la recherche actuelle des porteurs de germe est très utile pour l'entourage immédiat, elle ne suffit pas pour compter réaliser une police sanitaire totalement efficace, d'abord parce qu'il est impossible matériellement de dépister tous les porteurs de germe et que dans certains cas de porteurs avérés, il a fallu assez souvent jusqu'à vingt examens et plus pour faire apparaître une fois les germes. Donc, il n'y a qu'une préventive guérison de certains sujets.

On sait aujourd'hui que des personnes ou des animaux peuvent éliminer des bacilles pendant deux ou trois ans, malgré tous les traitements possibles. *Est-ce que pour les maladies typhoïdes du cheval, et même l'anémie pernicieuse, les anciens vétérinaires n'ont pas signalé des étalons porteurs de germes pendant toute leur existence.*

Quant aux méthodes actuelles de séro-diagnostic, de précipitation, d'agglutination, de déviation, elles ne sont pas au point et de manient et interprétation prêtant à toutes les discussions.

Ils avaient aussi remarqué que plus les communications entre les diverses régions d'un pays sont développées, plus il y a de chances de disséminer l'infection et l'on pourchasse les porteurs de germes avec férocité, les ordres mendiants, les nomades, les vagabonds.

On s'efforce par une police sanitaire rigoureuse à obtenir l'extinction de foyers existants sans que d'autres foyers apparaissent, de la l'encerclement des régions contaminées, même par des cordons de troupes vigilantes, patrouillant et veillant à l'exécution rigoureuse des édits, ordonnances ou arrêtés et les sanctions ne sont pas seulement dirigées contre les délinquants, mais aussi contre les baillis, mayeurs et fonctionnaires de tous ordres chargés de faire exécuter impérativement sans défaillance les ordres prescrits, alors que nos mœurs politiques modernes ne permettent plus aujourd'hui d'en arriver à cette rigueur de répression, l'autorité laissant son pouvoir tomber en carence. Il y a même carence et capitulation complète dans nombre de cas du Gouvernement lui-même, lorsque les délinquants refusent collectivement d'exécuter les mesures de police sanitaires prescrites.

La claustration, si elle est un moyen d'arrêter et de limiter les méfaits de la contagion, n'est pas suffisante. La claustration seule n'empêche pas la maladie, car on sait aujourd'hui qu'il faut aussi mettre en cause comme des plus dangereux et obscurs transporteurs, des animaux de toutes sortes : les rats, les oiseaux, les insectes, dont certains ne sont que des véhicules de maladie sans en être jamais incommodés.

Les Anciens avaient déjà soupçonné ce genre de danger qui n'a été prouvé objectivement que depuis peu d'années et c'est la raison pour laquelle en temps d'épidémies, les Anciens se défiaient des chiens, des chats, des rats, beaucoup avaient écrit que les épizooties sur les animaux domestiques, sur les rats et même sur les oiseaux avaient précédé les grandes épidémies humaines.

L'isolement est inopérant devant la virulence d'un virus qui se répand instantanément dans une ville, une région entière et saute par dessus toutes les barrières ; nous avons en exemple la violence de contagion et l'insidiosité de certaines épizooties de fièvre aphteuse, de maladies

typhoïdes ou grippales chez les chevaux et d'épidémies de grippe humaine.

On a continué en présence d'une aggravation de ce genre d'épidémicité, de parler d'exaltation de la virulence, « expression vaine qui n'explique rien ». S'il en était ainsi, dit Ricardo Jorge, jamais les épidémies ne s'éteindraient que faute de victimes, les cas graves ne se manifesteraient qu'à un certain moment de la marche de la maladie et avec une gravité toujours croissante. Or les cas pneumoniques ont surgi dans le début encore dans la phase bénigne, phase qui d'ailleurs a fait défaut dans certaines régions où la maladie a paru tout de suite plus sévère, et dans la phase postérieure de malignité en passant d'un point à un autre, l'épidémie s'est parfois dépouillée d'une grande partie de sa gravité en revenant à sa légèreté primitive.

On ne peut s'empêcher de penser à la vieille notion de la « constitution épidémique » de « grippe épidémique », quand on envisage cet accès mondial d'influenza pneumonique.

La grippe prend ce faciès pestilentiel à travers le monde entier avec une simultanéité et un synchronisme étonnants. Une influence universellement concordante domine la physionomie de la maladie, ses allures et ses ravages ; de même certains cas d'épizootie de grippe animale sur les chevaux ont eu la même physionomie ; voir la relation de Lieutard à New-York.

Les Anciens avaient aussi depuis longtemps remarqué que le grand danger de contamination et de propagation des maladies venait du malade lui-même, de ses humeurs, sang, urine, crachats, et s'ils prenaient la précaution d'agir sur les circumfusa en faisant brûler les lits, draps, etc..., en ce qui concerne les maladies humaines, et les fourrages, colliers, râteliers, voitures, en ce qui concerne les maladies animales, ils avaient réglementé par des édits, arrêts et ordonnances, l'enfouissement très profond des cadavres d'animaux sans dépouillement, après avoir tailladé la peau, afin d'éviter les exhumations posthumes, et défense d'exécuter l'animal à sacrifier par la saignée, mais de préférence par l'assommement pour ne pas contaminer les emplacements par le sang répandu sur le sol, et recommandation expresse de ne pas traîner le cadavre sur le sol mais de l'amener auprès de la fosse creusée d'avance où l'exécution non sanglante serait pratiquée.

L'apparition synchronique de l'épidémie grippale sur l'homme et les animaux sous une forme extrêmement virulente dans des régions si différentes aux points de vue climatiques ou autre, constitue un phénomène impossible à expliquer en se basant sur toutes les théories qui ont été mises en avant pour résoudre les problèmes qui présentent le progrès et le déclin de la marche des grandes épidémies.

Une autre particularité frappante de la récente épidémie de 1918 a été l'extrême rapidité avec laquelle la maladie s'est propagée dans le monde, rapidité si considérable que les facilités modernes les plus grandes qui s'offrent aux déplacements rapides de l'homme n'ont pas fourni une explication tout à fait satisfaisante, d'autant que les chroniques très anciennes font mention de pareilles épidémies de grippe universelle et qu'à ces époques les moyens de communications étaient très lents, les plus rapides étaient le cheval et le bateau à voile.

Les dogmatiques veulent toujours tout expliquer par le verbalisme, lorsqu'il a été prouvé que des cas de fièvre aphteuse sont constatés dans les régions montagneuses très élevées et des fermes complètement isolées des mois entiers dans les neiges où pas un être ne peut communi-

quer au dehors ni voisiner avec ses semblables, c'est, disent les théologiens médicaux, qu'un contact a eu lieu quand même mais qu'il est impossible d'en découvrir l'élément ou le véhicule (oiseau, rat, insecte).

Nous savons aujourd'hui que la notion des virus visibles est débordée par celle assez nouvelle des virus invisibles et des infra-microbes.

Nos connaissances actuelles sur ces virus invisibles se réduisent à un petit nombre de notions dont la signification, dit Ch. Nicolle, n'est pas assez claire pour que nous y puissions des indications sur la nature et l'origine de ces virus.

Toutes nos connaissances diverses se résument dans de faibles données, si nous n'en pouvons rien conclure qui permette d'édifier une opinion sur la nature des virus invisibles, nous n'y découvrirons rien non plus qui autorise à les séparer, des microbes qu'on voit au microscope (bactéries, champignons, protozoaires) dont ils pourraient être au contraire fort bien des types ou des formes de dimensions plus petites.

De plus, le groupe des microbes pathogènes semble perdu dans le monde des microbes saprophytes et la morphologie du microbe n'est pas une preuve de virulence, et sans cette virulence, comment reconnaitrions-nous les invisibles microbes pathogènes ?

Certains microbes pathogènes qui présentent à la fois des formes visibles et invisibles sont surtout peut-être uniquement virulents sous leurs formes invisibles.

Il n'y a pas toujours superposition de deux termes : visibilité et virulence. En ce qui concerne le spirochète de la fièvre récurrente, deux formes différentes tendent à se dégager : forme invisible, virulente, forme visible (origine et aboutissant de l'autre) peu ou point pathogène.

Le caractère évolutif n'était pas considéré jusqu'à présent comme admissible chez les bactéries, mais des faits nouveaux ébranlent cette classique opinion.

Ce chapitre est de connaissance récente ; il a été ouvert par les constatations toutes relatives au bacille tuberculeux. Les travaux de ce savant et surtout ceux de Vandremier et d'Hauduroy ont prouvé que dans les lésions (crachats) ou en culture, le bacille de Koch donne des formes qui filtrent et que l'inoculation des filtrats détermine la production de lésions tuberculeuses typiques où les formes visibles communes se rencontrent. Gérard et Vandremier qui ont réussi à cultiver le microbe de la tuberculose dans des bouillons pauvres constitués simplement par les solutions de sels minéraux, ont vu le bacille acide résistant se transformer en bacille vulgaire dépourvu d'enveloppe cireuse et privé de toute action pathogène.

C'était bien le retour expérimental d'une espèce virulente nettement caractérisée à la forme saprophytique affirmée depuis longtemps par Ferrau qui déclare en avoir constaté la présence banale et constante dans le milieu extérieur.

Réfléchissez, dit Rosenthal, aux merveilles de la botanique normale et artificielle, voyez comme l'horticulteur joue avec la fleur primitive et concluez que le végétal le plus inférieur, c'est-à-dire le microbe, doit jouir d'une plasticité qui ne s'accorde pas avec la fixité de types telle qu'elle est affirmée dans nos livres classiques.

On peut aussi se demander si quelques-uns des microbes de sortie ne sont pas les formes visibles de virus invisibles dont le développement dans les organismes envahis a bien été la cause des maladies observées et dans lesquels au cours de leur évolution, ils se sont mués en microbes d'apparence banale.

Le bacille de Schiga se comporte de même. Il y a, suivant cet auteur, tout lieu de penser que le bacille typhoïdique présente lui aussi des formes filtrantes.

Et depuis 1930, quantités d'auteurs ont fait la même découverte en ce qui concerne de nombreux germes pathogènes autres...

Et reconnaissons encore le bon sens des observateurs anciens qui avaient toujours pensé que la tuberculose héréditaire existait et était prouvée par le bilan pathologique de nombreuses familles ; encore un dogme, celui de la non hérédité de la tuberculose et toute la prophylaxie de la tuberculose, a donc été construite dans les temps contemporains sur une fausse piste et cela parce que trop de savants professeurs, oubliant la relativité des choses vues par les humains, n'ont pas la modestie d'un Lucien Poincaré et confondent trop souvent la Science avec l'Hypothèse, et cependant le fait est roi.

En raison de toutes ces découvertes, beaucoup d'épidémiologistes ont renoncé délibérément à la lutte si décevante contre les germes en reconnaissant qu'ils étaient de fait désarmés ; les médecins et les hygiénistes se sont repliés sur une position qui leur paraissait plus accessible et plus sûre pour la défense des organismes, à savoir l'aménagement des terrains par la provocation des immunités temporaires ou permanentes, les sérothérapies et les vaccinations. Ce moyen est une manière de cordon sanitaire provoqué par la modification des humeurs remplaçant avantageusement les cordons sanitaires de troupes des anciens hygiénistes.

Mais il y a plus : d'Hérelle a introduit ces temps derniers une notion tout à fait révolutionnaire au regard des doctrines classiques. D'après ce biologiste il existerait largement dans le milieu extérieur, le sol et les eaux, des ultra virus qui seraient des ennemis spéciaux et redoutables des microbes qu'ils détruiraient en les dissolvant par le mécanisme connu sous le nom de lyse.

Mais encore sur les possibilités et les limites de la vaccination, les travaux les plus récents tendent à montrer que de nombreuses substances dénommées protéines étrangères, ainsi que leurs dérivées, peuvent, quand on les injecte particulièrement dans les veines, amener rapidement un abaissement notable de la température suivi d'une forte fièvre, de leucocytose et de certaines altérations du sang, en particulier de l'apparition de ferments ; ces protéines peuvent provenir de germes de maladies ou être extraites d'autres substances animales, telles que le sérum, les protéoses, le lait. Après une réaction qui est assez forte, il peut y avoir guérison permanente de la maladie.

L'effet non spécifique des vaccins est probablement à l'heure actuelle le problème le plus important qui se pose à l'attention des observateurs, au même titre que la thérapie protéique et dans bien des cas de maladie contagieuse, faute de vaccin spécifique, par exemple dans le rouget du porc, on obtient en injectant à la place du sérum spécifique, soit du sérum pur, soit du sérum anti-tétanique ou anti-streptococcique, ou anti-charbonneux des résultats aussi sûrs qu'avec le sérum spécifique préparé contre le rouget.

Voilà des faits qui incitent à la méditation sur la fragilité des théories édifiées sur le mécanisme de la prévention ou de la guérison des maladies spécifiques attribuées à un germe bien déterminé.

La mise au point de toutes ces questions nouvelles soulevées est le travail de demain.

Il s'agit aussi de savoir qui l'emporte en importance dans la genèse

des maladies du germe ou du terrain, question qui reste actuellement sans solution satisfaisante, et longtemps encore sans doute, on discutera. Car il est évident que sans les germes, il n'y aurait pas de maladies parasitaires, comme il n'y en aurait pas non plus si les germes ne tombaient que sur des terrains où il leur serait impossible de végéter. Tous les épidémiologues ont noté que des germes virulents ensemençant un groupe humain ou animal à résistance affaiblie peuvent provoquer une épidémie redoutable, tandis que ces mêmes germes ensemençant un groupe résistant ne produiront que des maladies bénignes et c'est là un exemple banal d'intervention bien fait pour illustrer la théorie des rapports entre germes et terrains.

De ces constatations découle une méthode de prévention qui ne consiste plus à neutraliser les poisons pathogènes par des vaccinations ou sérothérapies, mais plutôt d'insensibiliser les organismes à leur influence. Et depuis longtemps l'on sait que par les drainages, les amendements, le chaulage, on a permis le séjour dans des régions où la maladie très meurtrière avant ces améliorations de terrains, empêchait toute habitation.

Parmi les modifications du terrain organique, il ne faut pas négliger l'alimentation dont l'influence sur la constitution de ce terrain est assurément, en dépit de sa banalité, des plus manifestes. Et que pense-t-on de la seule théorie microbienne des maladies depuis l'apparition de l'étude de nouveaux facteurs ? Les « vitamines » semblent donner l'explication de troubles morbides jusqu'alors d'origine mystérieuse, qu'en raison de leur origine on a dénommés maladies de Carence. Si en temps de guerre, les adultes ayant souffert de la famine sont atteints de scorbut, en temps de paix, ce sont les enfants qui en sont les victimes habituelles en raison de leur alimentation avec des produits que par crainte de microbes, on a soumis à ces stérilisations trop parfaites. Alors, remplacer les aliments morts par les aliments frais.

Et les herbagers ne savent-ils pas depuis très longtemps que quantités de maladies chroniques des animaux, de nature très différentes, guérissent naturellement lorsqu'on met des malades au pâturage jour et nuit, se repaissant uniquement d'herbes en croissance et subissant la pluie, le vent, le froid, le chaud et la lumière solaire, animatrice de la vie.

La gale elle-même invétérée, sans autre traitement médical, guérit presque à coup sûr totalement sans traitement par cet unique moyen. Delafond et Bourguignon n'avaient-ils pas déjà fait les mêmes remarques sur les gales des moutons ?

En ce qui me concerne, je connais des commerçants ayant acheté pour le prix du cuir des quantités de chevaux galeux, après-guerre, maigres, squelettiques, qui se sont guéris naturellement rien que par l'exposition au pâturage. Ceux qui étaient inguérissables périssaient après quinze jours ou trois semaines de paccage ; ceux qui résistaient prenaient très vite de l'embonpoint et guérissaient radicalement de leur gale au bout de quelques mois. « Encore un effet incontestable de la bonne nature médicatrice par le régime ». Et combien qu'il fallait relever un ou deux fois par jour les premières semaines, furent guéris.

Les Anciens enseignaient que les conditions d'air, de climat, de lieu étaient déterminantes pour les maladies. Tous les germes sont à tous moments répandus partout. D'où vient qu'ils éclatent en endémies

et épizooties à tel ou tel moment ? N'est-ce pas qu'à ce moment les conditions atmosphériques sont plus favorables à la pullulation des microbes ou à l'exaltation des virus favorables à la résistance des organismes ?

Je puis affirmer avoir vu des épizooties à formes de pneumo-entérite, donnant trente à quarante pour cent de mortalité dans des porcheries modèle en ciment armé, résister à tous les traitements médicaux prônés actuellement, et guérir et disparaître complètement depuis qu'on avait corrigé la disposition de ces porcheries en installant partout des planchers à quarante centimètres du sol cimenté, et pris soin d'aménager ces locaux pour l'hiver et de donner les aliments chauffés sans y adjoindre aucune autre thérapeutique qu'un bon aménagement et un bon régime.

CONCLUSION

« Que les jeunes gens sachent qu'ils ne trouveront jamais un livre plus intéressant, plus instructif que le malade lui-même ».

« Cette tendance aux recherches aux études expérimentales comportait un danger qui était d'éloigner à nouveau le docteur du chevet du malade ».

Sydenham.

« De la floraison d'hypothèses de théories qui détournent l'attention du médecin de la pratique ».

« Il faut chercher à briser les entraves des systèmes philosophiques et scientifiques comme on briserait les chaînes d'un esclavage intellectuel. Les systèmes tendent à asservir l'esprit humain ».

Claude Bernard (*Introduction à la médecine expérimentale*).

« Le médecin de demain reviendra s'inspirer avec amour aux sources inépuisables que sont nos vieux sages et il lui arrivera souvent de réentendre une voix amie qu'il croira lui venir de ses pères. C'est avec une profonde émotion et c'est avec l'impression d'un encouragement donné à son œuvre de savant et d'artiste, qu'il écoutera les conseils et les enseignements du passé ».

Castiglioni (*Histoire de la médecine*).

« La prédominance du laboratoire en l'absence trop souvent de la clinique et critique, laissés de côté comme un poids inutile, conduisent à un dogmatisme aristotélique ».

Pour toutes ces raisons exposées dans ce travail, nous pensons qu'il serait très utile de dresser dans chaque département ou district sanitaire, une géographie médicale mentionnant exactement la date, l'allure clinique, la malignité ou bénignité, l'épidémicité et mortalité afférente à toute maladie épidémique, épizootique ou même endémique et de rechercher à cette époque, s'il est possible de remarquer une mortalité animale sur les animaux domestiques ou sauvages, oiseaux, vivant dans la région et se défier de tous les circumfusa, insectes et parasites ; car la pathologie comparée nous a bien souvent aiguillé vers la voie de la recherche des modes de contagion. Il serait aussi très utile d'édifier des monographies de toutes les maladies régnantes, de tous les aspects qu'elles ont pu présenter, afin d'arriver à la suite d'une série d'études, s'échelonnant sur des siècles, à une connaissance exacte de l'histoire des variations des maladies, même de leur disparition ou apparemment définitives ou temporaires.

Il faudrait aussi que le travail de laboratoire soit pratiqué en symbiose

avec la clinique. *sur le lieu même de la maladie, de l'épidémie ou épizootie* ; car ce n'est pas la même chose d'expédier des prélèvements pour envoi que de les prendre à la source à toutes les phases de la maladie ; même sur les humeurs diverses des animaux apparemment non touchés qui peuvent, à ce moment, recéler le virus, sans présenter aucun dérangement appréciable. Même les plantes doivent aussi être prospectées, car nous savons aujourd'hui que certaines peuvent recéler des germes qui peuvent devenir pathogènes. Voir spirochetose végétale, etc...

Cette méthode s'est montrée satisfaisante en bons résultats en médecine coloniale ; ce qui se fait pour lutter contre les maladies des noirs et autres indigènes, pourrait aussi d'abord s'exécuter chez nous-mêmes. France d'abord.

Les expériences sur cobayes, lapins, pigeons, etc..., et autres animaux de laboratoire, certes, ne sont pas inutiles, mais faites surtout sur les sujets de même espèce que les malades, donneraient des résultats beaucoup plus probants.

C'est pourquoi, en ce qui concerne les services sanitaires départementaux, on peut dire que les résultats obtenus par ces services sont bien décevants ; ceux utiles sont obtenus directement par les praticiens eux-mêmes ; les services départementaux étant la plupart du temps inexistantes au point de vue matériel de laboratoire et seraient-ils bien équipés qu'il serait impossible au directeur de ces services sanitaires de s'occuper à la fois du laboratoire et de ses autres occupations administratives, et son intervention serait toujours ou presque toujours trop tardive.

D'ailleurs, les vrais savants de laboratoire ne se font pas en quelques années, ce n'est qu'après des études très longues et une pratique constante qu'ils peuvent inspirer une confiance justifiée.

Pas n'est besoin d'un vétérinaire départemental par département, qui n'est qu'un super-praticien ou même pas, le plus souvent, un sous-praticien qui s'étirole et se diminue. pratiquement au milieu de ses paperasses administratives

Il serait beaucoup plus utile de réorganiser ces services par grandes régions comprenant deux vétérinaires spécialisés : l'un pour le laboratoire, l'autre pour la clinique et la zootechnie, en les débarrassant d'une paperasserie inutile, afin qu'ils puissent s'occuper de leurs attributions médicales vétérinaires.

Chaque fois qu'une épizootie ou endémie éclaterait dans une région, ils pourraient se transporter sur place immédiatement et sans délai et travailler utilement en s'inspirant des indications de leurs confrères praticiens ; en contact permanent avec les propriétaires dans les milieux infectés, ils pourraient ainsi se faire écouter, donner d'utiles conseils et arrêter par des mesures immédiates et appropriées, si possible, les progrès de la maladie.

Ces services sanitaires régionaux devraient, sous peine de ne pouvoir accomplir une tâche efficace, s'intégrer ou se mettre en rapport avec les offices, associations, syndicats, coopératives, organisations zootechniques, haras et remontes *pour organiser en communauté la défense sanitaire, la coordonner*, et en même temps, être les animateurs de procédés zootechniques adaptés aux régions où ils exerceraient leur mission.

Les subventions officielles données à ces organismes divers de coopération ne pouvant être distribuées qu'à ceux qui accepteraient cette collaboration. A cette organisation devrait aussi se rattacher les services sanitaires d'inspection des abattoirs, clos d'équarissage, tueries et denrées alimentaires, *lesquels sont des postes d'observation merveilleux pour dépister, par les multiples autopsies des abatages, les maladies endémiques régionales et épizootiques diagnostiquées souvent*

au hasard de l'appel tardif du vétérinaire praticien. Que d'interventions immédiates utiles et justifiées par la collaboration de ces services d'inspection sanitaire alimentaire. On est en droit d'affirmer que ce mode de renseignements serait des plus utiles et efficace.

Je laisse ces suggestions à l'appréciation de ceux qui ont le pouvoir de les faire aboutir.

Si après plusieurs décades de cette méthode, les résultats ne se montraient pas meilleurs qu'auparavant, ce serait la preuve que la police sanitaire est véritablement impuissante contre certains modes de contagion ; qu'il ne faut pas lui demander l'absolu, tant que le mystère des voies des épidémies et épi-zooties, n'auront point été révélés ; alors comme Ambroise Paré, avec la modestie qui sied au vrai savant, nous écrirons :

« *Je le pansay et Dieu la guarit* »

ou comme le Roy, guérissant les écrouelles par l'imposition des mains :

« *Le Roi te touche*

« *et Dieu te guérit* ».

Vu : *Le Doyen,*
BALTHAZARD.

Vu : *Le Président,*
LAIGNEL-LAVASTINE.

Les Professeurs { E. NICOLAS, Directeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.
PANISSET, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.

Vu et permis d'imprimer :

Pour le Recteur d'Académie de Paris,
L'Inspecteur de l'Académie,
J. PERRON.

BIBLIOGRAPHIE

- Géographie de Strabon.
Hérodote.
Hippocrate.
Galien.
Œuvres d'Oribase.
Paul d'Egine.
De la médecine de Celse.
Fabrice d'Aquapendente.
Pline. — Histoire naturelle.
De Rufus.
Varron.
Columelle. — Les douze livres.
Le Naceri. — Traité complet d'hippologie et d'hippiatrie arabe, par Abou Bekr ibn Bedk.
Florian Pharaon. — Traité de vénerie, traduit de l'arabe de Sid Mohammed El Mangali.
Le Parfait Mareschal de Solleysel.
Garsault et La Guérinière.
Ibn-el-Awam. — Le livre de l'agriculture.
Dom Roger, Bénédictin. — Croniques du moine Glaber.
Chroniques de Saint Clément de Metz.
Chroniques de Richer.
Chroniques de Saint-Arnoû de Metz, composées par Dom Pierre des Crochets.
Croniques de Huguenin, de Metz, de 900 à 1552.
Durival. — Description de la Lorraine.
Ambroise Paré.
Histoire du Paraguay, par le R. P. Xavier de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus (tiré des écrits des missionnaires envoyés avec les caravelles au temps de Chirstophe Colomb.)
Le livre des propriétés des choses (XVI^e Siècle).
Collection du « *Mercur de France* ».
Collection des « *Mémoires du Clergé* ».
Collection des « *Arrests des Parlements* ».
Collection des « *Ordonnances Royales* ».
Collection des « *Ordonnances de Lorraine* ».
Œuvres théologiques de Dom Robert Desgabets.
Mémoires et rapport des Intendants : de Guy Patin, Omer Talon, Molé, Saint-Simon.
Chroniques de Metz. — Journal de M. Nicolas.
Archives d'Epinal et de Vôge.
Coutume générale de Lorraine, commentée par M. le Président Mahuet.
Histoire de Senones, par Dom Fanguet.

- Collection du « Journal des Scavants ».
Collection du « Journal d'Allemagne ».
Ephémérides des Curieux de la Nature.
Archives départementales des Vosges.
La grande chirurgie, de Guy de Chauliac.
Mémoires de l'Académie.
Histoire des Conciles.
Le Grand d'Aussy. — Histoire de la vie privée des Français.
De Gasparin. — Cours d'agriculture.
Collection de « L'Intermédiaire ».
L'Ami des Hommes.
Boisguillebert. — Le détail de la France.
Vauban. — La dîme royale.
Collection des « Coutumes de Lorraine ».
Recueil des Concours de Zootechnie.
François de Neufchâteau. — Voyages agronomiques.
Mathieu de Dombasles. — Haras et Remontes.
Kitskalt. — Le déplacement des épidémies.
Collection du « Journal de Verdun ».
Abbé Bexon. — Histoire de Lorraine.
Collection des « Assemblées provinciales ».
Collection des « Sociétés et Conseil d'Agriculture ».
Collection des « Théâtres d'Agriculture » et « Maisons rustiques ».
Influence du régime forestier et rural sur les épizooties (au IX^e Siècle).
D^r Héricourt. — Le terrain et les maladies.
— Les frontières de la maladies.
Pétrarque. — Peste de 1348.
Gilbert. — Inutilité des médicaments per os chez les ruminants.
L.-B. Guyton de Morveau. — Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion et d'en arrêter les progrès.
Mémoire sur les moyens de préserver des maladies les hommes qui travaillent au dessèchement des marais et les habitants des pays marécageux sur le choix des hommes les plus propres à ces travaux.
Lassis. — Cause des maladies épidémiques et moyens d'y remédier et de les prévenir.
La chronique de Philippe de Vigneulles.
Collection de « La Feuille du Cultivateur ».
Statistique de l'an IX des départements français.
Lieutaud. — Considérations sur le cautère actuel.
Chroniques de Siegbert.
A. Brugnouc. — Convient-il pour détruire dans un pays la maladie pestilentielle des bêtes à cornes d'y tuer toutes les bêtes malades et toutes les bêtes suspectes.
CC. Huzard et Desplat, vétérinaires. — Instructions sur les maladies épizootiques qui affectent les bêtes à cornes des départements de l'Est d'une partie de l'Allemagne.
Pouillé du diocèse de Toul.
Nicolle de Naucel. — La Peste, divisée en trois livres.
Gilles Corrozet. — Les antiquités croniques et singularitez de Paris
Arrest du loup-garou prononcée en robe rouge au Parlement de Bourdeaux le 6 septembre 1603.
Gravier. — Histoire de Saint-Dié.
Jean Ruyr. — Chanoine de l'Eglise insigne de Saint-Diez, 1633.

- Recherches des saintes antiquitez de la Vêge.
Huxham. — Mémoires sur les maladies prétendues contagieuses, moyens d'y remédier et de les prévenir.
1699. — Etranges effets du scorbut.
Pierre de Lancre. — Tableau de l'Inconstance des Démon.
Lemery. — Sur les Monstres.
Sauvages de la Croix. — Observations sur les plantes vénémeuses.
1744. — Sur la maladie du gros bétail.
Maloin. — Histoire des maladies épidémiques observées à Paris.
Marquis de Courtivon. — Essais d'expériences sur quelques voies de communication de la maladie contagieuse du gros bétail.
Pitot. — Observations sur les causes des maladies mortelles qui règnent sur les côtes de la mer du Bas-Languedoc.
Bachelier. — Critique méthodique de l'hydrothérapie.
Noguez. — Les vertus médicinales de l'eau commune.
Le Bailly. — Sur le remède de l'eau glacée.
Planque. — Bibliothèque choisie de médecine.
P. B. Gelle. — Pathologie bovine.
Des incubes et des succubes et si les démons peuvent engendrer.
Privat-Deschanel. — Les conditions géographiques de la vie animale dans le Beaujolais.
Lacassagne. — La médecine au XX^e Siècle.
Estano-Zeballos. — A travers les bergeries.
Joseph Roques. — Phytographie médicale.
Annales d'Agriculture (Collection des)
P.-J. Buchoz, Médecin du Roy de Pologne. — Traité des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois Evêchés.
L'Agriculture raisonnée. — Imprimerie Royale.
Observations des Commissions consultatives sur le projet de Code rural en 1810.
M. Paris. — Mémoires sur la peste.
Elie Brachenhoff. — Voyages en Suisse (1643-1648).
1636. — Histoire de Jonvelle.
Henri Gaidoz. — Saint-Hubert, guérisseur.
1630. — Des miracles et solennitez des Reliques de Saint-Hubert et particulièrement en l'Eglise d'Autrey.
Les Pères de l'Eglise.
H. Poincaré. — La Science et l'Hypothèse.
— La Valeur de la Science.
Gustave Le Bon. — L'Evolution de la Matière.
— L'Evolution des forces.
Dom Calmet. — Histoire de Lorraine.
M. de la Houssaye. — Mémoire de la Province d'Alsace (1698).
Centuries de Magdebourg.
Collection de la Vie des Saints.
Dom Calmet. — Histoire des eaux de Plombières, Luxeuil, Bourbonne et Bains.
M. du Verney. — Observations d'anatomie et de chirurgie sur plusieurs espèces d'hydrophobie et sur les animaux (1701).
Fabius Columua. — Botanique.
Lemery. — Mémoire sur le Nitre.
Berthelot. — Histoire de l'alchimie.
Raymond Lulle. — « de Quinta Essentia » A la recherche du remède universel pour toutes les maladies.
D'Arnaud de Villeneuve. — « De l'or potable » Rosarius Philosophorum.

- Paracelse*. — Essais de médecine clinique des Frères de la Rose Croix.
Le Chou King ou le Livre par excellence (484 av. J.-C.).
Avicenne.
Reinaud. — Fragments relatifs à l'Inde.
Traité des Communes. (1770).
Imrou Ikais, dans sa Moallakah.
Abd Allatif, Médecin arabe de Bagdad. — Relation de l'Egypte.
Schmolders. — Ecole philosophique chez les Arabes.
Chroniques du moine Glaber.
Chroniques du bénédictin Dom Roger.
Etienne Pasquier. — Recherches sur la France.
Saint Vincent de Paul et mémoires d'Henri de Campion.
Correspondance administrative publiée par Depping.
Club d'Epinal an II et suite.
Vicomte d'Avenel. — Histoire économique de la propriété, des salaires et des denrées.
Arthur Young. — Voyages en France.
Oligen Jacobei de Rains. — Observations (1683).
Abbé Rozier. — Dictionnaire:
Alphonse Teste. — Manuel pratique de magnétisme animal.
Raspail. — Histoire de la santé et de la maladie chez les végétaux, les animaux et l'homme.
Alphonse Leroy. — 1814. — De la contagion régnante sur les vaches et les bœufs et sur l'homme, ou quelques contrées de la France.
Nicolas Andry. — De la génération des vers dans le corps de l'homme.
Aldrovande. — Histoire naturelle.
Emile Yung. — Influence des lumières colorées sur le développement des animaux.
Chaumeton. — Flore médicale.
P. Richer. — Les Démoniaques dans l'art.
Mémoires du Clergé de France (collection des).
La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris. (Archevêque de Sens).
Chroniques des Frères Mineurs, en dix livres.
Zacchias. — Questions médico-légales.
Naude. — Apologie des grands hommes accusés de magie.
Lavater. — Contre les Spectres.
Œuvres d'Alorovandus.
Baret de Rouvray. — La parfaite connaissance des chevaux.
Jean Bartlet. — Le gentilhomme maréchal.
Collection du Bulletin international des épidémies.
Collection du Bulletin international des épizooties.
Etc..., etc...

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	3
Feu sacré Ignis ardens.....	6
Apparition de la culture du blé dans la Vôge.....	10
Rendement des terres.....	16
Apparition de la pomme de terre.....	19
Maladies des pommes de terre. — Moyens de prévention.....	20
Magasins à blé. Conservation par le chaulage à l'abri de l'air.....	22
La Lèpre.....	25
Syphilis et lèpre.....	30
Rituel de Toul concernant les lépreux.....	35
La vérole. — « Grand Gorré » à Metz en 1497, répandue par l'armée des Bourguignons.....	37
Le Culte du Phallus à Saint-Gorgon.....	39
Les Flagellants. — « La dance Saint-Jehan ».....	42
Sorcellerie et criminalité chez les animaux.....	44
Exécution des bêtes en Lorraine.....	61
Procédure à l'encontre de Claudon Hardier, pâtre à Hesse, accusé de sortilège.....	71
Inspection alimentaire. — Statuts des corporations de la boucherie, charcuterie, triperie, pâtisserie, rôtisserie.....	85
Contre le délit de coalition.....	98
Taxe de la viande.....	98
Arrêt du 7 mars 1765, interdisant l'abatage hors des tueries de la ville.	95
Serment.....	97
La viande de cheval dans les temps anciens, avant l'avènement du christianisme.....	98
Peste humaine et bovine.....	102
Chroniques de Metz.....	107
De la précaution ou manière de se garantir de la peste.....	115
Mesures de police contre la peste.....	118
Ordonnance du 9 septembre 1920 contre les maladies populaires.....	119
Peste bovine.....	121
1745. — Inutilité des efforts des plus habiles praticiens de Paris dans le traitement de l'épizootie, de 1735-46.....	125
Germination des maladies.....	130
La terreur des mesures de police.....	133
Ordonnance du duc Léopold de Lorraine édictée le 30 septembre...	134
Ordonnance du Roy contre les maladies contagieuses provenant de Hongrie, du 6 janvier 1739.....	136
Arrêt de la Cour du Parlement concernant l'enfouissement, en 1745.	138
Ordonnance du 2 mai 1763.....	138
Arrêt du Directoire exécutif pour prévenir les maladies contagieuses, du 27 messidor an V.....	142

Code pénal.....	145
Ordonnance du 27 octobre 1779 contre la maladie de la morve.....	149
Arrêt du Conseil du Roy, du 16 juillet 1784, contre la morve.....	152
Commissions consultatives sur le projet de code rural en 1810.....	157
Fièvre aphteuse.....	159
Charbons.....	162
Rage.....	172
Rage décrite par Youcif Ibrahim, 840 (J.-C.), 225 de hégire.....	173
Traitements de la rage.....	174
Des miracles et solennités des reliques de Saint-Hubert, et particulièrement en l'Eglise d'Autrey.....	177
La gale.....	180
Tuberculose.....	183
Clavelée.....	185
Anémie pernicieuse.....	186
Maladies typhoïdes.....	188
Vertigo.....	192
Péricnemonie épizootique.....	195
Maladies des cochons.....	197
Venins, poisons, antidotes.....	198
Cautères, setons, moxas.....	200
Maréchaux et châtellerie.....	207
Rifflerie, maître des hautes et basses œuvres.....	212
Des maladies des bestiaux, des épizooties.....	217
Dispositions générales de police sanitaire.....	218
Jurisprudence.....	219
Situation sociale du païsan lorrain. L'agronomie lorraine.....	221
Les communaux et droits d'usage et de païxon.....	227
Edit de clos de 1767.....	229
Ordonnance de 1763 concernant les étalons.....	230
Edit d'août 1779 portant suppression du droit de mainmorte et de servitude.....	232
Aperçus sur la Lorraine, de 1698 à 1789.....	235
Arrest du Conseil d'Etat du 12 Septembre 1709, sur le Recensement des grains.....	241
Arrêté du 14 messidor an V sur les cuirs verts.....	246
Arrêté du 28 floréal an V contre la peste bovine.....	247
Voyages agronomiques en 1806, par François de Neufchâteau.....	240
Introduction des prairies artificielles.....	243
Statistique du bétail en 1819.....	248
Statistique de 1825 des chevaux et bétail.....	266
Chroniques de Metz de 1507 (influenza).....	272
Cocqueluche en 1510.....	274
Encéphalites épidémiques.....	275
Le goître.....	280
La police sanitaire des anciens.....	287
Conclusion.....	295
Bibliographie.....	299

